This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DHP

REV...

HISTORIQUE,

DE

Pre

Fragments
le Cid.
Du sentim
Hindous
Souvenirs
De la litté
Les deux

da.
notic. IMPRIME
NOT.
adresse
qui leur

INDEXED

REVUE

STORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Première livraison. — Juillet 1867.

SOMMAIRE :

Fragments d'un Voyage en Espagne : Burgos, le Cid.	E. Portou.
Du sentiment des arts chez les Chinois et les Hindous.	Th. Pavie.
Souvenirs de l'expédition du Mexique.	Un officier du 51e.
De la littérature Allemande : l'Ecole Souabe.	C. Diez.
Les deux Bourdigné.	C. Port.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83.

1867

dan
notice
Nota
adresser
qui leur

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. BARASSÉ.

Allain-Targé (H.) — Projet de réorganisation de l'armée, in-8. 1 »

Beaurepaire (de). — Histoire du Vieux-Temps (Anjou), un v. in-12. 4 »

Beulé. — Acropole d'Athènes, un vol. grand in-8. 7 50
— Etudes sur le Péloponèse, un vol. grand in-8. 10 »
— Causeries sur l'art, un vol. in-8. 7 »
— Auguste et sa famille, un vol. in-8. 6 »

Chamard (Dom). — Histoire des Saints d'Anjou, 3 vol. in-12. 10 50

Daillière. — Poésies, un vol. in-12.

Durand (Hippolyte). — Le Rhin Allemand, un vol. in-8. 8 »

Diez. — Tableau de la Littérature allemande. — Discours, in-8. 1 »
— Odes choisies de Klopstock, un vol. in-12. 2 »

Falloux (comte de). — Histoire de saint Pie V, deux vol. in-12. 7 »
— — de Louis XVI, un vol. in-12. 3 50
— Œuvres de Mme Swetchine, un vol. in-18. 1 »

Godard-Faultrier. — L'Anjou et ses monuments, 2 v. grand in-8. *Epuisé.*
— Monuments antiques de l'Anjou, un vol. in-8. 4 »

Guillory aîné. — Congrès des Vignerons, un vol. in-8. 4 »
— Vignes rouges et vins rouges de Maine-et-Loire, un vol. in-8.

Joubert (André). — Paysages et Croquis, un vol. in-12. 2 »

Lemarchand (Albert). — Album vendéen, deux vol. in-folio.
— Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Angers, un vol. in-8. 6 »

Livet. — Précieux et Précieuses, caractères du XVIIe siècle, un v. in-12. 3 50

Marchegay (Paul). — Archives d'Anjou, trois vol. grand in-8. 22 »

Mourin. — La Ligue en Anjou. *Epuisé.*
— Ardoisières d'Angers, un vol. in-12. » 50

Pavie (Th.). — Récits de terre et de mer, un vol. in-12. 3 »
— Récits des landes et des grèves, un vol. in-12. 2 50

Piolin (Dom). — Histoire de l'Église du Mans, six vol. in-8. 36 »

Planchenault. — Notice historique et pratique sur la culture de la vigne en Anjou, un vol. in-8. 1 50

Poitou (Eugène). — Du roman et du théâtre contemporains, un vol in-12. 3 »
— Philosophes français contemporains, un vol. in-12. 3 »
— Un hiver en Egypte, un vol. in-8. 8 »

Port (Célestin). — Inventaire des archives de la mairie d'Angers, 1 vol. in-8. 10 »

Soland (Aimé de). — Bulletin historique et monumental de l'Anjou, trois vol. grand in-8. 24 »

Villoutreys (comte Ernest de). — Du Bosphore aux Cataractes du Nil.

Vincelot (l'abbé). — Les Noms des Oiseaux expliqués par leurs mœurs, un vol. in-8 avec gravures. 5 »

1° Jean Bourré, Secrétaire de Louis XI.

REVUE

DE L'ANJOU.

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83.

1867

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
930931A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

Printed in France.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A NOS LECTEURS.

N'en déplaise à certains admirateurs exclusifs, il y a eu de plus grandes époques que la nôtre ; mais il y en a eu peu, nous l'avouons, de plus remuantes, ou, si l'on veut, de plus actives. On est à l'œuvre de tout côté ; on invente et l'on expérimente ; on fouille et l'on débrouille ; les villes se renouvellent, les institutions se transforment, et il n'est pas une question d'histoire, de science ou de poésie qui ne soit ramenée, pour être remise à l'étude, dans les ateliers tumultueux de la critique. Il se perd, sans doute, bien des forces au milieu d'une pareille mêlée d'ouvriers et de savants, de bâtisseurs et d'artistes, et, dans ces tentatives de rajeunissement, bien des traditions et des monuments disparaissent, dont la perte n'est pas entièrement compensée par les créations du monde moderne. Mais enfin on ne peut pas toujours rester immobile et gémissant devant les changements opérés par l'évolution des esprits et des siècles, ni s'obstiner à fermer les yeux devant toute nouveauté qui surgit. Il se fait d'ailleurs chaque jour de précieuses découvertes; il s'accomplit d'importants travaux suscités par l'amour du juste et du vrai, et, au lieu de s'épuiser en regrets ou en plaintes, il vaut mieux s'enrôler vaillamment, la plume ou le ciseau à la main, dans la légion des bons travailleurs.

C'est ce qu'a pensé notre chère et intelligente cité. A l'exemple

des villes qui sont à la tête du mouvement, elle s'est mise à tailler, à niveler et à édifier; elle a élargi ses rues, agrandi ses jardins et répandu la lumière dans ses quartiers obscurs; elle a fait jaillir partout des fontaines, bâti des hospices et des casernes, ouvert une école d'enseignement supérieur où professent des maîtres que Paris applaudirait, et, comme le zèle chez nous, même en matière de progrès, ne va jamais jusqu'au vertige, tout cela s'est accompli sans aucune grave perturbation dans le domaine de nos richesses archéologiques. Si quelques vieux pignons se sont écroulés, si quelques demeures pittoresques ont été abattues, il nous reste toujours, grâce à un heureux accord de sages mesures et de généreuses sollicitudes, nos gothiques églises et notre robuste forteresse, nos logis Barrault et Pincé, nos maisons Adam et Abraham, notre chapelle de l'Esvière et nos ruines de Toussaint, notre Hôpital Saint-Jean et notre Tour Saint-Aubin, non moins aimée du paysagiste que de l'antiquaire.

Une œuvre pourtant nous manque, parmi tant d'utiles et vastes entreprises : c'est une publication périodique qui témoigne de notre activité intellectuelle, une Revue où chacun de nos historiens et de nos poëtes, de nos critiques et de nos érudits, puisse venir dire ce qu'il croit propre à élever les cœurs ou à développer le goût, ce qu'il sait du passé, ce qu'il pense du présent et ce qu'il espère de l'avenir. Dans beaucoup de provinces qui ne possèdent ni autant d'hommes instruits, ni autant de documents que l'Anjou, des recueils de ce genre existent et prospèrent. Pourquoi nous tiendrions-nous en dehors d'une coutume devenue si générale? Nous nous risquons à tenter l'aventure, et nous y allons d'un pas un peu hardi, parce que les encouragements nous arrivent en foule, avec des promesses qui rassureraient les plus timides.

Les noms de nos collaborateurs indiquent l'esprit qui dirigera nos travaux, et nous dispensent de tout programme. La Revue que nous commençons aujourd'hui s'occupera des sujets les plus divers. Un récit de voyage, une biographie, une nouvelle, un

article littéraire ou philosophique s'y croiseront avec l'histoire d'un monument ou d'une institution, avec une étude sur l'agriculture ou sur l'industrie. Exposer le vrai, dégager un événement ou une figure des obscurités qui l'enveloppent, sauver de l'oubli des œuvres dignes d'être connues, voilà ce que se proposent avant tout les écrivains dont le concours nous est assuré. Toutes les appréciations assurément ne procéderont pas d'une même doctrine ; mais les opinions seront toujours exprimées sans violence; et si quelque controverse s'engage, sur une question d'art ou d'archéologie, l'urbanité ne sera jamais absente du débat. Notre Revue, ce n'est pas autre chose qu'une Société littéraire, composée d'esprits à la fois sincères et courtois, sous la présidence de l'impartialité.

Notre première livraison ne contient qu'un seul article d'intérêt local. Il ne faudrait pas en conclure qu'il en sera de même des livraisons suivantes. Non-seulement nous avons le projet de publier de nombreux travaux sur les personnages célébres ou sur les antiquités de l'Anjou; mais encore nous consacrerons tous les mois plusieurs pages à la reproduction ou à l'analyse de documents curieux, choisis tantôt dans les dépôts publics, tantôt dans les chartriers des familles. Toutes les nouvelles intéressantes au point de vue des arts, des sciences et des lettres, seront consignées dans une Chronique, et nous signalerons, dans un Bulletin bibliographique, tous les ouvrages composés par des écrivains du département.

Ces engagements pris et ces assurances données, nous entrons avec sécurité dans une voie où, de quelque côté que notre regard se tourne, nous n'apercevons que des bienveillances et des sympathies.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

I.

BURGOS. — LE CID.

Il y a peu de villes qui occupent dans l'histoire d'Espagne une place aussi importante que Burgos. Elle fut la première capitale de la jeune royauté nationale, sortie des montagnes des Asturies. Aussi s'appelait-elle elle-même, avec orgueil, *Caput Castillæ, — Madre de Reyes, — Restauradora de Reinos.*

Les monuments qui subsistent de sa gloire passée, sont malheureusement peu de chose. Il n'y a plus que des ruines de son vieux château du temps des Maures, sombre donjon souillé de bien des crimes, témoin de bien des tragédies. Là, Alfonse, dit le Sage, fit mourir son frère Fadrique, et Sanche le Brave, son frère Don Juan. Là, Pierre le Cruel, âgé seulement de 16 ans, ouvrit la longue série de ses crimes, en faisant assassiner devant lui Garci Lasso de la Vega, ennemi de son ancien gouverneur Albuquerque. Garci Lasso est mandé au palais, un soir, à l'arrivée du roi. Il s'y rend dès le lendemain, malgré les avis officieux que la reine-mère lui a fait donner. A peine en présence du roi, il est arrêté. « Alors Garci Lasso dit au roi : « Seigneur, » que ce soit votre mercy de me faire donner un prêtre pour » me confesser. » Et il dit à Ruy Fernandez de Escobar : « Ruy » Fernandez, mon ami, je vous prie d'aller à D. Léonore, ma » femme, et de m'apporter un billet d'absolution du Pape, qu'elle » a. » Et Ruy Fernandez s'en excusa, disant qu'il ne le pouvait » faire ; et alors ils lui donnèrent un prêtre, qu'ils trouvèrent » par aventure. Garci Lasso se retira vers un petit portail qui » était dans le palais, sur la rue, et là commença à parler avec » lui de pénitence. Et le prêtre disait depuis qu'à cet instant il

» l'observait pour voir s'il avait quelque couteau, et qu'il ne lui » en vit point... » Quelques instants après, le roi ordonne aux huissiers qui gardaient le prisonnier de le tuer. « Ils le frappèrent » de beaucoup de blessures, jusqu'à ce qu'il mourût, continue » le naïf chroniqueur. Et le roi ordonna qu'ils le jetassent dans » la rue, et cela fut fait. Et ce même jour, qui était un dimanche, » comme le roi venait d'arriver dans sa ville de Burgos, il y » avait une course de taureaux sur la place, au lieu où gisait » Lasso. On ne l'enleva point de là; et le roi vit comme le corps » de Garci Lasso était couché par terre, et comme les taureaux » passaient sur lui. Il ordonna de le mettre sur un banc, et » ainsi tout ce jour il resta là (1). »

La cathédrale de Burgos est célèbre. Elle s'annonce de loin par deux hautes flèches, percées à jour, hérissées de sculptures, et entourées d'une forêt de clochetons d'une grande légèreté. Ce premier aspect est séduisant. Mais quand on approche, l'effet diminue. Par une singularité qui heurte, ce me semble, toutes les lois de l'architecture, les flèches, surchargées d'ornements un peu lourds, sont grêles comme construction et manquent de corps. Il y a là je ne sais quel défaut de proportion ou d'harmonie : il semble que dans un monument la légèreté doit toujours s'allier à une certaine solidité, à une certaine ampleur de formes qui est la condition première de l'art.

Quand vous entrez, c'est encore pis : la déception est complète. Vous avez la mémoire pleine des descriptions enthousiastes des voyageurs; vous avez rêvé une église du plus beau style, une des merveilles de l'art chrétien au moyen âge. Au lieu de cela, vous voyez un édifice d'un style composite, ou plutôt bâtard, mélange désagréable du gothique fleuri et des formes de la Renaissance. Le vaisseau manque de grandeur; la nef principale est médiocre; les deux nefs latérales sont écrasées. Au milieu du transept, s'élève une coupole hardie; mais ses piliers ronds surmontés de corniches, ses pilastres greco-romains,

(1) Ayala, *Cronica del rey Don Pedro.*

s'allient mal avec les voûtes en ogive. Joignez à cela une profusion d'ornements, de moulures, de sculptures, qui fatigue les yeux. Tout cela est riche, mais tout cela est d'un goût douteux. Somme toute, la cathédrale de Burgos me semble, pour la majesté des lignes, pour la beauté de l'ensemble, pour la pureté du style, beaucoup au-dessous de celle de Séville et même de la Seo de Saragosse.

Après cela, vous trouverez à admirer des détails charmants. Le grand autel, par exemple, est entouré extérieurement de sculptures d'une richesse merveilleuse. Il y a là des prodiges de délicatesse, de fini, d'élégance.

Comme d'ordinaire, un chœur énorme obstrue la nef principale. L'effet est d'autant plus fâcheux que l'église n'est pas très-grande. On dit que l'Archevêque Cardinal Puente, homme de goût, voulut, un jour, faire démolir cette affreuse construction, qui déshonore la cathédrale. Mais le Chapitre opposa à ce projet révolutionnaire une résistance invincible. L'Archevêque dut reculer.

Dans une des chapelles, on nous a montré ce fameux Christ, qui est fait d'une peau d'homme rembourrée. Cette peau a absolument l'apparence du parchemin. On l'a parsemée de nombreuses taches de sang; et pour pousser jusqu'au bout l'imitation de la nature, on a mis sur la tête une perruque de vrais cheveux, et par-dessus une couronne de vraies épines. Autant une simple croix de bois, au bord du chemin, me paraît touchante; autant, je l'avoue, ces grossières images me déplaisent. Ce qu'on remarque partout dans ce pays-ci, en matière d'art religieux, c'est une tendance outrée vers ce qu'on appelle aujourd'hui le *réalisme*. Si le mot est nouveau, la chose ne l'est point; c'est tout simplement le matérialisme dans l'art; c'est la pensée, c'est l'idéal, sacrifiés à l'imitation servile de la forme. On n'imagine pas jusqu'où les Espagnols sont allés dans cette voie. Ainsi vous verrez partout des Christs en croix, affublés d'un jupon de soie orné de franges dorées; la Vierge au Calvaire, tenant à la main un superbe mouchoir de dentelles; des Enfants-Jésus en robe de satin et en crinoline: des *Ecce Homo* en cire imitant exactement

la chair et le sang coagulé, et rappelant, pour l'exactitude matérielle, ces préparations anatomiques qu'on voit dans quelques musées. Ils font plus: ils mettent à leurs statues des yeux d'émail qui imitent la nature à faire peur; ils les coiffent de perruques faites de véritables cheveux. Mais le triomphe de l'art réaliste, c'est incontestablement ce Christ de Furgos, sorti d'un amphithéâtre de dissection et préparé par un tanneur. Je ne crois pas qu'on puisse aller au-delà.

Ce qui est caractéristique, c'est que cette image jouit d'une réputation de sainteté toute particulière; la chapelle qui la possède est tenue pour privilégiée. Il semble que chez ce peuple ignorant et violent, la sensation prédomine partout sur l'idée. La religion pour lui n'est pas du domaine de l'esprit et du cœur, elle est tout entière du domaine de l'imagination et des sens. Sa dévotion a besoin de symboles grossiers qui secouent violemment ses nerfs et ébranlent sa sensibilité physique. L'image la plus vénérée sera celle qui frappera le plus les yeux par le luxe royal de ses habits, ou par la hideuse vérité de ses plaies saignantes, de ses membres meurtris et déchirés.

Sortons vite, si vous m'en croyez, et allons plutôt voir, tout à côté, une belle peinture qu'on attribue à Michel-Ange. C'est une Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Est-elle réellement de Michel-Ange? Je n'en sais rien, et la chose, à ce qu'il paraît, est douteuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a là des qualités de premier ordre. On sent l'ongle du lion. Si le grand artiste florentin n'a pas tenu le pinceau, il a bien pu dessiner cette tête de Vierge si fière et si noble, cet enfant d'une divinité si austère.

N'oublions rien. Il faut bien s'arrêter, en traversant une des sacristies, devant ce vieux coffre de chêne, tout bardé de fer, tout vermoulu, et à moitié tombé en poussière, qui est attaché à la muraille. A en croire la légende, c'est le coffre que le Cid donna en gage, plein de sable et de pierres, à deux Juifs dont il avait emprunté une grosse somme. Banni par le roi, le héros part; il quitte son domaine de Bivar, accompagné de soixante bannières. Mais il fallait nourrir ces compagnons. « Alors, dit la » chronique, le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et

» l'envoya trouver à Burgos deux Juifs, Rachel et Bidas, avec » lesquels il avait coutume de trafiquer de son butin; il leur » mandait qu'ils vinssent le trouver au camp. Cependant il fit » prendre deux coffres grands et garnis de fer, munis chacun de » trois serrures, et si lourds qu'à peine quatre hommes pou- » vaient en soulever un, même vide. Et il les fit remplir de sable, » et couvrir la surface d'or et de pierres précieuses. Et quand » les Juifs furent venus, il leur dit qu'il avait là quantité d'or, de » perles et de pierreries, et que ne pouvant emporter ce grand » avoir avec lui, il les priait de lui prêter sur ces deux coffres » ce dont il avait besoin; ajoutant, avec des paroles amicales, » que s'il ne les paie pas au bout de l'an, ils les vendront et » recouvreront les intérêts. Et les Juifs lui prêtèrent 300 marcs » d'or et 300 d'argent (1). »

Le *Poëme du Cid,* qui est le plus ancien monument de la littérature espagnole, et qu'on croit contemporain, ou à peu près, du *Campeador,* raconte l'anecdote à peu près dans les mêmes termes; et il ne dit point que le héros ait jamais rendu aux deux Juifs l'argent qu'il avait obtenu d'eux par cette supercherie. Il ne semble pas même que le poëte ait supposé qu'on pût lui en faire un reproche. En ce temps-là, rançonner un Juif était péché véniel; lui tirer de l'argent par ruse, était de bonne guerre. Deux siècles plus tard, on voit encore les députés des communes de Castille demander au Roi qu'il leur soit permis de faire banqueroute à leurs créanciers Juifs. Mais le sentiment populaire a voulu cependant, depuis, absoudre son héros d'une déloyauté. Le *Romancero* raconte que le Cid, quand il eut pris Valence, ordonna qu'on reportât « aux deux honorés Juifs » l'argent qu'ils lui avaient prêté : « Priez-les de vouloir bien me » pardonner; car je n'ai fait cela que pressé par la nécessité. » Mais, bien qu'ils pensent que ce qui est dans les coffres est du » sable, l'or de ma parole y resta enfermé. » Ce dernier trait est visiblement moderne.

---

(1) *Cronica del Cid*, ch. 90.

Dans Burgos, tout vous parle du Cid; vous en trouvez le souvenir à chaque pas. Son fief héréditaire était, selon la chronique, à Bivar ou Vivar; mais la tradition a voulu le faire naître à Burgos. Il faut bien le croire, puisqu'ainsi l'atteste une inscription mise sur un pilier, à la place où, dit-on, fut sa maison.

En este sitio estuvo la casa y nacio el año de MXXVI
Rodrigo Diaz de Vivar, llamado el Cid campeador.

Il n'y a pas de plus grand nom que celui-là dans la vieille Espagne; c'est le plus éclatant de ceux qu'a consacrés la poésie héroïque du moyen âge. Mais sous ce grand nom, il y a une figure singulièrement complexe; ou, pour mieux dire, il y a en réalité plusieurs Cid qu'il ne faut pas confondre. Le Cid de Guilhen de Castro et de Corneille ne ressemble guère à celui des vieilles romances, ni surtout à celui de l'histoire.

Celui de l'histoire est peu connu. La légende se mêle tout de suite, sur ce sujet, à la chronique. Il est possible même (c'est un phénomène historique assez fréquent) que la tradition ait rassemblé sur un seul nom des récits primitivement distincts, et attribué à un seul homme les hauts faits de plusieurs. Quoi qu'il en soit, ce Rodrigue de Bivar, appelé le *Cid*, c'est-à-dire Seigneur, par les Arabes; appelé le *Campeador*, c'est-à-dire le batailleur, par les Espagnols, nous apparaît dans ces temps obscurs comme un rude et indomptable soldat, violent, colérique, ne quittant point le harnais, ne vivant que pour la guerre et vivant de la guerre; vassal fort indépendant et fort hautain, ne craignant guère plus Dieu que le roi; assez indifférent d'ailleurs au drapeau sous lequel il se battait, pourvu qu'il trouvât occasion de donner de bons coups d'épées et surtout de faire un riche butin. Il semble, en effet, chose qui n'était point rare à cette époque parmi les chrétiens, qu'il eût fait ses premières armes au service des rois arabes; d'où lui était venu le surnom qui lui est resté. Les chroniques arabes vantent ses exploits contre le comte de Barcelonne et le fils de Ramire.

Quand le Cid veut entrer en campagne, des hérauts font appel à ceux qui veulent prendre les armes et le suivre. S'ils l'accompagnent, ils auront une part proportionnelle du butin. S'ils succombent, ils gagnent l'absolution en combattant les infidèles. L'armée est surtout employée aux *algaras,* ou incursions en pays ennemi. On n'attaque guère les villes, qui ne peuvent être prises que par famine. Après chaque combat, le butin est mis en commun et partagé. Le Cid reçoit pour sa part un cinquième; les cavaliers ont le double des piétons (1).

Ce Cid historique, dont les vieux monuments du XIe et du XIIe siècle nous ont conservé à peine quelques traits, on le retrouve déjà un peu adouci et agrandi dans les plus anciennes romances. La grossièreté des mœurs, la rudesse des caractères, l'indépendance altière du vassal vis-à-vis du roi, la naïveté de sentiment et de langage, mêlée à un héroïsme barbare, s'y montrent encore, bien que déjà les récits légendaires recouvrent le fond primitif de l'histoire. Mais le Cid est meilleur chrétien; il est devenu le héros de l'indépendance nationale, le soldat de la patrie et de la foi, le grand vainqueur des Maures qui tremblent à son nom.

L'imagination populaire continue son œuvre, et dès le XIVe siècle, dans les dernières poésies du *Romancero*, le Cid n'est déjà plus un homme, c'est un type. La nation espagnole s'est en quelque sorte personnifiée dans ce héros légendaire. Elle l'a fait à son image, image embellie et idéalisée. Elle l'a doué de toutes les vertus; elle en a fait le modèle des chevaliers chrétiens, fidèle à Dieu, à son roi, à sa dame, dévot à la Vierge et aux saints.

Enfin la poésie raffinée de la Renaissance modifie encore et altère le personnage primitif. L'homme de guerre brutal et violent fait place à un hidalgo tout poétique, véritable idéal de noblesse et de générosité, de loyauté et d'honneur, de galanterie et de bravoure. C'est là le Cid que les poëtes dramatiques ont mis sur la scène, lui donnant un langage et des sentiments tout

---

(1) Voir le *Poëme du Cid.*

modernes, et, pour ajouter au pathétique, lui prêtant pour Chimène un amour dont il n'y a pas trace dans les vieux chants populaires.

De ces diverses figures confondues sous le même nom, la plus curieuse assurément, parce qu'elle est la plus vraie, c'est, sinon le Cid historique dont on ne sait rien de bien positif, du moins le Cid des chroniques et des romances anciennes. Là du moins apparaît, à la place d'un personnage de convention, la physionomie originale d'un peuple et d'une époque.

Dans les romances, Rodrigue, avant le duel où il tue le comte, ne connaissait point Chimène. Cet amour mutuel déjà né entre les deux jeunes gens, cette union projetée et tout à coup entravée par l'insulte faite à D. Diègue, ce combat héroïque que se livrent dans l'âme des deux amants la passion et le devoir, tout cela est de l'invention du poëte moderne. Admirable invention, disons-le, car elle crée une des situations les plus belles et les plus pathétiques qui soient au théâtre, et elle nous rend seule supportable le dénouement.

Mais au XIIe siècle, on n'avait pas ces délicatesses; et, dans le *Romancero,* ni Rodrigue, ni Chimène, ne laissent voir des sentiments aussi nobles, selon notre manière actuelle de voir. Les hommes, en ce temps-là, ne mettaient pas l'honneur où nous le mettons. Pour Rodrigue, l'honneur consiste uniquement à tirer vengeance du comte et des siens; pour Chimène, à obtenir satisfaction du tort que Rodrigue lui a causé en tuant son père.

Ecoutez la plainte que Chimène adresse au roi : « O Roi, je vis » dans le chagrin. Chaque jour qui luit, je vois celui qui tua mon » père, à cheval, tenant sur le poing un faucon. Pour me faire » plus de peine, il le lance dans mon colombier. Avec le sang » de mes colombes, il a ensanglanté mes jupes..... Il m'a tué » un petit page jusque sous les pans de ma robe. — Un roi qui » ne fait point justice ne devrait point régner, ni chevaucher à » cheval, ni chausser des éperons d'or..... »

De quoi Chimène se plaint-elle ? Ce n'est pas de ce que Rodrigue a tué le comte. Non; Rodrigue vengeait l'injure faite à son père : c'était son droit, c'était son devoir. Le combat a été loyal; le sang a lavé l'outrage; Dieu a prononcé par l'épée. Chi-

mène se plaint des injures et du dommage qu'il fait à elle et à ses serviteurs : « Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé » son père, dit-elle, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé son » honneur..... Ne souffrez pas, ô bon roi, qu'on m'insulte, car » tout outrage que l'on me fait, on le fait à votre couronne. »

Le roi est bien embarrassé. Il voudrait rendre justice, mais il n'ose. « Oh! que le Dieu du ciel me vienne en aide! Si je prends » ou fais tuer le Cid, mes Cortès se révolteront; et si je ne fais » point justice, Dieu m'en demandera raison. »

Cependant la renommée de Rodrigue a grandi. Il a vaincu cinq rois Maures, qui se sont reconnus ses vassaux. Chimène revient à Burgos devant le bon roi. Elle s'agenouille devant lui et lui dit : « Je suis fille de Don Gomez, comte de Gormaz. Don » Rodrigue de Bivar l'a tué avec vaillance. Je viens demander » que vous me fassiez une grâce en ce jour; et cette grâce, c'est » de me donner Rodrigue pour mari. Je me tiendrai pour bien » mariée; car je suis sûre que ses exploits iront en croissant, et » qu'il sera le plus grand qu'il y ait dans votre royaume. — Le » roi trouva bien ce que Chimène demandait. Il écrivit au Cid » ses lettres, pour qu'il vint où il était. Rodrigue qui vit les » lettres que le roi lui envoyait, monta sur Babiéça. »

Cette Chimène-là, j'en conviens, est moins héroïque que celle de Corneille. Une des romances contient même à ce sujet ce trait satirique : « Alors parla le roi. Ecoutez bien comme il » parla : Je l'ai toujours entendu dire, — et je vois à présent que » c'est la vérité, — que la femme est un être bien extraordinaire. » Jusqu'ici elle a demandé justice, et maintenant elle veut se » marier avec lui..... »

Ne raillons pas trop Chimène cependant, et surtout ne la jugeons pas d'après nos mœurs actuelles. Chimène, son père mort, est sans protecteur. Dans ce monde barbare, tout plein de brigandages et de crimes, une femme sans père ni mari est exposée aux injures, aux déprédations de ses voisins; le faible ne peut vivre qu'à l'abri du fort. Rodrigue l'a faite orpheline, c'est à Rodrigue de la protéger, à Rodrigue qui est le plus vaillant guerrier de toute la Castille. Voilà l'idée simple et naïve du

temps. Et la romance exprime plus loin cette idée d'une façon noble et touchante. Au moment des épousailles, quand il va donner à Chimène la main et le baiser, Rodrigue lui dit en la regardant tout ému : « J'ai tué ton père, Chimène, mais non en » trahison. Je l'ai tué d'homme à homme, pour venger une » injure trop réelle. J'ai tué un homme et je te donne un » homme : me voici à tes ordres; et, en place de ton père mort, » tu auras un époux honoré. »

Partout, dans le poëme, le Cid a le même caractère violent et batailleur. Il va à Rome; il baise dévotement la main du Pape. Mais à l'église de Saint-Pierre, voyant le trône du roi de France placé au-dessus de celui du roi d'Espagne, il le renverse d'un coup de pied. Le duc de Savoie lui adresse des reproches, faisant l'éloge du roi de France : « Laissons là les rois, duc, dit » Rodrigue, et si vous vous sentez offensé, accommodons cela » à nous deux : vous pouvez m'en demander raison. — Le Pape » quand il a appris cela a excommunié le Cid. Celui de Bivar, le » sachant, s'est prosterné devant le Pape : Absolvez-moi, dit-il, » Pape, sinon vous vous en repentirez. — Le Pape, Père miséricordieux, répondit : Je t'absous, don Ruy Diaz, pourvu que » tu sois dans ma cour poli et sage. »

Si *celui de Bivar* est si peu respectueux envers le Saint-Père, il ne faut pas s'émerveiller qu'à l'occasion il traite durement le roi. Alfonse était accusé par la rumeur publique d'avoir fait assassiner, devant Zamora, son frère don Sanche, roi de Castille, pour lui succéder. Il arrive de Tolède, pour être proclamé à Burgos par l'assemblée des ricos-hombres. Mais, auparavant, il est sommé par le Cid de se justifier du soupçon qui pèse sur lui, en prêtant, lui et douze des siens, le serment judicatoire. La scène est vraiment belle.

« Et le jour que le roi devait jurer, dans l'église de Sainte-» Gadée, le Cid prit dans ses mains le livre des Évangiles et le » posa sur l'autel. Et le roi don Alfonse étendit les mains sur le » livre, et le Cid commença à l'interroger en ces termes : Roi » don Alfonse, vous venez jurer, touchant la mort du roi don » Sanche, votre frère, que vous ne l'avez pas tué, que vous n'a-

» vez pas été complice du meurtre. Dites : Je le jure; vous et » ces autres hidalgos.—Et le Cid ajouta : Si vous en avez su ou » ordonné quelque chose, puissiez-vous mourir de la mort du » roi don Sanche, votre frère! Qu'un vilain vous tue, et non un » gentilhomme! Qu'il vienne d'une autre terre, et non de Cas- » tille! Qu'il vous tue avec un couteau, et non avec un poi- » gnard!.... — Le roi et les hidalgos qui juraient avec lui, » répondirent : *Amen* (1).

» Le Cid voulut que le roi répétât trois fois le serment. La » seconde fois, le roi changea de couleur. La troisième, il fut » très-irrité contre le Cid : « Tu as mal fait, ô Cid, lui dit-il » d'une voix altérée; car bientôt tu devras me baiser la main. » » — Rodrigue lui répondit : « Baiser la main d'un roi n'est pas » pour moi un honneur. » — « Éloigne-toi de mes terres, » mauvais chevalier, et que je ne te revoie pas d'ici à un an. » » — Volontiers, dit le bon Cid. Il me plaît que ce soit là le » premier ordre que tu me donnes. Tu m'exiles pour un an, » je m'exile pour quatre (2). »

A côté de ces traits de mœurs rudes et fières, il y a dans les romances du Cid des peintures d'une naïveté et d'une grâce exquises. Je n'en veux citer qu'un exemple. Chimène, dans son manoir de Burgos, attend Rodrigue qui est à la guerre. Il l'a quittée depuis de longs mois : elle est enceinte, elle attend prochainement sa délivrance, et se désole de ne point revoir son époux. Elle écrit au roi Don Ferdinand : « A vous, mon seigneur, » le roi, le bon, le fortuné, le grand; votre servante Chimène, » fille du comte Loçano, à qui vous avez donné un mari comme » pour vous rire d'elle, vous salue des murs de Burgos, où elle » vit dans la tristesse. — Dieu mène à heureuse fin vos projets!

» Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous pouvez pour un » si long temps, quand vous êtes en guerre, démarier deux » époux? Quelle raison approuve que, de jour et de nuit, vous

---

(1) *Cronica del Cid*, ch. 78, 79.

(2) *Romancero du Cid.*

» traîniez un jeune gentilhomme, sans le lâcher pour moi, sinon
» une fois par hasard dans l'année?

» Et encore cette fois-là, il vient tellement couvert de sang,
» qu'il fait peur à voir. Et quand il est couché près de moi, il
» s'endort aussitôt dans mes bras; il frémit, il s'agite dans ses
» rêves, se croyant toujours au milieu des combats. Et l'aube
» paraît à peine que les espions et les adalides le pressent de
» retourner au camp.

» Je vous le demandai en pleurant, m'imaginant dans mon
» abandon trouver un père et un époux; et voilà que je n'ai ni
» l'un ni l'autre. Comme je ne possède pas d'autre bien, et que
» vous me l'avez enlevé, je le pleure vivant comme s'il était
» mort... »

La réponse du roi est charmante : « A vous, Chimène la noble,
» la femme d'un mari envié. Le roi qui ne trouva jamais en vous
» un mauvais vouloir, vous envoie ses saluts, en foi qu'il vous
» aime tendrement.

» Vous me dites que je suis un mauvais roi, qui démarie les
» mariés, et que pour mes intérêts j'ai peu de souci de vos cha-
» grins. — Si vous eussiez appris, Madame, que je vous enle-
» vasse votre mari pour mes amours, vous auriez raison de vous
» plaindre. Mais puisque je vous l'enlève seulement pour qu'il
» combatte nos voisins les Maures, je ne vous fais pas outrage.
» Si je ne lui avais pas confié mes armées, vous ne seriez qu'une
» simple dame, et lui un simple gentilhome.

» Quant à ce que vous me dites de son dormir, je ne saurais
» le croire, puisque votre jupe est devenue trop courte.

» Et si un mari vous manque à vos premières couches, il
» n'importe, vous y aurez un roi... Et j'assure un beau présent
» à l'enfant dont vous accoucherez. Si c'est un fils, je promets
» de lui donner une épée, un cheval et 2,000 maravédis. Si
» c'est une fille, je promets de placer pour sa dot 40 marcs
» d'argent, du jour où elle sera née. »

Ce n'est pas à Burgos, c'est à Saint-Pierre de Cardeña, dans un couvent bâti sur son domaine que fut, dit-on, enseveli le bon Cid. Son renom est tel, qu'après sa mort la piété populaire

l'invoque presque comme un saint. On conte qu'il fait des miracles; qu'il veille toujours revêtu de son armure, au fond de son tombeau. Il est assis sur son fauteuil, « le vainqueur invincible des Maures et des chrétiens. » Sa grande barbe blanche descend sur sa poitrine; sa vaillante épée Tizona est à son côté. Il ne semble pas mort, mais vivant. Un jour, un Juif se trouvant seul dans l'église : « Voilà donc, se dit-il, ce Cid si vanté. Ils disent » que durant sa vie personne ne lui a touché la barbe. Je veux, » moi, la toucher et la prendre dans ma main. » Le juif approcha » la main, mais avant qu'il eût touché la barbe, le bon Cid avait » saisi son épée Tizona et l'avait tirée long d'une palme hors du » fourreau. » Le Juif eut si peur qu'il en tomba à la renverse. Revenu à lui, il se convertit et finit ses jours en bon chrétien.

Je ne suis point allé à Saint-Pierre de Cardeña, qui est à trois lieues de Burgos. A quoi bon? Le bon Cid n'y veille plus au fond de son tombeau. Le sépulcre est vide, le couvent désert. Les os du héros ont été apportés à Burgos, et déposés sous ce maigre pilier dont j'ai parlé, et qui porte une inscription. Les dieux s'en vont!..

Nous avons visité seulement, à quelques kilomètres de la ville, la Chartreuse de Miraflorès. Fondée par le roi Don Juan II de Castille, elle fut achevée par sa fille Isabelle la Grande, qui fit venir deux architectes allemands, Jean et Simon de Cologne. Elle y fit faire les mausolées de Juan II, de sa femme Isabelle de Portugal et de leur fils Don Alfonse. Ces tombeaux, tout en marbre blanc, placés au milieu du chœur, sont ornés de sculptures vraiment admirables. Les statues du roi et de la reine, couchées sur le monument, ont une expression calme et douce. Sur les quatre faces et aux angles sont groupées des statuettes d'évangélistes, d'anges, de docteurs, de moines, reliées par des arabesques et des feuillages. On ne peut rien voir de plus délicat et de plus fini. C'est l'art de la Renaissance dans sa fantaisie la plus charmante La seule critique, c'est qu'il y a peut-être surcharge et excès d'ornements. Les détails nuisent un peu à l'ensemble. J'aimerais mieux plus de grandeur et de sobriété.

Nous avons parcouru le cloître. Il est abandonné. Les murs

humides sont tachés, par places, de moisissures et de mousses vertes. L'herbe pousse entre les dalles. Le patio ressemble à un champ en friche; les ronces et les orties en ont pris possession. Tout cela est triste et désolé. On se demande pourquoi on n'a pas laissé mourir en paix dans leurs cellules les quelques pauvres chartreux qui habitaient ce couvent, et qui du moins entretenaient l'huile dans la lampe de la chapelle. Un seul a trouvé grâce devant la proscription, et obtenu de rester : c'est un pauvre vieillard, l'ancien frère portier sans doute, qui nous promène aujourd'hui dans ces cours désertes : débris vivant du passé, il erre comme une ombre dans ces ruines.

EUGÈNE POITOU.

DU SENTIMENT DES ARTS

CHEZ LES

CHINOIS ET LES HINDOUS.

Chez les peuples anciens, le sentiment des arts procéde du sentiment religieux. Les premiers édifices qui ont surgi du sein des cités naissantes ont été des temples consacrés à la divinité; les premières statues découpées dans le bois ou taillées dans la pierre sont nées du besoin de prêter une forme sensible aux dieux incorporels. Ce fut aussi pour fixer d'une manière plus visible encore les traits et les attributs de ces mêmes dieux, que la peinture vint en aide à la statuaire. Plus tard, quand parurent des mortels puissants, des héros, des bienfaiteurs de l'humanité, des conquérants, auxquels les nations déjà formées voulurent payer le tribut d'une admiration respectueuse ou celui d'une piété reconnaissante, l'imagination populaire en fit des êtres supérieurs et leur décerna des honneurs presque divins. La reproduction de ces personnages devenus légendaires, mais qui avaient vécu parmi les hommes, conduisit les sculpteurs et les peintres à une imitation plus précise de la forme humaine. A côté des types traditionnels, terribles ou bizarres que présentaient les effigies des dieux, on plaça des images dans lesquelles l'homme pouvait reconnaître ses traits, agrandis ou transfigurés. C'était une première déchéance de l'art, ou, si l'on veut, une dérogation à son origine sacrée. Bientôt, à l'époque héroïque qui clôt l'âge des temps fabuleux et confine aux temps historiques, succéda l'ère du développement des nations destinées à jouer dans le monde un rôle considérable. Aux princes environnés de l'éclat de la puissance et dépositaires

d'une autorité sans bornes, il fallut de grands édifices, des palais somptueux, ornés de statues qui furent souvent celles des souverains eux-mêmes ou de leurs ancêtres, et décorés de peintures et de bas-reliefs qui retraçaient leur propre effigie et les actes les plus mémorables de leur règne. Aux capitales, aux principales villes de ces empires florissants, il fallut des murs de défense, des tours solides, des châteaux aux donjons altiers; alors naquirent l'architecture civile et l'architecture militaire qui, s'inspirant d'un sentiment purement humain, servaient à compléter la grandeur et à consolider l'existence des sociétés antiques parvenues à leur entier développement. Puis enfin, par l'effet de l'accroissement des richesses, ce qui avait été successivement le privilége exclusif des dieux, des héros et des princes, devint accessible à toutes les classes. Lorsque, chez les races plus intelligentes et plus policées, le goût des jouissances intellectuelles fut plus général, et que le peuple entier s'y associa, les arts s'épanouirent dans leur harmonieux ensemble. Il en avait été de même pour la poésie qui les a tous précédés, parce que la parole est la première comme la plus simple expression de la pensée. Après avoir chanté des hymnes en l'honneur des dieux, récité des épopées à la louange des héros, et raconté les exploits des conquérants, les poëtes, comprenant qu'ils pouvaient se faire écouter de tous, célébrèrent la nature et redirent les joies et les douleurs du foyer domestique. Les écrivains qui avaient à traiter des sujets où l'imagination tenait moins de place que l'observation des faits, s'en tinrent humblement à la prose, — qui est à la poésie ce que le trait est à la couleur, — et la littérature exista.

Ainsi, dans les œuvres de l'imagination comme dans les créations de l'esprit, l'idée religieuse a toujours occupé le premier rang : c'est elle qui a inspiré les premiers poëtes et les premiers artistes. Chez les peuples asiatiques, — les seuls dont nous ayons à nous occuper ici, — cette idée a imprimé son cachet sur tout ce que les arts ont produit pendant une longue série de siècles. Tant vaut la foi des peuples, tant valent leurs œuvres artistiques. Là où la religion n'était qu'un vague déisme, un naturalisme mal défini, — chez les Chinois, par exemple, — l'art n'a jamais pu

prendre un vol élevé; il est demeuré mesquin, gêné dans ses allures, embarrassé dans les détails. Chez les Hindous, au contraire, où le naturalisme primitif s'est vite transformé en un polythéisme exubérant, l'art est entraîné vers l'idéal; il se laisse séduire par le désir de donner à ces innombrables divinités des formes, des attitudes, des attributs en rapport avec le rôle qui leur est assigné dans la hiérarchie céleste, et, dans cette lutte avec l'impossible, il acquiert une puissance singulière. Nous ne parlons pas ici de la beauté, encore moins de la perfection : ce n'est pas en Asie qu'il faut aller chercher ces qualités suprêmes dont les artistes de la Grèce antique et ceux de l'Italie au XIVe siècle ont su trouver le secret. Mais en dehors de ce beau absolu qui a des lois permanentes acceptées par tous les peuples de l'Europe, il s'est produit des œuvres recommandables à d'autres titres, des œuvres étranges et colossales, patientes et ingénieuses, qui sont l'expression par excellence du génie des peuples qui les ont exécutées. Il nous nous a semblé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à les étudier dans leurs rapports avec la religion et la philosophie qui les ont inspirées. Si nous nous attachons spécialement aux productions artistiques des Chinois et des Hindous, c'est qu'on y a fait jusqu'ici assez peu d'attention; et pourtant ces deux peuples qui ont tant vécu sans rien emprunter à leurs voisins, tiennent une grande place dans le vieux monde de l'Asie, qui fut le berceau des civilisations primitives.

I.

Si les Chinois se rendent bien compte du singulier effet que produit sur nous tout ce qui vient d'eux, ils ont lieu d'être peu flattés; mais, en vérité, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ne semble-t-il pas qu'ils se soient efforcés en tout temps de se montrer aux yeux des étrangers comme une race à part, entièrement différente de toutes les autres? Quelle physionomie bizarre, quelles étranges attitudes n'ont-ils pas prêtées à leurs anciens empereurs, aux sages, aux philosophes pour lesquels ils

professent le plus d'admiration et de respect! Qu'ils aient le plus souvent reproduit avec une fidélité scrupuleuse les modèles qui posaient devant eux, nous sommes portés à le croire, et, dans ce cas, il y aurait injustice à leur en faire un reproche; mais on dirait qu'ils se sont plu à amoindrir les traits des hommes célèbres en qui se personnifie leur civilisation. Les autres peuples de l'Asie se sont montrés enclins à exagérer les proportions, à idéaliser ce qu'ils voulaient exprimer; les Chinois, au contraire, n'ont envisagé l'art que par ses petits côtés. Sont-ils donc privés du sentiment du grand et du beau? On est tenté de l'admettre : l'isolement dans lequel a trop longtemps vécu cette nation laborieuse et intelligente a empêché chez elle le développement du goût qui ne se forme que par la comparaison. Sortie des versants orientaux de la Haute Asie, de la source même des grands fleuves dont elle a suivi le cours en tournant le dos au reste du genre humain, la race chinoise entre de bonne heure dans la voie d'une civilisation sans éclat. Patiente, persévérante dans ses entreprises, elle s'absorbe en elle-même : tout ce qu'elle fait, elle le fait à sa manière, parce qu'elle l'invente; mais l'invention, chez elle, ne jaillit point de l'inspiration. En toute chose, elle procède lentement, avec une régularité mathématique, sans enthousiasme, et pourtant elle s'admire dans ses propres œuvres : de là naît un orgueil précoce qui la porte à mépriser ce qui vient du dehors, et aussi à ne pas comprendre ce qui lui manque. Elle va plus loin, cette nation singulière; à force d'efforts et de subtilité, elle supplée à ce que la nature lui a refusé; mais il y a des choses dont l'intelligence lui fera toujours défaut, parce qu'elle n'en possède pas le principe en elle-même. Où donc auraient-ils puisé l'idée de la beauté, ces peuples qui portent sur leurs visages les caractères de la laideur absolue? Il y a plus : affecté d'un vice de prononciation qui ne lui permet pas d'articuler trois des consonnes les plus sonores qui puissent sortir de la bouche de l'homme (1), l'habitant du Céleste-Empire, — réduit d'ailleurs à un idiome monosylla-

(1) Les lettres *b*, *d* et *r*.

bique, — n'aura qu'un sentiment très-imparfait des lois de l'harmonie ; et comme tout se tient dans l'ensemble des facultés humaines, il ne saisira pas, dans les arts plastiques, les effets grandioses qui résultent de la noblesse des lignes, de la grâce des contours et du contraste habilement ménagé des ombres et des couleurs. Serait-ce un paradoxe que d'affirmer que tous les peuples qui ont excellé dans la pratique des arts parlaient une langue souple, sonore, riche en formes grammaticales ? Nous pourrions citer plus d'un exemple à l'appui de cette hypothèse, et montrer que ces mêmes peuples trouvaient au milieu d'eux les modèles choisis qui sont restés les types éternels du beau. Mais revenons au Céleste-Empire.

Par sa nature, par son éducation, le Chinois était mal préparé pour l'intelligence des arts. Il est permis de supposer aussi que la complication extrême de ses caractères idéographiques, l'a conduit à ne voir d'abord dans les arts du dessin qu'un auxiliaire de l'écriture. Habile à manier le pinceau qui lui tient lieu de plume, il semble n'avoir pas compris la différence qui sépare la calligraphie de la peinture (1). Nous ne voyons point d'ailleurs apparaître auprès du berceau de la nation chinoise l'Imagination, cette fée souriante qui a prodigué ses dons à la race Indo-Germanique. On est surpris du peu de place que tient la légende dans les origines du Céleste-Empire. Dès les premiers temps de leur histoire, — qui remonte à deux siècles avant Abraham, — les peuples de la Chine sont occupés à fonder des villes, à assécher les terres inondées, à fertiliser le sol sur lequel ils viennent de s'établir. Les traditions qu'ils apportent avec eux sont simples et en petit nombre ; et comme il n'existe pas parmi eux une classe sacerdotale chargée de les expliquer et qui sache les réunir en un corps de doctrine, elles flottent, sans avoir beaucoup de consistance, dans l'esprit

(1) L'écriture chinoise si laborieusement inventée, si philosophique dans ses formes, n'était pas très-dissemblable à son origine des hiéroglyphes Egyptiens, tableaux énigmatiques qui racontent aux yeux des initiés les grands événements de l'histoire. En traçant leurs signes figuratifs sur des planchettes de bambou, les anciens Chinois faisaient donc quelque chose qui ressemblait à de la peinture.

des populations. S'agit-il, par exemple, de la création de l'univers? Leur dogme, sur ce point important, ne dépasse guère la hauteur de l'allégorie. Le monde, disent-ils, était encore informe, lorsque Pan-Kou, le premier être à face humaine, entreprit de le façonner à grands coups de ciseau et de maillet; et il n'a pas mis moins de dix-huit mille ans à terminer son œuvre. Voilà donc ce personnage puissant réduit aux proportions d'un patient ouvrier; aussi n'a-t-il revêtu, sous le pinceau des artistes chinois, aucun des attributs qui conviennent aux êtres surhumains. Robuste, mais mal bâti, dénué de toute élégance, Pan-Kou débrouille péniblement le chaos à la façon d'un praticien qui dégrossit un bloc de marbre. Et cependant à travers les entailles profondes qu'il creuse au milieu des montagnes, apparaissent dans le lointain les corps célestes versant leur lumière sur la future demeure des hommes. Quel parti n'auraient pas tiré de cette donnée hardie un Grec ou un Florentin, un Phidias ou un Michel-Ange? Et sans évoquer les noms de ces maîtres sans rivaux, ne peut-on pas affirmer qu'un sculpteur de Bénarès eût fait de ce Pan-Kou une œuvre gigantesque, saisissante? Mais, ainsi conçu, le fabricateur du monde eut cessé d'être le symbole du labeur persévérant qui est, à tout prendre, le dieu des Chinois; et s'ils l'ont rappetissé, suivant leur usage, c'est qu'apparemment ils ont compris d'instinct l'enseignement caché sous la légende : *labor improbus*. Il est vrai que pour compléter ce tableau un peu froid de la création du monde, la tradition y ajoute quatre animaux légendaires, symbole des quatre éléments : le dragon, qui a sa place marquée dans toutes les cosmogonies antiques; le *ki-lin*, quadrupède fantastique, qui résume, dans sa structure complexe, la forme des principaux ruminants unie à celle du cheval; le phénix, aux ailes frémissantes, et la tortue portant sur sa carapace les lignes qui serviront à former les caractères de l'écriture primitive. Mais en dépit de la présence de ces quatre animaux qui relèvent du domaine de la poésie, la légende de la création n'en est pas moins dénuée de tout caractère spiritualiste. Quel dieu a donné la vie à ces êtres qui, les premiers, ont paru sur la terre encore informe?

Quand il s'appliquera à représenter des personnages à demi-

fabuleux, bien que regardés comme historiques, l'esprit chinois ne se montrera guère plus ingénieux, et l'idéal lui échappera encore. Ainsi, le fondateur de la monarchie, le législateur par excellence, Fou-Hi offre dans sa physionomie quelque chose d'étrange et d'extra-humain. Avec sa tête plate ornée, comme celle de Moïse, de deux protubérances semblables à des cornes naissantes, avec ses gros yeux de scarabée, ses cheveux longs comme des fils de soie, ses doigts aux ongles pointus qui indiquent les caractères symboliques tracés sur le dos de la tortue, le premier des empereurs ressemble à un nécromancien plus qu'à l'aïeul d'une grande nation. Rien de grandiose ne se révèle dans cette figure énigmatique, à laquelle il manque la dignité de l'attitude et l'autorité du geste. Il en sera de même pour le portrait du philosophe Lao-Tseu, celui que la tradition vénère, — à tort, selon nous, — comme le révélateur de ce polythéisme en miniature connu sous le nom de culte des Esprits. Ce penseur austère qui écrivait, il y a vingt-quatre siècles, un traité philosophique (1) digne d'être étudié de nos jours, nous le voyons peint partout, sur les vases de porcelaine, sur le papier, sur la soie, modelé en terre et coulé en bronze dans les proportions d'une statuette ; il nous est donné sous la forme d'un vieillard ridé, à demi-nu, monté sur un buffle qui marche d'un air piteux. Peut-être est-ce l'habitude de la vie contemplative qui a imprimé sur sa face cette expression d'hébêtement ; peut-être la tradition a-t-elle scrupuleusement reproduit les traits de ce philosophe étrange qui ressemble à Diogène par son costume négligé, et à un gymnosophiste indien par la candeur béate de son sourire. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette image, même quand elle est rendue avec le plus de finesse, n'inspire pas le respect et l'admiration qui devraient s'attacher à la personne d'un chef de secte honoré, depuis tant de siècles, presque à l'égal

(1) Le *Tao-té-king*, traduit par M. Stanislas Julien. Il y a dans ce curieux ouvrage plus d'un passage qui donnerait à penser que Lao-Tseu, comme le prétend la tradition chinoise, avait voyagé dans l'Inde. Ses doctrines ascétiques se rapprochent plus des systèmes hindoux que des idées purement chinoises. Voy. *la Chine*, par M. Pauthier ; notices sur Lao-Tseu et sur Kong-Fou-Tseu.

d'un dieu. En y regardant d'un peu près, n'est-on pas en droit de voir dans cette incapacité de concevoir des types élevés, ou dans ce parti pris de s'en tenir servilement à l'expression de la réalité, une des causes du scepticisme qui a de bonne heure envahi les populations du Céleste-Empire? Comment aurait-on de la vénération pour ce qui est vulgaire, du respect pour ce qui touche au grotesque? Les artistes qui fabriquent les portraits de Fou-Hi et les statuettes de Lao-Tseu, exercent un métier; tandis que la main travaille, le cœur, chez eux, reste froid. Mais là où règne une foi vive, il n'en est point ainsi : les productions de l'art les plus incorrectes, les plus informes même, n'en sont pas moins marquées d'un caractère hiératique et mystérieux, qui ne les exposera jamais à être pris pour des jouets d'enfants.

Est-il donc surprenant que la sculpture, qui a pour rôle de conférer aux hommes illustres le caractère de l'immortelle grandeur, ait été à peu près inconnue des Chinois? L'architecture n'atteint pas non plus chez eux à un haut degré de perfection. Leurs temples symétriquement construits ne sont guère que des kiosques plus ou moins élégants, de longues galeries bien aérées, des salles carrées aux toits saillants, des pagodes aux étages multiples d'un effet singulier. Chose étrange! ces pagodes si hautes semblent plutôt posées sur le sol que profondément enracinées dans les entrailles de la terre. Ornées de clochettes que le vent fait résonner, décorées de peintures qui reluisent au soleil, elles s'élancent dans les airs avec la légèreté d'un édifice en carton, et comme un jouet immense propre à réjouir un peuple d'enfants. Et pourtant à quelle nation mieux qu'à la nation chinoise, si orgueilleuse de son antiquité, eussent convenu les constructions massives, les lourdes colonnades, les pylônes gigantesques? Que l'on ne s'étonne pas de cette contradiction apparente plutôt que réelle. Les peuples anciens qui ont laissé d'imposants témoignages de leur passage sur la terre, croyaient que la postérité comprendrait le sens de tout ce qu'ils avaient gravé sur la pierre en caractères ineffaçables, et ils se sont trompés : les ruines superbes qu'ils nous ont léguées, en disparaissant de la scène du monde, sont demeurées comme un défi jeté à l'érudition des siècles à

venir. Que d'efforts il a fallu faire pour déchiffrer leurs inscriptions, recomposer leur histoire, et soulever à demi le voile qui recouvre leurs mythes religieux. Combien d'énigmes en ce genre restent encore à expliquer! Les Chinois, au contraire, semblent avoir reconnu que l'histoire patiemment écrite jour par jour sur des planchettes de bambou ou de minces feuilles de papier suffisait à attester leur puissance, et qu'elle ne périrait pas. Ils ont appliqué leurs forces à creuser des canaux, à construire des ponts, à fortifier leurs frontières du nord. Relégués à l'extrémité du monde dont ils s'imaginaient occuper le centre, n'ayant devant eux ni rivaux, ni ennemis puissants, ils n'ont point été conduits à couvrir le sol de ces édifices inutiles peut-être, mais grandioses, qui semblent avoir été bâtis par des géants. S'ils ont été plus sages, ils nous paraissent moins grands : l'antiquité nous ayant habitués à juger les nations d'après ces travaux mémorables dont le nom seul éveille le souvenir d'une race supérieure. Quant à leurs édifices religieux, les Chinois se sont bornés à les adapter aux besoins de leurs croyances, qui n'ont rien de terrible et de mystérieux. Ce sont des lieux publics, ouverts à tout venant, où chacun peut entrer pour brûler des bâtonnets parfumés devant une image de bois doré, et frapper la terre de son front; des sanctuaires sans prêtres, où ne s'accomplit aucun rite austère, loin du regard des profanes.

Cependant, il y au fond des esprits les plus positifs une tendance invincible à s'élever au-dessus des choses de la terre, et le Chinois n'y a point échappé complétement. Malgré le culte que la tradition lui apprend à rendre à la Raison, — au *Tao,* dont elle a fait une Providence créatrice et assez insouciante de son œuvre, — l'habitant du Céleste-Empire est superstitieux à l'excès. A défaut d'un dieu personnel, avec lequel il lui soit permis de se mettre en communication par le sacrifice et la prière, il a inventé des êtres surhumains dont la pensée l'obsède. Les champs, les forêts, les montagnes, le foyer domestique sont peuplés d'une foule de génies malins et bienfaisants, dont il importe de conjurer la colère et de s'attirer les bonnes grâces. Les artistes chinois ont dû s'ingénier à peindre sous des traits appropriés à leurs

caractères respectifs ces êtres invisibles nés dans le cerveau troublé des sectaires. Les uns ont l'aspect hideux de Calibans à tête d'animaux; les autres semblent d'agiles Ariels au visage grimaçant : c'est un mélange grotesque de monstrueux et de comique, un bizarre assemblage de figures bestiales et de faces souriantes qui font penser aux personnages d'une féerie. A peine si quelque type doué d'un peu de grâce et d'élégance repose le regard fatigué de ne rien trouver qui le puisse charmer. Toutefois, ces créations chimériques ne sont pas absolument dénuées de mérite : elles donnent la mesure de l'imagination un peu enfantine des Chinois qui se prête volontiers à l'expression du fantastique et se joue avec aisance dans le domaine de l'invraisemblable. Quel pays d'ailleurs plus que la Chine a manifesté une prédilection particulière pour la magie et les sortiléges? De tous les livres qui composent la bibliothèque d'un lettré, le *Traité des Démons et des Esprits*, orné de planches nombreuses, n'est pas le moins consulté.

Les images fantastiques dont nous venons de parler tiennent donc d'assez près à la caricature, et bien qu'elles soient exécutées avec beaucoup de verve, elles ne peuvent qu'à peine être classées parmi les œuvres de l'art : il leur manque le caractère sérieux que donnent à toute création de l'esprit la pensée philosophique ou l'inspiration vraiment religieuse. Par malheur, les croyances les plus anciennes, les mieux accréditées dans tout l'Empire, n'ont été guère moins stériles que les rêveries des sectaires au point de vue de l'art. Pour s'en convaincre, il suffira d'examiner rapidement en quoi consistaient ces doctrines vers le commencement de notre ère, à l'époque où l'unité de la monarchie était fondée. La religion de ces temps reculés pouvait se définir ainsi : un culte voisin du polythéisme, celui des Esprits qui étaient comme les divinités secondaires d'un Olympe régi par l'Etre suprême, le *Chang-Ty*. Entre ce dieu un peu inerte et les Esprits flottant dans l'espace, on n'aperçoit aucun lien hiérarchique. A vrai dire, il y avait là deux religions distinctes; le peuple invoquait les Esprits, ces divinités innombrables, démons ou génies bienfaisants étant juste à la mesure de son intelligence. Le *Chang-Ty* recevait les hommages des classes supérieures; au renouvellement des sai-

sons, les empereurs allaient lui offrir, dans les lieux élevés, des sacrifices qui semblaient se rapporter à un ancien culte naturaliste. C'était là le culte officiel, — national, si l'on veut, — adopté par la Cour, reconnu par Kong-Fou-Tseu et les philosophes de son école : religion très-simple, très-raisonnable, très-inefficace aussi sur l'esprit et le cœur des peuples. A travers ce déisme philosophique, comme à travers un filet aux mailles trop ouvertes, la superstition se frayait un libre passage. Cependant la religion de l'Etat, — dite des Lettrés, — convenait à merveille au caractère grave, égoïste et cérémonieux des hautes classes, non moins qu'à un gouvernement despotique basé sur le respect exagéré de la tradition. Le sentiment historique a même trouvé son point d'appui dans cette doctrine plutôt philosophique et morale que véritablement religieuse, dont le nom de Kong-Fou-Tseu est devenu le symbole. Rien de moins poétique assurément que la physionomie de ce philosophe surnommé par les Chinois le Saint Homme. Humble jusque dans les emplois élevés qui lui furent confiés, doux et conciliant, il se borna à prêcher la concorde et l'obéissance aux lois sans songer à s'attribuer une mission divine : il dit de bonnes paroles et accomplit des actions vertueuses. S'il est parvenu à prendre de son vivant cet ascendant suprême dont le prestige ne s'est pas altéré au milieu des révolutions que la Chine a subies depuis vingt-deux siècles, c'est que son enseignement et ses exemples ont puissamment contribué à fonder l'unité de l'Empire ; c'est qu'il apparut comme la personnification du respect de la tradition qui a constitué la force de la société en Chine avant d'en faire une cause d'immobilité et de décadence. Dans tout cet ensemble de faits très-simples, qu'y a-t-il qui puisse inspirer l'artiste ? Le Saint Homme se dégage plus nettement encore que Lao-Tseu, sur ce fond, parfaitement clair, de l'histoire et de la morale ; coiffé du bonnet de mandarin, il nous est montré dans toute la laideur du type tartare, sans auréole, sans le nimbe divin que l'on verra plus tard s'arrondir autour du front des saints personnages du bouddhisme. Vainement l'imagination populaire a-t-elle essayé de grouper autour du berceau de Kong-Fou-Tseu quelques petites légendes que les dessinateurs ont interprétées

de leur mieux. En dépit de ces planches traitées avec un soin respectueux, la réalité prend obstinément le dessus, et le Saint Homme demeure à jamais ce qu'il a été en effet : le parfait modèle du mandarin.

II.

Dans une société qui semble n'avoir connu ni les rêves du premier âge, ni les illusions de l'adolescence, d'où viendrait l'inspiration? La sagesse pratique ayant pris le pas sur l'idée religieuse et spéculative, quel enthousiasme pourra s'éveiller dans les esprits les mieux doués? Seront-ils attirés vers les régions supérieures d'où les poëtes et les artistes d'élite rapportent d'impérissables chefs-d'œuvre? Non, assurément. La poésie chinoise n'aura à opposer au Mahabharata, au Shah-Namech, rien de plus que son Livre des Vers, le *Chy-King*, recueil de pièces fort courtes, dont le sens nous échappe en partie, parce qu'elles ont trait à de petits événements historiques des premiers âges de l'Empire. La peinture n'aura pas grand'chose non plus à inventer dans un pays où les historiographes de la Droite et de la Gauche tiennent un journal exact de tout ce qui se passe à la Cour et dans les provinces. D'ailleurs, le Livre des Rites, qui constitue la loi suprême, a tout prévu, tout réglé; l'artiste ne fera que traduire par le crayon, froidement, sans oser rien mettre de son invention, les pages des annales impériales. Soyons justes, cependant : il y a eu quelques exceptions à cette règle comme à toutes les autres. Les écrivains chinois, si passionnés pour l'histoire, ont créé une sorte d'épopée en prose, dans laquelle la fiction se mêle en une certaine mesure à la réalité (1). On ne peut s'empêcher de reconnaître un effort réel d'imagination, un certain sentiment poétique

(1) Le plus parfait modèle de ces romans historiques est le *San-Koué-Tchy*, qui raconte la période d'anarchie pendant laquelle la Chine, divisée en trois royaumes à peu près égaux en force, — de 170 à 263 de notre ère, — faillit perdre son unité fondée à grand'peine sur les ruines de la féodalité. La Bibliothèque Impériale en possède un bel exemplaire, accompagné d'une traduction en langue tartare mandchou.

dans les récits légendaires et les épisodes dramatiques dont ces romans sont remplis. Il y a plus : ces qualités rares chez les Chinois se reflètent dans les dessins joints à ces romanesques récits. Les héros auxquels appartiennent les premiers rôles, — car la Chine a eu aussi ses héros, qui le croirait ! — ont été rendus populaires par le crayon et le pinceau. Mille fois reproduits, tantôt de grandeur naturelle, tantôt en miniature sur des pièces de soie, sur les potiches et jusque sur les tasses à thé, avec leurs lourds costumes, leurs armes démesurées et leurs attitudes de matamores, ils ont passé à la postérité, transfigurés par un art gauchement inventif. L'artiste qui s'ingéniait à rendre terribles ces Achille, ces Roland, ces Amadis chinois, a cru devoir exagérer les traits de leurs visages, afin de mieux exprimer l'idée du courage téméraire et de la valeur chevaleresque. A nos yeux, le but a été dépassé ; mais le peuple a reconnu dans ces vaillants capitaines le symbole de l'héroïsme tel qu'il l'entend, héroïsme de parade, qui se traduit par des gestes menaçants, de mâles grimaces, et une affectation de jactance superbe. Ce sont bien là et toujours ces mêmes Chinois qui peignent sur leurs boucliers des têtes monstrueuses, *afin d'inspirer la terreur* aux barbares ! Les Grecs attribuaient cette vertu à la tête de Méduse ; mais au milieu des serpents qui se tordaient sur son front, la Gorgone offrait encore les traits nobles et réguliers qui caractérisent la beauté : l'expression seule était changée.

Cependant il arriva une époque où le peuple chinois, habitué à tirer tout de son propre fonds, comme le ver à soie, se laissa pénétrer par des idées étrangères. La doctrine bouddhique, — officiellement admise dans l'Empire à la fin du premier siècle de notre ère, — eut la puissance de modifier cette société flegmatique régie par des lois immuables et comme figée dans son déisme languissant. Sans doute, les superstitions auxquelles les empereurs s'abandonnaient en secret dans leurs palais et que le peuple ne cessait de pratiquer depuis des siècles, avaient préparé les esprits à cette croyance où le surnaturel tient tant de place. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Cour et la ville, les artisans et les laboureurs firent bon accueil au bouddhisme ; l'ascendant de

l'esprit hindou, toujours occupé des problèmes métaphysiques, s'imposait à la froide raison des Chinois; raison plus apparente que réelle et qui masquait bien des folies, bien des inepties! L'impression que produisit le bouddhisme sur la société chinoise tout entière, se révéla immédiatement dans les arts. Partout s'élevèrent des pagodes, mystérieux sanctuaires, au fond desquels la statue de Fo se tenait assise, les jambes croisées, dans l'attitude de l'enseignement et de la méditation. Les traits du Bouddha indien ont emprunté quelque chose au type mongole; l'ovale du visage s'est allourdi par le bas, l'expression de clémence et de miséricordieuse tendresse a dégénéré en une douceur un peu niaise; mais enfin l'artiste a fait effort pour atteindre au divin; s'il lui manque le mérite de l'invention, on ne peut lui refuser celui d'avoir assez bien compris le modèle et de s'être associé avec sincérité aux pensées qu'il devait exprimer. Le sentiment religieux qui n'avait point encore trouvé à se manifester dans les arts du dessin, se révèle enfin dans les compositions remarquables jointes aux romans bouddhiques. Ces romans racontent les pérégrinations des apôtres de la foi nouvelle à travers l'Inde, le Thibet et les plaines de la Tartarie, ou bien encore les féeriques aventures d'un croyant miraculeusement sauvé par l'intervention divine. Les pieux pèlerins s'éloignent du type consacré par l'usage; leurs attitudes sont plus vraies, plus animées. Ils joignent les mains et prient avec ferveur, l'extase se peint dans leurs regards tournés vers le ciel comme pour chercher ce Dieu, père des hommes, que le bouddhisme a oublié d'y placer. Il semble même que sous l'influence de l'idée panthéistique à laquelle aboutit fatalement la doctrine bouddhique, cette pauvre terre remuée en tous sens par le Chinois qui lui demande sa nourriture de chaque jour, s'est éclairée d'une lumière plus vivifiante. Dans les dessins dont nous parlons, le paysage s'est élargi; il ne se compose plus seulement de quelques arbres penchés au bord d'une pièce d'eau devant une galerie au toit plat. L'artiste, ébloui par les récits fantastiques des pèlerins venus en Chine à travers l'Océan, les montagnes et le désert, essaiera de rendre les grandes scènes de la nature. Les torrents impétueux qu'il faut traverser sur un pont chancelant, les

pics neigeux, les forêts sombres, les rencontres avec les hordes barbares transformées en esprits malins, les apparitions des êtres célestes portés sur des nuages, tous ces sujets si bien faits pour parler aux yeux et exalter l'imagination, seront abordés franchement, et il en résultera des compositions charmantes d'intention et d'effet. C'est que, sortant d'eux-mêmes et cessant d'être un peuple étranger à tout ce qui l'entoure, les Chinois sont entrés à leur insu dans la grande famille humaine; ils ont reçu de l'Inde l'étincelle qui a réchauffé leur cœur et communiqué un peu d'enthousiasme à leur esprit. Ce monde à travers lequel ils ont senti comme un frémissement du souffle divin, — conséquence inévitable du panthéisme, — s'embellit à leurs yeux du reflet de ces nuages dorés qui leur arrivent des bords du Gange, tout chargés de légendes merveilleuses. Alors le génie chinois a dit son dernier mot, il a atteint le degré de perfection auquel il lui était permis d'aspirer, perfection tout à fait relative et qu'il faut prendre pour ce qu'elle vaut. Ce qui demeure incontestable, c'est que, sous l'influence bouddhique, le dessin des Chinois a acquis, en une certaine mesure, le style, cette qualité précieuse dont il n'avait jamais eu conscience. La ligne a perdu de sa raideur traditionnelle; le visage humain, embelli et ennobli, a exprimé des sentiments profonds, réfléchis, dont les anciens portraits n'offraient aucune trace. Echappant à la routine dogmatique des siècles précédents, l'artiste a porté sur l'humanité et sur la nature entière un regard attendri, et cette contemplation émue du monde extérieur l'a fait sortir du cercle étroit dans lequel il tournait toujours sans faire un pas en avant.

Essayons maintenant de résumer ce que nous avons dit des œuvres artistiques de la Chine. Ce n'est point dans les grands travaux, ni dans les conceptions poétiques, ni dans l'expression des passions ardentes que les artistes du Céleste-Empire se sont distingués. Jamais ils n'ont été tourmentés par le besoin de chercher au-dessus de soi, en dehors et au delà des formes connues, l'idéal, le type suprême de la beauté jointe à la grandeur. Dessinateurs, bien plus que peintres, ils se sont contentés d'indiquer, avec une précision scrupuleuse, le contour des objets, sans s'in-

quiéter du relief ni du modelé. Les doctrines religieuses officiellement reconnues en Chine, nous croyons l'avoir démontré, n'étaient pas de nature à allumer dans les âmes le feu sacré qui alimente le génie. Elles convenaient tout simplement à un peuple laborieux, réfléchi, très-apte à réussir dans les sciences d'observation, dans l'industrie, dans tous les travaux qui exigent de la sagacité et de la patience. Les autres, — y compris le bouddhisme qui ne tarda pas à dégénérer en pratiques superstitieuses, — agirent plus vivement sur l'imagination des dessinateurs. Mais à ces petites religions, il manquait le spiritualisme vivifiant qui exprime, par des symboles, le sentiment du divin, qui a inspiré les plus belles œuvres de l'art chez les anciens comme chez les modernes. A force de vieillir dans une tolérance qui est l'indifférence absolue, la Chine en est venue à ne plus croire qu'à elle-même : la preuve en est dans le culte pieux qu'elle rend aux morts. La vie qui animait jadis ce grand Empire, s'est, pour ainsi dire, fractionnée; il y a longtemps déjà qu'elle s'est réfugiée dans la famille : l'individu a conservé sa vitalité égoïste au sein d'une société qui s'affaisse, et c'est ce qui explique pourquoi la poésie et l'art se montrent sous leur meilleur jour dans la reproduction des scènes de la vie intime. Il y a telle ballade, telle élégie des poëtes du VIIIe au XIIe siècle (1) qui peuvent être regardées comme de petits chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Le drame et la comédie, où le chant se mêle au dialogue, atteignent souvent au pathétique et au comique de bon aloi. Les prosateurs ont particulièrement réussi dans le Roman et la Nouvelle qui composent l'une des branches les plus riches de la littérature chinoise. Il était naturel que la peinture et le dessin, obéissant à l'instinct qui porte le Chinois à chercher dans l'expression des passions humaines une distraction à leur monotone existence, s'appliquassent à traiter, avec un soin particulier, des sujets de genre. De cette prédilection pour tout ce qui se rattache à la vie réelle, sont nées tant de

(1) Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* le spirituel travail de M. Emile Montégut, à propos du charmant recueil de poésies chinoises traduites par M. d'Hervey Saint-Denys.

petites compositions finement senties, patiemment exécutées : albums consacrés à illustrer les travaux des champs, représentations de fêtes publiques, scènes dramatiques ou fantastiques empruntées au roman ou au théâtre, et dans lesquelles les personnages, embarrassés dans des costumes peu propres à faire valoir l'élégance des formes, ont l'air de jouer la pantomime, tant leurs gestes sont naïvement expressifs. Dans un autre ordre de travaux, il y aurait injustice à ne pas signaler, au moins pour mémoire, les peintures aux vives couleurs qui représentent des oiseaux au plumage étincelant, des insectes aux ailes diaprées posés sur les pétales d'une fleur empourprée, des fruits à la pulpe plus douce que le velours : on y reconnaît l'habileté extraordinaire des Chinois dans tous les points où l'art touche à l'industrie.

Ce sont là, dira-t-on,— si l'on excepte les tableaux bouddhiques conçus dans un sentiment plus élevé, — des œuvres sans portée, faites pour plaire aux yeux, mais qui ne parlent point à l'esprit et ne touchent point le cœur. Cela est vrai; cependant là où le génie est absent, il faut bien tenir compte du talent, et si les Chinois n'occupent dans les arts qu'un rang secondaire, il y aurait mauvaise grâce à le leur refuser. Notre jugement d'ailleurs leur semblerait bien sévère, car ils ont exercé une influence absolue sur toute l'Asie orientale. Depuis la frontière du pays des Birmans jusqu'au Japon, le style chinois domine dans le dessin, dans la peinture, dans l'architecture. Est-il donc étonnant qu'ils se soient contentés de rester ce qu'ils sont, sans désirer faire un pas de plus en avant? La routine, la tradition, l'ignorance des grandes œuvres qui se sont produites ailleurs les a maintenus forcément dans cette stérile satisfaction d'eux-mêmes. Mais ce qui a causé particulièrement leur infériorité dans tout ce qui tient à l'imagination, c'est qu'il a manqué à l'aurore de leur civilisation un de ces génies inspirés, — poëte, législateur ou héros, — qui marquent au front une race tout entière et éclairent d'en haut la marche des générations futures, quitte à les égarer en projetant un peu d'ombre à leurs pieds, selon le proverbe oriental qui dit : Sous le flambeau, les ténèbres.

THÉODORE PAVIE.

(La suite au prochain numéro.)

SOUVENIRS

DE L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

Par un Officier du 51e.

Voici, sur l'expédition du Mexique, quelques pages qui feront connaître ce qu'a fait le 51e dans ce lointain pays. Ces souvenirs, quoique personnels, embrassent la plus grande partie des événements dont le régiment a été témoin, ou auxquels il a pris part comme acteur. L'auteur n'avait jamais eu l'intention de les publier. Le désir de satisfaire la bienveillante curiosité de beaucoup d'habitants d'Angers l'a seul déterminé à le faire. Il espère qu'en faveur de l'intention, les lecteurs voudront bien excuser l'imperfection du style.

I. D'Angers à Puebla.

Le 19 et le 20 août 1862, les deux bataillons de guerre du 51e, formant ensemble un effectif de plus de deux mille hommes, quittaient Angers pour se rendre à Cherbourg en chemin de fer. Le 22 eut lieu l'embarquement : le premier bataillon, sur la *Ville de Bordeaux ;* et le deuxième sur la *Ville de Lyon*, magnifiques vaisseaux à deux ponts. Le 23, nous appareillâmes. Au moment du départ, la musique fit entendre la *Reine Hortense.* C'était l'adieu à la patrie, à cette vieille France, dont la côte allait s'effaçant peu à peu dans la brume du matin, et que bon nombre d'entre nous ne devaient plus revoir. Je n'affirmerais pas que dans

ce moment les cœurs ne fussent pas serrés, car beaucoup restèrent sur le pont, les yeux dans la direction de la terre, jusqu'à ce que celle-ci eût disparu à l'horizon.

L'installation du bord était aussi confortable que le permettaient les exigences du service du vaisseau; mais pour le passager militaire, peut-il y avoir du confortable en mer! Fort heureusement pour nous le temps nous favorisa pendant la plus grande partie de la traversée, et le roulis et le tangage, qui ne sont pas les moindres inconvénients de la navigation, ne nous tourmentèrent pas trop.

Le 29 août, la *Ville de Bordeaux* jetait l'ancre dans la baie de Funchal, capitale de l'île de Madère. La vue de la côte est splendide. On sent tout de suite que l'on n'est plus en Europe, « ce coin de terre brumeux, froid, marécageux. » L'île est renommée pour la douceur et la salubrité de son climat. L'année précédente, l'impératrice de Russie était venue y passer l'hiver pour y rétablir sa santé. La ville de Funchal n'offre rien de remarquable; elle est bâtie très-irrégulièrement, et elle ne renferme aucun édifice digne de fixer l'attention du voyageur. Les environs en sont magnifiques; les arbres fruitiers et les plantes de l'Europe et des tropiques y poussent côte à côte; les vignes sont fort belles, mais leur produit diminue par suite de l'invasion de la maladie inconnue avant les dernières années. Je note, en passant, que le vin de Madère coûtait 5 francs la bouteille de bonne qualité, et 6 francs celle de très-bonne qualité. On voit par là à combien peut revenir en France une bouteille de vin *authentique*. Le 31 août, nous quittions Madère. Le 5 septembre, nous passions le tropique du Cancer. Le passage du tropique est, comme on sait, l'occasion d'une cérémonie burlesque, pour donner un baptême d'eau salée par aspersion ou immersion à tous ceux, sans distinction, qui n'ont pas encore pénétré dans la mer tropicale. Les divers incidents de la cérémonie apportèrent, pendant deux jours, quelques distractions à la vie monotone du bord. La partie des ablutions ne laissa rien à désirer. Tout le monde fut mouillé de la tête aux pieds, sans aucune altération de santé ni de bonne humeur. Le général Neigre, embarqué avec nous, fut seul épargné, et encore

lui versa-t-on un verre d'eau salée dans la manche de son habit, en lui donnant de vertueux conseils, et en lui faisant jurer de toujours respecter la femme d'un marin.

Le 15 septembre, au lever du soleil, on aperçut les Antilles à l'horizon. Bientôt le bâtiment se rapprocha de la côte sinueuse de la Martinique, dont les beautés pittoresques défilèrent successivement devant nous. Sur le bord de la mer, on apercevait des rangées de cocotiers, assez semblables de loin à de gigantesques grenadiers coiffés du bonnet à poil et alignés pour la parade. Derrière, la zone des cultures de la canne à sucre s'élevait en gradins disposés comme ceux d'un amphithéâtre colossal. Au-dessus, paraissaient en bosquets symétriquement plantés les caféiers encadrant dans leur feuillage des maisons de campagne blanches ou rouges éparses sur la pente des coteaux. Au delà de la zone habitée, une immense forêt séculaire, aux arbres de cent pieds de haut, formait le fond du tableau.

Vers midi, nous jetâmes l'ancre dans la vaste et magnifique baie de Fort-de-France. De tous les vaisseaux partis de Cherbourg et de Toulon, pour porter au Mexique le corps expéditionnaire, le nôtre arrivait le premier dans l'île. Nous devions y rester une dizaine de jours pour nous y reposer et attendre les bâtiments avec lesquels nous devions désormais naviguer en escadre jusqu'au Mexique.

Les troupes furent débarquées. En arrivant à terre, la première chose qui frappe les yeux, c'est la Savane, promenade charmante ombragée par des tamarins, arbres dont l'ombre épaisse ne permet pas aux rayons du soleil tropical de la traversér. Au centre s'élève la statue en marbre blanc de l'Impératrice Joséphine, originaire de Fort-de-France. Tout autour s'étend la ville protégée par les forts Saint-Louis et Desaix. Elle offre un aspect tout nouveau pour un Européen. Les maisons construites en charpente, et tenues très-basses dans l'appréhension des tremblements de terre, soutiennent mal sans doute la comparaison avec les édifices de nos grandes villes, surtout à cause du défaut de vitres à leurs croisées, ce qui choque les habitudes d'un Européen ; mais elles sont environnées d'une si brillante verdure, et il s'élance de

leurs jardins des arbres dont le port est si élégant, qu'on oublie facilement l'imperfection des ouvrages des hommes, en admirant la beauté de la nature sous ce puissant climat.

Les femmes nous semblaient pâles ; mais elles avaient le teint d'une blancheur parfaite, les traits réguliers, la chevelure magnifique et la taille d'une rare élégance. Ce qui frappe le plus, c'est le type distingué de toutes les figures.

Les principales familles ont été ruinées par la révolution de 1848, lorsque l'assemblée, après avoir décrété l'affranchissement des esclaves, en eût indemnisé pécuniairement les propriétaires. Depuis cette époque, elles vivent retirées et à l'écart, sortent peu et ne mènent plus cette vie de plaisirs qui jadis était celle de la Colonie.

La Martinique a toujours passé pour la reine des Antilles, à cause de sa beauté et de sa richesse; mais toute médaille a un revers. Ici le revers, c'est la fièvre jaune d'une part et les serpents de l'autre. De tous les serpents venimeux, celui de la Martinique, le trigonocéphale fer-de-lance est le plus redoutable par sa grandeur, sa force, son agilité, sa hardiesse et le poison mortel dont sa mâchoire est armée. Il a toujours inspiré et il inspire encore aux habitants la plus grande terreur ; et cependant c'est un de ces maux nécessaires, comme il y en a tant; car les serpents font une guerre acharnée aux rats qui, sans eux, détruiraient les plantations de cannes à sucre. Ainsi, à la Guadeloupe, où il n'y a pas de serpents et où, chose bizarre, on n'a jamais pu parvenir à les acclimater, les champs de canne sont ravagés par ces rongeurs.

Nous étions déjà depuis quelques jours dans l'île, lorsque la *Ville de Lyon* arriva à son tour avec le deuxième bataillon à bord. La veille de l'arrivée, un lieutenant du bataillon était mort des suites d'une maladie dont il n'était pas entièrement guéri en partant de France. Il fut inhumé dans l'île ; le colonel prononça sur sa tombe quelques paroles touchantes, dans lesquelles il eut soin de rappeler que notre pauvre camarade était mort victime de son zèle, puisque, malgré l'avis des médecins, il était parti de France pour ne pas se séparer de sa compagnie appelée à faire l'expédition. De semblables traits de courage et d'abnégation n'ont pas le retentissement d'une action d'éclat : je pense qu'ils en sont

d'autant plus sublimes. Ils ne sont pas rares dans l'armée française. Pendant la campagne du Mexique, le 51e a eu le douloureux honneur d'en offrir deux exemples : le lieutenant Barrillier, dont je viens de parler, et le commandant de Linières. Le commandant de Linières, dont la santé avait été ruinée par les fatigues de toutes sortes de cette rude campagne, a toujours refusé obstinément de venir prendre en France le repos qui lui était nécessaire et qu'il avait si bien mérité. Il est mort à son poste, quelques jours à peine avant notre départ du Mexique, nous donnant jusqu'au dernier moment l'exemple à suivre de cet héroïsme et de cette simplicité antiques que nous avions admirés en lui sur les champs de bataille. Il est mort en chrétien et en soldat, fidèle jusqu'au bout à cette devise qu'il aimait et qu'il ne cessait de nous répéter pour calmer nos impatiences, devise de la vieille noblesse française : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Le 26 septembre, la *Ville de Lyon*, qui était mouillée à côté de nous, fit son appareillage qui devait être immédiatement suivi du nôtre. Mais à peine eût-elle commencé à marcher, que son hélice s'engagea dans la chaîne de notre ancre, et il fallut quarante-huit heures de travail avec le scaphandre pour réparer cet accident. Enfin, le 28, nous partîmes avec le *Tilsitt*, qui portait le 7e bataillon de chasseurs, et l'*Ardèche*, qui portait deux escadrons du 12e chasseurs.

Après avoir longé à droite les îles de Saint-Domingue et de Cuba, laissant à gauche la Jamaïque, nous entrâmes dans le golfe du Mexique, où aussitôt un fort coup de vent vint nous assaillir. Il dura trois jours, pendant lesquels les souffrances du mal de mer, les fatigues et les incommodités résultant de la danse effrénée à laquelle se livrait notre bâtiment, nous firent durement expier le calme et le beau temps dont nous avions été favorisés jusqu'à ce jour. L'effet du tangage était surtout curieux à observer sur les bâtiments qui naviguaient de conserve avec nous. On voyait ces énormes vaisseaux, tantôt apparaître au sommet d'une lame, tantôt ayant l'air de s'enfoncer dans l'abîme, et l'on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus, de la force qui agitait si violemment cette immense masse d'eau, ou de la résistance que lui opposait ce fragile ouvrage de la main de l'homme.

Le 12 octobre, nous aperçûmes à l'horizon, s'élevant au-dessus

des nuages, la tête blanche du pic d'Orizaba. Il a plus de 5000 mètres de haut et se voit, dit-on, à près de trente lieues en mer. A l'entrée de la nuit, nous jetions l'ancre près d'un îlot nommé Sacrificios, à une lieue de la côte de Vera-Cruz.

Le 13, au matin, tout le monde était de bonne heure sur le pont, avide d'apprendre des nouvelles et de contempler la côte du Mexique. Les nouvelles étaient mauvaises : d'abord, la fièvre jaune sévissait à la Vera-Cruz, et même à bord des bâtiments stationnaires auprès desquels nous étions mouillés. Le fléau, au lieu de diminuer, tendait, au contraire, à empirer, car on a remarqué que plus les événements font surgir d'Européens sur ces plages infectées, plus l'action meurtrière de la contagion s'étend. Ce sont surtout les hommes nouvellement débarqués qui y sont exposés, un long séjour sous la zone torride atténuant la prédisposition individuelle à recevoir le germe du mal. Ensuite rien n'était prêt pour l'entrée en campagne : les moyens de transport manquaient presque complétement, et les divers magasins n'étaient pas fournis. Ceci fut notre première déception, car pour la fièvre jaune, sachant d'avance qu'elle est endémique dans le pays, nous nous attendions bien à faire connaissance avec elle.

Quant à la vue dont nous jouissions du pont du vaisseau, elle était aussi triste que les nouvelles étaient mauvaises. A droite, nous avions l'îlot sablonneux de Sacrificios, où un détachement de marins était occupé à rendre les derniers devoirs à un enseigne mort de la fièvre jaune ; à gauche, la côte pelée du Mexique, et devant nous, au loin, Vera-Cruz, la ville de Fernand Cortez avec sa citadelle, appelée Saint-Jean-d'Ulloa, bâtie sur un îlot, dominant la ville et protégeant tant bien que mal son mauvais port.

Nous ne reçûmes qu'au bout de quatre jours l'ordre de débarquer, et ce fut le 17 octobre que nous foulâmes pour la première fois le sol du Mexique.

Voici comment nous raisonnions à cette époque : le 15 novembre, nous serons à Puebla ; quinze jours de siége nous mènent au 1er décembre ; nous arrivons à Mexico le 15 du mois ; nous y restons trois mois, jusqu'au 15 mars, le temps de traiter et de faire ratifier le traité ; partant le 15 mars de Mexico, nous

sommes à Vera-Cruz le 15 avril, et à Angers le 1er juin 1863 ; total, six mois de séjour au Mexique. Nous y sommes restés cinquante-trois mois, et nous n'étions pas encore à Mexico à l'époque où nous aurions dû, d'après notre calcul, être de retour à Angers.

A proprement parler, Vera-Cruz n'a pas de port ; elle n'a qu'un môle de médiocre étendue, le long duquel viennent s'amarrer les embarcations. Ce môle aboutit à la porte de la Douane, par laquelle on pénètre dans Vera-Cruz ; l'un et l'autre ont pour les Français un souvenir historique que voici :

En 1838, à la suite d'un conflit survenu entre les deux gouvernements français et mexicain, la flotte française s'empara de Saint-Jean-d'Ulloa et occupa Vera-Cruz. La diplomatie ayant arrangé les choses, les Français se retirèrent. Il avait été stipulé entre nous et le général Santa-Anna, président de la république mexicaine et commandant en chef de l'armée, que la remise de la place aurait lieu tel jour, après quoi les Français se rembarqueraient. De notre côté, les choses se passèrent loyalement ; mais au moment où les derniers marins s'embarquaient sur le môle, Santa-Anna les fit saluer d'une décharge de mousqueterie qui fort heureusement n'atteignit personne. Les Français ripostèrent par un coup de canon chargé à mitraille, dont les éclats balayèrent les Mexicains et allèrent fracasser la jambe de Santa-Anna, qui avait voulu juger de l'effet de son espiéglerie, tout en se tenant prudemment à l'abri derrière la porte de la Douane. On voit que la punition ne s'était pas fait attendre. Santa-Anna fut amputé ; il fit enterrer sa jambe avec de grands honneurs funèbres, lui fit élever un pompeux monument, et eut soin de crier à la trahison de notre part.

Vera-Cruz est une assez jolie ville ; pour le Mexique, s'entend, car les jolies villes du Mexique feraient triste figure en France, et cependant on en trouve bien peu.

Les rues sont percées toutes à angle droit ; elles sont bordées de trottoirs, mais dans un état d'entretien déplorable ; l'éclairage est nul ou à peu près. A chaque pas s'élèvent des tas infects d'immondices, et les seuls agents de la voirie qu'on y rencontre sont des espèces de petits vautours noirs nommés *zopilotes*, auxquels

on laisse le soin du nettoyage des rues. Ils s'acquittent de leurs fonctions avec un sérieux imperturbable, ne se dérangeant jamais pour un passant, et ayant l'air pénétrés de leur importance. Une loi, encore en vigueur au Mexique, a été faite en faveur de ces singuliers oiseaux : elle punit d'une forte amende quiconque en tue un seul.

Beaucoup de maisons à Vera-Cruz ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; cela ne se voit guère que dans les grandes villes : à Mexico seulement on trouve des maisons à deux étages, et encore je pense que l'on pourrait facilement les compter. La ville renferme quelques beaux édifices bâtis par les Espagnols, car, dans tout le Mexique, il n'y a de constructions monumentales que celles élevées par les anciens maîtres du pays.

Le peuple mexicain qui se vante d'être et qui se croit un peuple civilisé, est de beaucoup en retard sur les nations que l'on est convenu d'appeler ainsi. Je m'étendrai davantage, dans la suite de ce récit, sur ce sujet; mais, dès à présent, je proclame les Mexicains incapables de produire une œuvre d'art quelconque, soit ouvrage d'architecture, soit tableau, soit statue, etc.

La vie est chère à Vera-Cruz, et pour un Européen nouvellement débarqué surtout : les prix de toutes choses paraissent exorbitants. Il en est un peu comme cela dans tout le Mexiqne, et l'on peut dire, en thèse générale, que la nourriture y coûte deux fois plus cher qu'en France, les vêtements trois fois, et le reste, parfumerie, bijouterie, modes, livres, coûte quatre, cinq, six et même dix fois plus cher.

Après deux jours de séjour à Vera-Cruz, le régiment fut envoyé camper aux environs, pour débarrasser la ville qui commençait à s'encombrer de troupes, et pour attendre que les préparatifs de notre marche en avant fussent terminés.

Enfin, le 24 octobre, la brigade de Bertier, dont nous faisions partie, commença son mouvement sur Jalapa.

La colonne se composait : du 7e bataillon de chasseurs à pied, du 51e, du 62e, d'une batterie de campagne, d'une compagnie du génie, et d'un escadron du 12e chasseurs.

28 lieues à peine séparent Jalapa de Vera-Cruz, et cependant

la colonne mit quinze jours à franchir cette distance, tant la route était mauvaise. Je renonce à peindre l'état dans lequel elle se trouvait, non parce que l'ennemi l'avait rendue telle pour entraver notre marche, mais parce que les Mexicains estiment que des sentiers pour les mulets sont des voies de communication suffisantes : aussi ne réparent-ils pas les routes que leur ont laissées les Espagnols, et se gardent-ils bien d'en construire de nouvelles. Malgré le zèle et l'activité de la compagnie de sapeurs, notre artillerie et notre convoi n'avançaient que très-lentement : tel jour, par exemple, on a mis quatorze heures pour faire une lieue.

A peine rencontre-t-on sur la route sept ou huit villages indiens; les cases sont en bambou, le toit couvert avec des feuilles de palmier ou d'aloès. Obéissant à un mot d'ordre ou cédant à un sentiment de frayeur, les populations fuyaient à notre approche, malgré les proclamations que nous semions sur notre passage, et où il était dit, entre autres choses, « que nous ne venions pas au Mexique pour imposer à ses habitants un gouvernement qui ne fût pas de leur choix. » Mais les Indiens se souciaient fort peu du choix du gouvernement: ils craignaient pour leur vie et pour leurs provisions; et, comme ils ne comprenaient pas qu'on pût porter la guerre chez les gens pour leur faire du bien malgré eux, ils se tenaient à l'écart pendant notre passage.

Ceci était d'un assez mauvais augure.

Au bout de quelques jours de marche, la fièvre, la terrible fièvre jaune commença à décimer les rangs du régiment.

Le fléau frappa d'abord de préférence les soldats qui se livraient à des excès. Il atteignit ensuite les officiers, surtout les plus robustes. Beaucoup de militaires qui semblaient réunir les conditions nécessaires pour éviter la maladie, finirent par succomber à son attaque, après avoir été longtemps invulnérables.

Les circonstances dans lesquelles se produisait la maladie étaient tres-nombreuses. La plupart d'entre elles étaient inévitables, puisqu'elles faisaient partie de nos devoirs militaires; elles se formaient de toutes les actions de la vie privée, qui sont à peine remarquées en Europe. Pour déterminer l'invasion de la

maladie, il fallait seulement demeurer exposé longtemps à l'ardeur du soleil; être saisi par le froid subit que cause un courant d'air, lorsqu'on est baigné par la sueur; conserver sur soi des habits mouillés; faire à pied ou à cheval une course pénible; abuser de l'usage des bains ou des médicaments; se livrer à la terreur et généralement à toutes les affections tristes; s'abandonner momentanément à quelques passions violentes, telles que la colère, le chagrin.

Ce magnifique régiment, dont les habitants d'Angers avaient admiré l'attitude martiale et imposante à la revue du 15 août, ne fut bientôt plus reconnaissable. Dans chaque compagnie, le tiers de l'effectif fut atteint par le mal au point de ne pouvoir marcher: force fût de charger les malades sur les voitures du convoi qui portaient nos vivres, ce qui contribua encore à retarder notre marche déjà si lente; un autre tiers se traînait péniblement sur la route, incapable de supporter le moindre fardeau; à peine restait-il un tiers de l'effectif valide pour fournir aux nombreuses exigences du service de campagne, être prêt à repousser les attaques de l'ennemi et rendre les derniers devoirs aux infortunées victimes du fléau, dont le nombre allait croissant de jour en jour.

Pour combattre la redoutable fièvre, la plupart des médecins qui accompagnaient la colonne déployèrent un courage qui, pour être moins visible que celui du champ de bataille, n'en était peut-être que plus héroïque. Ce sera l'éternel honneur du docteur Paoli, médecin attaché au 51e, d'avoir opiniâtrément lutté contre le mal, et d'avoir pu lui arracher bon nombre de victimes par son énergie et son indomptable activité.

A moitié chemin entre Vera-Cruz et Jalapa, le nombre des malades de la colonne devint tellement considérable, que le général de Bertier se vît obligé d'en former un dépôt au lieu dit Puente-Nacional.

A une journée de marche de là, notre avant-garde en vint aux mains, pour la première fois, avec la cavalerie ennemie qui était venue faire une reconnaissance. L'infanterie pressa le pas pour soutenir l'escadron du 12e chasseurs. La rapidité de la marche et la chaleur qui nous accablait furent telles, qu'un sergent de grena-

diers de ma compagnie, nommé Gouspy, et un voltigeur dont le nom m'échappe, moururent foudroyés par l'ardeur du soleil, pour s'être obstinés à continuer leur course malgré leur état de faiblesse, donnant ainsi à toute la colonne un sublime exemple d'abnégation de soi-même et d'obéissance au devoir militaire. Pour honorer ces braves, le colonel décida que leur nom serait inscrit sur l'historique du régiment, ce livre d'or que se transmettent fidèlement toutes les générations de soldats qui viennent servir sous le même drapeau.

Le lendemain de cette affaire, au lieu dit Cerro-Gordo, le général ennemi nommé Diaz Miron tenta d'arrêter la marche de la colonne.

A cet effet, il choisit une forte position, enfilant et dominant la route, dont les abords déjà fort raides furent rendus plus difficiles par des coupures et des abattis, et dont la crête fut garnie d'une nombreuse artillerie. Cependant le lieu était d'un sinistre présage pour les Mexicains, attendu qu'en 1847 les Américains y avaient battu Santa-Anna en personne. Le sort des armes ne leur fut pas plus favorable en 1862, car deux compagnies de chasseurs et deux compagnies du 51e, lancées à l'assaut de la position sur le front et sur le flanc, suffirent pour en déloger les défenseurs qui prirent précipitamment la fuite, laissant en notre pouvoir des prisonniers et trois pièces de canon.

Les conséquences de ce fait d'armes furent que la route de Jalapa était désormais ouverte pour nous, et le 7 novembre 1862 nous fîmes, sans coup férir, notre entrée dans cette ville.

De Vera-Cruz à Jalapa, on voyage constamment dans la terre chaude ; c'est la partie du Mexique la moins peuplée et la moins cultivée. Des deux côtés de la route sont d'inextricables fourrés dans lesquels il fallait se frayer un passage la hache à la main pour pouvoir dresser les tentes. Les feux du bivouac étaient alimentés par les troncs d'arbres des essences les plus précieuses : l'acajou, l'ébène, le bois de fer, le bois de campêche, le caoutchoutier servaient à faire cuire la soupe et à chasser les myriades de moustiques qui jour et nuit nous harcelaient de leurs piqûres. Ces feux avaient aussi l'avantage d'écarter les innombrables animaux malfaisants recelés par les forêts vierges que nous traver-

sions. Le plus redoutable de tous est le fameux serpent à sonnette, dont, au dire des Indiens, la morsure produit les plus affreux ravages dans l'organisme, et amène quelquefois la mort, si l'on n'en combat à temps les pernicieux effets. Ce que l'on appelle la sonnette est un appendice cartilagineux situé au bout de la queue, et composé d'une série d'anneaux, à raison d'un anneau par chaque année d'âge de l'animal. Quand le serpent marche, le frottement du bout de sa queue sur le sol produit un bruit caractéristique, une sorte de frou-frou qui indique sa présence. Le serpent corail, ainsi nommé à cause de sa couleur ; la tarentule, énorme araignée aux pattes velues, dont le corps atteint la grosseur d'un œuf et quelquefois davantage ; des lézards venimeux de toute forme et de toute grosseur ; les épines même de certaines espèces d'arbres étaient pour nous autant de sources d'incommodités. Nous espérions que le séjour de Jalapa nous ferait oublier tous nos maux, grands et petits : nous nous trompions singulièrement.

A notre approche, la ville envoya une députation au général de Bertier, pour l'informer que la garnison était partie, et pour demander à ne pas être traitée en pays conquis, suivant la coutume de nos prédécesseurs les Américains. Le général répondit que nous nous considérions comme en pays ami et que nous agirions en conséquence. Malgré cette assurance donnée par le commandant en chef, le jour de notre entrée, tous les habitants se barricadèrent soigneusement dans leurs maisons : il fut très-difficile d'entrer en négociations avec eux, et ce ne fut qu'à la longue qu'ils se décidèrent à paraître.

Jamais, je crois, armée au monde n'a fait la guerre avec autant de discipline, je dirai même d'aménité que la nôtre, au Mexique ; et cependant nous n'avons jamais pu parvenir à nous attirer la bienveillance des habitants, tellement, dans le principe, on se défiait de nos intentions et tellement, dans la suite, était impopulaire l'entreprise que nous poursuivions.

A notre arrivée à Jalapa, les approvisionnements de farine commençant à diminuer, plutôt que de s'adresser aux habitants pendant que l'on en formait d'autres, on réduisit la ration de pain de 750 à 600 grammes.

Au lieu d'utiliser les ressources pour le chauffage que renfermait la ville, toujours dans le même esprit de ménagement, on préférait envoyer les bataillons, dont les hommes avaient cependant grand besoin de repos, chercher au loin sur leur dos le bois nécessaire pour la cuisine.

Les soldats furent logés comme jamais ils ne le sont en France, et force leur fut de coucher sur le sol humide des casernes où on les mettait, sans autre matelas que leur mince couverture de campement, sans avoir même quelques brins de paille à mettre sous eux, toujours pour ne pas imposer à la ville la moindre réquisition.

Les officiers ne furent pas mieux traités. On nous donna des chambres nues, bien souvent sales, humides et puantes, avec défense formelle de demander quoi que ce fût de plus que les quatre murs.

Ces faits paraîtront invraisemblables, car enfin, en France, dans notre patrie, nous avons l'habitude d'être mieux traités que cela par nos compatriotes : aussi doit-on être disposé à croire qu'en pays étranger, imposant notre volonté de par la loi du plus fort, nous devons toujours avoir nos aises. On voit qu'au Mexique il n'en était rien; pendant près d'un an, jusqu'à notre entrée à Mexico, nous fûmes toujours logés de la même manière.

Au reste, le général de Bertier donnait lui-même un exemple rigoureux de cette modération et de cette discrétion si différentes des us et coutumes de la guerre. Il réunissait le conseil municipal de Jalapa dans l'unique pièce qu'il occupait, et qui était meublée de son mobilier de campagne, mobilier plus que modeste composé d'un lit, d'une table, de deux pliants et de ses cantines d'effets.

Je le répète, et je ne saurais trop le répéter, pendant son long séjour au Mexique, le corps expéditionnaire s'est conduit avec une modération jusque-là sans exemple dans les annales de la guerre. Les fournitures de toute nature qui nous ont été faites ont toujours été acquittées par le trésor français; les seules réquisitions que j'aie vu faire, et encore étaient-elles bien rares, c'était tantôt quelques moyens de transport, tantôt un courrier. Cependant les municipalités disposaient quelquefois, surtout dans les villes de

mines, de fonds considérables, dont elles faisaient le plus mauvais emploi, allant même jusqu'à s'en servir contre nous, lorsqu'elles pouvaient le faire impunément. Les deniers publics, au Mexique, ont toujours été gaspillés d'une façon dont on n'a pas d'idée en France. Aussi dans l'intérêt du trésor français, dont les charges étaient si lourdes; dans l'intérêt même de notre politique, eût-il mieux valu que l'administration française se fût chargée de la gestion des finances; mais pour ne pas nous écarter de la modération dont nous n'avons cessé de donner des preuves, nous l'avons toujours laissée aux mains d'agents mexicains, ce qui nous a valu souvent d'être témoins de faits des plus scandaleux.

Croirait-on cependant que cette retenue et cette modération que nous montrions aient été interprétées en mauvaise part par les Mexicains. Leur orgueil et leur vanité sont tels, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes est tellement exagérée, qu'ils s'imaginaient que nous avions peur d'eux, et que nous ne nous conduisions avec autant d'ordre et de discipline que par la crainte que nous avions de les voir se soulever.

Bien différents de nous, les Américains, lors de leur expédition, menaient les Mexicains par la crainte et littéralement à coups de bâton. Cette manière de faire a produit son effet, et encore aujourd'hui on ne parle d'eux au Mexique qu'avec terreur. On les y craint, tandis que nous, après avoir été l'objet de leurs moqueries pendant notre séjour, nous sommes probablement à l'heure qu'il est l'objet de leur mépris. Je laisse à chacun le soin de décider lequel des deux systèmes est préférable, avec un peuple à moitié sauvage comme l'est le peuple mexicain.

Si pendant toute l'expédition l'armée a été au-dessus de tout éloge par sa conduite, par sa bravoure dans les actions de guerre, par le courage que j'appellerai de résistance, qu'elle a déployé dans les interminables marches de cette interminable campagne, les circonstances ont été telles que bien souvent notre conduite politique nous faisait perdre le fruit de notre conduite militaire, par suite de l'idée qu'on avait de vouloir trop faire avec trop peu de monde. Ainsi en entrant à Jalapa, le général lança une proclamation dans laquelle il était dit aux Mexicains : que nous ne ve-

nions pas dans un but de conquête, — que nous venions seulement tirer vengeance des affronts que nous avait fait endurer le gouvernement de leur pays, — que nous nous conduirions toujours comme en pays ami, — et enfin, pour rassurer complétement les habitants et leur ôter toute crainte de se compromettre, que pendant toute l'expédition une garnison française occuperait la ville.

Cette dernière phrase de la proclamation produisit l'effet qu'on en attendait; les habitants commencèrent à entrer en relations avec nous, et plusieurs d'entre eux nous rendirent des services. Mais les nécessités de la guerre firent qu'en dépit de ce qui avait été annoncé, on évacua complétement Jalapa pour masser toute l'armée autour de Puebla et sur la ligne de cette ville à Vera-Cruz par Orizaba.

Après notre départ, les troupes juaristes réoccupèrent la ville; tous ceux des habitants qui s'étaient compromis avec les Français furent odieusement spoliés et maltraités; et même un malheureux médecin, qui avait soigné nos soldats, fut fusillé, comme traître à la patrie, par le bandit, affublé du titre de général, qui commandait les sauvages va-nu-pieds figurant l'armée libérale.

De semblables faits se reproduisirent plus d'une fois : il en résulta de la part des Mexicains une grande défiance à notre égard; les garnisons françaises, quoiqu'apportant la tranquillité dans les villes où elles séjournaient, n'étaient pas toujours accueillies avec plaisir par les populations qui comprenaient qu'un jour ou l'autre la garnison se retirerait et laisserait le champ libre à la réaction qui se montrerait d'autant plus terrible qu'elle aurait été plus longtemps comprimée.

Le 51e resta un mois à Jalapa. Le séjour dans cette ville, quoique n'ayant pas été pour nous un temps de repos complet, par suite des reconnaissances, des escortes de convois, qui employaient constamment une partie des compagnies, permit cependant au régiment de se refaire en partie de sa rude traversée des terres chaudes. Il n'en paya pas moins un large tribut au fléau inévitable qui était venu fondre sur lui. Un officier, le lieutenant Courvoisier, et quatre cents hommes de troupe en furent les victimes. Une centaine d'autres, ne pouvant se rétablir au Mexique, durent être

évacués sur France, et environ deux cents languirent encore pendant six mois avant de se rétablir complétement.

Dans les premiers jours de décembre, le général mexicain Leonardo Marquez vint nous rejoindre à Jalapa avec sa petite armée.

Marquez est un des chefs du parti clérical; il est encore jeune, a de la tournure, parle bien français : intelligent et brave, honnête homme, suivant l'opinion générale, ce qui au Mexique n'est pas une mince qualité, il a le défaut d'être très-cruel et implacable dans ses rancunes. Le peuple mexicain, dans tous les rangs de la société, éprouve pour lui un sentiment de terreur qui n'est que trop justifié par plusieurs actes de sa vie politique. Mais au moins celui-là s'est rallié franchement à nous et sans arrière-pensée, il a tenu tout ce qu'il avait promis; et cela n'a pas été l'une des moindres fautes de l'empereur Maximilien de tenir à l'écart un homme si influent, et, au lieu de l'employer au Mexique, de l'envoyer en Europe sous prétexte de pompeuses missions diplomatiques qui, au fond, ne signifiaient rien, et qui n'avaient qu'un but, celui de se débarrasser de lui.

J'ai dit qu'il était accompagné de sa petite armée. Plus tard, lorsque je parlerai des mœurs et des coutumes des Mexicains, je m'étendrai sur le chapitre de l'armée qui n'est pas l'un des moins curieux de l'organisation de ce singulier pays; mais je puis dire dès à présent : que cette troupe de gens qui suivaient Marquez ne ressemblaient à une armée que parce qu'ils avaient des armes; pour tout le reste, ils étaient fort au-dessous des gardes nationales rurales que fit éclore la Révolution de 1848. Ce que je vais dire va paraître incroyable; c'est cependant l'exacte vérité. Pour chaque homme de troupe, simple soldat, il y avait un gradé, sous-officier ou caporal; pour deux soldats et deux gradés, un tambour ou clairon et un officier. Malgré cette superfétation d'officiers, le nombre de ces messieurs était tellement considérable que l'on avait été obligé d'en former, sous le nom de Légion-d'Honneur, un corps à part comprenant un bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie, dans lequel les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants faisaient les fonctions de simples soldats. Tous ces gens-là étaient habillés de vêtements empruntés à toutes les défroques imaginables, et je n'exagère pas en disant que sur les

deux mille hommes qui composaient cette armée, il n'y en avait pas deux identiquement habillés de la même manière. La seule uniformité consistait en ceci : tous les fantassins avaient des shakos de cuir, sans le moindre ornement ou signe distinctif, et toute l'armée était nu-pieds ou à peu près, car la chaussure du soldat mexicain se compose d'une simple semelle maintenue par de petites lanières. Généralement, dans toutes les armées des peuples civilisés, sauf de très-rares exceptions, le grade d'un individu est en raison directe de son âge, c'est-à-dire que, normalement, plus il est élevé en grade, plus il est avancé en âge : aussi nous ne fûmes pas peu surpris de voir que, chez les Mexicains, un très-grand nombre de soldats ont les cheveux gris, tandis que tous les officiers sont très-jeunes, et que la moitié d'entre eux sont des enfants. Croirait-on que ce peuple si bouffi d'orgueil, qui a singé quelques-uns des actes de la Révolution française, tire vanité de l'état dans lequel est son armée, et ose la comparer aux phalanges républicaines.

L'armée de Marquez était suivie d'une autre armée, presque aussi nombreuse, uniquement composée de femmes. Ces dames étaient les épouses, quelquefois légitimes, des guerriers qui les précédaient. Plusieurs d'entre elles portaient de petits enfants. Il est d'usage, dans l'armée mexicaine, que chaque soldat fasse son petit ménage à part : telle est l'explication de la présence de ces femmes. Elles suivent partout l'armée : dans les casernes, où officiers, soldats, femmes, enfants, chiens, sont entassés pêle-mêle ; dans les expéditions, où elles vont à la provision, plus exactement à la maraude, ce qui les fait redouter comme un fléau partout où elles passent ; enfin sur les champs de bataille, où elles dévalisent les morts et les blessés. De tout temps, il en a été ainsi dans l'armée mexicaine, et aucun général, pas même Santa-Anna, n'a pu parvenir à extirper cet usage révoltant.

Mais je m'aperçois que mon sujet m'entraîne : je m'arrête pour y revenir plus tard. Je crois le connaître à fond, ce qui ne surprendra personne, lorsqu'on saura que j'ai eu l'avantage de servir pendant six mois dans un corps mexicain.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

L'ÉCOLE SOUABE.

UHLAND.

Une erreur fâcheuse, un préjugé injuste et malheureusement trop général en France, c'est de personnifier toute la littérature allemande en Gœthe, que l'on se plaît à nous représenter comme un Jupiter Olympien, au front toujours serein et calme, sachant imposer un silence solennel aux passions et aux misères de la vie terrestre pour ne s'adonner qu'à l'art pour l'art! Nous accordons volontiers aux amis du courtisan de Weimar que leur idole est un grand amant de l'art plastique et un artiste aussi habile qu'ingénieux. Mais si là est sa force, là aussi est sa faiblesse, et elle est grande. Sans doute, si l'on admet que la véritable poésie peut exister sans que le sentiment profond de la nature, de la patrie, de l'humanité, de la liberté et de la religion agite vivement les fibres de notre cœur; en un mot, si l'on admet que l'art seul suffit pour faire les poëtes, nous avouons que Gœthe est le plus grand des poëtes, non-seulement de l'Allemagne et de son siècle, mais encore de tout l'univers et de tous les temps; car c'est celui de tous les poëtes qui a mis le moins de son cœur dans sa poésie, c'est l'homme de l'art, en poésie, au-

tant que Fléchier et Isocrate sont les hommes de la rhétorique. Mais hâtons-nous de proclamer avec Horace que, si le génie sans la méthode ne peut créer une œuvre irréprochable, l'art sans la nature, sans le *mens divinior*, pourra bien plaire à l'esprit, chatouiller l'oreille, mais n'ira point au cœur, ce juge intègre et irrécusable de la vraie poésie. Faire de Gœthe le véritable représentant de la poésie allemande, c'est faire de lui un poëte national, quand il est évident pour quiconque connaît sa vie, et a lu attentivement ses œuvres, que ce qu'il possède le moins, c'est précisément ce qui caractérise l'esprit allemand : cet amour de la solitude, de la contemplation et des rêveries, mêlé à la vie positive ; cette religion de l'âme, grave et simple, qui donne aux pensées du poëte tant de grandeur ; cet enthousiasme pour la liberté et pour tout ce qu'il y a de beau et d'élevé ; cette manière consolante d'envisager la mort comme le passage d'une vie de misère à une existence meilleure ; cette fidélité et cette constance dans l'amour tel que le conçoit l'Allemagne, amour chaste et chrétien déposé par Diéu lui-même au fond du cœur de tout homme ; cette idée tout à fait évangélique de considérer le mariage comme l'union sainte de deux âmes vertueuses dans le désir de s'aider mutuellement, et sous l'œil de Dieu, à pratiquer la vertu. Gœthe, pour nous, est un miroir habilement façonné, réfléchissant, sans rien éprouver lui-même, les pensées et les sentiments de l'âme, à l'exception toutefois du sentiment national et religieux. Mais de même que les rayons réfléchis ne possèdent point cete force puissante qui communique la vie et la chaleur aux objets qui en sont frappés, de même la poésie de Gœthe, tout en captivant notre esprit, n'échauffe point notre cœur. Dira-t-on, pour l'excuser, qu'il a été de son siècle, et que tout patriotisme, tout sentiment religieux étant éteint en Allemagne à cette époque, il s'est, en homme habile, adressé à la seule fibre qui vibrât encore dans un cœur allemand ? Cela fût-il, qu'il ne serait pas encore entièrement excusable à nos yeux. En effet, réveiller dans le cœur humain les nobles idées de liberté, de justice, de patrie et de religion, n'est-ce pas là le devoir et la vraie mission du poëte ? Et ce n'était point une vaine chimère, une figure de rhétorique, quand

les anciens faisaient du poëte un ministre des dieux, chargé d'annoncer à l'univers les préceptes sacrés de la religion et du devoir. Mais les partisans de Gœthe ne peuvent même pas revendiquer pour lui les circonstances atténuantes. Klopstock n'avait-il pas, plusieurs années même avant la naissance de Gœthe, consacré son génie à raviver parmi ses compatriotes tous ces sentiments généreux dont son cœur débordait? Sa vie, dont Gœthe put longtemps encore admirer la pureté et le patriotisme, ne fut-elle pas un long combat pour ces grandes idées dont Gœthe paraît complétement dépourvu? Et quand s'éteignit ce noble poëte au cœur pur, ce chantre convaincu du sublime Rédempteur, des origines nationales et des héros de la patrie, ce glorieux propagateur des idées de 1789 en Allemagne, l'esprit patriotique et libéral dont il était animé ne périt point avec lui. Mais, pour nous servir de la comparaison poétique d'Otto Thiess, l'un des plus grands admirateurs de Klopstock : « De même que les fleurs s'ou-
» vrent à la rosée et au soleil, ainsi les âmes se sont ouvertes
» à ce poëte de la douleur et de l'activité. Les larmes de son
» amour, les flammes de sa colère ont pénétré les cœurs immor-
» tels que font battre le beau et le vrai, le bien et le juste. » En effet, malgré l'exagération politique de quelques-uns, on ne peut nier que l'esprit qui anime la plupart des écrivains et des poëtes actuels d'Outre-Rhin ne soit encore chez les uns l'esprit chrétien, chez les autres l'esprit libéral et allemand de Klopstock. Une partie de *Jeune Allemagne* a beau professer pour le chantre du Messie une espèce de dédain superbe, elle ne procède pas moins de lui dans ce qu'elle a de généreux et de grand.

Quant à l'Ecole Souabe, dont nous nous proposons d'étudier successivement les principaux membres, nous pouvons affirmer qu'elle en vient comme le fleuve de la montagne dont il descend.

Et, à cela, il n'y a rien d'étonnant, puisque, du vivant même de Klopstock, un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, l'infortuné Schubart fut, selon l'expression d'un critique allemand, « l'Apôtre » de Klopstock dans le Wurtemberg, son pays, où il propagea les idées libérales du chantre de *Hermann* et de *Frédéric de Danemark*. Beaucoup des chants de Schubart se répandirent

parmi le peuple qui se plaisait à les répéter. Il régnait donc, dans la Souabe, un élément poétique que la nature même du pays contribua puissamment à féconder. Comment, en effet, habiter cette magnifique contrée de montagnes aussi fertile, aussi riante, aussi peuplée et aussi riche en beautés naturelles que les plus poétiques coteaux de la Grèce ancienne, sans ressentir en soi cet amour profond de la nature que l'on retrouve dans toutes les intelligences poétiques? Comment parcourir ces magnifiques montagnes à chacune desquelles se rattache une gracieuse légende, au souvenir du passé, sans s'écrier : *Et moi aussi je suis poëte?* Comment parcourir ces vieux manoirs, ces ruines, témoins des anciens âges et des gloires nationales, sans être saisi d'une mystérieuse inspiration, du feu sacré de la poésie? Ce qui distingue donc surtout les poëtes de l'*Ecole Souabe,* et en particulier Uhland, qui en est le chef et le plus noble représentant, c'est : 1° un goût intelligent et éclairé pour le *moyen âge;* 2° un ardent amour de la patrie, aux intérêts de laquelle nous verrons Uhland s'adonner tout entier et immoler l'idole qu'il adorait le plus après son pays, la poésie; 3° un sentiment profond et naïf de la nature, exempt de toute sentimentalité, mais plein d'abandon et de grâce, ce qui a fait dire à Justin Kerner que *la nature fut la maîtresse de l'école poétique de la Souabe.*

I.

Jean-Louis Uhland naquit à Tubingue le 26 avril 1787. Il reçut au sein de sa famille une éducation simple et droite comme la nature. Rien de faussé, rien de contraint, mais aussi rien de faible. Le jeune Uhland puisa, dans cette sainte éducation de famille si rare de nos jours, un amour sincère et profond pour tout ce qui est noble et élevé, juste et saint. Ajoutez à cela un esprit énergique et un peu concentré, et vous aurez une idée complète du génie d'Uhland, qui représente dans toute sa pureté le caractère allemand tel que nous l'avons défini plus haut. Quand il se fut formé, au foyer domestique, ces principes solides qui devaient

encore grandir et se fortifier durant tout le cours de sa vie, notre futur poëte suivit les cours de l'université de Tubingue, sa ville natale, où brillait alors l'enseignement du droit, auquel il se livra, bien qu'il se sentît peu de goût pour ce genre d'étude. Il y puisa, du moins, un sentiment très-vif des droits du peuple, sentiment qui, pendant toute sa carrière de poëte, fut sa véritable inspiration, et qui, dans sa carrière politique, inspira son éloquence et lui donna tant d'autorité dans les assemblées. Ce fut à l'Université qu'il se lia de l'amitié la plus étroite avec Justin Kerner, qui devait être, lui aussi, une des colonnes de cette fraîche Ecole Souabe. En 1808, les deux amis firent la connaissance de Varnhagen d'Ense, qu'ils prirent bientôt en vive affection, et tous trois vécurent ensemble de cette vie pure, tout entière consacrée aux douceurs de l'amitié et de l'étude et qu'on se rappelle toujours avec bonheur. Voici, du reste, comment Varnhagen, dans sa vieillesse, parle de ses deux amis et de leur vie d'étudiant. « C'étaient, dit-il, deux hommes aimables et charmants, de vraies âmes primitives, richement doués du don de la vie intérieure et de talents extraordinaires.... Quand une fois Uhland parle, tout ce qu'il dit est substantiel, clair, mesuré et le plus court possible. C'est un homme d'une nature franche, sans façons et sans affectation. Quiconque le connaît, vante la droiture, la noblesse et la loyauté inébranlable et éprouvée de son cœur. »

Bien qu'en Allemagne tout étudiant soit plus ou moins poëte, Uhland, malgré sa véritable vocation poétique, n'avait encore rien publié à cette époque, sinon quelques pièces détachées dans l'*Almanach des Muses* de Léon de Seckendorf. Néanmoins il s'était déjà essayé dans maint sujet, si bien qu'un jour Kerner arrive chez Varnhagen et lui présente tout un paquet de poésies composées par Uhland et dont la lecture transporte Varnhagen d'admiration en même temps qu'elle répand dans son âme comme un flot rafraîchissant de poésie. Il trouva les *Lieder* d'Uhland *Gœthéens*. C'était, en ce moment, le plus bel éloge qu'on put faire d'une production poétique, Gœthe étant alors considéré comme l'Apollon de l'Allemagne. Au reste, Varnhagen ne voulait point dire par là qu'ils fussent imités de ceux de Gœthe, mais bien

d'une valeur égale, d'un style aussi vrai, aussi pur, aussi frais et aussi agréable. Ce qu'il admire surtout, c'est que jamais le poëte ne s'inquiète ni des mots, ni des tours de phrase, mais que, chez lui, l'inspiration et le sentiment parlent seuls. Nous pouvons ajouter qu'il y a cette différence entre Uhland et Gœthe, que, chez le premier, le style n'est le résultat ni de la réflexion, ni du travail comme chez le second, mais l'expression même de la nature. Aussi règne-t-il dans toute sa poésie une certaine émotion qui touche et nous force d'avouer que c'est la nature même qui chante avec lui. Mais entendons-le proclamer hautement lui-même la liberté de l'art, c'est-à-dire sa vérité :

« Qu'il chante, dans la forêt poétique de l'Allemagne, celui à » qui le don du chant a été accordé; la joie, la vie, c'est d'en- » tendre résonner chaque rameau.

» Ce n'est pas à quelques noms orgueilleux qu'est enchaîné » l'art des *lieder;* cette semence, elle est répandue sur toute la » terre allemande.

» Les sentiments de ton cœur trop plein, exprime-les hardi- » ment par un son libre; va, gazouillant ton amour, et que ta co- » lère passe devant nous comme l'éclat du tonnerre,

» Si tu ne chantes point pendant toute ta vie, chante, du moins, » durant l'ardeur de ta jeunesse. Ce n'est que pendant la lune des » fleurs que les rossignols modulent leurs accents.

» Si l'on ne peut former un volume de ce que t'ont inspiré les » *heures*, livre aux vents une feuille volante : une jeunesse » avide la saisira au passage.

» Adieu, arts mystérieux, nécromancie, alchimie! Une formule » ne peut nous retenir enchaînés; notre art s'appelle poésie.

» Nous avons un saint respect pour le génie, mais les noms ne » sont pour nous que fumée : nous honorons dignement les » maîtres, mais notre art est libre.

» Ce n'est pas dans de froides pierres de marbre, ni dans des » temples muets et morts, c'est à travers de fraîches forêts de » chênes que souffle et murmure le dieu allemand. »

Si Uhland réclame la liberté absolue de la poésie, ce n'est pas pour prostituer cet art sublime. Personne n'a, au contraire, une

plus haute idée que lui de la mission sainte du poëte. Rempli des principes sacrés de l'Evangile et des nobles idées de la Révolution française, mais frappé en même temps de l'espèce d'abattement où les victoires de l'Empire avaient jeté le peuple allemand, il résolut de consacrer ses talents poétiques à réveiller ses concitoyens de leur léthargie et à raviver en eux le sentiment national en chantant le passé de l'Allemagne. Telle est la source de ces nombreuses études sur le moyen âge et les vieilles productions de la littérature allemande. Gardons-nous bien toutefois de confondre Uhland avec ce que l'on appelle de l'autre côté du Rhin *l'école romantique*, et qui était alors dans tout son éclat. Il en diffère autant que vrai diamant du faux. Il tient à l'école romantique par son amour pour le moyen âge. Mais au lieu de trouver dans la société chevaleresque et féodale l'idéal des peuples modernes; au lieu de se laisser entraîner à un culte aveugle et systématique pour un monde vieilli, il n'en vit que les côtés brillants, que la mâle énergie, la forte trempe. Rien de factice ni de tourmenté dans les ballades et les légendes où il fait revivre de leur véritable vie les héros du temps passé. Au lieu de se complaire dans ce que les antiques légendes offrent parfois de vague et de flottant, il sait choisir dans les vieux récits épiques si nombreux en Allemagne, ou dans la mythologie des Germains, des scènes émouvantes dont les héros ne cessent jamais d'être des hommes. Ils sont doués de nobles et généreux sentiments, sans cesser d'être de leur temps, et non des spadassins sentimentaux comme ceux de Fouqué; ni des enchanteurs à barbe noire comme ceux de Brentano; ni des bilboquets en cuirasse comme ceux de Tieck; en un mot, ce sont des héros de tous les temps et de tous les pays, parce qu'ils sont conformes à la nature. Mais aussi que de fatigues il s'imposa pour étudier, pour s'approprier ce moyen âge allemand, si fécond en légendes héroïques et religieuses, en productions littéraires, depuis la sublime épopée des Nibelungen jusqu'aux chansons des minnesingers! Non content des matériaux sans nombre et des précieux manuscrits du moyen âge que possèdent la plupart des bibliothèques allemandes, Uhland vint passer quelques années à Paris, pour y étudier les nombreux documents de la Bibliothèque

impériale. C'est, sans doute, à ce séjour en France que nous devons la ballade intitulée : *Roland porte-bouclier*. Il y a dans ce récit si simple, et si sublime à la fois, comme un écho de Roncevaux et de la tradition de Siegfried, terrassant, dès sa plus tendre jeunesse, le dragon préposé à la garde du trésor des Nibelungen. C'est qu'en effet Uhland s'est beaucoup occupé des traditions relatives à Siegfried, l'Achille des Grecs, en même temps que l'Hector des Troyens. En vivant avec ces héros d'autrefois, il en a pris le langage énergique et pittoresque. Nous regrettons que la longueur de cette ballade ne nous permette pas de la traduire ici. Nous nous contenterons de citer celle du *Roi* aveugle, dont le cadre dessiné avec vigueur nous offre un récit des plus vifs et des plus dramatiques en même temps. On dirait un chant des anciens Skaldes retrouvé et rajeuni par le poëte.

« Pourquoi cette troupe de guerriers du Nord debout sur le » bord de la mer? Que veut là-bas ce roi aveugle en cheveux » blancs? Dans l'amertume de son chagrin, il pousse, appuyé sur » un bâton, des cris à faire retentir les échos de l'île située au » delà de ce bras de mer :

» —Rends-moi, brigand, rends-moi ma fille captive dans l'an- » tre de ton rocher ! Les accords de sa harpe, son chant si doux » faisaient le bonheur de ma vieillesse. C'est au milieu de la » danse sur le rivage verdoyant que tu l'as enlevée. Ce crime » sera pour toi une honte éternelle, il courbe ma tête grise.

» Soudain sort de sa caverne le gigantesque et farouche bri- » gand ; il brandit son glaive de Hun et frappe sur son bouclier. » — Tu as cependant de nombreux satellites, pourquoi donc l'ont- » ils souffert ? Maint guerrier aussi est à ton service, et nul ne » combat pour elle?

» Cependant tous les guerriers restent muets ; aucun ne sort » des rangs. Le roi aveugle se retourne : —Suis-je donc tout » seul ? — Mais soudain son jeune fils saisissant vivement la droite » de son père : — Accorde-moi de combattre ; je me sens de la » vigueur dans le bras !

» —O mon fils, l'ennemi est d'une force gigantesque ; personne » encore ne lui a résisté ! Et cependant ! en toi coule un noble

» sang, je le sens à l'étreinte de ta main. Prends ici ma vieille
» épée! c'est le prix des Skaldes; et, si tu succombes, les flots
» engloutiront ma malheureuse vieillesse!

» Mais écoutez! c'est le frémissement de la nacelle fendant la
» mer écumante. Le roi aveugle se lève pour écouter, et tout se
» tait autour de lui, jusqu'à ce que sur le rivage opposé s'élèvent
» le bruit des boucliers et des glaives et les cris et le tumulte du
» combat répétés par un sourd écho.

» Le vieillard s'écrie alors avec une joie mêlée d'inquiétude:
» — Dites-moi, que voyez-vous? C'est mon épée, je la reconnais
» à la bonté du son; c'est elle qui a rendu ce son perçant. — Le
» ravisseur est tombé, il a reçu sa sanglante récompense. Je te
» salue, ô toi le premier des héros, vaillant fils de roi!

» Et tout autour se fait un nouveau silence. Le roi se lève pour
» écouter. — Qu'entends-je sur la mer? Un bruit de rames et le
» frémissement des flots. — Ils viennent: ton fils, avec son épée
» et son bouclier, et ta tendre fille Gunild aux cheveux d'or!

» — Soyez les bienvenus! s'écrie du haut du rocher le vieil-
» lard aveugle. Maintenant ma vieillesse sera pleine de joie, et
» glorieuse ma tombe! O mon fils, tu pourras placer à côté de
» moi cette épée au son éclatant. Et toi, ma Gunild, toi qu'il vient
» de délivrer, tu chanteras pour moi le chant du tombeau. »

C. DIEZ.

(La fin au prochain numéro.)

NOTES ET NOTICES ANGEVINES.

Sous ce titre, qui n'a que des prétentions modestes, nous voudrions inaugurer ici une série de documents originaux entremêlés de notes et de notices sur l'histoire des localités, des hommes, des mœurs et des usages de l'ancien Anjou. Si notre recherche est bien servie en rencontres heureuses, peut-être aurons-nous quelques lecteurs parmi ceux-là même que tente avant tout le piquant de quelque naïve scène ou l'amusement d'une historiette. Qu'ils nous pardonnent pourtant, quand ce recueil est consacré presque tout entier aux grâces de la littérature ou des beaux-arts, de réserver ce petit enclos à l'étude plus sérieuse et qu'à tort on prétend sévère, parce qu'elle se contente d'une ombre discrète et ne s'effraie pas de la solitude.

Entre tant d'œuvres essentielles, qui manquent à l'Anjou, déshérité sur ce point, on peut le dire, plus qu'aucune autre province, une *Biographie* complète et critique, puisée aux sources sincères et raisonnée en toute indépendance de préjugé ou de parti pris, embrassant dans un cadre suffisamment agrandi non pas seulement les illustrations banales qui défrayent les livres vulgaires, mais les simples notoriétés provinciales, les inconnus, les oubliés surtout, dont le nom a eu son jour d'honneur et mérite d'être recueilli, c'est le travail qui tout d'abord nous avait tenté et que depuis plus de dix ans nous préparons sans nous en lasser. Nous en détachons tout à l'improviste et pour répondre tant bien que mal à un appel affectueux, les notices fraternelles de deux écrivains de réputation diverse et inégale, mais dont nous avons pu au moins préciser par quelques dates la vie jusqu'à ce jour à peu près ignorée. Nous serions heureux que cette publicité inattendue appelât sur notre projet tout angevin la bienveil-

lance des amis de nos traditions locales, qui le pourraient si utilement servir, et nous valut des communications que nous recevrions avec reconnaissance.

CÉLESTIN PORT.

LES DEUX BOURDIGNÉ.

BOURDIGNÉ (Jean de), issu de la maison de Bourdigné, dont le domaine est sur la paroisse de Bernai, à cinq lieues du Mans, mais né en Anjou et sans doute à Angers même, fut admis comme chapelain de Ruzebouc par le chapitre de Saint-Laud en 1511. Il obtint, le 26 avril 1523, après sa licence prise en l'Université, la chapellenie de la Vraie-Croix, fondée en l'église de Saint-Laud d'Angers. Cette nomination n'était pas tout à fait régulière. La présentation à ce bénéfice appartenait à une prébende alors vacante, dont le nouveau titulaire, Pierre Ernault, aumônier du roi et de la duchesse d'Anjou, une fois installé, réclama ses droits usurpés par le chapitre; et Bourdigné, qui avait d'abord protesté, dut consentir son désistement le 25 août de la même année. Il remplissait à cette époque les fonctions d'official du doyen : et la confiance du chapitre, qui l'employait en toute affaire litigieuse, mettait à sa disposition les titres de la communauté, dont il tira utilement parti. Vers le même temps, il fut gratifié de la chapellenie de la Charpenterie en Saint-Maurice, qui, en l'engageant dans de nouvelles relations, promettait, sans doute, de mettre à sa portée un chartrier bien autrement inappréciable. Le chapitre de la Cathédrale, par conclusion du 20 décembre 1526, l'autorisa à demeurer, sur sa demande, dans la maison dépendant de son bénéfice, « à cause de ses bonnes mœurs et honnête conversation, quoiqu'il ne fut que clerc licentié et qu'il ne fut point encore habitué dans l'église. » Parmi les documents précieux dont il avait, à Saint-Laud, la libre disposition, les *Gestes des comtes d'Anjou* furent, sans doute, sa principale étude et l'origine du livre qui devait faire sa réputation. Il a pour titre : *Lystoire*

agrégative des annalles et cronicques d'Anjou... et plusieurs faicts dignes de mémoire advenuz, tant en France, Italie, Espaigne, Angleterre, Hiérusalem et aultres royaulmes, tant Chrétiens que Sarrazins... reveues et additionnées par le Viateur... On les vend à Angiers en la boutique de Charles de Boigne et Clément Alexandre... imprimées à Paris par Anthoyne Couteau, l'an 1529 (le privilége est du 3 décembre, in fol. goth. de iv et ccij fol., portant sur un folio séparé la marque de Galliot du Pré. — La Bibliothèque Impériale en possède un exemplaire sur vélin). Bourdigné est le type du chroniqueur du XVIe siècle, à l'heure où florissait le culte des origines troyennes et le patriotisme fantaisiste. Il raconte et discute avec le sérieux d'un Allemand de nos jours les billevesées de son imaginative que rien n'arrête, comme s'il lisait à pleine page dans quelque recueil inconnu du passé. Sa simplesse et sa bonne humeur qui puise à pleine main dans les légendes et dans les romans, font le charme de ces récits, qui prennent une valeur réelle à mesure qu'ils se rapprochent de l'histoire de son temps. Son témoignage alors, abondant et presque diffus, rend compte de particularités, qu'on ne trouve guère ailleurs, et devient pour cette époque une source précieuse et sincère d'informations. Bourdigné prend le titre de docteur en décrets dès 1532, et le chapitre lui donne, le 7 mai, mission et pouvoir pour représenter et agir en toute affaire de jurisdiction ecclésiastique au nom commun du chapitre et du doyen. Ce n'est que le 15 novembre 1538 qu'il obtint un canonicat à Saint-Maurice, où ses confrères ne tardèrent pas à lui confier les affaires de la communauté. — Il mourut à Angers le 19 avril 1546. — La Bibliothèque d'Angers possède, parmi ses manuscrits (n° 631), les Gestes et Miracles de Jean Michel, dont nombre de pages sont signées par Jean de Bourdigné. Son *Histoire aggrégative* a été de nos jours réimprimée par M. de Quatrebarbes, avec des annotations de M. Godard-Faultrier (Angers, 1842, 2 vol. gr. in-8°).

Duverdier; Moréry; Lelong; — Cl. Ménard, *Rech. sur le corps de S. Jacques*, p. 110-111; — Arch. de Maine-et Loire, *Saint-Maurice, Athenay*, t. II, pl. 91; *Reg. capit. de Saint-Laud*; — Biblioth. d'Angers, mss. 133; Thorode, mss. 879, p. 43; Pocq. de Liv., mss. 1067, p. 48-49.

BOURDIGNÉ (Charles de), frère du précédent, et comme lui natif sans doute d'Angers, fut reçu clerc-psalteur en l'église Saint-Laud, le 11 décembre 1520; mais les registres du chapitre ne parlent de lui que pour attester sa mauvaise vie, et, après sans doute une longue indulgence, le chapitre en fut réduit à l'expulser à cause de ses sociétés déshonnêtes et des scandales qui en provenaient (20 juin 1522). Le pis est que son successeur, installé du 1er juillet, dut céder la place avant la fin de l'année à un nouveau venu qui fut bien averti de ce qui l'attendait en cas de nouveau scandale par excès de boisson ou autrement *(ex nimia vini sumptione aut alias)*. Charles de Bourdigné ne fut d'ailleurs guère en peine. Ses vices étaient de ceux qui trouvaient à vivre auprès des grands ou des abbés du temps, et on le retrouve bientôt chapelain « petit disciple » de Jean Allain, abbé du Perray-Neuf, qu'il eut occasion de payer en monnaie poétique (1526). Plus tard, il était maire-chapelain à la cathédrale même d'Angers et habitait la montée Saint-Maurice (1553). Son nom dut longtemps une popularité réelle à un singulier livre, qui témoigne assez de la morale facile de l'auteur, mais qui a aussi d'autres mérites. Il s'intitule tout au long : *La légende joyeuse maistre Pierre Faifeu, contenante plusieurs singularitez et véritez, la gentilesse et subtilité de son esprit avecques les passetemps, qu'il a faits en ce monde... avecques une épistre envoyée des Champs hélysées, par ledict Faifeu, laquelle contient plusieurs bonnes choses en réthoricque melliflue* (1526, in-4° de 52 fol. goth. sans lieu d'impression avec une *ballade aux lysans* sur le verso du titre). L'édition d'Angers (1531, petit in-4° gothique) est aussi introuvable que la première, et l'on ne rencontre facilement que la réimpression de Paris donnée (en 1723, in-8°) par Coutelier, avec un extrait des poésies diverses de Jean Molinet. Faifeu est un maître farceur, voire filou, dont les exploits lui donnent maintes fois maille à partir avec dame Justice. Il daube son maître d'école, vole l'argent et les oies de sa mère, fait le bateleur à Baugé, « le triacleur » en Bretagne, l'astrologue à Nantes, le médecin à Rennes. Il est arrêté et mis en prison à Tours, d'où il se tire en gagnant fran-

chise dans une église. Quelque temps après il est repris à Saumur à la suite de « je ne scay quel' folye, » et rien « n'eust pas fait qu'il n'eust été pendu, » s'il n'avait obtenu d'être jugé à Angers, et de nouveau su s'esquiver dans l'église Saint-Evroul. Un témoignage inconnu et qui a tout l'air de se rattacher à cette histoire, semblerait attester, plus qu'on ne voudrait, la véracité du légendaire. A la date du 26 décembre 1499, c'est-à-dire environ dans le temps même où le récit met la scène, le chapitre Saint-Julien d'Angers était fort en peine de mettre hors de son église un quidam nommé Fayfeu (1), qui y avait trouvé refuge et réclamait l'immunité, complice, dit-on, et coupable d'un homicide commis sur un barbier de Saumur *(de quodam vocato Fayfeu, qui ad hanc ecclesiam aufugit causa immunitatis habendæ, super eo, quod, ut fertur, erat conscius et culpabilis de quodam homicidio facto de quodam barbitonsore apud Salmurium, dum viveret, commorante)*. Le meurtre d'un barbier, avec force bourdes sans doute et facéties, rentre dans la catégorie de ses bons tours. Pourtant enfin, « patheliné » par ses parents, Fayfeu s'amende et se marie à Saint-Julien ; et à peine en ménage, il meurt de mélancolie. Ce dernier trait est à peu près la seule idée plaisante du livre qui gagnerait à être écrit d'un style autrement fin et délicat. Le style en est vieux, et la versification pénible. Il n'est pas même exact de faire honneur à l'auteur de l'emploi régulièrement alternatif des rimes masculines et féminines, qu'il observe aussi mal, ou peu s'en faut, que ses contemporains.

La signature autographe de Charles de Bourdigné existe aux Archives de Maine et Loire sur un acte de 1553.

Arch. de M.-et-L., *Reg. capit. de Saint-Laud*, fol. 23, 38. 40 et 45 ; *Reg. capit. de Saint-Julien*, fol. 106 ; Série E, *Déclarations de 1553 ;* — Goujet, *Bib. fr.*, t. X, p. 32 ; Viollet-le-Duc, *Bibl. poétique*, t. I, p. 162 ; Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie fr.*, p. 43 ; Titon du Tillet, *Bibl. fr. ;* Brunet, *Manuel du Libraire ;* Biogr. générale de Didot. ; Br.-de Tartif., *Philandin.*, fol. 503.

---

(1) Ce nom était d'ailleurs assez commun en Anjou. En 1551, le doyen de la même église s'appelait Jean Faifeu.

CHRONIQUE.

Notre ville, en hiver, est bruyante et animée comme une petite capitale, comme la résidence d'un prince ou d'un grand-duc. Les coupés circulent dans toutes les rues, les cercles sont remplis, il y a chaque soir spectacle, bal ou concert, et les travaux de l'esprit, livres, mémoires, conférences ou lectures, marchent de pair avec les fêtes de l'opulence. Mais quand arrivent les chaudes et lumineuses journées de l'été, tout s'évanouit en même temps, études et plaisirs. Les uns se reposent, les autres voyagent; ceux-ci s'en vont aux bois ou aux prairies, ceux-là s'en vont à la mer ou aux Alpes. Angers alors, avec ses hôtels fermés et ses jardins déserts, revêt une physionomie toute mélancolique. Les oiseaux chantent dans les arbres de nos boulevards, comme au plus épais d'une forêt; on rencontre, de temps en temps, un artiste qui va crayonner sur son album le portail de notre cathédrale ou les ruines de Toussaint, et çà et là quelques professeurs passent en lisant dans les rues, aussi peu distraits et coudoyés que s'ils se promenaient dans les allées d'un parc. Donc, en telle saison, il ne faut pas s'attendre chez nous à beaucoup de nouvelles qui puissent exciter l'intérêt ou la curiosité · c'est une période de chômage, et cette année, l'Exposition universelle venant encore, avec tous ses prodiges, augmenter le nombre des transfuges, nous nous trouvons tout à fait au dépourvu. La seule production littéraire à signaler aujourd'hui dans notre cité, c'est la *Revue de l'Anjou* elle-même. Il est vrai qu'elle a bien sa valeur, et ce fruit de juillet ne sera dédaigné de personne ici, nous l'espérons, si vert qu'il soit. Mais de Paris il nous arrive mieux que cela. Les médaillons de David, ces effigies si vraies et si vigoureusement dessinées de toutes les célébrités européennes, depuis la Révolution jusqu'au second Empire,

viennent d'être réunis et publiés par son fils. Voilà une entreprise à laquelle tous les suffrages sont assurés ; car elle a ce double mérite d'être à la fois un touchant hommage de la piété filiale à une mémoire illustre, et la reproduction de l'une des plus belles œuvres du grand statuaire de ce siècle. C'est la photographie, et non la gravure, qui a été appelée à répéter les lignes et les reliefs ; mais l'opération a été dirigée par M. Robert David, et il n'est pas un mince détail du modèle qui ne se retrouve dans l'image. La collection de ces portraits forme un volume in-folio, avec une introduction de M. Edmond About. Si nos lecteurs veulent plus de renseignements et un avis plus sûr, ils n'ont qu'à se reporter à l'*Union de l'Ouest* du 3 juin dernier.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant.*

Angers, imp. E. Barassé.

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Deuxième livraison. — Août 1867.

SOMMAIRE :

Quinze jours en Normandie.	Victor PAVIE.
Souvenirs de l'expédition du Mexique.	UN OFFICIER DU 51e.
Lettre d'un prêtre déporté en Espagne.	GODARD-FAULTRIER.
Jacques le Ménétrier.	André JOUBERT.
Notice sur M. Baranger, curé de Baugé.	L'abbé PLETTEAU.
Le Te Deum des Notaires d'Angers.	C. PORT.
Chronique et Bulletin bibliographique.	A. LEMARCHAND.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83

1867

NOMS DES COLLABORATEURS.

MM. ADVILLE, bibliothécaire en chef.
AFFICHARD, avocat.
ALLAIN-TARGÉ (Henri).
ANDRÉ (Jules), rédacteur de l'*Union de l'Ouest*.
BAZIN-MEAUZÉ.
BELLANGER (Philippe), avocat.
BEAUREPAIRE (de), substitut du procureur impérial du Mans.
BEULÉ, membre de l'Institut.
BIÉCHY, professeur de philosophie.
BODAIRE (l'abbé), aumônier du Lycée.
BOURCIER (Camille), président à la Cour impériale.
BROSSARD DE CORBIGNY, ingénieur des mines.
CHAMARD (Dom), bénédictin de Solesmes.
CUMONT (vicomte Arthur de).
CUNE, professeur de rhétorique.
DAILLIÈRE, bibliothécaire de l'Université.
DECHARME, professeur de sciences.
DESCHAMPS (l'abbe).
DIEZ, censeur du Lycée.
DURAND (Hippolyte), professeur au Lycée Bonaparte.
FALLOUX (comte de), de l'Académie française.
FARGE, docteur-médecin.
GIDEL, professeur au Lycée Bonaparte.
GODARD-FAULTRIER, directeur du Musée d'Antiquités.
GUILLORY aîné, président honoraire de la Société industrielle.
JOUBERT (André).
LAIR, procureur impérial à Baugé.
LEMARCHAND (Albert), bibliothécaire.
LIVET (Ch.)
MAZE, professeur d'histoire.
MARCHEGAY (Paul), ancien archiviste du département.
MOURIN (Ch.), ancien professeur d'histoire.
PAVIE (Théodore).
PAVIE (Victor).
PIOLIN (Dom Paul), bénédictin de Solesmes.
PLANCHENAULT, président honoraire.
PLETTEAU (l'abbe), curé de Marcé.
POITOU (Eugène), conseiller à la Cour impériale.
PORT (Célestin), archiviste du département.
RENOUARD, rédacteur en chef du *Bibliophile de l'Ouest*.
RICHARD (Max), président du Tribunal de commerce.
SOLAND (Aimé de), président de la Société linnéenne.
SOLAND (Th. de), conseiller à la Cour impériale.
SORIN (J.), inspecteur honoraire d'Académie.
SORIN (Elie).
THENAISIE (Charles).
VILLOUTREYS (comte Ernest de).
VINCELOT (l'abbé).

QUINZE JOURS EN NORMANDIE

NOTES DE VOYAGE.

Le récit d'un voyage se compose de ce que l'on a vu et de ce que l'on a senti. Ce dernier élément, qui domine de plus en plus à mesure que les accidents de la route et les curiosités du pays s'émoussent au contact de la civilisation, prend surtout des proportions considérables dans une excursion rapide où beaucoup d'espace est parcouru en peu de temps, et dans l'intimité d'un petit groupe de voyageurs unis par le cœur et la pensée.

Dimanche 9 août 1863.

Le problème à résoudre est d'esquiver Paris dont le spectre nous menace et plane incessamment sur notre itinéraire. Nous avons avec nous un écolier trop vert encore pour ses débuts de capitale, et à qui l'on ne saurait faire traverser Paris à moins d'un bandeau sur les yeux. Cette ville est jalouse et ne se laisse point enrôler dans la composition d'un programme ; tout ou rien. Elle est bonne à tourner pour qui, ne l'ayant point vue, s'aviserait d'y passer simplement, témérité qu'il paierait de vertiges et de regrets pendant le reste du voyage. Le ciel bleu, la blonde mer, les bondissements des collines, les mystérieuses végétations des bois, œuvre et miroir de Dieu, n'ont-ils pas droit à mieux qu'aux restes d'une admiration épuisée par les merveilles de l'art humain? Notre écolier le sent bien; il comprend comme nous le péril

d'une attraction pareille. Il veut une route au large et à perte de vue de l'écueil.

Nous partons pour Lisieux par Tours — itinéraire qui eût fort intrigué nos devanciers. Nous voici tous trois maîtres d'un compartiment de wagon, devisant de tout, et de quelque chose encore, avec cette puissance d'expansion que la vapeur ne peut atteindre et qui est le propre du départ ; car le départ est une jeunesse. La route d'Angers à Tours, si banale pour deux de nous, se rajeunit à nos yeux par les impressions du troisième. A lui de saisir l'étrange effet d'une rencontre entre le wagon et deux passants qui, au point de vue de notre excessive vitesse, semblent comme surpris et perdus dans je ne sais quel milieu fantasque où ils se débattent à la manière d'oiseaux qui veulent échapper à la glu. — Voyagez donc à pied ! Côtoyez donc, gentil marcheur, l'inexorable train qui va et vient, passe et repasse, siffle, râle, éternue, et, dix fois en un même jour, fait la navette à votre barbe ! L'innocence a des bornes ; une aussi candide fiction, si naïvement avouée, tourne en chimère le plaisir. C'est ainsi, dans Hoffmann, que l'honnête M. Benignus surcharge l'arbre de Noël de bonbons et de banderolles, et remonte dans sa chambre, et, minuit sonnant, le cœur ému, redescend pour jouir de la surprise qu'il s'est dressée.

Nous déjeunons à Tours, d'un plat de goujons surannés qui, en nous brouillant avec l'eau douce, aiguise nos appétits du côté de la mer, et d'un melon de Honfleur, avant-goût de la Normandie.

Erreur peut-être (Dieu nous garde d'en jamais guérir !). Il nous semble que le dimanche a parmi les jours de la semaine sa lueur propre, son rayonnement à lui, qu'il projette, à travers les temps, non-seulement sur la paix et le recueillement des hameaux, mais jusque dans le tumulte des villes. Ami, ennemi, il faut subir son influence. *Quem tu Christe semel..* La cathédrale absorbe, à l'heure qu'il est, toutes les respirations dans la sienne ; son orgue est la grande voix ; sa rose épanouie résume tous les parfums des arbres et des fleurs. Entrons !

Même Dieu que chez nous, même rite, même culte, même langue. Et toutefois, incorrigible pli des affections natales ! on a

ses types, si impérieusement consacrés, que la substitution des figures, sur une scène étrangère, ne va jamais toute seule et ne saurait s'opérer sans mécompte. Dépaysés que nous sommes, il nous paraît plus simple de renverser les rôles et de transporter sur les autres l'effet de notre embarras et de notre attitude exotique. Du plus auguste au plus vulgaire, chaque acteur du grand drame auquel nous assistons, en déjouant nos habitudes, attaque l'idéal dans lequel elles nous ont bercés. Ce pasteur, ces chanoines, ces acolytes, ces chantres, ces enfants de chœur, et jusqu'au bedeau et au suisse éveillent en nous des souvenirs de berceau, d'involontaires préférences qui nous rendent injustes, car nous redevenons enfants. Ce ne sont pas les nôtres. Après?... Chacun les siens. La revanche est permise; que les Tourangeaux nous le rendent! Mais faut-il que le démon de la personnalité soit subtil pour s'insinuer ainsi dans les émotions du Sanctuaire! Ces tenaces préventions, qui ont leur côté sérieux (c'est par elles que s'accroît et se développe le sentiment de la patrie), ne dérobent à nos yeux ni la sveltesse de l'église, accentuée encore par la multiplicité de ses vitraux, ni le mausolée en marbre blanc du xve siècle, où dorment si doucement, sous l'aile de leurs anges, les enfants du roi Charles VII.

Au départ pour le Mans, signalons, dans la gare de Tours, à l'ombre de son chapeau brossé jusqu'à la trame, et sous les ruines de sa redingote avariée, un pauvre diable, en quête d'une quatrième classe de voyageurs. Il porte son histoire écrite de la tête aux pieds: enfant prodigue des plus beaux jours de la Restauration, tombé dans la débine par le désordre, il court depuis trente ans à la fortune par des moyens tirés de ses prédilections aventureuses et oisives, — instances, démarches vaines, patronages chimériques, alliances à perte de vue, stériles invocations, — et n'a rencontré que la vieillesse. Dans ce qu'il vous racontera, avec plus d'illusion que de mauvaise foi, des phases de son Odyssée, il y a un petit fonds de vrai, mais tellement recouvert sous des couches accumulées d'incapacités et de fautes, que tout s'explique en lui sans le moindre besoin de la fatalité qu'il accuse, et que la Providence n'a rien à redouter d'une confrontation avec sa prétendue victime.

Et nous partons. Les ingénieurs du chemin de fer, impressionnés sans doute par la cathédrale du Mans, ont placé la station à deux kilomètres de distance. Nous ne l'avons donc point vue, — et cela vaut mieux ainsi. La route se creuse de plus en plus dans les profondeurs d'un calcaire dont l'éclat nous brûle les yeux. Vers Alençon, le sol, assez plat jusqu'ici, s'anime et se dresse jusqu'aux culminantes hauteurs de la *butte Chaumont*. Quelques collines boisées ferment le cercle de forêts dont la ville est le centre, et que décrivent autour d'elle les lisières d'Ecouve, de Perseigne et de Menil-Brout. Son église Notre-Dame, alternativement groupée avec les toits du vieux palais en briques de ses ducs et les deux tours crénelées de son château, nous tendent vainement les bras; il nous faut brûler la maison de l'ami, cher à tant de titres, avocat chaleureux, archéologue infatigable, chercheur de faits, semeur d'idées, dont le nom vient sur les lèvres de plus d'un lecteur en ce moment. Il nous eut raconté, une fois de plus, sans se redire, le dévouement de Frotté et de ses six compagnons tombés du même coup sous les balles; il nous les eut montrés, relevés par le ciseau de David sur la pierre de leur tombeau, jeunes, fermes, souriant, la main sur le cœur ou la main dans la main, pareils en tout à leurs frères les Machabées. Il nous réserve à l'horizon de la ville, qui n'a plus de secrets pour lui, une localité vierge, un *Chaloché,* vieux rendez-vous de nos rêves de botaniste, où le défricheur nous devancera, bouleversant le sol, déracinant les plantes rares dont nous ne convoitions que les tiges. Il attend chaque année, et les printemps se passent, et nos étés, et nos automnes. Hélas! à qui la faute? Trompés nous-mêmes, nous trompons. Pourquoi le temps, qui nous devait des siècles, nous solde-t-il en heures?

A quelques lieues de là, la cathédrale de Séez perce de ses deux flèches un ciel torride, dont l'ardeur, que réflète la blancheur des berges, nous accable et endort deux sur trois d'entre nous. Il est convenu qu'à tour de rôle l'un des trois veillera, prêt à réveiller les deux autres à chaque rencontre pittoresque. S'il se trompe, malheur à lui; le coup est nul, et la veille se proroge jusqu'à meilleure occasion. Mais revenons à Séez; son nom, familier aux archives de notre bazoche, ravive d'émouvants débats.

Cet étudiant normand, dont l'histoire captiva tant de cœurs, et dont la cause, instruite au présidial d'Angers, traversa le parlement de Paris pour se dénouer aux pieds d'Henri IV, il était de Séez.

C'était ce matin grande fête au Pin, et grande foule : une visite princière au haras impérial a mis toute la Normandie en liesse; le front morne de Louis XIII, fondateur du château, s'en est illuminé dans son cadre à gorge ciselée. Moralité : beaucoup de poussière. *Inde moræ.*

Etrangers à ces jubilations hippiques, nous nous y associons bon gré, malgré, sous les étreintes d'une population enthousiaste, qui se précipite dans des wagons échelonnés sur un kilomètre de distance. On entend circuler, de la tête à la queue du train, cette formule courante, qui dispense de toute appréciation propre : « C'était charmant, c'était charmant ! »

Les cloches d'Argentan, qui sonnent à pleine volée, éveillent en nous ces profondes relations, ces vibrantes analogies dont le secret échappe aux démonstrations rigoureuses. Perçues nettement par le temps calme et les mourantes brises de la vesprée, elles répondent à ce je ne sais quoi d'harmonieux et de sonore qu'apporte le nom d'*Argentan.*

Comment appelez-vous ce troupeau de petites montagnes qu'on voit bondir à droite, *sicut agni ovium?* Les monts Pinsons, je crois. N'importe, elles sont vives, innocentes, enjouées, et réfléchissent avec une rare transparence la couleur azurée des cieux.

Sur leur fond se détache un de ces bonnets à mèche dont les femmes du pays, infidèles à tant de traditions regrettables, ont juré de ne point se départir. C'est à reculer. Faut-il que le soleil se couche là-dessus? Un dimanche! une minute plus tard, et la nuit était venue. Moins que cela; il suffisait du silence d'un commis voyageur qui, fier de son bon goût, signale cette hideuse rencontre par la portière du wagon, et fait à sa voisine les honneurs de son esthétique. Il se pâme d'horreur, il en débite, il en évoque; il a trouvé son lieu commun. Maladroit, qui ne sent pas qu'en telles occurrences le mieux est de fermer l'œil, d'avaler sa langue, et de passer. Avec son lourd pavé, il fait à l'idéal, dont

il s'est constitué le champion, une irréparable blessure. — Nous voilà ballottés pour toute la soirée entre sa verve intarissable et la silencieuse immobilité d'un moine que nulle impression ni du dedans, ni du dehors, ne saurait arracher à la méditation de sa règle.

Mézidon ! Tout, et rien ! Rien par la nullité de sa physionomie propre, tout par le développement de cette force industrielle dont elle est un point culminant. Les villes d'autrefois, celles où nous sommes nés, provenaient d'un château, émanaient d'une abbaye ou jaillissaient d'une fontaine. Un motif pittoresque, un accident d'histoire, un point fondamental de la civilisation et des mœurs en faisait le fond; sur le berceau planait toujours quelque légende. L'historien de Mézidon racontera aux générations futures à quel hasard topographique cette froide et importante cité aura dû le jour. La station de Mézidon, embranchement de Lisieux à Cherbourg, est si longue et si triste, qu'il y a péril pour le voyageur désœuvré d'y trop manger ou d'y trop boire.

La nuit tombe; un feu de kermesse, entrevu sur la berge au bruit discord des violons, est l'unique lueur à relever dans cette obscurité malencontreuse. C'est de jour qu'il faut passer le fameux tunnel du Mesnil, pour goûter le contraste de la lumière à ses ténèbres, pour regagner le ciel à l'extrémité de sa longue nuit. A l'heure où nous le passions, tout est tunnel, et tout n'est qu'ombre.

A la station de Lisieux se révéla, pour la première fois dans tout son jour, bien qu'à minuit, la ruminante lenteur de cette race normande, sous l'épiderme de laquelle circule un sang placide et fort. La surcharge exceptionnelle à laquelle le retour des courses du haras donnait lieu, fournissait à la lenteur de leur marche et à la rudesse de leurs mouvements les plus heureux motifs et les complications les plus imprévues : chocs de malles, bris de caisses, explosions de vitres, etc. Par contre, l'impatience des voyageurs indigènes se traduisait en bâillements d'une puissance et d'une longanimité dont nos contrées n'offrent pas d'exemple.

L'omnibus nous dépose sur le seuil de l'hôtel, dont les habitants, du maître aux valets, dorment *somno levitiano*. Notre

sommeil à nous, perturbateurs de leurs repos, est moins innocent et moins calme; dès l'aube du lendemain, pressés de voir et de partir, nous les réveillons comme la veille.

La primeur d'une ville est réjouissante à pareille heure. On aime à la surprendre au lever de la toile, encore déserte, avant l'apparition lente et graduée des personnages. Au chant du coq, perché sur la cime du clocher s'allume le carillon des cloches; le chantier s'anime, les boutiques s'étalent, le marché s'organise. Le peuple seul est debout dans son attitude matinale, pleine de mouvement et de vérité. Çà et là, quelque part, sous le masque de ces acteurs au visage nouveau, mais au cœur vieux comme le monde, l'action s'engage; action que nul poëte ne devine, et dont le dénouement, qui n'a que Dieu pour témoin, étonnerait Molière et transporterait Shakespeare.

De Lisieux au Hâvre, lundi 10 août.

L'ignorance a du bon. Un voyageur mieux préparé n'eût pas joui de la suprise qui nous attendait. Nous avions, s'il vous plaît, ronflé toute la nuit à vingt-cinq pas d'une cathédrale en style normand du XIIe siècle, et que deux flèches surmontent. Elle surgit tout d'un coup à l'extrémité d'une place dont les proportions, exiguës au premier aspect, se dilatèrent par sa présence. Nous y trouvâmes le premier échantillon de ces dômes qui s'évasent sur nos têtes en projetant la voûte du transept dans les cieux. Cauchon, en expiation du martyre de Jeanne d'Arc, y érigea un autel à la Vierge des vierges. A gauche de l'église, le vieux bâtiment de l'évêché reproduit presque littéralement, par sa façade en briques, rehaussée de toitures aiguës, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, fille du même siècle.

Avec plus de soleil,—ô merveilleux accord de la religion et de la nature! — nous eussions assisté, de la plate-forme de l'église, au confluent de l'Orbec et de la Touques, s'inclinant devant elle et invoquant sa bénédiction sur leurs eaux. Nous prenons congé de Lisieux avant que l'homogénéité de ses pignons ardoisés et de

ses devantures en colombages aient été traversée par l'invasion du style moderne. Peut-on se quitter meilleurs amis?

A la gare, une figure nous sourit. Méprise sans doute? Non! Celle d'un tailleur de notre endroit, belge de naissance, et dont le blond gaulois, dans cette rencontre inopinée avec le blond des fils et des filles de Neustrie, accuse moins d'affinités qu'il ne révèle de contrastes. Nous montons avec lui aux troisièmes, et nous passons, sans déshonneur ni déchéance, de la classe bourgeoise à la joyeuse catégorie des ouvriers et des paysans.

La vallée de la Touques se profile devant nous, entre les coteaux couronnés par les dernières maisons de Lisieux et les collines rurales ombragées de pommiers, avec des bœufs au fond, plongés jusqu'au fanon dans la rosée des pâturages. Spectacle d'abondance, bien plus que de poésie, d'où le rêve est exclus, où les profits du cultivateur marchent de pair avec les jouissances du paysagiste. — O Bretagne, où es-tu? Toi dont la sauvage âpreté s'indigne de ces rails si naturellement adaptés aux flancs gras de la Normandie!

Pont-l'Evêque. — Au revoir, tailleur! Amis, à terre! Vite! Allons voir se mirer dans la petite rivière les vieux logis de la petite ville, et dormir tout autour de l'église du XVe siècle les morts dans leurs tombeaux comme dans leurs bers des enfants qui sommeillent autour de leur mère. Les vertes perspectives qu'ouvre à ses deux extrémités la longue rue pittoresque où se résume Pont-l'Evêque, lui donnait une gaieté caractéristique et locale. Dans ce lieu où Guillaume résolut la conquête d'Angleterre, il nous faut arrêter quelque chose. Que décidons-nous? D'aller à pied jusqu'à Trouville.

D'ici à la mer, trois bonnes lieues. Le soleil éblouit, la poussière aveugle le piéton ahuri par le va et vient des attelages. C'est aujourd'hui marché, et, de plus, audience; la route regorge de vendeurs, d'acheteurs, de plaideurs. *Plaider, gagner*, deux mots sortis du vocabulaire normand pour passer dans les langues et faire le tour du monde. Nous longeons, à travers un rideau de peupliers, les *coteaux modérés* de la Touques. — La jolie halte,

un tournant d'un chemin de ferme ombragé d'ormes et récréé par les sifflements d'un jeune pâtre ! Une espèce de jacée inconnue de notre Flore passe sa tête à travers les ronces du talus, et dresse à notre aspect les fleurons de son capitule. On s'incline des deux parts. Salut à ce premier échantillon d'une végétation nouvelle, — et en avant !

Oh ! quelle odeur saline ! Voici la Touques à nu, sans voiles ni rideaux, qui se creuse un lit plus vaseux dans de plus maigres pâturages ; à bientôt la mer. Ce pressentiment est écrit sur les débris de barques, les tonneaux de goudron et autres symptômes marins signalés de loin dans le village auquel la rivière donne son nom. Nous déjeûnons pour six, et riant au nez de l'aubergiste qui nous propose l'omnibus, nous brandissons nos gourdins dans la direction de Trouville.

L'Angleterre, voisine, s'annonce bientôt sous l'aspect de deux matelots ivres, qui tour à tour se choquent l'un contre l'autre et ricochent sur les deux chaussées du chemin. L'arome salin redouble ; les dernières pelouses de gazon disparaissent sous la brûlante invasion des sables. L'approche de cette mer, après deux années d'abstinence, nous tenait émus et haletants. Notre écolier, dont l'impatience se compliquait de myopie, se méprend d'horizon, et persiste à voir, dans la ligne extrême des nuages, la ligne extrême de l'Océan. « Pas si fort, mes helleaux, nous l'aurons, » comme disait le garde de Fumerolles, pour contenir l'emportement de ses bassets.

Nous y voilà ! Une plage à perte de vue et largement adossée à des falaises déclives qui s'étagent et se nivellent sous les embellissements de la culture. Vers notre droite, le Hâvre s'ébauche, entre deux jetées, à l'embouchure de la Seine, dont les dernières sinuosités nous laissent deviner Honfleur.

Inventé par Alexandre Dumas, perfectionné par M. de Morny, si Trouville leur doit les allégresses de ses baigneurs mêlées aux actions de grâces des dessinateurs de ses kiosques et des décorateurs de ses chalets, qu'il leur renvoie aussi les imprécations sincères de rustres comme nous, altérés de nature, et protestant jusqu'à la mort contre ce campement des hordes parisiennes... .

Voix de cigales perdues dans les hilarités bruyantes qui se perdent elles-mêmes dans la grande voix de l'Océan! L'un de nous, désigné par les suffrages du sort, va se baigner pour la triade, tandis que les deux autres, debout sur la falaise, dont les escarpements leur dérobent tout ce qui déplaît, embrassent l'immensité des cieux, des flots et des rivages.

Ici une restriction. L'un des collaborateurs de ce récit croit devoir protester à son tour, mais avec une respectueuse réserve, contre la thèse trop absolue que viennent de susciter les embellissements de Trouville. Ami de la nature, mais partisan, au même degré, des douceurs de la vie et des améliorations sociales, il voit sans répugnance s'unir et se pénétrer deux éléments indispensables à la jouissance du touriste.

Au retour de notre anadyomède, nous montons sur le paquebot qui, quatre fois le jour, jette au Hâvre le trop-plein de la population de Trouville. Le rire de Paris, ce rire intrépide et narquois, plus articulé que le nôtre, et auquel on ne saurait se méprendre, y étouffait la pauvre voix d'une chanteuse inclinée sur sa harpe, — ô majesté déchue des bardes et des rois! Les sous roulaient avec insouciance autour d'elle. Il y eût un instant de la joyeuse traversée où les plus rieurs devinrent recueillis et pensifs, où les doigts de la virtuose s'arrêtèrent d'eux-mêmes sur les cordes: ce fut quand le soleil, baigneur d'une autre trempe que tous ces baigneurs de saison, plongea dans l'Océan, d'où il ne devait ressortir qu'avec l'aube. Nous cherchâmes la lune au ciel; elle était absente, — absence regrettable, tant l'influence de cet astre agit sur le mouvement et sur la respiration des flots. Nous glissâmes sur la mer comme sur une lame d'étain, et débarquâmes dans une obscurité doublée de silence.

Le Hâvre, mardi 11 août.

Un jour, que j'étais petit, j'assistais aux répetitions de la messe de Pâques, en la grand' salle de l'évêché. La protection d'un oncle, amateur de musique, et qui, en qualité de *basso cantante*,

avait place au pupitre, m'avait valu cette faveur. Le maître aux cheveux blancs noués d'une ganse noire, à l'habit gris, aux mollets jaspés, qui dirigeait l'orchestre avec une expression disparue à jamais de ce monde, était M. Boyer, d'extatique mémoire. Les rares survivants de la psallette de 1820 n'ont pas trop des années de reste pour racheter leurs incartades à son endroit. Ce n'est pas lui, le digne homme, qui les chargera là haut! Or, il faut dire qu'à l'heure où je me reporte, l'indiscipline accoutumée des écoliers de la maîtrise avait un stimulant de plus. L'enfant de chœur Michel, un des plus merveilleux *soprani* qui aient jamais lancé leur voix à la clef de voûte d'une église, et dont la retraite venait de sonner, troublait ses camarades par l'excentricité de ses allures. Il narguait le sacristain et parodiait les chantres; il allait et venait d'une partie à l'autre, en faisant résonner dans l'accord les anneaux brisés de sa chaîne. Il était libre. Il devait, ce soir même, partir, à pied bien entendu, pour le *Hâvre-de-Grâce,* où sa famille l'appelait. Je l'entends encore énumérer emphatiquement sur ses dix doigts la série de ses étapes; je vois encore tourner et osciller entre ses mains son rotin de voyage. — Le Hâvre, depuis ce temps, inséparable du beau titre que la piété de nos pères annexait à son nom, m'apparaissait toujours comme quelque chose de risqué et de lointain, où les invocations des matelots se mêlaient aux bruits de la tempête.

Dix ans plus tard, je vis le Hâvre. Michel y tenait l'orgue. Le voyageur que j'escortais sur la jetée de Bernardin-de-Saint-Pierre, avait ressenti, comme lui, le trouble indicateur causé par le départ des hirondelles. Epris de l'inconnu, il s'arrachait presque enfant au foyer paternel pour aller courir l'autre monde. En ce temps-là, il y avait encore de l'inconnu. L'œil sur son rêve, il s'élança de terre comme d'un tremplin. Le Hâvre, alors, se résuma pour moi, tant l'émotion de l'adieu fut forte, en cette tour du port, au pied de laquelle nous nous étions quittés, moi le cœur si gros, lui le cœur si résolu et si ardent! — Deuxième vision plus impérieuse que la première, qui reposait sur le vide, tandis que celle-ci portait en plein sur le réel. Nos yeux, pour voir, sont si peu! Magiciens que nous sommes, transformant tour à tour les hommes, les choses et les lieux au gré d'une faculté

qui n'est, hélas! qu'une faiblesse! Observons cette fois plutôt que d'imaginer et de sentir.

Mais où donc est la tour de François Ier? — Elle gênait, on l'a enlevée. — Rien de mieux; seulement je me demande par quel trait distinctif peindre ou dessiner désormais cette pauvre ville, si riche à tant d'égards, mais si pauvre d'architecture, et dont cette brutale mesure met la physionomie à *quia*. De ce moment, toute carte de la Seine-Inférieure où le Hâvre figure par une tour en style militaire d'Italie, massive, à plate-forme, à revêtements en blocs de pierre taillés en pointe de diamant, est périmée.

Nous promenons nos regards avec une admiration anxieuse sur cette forêt de mâts qui se dresse dans les bassins de ce Paris maritime, ni moins actif, ni moins vivant, ni moins incessamment renouvelé que l'autre. Le courage nous manque pour pénétrer à froid dans le mouvement de son commerce et pour nous initier aux secrets de ses départs, de ses retours, de ses exportations et de ses échanges. Une force centrifuge répartissait notre attention sur le panorama de la ville et de ses campagnes. La rue de Paris, qui roule des coteaux d'Ingouville au port, un flot de population mi-curieuse et mi-affairée, a son aspect local qu'il importe de constater. L'église Notre-Dame, du XVIe siècle, et par là même contemporaine de la fondation de la cité, offre de curieux détails de l'architecture des Valois. Par une dernière et gracieuse fantaisie à laquelle le ciseau de la Renaissance n'a pu se refuser, les huit premières lettres de l'*Ave, Maria* se découpent en balustres gothiques sur le balcon de la façade.

Le musée d'art, à ses débuts, ne se saurait juger encore; petits tableaux deviendront grands. Les deux statues assises sur les marches de son péristyle, Casimir Delavigne et Bernardin de Saint-Pierre, par David, lui présagent ses destinées. Nous croyons nous rappeler que chargé, au début, de la première exclusivement, l'artiste qui se sentait plus de goût pour la seconde, suggéra à la ville l'idée de ce pendant. Les conditions portaient leur acceptation avec elles, et le pendant fut voté. Les choses ont bien changé depuis; l'accessoire a détrôné le principal: c'est aujourd'hui Casimir Delavigne qui est *l'autre*.

Si nous sortions de la ville, et si nous contournions le rivage,

du pied de la feue tour de François Ier au phare d'Eve? Nous verrions se relier les collines d'Ingouville à celles de Sainte-Adresse par une succession de pentes et de versants, dont la culture n'expire qu'à l'écume des flots. Nous suivons pas à pas cette lisière de galets qui nous fait regretter le sable si fin de Trouville. Ici, Alphonse Karr, changé en *M'sieu Akar*, a sa légende; on montre à gauche, à droite, l'emplacement présumé de son jardin d'il y a vingt ans, et sur lequel déjà les traditions diffèrent; chaque cicerone a là-dessus sa version contradictoire et confuse. Il en est de ce jardin, à une génération de distance, comme, après dix-huit siècles, de la station des Vénètes ou de l'enceinte d'Alisia. O morts, on vous oublie, mais en revanche on se souvient peu des vivants.

Oublions ce vivant, mais souvenons-nous des morts. A genoux, dans la chapelle qui couronne le promontoire que nous allons escalader en pèlerins, nous prierons pour ceux à qui la mer fut rude, — pour toi surtout, fille de poëte, chère Léopoldine, sombrée à quelques pas d'ici, roulée dans une même vague, dans la vague nuptiale, côte à côte de ton époux!

Quand des gens de terre comme nous, transportés près de l'Océan, entreprennent des excursions sur la côte, il leur faut ou un sérieux obstacle, ou une résolution inflexible pour n'en pas excéder le but, et souvent dans des proportions formidables. Il n'est personne de nous qui n'en ait fait l'expérience au moins une fois dans sa vie, au point de se préparer de rudes mécomptes pour le retour. La nouveauté vous attire, l'intérêt vous entraîne, l'admiration vous emporte, le vertige vous fascine. Vous marchez, vous allez; sur ce fond d'infini devant lequel il n'y a plus d'heures ni de lieues, les distances s'évanouissent, et les configurations du littoral, qui se renouvellent avec tant de fécondité sous vos yeux, dénuées de second plan, se mesurent pour vous sur une échelle arbitraire, dont votre imagination est la seule clef. Ainsi nous-mêmes, partis dans le simple but de doubler la première pointe qui nous masquait le large de la mer, étions-nous insensiblement arrivés du Hâvre à Sainte-Adresse, de Sainte-Adresse à la Chapelle, de la Chapelle aux deux phares jumeaux au delà desquels des prestiges nouveaux nous faisaient avancer encore. La réflexion

nous prit : il nous sembla plus expédient de suppléer par la hauteur aux prolongements de la distance, et de résumer, en un regard jeté de l'un de ces phares, la *synthèse* de cette baie, dont l'excursion détaillée n'eût pas exigé moins de huit jours.

Ouvrez une carte de France, et vous aurez idée de l'immensité que l'on embrasse de ce point du littoral, au centre de la baie de Caen, dominant la mer d'une hauteur de cent soixante mètres. C'est de là qu'à tous degrés s'éprouve et se contrôle la force du rayon visuel. En effet, l'horizon qui se déploie en éventail, à gauche sur Granville, et à droite sur Dieppe, n'a pas d'autres limites que celle de nos yeux. Trouville est devant nous; à constater d'ici sa position hydrographique, il faut bien se convaincre d'une vérité sans réplique, mais dont nous n'avions pu nous pénétrer avant hier en prenant possession de cet Eldorado par terre : c'est que l'anse de Trouville n'est pas la mer. Est-ce la Touques? Non; c'est encore un peu la Seine, comme un œil exercé le saurait reconnaître à la nuance plus terne et plus jaune des eaux. Les fleuves ont des portées qui n'en finissent pas. Pourquoi pas dire des rancunes? Refoulés si souvent dans les profondeurs de leur lit par les incursions de la marée, ils s'en souviennent et s'en vengent, en troublant de leurs eaux, bien au delà de leur embouchure, la transparence de l'Océan. Nul n'a plus de griefs contre lui que la Seine, dont Quillebeuf nous raconte les terribles collisions avec le flux, aux marées montantes. Plus, et plus loin que tout autre elle lui fait payer l'injure et le dommage de ses aggressions. Ainsi, sous son air calme et puissant, ce lion reçoit de ses grands, et souvent de ses petits tributaires des leçons méritées que tantôt il avoue, tantôt il dévore en secret. Pour le brave terrien à qui cette haute moralité échappe, ses habitudes d'eau douce le prédisposent naturellement à de singulières illusions, tenté qu'il est de prendre pour la mer les signes avant-coureurs qui se produisent aux embouchures de son fleuve ou de sa rivière. Les béotiens de chez nous s'y croyaient rendus dès Paimbeuf, au bon vieux temps des diligences et des barges. Les philistins plus hardis ne la saluaient qu'à Saint-Nazaire. Le doyen de nous trois crut de bonne foi, dans sa jeunesse, affronter la tempête sur les sables de

Saint-Brevin. D'un côté Saint-Gildas, de l'autre Chemoulin, clefs de la Loire, sont aujourd'hui considérés comme sa limite extrême et le vrai point de départ de l'Océan. Mais la génération à venir, plus difficile et plus exigeante encore, ne dira « je la tiens » qu'après avoir doublé les noirs rochers de Penchâteau.

Une allée imprévue de chênes et d'ormeaux, qui sillonnait la plaine dans la direction du Hâvre, nous en indiquait le chemin ; nous obéîmes. Sainte-Adresse, Sandie, Graville et Ingouville mirent tour à tour en jeu toutes les ondulations de leurs coteaux, tous les plis de leurs vallées, tout l'éclat de leur végétation sur nos pas ; nous rentrâmes au Hâvre soucieux, flottants, n'osant opter entre sa marine et son paysage.

VICTOR PAVIE.

SOUVENIRS

DE L'EXPÉDITION DU MEXIQUE [1]

Par un Officier du 51e.

Quelques jours après Marquez, le général Bazaine entra à Jalapa avec le 3e régiment de zouaves, un peloton de chasseurs d'Afrique, une batterie de montagne et le train de la garde.

Son arrivée nous fit faire un nouveau pas en avant : nous marchâmes sur Pérote.

De Vera-Cruz à Jalapa, nous avions parcouru la terre chaude ; Jalapa et ses environs que nous avions explorés dans nos reconnaissances font partie de la terre tempérée ; mais Pérote, étant situé à 2800 mètres au dessus du niveau de la mer, fait partie de la terre froide.

Ces trois noms : terre chaude, tempérée et froide, servent, on le voit, à désigner les zones climatériques que l'on rencontre successivement en s'élevant du bord de la mer jusqu'au plateau central formant la plus grande partie du Mexique. Si, jusqu'à Jalapa, nous avions traversé un pays couvert de la luxuriante végétation des tropiques, ici, entre Jalapa et Pérote, nous retrouvions la végétation des pays froids de l'Europe, mais avec un grandiose inconnu dans notre France. L'aspect de la route était des plus pittoresques, et notre colonne si longue, composée d'éléments si variés, serpentant le long des flancs de la montagne, offrait à la vue un magnifique coup d'œil.

A moitié chemin entre Jalapa et Pérote, l'ennemi dressa une embuscade qui nous coûta un capitaine d'état-major et quelques hommes. Le lendemain, au lieu dit Cerro-de-Léon, il tenta de

---

(1) Voyez la *Revue de l'Anjou*, 1re livraison, page 36.

nous barrer le passage : quelques charges de cavalerie suffirent pour l'obliger à battre en retraite. Les escadrons de Marquez chargèrent à côté des nôtres, et, se sentant soutenus, se comportèrent vaillamment.

L'infanterie ne fut pas engagée; aussi les soldats auraient-ils perdu le souvenir de la journée sans la circonstance suivante : Nous étions sans viande ; le général ordonna de faire main basse sur tous les cochons que l'on rencontrerait dans le village abandonné où nous allions camper.

Je laisse à penser si l'ordre fut fidèlement exécuté. Ce fut une véritable chasse égayée par les incidents les plus grotesques. La journée en prit le nom de : *Journée des Cochons.*

Le jour suivant, nous entrions à Pérote, dont l'ennemi ne chercha pas à nous disputer l'entrée. Pérote est une petite ville auprès de laquelle les Espagnols ont élevé une citadelle qui servait de lieu de détention et aussi de dépôt pour les lingots d'argent provenant des mines, en attendant qu'on les expédiât sur la métropole. Les Mexicains avaient essayé d'en faire sauter les remparts; ils ne parvinrent qu'à les endommager un peu : mais l'orgueil national fut froissé par cette mesure, et les journaux les plus ennemis des Français la critiquèrent amèrement. Ils avaient raison, elle était inutile, car la citadelle, même défendue, ne nous eût pas arrêtés un seul instant, à cause de sa mauvaise position.

Pendant notre séjour à Pérote, on mit la main sur un espion juariste. C'était un réfugié suisse qui n'avait de remarquable que la haine qu'il portait à la France, je ne sais trop pourquoi. Il fut jugé par un conseil de guerre, qui le condamna à mort, malgré les efforts de son avocat, lieutenant d'artillerie, qui voulait le faire passer pour un inoffensif marchand d'allumettes.

Nous passâmes à Pérote la deuxième quinzaine de décembre et les premiers jours de janvier, courant sans cesse dans les environs, tantôt pour reconnaître le pays, tantôt pour aller chercher des vivres. Dans une de ses courses, le 62e se trouva tout à coup enveloppé d'un brouillard tellement intense, qu'il perdit sa route et revint à Pérote sans rapporter les sacs de farine que l'on attendait. Nos troupiers le baptisèrent immédiatement 62e *sans*

farine, et depuis lors, au jeu du loto, l'appel du numéro 62 amène sur-le-champ cette épithète qui, connue actuellement de tout le corps expéditionnaire du Mexique, finira par l'être de toute l'armée française et servira désormais à désigner ce régiment. La plupart des sobriquets que portent les numéros des corps ont une origine analogue. Ainsi, pendant longtemps en Afrique, le 51e était désigné par le sobriquet de *sans guêtres* ou de *belle guêtre,* parce qu'un bataillon du régiment, faisant partie d'une colonne composée de diverses troupes, avait retiré ses guêtres pour traverser un cours d'eau.

Les mois de janvier et de février se passèrent pour le régiment en courses multipliées sur le plateau et dans la plaine de Pérote. Nous avions quitté la ville au commencement de janvier pour faire un nouveau pas en avant, nous y revînmes au commencement de février pour y chercher un convoi de vivres et protéger une évacuation de malades.

C'est en repartant pour nous rapprocher de Puebla, qu'au point nommé la Ventilla, l'ennemi, voyant la lenteur et les difficultés de notre marche, voulut en profiter pour nous attaquer. Laissant quelques compagnies à la garde des bagages, le régiment marcha à l'ennemi en deux colonnes, ayant entre elles deux pièces de montagne et un détachement de fuséens. Dès que l'artillerie eût tiré quelques coups de canon pour engager l'action, les fuséens lancèrent quelques fusées qui, habilement dirigées, portèrent le désordre dans les rangs de la cavalerie ennemie. Saisissant l'instant favorable, les bataillons allaient prendre le pas de charge, lorsque sur nos derrières s'éleva un énorme nuage de poussière, à travers lequel nous aperçûmes un gros de cavalerie marchant sur nous au grand trot, comme pour nous prendre entre deux feux. Les pièces furent retournées, les bataillons formèrent le carré et on allait commencer le feu, lorsqu'on s'aperçut que ces cavaliers étaient des chasseurs d'Afrique, ayant à leur tête le général de Mirandol, que le général Bazaine, qui savait que nous manquions de cavalerie, envoyait à notre secours. Les chasseurs d'Afrique nous dépassèrent et chargèrent l'ennemi qui battit précipitamment en retraite.

Dans les premiers jours de mars, une proclamation du général Forey aux Mexicains annonça que le moment décisif était arrivé; et, en effet, toute l'armée se mit en marche sur Puebla. Ce fut le 17 mars 1863 que le 51e arriva en vue de la ville.

Elle paraissait très-grande; un grand nombre de clochers, dominés par les énormes tours de la Cathédrale, s'élevaient au-dessus des terrasses des maisons. En avant de l'enceinte, on distinguait plusieurs forts sur lesquels flottait le drapeau mexicain, surtout le fort Guadalupe, dont les glacis avaient servi de théâtre à l'action du 5 mai 1862.

Ma compagnie fut commandée de grand' garde, et placée dans un édifice en ruines nous pouvions encore mieux voir les abords de la place. Nous trouvâmes dans ces ruines des tas d'imprimés qui y avaient été laissés à dessein. C'étaient les traductions d'articles de journaux de Mexico, faisant la critique sanglante de l'expédition française, et remplis d'injures contre le gouvernement, contre les chefs de l'armée, et surtout contre nos alliés mexicains : c'étaient encore des appels à la désertion signés par les misérables qui avaient abandonné nos rangs, ou des adresses que l'on supposait avoir été écrites à Juarez par ces mêmes misérables, pour le remercier de la manière dont ils avaient été traités. Tout cela était écrit dans un style et avec une orthographe qui nous faisaient pouffer de rire, malgré le mépris que nous inspiraient ces moyens honteux employés pour nous combattre.

Les fatigues du commencement de la campagne, les courses continuelles dont on n'apercevait pas le résultat immédiat, la lenteur des opérations, les bruits qui couraient sur les prétendues merveilles de l'intérieur du Mexique, avaient été la cause d'un certain nombre de désertions. Je proclame ici hautement que de tous les corps faisant partie de l'armée expéditionnaire, le 51e fut celui qui eut le moins de déserteurs, grâce à sa discipline et au bon esprit qui animait ses soldats. Malgré les brillantes couleurs sous lesquelles les déserteurs dépeignaient leur sort dans les papiers que nous avions trouvés, personne ne répondit plus à leur appel, parce que chacun comprît que puisque l'heure des combats avait sonné, déserteur serait désormais synonyme de poltron ou de lâche. Plus tard, nous sûmes à quoi nous en tenir sur le sort

brillant de ces misérables, dont le gouvernement juariste ne s'occupa plus après leur avoir fait une fois l'aumône de quelques piastres, et qui, pour vivre, furent obligés de servir dans les derniers rangs de l'armée mexicaine.

Le 18 mars, pendant que la division Douay investissait la ville par le nord, la division Bazaine, dont faisait partie le 51e, agissait de même par le sud, et, le 19, l'investissement de la ville était complet. L'ennemi ne s'opposa que faiblement à cette opération.

Le 20, la ligne d'investissement fut établie définitivement, et le génie commença à élever des ouvrages de campagne, pour barrer les routes et les chemins qui rayonnaient autour de Puebla, et fermer ainsi toute issue à l'assiégé.

Le 21, le général Bazaine voulant reconnaître les abords du fort des Ingénieurs, prit avec lui les deux compagnies de grenadiers du régiment, deux pièces d'artillerie et deux escadrons de cavalerie. Laissant la cavalerie un peu en arrière, il établit les deux pièces en batterie sur la route qui conduisait au fort, sous la protection des deux compagnies qu'il fit embusquer à droite et à gauche. Une forte patrouille de cavalerie sortit du fort et marcha sur nous; nos pièces lui tirèrent quelques coups à mitraille qui eurent pour objet de la faire rentrer. Le général Bazaine profita de ce mouvement de retraite pour s'avancer presque seul vers le fort et reconnaître ce qu'il voulait. Cependant l'ennemi avait ouvert le feu contre nous; il tira d'abord quelques boulets qui passèrent sans nous faire de mal, puis, rectifiant son tir, il nous envoya des obus. L'un d'eux tomba sur la route en plein au milieu de nous; le colonel d'état-major qui accompagnait le général Bazaine, commanda de se coucher: les grenadiers obéirent; instinctivement, j'allais en faire autant, mais je me trouvais au milieu de la route, causant avec un adjudant d'artillerie qui, appuyé contre une roue de canon, fumait insoucieusement sa pipe sans avoir l'air de faire attention à cet obus qui allait éclater à cinq ou six pas. L'amour-propre me fit rester debout; mais je confesse avoir éprouvé un petit serrement de cœur à l'instant où l'obus éclata et projeta dans toutes les directions ses morceaux qui nous rasèrent en sifflant. Il est vrai que je n'étais pas encore habitué à ces projectiles, comme je devais l'être à la fin du siége.

Le général ayant terminé sa reconnaissance, nous fîmes demi-tour pour rentrer au camp, n'ayant que quelques blessés.

Le 22, une autre reconnaissance, exécutée sous la protection des compagnies de voltigeurs, nous coûta encore quelques hommes. C'est ce même jour qu'eût lieu le brillant combat de cavalerie de Cholula, où nos escadrons vinrent à bout d'un ennemi trois fois supérieur en nombre.

Le lendemain 23, dans l'après-midi, le 51e leva son camp pour se rapprocher de la place. C'est dans la nuit du 23 au 24 mars que la tranchée fut ouverte contre le fort Saint-Xavier, vulgairement appelé le *Pénitencier*. Le régiment eut l'honneur de contribuer à cette importante opération, en fournissant trois compagnies de garde de tranchée et un gros détachement de travailleurs. La compagnie à laquelle j'appartenais faisait partie des compagnies de garde. On nous fit déployer en tirailleurs, ordre fut donné de se coucher, et, sous la protection de notre ligne, les travailleurs commencèrent à creuser la tranchée à 50 mètres derrière nous. Des nuits comme celle-là sont de celles que l'on n'oublie jamais. Nous étions couchés dans un champ de luzerne, dont les sillons nous incommodaient et ne nous garantissaient pas des coups de l'artillerie; les hommes, l'œil au guet, l'arme prête; les officiers, à quelques pas derrière et souvent en mouvement pour empêcher les soldats de dormir; devant nous, les batteries mexicaines, envoyant tantôt des boulets et des obus, et tantôt des fusées multicolores ou des pots à feu à flamme rougeâtre, pour éclairer leurs alentours; sur nos têtes, un ciel couvert de nuages qui, à plusieurs reprises, nous versèrent une petite pluie glaciale et pénétrante; et enfin, derrière nous, les travailleurs piochant vivement, pour qu'au point du jour la tranchée pût offrir un abri. C'est dans des moments semblables que les heures de la nuit paraissent longues. Encore étions-nous distraits par les feux de la place et par les cris d'alerte que poussaient par intervalles les sentinelles ennemies.

Les défenseurs de Puebla, soit qu'ils ne vissent rien, soit qu'ils ne jugeassent pas à propos de faire quelque tentative pour empêcher l'ouverture de la tranchée, ne troublaient pas les travaux

qui, au point du jour, étaient assez avancés. Les travailleurs se retirèrent, les gardes prirent leur place dans la tranchée en attendant l'heure d'être relevées. Puis, nous rentrâmes au camp nous reposer, pendant vingt-quatre heures, des fatigues de la nuit.

La journée du 24 fut employée à agrandir la première parallèle; la nuit du 24 au 25, à creuser le boyau qui devait faire communiquer la première parallèle avec la seconde, et la journée du 25 à agrandir le boyau. En même temps, l'artillerie établissait ses batteries et les armait. Chaque corps de troupe, campé devant Puebla, envoyait à tour de rôle à la tranchée ses travailleurs et ses hommes de garde; dans les premiers jours, tout le monde fut constamment sur pied, car, outre le service de tranchée, nous fournissions, pendant les soi-disant heures de repos, des corvées pour la confection des gabions et des fascines, et des piquets ou des détachements de toute nature.

Le 25, à la nuit tombante, les compagnies qui avaient descendu la garde la veille revinrent à la tranchée comme travailleurs. Ayant protégé l'ouverture de la première parallèle, nous allions ouvrir la seconde. Chaque homme reçut un gabion dont il se coiffa en quelque sorte à l'aide de sa pelle et de sa pioche, et nous voilà marchant à la file dans la tranchée avec ce singulier accoutrement; un capitaine du génie surveillait le placement des gabions et les alignait à l'aide de quelques sapeurs; les travailleurs avaient l'ordre de se coucher derrière leur gabion et d'attendre en silence le signal du travail. Je me souviens encore que ce capitaine qui recommandait tant le silence, se démenait comme un diable, et jurait comme un païen, au risque de se faire envoyer quelque volée de mitraille par la batterie que nous apercevions assez près de nous. C'était un homme âgé, ayant accompli son temps de service et ne restant que pour tâcher de gagner la décoration d'officier de la Légion-d'Honneur. Le malheureux n'eut pas cette satisfaction: vers la fin du siége il fut tué.

Cependant, tous les gabions ayant été placés, on fit le commandement de: *Haut les bras!* A ce signal, les travailleurs commencèrent à piocher. La nuit s'écoula paisiblement, l'ennemi ne tira guère de notre côté, et au jour nous nous retirâmes. Notre départ

fut le signal de l'ouverture du feu des batteries françaises, qui eut donc lieu le 26 mars au matin. Il continua pendant trois jours, de façon à ruiner les défenses du Pénitencier. Les Mexicains ripostèrent avec une très-grande vivacité, et l'ensemble de ces détonations produisait l'effet d'un véritable feu roulant.

Les travaux d'approche continuaient, et enfin, le 29 avril, le général Forey donna l'ordre d'enlever le Pénitencier. L'assaut fut donné par le 1er bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 2e de zouaves, ayant en réserve un bataillon du 51e et un autre du 3e de zouaves. Il fut couronné de succès, malgré les efforts désespérés de l'ennemi et le « *déluge de mitraille,* » disait le rapport du général en chef, dont il inonda les assaillants. C'est là que le colonel du 51e fut blessé d'un biscaïen à l'épaule; le capitaine Hocedé, le lieutenant Honoré, le capitaine Monnier furent également frappés. Le dernier mourut quelques jours après des suites de sa blessure.

La prise du Pénitencier marqua le commencement d'une nouvelle phase dans les opérations du siége. Puebla n'est pas une place forte régulière. Son enceinte se composait des couvents situés sur son périmètre, lesquels avaient été soigneusement fortifiés et reliés entre eux, soit par la première ligne des maisons de la ville, soit par des ouvrages en terre; derrière, on trouvait une nouvelle ligne de maisons, les unes et les autres crénelées, renfermant des retranchements intérieurs, et communiquant entre elles tantôt souterrainement, tantôt à ciel ouvert, à l'aide des barricades qui interceptaient le passage des rues. Toutes ces défenses avaient été accumulées et combinées avec un art infini, et leur aspect justifiait ces mots du rapport du général Forey à l'Empereur : « La défense de Puebla organisée par la démagogie européenne, prouve que nous avons affaire à de passés maîtres en fait de barricades. » Il fallut donc désormais s'emparer une à une de ces maisons et refouler devant soi la garnison assiégée jusqu'au cœur de la place, jusqu'à ce que la famine ou le manque de munitions l'obligeât à se rendre.

Je n'entreprendrai pas de faire le récit, jour par jour, de cette guerre de maisons et de rues, dont les épisodes se ressemblaient presque tous; je vais tâcher seulement d'en donner une idée.

Généralement, c'était pendant la nuit que l'on faisait un nouveau pas en avant ; tantôt on jetait un mur en bas à coups de canon, tantôt on pétardait une porte, et dès qu'une issue était frayée, on lançait une ou deux compagnies qui délogeaient les défenseurs à coups de baïonnette, tâchaient de gagner le plus de terrain possible et s'établissaient solidement dans la position conquise. Le succès était quelquefois assez chèrement acheté, vu les difficultés sans nombre que rencontraient les assaillants et leur ignorance des lieux où ils agissaient. Ainsi, dans les premières nuits d'avril, la compagnie de grenadiers du 2e bataillon, capitaine Melot, et la 1re compagnie du centre, capitaine Kincher, payèrent, par le sang d'une quarantaine de braves, l'honneur de s'être emparées d'un pâté de maisons et de s'y être maintenues malgré le feu d'enfer de l'ennemi.

Si la nuit on avançait pas à pas, c'était pendant le jour qu'avaient lieu les attaques dont le résultat devait être plus considérable. On préludait à l'action par un feu général de toutes les batteries assiégeantes, et puis on lançait les colonnes d'attaque accompagnées d'artilleurs pour enclouer les pièces de l'assiégé, et de sapeurs du génie qui mettaient lestement le poste conquis à l'abri d'un retour offensif. Le 51e eut sa bonne part dans toutes ces entreprises, et, sans vouloir rabaisser en rien le mérite des autres régiments, je crois pouvoir dire qu'il fut un des plus remarqués.

Après la prise du Pénitencier, le général en chef décida que les gardes de tranchée dureraient trois jours au lieu de vingt-quatre heures. Nous nous installions dans les maisons occupées, la cuisine se faisait comme au camp, une partie des hommes montaient la garde et, pour se distraire, faisaient le coup de feu avec les sentinelles ennemies, une autre partie était employée à divers travaux, tels que transporter des pierres ou des sacs-à-terre, ramasser les boulets qui pouvaient encore servir, ouvrir des communications, faire les corvées de vivres ou autres, enfin la troisième partie se reposait.

La plupart des maisons étaient vides de leurs habitants qui s'étaient retirés, emportant leurs meubles les plus précieux, et laissant les autres, ce qui mettait à notre disposition des fauteuils,

des tapis, des tables, même des pianos; mais quelques familles étaient restées qui continuaient à vivre et à passer leur temps exactement comme si nous n'avions pas été là, n'ayant l'air de se préoccuper ni des scènes de carnage qui avaient lieu autour d'elles, ni des dangers auxquels les exposait leur séjour dans des lieux où l'artillerie ennemie faisait sans cesse pleuvoir tous les projectiles imaginables. Lorsque nous manifestions à ces gens-là l'étonnement que nous causait leur présence, ils nous répondaient qu'ils étaient habitués à ce genre de vie, Puebla ayant été continuellement assiégée tantôt par un parti, tantôt par l'autre; que même un siége était considéré comme une sorte de distraction, et qu'à l'époque où il devait y en avoir un, non-seulement personne ne quittait sa maison, mais encore des familles des environs venaient en ville pour suivre avec intérêt les diverses opérations de l'attaque et de la défense. Et ce n'étaient pas seulement des hommes qui nous tenaient ce langage, mais même des femmes qui avaient l'air de trouver cela tout naturel.

Je me souviens qu'un jour j'étais occupé à lire dans un coin de la cour d'une maison qui avait été assignée comme poste à une section de ma compagnie; quatre hommes passaient portant chacun un gabion, et en même temps une vieille dame allant peut-être en visite; tout à coup une bombe tombe à côté d'eux; le premier mouvement des soldats fut de s'accroupir et de mettre leur gabion entre eux et la bombe; la vieille dame continua son chemin comme si rien n'était, et lorsque la bombe eut éclaté, qui heureusement n'atteignit personne, elle me cria en riant : « *Tuvieron miedo*, » c'est-à-dire : Ils ont eu peur! Je pensai, à part moi, que cette vieille dame était un dragon, et que pas une Française n'aurait été capable d'en faire autant.

Après les trois jours de garde, nous rentrions au camp pendant trois autres jours. Là, nous n'avions presque rien autre chose à faire que de nous reposer. Les distractions étaient peu nombreuses : c'étaient tantôt les sorties de l'ennemi à repousser, et tantôt la messe du dimanche, dite au milieu du camp par l'aumônier de la division, et qui empruntait aux circonstances des lieux et des hommes un caractère particulier de solennité et de gran-

deur. Sur un autel de gazon, couvert de feuillages et orné d'attributs guerriers, le prêtre célébrait le saint sacrifice en présence des soldats qui, accourus autour de lui, avaient interrompu un moment les travaux du camp. Le calme et le recueillement étaient peints sur ces mâles visages toujours si fiers en face de l'ennemi. Quelles pensées devaient germer sous ces fronts inclinés ! L'humble cérémonie ne leur rappelait-elle pas que ce même jour, à trois mille lieues de là, dans cette France si chère, les mères, dont les fils étaient au Mexique, avaient prié Dieu pour leurs enfants que tant d'entre elles ne devaient plus revoir... Au loin, le canon faisait entendre sa voix grave et puissante qui rappelait à tous les périls du devoir militaire. Car ce n'étaient pas des salves de réjouissance, mais des salves meurtrières dont l'écho arrivait jusqu'à l'autel pour se mêler aux chants du prêtre et aux fanfares de la musique accompagnant le *Domine, salvum*. Rien d'arrangé dans cette scène ; tout était simple et vrai.

Nous avions encore pour nous distraire la lecture du discours prononcé par M. Billault au Corps législatif, au sujet des affaires du Mexique, et dont on avait distribué une vingtaine d'exemplaires par compagnie. Je dois ajouter, pour être exact, que les Mexicains, craignant sans doute que le document ne nous éclairât pas assez, eurent l'attention de laisser dans les maisons qu'ils abandonnaient devant les progrès de l'attaque, une immense quantité de brochures contenant les discours de MM. Jules Favre, Picard et Ollivier, sur le même sujet.

La vie que nous menions, avec ses alternatives de dangers et de quiétude, de fatigues et de repos, n'était pas sans charmes. Mais le Français se lasse vite de tout, et, dans les premiers jours de mai, chacun, trouvant que le siége durait depuis assez longtemps, appelait de tous ses vœux un événement qui brusquât les opérations et amenât la chute de la ville ennemie.

Le 6 mai, le 1er bataillon du 51e et un bataillon du 3e de zouaves levèrent le camp et partirent pour aller chercher à Orizaba un convoi de matériel d'artillerie. Dans l'après-midi, nous venions de rendre les derniers honneurs au capitaine Charpentier, mort des suites d'une blessure, lorsque la marche du régiment

se fit entendre ; le bataillon prit les armes et reçut l'ordre de se porter rapidement du côté nord-ouest de Puebla, pour soutenir les troupes qui étaient aux prises avec Comonfort. Ce général amenait un grand convoi de vivres et de munitions de toute sorte destiné à ravitailler la place, et il venait reconnaître les lignes d'investissement, afin de voir quel serait le chemin le plus favorable que devrait suivre son convoi pour pénétrer dans la ville à travers les assiégeants. Il fut repoussé et contraint de se replier sur le gros de ses forces qui, avec le convoi, occupaient le village de San-Lorenzo, à cinq lieues de Puebla. Nous ne rentrâmes au camp que le 7 au matin, et, dans la journée, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à repartir le soir pour une expédition de quelques jours.

Une heure avant la nuit, en effet, nous prîmes les armes et nous vîmes avec étonnement que notre marche s'opérait dans la direction de Mexico. A une lieue de Puebla, on fit halte et l'on dressa les tentes. Peu après arrivèrent et campèrent à leur tour : un bataillon du 3e de zouaves, le bataillon des tirailleurs algériens, un bataillon du 81e, la batterie d'artillerie de la garde et quatre escadrons de cavalerie. A minuit, on fit le café, et à une heure du matin, la colonne se mit en marche toujours dans la direction de Mexico; puis elle tourna à droite, et, laissant la grande route, elle s'avança à travers champs.

Tout à coup, sur notre gauche, nous entendîmes plusieurs cris de : Qui vive ! poussés par les sentinelles ennemies ; on passa outre sans leur répondre ; mais avant qu'elles ne pussent donner l'alarme, les cavaliers alliés qui nous accompagnaient les enlevèrent ainsi que les postes détachés auxquels elles appartenaient. Peu après la colonne fit une pause ; notre chef de bataillon, le commandant de Longueville en profita pour passer dans les rangs et nous dire : que, dans quelques moments, nous allions attaquer l'ennemi, qu'il comptait sur nous comme nous pouvions compter sur lui, qu'il ne doutait pas de notre courage, puisque nous avions déjà donné des preuves, mais que tant que durerait la mousqueterie il recommandait le calme et le sangfroid pour que les coups fussent bien dirigés. On repartit ; le jour commençait à paraître,

et l'ennemi n'allait pas tarder à nous voir. Le général Bazaine, qui commandait l'expédition, prit ses dispositions de combat. Deux compagnies de zouaves furent déployées en tirailleurs, et, sous leur protection, l'infanterie se forma en colonnes d'attaque, les zouaves à droite, les tirailleurs algériens au centre, le 51e à gauche, l'artillerie de la garde dans les intervalles des bataillons, le 81e en réserve et la cavalerie en arrière du flanc gauche.

Cependant l'artillerie de l'ennemi commença à tonner contre nous, et ses troupes se mirent en mouvement pour être prêtes à nous recevoir. Une nuée de tirailleurs furent embusqués dans les haies d'aloès qui s'étendaient en avant de la position, et derrière eux se placèrent une ligne de bataillons déployés soutenus par une ligne de bataillons en colonne.

Arrivés à bonne portée, nos tirailleurs commencèrent le feu ; l'ennemi riposta vivement, et son tir devenant plus juste à mesure que nous approchions, fit quelques trouées dans nos rangs. Mais nos canons ne tardèrent pas à se faire entendre à leur tour, et les colonnes manœuvrèrent pour aborder l'ennemi en échelons, l'aile gauche (le 51e) en avant. Sans en avoir reçu l'ordre, les hommes avaient commencé à jeter leurs sacs pour être plus libres de leurs mouvements. Quand on commanda de le faire, le commandement arriva trop tard, c'était déjà fait. Les colonnes marchaient avec autant d'ordre et de calme que dans une parade, et je puis dire que jusqu'au dernier moment le général Bazaine eut ses troupes dans la main. Enfin, voyant qu'il ne restait plus à franchir qu'un petit espace pour atteindre l'adversaire, il cria : *En avant et vive l'Empereur !* Un immense cri de : Vive l'Empereur, lui répondit ; tambours et clairons firent entendre la charge, et les colonnes se précipitèrent avec une furie irrésistible sur les Mexicains qui plièrent sous le choc et se débandèrent pour fuir. Alors commença une poursuite effrénée que rien ne put arrêter : véritable battue où le gibier était l'homme. Lorsqu'il jugea que cette chasse humaine avait assez duré, le général Bazaine donna l'ordre de s'arrêter. Un millier d'ennemis étaient tombés sous les coups de nos soldats ; environ mille autres étaient prisonniers ; ses étendards, ses canons, son convoi étaient en notre pouvoir.

Le succès était complet et n'avait pas été trop chèrement acheté. Le bataillon du 51e y perdit : le chef de bataillon, commandant de Longueville, mort des suites de ses blessures; le lieutenant Gobillard, amputé du bras gauche (aujourd'hui receveur à Quimperlé), et une trentaine d'hommes.

Le combat de San-Lorenzo fit perdre à Comonfort tout espoir de secourir Puebla, et eut encore pour résultat d'ébranler singulièrement le moral de l'assiégé, auquel on se préparait à porter les derniers coups.

Le 12 mai, la tranchée fut ouverte devant le fort des Ingénieurs, qui défendait la ville du côté sud. L'ennemi, comprenant que cette manœuvre avait pour but de le prendre entre deux feux, afin de hâter sa ruine, fit tous ses efforts pour s'opposer à cette opération. Le 13, il fit contre les travaux d'attaque une sortie générale qui fut vivement repoussée. Là encore, un détachement de travailleurs de tranchée du 51e, sous les ordres du capitaine Trinité, contribua puissamment à la déroute de l'ennemi.

Enfin le 16, le général Ortega, jugeant sa position désespérée, résolut de se rendre. Dans la nuit, il licencia ses troupes qui s'échappèrent de la place dans toutes les directions, mais qui tombèrent presque toutes prisonnières entre nos mains. Il encloua ses pièces, brûla ses poudres et fit sauter ses fortifications; enfin le 17 mai, au matin, il se rendit à discrétion avec environ 900 officiers de tout grade.

Le 19, le général Forey fit une entrée triomphale dans Puebla à la tête de quelques troupes. Le 51e eut l'honneur de faire partie de cette colonne. Nous traversâmes les rues de la ville au milieu d'une immense population accourue sur notre passage. Après le *Te Deum* chanté à la Cathédrale, les troupes défilèrent devant le général en chef aux cris de : Vive l'Empereur !

Dans la soirée, les camps furent levés, et les divers corps logés dans l'intérieur de la ville et dans les fermes environnantes.

L'échec subi par nos armes le 5 mai 1862 était vengé, et désormais pour nous la campagne semblait finie. Les événements ne tardèrent pas à nous faire voir combien nous nous abusions.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE

D'UN

PRÊTRE DÉPORTÉ EN ESPAGNE.

Cette lettre, sans nom d'auteur et sans date, provient du cabinet de M. Meslay, notaire honoraire à Laval; elle nous a été communiquée par son petit-fils, M. Emile Lamerie, avocat à Angers. L'original n'existe probablement plus; mais la copie que nous avons sous les yeux est ancienne.

Un tel document intéresse le pays, puisqu'il relate des faits qui ont pris corps à Angers. A ce titre, il mérite d'être inséré dans la nouvelle *Revue de l'Anjou*. Les détails qu'il renferme sur la déportation d'un grand nombre de prêtres, sont écrits avec cet accent simple et vrai qui est le meilleur signe de leur authenticité. C'est le récit d'un voyage, ou plutôt d'un douloureux chemin de croix, qui commence à Angers et se termine à Santander, en traversant Saint-Georges-sur-Loire, Ingrandes, Ancenis, Nantes et Paimbœuf : pénibles étapes où les malheureux bannis recueillirent de touchants témoignages d'intérêt, en même temps qu'ils subirent de navrants outrages.

Tout le monde sait que ces vénérables ecclésiastiques, dont plusieurs étaient vieux et infirmes, furent impitoyablement chassés de leurs églises, parce qu'ils avaient refusé de prêter le serment constitutionnel exigé en 1792.

D'Angers à Nantes (rive droite), ils marchèrent à pied, dénués de tout, exténués plus encore, passant la nuit dans des sanctuaires souillés, souffrant de la faim et de la soif, dormant ou plutôt ne dormant pas, couchés sur les dalles humides des églises profa-

nées; et cependant toujours fermes, toujours résignés, soutenus qu'ils étaient par la foi la plus vive.

De Nantes à Paimbeuf, et de Paimbeuf à Santander, autres angoisses; pénible navigation!

La plupart de ces pauvres prêtres, angevins d'origine, avaient été, avant ce cruel voyage, détenus au nombre de 374 au séminaire d'Angers (aujourd'hui le Muséum), depuis le 17 juin 1792 jusqu'au 12 septembre. A cette dernière date, plus de 300 quittèrent Angers; rendus à Nantes, 60 environ furent placés sur le vaisseau *Le Français*, capitaine Godée, et déposés à la Corogne, ville fortifiée d'Espagne. Les autres, au nombre de plus de 200, furent embarqués sur le vaisseau *La Didon*, capitaine Brée, et débarqués à Santander en octobre 1792 (1). Ce ne sont pas les seuls débarquements qui eurent lieu en Espagne.

V. GODARD-FAULTRIER.

Je m'empresse de vous donner une relation fidèle de notre voyage de terre et de mer. Nos peines sont passées : le souvenir en est amer ; mais quelqu'amer qu'il soit, il n'est rien en comparaison des peines que nous éprouvâmes de sçavoir nos confrères, nos doyens captifs et retenus au milieu de leurs bourreaux, ainsi que tous les fidèles catholiques, nos tendres enfants; tandis que nous respirons un air libre et exempt de toute inquiétude et recevons par l'hommage qu'on nous rend, une récompense abondante des croix que nous avons portées et des humiliations que nous avons reçües.

Vous sçavez notre départ d'Angers. La corde qui m'a lié m'est précieuse, je la garde soigneusement : je l'ai portée jusqu'à quatre lieues de Nantes. Notre première course fut jusqu'à Saint-George où nous fûmes déposés dans le cloître des chanoines réguliers ; on nous y donna du pain et du vin ; c'est le lieu où

(1) *Champ des Martyrs*, 2e édition.

930931A

nous avons été le mieux traités. A trois heures du même jour nous en partîmes pour nous rendre à Ingrande, où nous arrivâmes à sept heures et demie ; la route de la traverse à Ingrande fut bien pénible pour les gens âgés et dont la vüe étoit mauvaise. Arrivés dans la ville que nous trouvâmes à la clarté des flambeaux, on nous entassa, les uns sur les autres, dans le cy-devant grenier à sel qui n'avoit du jour que par deux fenêtres de deux pieds en carré.

Dans ce lieu où je fus placé, nous étions 190 ; il étoit près de huit heures lorsque nous y entrâmes. A dix heures je n'avois point encore trouvé où m'y asseoir : on ne nous avoit offert ni pain ni vin ; à chaque instant il en tomboit d'évanoüis de foiblesse et de fatigue et par défaut d'air. En vain réclamions-nous d'en diminuer le nombre : ce n'étoit pas à des hommes que nous avions affaire. Si la municipalité et la garde d'Ingrande eussent pu satisfaire leurs désirs, notre sort eût été bien adouci. Ils nous servoient cependant de gardiens et de sentinelles ; mais nos satellites Angevins étoient presque toujours aux portes. Ils profitèrent cependant un moment de leur absence, pour en conduire seize dans l'église : j'eus le bonheur d'être de ce nombre ; un plus long séjour m'eût donné la mort. Ils en amenèrent une seconde fois autant, lorsque le sieur Pardeux, d'heureuse mémoire, les rencontra en chemin de l'église ; il prodigua des blasphêmes, et malgré les représentations de la garde nationale d'Ingrande, il fallut qu'ils rentrassent dans le grenier à sel.

Les gardes d'Ingrande prièrent nos confrères de prendre patience et leur promîrent qu'aussitôt que les gardes nationaux d'Angers seroient couchés, ils les tireroient de leur affreuse prison ; ce qu'ils exécutèrent à minuit. Ils en firent sortir 40 et firent provisoirement apporter de la paille dans l'église ; nous y avions un corps-de-garde. Nous ne pouvons trop nous louer des attentions tant des officiers que des gardes d'Ingrande qui le composoient. Nous ne manquâmes de rien, tandis que nos confrères détenus dans le grenier, n'eûrent que du pain et du vin, les officiers Angevins s'opposant à ce qu'on leur portât autre chose.

Le lendemain nous partîmes pour Ancenis, où nous arrivâmes d'un seul trait sans repos. A midi et demi nous fûmes déposés dans l'église des Cordeliers: on nous accorda le cloître pour prendre l'air. Nous n'avions bu ni mangé depuis la veille; il étoit quatre heures du soir que nous n'avions pû avoir ni pain ni vin, à l'exception de quelques pots de vin; mais qu'est-ce que cela pour 400 personnes. Sur les cinq heures du soir on nous donna quelques pains chauds et noirs; mais quelle qu'en fût la qualité, ils fûrent bientôt enlevés et partagés; ensuite par intervalle on nous apporta quelques soupes à l'oignon, qui nous étoient envoyées par la ville. L'on se procura quelques bouteilles de vin, qu'on nous vendoit vingt-cinq sols la pinte. Il était cinq heures du soir et je n'avois encore rien mangé. Je tombai enfin sur un morceau de pain chaud que je dévorai; mais il me fut bien nuisible. Je fus tellement incommodé et suffoqué qu'il me fut impossible de manger de la soupe à l'oignon qui fut servie sur les six heures; mon estomac étoit suffoqué par ce pain noir, et par l'eau que j'avois büe au défaut de vin que je n'avois pû me procurer pour de l'argent.

La nuit vint nous surprendre, lorsque tous nos confrères étoient encore à ce somptueux repas, le seul de ce jour. Chacun ensuite se prépara à se coucher dans l'église; on eut beau se gêner, il fut impossible de s'y coucher tous. L'officier commandant de poste, malgré les gardes avec lesquels il eut une vive dispute, permît à ceux qui n'avoient pû trouver de place dans l'église d'étendre de la paille dans les cloîtres pour s'y coucher. J'étois de ce nombre, et malgré les gardes féroces qui menaçoient de couper la tête à ceux qui tenteroient de s'y coucher, MM Prunier, Menard et moi, nous étendîmes notre paille pour nous servir de lit. Nous étions environ soixante dans les cloîtres. L'officier veilloit près de nous; je commençois à prendre le sommeil, lorsque le nommé Ernot, surnommé Royal-Boudin (allusion à son état de charcutier), avec deux ou trois gardes Angevins, parûrent le sabre à la main, proférant des blasphêmes et des imprécations qu'on ne peut rendre sans frémir, accompagné de plusieurs gardes d'Ancenis pour nous chasser du cloître. L'officier de poste

ne put les faire rentrer dans le devoir, et malgré ses ordres et ses représentations nous fûmes obligés de rentrer précipitamment dans l'église ; il ne put pas même obtenir que la porte ouvrant sur le cloître, restât ouverte pour aller soulager nos besoins.

Nous fûmes donc entassés et amoncelés les uns sur les autres ; trois sentinelles d'Ancenis, l'une dans la chaire, l'autre dans l'orgue, une troisième dans une fenêtre d'où elle dominoit toute l'église. Il n'est pas possible de vous peindre tout ce que nous avons eu à souffrir dans cette cruelle nuit, nous crûmes tous que c'étoit notre dernière heure ; plus de vingt fois on nous coucha en joue ; il nous étoit défendu de lever la tête ; on nous accabla toute la nuit d'outrages, de menaces, d'imprécations et par fois, ils nous faisoient entendre des hurlements et des cris qui faisoient frémir, surtout lorsqu'ils prononçoient le mot *salem*, qui étoit, dit-on, le mot du massacre qui s'étoit fait à Paris.

Nous n'étions pas purs pour mériter le martyre et répandre notre sang pour Jésus-Christ, heureux d'avoir mérité de participer aux humiliations et aux opprobres dont il fut couvert la veille de son crucifiement au prétoire. A trois heures et demie on nous donna le signal du départ ; mais c'étoit un jeu pour troubler notre repos. Les portes de l'église ne fûrent ouvertes qu'à cinq heures ; tout le monde étoit debout et prêt au départ depuis trois heures et demie..... Jamais je ne me suis trouvé plus foible et plus anéanti ; je n'avois mangé qu'un fort petit morceau de pain qui m'avoit incommodé la veille, et bû de l'eau. N'ayant pas eü une minute de repos et dans cet état, il fallut se mettre en route et faire cinq lieues ; je ne pouvois me persuader pouvoir les faire ; mais à peine eus-je pris l'air, que je me sentis plus courageux et plus fort au bout de deux lieues de marche.

Un garde national nommé Fermin eut la complaisance de nous faire remplir de vin une bouteille fiscelée qu'avoit mon compagnon de fers, et de nous acheter une demi-livre de pain que nous partageâmes en dix, et avec cela nous allâmes à la dinée Tous mes confrères comme moi sentîrent leur force renaître, aussitôt qu'ils eurent repris un air pur au sortir de l'air fétide et infect de l'église où nous avions couché. Nous attribuâmes

cette merveille à une cause surnaturelle. Arrivés au lieu du diné, on nous plaça dans un lieu détourné, on y plaça des gardes de tous les côtés ; on nous servit du pain chaud : ni pain, ni vin, ni secours dans cet endroit où il n'y avoit que deux maisons.

Le besoin de quelqu'uns étoit si grand qu'ils alloient puiser de l'eau avec la main dans les ornières et les mares où les chevaux venoient de passer, pour étancher leur soif brûlante. Quelques bonnes gens nous apportèrent de l'eau et du vin. A peine la quatrième partie de 400 avoit-elle pû s'abreuver, que le sieur Viot, le sabre à la main, donna le signal du départ. Les réclamations fûrent inutiles; il fallut partir au risque de périr.

Nous avions quatre lieues pour arriver à Nantes. Viot voulut nous faire arriver au grand jour pour nous donner en spectacle au peuple et joüir par là de tout son triomphe ; aussi força-t-il notre marche. Nous arrivâmes en effet à quatre heures au premier faubourg de Nantes, où nous restâmes debout pendant trois quarts d'heure et immobiles pour attendre la garde Nantoise, qui ne s'attendoit pas à nous voir de si bonne heure. Nous ne fûmes point assaillis d'injures dans la ville à notre arrivée, et pendant tout le séjour que nous y avons fait, nous avons éprouvé mille égards de la part des gardes nationaux ; nous joüissions de la pleine liberté de voir nos amis et de leur parler. Les charités et les bienfaits se multiplièrent : on fournit des habits, mouchoirs, chemises et souliers à tous ceux qui en avoient besoin. La charité et la bienfaisance des Nantois nous fit bientôt oublier nos fatigues et nos malheurs.

Les négotiants, les corps administratifs permîrent de choisir des vaisseaux particuliers pour l'exportation et offrîrent des passe-ports individuels. Plusieurs armateurs offrirent d'exporter *gratis;* mais Druillon, Humon, nos commissaires du département persistèrent à nous faire entasser les uns sur les autres, au nombre de 350 sur le même vaisseau, suivant le marché arrêté avec l'armateur. On leur représenta l'impossibilité de charger un si grand nombre sur un vaisseau de 60 pieds de long, sur 18 de large ; on envoya des experts visiter le navire. Sur le rapport que le vaisseau pouvoit au plus porter 200, il fut arrêté que le

surplus seroit exporté sur d'autres bâtiments. Il y eut procès intenté, le marché annulé, et les commissaires Angevins condamnés à payer 3,000 francs à l'armateur.

Les corps administratifs instruits du procédé et des injustices commises tant à notre égard qu'aux Manceaux dépouillés et volés de leur argent, boucles et boutons... déclarèrent aux commissaires du département Angevin que nous ne serions point embarqués qu'on ne nous eût restitué aux uns et aux autres les effets et argent enlevés. Il fut dépêché en conséquence un courrier à Angers ; mais les commissaires d'Angers portèrent leur plainte à l'ordre jacobite. Les clubistes prîrent fait et cause au départ du courrier. Les têtes s'échauffèrent; les sans-culottes, les clubistes, les enragés se dispersèrent dans la ville et électrisèrent le peuple. On craignit les effets du délire, on doubla la garde pour la nuit.

Le lendemain au sortir de nos lits on nous notifia de nous disposer à partir dans les barques pour nous rendre à Paimbeuf; les corps administratifs prîrent cette marche pour nous enlever à la fureur du peuple et des sans-culottes. En effet les commissaires Druillon, Humon étant venus la veille nous demander le serment *de la liberté et de l'égalité* présumoient notre refus; aussi s'en servîrent-ils pour nous en faire un crime aux yeux des clubistes et des patriotes pour nous faire persécuter. C'est à cet écueil que sont venus échouer deux de nos confrères, MM. Laurencin Bernardin et Houdard, vicaire de Villemoisan ; ensuite les commissaires fîrent répandre que nous avions acheté de grands et tranchants couteaux dans le dessein de nous révolter. Il est constant que nous n'avions tous que de mauvais couteaux de six liards pour suppléer à ceux qu'on nous avoit ôtés à Angers avant notre départ.

Cette calomnie atroce fît bruit : le capitaine du vaisseau en fut tellement allarmé qu'il fouilla les trente premiers qui montèrent à son bord. Deux gardes nationaux nous accompagnèrent dans une barque particulière depuis Nantes jusqu'à Paimbeuf, et ils usèrent à notre égard des procédés des plus honnêtes. Nous ne pûmes nous rendre dans le jour à Paimbeuf par la contrariété des vents

d'ouest; il fallut coucher dans la barque, où nous étions si gênés qu'à peine il y avoit où s'asseoir. Nous essuyâmes la pluye et un vent impetueux toute la nuit. Nous arrivâmes enfin dégouttants d'eau de nos habits à dix heures à Paimbeuf. Il étoit sept heures du soir que nous n'avions point encore reçu ordre de monter à bord, et nous allions dans cet état d'humidité coucher dans nos barques, exposés à la pluye abondante qui tomboit par continuation. Des âmes charitables venües de Nantes à Paimbeuf, pour pourvoir aux besoins, conjurèrent la municipalité de Paimbeuf de nous faire descendre à terre, pour trouver un abri contre le vent et la pluye, les commissaires Angevins s'opposant fortement à ce que nous missions pied à terre.

Les corps administratifs de Paimbeuf ne voulant point se mêler de la querelle, ni discuter avec eux, piqués de ce qu'ils n'avoient pas été prévenus, ni visités par les commissaires étrangers qui venoient exploiter sur leur terrain, et empiéter sur leurs droits. Cependant à force de sollicitations et de prières la municipalité de Paimbeuf se laissa fléchir, et à la clarté des flambeaux nous fit conduire dans un magazin, où nous trouvâmes la terre nüe pour nous sécher et nous coucher; mais nous étions à couvert, c'étoit un soulagement.

Le lendemain, ayant quitté notre magazin, nous montâmes à bord. Je ne sçaurois vous peindre tout ce que j'éprouvai en voyant le lieu et l'espace destiné à mettre 200 personnes : j'en fus frappé et étonné au point d'en répandre des larmes : représentez-vous soixante pieds de long sur dix-huit de large, quatre pieds et demi de hauteur, point d'air que par deux trappes aux deux extrémités, par les quelles on descendit dans cet affreux séjour ; voilà le cachot où nos commissaires prétendoient mettre 350 personnes. Le capitaine eut beau nous amonceler les uns sur les autres et pratiquer un second rang ou étage dans cette hauteur de quatre pieds et demi, à la faveur des planches disposées comme des cases de vers à soye, il ne put réussir à en loger 200 ; quarante-cinq de ce nombre furent obligés de coucher toutes les nuits sur le pont, malgré le tems affreux de l'équinoxe. Je ne puis vous donner une juste idée de cet affreux séjour : un air infect, une

chaleur amortissante, l'obscurité continuelle; non rien ne ressemble mieux aux plus sombres cachots ; j'en avois une telle horreur que sur dix-huit nuits, j'y en ai à peine passé six. Le jour même je n'y abordois pas, toujours sur le pont à prendre l'air ; aussi graces à Dieu je n'ai point été malade ; je suis très-échauffé, la cuisine espagnole n'est pas rafraichissante. Grand nombre de mes confrères a souffert du mal de mer et des fatigues du voyage ; mais graces au ciel personne n'a péri. Nous avons passé quinze jours en rade où il y avoit quatre vaisseaux chargés de 450 prêtres. Ce n'est pas là où nous eûmes le plus à souffrir : nous avions tous les jours de la viande fraîche, de la soupe et du pain. Enfin après treize jours d'impatience le vent du nord si désiré nous permît de mettre à la voile le deux d'octobre.

A peine avions-nous fait six lieues en mer, qu'il survint un calme; le désespoir des marins fut si grand, ne pouvant ni avancer, ni reculer, entourés de rochers, qu'il fallût jetter l'ancre. Le capitaine ne nous dissimula pas nos dangers; en cas de fort-tems, notre perte étoit assurée ; mais Dieu veilloit sur nous et nous étions pleins de confiance en sa miséricorde et providence. Le calme dangereux dura un jour et deux nuits. Enfin un vent favorable vint nous tirer du danger et nous porter en pleine mer. A peine y étions-nous entrés que le même calme survint et nous laissa presque immobiles tout un jour. Le vent revint et nous fîmes pleines voiles presque toute la journée.

Le soir nous fûmes surpris par une tempête qui nous parut effroyable à nous novices de mer; à la fin de la tempête les vents devinrent contraires : nous luttâmes longtems. Enfin le capitaine se détermina à diriger sa marche vers Bilbao. Nous en approchions, lorsque nous fûmes accueillis par une seconde tempête qui nous ballota longtems, avec plus de violence que la première. Les vents contraires s'opposèrent à notre direction vers Bilbao : le capitaine fut obligé de manœuvrer vers la Corogne, notre première destination. Deux jours de vents favorables sembloient nous y porter; nous n'étions pas plus qu'à six lieues de ce port et nos misères alloient finir, si le capitaine eût mieux connu le port et eût voulu hazarder d'y entrer la nuit.

Nos espérances étoient belles pour le lendemain. La seule idée de reposer à terre rendit pour ainsi dire la santé à nos malades qui étoient en grand nombre ; mais Dieu avoit encore dessein de nous éprouver. Sur les neuf heures du soir, survint encore une tempête, dont les premières n'étoient qu'un échantillon, et le lendemain, nous nous trouvâmes éloignés de quarante lieues de la Corogne ; le vent contraire nous força de prendre la route de Bilbao, dont nous étions encore éloignés de soixante lieues ; mais la faveur d'un bon vent nous porta en moins d'un jour et demi à la hauteur de Santander. Le capitaine touché de la majorité de ses passagers se détermina à mouiller dans le port à une heure après midi. Le 22 octobre (1), on jetta l'ancre ; il étoit tems d'arriver, plusieurs auroient succombé à une plus longue route, car il y en avoit qui périssoient de fatigues, de maladies et de besoin, n'ayant rien pris depuis trois jours. Nous reçûmes la visite de santé à notre bord ; je ne puis vous peindre la manière affable et charitable avec laquelle nous avons été accueillis par les Espagnols ; chacun s'empressoit de nous loger et de nous offrir du secours : une bienfaisante émulation animoit leur zèle ; tous voulûrent partager la bonne œuvre ; jusqu'aux artisans un peu aisés vouloient avoir un prêtre françois. Les habitants riches en ont reçu quatre à cinq, et même jusqu'à six : sçavoir quatre des notres et deux Nantois qu'ils avoient reçus cy-devant, soixante prêtres nantois nous ayant précédés. La femme du commandant voulut elle-même servir les quatre derniers qu'elle venoit de recevoir : il me semble, disoit-elle, que je sers les Apôtres.

Le lendemain de notre débarquement soixante-dix prêtres d'Orléans, Tours et Nantes arrivèrent dans le même port. Cette affluence pour une petite ville ne refroidit point le zèle des corps administratifs, ni la charité des fidèles. Tous fûrent accueillis et logés chez les particuliers, à l'exception de quarante-cinq que la municipalité logea aux cazernes et s'est chargée de fournir à tous leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient placés dans d'autres

(1) Année 1792.

villes. Le lendemain nous nous rendîmes tous chez le proviseur. Monseigneur l'évêque, prélat de la plus haute vertu, étant en visite de son diocèse, fonction qu'il remplit exactement tous les ans ; nous ne pûmes lui rendre nos hommages. Tous fûrent appelés devant M. le proviseur suivant nos noms alphabétiques ; nous lui déclarâmes que nous n'avions aucun acte qui constatât notre sacerdoce. Il nous fit jurer que nous étions tous prêtres françois et que nous répondions et garantissions mutuellement cette assertion, et sur notre serment il nous permit de dire la messe et nous donna la permission de nous confesser. Il nous donna ensuite plusieurs instructions de conduite : il appuya fortement sur la soutane qu'il faut continuellement porter et sur la frisure et la poudre proscrites aux prêtres espagnols, qui paroissent avoir fait vœu de malpropreté ; la poudre est tellement prohibée aux prêtres qu'on seroit scandalisé d'en voir un poudré.

Un prêtre nantois, malgré les observations et la défense de M. le proviseur, en fit usage. Mgr l'évêque le fit venir charitablement, lui fit les observations les plus pressantes pour se conformer aux mœurs et aux usages prescrits aux prêtres espagnols. Cet ecclésiastique, au lieu de se soumettre, argumenta et répondit que c'étoit l'usage en France, et qu'à Rome même les prêtres en faisoient usage. L'évêque lui dit avec douceur qu'il falloit se conformer aux coutumes et aux réglemens du lieu. Le lendemain le dit Nantois parut poudré comme à l'ordinaire ; Mgr envoya chez lui un de ses grands-vicaires pour lui défendre de dire la messe dans son diocèse.

Deux jours après notre première visite, Mgr nous fit prier de nous trouver à l'évêché à trois heures du soir. Nous parûmes devant lui dans le même ordre que la première fois : il nous donna à tous par écrit la permission de dire la messe dans toutes les églises de son diocèse pour un an seulement, j'espère que nous serons dans le cas d'en faire usage tout ce tems.

Le lendemain, nous nous rendîmes à la maison de ville pour y prêter individuellement le serment de fidélité au roy et aux loix du royaume d'Espagne, ce que nous fîmes de tout notre cœur, ainsi qu'on nous le demanda, *ex toto corde nostro*.

Ne pouvant tous rester ici commodément et sans être onéreux à la charité des fidèles, plusieurs sont partis à la demande de plusieurs évêques pour d'autres villes avec des lettres de recommandation de M. le proviseur. Huit cent trente-huit attendent un vent favorable pour se rendre à Oviedo, ville riche et peuplée, distante de trente lieues de Santander. Plusieurs autres auroient quitté cette ville, si les particuliers charitables et généreux, qui les ont reçus, ne s'y fussent opposés, en les conjurant de rester avec eux : ils ne veulent point entendre parler de pension; ils vous répondent hautement : *Injuria, Signor, injuria pro amore Dei,* vous nous faite injure, Monsieur, c'est pour l'amour de Dieu. M. Prunier et moi éprouvons de pareils procédés de nos hôtes. Il est logé chez des gens riches; mes hôtes ne le sont pas; mais il est impossible de trouver des personnes plus honnêtes et plus vertueuses : ce sont des jeunes gens sans enfants et qui rivalisent en générosité avec les plus opulents. Les logements sont ici d'un prix exorbitant; la nourriture y est fort chère. Nous avons célébré deux grandes messes dans l'église cathédrale, l'une pour action de graces pour notre voyage et pour nos bienfaiteurs les Espagnols, l'autre pour la conservation du roy de France, de la religion catholique en France, de tous nos confrères et fervens catholiques du royaume de France; nous étions émus jusqu'aux larmes, chantant du fond du cœur : *Domine, salvum fac regem*. Puisse le Ciel exaucer nos vœux pour notre infortunée patrie !

Le roy d'Espagne informé de notre arrivée et de l'accueil empressé que nous avons reçû des habitants de Santander, a écrit à la municipalité et aux habitants de Santander une lettre de félicitation sur leurs sentimens hospitaliers et des remercîmens de leur zèle à nous secourir : elle a été affichée dans toute la ville. Il y a ici beaucoup de François; plusieurs sont atteints du mal patriotique et de la rage démagogite *(sic)*; on les surveille de près.

Le jour de notre arrivée l'un deux eut l'insolence de dire : voilà bien des nègres; qui veut en acheter ? Aussitôt il fut emprisonné et condamné à six cens livres d'amende. Huit jours auparavant un marchand, rendu à Bilbao où il y avoit une grande

foire, eut l'imprudence de chanter devant un prêtre qui passoit le fameux couplet *Ça ira, etc.;* il fut sur le champ saisi et mis en prison, et condamné à trois mille livres d'amende. Ordre à tous les marchands de sortir en vingt-quatre heures, sans quoi ils seroient saisis, mis en prison et leur marchandise confisquée.

Le commandant de la place chez qui est logé Mr Miot me dît, il y a deux jours : Mrs, il y a ici beaucoup de François, nous sçavons qu'il y a parmi eux beaucoup de démocrates. Nous les épions de près; quelqu'uns vous ont-ils parlé ouvertement de la Constitution? Vous êtes obligés en conscience, ainsi que vos confrères, de nous en avertir. Toutes les forces d'Espagne s'avancent sur les frontières; les milices arrivent sur les ports de mer; un régiment arriva hier ici 21 et se rend à Saint-Sébastien; les autres vont passer successivement; les troupes réglées sont déjà à leurs destinations, et quand vous recevrez la présente, la guerre sera peut-être déclarée.

Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas devant Dieu; nous sommes ici bien occupés de vous et de nos confrères livrés à leurs bourreaux. Nous avons eü bien des épreuves et des souffrances avant d'arriver au sein du repos, du calme et de la liberté, dont nous jouissons. Pendant nos misères je vous félicitois de n'être pas avec nous; mais depuis que nous respirons le bonheur, je voudrois vous voir près de moi partager, avec nos confrères, notre société religieuse et fréquenter si librement les temples ouverts à notre piété. Ma satisfaction sera toujours imparfaite, tant que je vous sçauroi dans l'inquiétude et dans les fers.

Recevez, je vous prie, l'attachement le plus particulier; faites part de mes sentimens à tous vos confrères et amis, et aussi de tous ces détails quelque longs qu'ils soient : ils sont sincères et méritent d'être conservés pour la suite; donnez-moi de vos nouvelles, c'est la plus grande consolation pour mon cœur. Adieu !

JACQUES LE MÉNÉTRIER.

RÉCIT DU TEMPS DE CHARETTE.

« C'est là que vint tomber l'intrépide Vendée,
» Une blessure au flanc, pâle et frappée à mort,
» Du sang des ennemis la guerrière inondée
» Au bord de son tombeau les menaçait encor ! »

HIPPOLYTE DURAND.

I.

Parmi les villages disséminés dans le Bocage vendéen, comme autant de nids sous la feuillée, il en est un surtout qui emprunte un charme particulier à la beauté de sa situation; c'est celui de Pouzauges. Du plateau que couvrent les chênes du bois de la Folie, la vue s'étend sur un immense horizon. Ici se dressent, à demi-enfouis sous un épais manteau de lierre, les ruines des anciens manoirs féodaux, qui profilaient jadis leur silhouette sur l'azur du ciel bleu. Plus loin se dessine la croupe du Mont des Alouettes, où l'on entend, au printemps, les chants de ces oiseaux jetant aux échos leurs notes joyeuses et rasant de leurs ailes légères les flots de moisson dorée. Sept moulins, au toit de chaume, couronnent le sommet des collines avoisinantes. La Sèvre fuit derrière un rideau de frênes, en déroulant au soleil son ruban argenté. Les touffes des genêts ondulent dans la vallée, comme une vaste toison, ou tapissent les rochers de leurs réseaux jaunâtres. Les sentiers rampent entre deux rangées de coudriers. Les toits

de brique des métairies éclairent la campagne de reflets rougeâtres et tranchent sur le fond verdoyant. Au moment où s'ouvre notre histoire, cette contrée ravagée deux ans auparavant par les colonnes infernales, avait repris son aspect primitif. Les Vendéens, s'en remettant à la bonne foi de la République, qui avait signé le traité de la Jaunaie, avaient regagné leurs fermes et leurs hameaux, en attendant que l'heure sonnât de recommencer la lutte.

Par une après-midi d'avril 1795, un attelage de bœufs suivait le chemin creux qui mène de Pouzauges aux Herbiers. C'était une route étroite, encaissée entre de hauts talus hérissés de haies vives, et au milieu de laquelle coulait un petit torrent entretenu par des pluies continuelles. Le jeune gars qui conduisait, Jacques Baguenier, paraissait âgé d'environ vingt-trois ans. Il portait le costume des Vendéens de cette époque. Sur ses épaules flottait une veste de laine grise à double basque; une ceinture bleue serrait son gilet de cotonnade; sa culotte était bariolée de diverses couleurs; ses pieds s'enfouissaient dans d'énormes sabots. Son chapeau à fond plat et à longs bords le protégeait contre les ardeurs du soleil. D'épais cheveux châtains, naturellement bouclés, encadraient son visage d'un blanc mat, et en faisaient ressortir les lignes énergiquement accentuées. Son nez était vigoureusement arqué; le dessin de ses lèvres dénotait la fermeté jointe à la douceur. De longs cils bordaient ses yeux noirs, où la fierté était tempérée par cette expression de mélancolie habituelle aux cultivateurs du Bocage. Il était d'une taille moyenne, mais bien prise. Il tenait à la main un aiguillon acéré. Les bêtes n'avancaient que péniblement dans ce sentier tortueux, et troué d'ornières béantes qui entravaient leur marche à chaque instant. Le timon grinçait, et le soc de la charrue s'enfonçait dans les fondrières d'où il était difficile de le tirer. Le jeune homme appelait les animaux par leurs noms, leur prodiguait les encouragements, et sifflait, pour prendre patience, un vieux Noël qu'il avait appris dans son enfance. Cependant les bœufs, à la robe blanche tachetée de brun, à la croupe large, à l'encolure hardie, le front courbé, les cornes en avant, le jarret tendu,

soufflaient bruyamment, secouaient le joug, et s'efforcaient de se diriger au milieu de la boue qui fléchissait sous leurs pieds fourchus.

Arrivé en face d'une clairière fermée par un échalier, l'attelage s'arrêta, le conducteur appuya sa gaule contre un buisson, et s'accouda sur la barrière. Il était six heures : le soleil s'effaçant graduellement derrière les cimes des châtaigniers, éclairait de ses feux mourants le paysage. Les vapeurs, qui s'élevaient du milieu des guérêts fraîchement labourés, se confondaient avec les brumes tièdes qui couvrent la terre de leurs voiles grisâtres, dans les soirées du printemps. Les oiseaux se taisaient, cachés dans l'ombre des ormeaux. Le crépuscule envahissait la campagne, et les eaux de la Sèvre, que l'on apercevait entre deux rangs de peupliers, prenaient déjà des teintes d'un vert terne : l'âpre senteur des fougères portait à la rêverie, et de toutes parts on entendait ces mille rumeurs mystérieuses, qui sont comme une des plus douces poésies de la vie des champs. Jacques jouissait en silence de la beauté de ce spectacle, lorsqu'un bruit de pas lui fit retourner la tête. Il vit venir derrière lui une grande fille blonde comme les épis mûrs, aux traits réguliers, droite, élancée comme les jeunes pousses des chênes qui bordaient la route. Elle marchait lentement, les yeux baissés, tournant de ses doigts agiles le fuseau de sa quenouille, et poussant devant elle son troupeau de moutons qui rentrait à l'étable. Jacques rougit, reprit brusquement sa gaule, et continua son chemin.

II.

Jacques était le plus jeune des fils du père André, qui cultivait une métairie située à quatre portées de fusil du bourg de Pouzauges. On vantait son adresse à la chasse à plus de vingt lieues à la ronde : il excellait dans tous les jeux ; mais son talent principal consistait à manier l'archet. Autrefois, quand les métiviers se réunissaient dans les brandes à l'époque des rilles ou du burlôt, quand on fêtait la Chandeleur, ou qu'on allumait les feux de la St-Jean, il organisait les courantes et les frisées,

Plus d'une fille enviait la faveur de figurer avec lui dans le pichefrit. Il égayait les longues nuits d'hiver en racontant les malices des farfadets et les ruses des loups-garous, ou en chantant quelque refrain d'une chanson vendéenne. Aussi lorsque les nouveaux mariés se rendaient au château en habits de gala, pour présenter leurs hommages à leur seigneur, Jacques en sa qualité de garçon d'honneur trinquait avec M. le marquis, ou même dansait avec Mme la marquise qui daignait l'encourager d'un sourire bienveillant. Il buvait peu, ne jurait jamais, vivait en bonne intelligence avec le curé, et consultait quelquefois le sorcier. Les trois frères, dont l'aîné seul était marié, travaillaient aux champs, tandis que Jeanne s'occupait des soins du ménage. Le père André, que les années avaient rendu infirme, restait au logis.

Telle était la situation des Baguenier quand la Révolution éclata. Ils menaient une existence paisible, et se trouvaient contents de leur sort. Mais lorsque la République, de libératrice qu'elle prétendait être à son début, devint tyrannique et sacrilége, quand les paysans du Bocage virent leurs prêtres jetés en prisons ou traînés à l'échafaud, leurs seigneurs massacrés, leurs églises profanées, leurs villages incendiés, leurs croix de pierre renversées, une sombre indignation s'empara de leur âme outragée. Leur conscience protesta contre cette odieuse violation des droits les plus sacrés, ils s'armèrent pour sauver ce qu'ils avaient de plus cher au monde, la liberté de leurs croyances. Les deux aînés des Baguenier résolurent de s'enrôler parmi les volontaires de Cathelineau, qui donnait en ce moment le signal de l'insurrection. Ils décrochèrent leurs fusils de chasse suspendus au-dessus de la cheminée, passèrent autour de leur cou leur chapelet dont ils étaient accoutumés à rouler les grains entre leurs doigts, attachèrent à leur boutonnière le gobelet d'étain et la cuillère de bois, et remplirent leur gourde. Puis ils embrassèrent leur frère, reçurent la bénédiction paternelle, allèrent une dernière fois voir les bœufs qui ruminaient dans l'étable, et, après s'être agenouillés devant une petite statuette de la Vierge qu'ils avaient cachée dans le creux d'un chêne pour la dérober aux fureurs de leurs ennemis, ils rejoignirent l'arrière-garde de l'armée catho-

lique. Ils ne s'arrachèrent pas sans regret à ces lieux où s'était écoulée leur enfance, où ils avaient grandi sous le chaume et où tout leur rappelait les souvenirs du passé ; mais ils obéissaient à une voix secrète qui leur ordonnait de voler au secours de leurs foyers menacés par les bandes révolutionnaires. Aussi, forts de la sainteté de leur cause et de la grandeur du devoir qu'ils accomplissaient, ils n'hésitèrent pas à se sacrifier pour la défense de leur roi et de leur religion. Ils tombèrent tous les deux à la célèbre journée de Torfou, en chargeant aux côtés de Bonchamps le bataillon des Mayençais commandés par le conventionnel Merlin de Thionville. Ils s'étaient, suivant l'admirable coutume des soldats vendéens, confessés avant la bataille, et ils moururent en baisant de leurs lèvres défaillantes le Sacré Cœur cousu sur leur veste de laine.

Jacques avait pendant ce temps dirigé seul les travaux de la ferme. La famille s'était augmentée d'une pauvre fille qu'il avait recueillie, à demi-morte de faim et de froid, au fond d'un ravin solitaire. C'était une orpheline dont les Bleus avaient tué les parents et qui s'était sauvée pour se dérober aux poursuites des colonnes infernales : elle se nommait Renée. Le père André la prit à son service. Les malheurs qui avaient fondu sur elle, avaient singulièrement altéré son humeur naturellement douce. Elle ne songeait pas, sans une secrète amertume, aux jours où elle possédait une métairie, et elle ne pouvait s'habituer à la pensée de servir les autres; elle passait quelquefois des heures entières à pleurer en gardant ses moutons dans les landes. Jacques se sentit attiré vers Renée par une irrésistible sympathie, et peu à peu cette affection dégénéra en un amour violent qui grandit avec rapidité. Doué d'un caractère fier et presque sauvage, le jeune homme essaya vainement d'étouffer cette passion naissante. Toutefois, résolu à en cacher l'existence, il affecta à l'égard de Renée des manières réservées qui auraient trompé l'homme le plus perspicace en matière de sentiment; il craignait en outre de s'exposer à un refus, s'il demandait sa main : aussi se garda-t-il de toute démarche imprudente. Enfin, las de lutter, il prit le parti de s'en ouvrir à son père.

III.

Jacques arriva bientôt à la Saulaie avec son attelage, et s'arrêta dans la cour de la ferme. Un chêne séculaire s'élevait au milieu, entre les étables et la métairie. Sous la grange était roulée une charrette encombrée de colliers, de fouets et de harnachements de tout genre : près de là gisaient, entassés pêle-mêle, des herses, des rouleaux et des instruments de labour; quelques bottes de genêts flétris jonchaient le sol. Une vigne vierge s'enlaçait autour des murs de la chaumière en festons verdoyants. Jacques leva le petit crochet qui fermait la porte basse, et entra dans une grande pièce, servant à la fois de salle à manger et de chambre à coucher. Une vaste cheminée, surmontée d'une rangée de fusils de chasse, occupait le fond de l'appartement; aux deux extrémités se dressaient deux lits à colonnes supportant un ciel à fleurs, et orné d'une paire de rideaux de serge rouge; au chevet était un bénitier dans lequel trempait un rameau de buis. Un christ de bois était cloué entre des images coloriées des Saints avec les légendes de leur vie et de leur martyre. Un bahut, une armoire à serrure de cuivre, un vaisselier, une table de cerisier sur laquelle étaient déposés des gobelets et des plats d'étain, complétaient cet ameublement rustique. Le balancier d'une horloge de noyer faisait entendre son tic-tac monotone, et deux tourterelles blanches roucoulaient tendrement dans une cage posée sur la fenêtre. Une jeune femme assise sur un escabeau auprès d'un feu pétillant jetait de temps à autre un regard de sollicitude sur un berceau d'osier, où dormaient paisiblement deux enfants aux joues roses. C'était la veuve de l'aîné des Baguenier. Un vieillard en cheveux blancs, au front sillonné de rides profondes, lisait la Bible à la lueur d'une torche de résine qui brûlait en répandant une vapeur fumeuse. — Bonjour, père, fit Jacques; le souper est-il prêt? Le père André inclina la tête en signe d'assentiment, et Jeanne se leva : elle posa sur la table un gros pain de seigle enveloppé dans une nappe, un pichet de

cidre et un quartier de porc frais. Renée arriva quelque temps après. Le *Benedicite* terminé, chacun s'assit sur son banc et mangea en silence. Le repas achevé, Jacques arpenta la chambre à grands pas ; enfin il s'arrêta, et rapprocha son siége de celui du vieillard : — Père, dit-il, j'ai beaucoup réfléchi et je songe à me marier : j'ai hésité jusqu'à ce jour, m'étant promis de n'épouser jamais qu'une femme de mon choix. Je crois enfin avoir trouvé celle qu'il me faut, j'espère qu'elle m'acceptera, et je te demande ton consentement. — Voyons, apprends moi comment s'appelle ta future, répondit en souriant le père André; est-elle de ce pays-ci ou du Marais ? —Ne cherchez pas si loin, répliqua Jacques, car vous la connaissez bien, elle a nom Renée. En parlant ainsi le jeune homme se tourna vers Renée qui filait dans un coin. Son cœur battait avec violence; il avait des larmes dans la voix, et il était pâle comme un drap mortuaire. — Je suis heureux que tu aies choisi une aussi brave fille ; Renée est parfois un peu rebelle au travail, mais tu la formeras : appproche, mon enfant, et mets ta main dans celle de Jacques. — Renée s'était levée, et Jacques attendait avec une impatience fiévreuse les premiers mots qui allaient sortir de sa bouche. — Je suis très-fière, père André, de ce que votre fils ait daigné penser à moi, qui ne suis qu'une humble servante, dit-elle avec un accent froid et résolu, et je suis désolée de vous causer du chagrin ; cependant, vous le savez, je me suis engagée à n'épouser jamais qu'un homme qui aurait vengé la mort de mon père lâchement égorgé par les Bleus, et, ajouta-t-elle plus bas avec une légère marque de dédain, Jacques n'a point encore porté le fusil..... Elle se tut, salua le vieillard interdit de ce brusque refus et retourna filer dans l'angle du foyer. Jacques frémissait : un frisson parcourait ses membres ; son sang bouillonnait dans ses veines ; il sentit un instant les pleurs prêts à déborder de ses yeux ; mais par un suprême effort de volonté il parvint à dompter son émotion, refoula son dépit jusqu'au fond de son cœur, et il se contenta de murmurer d'un ton qu'il cherchait à rendre calme : — Père, n'insistons pas. La veillée se termina sans autre incident, et, quand sonna l'heure du coucher, on remarqua seulement que la voix de

Jacques tremblait par moment en récitant la prière, et qu'il resta plus longtemps que de coutume à dire son chapelet.

IV.

Un an s'écoula; Jacques semblait avoir tout oublié. Par une soirée du mois de février 1796, la famille des Baguenier était réunie autour du foyer. La bise fouettait, en sifflant, les fenêtres de la chaumière, et faisait grincer les ais mal joints de la porte de bois; la torche de résine manquait à chaque instant de s'éteindre. Le grand chêne de la cour, dépouillé de son feuillage, se courbait sous les rafales et pliait, en gémissant, ses bras décharnés. La neige couvrait la plaine ; pas une étoile ne brillait au firmament, et la lune masquée par des nuages noirs éclairait vaguement la campagne déserte. Une poignée de sarments crépitait en lançant de tous côtés une pluie d'étincelles de mille couleurs; un grillon chantait tapi sous la cendre bleuâtre. Le feu léchait de ses langues joyeuses les brindilles qui pendaient d'une de ces vieilles souches, à demi-tapissée de mousse jaunâtre, que les fermiers du Bocage appellent des cosses, et se tordaient en serpents rougeâtres au sein de la fournaise ardente. Les flammes illuminaient de lueurs mobiles les plats d'étain rangés sur le vaisselier, qui prenaient des tons plus vifs. Le cri des hiboux répondait aux plaintes des chouettes blotties dans le creux des hêtres. C'est par ces tristes nuits d'hiver, que les paysans Vendéens se racontent entre eux les histoires effrayantes des loups-garous, des sorciers, et des fiancées mortes avant le mariage, qui étranglent le berger assez imprudent pour oser se mêler à leurs rondes infernales.

Mais de trop réelles alarmes oppressaient l'âme des Baguenier pour qu'ils pussent s'intéresser à ces récits fantastiques dont les fictions avaient jadis tant charmé leur imagination. La guerre désolait le pays, et les habitants de la Saulaie songeaient aux jeunes gars qui avaient suivi Charette dans ses dernières expéditions. Chaque jour un détachement de Bleus passait dans le chemin

des Herbiers et donnait la chasse aux réfractaires. Ils entraient dans les chaumières, rançonnaient les Vendéens et furetaient partout pour découvrir les fugitifs. Les Baguenier recevaient souvent des proscrits; ils se faisaient un malin plaisir d'égarer les colonnes républicaines par de fausses indications, et fournissaient des vivres aux volontaires de Charette. Un sentier paraissait désert, les voltigeurs s'y aventuraient : soudain les armes reluisaient dans l'épaisseur des fourrés, une fusillade éclatait, et les soldats tombaient frappés par les balles d'un ennemi invisible. Ils voulaient riposter ou croiser la baïonnette, et venger la mort de leurs compagnons : il n'y avait plus personne; les partisans s'étaient dispersés pour se remettre en embuscade à une lieue plus loin. — Que sais-tu de nouveau, père? dit Jacques, rompant le silence. — Le général n'a plus d'hommes, répondit le vieillard, en secouant la tête d'un air désespéré, le nombre des Bleus augmente sans cesse : la lutte ne peut se prolonger longtemps. Dieu veuille que M. de Charette échappe au bourreau ! — Le Seigneur est avec nous, reprit Jacques. En ce moment les pas d'un cheval retentirent dans la cour, et peu après on frappa à la porte trois coups précipités. — Va ouvrir, Jeanne. — Un homme entra. Il portait le costume des cavaliers de Charette : le chapeau à larges bords, la veste de laine, la culotte bouffante, et les bottes; une paire de pistolets garnissait sa ceinture, et un sabre pendait à ses côtés. La boue qui tachait ses vêtements, la fatigue empreinte sur ses traits, tout attestait qu'il avait voyagé à travers des routes impraticables à cette époque de l'année. — Tiens, c'est toi, Charlot, qui t'amène? Renée, verse-lui à boire; Jacques, conduis le cheval à l'étable. — Merci, père André, je n'ai pas soif; quant à ma bête, je l'ai moi-même enfermée après avoir rempli le râtelier. Voici ce qui m'amène : Le général Charette, que Dieu garde (et en parlant ainsi il se découvrit respectueusement), a chargé quelques-uns de ses cavaliers de recruter des volontaires; j'ai pensé à votre fils et me voilà ! — J'irai, s'écria brusquement Jacques; mes frères sont morts en combattant pour la bonne cause, je veux me sacrifier à mon tour pour mon roi. — Le visage du jeune homme s'était subitement animé, ses

yeux étincelaient d'un éclat étrange qui donnait à sa figure une expression de beauté farouche. La foi le transfigurait. — Une seule pensée m'arrête, continua-t-il d'un ton presque caressant : qui veillera sur toi, père, quand je ne serai plus là? — Ne crains rien, mon fils, dit le vieillard, Dieu me protégera, car il a dit : venez à moi vous qui pleurez et vous serez consolés. Un sourire de confiance et de résignation errait sur les lèvres du père André, et augmentait le charme de cette douce physionomie. — Tu le sais, Jacques, les Bleus te fusilleront sans merci, s'ils te font prisonnier. — Dieu le veut, père, laisse-moi partir ! — Jacques s'agenouilla aux pieds du vieillard qui avait peine à retenir ses larmes : — Va mon enfant, murmura-t-il d'une voix attendrie, va, que ton Ange gardien t'accompagne : pense quelquefois à ceux qui t'aiment et reçois ma bénédiction ; adieu, ta mère priera pour toi du haut du ciel. Charlot, tu passeras la nuit avec nous : vous nous quitterez demain au lever du jour. Renée implorera la sainte Vierge pour moi, fit Jacques, avec un accent suppliant. La jeune fille répondit par un oui à peine accentué. Jacques serrait son père contre son cœur ; Jeanne, Renée, Charlot se tenaient debout derrière le fauteuil du vieillard; les deux enfants dormaient paisiblement dans leur berceau. Un sanglot entrecoupé troublait par instant le silence de cette scène déchirante, et les flammes du foyer qui éclairaient la chambre, mettaient en relief les traits de chacun des personnages de ce tableau émouvant. C'est toujours une heure solennelle que celle où le jeune homme abandonne le foyer paternel pour affronter les dangers de la guerre. Hélas, qui sait s'il reviendra !

V.

Le lendemain, au lever de l'aurore, tout dormait encore dans la ferme, et les premières lueurs du matin commençaient à effleurer les cimes bleuâtres des coteaux, lorsque les deux jeunes gens s'apprêtèrent à partir. Jacques caressa son chien noir qui lui léchait les mains en signe de joie, sella la

jument, passa son fusil en bandoulière, boutonna ses guêtres et sauta en selle. Nos deux cavaliers, chevauchant au trot pesant de leurs lourdes montures, s'enfoncèrent dans le chemin qui conduit aux Herbiers. Jacques se signait quand il rencontrait une croix. Les rouges-gorges aux plumes hérissées, l'œil inquiet, poussaient de petits cris plaintifs et voltigeaient effarés sur les buissons dépouillés de verdure. Les feuilles mortes jonchaient le sol d'un tapis grisâtre. Le soleil pâlissant se cachait derrière les brumes épaisses qui voilaient l'horizon. Le lichen se collait comme une lèpre aux flancs des rochers qui rayaient le manteau blanc de la vallée : tous les ruisseaux étaient gelés; les bois avaient des nuances roussâtres. Les squelettes des ormeaux dénudés profilaient leurs contours bizarres sur l'azur terne. De loin en loin on apercevait une cabane close d'où s'échappait un léger panache de fumée. L'air était sec. Des bandes de corbeaux mouchetaient de taches noires l'hermine de la vallée, et s'enfuyaient à l'approche des voyageurs en poussant des croassements funèbres. L'aspect délabré des ruines lézardées des anciennes abbayes, que la Révolution avait détruites, ajoutait encore à la tristesse de ce paysage mélancolique. Jacques et Charlot cheminaient sans mot dire, et le bois mort craquait sous les pieds de leurs chevaux.

Soudain une flèche d'or perça la cuirasse des nuages qui se déchirèrent brusquement : un rayon de soleil argenta le dos des collines, fit miroiter la glace dans les fossés, changea en rubis la toison de neige suspendue en flocons étincelants aux épines des fourrés, ou disséminée comme des gouttes de rosée sur les brins d'herbe. La nature tout entière sembla alors se ranimer sous les caresses de cette chaleur bienfaisante, et Jacques sentit de nouveau l'espérance refleurir dans son cœur : il reprit courage et interrogea son compagnon sur les récents faits d'armes des partisans Vendéens. Ils marchèrent ainsi, ne s'arrêtant que pour renouveler leurs provisions dans les fermes, et suivant toujours les chemins de traverse pour se soustraire aux poursuites des Bleus. Après avoir traversé le village de la Bégaudière, ils pénétrèrent dans un bois dont Charlot connaissait à merveille les nombreux

détours. Ils se trouvèrent bientôt en face d'un Vendéen qui montait la garde à l'entrée d'une allée, au bout de laquelle apparaissait le campement de Charette.—Qui vive, fit le soldat.— Dieu et le roi, répondit Charlot. — Passez, reprit la sentinelle.

Le général avait livré le matin avec trois cents hommes un combat acharné aux colonnes républicaines : c'était la centième fois qu'il attaquait ses ennemis. Il avait perdu, dans cette funeste rencontre, son frère, son cousin et un grand nombre de ses meilleurs volontaires. Retiré dans les bois avec les débris de son armée, il s'apprêtait à repousser de nouveau le choc des assaillants. Les Vendéens s'étaient dispersés de tous côtés ; les uns, assis sur des troncs d'arbres, se chauffaient à des feux de broussailles ; d'autres se reposaient de leurs fatigues ; ceux-ci soignaient les blessés, ceux-là priaient pour les morts, et on les entendait réciter un *Ave, Maria,* en égrenant leurs chapelets. La lune éclairait cette scène de ses rayons blafards, et les flammes des bivouacs faisaient sortir de l'ombre les arbres de la forêt, qui se dressaient comme autant de fantômes. On entrevoyait par instant dans le lointain, entre les branches des chênes, la plaine où s'était livrée la bataille, et où les cadavres des Vendéens gisaient pêle-mêle au milieu de ceux des Républicains. Charlot appela un Vendéen qui passait suivi d'une troupe de recrues, et Jacques se joignit à eux : ils arrivèrent bientôt auprès du général.

Charette était accoudé sur un tambour ; les volontaires lui avaient élevé à la hâte une tente de feuillage. Il venait de lire une lettre dans laquelle on l'engageait à se méfier de la Roberie, qui, disait-on, le trahissait. Cette nouvelle l'avait plongé dans un morne abattement. Deux cavaliers se tenaient à ses côtés prêts à exécuter ses ordres : c'étaient Mesdemoiselles de Couëtus et de la Rochette qui l'escortaient partout dans ses campagnes, elles portaient le costume des chasseurs de Bonchamps. Charette était un homme de taille moyenne, souple, à la démarche légèrement affectée ; des rides profondes, suites des soucis et des labeurs de cette guerre d'embuscades, sillonnaient son front pensif ; d'épais sourcils ombrageaient ses yeux qui dardaient des éclairs ; ses favoris étaient coupés courts et ras : les veilles avaient bruni

ses traits naturellement pâles. Son nez audacieusement relevé, son menton à la courbe hardie, ses lèvres minces et contractées le plus souvent par un mouvement d'impatience convulsive, tout révelait en lui la ruse alliée à la force. Ses cheveux d'un brun cendré se cachaient sous un mouchoir rouge enroulé autour de sa tête. Un panache blanc à la Henri IV, signe distinctif des chefs royalistes, ornait son feutre à bords retroussés. Son costume se composait d'un habit fleurdelisé, d'une paire d'épaulettes vertes, et d'une chemise de fine batiste s'échappant d'un gilet à demi-ouvert ; deux pistolets au canon richement ciselé étincelaient à sa ceinture ; son pantalon blanc s'enfouissait dans d'énormes bottes garnies d'éperons; son sabre à poignée damasquinée se recourbait en forme de cimeterre : c'était un présent du comte d'Artois. Charette était donc vêtu comme aux époques de sa splendeur et de ses triomphes : il n'avait pu renoncer à son goût pour le luxe, et il se croyait encore au temps où, caracolant sur son cheval blanc, il fascinait par sa mine altière les femmes toujours amies du luxe. Les revers n'avaient point affaibli la vigueur de cette nature chevaleresque : il était resté ardent, infatigable, familier avec les siens jusqu'à la camaraderie, impitoyable pour les lâches et les réfractaires qu'il faisait fusiller sans coup férir. Mais son caractère s'était aigri, les trahisons dont il était sans cesse victime, la défection des lieutenants qui, après l'avoir soutenu, l'avaient indignement abandonné, développaient chaque jour ses tendances à la méfiance. Une sauvage mélancolie s'était emparée de l'âme de l'Achille Vendéen. Il envisageait sans effroi, mais non sans amertume, sa triste situation. Il n'avait plus autour de lui qu'une poignée de braves, héros au cœur d'acier, d'une fidélité à toute épreuve, véritable légion d'élite dont chaque soldat se serait fait hacher en morceaux pour défendre son général : ils obéissaient aveuglement à ses ordres, et quelques-uns même, entre autres Pfeffer et Bossard, éprouvaient pour le dernier champion de la monarchie une espèce d'admiration fanatique qui allait presque jusqu'à la férocité. Moi seul, répétait-il parfois à la façon des héros de Corneille, moi seul, et c'est assez ! Il pouvait donc prolonger encore quelque temps cette résistance héroïque :

il avait juré de mourir les armes à la main. On lui avait offert un million, la restitution de ses revenus, un sauf-conduit pour passer en Angleterre, il avait tout refusé : il voulait combattre, et continuer ce duel de géants qui épouvantait la République. Il attaquait à l'improviste les convois des Bleus, massacrait les soldats, disparaissait dans les bois, éparpillait ses partisans qui se ralliaient bientôt à un moment donné, et harcelaient sans relâche les colonnes du Directoire. Nouveau Protée, il semblait insaisissable, et l'Europe étonnée assistait avec émotion à la lutte étrange de cette poignée d'hommes tenant en échec, à elle seule, les troupes les mieux disciplinées et les plus intrépides.

En apercevant les volontaires, Charette se leva, et interpellant celui qui les conduisait : — Eh bien! Bossard, que nous amènes-tu là? — Ce sont des recrues, général. — Tant mieux, ils remplaceront les gars qui dorment là bas; et d'un geste il montrait le champ de bataille de la Bégaudière éclairé par la lune. Une longue file de paysans allait et venait, creusant des fosses et enterrant les morts. Bossard s'inclina et se retira avec ceux qui l'avaient accompagné. Charette rentra sous sa tente, s'enveloppa dans son manteau, plaça ses pistolets près de lui, et cachant sa tête entre ses mains, se mit à rêver à son frère qui était tombé à ses côtés dans la journée. Peu à peu les feux des bivouacs s'éteignirent, les soldats se turent, le silence se fit, et l'on n'entendit plus que le pas monotone des sentinelles sur les feuilles mortes, tandis que les étoiles brillaient au ciel, et que les fusils reluisaient dans l'ombre sous les reflets de la lumière blanche.

VI.

Jacques assista à de nombreuses rencontres. Le 25 mars, Charette n'avait plus que trente hommes épuisés, malades, mourants de faim et de froid, déplorables restes d'une légion si longtemps invincible. Réduit aux plus dures extrémités, le général n'en persistait pas moins à rejeter toute proposition de paix. Le Directoire mettait sa tête à prix. Traqué de ferme en

ferme, comme un lion blessé que des chasseurs poursuivent avec acharnement, il était contraint de se cacher dans des grottes et dans des cavernes inaccessibles à ses ennemis. La fièvre le dévorait. Son cheval fidèle était mort de fatigue, et il était obligé de fuir pendant des journées entières de forêt en forêt, suivi de ses volontaires dont les forces s'épuisaient peu à peu. Cependant le gouvernement Républicain, lassé de cette guerre qui menaçait de devenir interminable, avait résolu d'en finir promptement. Les métairies du Bocage étaient occupées par les Bleus, les espions parcouraient la campagne, semant l'or de tous côtés, et s'efforçant de surprendre les mouvements de Charette pour les dénoncer à Travot. Les paysans redoutaient d'attirer sur eux les vengeances des troupes révolutionnaires, beaucoup d'entre eux n'osaient pas même lui offrir un morceau de pain ou un asile pour la nuit. Depuis plusieurs mois, la Vendée, veuve de ses enfants qui jonchaient les vallées, avait mis bas les armes, et se courbait en gémissant sous le joug des vainqueurs. Seul, Charette restait debout comme un chêne que l'orage a respecté, et qui de son front altier défie les colères des tempêtes. Jacques était toujours près de lui, faisant le coup de feu et le protégeant de son corps contre les balles ennemies.

C'était le 25 mars au matin. De sombres pressentiments agitaient l'âme de Charette : une voix secrète lui disait que l'heure du dénoûment fatal approchait. Jacques, Bossard, Pfeffer et Laroche Davo, le doigt sur la détente du fusil, se tenaient à ses côtés. Les Vendéens s'étaient retranchés derrière une haie épaisse, ombragée de chênes touffus, et plantée sur un talus de plusieurs mètres de haut qui dominait le pays environnant. Les bourgs de la Prélinière et de Saint-Sulpice se dessinaient vaguement à l'horizon, dans un brouillard vaporeux. Les compagnons de Charette étaient pâles et amaigris. La souffrance avait imprimé sur leurs traits son cachet ineffaçable; mais dans leurs yeux brillait une dernière lueur d'énergie farouche. Ils ne parlaient pas. Calmes, stoïques, ils attendaient avec une sainte résignation l'instant du sacrifice. Soudain, les pointes des baïonnettes républicaines surgirent du milieu d'un champ de genêts : un

murmure étouffé parcourut les rangs des Vendéens ; ils se regardèrent et chacun s'apprêta à repousser l'assaut de l'ennemi. Charette arma ses pistolets dont les chiens se relevèrent avec un bruit sec, et lorsque les soldats de Travot débouchèrent dans le chemin creux, un sourire amer plissa les lèvres du général. Il se tourna vers les siens en s'écriant : — C'est ici, mes enfants, qu'il s'agit de vendre chèrement sa vie. Un sourd frémissement lui répondit. Les Vendéens avaient compris.

Les troupes de Travot s'avançaient en bon ordre, l'œil au guet, inspectaient avec précaution chaque buisson, et semblaient redouter une surprise. Les Bleus portaient le chapeau à deux cornes, l'habit à revers se croisant sur la poitrine, les épaulettes rouges, le pantalon blanc et les guêtres ; l'écharpe tricolore était réservée aux officiers. Travot, chamarré d'or et de broderies, botté, éperonné, l'épée au poing, galopait sur son cheval de bataille.

Tout à coup une fusillade éclate et emporte une partie de la colonne des grenadiers. Les chasseurs furieux de cette attaque imprévue, croisent la baïonnette au cri de « Vive la République ! » Les Vendéens les reçoivent par un hourrah formidable de « Vive le roi ! » Le combat s'engage. Charette anime les siens : dix fois les assaillants veulent escalader le talus, dix fois ils sont repoussés. Cependant douze Vendéens sont tombés criblés de balles. Un soldat parvenu à se hisser au sommet du retranchement, a d'un coup de sabre enlevé trois doigts à Charette, déjà blessé à la tête. Le général change son arme de main, et continue la lutte. Cependant le nombre de ses volontaires diminue rapidement, la lutte dure depuis trois heures, et les munitions commencent à manquer. Charette compte du regard ce qui lui reste de défenseurs : hélas ! ils ne sont plus que dix. En ce moment une idée sublime traverse le cerveau de Pfeffer. Remarquant que les Bleus visent avec persistance son chef, dont les plumes blanches flottent au-dessus des buissons, il lui crie : — Sauvez-vous, à l'aide de votre panache je les attirerai sur moi, et ils me tueront. Puis sans attendre la réponse de Charette, il saisit son chapeau, et s'en couvre le front. Les grenadiers de

Valentin qui ont gravi la plate-forme se précipitent sur lui, et le massacrent : mais son héroïsme n'a pas été inutile. Charette, affaibli, perdant son sang par trois blessures, cherche à gagner les fourrés du bois de la Chaboterie. Bossard, Jacques, Laroche Davo, et quelques autres braves le suivent ; les chasseurs se ruent sur les Vendéens qui placent Charette au milieu d'eux, et assomment à coups de crosse tous ceux qui tentent de s'approcher. Le général, haletant, étreint son épée, chancelle, et s'affaisse sur le sol. Bossard le saisit et l'emporte sur ses épaules ; il est tué. Laroche Davo a le même sort. Jacques, le bras fracassé, charge ce précieux fardeau sur son dos, et rassemblant toute son énergie, il disparaît au milieu des bois; il dépose le général inanimé sur un lit de feuilles sèches. Il s'agenouille à ses côtés, écoute en retenant sa respiration : le cœur de Charette bat encore ; une lueur d'espérance illumine les yeux de Jacques. Trois minutes se passent, il se croit sauvé, il bénit tout bas le ciel..... Mais voici que la fusillade éclate de nouveau; les Républicains sont sur ses traces; dans un instant ils l'auront peut-être atteint et fait prisonnier. Il n'hésite pas ; il enlève le corps de Charette; mais bientôt ses forces l'abandonnent, ses yeux se troublent, il tombe évanoui à côté de son général. Au même instant, Travot et ses voltigeurs pénètrent dans le fourré; les Républicains laissent échapper un cri de joie sauvage, à la vue de leur ennemi étendu à leurs pieds. Cependant Charette a repris ses sens : en apercevant les uniformes des Bleus qui l'entourent, il comprend que tout est fini ; il se soulève à demi et remet son épée à Travot, avec un geste de résignation douloureuse.

VII.

Les Républicains s'éloignèrent avec leur captif. Jacques, qu'ils avaient cru mort, revint peu à peu à lui, et se traîna jusqu'à une ferme voisine, où on lui prodigua les soins les plus empressés. Travot et les siens avaient pris la route d'Angers, et le pays était calme. Jacques se mit en route. Quand, au bout du quatrième

jour, il aperçut de loin la fumée qui s'échappait du chaume paternel, il se demanda avec anxiété si rien n'avait été changé en son absence. Il doubla le pas et arriva bientôt devant la barrière qui fermait l'entrée de la cour; il s'arrêta tout ému. Renée, accoudée contre la porte de l'étable jetait, à pleine poignée, la graine à une troupe de poussins affamés, qui se disputaient la pâture avec une plaisante avidité, becquetant le sol jonché de paille, et se réfugiant tour à tour sous les ailes de leur mère. Jeanne tournait son rouet sur le seuil de la métairie en murmurant une chanson du vieux temps, et ses deux enfants jouaient à ses pieds; ils poussaient de temps à autres de grands éclats de rires sonores; leurs joues roses s'empourpraient comme les coquelicots de la prairie, et les mille caresses de la brise se jouaient doucement dans leurs cheveux blonds à demi-frisés, qui semblaient deux écheveaux de soie dorée. Le crépuscule abritait ce tableau charmant de son grand manteau d'ombre. A la vue de Jacques, qui entrait le bras en écharpe et les traits fatigués, les deux femmes s'élancèrent dans la maison, appelant à grands cris le père André, qui accourut aussitôt, et serra son fils contre son cœur. Quelques instants après, la famille étant réunie autour du fauteuil du vieillard, Jacques racontait ses aventures. Renée l'écoutait en silence. Quand le récit fut terminé, elle lui tendit la main; puis d'une voix émue elle lui dit, en retenant les larmes prêtes à déborder de ses yeux : — Me pardonnez-vous, Jacques, d'avoir douté de vous, et m'acceptez-vous pour votre femme? Jacques, pour toute réponse, la baisa au front. Un mois plus tard on célébrait le mariage des deux jeunes gens.

ANDRÉ JOUBERT.

NOTICE

SUR

M. BARANGER

CURÉ DE BAUGÉ.

J'accomplis un devoir de reconnaissance en consacrant ces pages à la mémoire de M. Baranger, curé de Baugé. Quarante-deux années, il est resté dans cette ville chargé du ministère des âmes, auxquelles il s'est dévoué. J'ai eu l'honneur de le bien connaître, et je suis l'un de ceux qu'il a le plus aimés; qu'on me pardonne de témoigner ici quelle place il a tenue et conservera jusqu'à la fin dans nos cœurs.

M. Pierre Baranger naquit, en 1801, à Beaupréau d'une famille d'ouvriers qui, après avoir pris part aux luttes héroïques de la Vendée, étaient revenus à la paix reprendre obscurément leur travail à leur atelier dévasté. Il trouva pour patrimoine, à son berceau, des traditions de dévouement au devoir et de travail, l'exemple des vertus chrétiennes, tout ce qui fait la force des familles et ennoblit un sang obscur. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au collége de sa ville natale, restauré et agrandi par M. Mongazon, dont la mémoire ni les œuvres ne périront point dans ce diocèse. Des succès brillants et solides le signalèrent à l'estime de ses maîtres, sans lui rien enlever de l'affection de ses condisciples; il montra dès lors réunis et conciliés les plus beaux dons du cœur et de l'esprit, union qui a fait l'honneur de sa vie et le charme de ceux qui l'ont connu. Il contracta au collége des amitiés qui ont survécu à l'éloignement et aux années; lorsqu'il apprenait plus tard la mort de quelque vieil ami de Beaupréau, il s'affligeait, comme s'il eût perdu une partie de lui-même et senti la mort s'approcher. Devenu professeur à son tour, il enseigna la rhétorique au collége de Doué avec la plus rare distinction, et il fut pour ses élèves la preuve vivante que l'éloquence sort du cœur, et que l'âme est le foyer où s'alimentent les grandes pensées. Au

séminaire, il eut le rare bonheur de recevoir les leçons particulières d'un des meilleurs esprits que la compagnie de Saint-Sulpice nous ait donnés, de M. des Garêts, qui lui enseigna ce qui convenait si bien aux dispositions du maître et du disciple, une piété raisonnable et une théologie pratique, sans cesser d'être élevée. Quelques jours après son ordination à la prêtrise, en 1825, il fut envoyé vicaire à Baugé.

Il y trouvait pour curé le respectable M. Levacher, autrefois déporté en Espagne pendant la Révolution, pour refus de serment à la constitution civile du clergé, mais alors vieilli avant l'âge par les infirmités, quoique toujours charitable et zélé. M. Baranger suppléa le confesseur de la Foi fatigué, et durant les dix années qu'il resta vicaire, il sut allier la déférence et la soumission à ce vétéran de l'autel, à l'initiative et à l'ardeur de la jeunesse sacerdotale. En 1835, à la mort de M. Levacher, Mgr Montault le nomma titulaire de cette cure de Baugé, qu'il administrait réellement depuis plusieurs années; c'est là que, jusqu'à la fin de sa vie, il a consacré au bien des âmes tous les dons que Dieu lui avait départis.

Le premier regard du jeune pasteur sur sa paroisse fut empreint de tristesse. L'église de Baugé, moins élégante et moins ornée qu'assise fortement sur ses murs et inébranlable sur ses piliers, était dégradée, pauvre et nue à l'intérieur, autant par l'incurie de l'époque que par le défaut de ressources. Ni le temps, ni le goût ne favorisaient encore la construction des églises, et à ce bel élan de foi religieuse qui a fait surgir du sol tant de sanctuaires gothiques, personne n'avait donné le signal. M. Baranger se contenta de restaurer la pauvre église; ceux qui se rappellent le délabrement primitif, lui sauront toujours gré de la rénovation qu'il accomplit des orgues, des jubés, des autels, des statues, des tableaux, de la chaire et des boiseries du chœur.

A peine restaurée, il y convia ses paroissiens aux exercices d'une grande mission, prêchée par les RR. PP. Belfroy, Levé et Chaignon, et qui fut pour ces hommes de Dieu comme les prémices de leur ministère en Anjou. Près de trente ans se sont écoulés depuis cette époque, mais ni le souvenir, ni le bien de la mission n'ont point passé des âmes.

Depuis quelques années seulement M. Baranger administrait sa paroisse, et ceux qui le voyaient déployer dans ces fonctions délicates les plus rares qualités de l'esprit et du caractère, présageaient déjà tout l'ascendant qu'il acquerrait un jour. Monseigneur Angebault était un observateur trop attentif et trop intelligent du mérite, pour ne pas avoir remarqué les talents de M. Baranger, dès son arrivée dans le diocèse. Il voulut l'attacher à l'évêché et lui offrit avec insistance les fonctions de grand-vicaire. Mais M. Baranger n'était jaloux ni d'une autre position, ni d'une plus haute dignité; la modestie de ses goûts, les intérêts de sa santé, qui avait besoin des ombrages du beau et vaste jardin, planté par ses soins, l'attachement surtout à ses paroissiens, le dévouement à la famille spirituelle que Dieu lui avait confiée, le décidèrent à garder sa cure et à décliner l'honneur qui venait s'offrir de lui-même.

A dater de ce jour, il aima plus que jamais Baugé, où il était résolu de terminer sa vie; il s'attacha à la petite cité, au frais vallon qui la contient, à ses bois, à ses landes, au paysage austère de la contrée, à la profonde forêt qui borne l'horizon. Il aima le château de Foulques-Nerra, les deux magnifiques hospices ouverts aux malades et aux pauvres, dons de la munificence et de la piété d'Anne de Melun et de Mlle de la Girouardière; il fut fier, pour sa patrie d'adoption, qu'elle possédât ce morceau de la Vraie Croix, inestimable relique qui n'a de rivale qu'à Rome. Il suivit avec intérêt les travaux des édiles intelligents, qui transformèrent successivement l'aspect de la petite ville; il voulut même écrire l'histoire de Baugé, et il rassembla les éléments d'un travail de chroniqueur; si le temps ou les circonstances l'eussent permis, ce travail ne se fut pas achevée sans honneur pour son nom et sans utilité pour l'histoire d'Anjou. Il aima surtout les âmes; il s'adonna au ministère de la confession, jusqu'à épuiser quelquefois ses forces; il ne se déchargea jamais entièrement sur ses vicaires de l'œuvre pastorale des catéchismes; son âme éminemment sacerdotale recherchait les enfants, elle aimait à s'entretenir avec eux et à ouvrir elle-même leur jeune esprit à la vie de la foi et de la grâce. Il traitait avec le plus grand respect le ministère de la parole sacrée; il faisait peu de conférences et peu d'homélies; les pre-

mières demandent un auditoire particulier, et les secondes convenaient peu à sa nature plus forte que douce ; il portait en chaire des sermons préparés avec soin, écrits avec goût, prononcés avec la véhémence de la conviction, solides et pratiques; jamais agressifs contre personne, mais pleins de passion contre les vices, son auditoire les recueillit toujours avec une religieuse et sympathique émotion. Il s'éleva souvent contre la lecture des journaux irréligieux. Pasteur des âmes, il signala le mal qu'ils faisaient à la religion, à la société et au bon sens du peuple; homme de probité et d'honneur, il s'indignait qu'on pût légitimement suspecter leur bonne foi, et leur lourdeur d'esprit l'affligeait comme homme de goût. Qu'il se rencontre parfois des philosophes sans sagesse, c'est un vieux spectacle auquel l'univers s'est habitué ; mais que des disciples de Voltaire soient sans esprit, voilà un fait encore nouveau, auquel notre siècle, qui a trop lu les œuvres du maître, ne s'accoutumera point, et qui discrédite leur impiété, en lui enlevant sa raison d'être. Il ne serait pas indigne de la chaire de réunir un choix de ses discours; du moins, ceux qui les ont écoutés, y retrouveraient un souvenir de leur pasteur, et les accueilleraient comme un écho de sa tombe.

Mais toute puissance, sur les modestes comme sur les plus vastes théâtres, a ici-bas ses limites; et si intelligent, si éloquent, si dévoué que fut M. Baranger, il ne réussit pas toujours à détruire cette indifférence, fruit du respect humain, de la paresse d'esprit et de cœur et des préjugés, qui retient tant d'hommes au seuil de l'accomplissement complet de leurs devoirs religieux. Il voulut préparer à Baugé une nouvelle génération, sinon plus chrétienne de sentiments, plus énergique du moins dans leur manifestation. Il trouvait un legs pieux de ses prédécesseurs dans une modeste communauté, vouée à l'instruction des jeunes filles et à la visite des malades; mais les sœurs de la Providence n'étaient pas assez nombreuses et se recrutaient trop difficilement pour répondre aux projets de M. Baranger. Il les fit réunir à la florissante communauté de Saint-Charles d'Angers; il agrandit les classes, les bâtiments, ouvrit à la nouvelle colonie une vaste communauté ; et lorsqu'après de laborieux efforts, au lieu de quatre sœurs qu'il avait primitivement, il en eut réuni dix-huit;

lorsque sur l'emplacement d'une classe modeste et d'une école contestée, il eut étendu et décuplé les salles, créé un asile maternel et bâti un pensionnat, il put croire, après tant d'obstacles vaincus, que Dieu avait béni ses desseins et couronné l'œuvre de son cœur. La Providence, en effet, a été l'œuvre de prédilection de M. Baranger; il y a consacré ses luttes les plus ardentes et sa vie; pourquoi son cœur n'y repose-t-il pas, entouré de l'affection reconnaissante des religieuses et des enfants, et comme gardien de la maison, où il avait mis toute son âme? Là, il a préservé les jeunes personnes contre les entraînements futurs de leur propre faiblesse, et en leur faisant donner une éducation chrétienne, il a su mettre au profit de la religion l'influence de la fille, de l'épouse et de la mère au foyer de la famille. Il s'occupa aussi des jeunes garçons, et il le fit avec autant de succès.

Le collége de Baugé avait eu des jours de prospérité et d'éclat; mais diverses causes paralysaient le zèle de ceux qui l'administraient, et sa célébrité passée ne consolait personne du délabrement de l'heure présente. On se reportait en 1850 avec orgueil et avec regret à une époque déjà éloignée, où le collége, sous la direction de M. l'abbé Levacher, frère du dernier curé, réunissait dans ses murs une nombreuse jeunesse; on espéra que le collége, s'il était confié à Monseigneur, retrouverait son premier éclat. M. Baranger seconda les vœux des habitants, l'administration municipale les formula en son propre nom, et, sur la demande du maire, M. Armand de Melun, montré seulement à Baugé et trop tôt perdu pour lui, Monseigneur prit en main les destinées du vieil établissement; sa prospérité dès lors a justifié toutes les prévisions.

Tout homme supérieur a une qualité dominante, qui explique l'influence qu'il exerce et sert à le caractériser. M. Baranger fut un homme puissant par le caractère et par l'autorité morale; chez lui, les facultés étaient complètes, et il y avait entre elles mesure et harmonie; rien de heurté, ni d'incohérent ne détruisait l'équilibre dans cet esprit supérieur. On trouvait en lui des vues élevées, une imagination féconde, un sens droit et pratique, des connaissances solides et variées, une ferme et constante volonté, une conduite toujours digne et sensée. Il aimait l'ordre, la

hiérarchie, l'esprit de discipline ; c'étaient là les habitudes de son esprit, et rien ne lui était plus antipathique que le défaut de mesure dans le langage et dans les opinions. Mais il était encore un esprit large, ouvert, exempt de préjugés et de routine ; il connaissait son siècle, et il n'en reprouvait pas toutes les tendances.

Tant de qualités si rares étaient soutenues et rehaussées par un cœur excellent. Cette parole de Bossuet, « lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons, » trouvait en M. Baranger son application. En l'approchant, on ne trouvait en lui ni sécheresse, ni égoïsme, mais un cœur excellent, hospitalier, indulgent pour les hommes, sans fiel et sans rancune. Il ressentait l'injustice autant que personne, mais il savait oublier, âme énergique en toute chose, quoique impuissante pour la haine.

Ses rapports avec les autorités civiles étaient pleins de modération et de sagacité. Jamais la lutte qu'il dût soutenir quelquefois pour la défense des intérêts religieux dont il était chargé, ne dégénéra en querelle personnelle : il rendit constamment hommage aux qualités de ses adversaires, et il faisait la part de leur situation, de leurs préjugés et de leur origine. Rempli de conciliation, et étranger à tout accès de zèle imprudent, ne connaissant ni les paroles hautaines, ni les actes arrogants, il montra plus d'une fois dans sa carrière militante qu'il savait lutter au besoin, avec énergie et constance, pour la justice et la vérité. Ardent et sachant se contenir, calme et hardi, plein de patience et de dextérité, ne recherchant point les querelles, mais inaccessible à la peur et au découragement, et caractère vraiment viril, M. Baranger a exercé autour de lui pour le bien de la religion, l'influence la plus grande, la plus légitime et la moins contestée.

L'opinion publique ne sépara jamais son nom de celui des prêtres les plus éminents du diocèse : ni M. Gourdon, curé de la cathédrale, ni M. Bernier, vicaire-général, plus élevés en dignité, pour ne parler que des morts, n'obtinrent une plus grande estime. Si honorable que fût sa situation, on le jugeait supérieur à elle ;

et ce n'était que justice, car il a montré, croyons-nous, des qualités de caractère et d'esprit, faites pour atteindre et pour suffire à une destinée plus grande pour lui-même et plus utile pour l'Eglise.

Je n'ai point la prétention d'écrire la vie de M. Baranger; elle n'est point contenue tout entière dans les faits que je viens d'esquisser. L'histoire véritable d'un prêtre se confond avec l'histoire intime des âmes qu'il a éclairées par sa parole, soutenues par ses conseils et sanctifiées par les sacrements. Nous ne voyons ici-bas que l'aspect extérieur des choses et des hommes; la meilleure biographie de M. Baranger est déjà faite : Dieu l'a écrite lui-même, mais nous ne la lirons qu'au ciel.

Aux différents synodes tenus par Mgr Angebault, M. Baranger occupa un rang distingué. A l'ouverture de celui de 1859, il lut un remarquable discours où il traita de l'influence des évêques sur la société civile. Son style ferme, nourri par la pensée, était plein d'images, alerte et vivant. Il a laissé un trop petit nombre d'écrits, mais ils suffisent pour donner une haute idée de son talent littéraire. Au synode de 1863, où il remplit les fonctions de promoteur, il fut l'interprète ému de la gratitude et du dévouement du clergé pour son digne chef; mais dans un sujet où il n'avait qu'à écouter son cœur et le sentiment universel, personne ne put songer à le louer d'avoir échappé à la vulgarité et atteint l'éloquence.

A la fin d'un de ses discours imprimés, et qu'il avait prononcé en 1862 à la bénédiction de la première pierre du tribunal de Baugé, il émettait le vœu de voir s'élever pour sa paroisse une église nouvelle; c'était depuis quinze ans l'un de ses plus ardents désirs, l'ancienne ne suffisant plus aux besoins du culte ni à l'importance de la cité. Les circonstances semblaient favorables, les autorités civiles appuyaient ses désirs, la population appelait l'œuvre nouvelle, lui-même semblait encore dans la vigueur de l'âge et il était dans la maturité du talent. Hélas! Dieu s'est contenté de ses vœux, et il est mort sans les avoir réalisés.

Il revenait d'Angers, où il était allé célébrer le cinquantième anniversaire de prêtrise de son vénérable évêque, lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter vingt

mois plus tard. Il remplit cependant son ministère jusqu'au dimanche de la Quasimodo 1866, où un coup de foudre de la paralysie parut enlever tout espoir de guérison. La mort ne vint pas cependant, et il retrouva assez de force pour célébrer de temps à autre le saint sacrifice de la messe. Il languit quinze mois, avec des oscillations de rechute et de santé relative. Son intelligence resta lucide, et sa volonté ferme jusqu'à la fin; mais la décadence physique était visible, elle s'accentua tous les jours davantage. L'expression ne venait pas sur ses lèvres, et sa langue cherchait vainement le mot qui rendît sa pensée. Sa volonté seule soutint son corps défaillant, et la nature qui s'affaissait ne fut plus défendue bientôt contre la mort que par l'énergie de son âme. A partir de Pâques, il ne parut plus vivre que des jours qu'il dérobait à la mort. Il assista, calme et résigné, à la lente décomposition de sa vie, et dans les méditations solitaires de son âme, calculant chaque semaine et chaque jour les pas qu'il faisait sur la pente de sa tombe, il offrit son sacrifice à Dieu, qui seul a pu en mesurer l'étendue et la douleur.

Son cercueil a été populaire : rien de ce qui pouvait l'honorer et consoler les survivants n'a manqué à ses funérailles; ni les prières, ni l'empressement religieux des autorités, ni le concours d'un clergé nombreux, ni les flots d'une assistance émue, ni les regrets, ni les larmes. Ses paroissiens lui ont prodigué les hommages qu'on rend aux morts chéris; ils l'ont honoré et béni, comme s'il eût été là pour respirer le doux encens de leur piété filiale. Il a été enseveli au pied de la croix du cimetière; et là, il mêlera sa cendre à celle de ses paroissiens, qu'il a aimés, consolés et sanctifiés. Quand le cercueil est descendu tristement dans la fosse, plus d'un cœur s'est senti brisé; mais nos âmes se sont raffermies à la pensée que les intérêts religieux n'avaient pas dépéri à Baugé entre les mains de M. Baranger, et que l'Eglise pouvait déposer une palme sur la tombe de ce vaillant athlète de Jésus-Christ.

Comme un pasteur endormi au milieu de son troupeau, qu'il repose en paix jusqu'à l'heure de la résurrection, purifié, s'il le faut encore, par nos prières, et sous la garde de nos longs souvenirs!

T. PLETTEAU.

NOTES ET NOTICES ANGEVINES.

Le TE DEUM des Notaires d'Angers.

(3 octobre 1720).

Les archives du Département ont acquis l'an passé d'un brocanteur deux registres in-folio, d'assez chétive apparence, qui ne renferment pourtant rien moins que les délibérations pendant près d'un demi-siècle (1687-1736) de la communauté des Notaires d'Angers. En tête du premier registre, une liste des diverses études donne les noms des titulaires en charge, avec la date de leur mort et des transmissions de l'office à leurs successeurs. Une délibération du 27 mai 1660, homologuée par lettres-patentes de décembre 1662, fixait à 100 livres la taxe due par les nouveaux élus, huit jours après leur réception dans la communauté. Les fils de notaires d'Angers payaient demi-droit. Chaque membre devait de plus à la bourse commune une modeste redevance annuelle de 60 sols, consacrée particulièrement aux dépenses des services religieux qui réunissaient dans l'église des Cordeliers les 29 notaires d'Angers, soit à la messe du premier dimanche de chaque mois, soit aux décès et aux anniversaires de chaque confrère. La messe solennelle se célébrait le surlendemain de Noël, le jour de la Saint-Jean-l'Evangéliste. Au sortir de cette cérémonie, où le dernier maître reçu avait charge de convoquer ses confrères et les invités, la communauté tenait sa grande réunion dans les cloîtres, écoutait les comptes, les propositions, les rapports de son syndic. Les plus grosses questions, en dehors des taxes et des exigences du fisc sans cesse envahissantes, n'allaient guère qu'à disputer des préséances. Les consuls des marchands surtout

se montraient intraitables et ne manquaient pas en toute occasion officielle de prendre et de garder, sans crainte des scandales ni des horions, le premier pas après les avocats, au détriment et à l'indignation des notaires. Placets, procès ne faisaient qu'irriter la querelle. Entre deux, de temps à autre, la discorde entrait dans la compagnie et se trahissait par des éclats, des scissions, des scènes violentes. Le danger pourtant n'était peut-être pas là, mais dans l'indifférence qui bientôt fit déserter les réunions. Les procès-verbaux s'en plaignent. Qu'y faire, quand aucun expédient ne suffisait plus à ramener les mœurs, les intérêts transformés? Le temps était bien passé, au XVIIIe siècle, de ces petites chapelles laïques et de ces confréries de bourgeois, et le lien de dévotion bien relâché, qui les ralliait autrefois autour de quelque fondation pieuse loyalement desservie ; mais qu'une fête publique mît en jeu quelque émulation de zèle ou de gloriole, on retrouvait, fidèles autour de leur syndic, nos maîtres notaires avec robe longue et bonnet carré de cérémonie, rivalisant de luxe, — et quel luxe ! pour l'honneur de la compagnie. C'est le récit d'une de ces mémorables journées, qu'il nous paraît curieux de relire dans toute sa sincérité naïve. Par nos temps de triomphantes fêtes et de magnificence publique et privée, c'est presque une drôlerie que cette réjouissance, tant applaudie, de nos grands pères, ces écoles de violons et flûtes douces et ces « 79 lanternes avec leur chandelle de suif d'un quarteron pièce, » admirées de toute la ville. Nous avons le soleil électrique et les symphonies à coups de canon ; et tout le reste aussi, fort heureusement, a bien changé ; je crois pourtant qu'on rencontrerait encore par les rues d'Angers ou de quelque autre capitale ces foules émues qui se pressent partout où flambent et fument les girandoles et les lampions.

CÉLESTIN PORT.

Aujourd'hui trois octobre 1729, en exécution de la conclusion dernière écrite, la communauté des notaires royaux de la ville et fauxbourgs d'Angers a fait chanter dans l'église des révérends

religieux Cordeliers dudit lieu une grande messe et un *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de la naissance de Monseigneur le Dauphin, ce qui a esté fait de la manière qui suit :

Premièrement le 2 octobre au soir, la ditte cérémonie fut annoncée par le son de toutes les cloches du couvent desdits Cordeliers; ce qui fut réitéré le lendemain à 6 heures du matin et à 10 heures; et à cet effet le grand autel de la ditte église fut orné et paré de toutes les relicques et des plus beauz ornements dudit couvent, et fut illuminé de deux douzaines de sierge de trois quarterons chacun de sire blanche, tous posés dans des chandeliers d'argent, et le cœur de la ditte église fut aussi illuminé de deuz douzaines de sierges aussi de sire blanche, qui furent mis au hault et autour du cœur.

Ledit jour 3 octobre, sur les neuf heures du matin, tous les notaires de cette communauté s'assemblèrent en la maison de M. Bossoreille, lors sindic, étant tous en robbe longue et bonet, sur les dix heures se transportèrent dans laditte église dudit couvent des Cordeliers et ayant pris place dans le cœur assistèrent à laditte grande Messe et *Te Deum*. Laditte messe fut chantée par lesdits religieux de la manière la plus solennelle dont ils ont de coutume d'user dans les plus grandes festes avec l'orgue de laditte église, revestus des chassubles, chappes et autres ornemens les plus riches dudit couvent. A l'élévation du saint sacrement de la messe, il fut fait une décharge de toutes les boistes de l'hotel de ville dudit Angers que l'on avoit fait transporter dans le jardin dudit couvent; ce qui atira une grande foulle de peuple dans laditte église. A la fin de la messe, le *Te Deum* fut entonné par le révérend gardien dudit couvent, qui avoit dit laditte messe, et après fut continué et chanté solennellement par la musicque de la cathédralle de cette ville que laditte communauté avoit demandé à cet effet et par plusieurs escolles de violons, basse de violle, fluste d'Ailmaigne, haultbois et autres instruments de simfonie, ce qui se passa à la grande admiration, aplaudissement et aclamation de tous ceux qui estoient dans laditte église; et pendant ledit *Te Deum*, il fut aussi fait une décharge de touttes lesdittes boistes de la ville.

Pour illustrer davantage la feste que lesdits notaires faisaient de la naissance de Mgr le Dauphin et pour manifester leur joye, ils avoint demandé à M. le Maire les lanternes de la ville dont ils en avoint fait couvrir toutte la face de devant la maison dudit sieur sindic depuis le ballet jusqu'au sommet d'icelle, et au desus duquel avoint fait élever une piramide à chacun coing de laquelle on y avoit attaché une lanterne qui par ce moyen parroissoit bien au desus de la couverture de la ditte maison, de sorte qu'il y avoit soixante et dix neuf lanternes dans chacune des quelles on y avoit mis une chandelle de suif d'un quarteron pièce, lesquelles furent toutes alumées sur environ les sept heures du soir; ce qui fit une des plus belles illuminations qui aient paru dans la ville, qui fut aplaudie et admirée de toutte la ville, qui attira au devant de la porte de laditte maison une grande foulle de peuple depuis le commencement jusqu'à minuit passé ; et laditte foulle estoit si grande, que l'on fut obligé d'avoir des soldats de la garnison du chasteau, que l'on mis à la porte de laditte maison pour en deffendre l'entrée.

Sur les six heures du soir, commença dans la ditte maison dudit sieur sindic le concert de plusieurs voix, qui chantèrent en musicque plusieurs pièces d'opéra et motais, assistez et s'accordant avec plusieurs instruments de simphonie, comme viollons, basse de violle, haultbois et flutte dousse; ce qui fut exécutté à la satisfaction tant desdits notaires, que de nombre de personnes qui estoient entrées dans la ditte maison et encore de ceux qui estoient dans la rue estant à portée de tout entendre; ce qui dura jusqu'à sept et demye que lesdits notaires avec lesdits sieurs de musicque et simphonie allèrent audit jardin dudit couvent des Cordeliers pour voir tirer les fusées de feu d'artifice au nombre de 50, que laditte communauté avoit acheptée pour laditte feste, qui devoient estre tirées de desus les murs du rempart de cette ville, estant au devant dudit jardin; et y estant arrivé fut fait d'abord une décharge de touttes les dittes boistes de la ville, ensuitte les dittes fusées de feu d'artifice furent tirées; après quoy on se retira dans laditte maison dudit sieur sindic qui estoit illuminée dans le dedans convenablement à la feste dont estoit ques-

tion, et pour le repas qui fut servi tant pour lesdits notaires que pour lesdits sieurs de musique et simphonie aux dépens de laditte communauté; et sur le milieu du repas, l'on réitéra pareille décharge de toutes lesdittes boistes de la ville, qui estoient dans ledit jardin. Peu de temps après, lesdits sieurs de musique et de simphonie recommencèrent leur concert et à chanter et jouer de touttes sortes d'airs et chansons; ce qui continua jusqu'à quatre heures après minuit. Le tout se passa non-seullement au grand contentement desdits notaires, mais encore du publicq, qui depuis en a divulgué son témoignage d'aplaudissement, disant que la feste et réjouissance des notaires d'Angers avoit surpassé touttes celles qui avoient esté faites en ville pour la naissance de Mgr le Dauphin.

(*Archives de Maine-et-Loire. Série* E. NOTAIRES.)

CHRONIQUE.

M. Beulé à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers. — Eloge de Rotrou, prononcé à Dreux, par M. de Falloux. — Mort de M. Grégoire Bordillon.

Vers la fin du mois dernier, un des membres les plus distingués de l'Institut, M. Charles Beulé, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, est venu passer quelques jours à Angers. C'est là une de ces visites dont on ne laisse pas s'effacer le souvenir, et sur lesquelles tout chroniqueur ou journaliste a le devoir de dire au moins deux mots à ses lecteurs. Archéologue éminent, éloquent professeur et spirituel écrivain, M. Beulé a le droit de compter partout sur des hommages; mais il a de plus pour nous le mérite d'être né en Anjou (à Saumur), et il ne faut pas s'étonner qu'il ait trouvé ici un accueil particulièrement vif et chaud. Pendant son séjour dans notre cité, on l'a prié de vouloir bien présider une réunion de la *Société d'agriculture, sciences et arts*. Nous devons savoir gré de l'idée à M. Adolphe Lachèse, qui dirige avec tant de zèle les travaux de cette Société, et ne néglige aucune occasion d'augmenter ou de renouveler l'intérêt des séances. M. Beulé a accepté l'invitation avec le plus aimable empressement, et nous avons eu une soirée littéraire dont le charme a été un démenti complet à cette boudeuse affirmation de Montaigne : « Il y a toujours un énorme déchet du plaisir senti sur le plaisir imaginé. » L'auditoire était nombreux, et l'ordre du jour habilement composé. Une critique sévère et très-fine, par M. Eliacin Lachèse, de certaines innovations téméraires qui se sont introduites dans la musique moderne; des réflexions fort justes et un peu mélancoliques de M. Paul Belleuvre sur les toiles exposées au salon de 1867; quelques observations judicieuses et instruc-

tives de M. le commandant Prévost sur une ancienne peinture murale de l'hôpital Saint-Jean, et une étude très-attachante de M. Godard-Faultrier sur un vase des premiers siècles chrétiens, trouvé dans les ruines de Carthage, voilà les travaux qui ont été lus en présence du savant secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts. On ne pouvait choisir des sujets mieux assortis à ses goûts et à son érudition, et parler de Carthage surtout, devant le sagace explorateur de la côte tunisienne, c'était l'aiguillonner d'une pointe bien excitante. M. Beulé a d'abord écouté, et avec une attention si constamment éveillée, qu'on pouvait deviner presque toutes ses impressions, tous ses jugements, au jeu de ses traits mobiles et déliés. Puis, les lectures terminées, il a pris la parole, et, pendant plus d'une heure, il a captivé toute l'assemblée par une de ces improvisations rapides, ailées, qui font parcourir en quelques instants à un auditoire mille régions immenses et d'aspects divers. Avec une fermeté de principes, toujours tempérée par l'aménité du langage, il a exprimé ses opinions sur chacun des mémoires qu'il venait d'entendre, glissant ici une légère objection, là un éloge délicat, et partout jetant la lumière sur les questions les plus enveloppées d'ombre. Il a parlé de la musique et de la peinture, non en critique exclusif, découragé par les défaillances ou les paradoxes du présent, mais en philosophe confiant dans la fécondité et dans les rajeunissements du génie humain; il a parlé de Rome et de Carthage, des civilisations détruites et des grands monuments ensevelis sous la poussière des siècles; du Bosphore et de la Méditerranée, des montagnes de l'Afrique et des collines de la Grèce, de la littérature parisienne et du mouvement intellectuel de la province, et, s'il l'eût osé, ou si la circonstance l'eût permis, il eut bien certainement parlé politique, car il s'est échappé de ses lèvres frémissantes plus d'une piquante allusion aux principes de cette science difficile. Ce n'était pas un discours ni le méthodique résumé des travaux d'une séance : c'était l'effusion libre et familière d'un esprit supérieur, répondant à une foule de muettes interrogations; c'était un récit changeant et animé, composé au vol de la pensée, avec les inspirations spontanées du sentiment et les ingénieuses saillies de l'imagination, avec

les poétiques souvenirs du voyageur et les graves méditations d'une intelligence exercée aux fortes études. Les liens qui unissent M. Beulé à l'Anjou sont aujourd'hui plus resserrés que jamais ; le nœud cependant sera bien plus étroit encore, le jour où nous pourrons lire un article signé de son nom dans cette modeste *Revue*, à laquelle il a promis sa collaboration avec tant de bienveillance.

Pendant que M. Beulé visitait ainsi notre ville, une autre de nos célébrités les plus chères, M. de Falloux, de l'Académie française, prononçait à Dreux l'éloge de Rotrou. M. de Falloux, c'est un orateur et un écrivain du premier rang; son nom est mêlé aux plus graves événements de notre histoire contemporaine ; il vient fréquemment à Angers; il assiste à la plupart de nos réunions littéraires; il écrit à chaque instant dans nos journaux, dans les annales de nos sociétés savantes, et nous n'avons rien à apprendre sur son caractère et son talent aux lecteurs de la *Revue*. On connaît sa parole brillante et persuasive; on sait tout ce qu'il y a de traits vifs et délicats dans les portraits qu'il trace, tout ce qui se revèle parfois de hardiesse et de force pénétrante sous la grâce de son langage, tout ce que son âme chrétienne renferme à la fois de fière indépendance et d'affectueux sentiments. L'Académie ne pouvait s'en remettre à une voix plus éloquente (ceci soit dit avec toute la déférence due au discours de M. Legouvé) du soin de louer l'auteur de *Saint-Genest* et de *Venceslas*. Rotrou, que Corneille, par tendresse et modestie, appelait son père, n'est pas assurément une des principales gloires de la poésie française. On ne trouve chez lui ni l'originalité d'un maître, ni l'audace d'un novateur, ni cette puissance d'observation à laquelle se reconnaissent les grands génies dramatiques. Son style est souvent obscur ou boursouflé d'emphase espagnole, et les intrigues de ses pièces ne sont pas toujours conduites selon les lois d'une saine raison. Mais il avait le goût du généreux et du juste; il aimait l'héroïsme, et, sous l'impulsion de ses nobles instincts, il a quelquefois atteint au vrai pathétique, exprimé la passion dans des vers simples et nerveux que les meilleurs poëtes de notre scène pourraient lui

envier. Rotrou a d'ailleurs été un courageux citoyen et un martyr du devoir : il a donc beaucoup de droits aux respects de la postérité. M. de Falloux a su très-bien honorer cette mémoire. Il a jugé l'auteur en critique indépendant et éclairé, sans l'élever trop haut, mais aussi sans rien oublier des qualités qui le distinguent, et il a décerné au magistrat dévoué l'hommage sans réserve d'un cœur qui connaît le prix des sacrifices accomplis sur l'ordre de la conscience.

Nous voudrions fermer ici notre chronique; mais il nous reste encore à mentionner un événement qu'on ne nous pardonnerait pas de passer sous silence. Il s'agit de la mort si rapide et si imprévue de M. Grégoire Bordillon, conseiller municipal d'Angers, et ancien préfet du département de Maine-et-Loire. Les journaux ont rendu compte des derniers instants de cet homme d'esprit et de cœur, aux allures si franches et à la sensibilité si expansive; ils ont reproduit les touchantes paroles qui ont été prononcées sur sa tombe par M. Montrieux et M. Carnot; nous n'avons donc plus aujourd'hui qu'à venir ajouter aux témoignages de douleur des vieilles amitiés l'expression discrète de nos regrets particuliers. M. Bordillon était l'antagoniste le plus véhément de notre foi et de nos opinions; il avait des enthousiasmes qu'il nous était impossible de partager, et il combattait souvent des doctrines et des institutions avec lesquelles nous eussions bien voulu le réconcilier. Est-ce donc une raison pour que sa disparition soudaine ne nous cause aucune tristesse, et pour que nous ne disions pas tout haut en quelle estime nous avions ce ferme et loyal caractère? Le premier mérite de M. Bordillon, c'était d'avoir l'antipathie de toute servilité, le mépris des âmes adulatrices et le dédain de la sottise arrogante. Il avait à ce sujet des colères d'Alceste dont on aimait à entendre les mâles accents, et qui s'échappaient parfois en saisissantes images. Il possédait cette autre qualité fort rare de s'expliquer ouvertement avec ses adversaires, et de ne jamais dénaturer leur pensée pour se créer des facilités de réfutation. Il opposait principe à principe, respectait toute conviction sincère, et ne cherchait jamais à éluder, par des mouvements subtils ou des retraites si-

mulées, les poursuites d'une argumentation pressante. M. Bordillon enfin était doué d'un cœur ardent et généreux, et c'est par là surtout qu'il s'était conquis tant de popularité dans sa ville natale. Toute souffrance le touchait; il se penchait vers toute faiblesse délaissée ou opprimée, et dès qu'il voyait un péril menacer ce qu'il avait pu quelquefois compromettre lui-même involontairement par les impétuosités de sa parole, il étendait la main pour le détourner. C'est que M. Bordillon, à travers les évolutions et les rêves de sa philosophie aventureuse, avait conservé très-pures et très-claires, au fond de son âme, ces grandes vérités primordiales de la conscience, aujourd'hui si méconnues ou si obscurcies, qui sont la source des vertus civiques aussi bien que des vertus privées. Il a eu la droiture et la bonté; il a traversé de difficiles épreuves avec une dignité ferme et courageuse : Dieu le jugera, nous l'espérons, avec clémence. M. Montrieux disait hier : « Il était éminent par lui-même, indépendamment de tout » prestige extérieur. Son originalité pleine d'abandon, la liberté » de ses mouvements et de ses attitudes, comme l'expression » qu'il savait parfois donner aux grands traits de son visage, » appelaient la familiarité et la confiance, et savaient au besoin » commander la réserve et le respect. » C'est bien là le portrait du concitoyen que nous venons de perdre. Nous chercherons souvent encore du regard, aux angles de nos rues, sur nos promenades et sur nos places publiques, cette figure un peu étrange et que la jeune géneration regardait souvent avec surprise, mais autour de laquelle adolescents et hommes mûrs, amis et contradicteurs, allaient se grouper si volontiers.

ALBERT LEMARCHAND.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES NOMS DES OISEAUX, expliqués par leurs mœurs, ou **Essais étymologiques sur l'Ornithologie**, par M. l'abbé VINCELOT.—*Angers*. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1867. 1 vol. in-8°, avec gravures.

L'histoire naturelle est une des sciences qu'on aime et qu'on étudie le plus en Anjou. Il est vrai que notre département n'est pas l'un des moins riches en curiosités des *trois règnes,* comme disent encore les savants restés fidèles aux vieilles traditions classiques. Nous avons des forêts, des rivières et des étangs qui recèlent les animaux les plus variés; sur nos collines et dans nos fraîches vallées croissent des plantes de toute nuance et de tout arome, dont quelques-unes sont de la plus rare espèce; dans nos plaines et dans nos marais volent ou rampent des insectes de toute forme et de toute robe, et, avec les innombrables fossiles de nos roches, on pourrait recomposer la faune et la flore antédiluviennes. Aussi ne manquons-nous pas de naturalistes laborieux et distingués dont les travaux sont remarqués des maîtres de la science, et notre ville possède-t-elle une Société linnéenne très-active, qui compte parmi ses correspondants plusieurs membres de l'Institut, tels que MM. Chevreul, Flourens et de Quatrefages.

M. l'abbé Vincelot appartient à cette Société, et c'est à l'ornithologie qu'il consacre les loisirs d'une vie sacerdotale conduite avec autant de dignité modeste que de zèle pieux et éclairé. S'occuper des oiseaux, étudier leurs mœurs et leur histoire (car ils ont une histoire, plus facile et moins périlleuse à débrouiller que celle des hommes), écouter leurs chants, les suivre du regard, tantôt dans l'air où ils voltigent, tantôt sous les branches où ils vont suspendre leurs nids, n'est-ce pas le meilleur emploi qu'on puisse faire des heures de liberté qui s'écoulent entre les graves devoirs? On est d'ailleurs toujours sûr d'intéresser, quand, après avoir bien observé, on se met à raconter les travaux et les aventures de ces charmants voyageurs, dont nous envions tant quelquefois les ailes rapides.

Le livre de M. l'abbé Vincelot pourrait bien être l'un des meilleurs et des plus instructifs qu'on ait publiés de nos jours sur cette partie de l'histoire naturelle. Il est écrit dans un style excellent, très-vif et très-limpide, qui n'est pas celui de la folle fantaisie, et qui n'est pas non plus celui de la science froide et morne. On y trouve en même temps des descriptions de la plus scrupuleuse exactitude, des légendes poétiques ou touchantes, des appréciations fines et ingénieuses, beaucoup de pensées élevées, et une critique très-sage, toujours appuyée de sérieuse érudition. La fortune d'une œuvre ainsi composée n'est pas douteuse, et déjà, nous assure-t-on, les suffrages de plusieurs naturalistes en renom sont arrivés à l'auteur.

A. L.

La Bibliothèque d'Angers a reçu dernièrement, du Ministère de l'Instruction publique, plusieurs ouvrages importants que nous signalons aux archéologues et aux artistes studieux :

Ninive et l'Assyrie, par VICTOR PLACE, ouvrage publié par ordre de l'Empereur. — *Paris*. Imprimerie impériale. In-folio.

Mission de Phénicie, dirigée par M. ERNEST RENAN, membre de l'Institut. — *Paris*. Imprimerie impériale. In-folio.

Expédition scientifique en Mésopotamie, par MM. FULGENCE FRESNEL, FÉLIX THOMAS et JULES OPPERT ; publiée sous les auspices de S. E. M. Achille Fould, ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, par M. JULES OPPERT. *Paris*. Gide et Baudry. In-folio.

Etude sur l'architecture lombarde et sur les origines de l'architecture romano-byzantine, par F. de DARTEIN, ingénieur des Ponts et Chaussées. — *Paris*. Dunod. In-folio.

Thermes de Luxeuil, dessinés et gravés par AUGUSTE GARNIER. — *Paris*. In-folio.

Etudes d'architecture chrétienne, par M. A. GARNAUD. — *Paris*. Gide et Baudry. In-folio.

Le Sérapéum de Memphis, découvert et décrit par AUG. MARIETTE, ouvrage dédié à S. A. I Mgr le prince Napoléon. — *Paris*. Gide. In-folio.

Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861 et publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, par GEORGES PERROT, EDMOND GUILLAUME et JULES DELBET. — *Paris*. Firmin Didot. In-folio.

Collection Sauvageot, dessinée et gravée à l'eau-forte, par EDOUARD LIÈVRE, accompagnée d'un texte historique et descriptif, par M. A. SAUZAY. — *Paris*. Noblet et Baudry. In-folio.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant*.

Angers, imp. E. Barassé.

INDEXED

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Troisième livraison. — Septembre 1867.

SOMMAIRE :

Du sentiment des arts chez les Chinois et les Hindous. (Deuxième partie.) — Th. Pavie.
De la littérature Allemande : l'Ecole Souabe. — C. Diez.
Fragments d'un Voyage en Espagne : L'Escurial, Philippe II. — E. Pottou.
Blordier-Langlois (Autobiographie).
Cahier du Tiers état de la sénéchaussée de Saumur aux États-généraux de 1614. — C. Port.
Chronique. — A. Lemarchand.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83.

1867

NOMS DES COLLABORATEURS.

MM. ADVILLE, bibliothécaire en chef.
AFFICHARD, avocat.
ALLAIN-TARGÉ (Henri).
ANDRÉ (Jules), rédacteur de l'*Union de l'Ouest*.
BAZIN-MEAUZÉ.
BELLANGER (Philippe), avocat.
BEAUREPAIRE (de), substitut du procureur impérial du Mans.
BEULÉ, membre de l'Institut.
BIÉCHY, professeur de philosophie.
BODAIRE (l'abbé), aumônier du Lycée.
BOURCIER (Camille), président à la Cour impériale.
BROSSARD DE CORBIGNY, ingénieur des mines.
CHAMARD (Dom), bénédictin de Solesmes.
CUMONT (vicomte Arthur de).
CUNE, professeur de rhétorique.
DAILLIÈRE, bibliothécaire de l'Université.
DECHARME, professeur de sciences.
DESCHAMPS (l'abbé).
DIEZ, censeur du Lycée.
DURAND (Hippolyte), professeur au Lycée Bonaparte.
FALLOUX (comte de), de l'Académie française.
FARGE, docteur-médecin.
GIDEL, professeur au Lycée Bonaparte.
GODARD-FAULTRIER, directeur du Musée d'Antiquités.
GUILLORY aîné, président honoraire de la Société industrielle.
JOUBERT (André).
LAIR, procureur impérial à Baugé.
LEMARCHAND (Albert), bibliothécaire.
LIVET (Ch.)
MAZE, professeur d'histoire.
MARCHEGAY (Paul), ancien archiviste du département.
MOURIN (Ch.), ancien professeur d'histoire.
PAVIE (Théodore).
PAVIE (Victor).
PIOLIN (Dom Paul), bénédictin de Solesmes.
PLANCHENAULT, président honoraire.
PLETTEAU (l'abbé), curé de Marcé.
POITOU (Eugène), conseiller à la Cour impériale.
PORT (Célestin), archiviste du département.
RENOUARD, rédacteur en chef du *Bibliophile de l'Ouest*.
RICHARD (Max), président du Tribunal de commerce.
SOLAND (Aimé de), président de la Société linnéenne.
SOLAND (Th. de), conseiller à la Cour impériale.
SORIN (J.), inspecteur honoraire d'Académie.
SORIN (Elie).
THENAISIE (Charles).
VILLOUTREYS (comte Ernest de).
VINCELOT (l'abbé).

DU SENTIMENT DES ARTS

CHEZ LES

CHINOIS ET LES HINDOUS (1).

III.

Entre l'Inde et la Chine le contraste est complet. Les qualités solides qui ont fait la durée de celle-ci, manquent absolument à celle-là; en revanche, la première possède au plus haut degré les facultés intellectuelles qui paraissent le moins développées chez la seconde. Entraînés à la poursuite de l'idéal, les Hindous n'ont jamais su régler les élans de leur imagination. Ce n'est pas par eux qu'a été inventée la fable de la Vérité sortant nue du fond d'un puits; ils la verraient plutôt émerger du milieu d'un nuage, resplendissant de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Dans les monuments sans nombre qu'ils nous ont légués, se trahit cette passion du surnaturel qui les éblouit et les égare. La vie présente les occupe bien moins que la vie future, et, pourtant, ils sont les maîtres, par droit de conquête, du sol qu'ils foulent. A la différence des Chinois courbés vers la terre qu'ils cultivent, ils l'ont couvert des symboles de leurs croyances, et leurs divinités y poussent comme une végétation naturelle. L'Inde est comme un temple immense; ici des sanctuaires mystérieux se creusent au sein des montagnes, là des rochers sont sculptés en forme de temples ornés de statues; ailleurs, ce sont les troncs des arbres qui prennent la forme des objets extraordinaires auxquels la superstition la plus aveugle a

(1) Voyez la *Revue de l'Anjou*, 1re livraison, page 19.

pu seule vouer un culte. De tombeaux, on n'en voit nulle part (1); tandis que les Chinois honorent d'un respect religieux les sépultures de leurs ancêtres, réservant aux défunts autant de place qu'il en faut pour nourrir les vivants, les Hindous brûlent leurs morts, comme pour réduire à néant ce pauvre corps condamné à subir une longue série de transformations. On le voit, la race aryenne et la race chinoise obéissent à des convictions qui n'ont entre elles aucune affinité. Cependant, à leur origine, les tribus aryennes avaient, elles aussi, des mœurs simples et pastorales, et leur religion n'était qu'un naturalisme assez semblable à celui des anciens mages. Comment donc, par le fait de leur établissement sur le sol de l'Inde, en sont-elles venues à s'agenouiller devant des idoles à l'aspect terrible, aux attributs menaçants? Comment, arrivées au terme de leur migration, ont-elles échangé contre un polythéisme grossier dans ses pratiques et extravagant dans ses symboles, les rites plus naïfs de leur culte primitif?

Ces questions seraient faciles à résoudre si les Hindous avaient été doués, au même degré que les Chinois, du sentiment de la réalité; mais comme ce peuple, aux aspirations poétiques, ne nous a laissé d'autres annales que des légendes merveilleuses et des épopées sans date, et d'autre histoire que celle de ses idées, on en est réduit à des conjectures, quand on cherche à s'expliquer de quelle manière s'est développé, au sein de la société hindoue, cet instinct du grandiose et du surnaturel qui a produit dans le domaine des arts tant d'œuvres étonnantes.

Essayons d'abord de suivre, à travers l'obscurité des âges lointains, la marche des Aryens depuis leur départ des rives de la mer Caspienne, jusqu'à leur établissement sur les bords de la Djamouna et du Gange. Cette période, qui embrasse des siècles, n'a laissé de traces dans aucun monument écrit; seulement les hymnes védiques nous font entrevoir les tribus émigrantes groupées autour de leurs chefs, et voyageant avec leurs troupeaux au

(1) Ceux que l'on admire auprès de Dehly et ailleurs, appartiennent à des princes mahométans. Nous ne nous occupons point ici de ce qui se rapporte à l'Inde musulmane qui a reçu ses inspirations de la Perse.

milieu de pays inconnus qu'habitent des races ennemies. Ce n'est pas sans une vague inquiétude, sans une superstitieuse terreur, — dont l'impression vivement ressentie se révèlera dans la mystérieuse obscurité des temples souterrains et dans l'aspect menaçant des idoles, — que le peuple aryen se dirige vers la terre promise, aux gras pâturages, traversée, comme l'Eden de la Bible, par des fleuves immenses. Mais cette terre, objet de leurs constants désirs, les nouveaux venus la trouvent occupée par des populations à la peau noire qui n'appartiennent point à la même famille. Les unes habitent les forêts; sauvages et très-probablement cannibales, elles profitent des ténèbres pour enlever les femmes des émigrants, piller leurs troupeaux et entraver leur marche par des attaques soudaines et réitérées. Ces hordes barbares seront refoulées dans les solitudes désertes ou subjuguées par la force. Mais au bord des fleuves et dans les grottes des montagnes qu'elles savent fouiller pour en extraire les métaux, vivent d'autres tribus plus policées et qui pratiquent les rites d'une religion terrible. Qu'advint-il du contact des Aryens avec les peuples établis avant eux sur le sol de l'Inde? On le devine sans trop de difficulté. Après bien des luttes, bien des combats, une fusion s'opéra, et les premiers habitants, vaincus par l'ascendant qu'exerçaient sur eux les émigrants à peau blanche, race plus jeune, enthousiaste et intelligente, laissèrent ceux-ci prendre racine sur le sol de l'*Arya-Varta* (1). Pour s'expliquer cette prépondérance promptement acquise par les Aryens dans un vaste pays déjà peuplé, il faut admettre que l'émigration continua pendant longtemps, amenant ainsi des renforts à ceux qui, les premiers, avaient tenu tête aux populations hostiles. Il y eut donc un compromis entre les deux races si profondément séparées par la différence de la couleur, du langage et des mœurs; et dans ce

(1) Littéralement : séjour des Aryas, ou hommes honorables. Il est dit dans Manou que l'*Arya-Varta* s'étend de la mer orientale à la mer occidentale, et des monts Himalaya aux monts Vindhyas, — ce qui fait supposer que les deux grandes chaînes de montagnes indiquées par le législateur comme formant les limites de la terre Brahmanique, étaient toujours habitées par ces races primitives que les Hindous qualifiaient d'étrangers et de barbares.

compromis, tout l'avantage resta aux Aryens. Ils traitèrent en esclave la partie la plus grossière et aussi la plus laborieuse des peuples asservis, et la mirent sous leurs pieds en faisant de cette plèbe docile la quatrième et la dernière des castes. Plus tolérants envers les gens de métier, à cause de leurs richesses, ils les placèrent au troisième rang. Puis, des possesseurs de fiefs, des rois et des guerriers, ils composèrent la seconde classe, à laquelle furent conférés de grands priviléges et imposé le glorieux devoir de maintenir l'ordre au dedans et de repousser l'ennemi au dehors; mais ils eurent soin de se réserver la première place, en se déclarant fils de Brahma, possesseurs de toute la terre par droit de naissance, chefs des hommes, ministres et images vivantes des dieux. Une pareille organisation ne pouvait sortir que de la conquête; cette vérité une fois admise, on voit que Brahmanes, Deux-fois-Nés et Aryens sont des termes identiques, des dénominations qui servent à distinguer les vainqueurs des vaincus. Ce qui paraît surprenant, c'est de voir les premiers abandonner aux seconds la puissance temporelle, et ne s'attribuer que la puissance spirituelle; mais patience : la légende qui parle de la destruction complète des guerriers, à propos d'un conflit entre eux et les brahmanes, prouve que ceux-ci s'empressèrent, sous un prétexte quelconque, de ressaisir la totalité du pouvoir dont ils avaient eu la faiblesse de laisser une trop forte part à la disposition de leurs rivaux.

Quelque inviolable et tyrannique qu'elle pût être, cette autorité sur les esprits demeurait plus apparente que réelle. Les croyances des peuples subjugués envahirent la société brahmanique de bas en haut. On en a une preuve dans le double courant d'idées qui se poursuit durant des siècles; d'une part, les rites primitifs des Aryens vont en s'altérant; de l'autre, les superstitions des populations autochtones se glissent jusque dans les livres canoniques du brahmanisme. Il n'est peut-être pas impossible de faire la part de ces deux influences sur l'esprit de la nation hindoue, grâce aux monuments qui nous ont été conservés. Prenons pour exemple un temple qui remonte à une haute antiquité, un de ces sanctuaires taillés dans le roc, où sont groupées toutes les divinités

de l'Olympe indien, celui d'Elephanta, si l'on veut. L'aspect en est saisissant; on ne peut y pénétrer sans se sentir pris d'un vague effroi. Des mains habiles, très-habiles même, guidées par un esprit convaincu, ont sculpté ces statues au front sérieux, aux contours harmonieux, aux lignes nobles et correctes. L'art qui a conçu de pareils types n'en est pas à son début; la nation pour laquelle ces idoles ont été exécutées, a dû penser, méditer beaucoup; elle a sur le divin et le surnaturel tout un système laborieusement construit. Mais, regardons, dans ses détails, ce sanctuaire qui donne le vertige à première vue, et, dans cet examen, procédons de bas en haut, c'est-à-dire, commençons par les conceptions les moins imposantes pour arriver à celles qui sont marquées d'un cachet surhumain. Voici d'abord les divinités d'un ordre inférieur, aux corps difformes, aux allures grotesques, représentations chimériques, ironiques peut-être des génies et des esprits malins devant lesquels tremblaient les populations sauvages avant l'arrivée des Aryens: elles sont, comme leurs anciens adorateurs, réléguées au dernier plan, et forment la dernière caste du monde des dieux. Au milieu des galeries latérales, et dans des attitudes plus graves, trônent des divinités d'un rang plus élevé, celles que le polythéisme a partout honorées, quand il a prêté la forme humaine aux puissances de la nature. Enfin, dans la salle principale, apparaît la triade, — le *Trimourti*, ou triple face, — qui résume en une synthèse éloquente la doctrine du moyen âge brahmanique. Un rayon de la lumière éclatante du dehors perçant les ténèbres du souterrain, promène une clarté tempérée sur la majesté sévère de cette triple face. Le passé, le présent et l'avenir, — ou mieux, la création, la conservation et la destruction des êtres, — tels seront les rôles assignés à ces trois dieux, égaux en pouvoir, réunis dans un seul corps, tant ils sont intimement liés les uns aux autres, et sur le front desquels rayonne je ne sais quelle sérénité terrible. Les traits du *Trimourti* rappellent parfaitement le type aryen, que l'on peut retrouver encore aujourd'hui dans les familles brahmaniques à peau blanche. Et cependant, les Aryens n'ont apporté avec eux, des pays où ils sont nés, ni le mystère de la triade, ni cette habileté à sculpter la

pierre qui ne pouvait être le partage d'un peuple pasteur, errant à travers les plaines. Si, en leur qualité de maîtres et de précepteurs de la nation hindoue, ils ont dû voir dans leurs propres visages le modèle de celui des dieux, il leur a fallu d'abord, pour exécuter ces images, emprunter le secours d'un peuple exercé dans un art nouveau pour eux, celui des aborigènes qui savaient fouiller les montagnes et tailler les rochers. Plus tard, ils deviendront artistes à leur tour, et leur pensée féconde se traduira par des œuvres conçues dans un style à eux. De même aussi, ce sera l'alliance de leurs propres doctrines avec celles de ces populations anciennes, qui produiront dans la religion brahmanique, le dualisme d'abord, puis la triade. La puissance créatrice, ils l'adoraient dans Brahma, qui était pour eux l'expansion, la manifestation extérieure de Brahme, le dieu fatal, le destin. Le génie du mal dont Civa ne fut d'abord que le vague symbole, leur ayant apparu avec ses attributs de destruction dans les sombres divinités auxquelles les aborigènes offraient des sacrifices sanglants, ils l'élevèrent à l'égal du Créateur, avec lequel il demeurera dans un état constant d'antagonisme. Enfin, à une époque comparativement moderne, une secte philosophique (1), ayant prêché un dogme matérialiste qui aboutissait à la non-existence de Dieu, en réduisant l'œuvre de la création à trois principes, la bonté, la passion et les ténèbres, — les brahmanes spiritualistes en prirent occasion d'établir un moyen terme entre les deux divinités rivales : Vichnou, qui conserve les êtres et représente le présent (2), fut comme le trait d'union entre Brahma, qui laisse aller au hasard

(1) Celle qui regarde Kapila comme son fondateur. M. Barthélemy St-Hilaire qui a parlé de cette philosophie, — dite *Çankya*, — avec beaucoup de talent et d'autorité, se plaît à considérer Kapila comme un *libre penseur*. Kapila ne nous semble mériter, — ni cet excès d'honneur, ni cette indignité; — les systèmes philosophiques vivaient en bonne intelligence dans l'Inde, et chacun était d'autant plus libre d'y énoncer ses opinions, qu'en dépit du code de Manou, l'ensemble des dogmes n'était pas bien fixé et les sectes se multipliaient à l'infini. Les brahmes ne s'irritèrent que contre le Bouddhisme qui abolissait la distinction des castes.

(2) Dans le code de lois de Manou, ce dieu n'a qu'un rôle tout à fait secondaire; à peine s'il est mentionné. Rien ne fait pressentir qu'il doive jamais prendre place entre les deux grands dieux qui se partagent l'autorité sur la création.

le monde émané de lui, et Civa, qui aspire à le réduire en cendres. Dès lors, il y eut dans la création un principe permanent d'activité, corrélatif à l'idée de passion, et la triade fut formée, telle qu'elle se montre dans des monuments qui durent leur existence au besoin de manifester avec plus d'éclat les idées nouvelles. C'est dans l'expression du dogme ainsi complété et devenu le couronnement de tout l'édifice religieux, que le génie hindou a déployé le sentiment le plus élevé, le plus énergique aussi. Il a fallu une longue méditation et une rare habileté dans l'art de la statuaire, pour faire jaillir de la pierre un mythe aussi complexe. Si ces nobles faces du Trimourti, empreintes d'un idéal incontestable, eussent été taillées, non dans un roc aux teintes sombres, mais dans le marbre blanc, nul doute que les reflets d'une lumière splendide n'en eussent encore rehaussé l'expression. Ce que la couleur noire de la pierre et les ténèbres environnantes lui donnent d'effrayant et d'infernal même, se fut effacé, et qui sait si, en s'épurant sous l'influence d'un spiritualisme plus franc, ce triple front étincelant aux rayons du soleil, n'eût pris quelque chose de divin. Mais alors, que fût devenue la doctrine des expiations austères, des pénitences cruelles et de l'ascétisme !

L'introduction d'un dieu conservateur dans la théogonie brahmanique, amena le mythe des incarnations de cette même divinité tout occupée du salut des mortels, et l'art fut conduit à tenir un plus grand compte de la réalité dans ses conceptions les plus élevées. Les grottes d'Ellora renferment sous leurs voûtes des témoignages authentiques de ce progrès dans l'étude de la nature. Il y a là quatre figures (1) du plus haut style, traitées avec une largeur et une aisance dont on rencontre peu d'exemples sur le sol de l'Inde. Sans doute, le modelé laisse encore à désirer ; quelles connaissances anatomiques pouvait posséder un peuple auquel il est interdit, sous peine de souillure, de toucher un cadavre? N'oublions pas non plus que les muscles ne se dessinent pas sous la peau brune des Hindous aussi vivement que sous l'épiderme transparente des occidentaux. Mais on ne peut s'empêcher d'admi-

(1) Celles de Mahadéva, de Bhaïrava, de Djagad-Ratha et de Bhadra.

rer l'élégance, la gracieuse noblesse de ces personnages, les uns divins, les autres héroïques, aux gestes superbes, à la fière attitude. Dans l'effigie de la terrible Bhaïrava, l'artiste a su donner à la déesse un visage régulier, aux contours moelleux; elle est belle, sans cesser d'être puissante et redoutable: *patuit dea!* Encore un pas, et l'art hindou va révéler le lien de parenté qui unit les Aryens aux Grecs! Mais ce pas ne sera jamais franchi. Le goût fera toujours défaut, par quelque côté, à ce peuple asiatique, doué d'une imagination fougueuse qui le porte à dépasser en tout les justes limites : ils ne sauront pas voir le beau dans la simple harmonie des lignes, la sobriété des détails et la justesse des proportions, ces poëtes armés du ciseau qui veulent tout dire, tout formuler. La fatale habitude qu'ils ont d'attacher deux et même quatre bras à chaque épaule de la plupart de leurs divinités, contribue à gâter leurs œuvres les plus étudiées : le monstrueux ne peut être la représentation du divin. Ils n'ont pas connu le secret d'exprimer la puissance surhumaine et la force héroïque par l'ampleur du front, le gonflement des narines et la majesté de la pose. Les physionomies de leurs dieux sont impassibles plutôt que calmes, tandis que les gestes trop tourmentés et les attributs multipliés à l'infini trahissent l'effort de la pensée qui craint de ne pas être comprise.

L'énergie, poussée quelquefois jusqu'à la violence, tel est donc le caractère dominant de l'art hindou dans ses productions les plus anciennes. L'élégance et la distinction des formes vinrent atténuer ce grave défaut, lorsque la poésie, s'emparant des mythes religieux, substitua la fable aux abstractions. Les puissances de la nature, expliquées par des légendes, revêtirent des corps plus ou moins semblables aux nôtres; et lorsque ces corps furent affublés d'une tête d'animal, cette monstrueuse anomalie devint moins choquante par l'expression tout humaine qui lui était attribuée. Un peuple qui croit à la transmigration des âmes, ne devra-t-il pas regarder les bêtes d'un œil fraternel? Excepté les animaux impurs qui sont des méchants condamnés à expier leurs fautes sous une enveloppe hideuse et méprisée, tous les êtres de la création seront pour l'homme des amis et des parents, quand ils ne seront pas des

dieux. Guidés par cette croyance, les artistes de l'Inde se sont appliqués à marquer du signe de la sagesse le front de l'éléphant, et à imprimer sur celui du bœuf les caractères de la force qui sait se contenir, et voilà pourquoi ces images extravagantes qui trouvent place dans les plus importantes compositions sculpturales, n'en troublent pas sensiblement l'harmonie.

IV.

L'étude un peu détaillée des œuvres que l'art hindou a produites pendant une période de tant de siècles nous entraînerait trop loin ; nous devons nous borner à indiquer les diverses modifications qu'il a subies. Lorsque prévalurent, sur la terre classique du brahmanisme, le culte de Crichna et la réforme bouddhique, on le vit s'adoucir, s'humaniser en quelque sorte. Aux formules abstraites, qui étaient l'interprétation de dogmes plus sévères, se substitua un style aux allures plus libres. Crichna, le dieu favori des castes inférieures, l'ami bienveillant des vachères, qui représente le salut par la dévotion, l'union mystique de l'âme avec la divinité, prit, sous le ciseau des artistes indiens, une physionomie souriante : rien de terrible, rien de mystérieux dans la physionomie du pâtre divin. Ce fut le type purement humain, le type populaire, celui des populations à peau noire que les sectaires se plurent à reproduire. Il ne s'agissait plus de dresser, au fond d'un sanctuaire sombre, une idole aux dehors effrayants, mais de montrer aux regards, en pleine lumière, l'image d'un dieu avide d'exciter l'amour dans tous les cœurs. On vit alors se dérouler sur les frises des temples, sur les chapiteaux des colonnes, et se déployer sur des rochers, dans des proportions immenses, de gracieuses idylles traitées avec une simplicité parfois un peu gauche, mais toujours pleines de vie et de mouvement. Le héros de ces légendes érotiques, Crichna, revêt des formes diverses ; tantôt il a la sereine majesté d'un roi qui veille sur son peuple, tantôt, comme un simple berger de Théocrite, il appuie ses lèvres sur la flûte de roseau. Pâtres aux mem-

bres sveltes, jeunes vachères à la taille élancée, l'entourent dans l'attitude de l'adoration, ou bien s'ébattent auprès de lui en groupes joyeux : la foi dans une divinité clémente, l'amour passionné pour le dieu incarné, le bonheur de vivre sous sa loi et de se donner à lui, tels sont les sentiments qui éclatent sur tous les visages. Au second plan, des éléphants énormes courbant le genou, des gazelles repliant leurs jambes grêles et inclinant leur tête fine sur le gazon, et d'autres animaux encore accourus au son de la flûte du nouvel Orphée, se pressent autour de Crichna, et reconnaissent, eux aussi, sa souveraineté sur la création entière : et le dieu débonnaire, toujours prêt à donner le signal de la danse, à se réjouir en compagnie des filles des champs, a l'air d'un frère aîné plutôt que d'un maître. Ses gestes sont d'une grâce et d'une simplicité charmantes. Le ciseau a su faire comprendre à merveille ce culte mystique et sensuel, qui appelle à son aide le parfum des fleurs, la tiédeur des nuits étoilées, les sons de la musique champêtre, les ébats dans les eaux fraîches des étangs, tout ce qui émeut les esprits et trouble les sens. N'oublions pas que les personnages sont fort peu drapés; il y a même certaine légende, dans laquelle les jeunes vachères, descendues dans la rivière pour s'y baigner, ne savent plus comment en sortir, Crichna ayant emporté leurs habits jusqu'au sommet d'un arbre, afin de leur apprendre à ne plus entrer dans l'eau sans être vêtues. Eh bien ! ce sujet délicat et tant d'autres qui ne le sont guère moins, ont été rendus avec une parfaite honnêteté. Si la grâce féminine est exprimée sans détour, si l'artiste a scrupuleusement interprété le modèle, il y a dans ces scènes d'une simplicité primitive une naïveté qui les rend supportables. On comprend qu'il s'agit d'une doctrine religieuse, dans laquelle le corps ne doit être considéré que comme l'enveloppe d'une âme épurée par l'amour. Il a fallu, pour forcer la pierre à proclamer un dogme aussi subtil, une grande connaissance des ressources de l'art, et ceux qui accomplirent une pareille tâche, devaient être, comme nos *tailleurs* d'images du moyen âge, des hommes convaincus qui avaient voué leur talent à des œuvres pieuses. Aussi, lorsqu'une végétation puissante s'est enracinée dans les fissures des

rocs transformés en bas-reliefs gigantesques, lorsque des lianes épaisses retombent en festons sur les frises de ces temples à demi-ruinés, comme cette foule mêlée d'hommes et d'animaux à demi-cachés sous le feuillage, semble se recueillir dans l'ombre et s'absorber en un même sentiment d'adoration et de vive terdresse !

Dans l'interprétation du système religieux né du culte de Crichna, l'art indien se montre naïf, sympathique et tout animé du souffle de la poésie : quand il s'inspire des doctrines bouddhiques, nous le trouvons plus rêveur dans ses conceptions et aussi plus attentif à se maintenir dans les limites du réel. C'est qu'il y a dans Bouddha deux personnages distincts : le prince et le demi-dieu. Ce n'est pas un simple berger, aux traits accentués, au visage épanoui, qu'il s'agit de représenter, mais un fils de roi, un beau jeune homme de la caste guerrière, qu'une sagesse précoce pousse au renoncement et au dégoût des grandeurs. Les premières années de sa vie s'écoulent dans un palais; autour de lui, on ne voit rien de vulgaire, et une sérénité majestueuse devra se révéler sur son front prédestiné. Aussi les bas-reliefs, divisés en quatre tableaux, qui représentent les quatre phases principales de sa vie, — sa naissance, son départ pour la forêt, son enseignement et sa mort, — accusent les tendances d'une école préoccupée de suivre pas à pas une tradition respectée. Il en résulte des compositions parfaitement intelligibles et empreintes d'un caractère historique. D'abord ces bas-reliefs, d'assez petites dimensions pour la plupart, sont le plus souvent sculptés dans une pierre dure, de couleur blanche, qui prête aux personnages un accent plus marqué de vitalité. Les gestes sobres, très-expressifs, sont étudiés avec un soin extrême; l'artiste ne se contente pas d'inventer des modèles choisis, il s'attache à reproduire des types consacrés qui résument toute la doctrine dont il se fait l'interprète. Cette scrupuleuse attention à s'inspirer des textes sacrés, produit ces Bouddhas toujours faciles à reconnaître, même dans les œuvres d'un mérite médiocre : le réformateur a le visage calme, réfléchi, la bouche fine, quoique largement fendue, les oreilles allongées et pendantes; il est immobile, dans une attitude

extatique, comme si son corps s'envolait avec sa pensée dans les régions supérieures. Ceux qui l'entourent, écoutent le cou tendu, la tête doucement levée vers le ciel, ou l'adorent les mains jointes : ils semblent, eux aussi, prêts à rompre, par l'effort de leur volonté pieuse, la lourde chaîne qui les retient à la terre. Il y a dans tout ce monde, qui ne songe plus à la vie présente, quelque chose d'étrange et de triste à la fois. Heureusement, la sculpture a été impuissante à rendre tout à fait sensible l'anéantissement stupide qui est le dernier mot du bouddhisme ; elle n'en montre que la première phase, celle qui poussait les croyants au dégagement des choses terrestres, à la confiance dans une vie meilleure, et au vague amour du prochain. Ce sont là des sentiments dont on chercherait en vain l'indice dans les grandes œuvres de l'art brahmanique, où tout semble calculé pour écraser le faible mortel, et faire trembler le fidèle prosterné aux pieds des idoles colossales. L'art bouddhique avait à traduire des idées plus délicates ; il devait donc s'occuper davantage du jeu des physionomies et faire une étude plus sincère de la nature. En s'en tenant aux lignes sévères et solennelles qui conviennent à l'imposante image du Trimourti, il n'eût point réussi à répandre dans ses compositions cette suave correction qui en fait le charme, et que nous sommes d'autant plus portés à apprécier, que nous la rencontrons plus rarement dans les productions de l'art asiatique.

A vrai dire, les bas-reliefs bouddhiques où la finesse du dessin s'ajoute au sérieux de la pensée, rentrent à certains égards dans les données de la peinture. Les artistes de l'Inde n'eussent pas autrement traité les mêmes sujets, s'ils avaient su tenir le pinceau. Mais, chez ce peuple habitué aux abstractions, la statuaire devait régner en souveraine ; et la peinture, dans l'Inde, n'a jamais eu qu'un rôle très-effacé. En revanche, l'architecture marche de pair avec la sculpture, parce qu'elle se prête à merveille à l'expression du grandiose dont les Hindous possédaient l'instinct. Qui n'a admiré, au moins dans les dessins des voyageurs, ces longues terrasses, ces escaliers immenses qui descendent vers le Gange, couverts, aux heures d'ablution, d'une foule empressée ? Qui pourrait compter le nombre des temples célèbres bâtis à diverses

époques sur le sol de l'Inde? Il y en a de si étendus, qu'on les prendrait pour des villes, à voir leurs murs d'enceinte qui mesurent plusieurs milles de circuit, leurs portiques surmontés de frises sculptées, les dômes, les clochetons, les coupoles revêtues de lames de cuivre qui, sortant de cet amas confus de constructions, se dressent parmi les palmiers et reluisent dans l'azur d'un ciel profond. La multiplicité des figures symboliques qui les décorent et les encombrent, nuisent à la majesté de l'ensemble; mais là où les voûtes se prolongent à l'infini soutenues par des éléphants de pierre, ou supportées par des piliers posés sur des lions, là où des colonnes alternativement rondes et carrées, aux chapiteaux chargés de figures fantastiques, s'allignent à perte de vue, laissant passer, dans leurs intervalles, les rayons du soleil, qui découpe en noir leur ombre sur les dalles, on reconnaît la main d'une de ces nations puissantes qui ont cru à la pérennité de leurs œuvres. Quiconque, voyageant pendant les mois brûlants de l'été à travers ce pays étrange, où le paganisme étale avec complaisance les monuments de son génie extravagant et les monstruosités de son culte, a campé dans quelqu'un de ces temples délaissés, dont un étang aux marches à demi-ruinées vient baigner la base; quiconque a contemplé dans le silence de la nuit, à la lueur d'un flambeau, ces édifices antiques peuplés d'images terribles ou souriantes, hideuses ou sereines, aura très-certainement éprouvé une indéfinissable expression de surprise et de tristesse. C'est là, en effet, au fond d'un de ces sanctuaires, témoins de tant de sacrifices mystérieux, que l'on comprend l'Inde, ses philosophies, ses traditions, ses croyances. Dans le lointain apparaît une race blanche, douée d'intelligence et d'initiative, qui s'avance, attirée par le soleil, vers les régions tropicales. A mesure qu'elle prend racine dans sa nouvelle patrie, les superstitions grossières, les folles croyances des peuples indigènes l'enlacent de toutes parts. En vain le génie aryen, subtil et actif, cherche à se débarrasser de cette pression fatale. Enervé par l'influence du climat, il rêve en croyant philosopher; sa raison s'égare, son esprit est en proie au vertige. Il a des chants sublimes qu'il redit dans une langue admirable, mais la notion du réel lui

échappe. Par le ciseau, il exprime le monstrueux assemblage de ses doctrines religieuses, et les créations grandioses qu'il produit achèvent d'éblouir son esprit : il a cru donner la vie aux images qu'il crée, et ces images, empreintes d'un caractère surhumain, lui inspirent une crainte superstitieuse. Lorsque, à force de tendre vers le Dieu créateur, père des mortels, qui aime sa créature et veut se communiquer à elle, il en vient à concevoir la mystique union des âmes avec la divinité, il ne peut arrêter le mouvement désordonné de ses sens; l'amour charnel se glisse sous ce mythe nouveau, la forme humaine fait oublier le dieu ; l'art s'abaisse en s'efforçant de serrer de trop près le modèle qui l'attire ; et voilà que des représentations passionnées couvrent les murs de ces temples où le croyant venait chercher le recueillement et la paix du cœur. Enfin, à bout de force, il se jette à corps perdu dans la doctrine fatale qui aboutit au néant, et l'art, ramené dans des voies plus chastes, s'évertue à trouver des formes nouvelles et comme un nouveau type humain pour traduire ce triste sommeil de l'âme. Que d'efforts a tentés le génie hindou, le génie des Aryens combiné avec celui des aborigènes, pour arriver à la solution des problèmes religieux, et l'art s'est constamment associé à la philosophie pour en exprimer les solutions diverses à mesure qu'elles éclosaient dans le cerveau des penseurs. De ces tentatives sans cesse renouvelées sont sorties, — à la suite des œuvres littéraires et philosophiques que l'Europe étudie avec avidité, — une série imposante de monuments qui donnent, eux aussi, beaucoup à réfléchir. En les considérant avec l'attention qu'ils méritent, on reconnaît que les Hindous ont possédé le sentiment de la forme, qui est la première des conditions pour réussir dans les arts plastiques. En aspirant au beau, ils se sont précipités trop volontiers vers le colossal, avec un tel emportement, qu'ils ont perdu jusqu'à la notion précise de ce qu'ils cherchaient ; puis quand ils ont voulu y revenir, sollicités par des dogmes moins complexes, leur goût à jamais gâté n'a pas pu revenir au simple, au vrai, à ces sages proportions dont l'étude les eût conduits au beau, s'ils eussent été assez bien inspirés pour s'y tenir.

Malgré ses imperfections, l'art hindou occupe une place élevée ;

il y a plus de mérite, plus de générosité à dépasser le but qu'à rester en deçà. Pour bien le connaître cet art étrange, il faut être initié à la littérature sacrée et profane des Aryens, et c'est à cause de cela, sans doute, qu'il a si peu attiré l'attention jusqu'ici. Qu'un de ces jeunes érudits, qui ont le privilége de se faire écouter du public, veuille prendre la peine d'aller sur les lieux même recueillir les principaux monuments épars sur le sol de l'Inde, — la photographie rend la tâche facile désormais, — qu'il y joigne un texte clair, nourri d'explications savantes et précises, et nous sommes assurés du succès de son entreprise. Nous n'oserions en dire autant d'un ouvrage qui serait consacré à l'art chinois. D'abord, le Céleste-Empire nous est bien mieux connu, et ce qui nous vient de ce côté de l'Orient offre un caractère si particulier, qu'il nous est difficile de nous y arrêter longtemps : nous ne trouvons point là des pensées qui répondent aux nôtres. Chose singulière ! la Chine si bien fermée à tous les regards durant des siècles, n'a plus de mystères pour nous : il nous a suffi d'un coup d'œil pour la dévisager de la tête aux pieds. Elle s'est montrée à nos regards sous l'aspect d'une nation caduque, assez semblable aux vieilles sociétés européennes dans ses traits principaux, malgré la bizarrerie de ses formes extérieures. Nous avons eu quelque peine à prendre au sérieux sa littérature si riche, si intéressante à tous égards. Ses peintures aux vives couleurs, ses bronzes antiques si précieux, ses dessins exécutés avec tant de finesse, ses idoles en bois doré n'ont obtenu chez nous qu'un succès de curiosité. Nous n'avons vu dans ces productions d'un art habile et patient, rien de plus que l'expression du génie fatigué de cette civilisation en enfance. C'est que l'art, pour nous qui avons puisé nos enseignements aux sources du goût, n'est pas seulement la reproduction de la réalité; il poursuit un but plus noble que les Chinois semblent n'avoir pas même entrevu. Voilà pourquoi leur ingénieuse dextérité nous laisse froids, et nous rejetons dans le domaine de l'industrie poussée jusqu'à la perfection, ces productions qui ne sont point l'expression d'une pensée. Dans l'art hindou, au contraire, nous reconnaissons le cachet des grandes œuvres, l'inspiration. Nous y retrouvons quelque chose

de ce style austère et grandiose que révèlent à première vue les ruines de Balbeck, de Babylone et de Thèbes. Les Hindous nous apparaissent dans le lointain des âges comme un peuple de la même famille que les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Egyptiens, capable d'accomplir des œuvres fortes et puissantes, tourmenté du besoin d'exprimer par le ciseau, de graver sur la pierre les systèmes religieux qui l'agitent, les pensées philosophiques dont il est obsédé. L'Inde a ses mystères encore inexpliqués, ses énigmes dont la solution nous tente; ces muets témoins du passé dont la date et les auteurs resteront à jamais ignorés, qui se dressent devant nous avec l'impassibilité du sphinx, nous inquiètent et sollicitent notre attention. En dépit de la splendide lumière qui les éclaire, la vue des temples hindous et de leurs mornes idoles inspire la mélancolie; et ce sentiment plus voisin de la sympathie que de la répulsion ne s'éveillera jamais à l'aspect de la Grande Muraille qui enserre dans ses plis des plaines et des montagnes. La silhouette d'un brahmane demi-nus, barbouillé de cendres, accroupi au pied d'un palmier, en face d'un rocher couvert de sculptures, nous fera plus rêver que le visage rebondi d'un mandarin aux habits de soie, mollement assis, à l'ombre d'un saule pleureur, devant une pagode à sept étages.

C'est que, fût-il hébété par l'abus de la contemplation, le premier élève sa pensée au-dessus de la terre; tandis que l'autre, railleur et content, ne songe qu'aux plaisirs de ce monde. L'imagination est le véritable milieu dans lequel vivent les peuples de l'Inde; et l'imagination est la faculté productrice par excellence. Active, généreuse, toujours prête à se répandre au dehors, elle est la charité de l'esprit. Les Chinois n'ont pas été entièrement déshérités de ce don précieux; seulement, ils l'ont employé avec une certaine parcimonie, et à petite dose dans les œuvres d'art, réservant le surplus pour leurs productions littéraires, tandis que les Hindous, plus désintéressés, plus expansifs, l'ont prodigué à flots dans les monuments artistiques non moins que dans leur étonnante poésie.

TH. PAVIE.

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE (1)

L'ÉCOLE SOUABE.

UHLAND.

II.

Toutefois en étudiant le moyen âge avec cet enthousiasme que l'on retrouve au fond de toute âme vraiment poétique, Uhland a su être de son siècle et de son pays. Son éducation libérale, le séjour de plusieurs années qu'il avait fait en France, éveillèrent dans son âme les grandes idées de patrie, de liberté et d'indépendance. Et quand il eut, pour ainsi dire, préparé, par l'évocation des héros du temps passé, les cœurs allemands à la forte nourriture de ses chants guerriers et patriotiques, abandonnant la muse gracieuse de la légende pour l'hymne mâle et belliqueux de Tyrtée, il mêla sa voix à celle des poëtes guerriers qui jouèrent un si grand rôle dans la guerre que l'on appelle en Allemagne: *la Guerre de l'indépendance*. C'est à cette phalange qu'appartient Théodore Kœrner, le poëte soldat qui composa, le jour même de sa mort et de la bataille de Schwerin (26 août 1813), ce dialogue

---

(1) Voyez la *Revue de l'Anjou*, 1re livraison, page 53.

fameux entre lui et son épée, dialogue devenu classique en Allemagne. Citons aussi Ruckert et ses *sonnets cuirassés;* Schenk de Scheckendorf et Arndt, qui a conservé jusqu'à sa mort la haine la plus impitoyable contre la France. L'âme de la patrie était passée, pour ainsi dire, dans tous ces poëtes, dont la muse avait pour mère la liberté et pour fiancé le génie de la vengeance. Mais revenons à Uhland, dont les chants ne respirent plus que colère et indignation. C'est un cliquetis continuel d'armes et d'épées, un bruit sauvage de tambours et de trompettes. Néanmoins, avant les cris d'alarme et de détresse, il y eut comme un de ces recueillements solennels et lugubres qui précèdent toujours les événements décisifs pour les peuples et les Etats. Ecoutons Uhland nous peindre ce qui se passe alors dans son âme et dans celle des montagnards du Wurtemberg et de toute l'Allemagne.

« Je suis le jeune pâtre de la montagne, ma vue s'étend sur » tous les châteaux d'en bas; c'est ici que le soleil envoie ses » premiers rayons; c'est encore ici près de moi qu'il reste le » plus longtemps. Je suis l'enfant de la montagne!

» C'est ici qu'est la source du torrent. J'en bois l'onde fraîche » à sa sortie du rocher. Il mugit en prenant du roc sa course » sauvage; je le reçois dans mes bras. Je suis l'enfant de la » montagne!

» La montagne, elle est mon domaine; c'est ici que tournoient » les ouragans, et ils ont beau hurler du nord et du sud, ma » chanson les domine encore. Je suis l'enfant de la montagne!

» Quand la foudre et le tonnerre sont à mes pieds, je suis ici » dans l'azur du ciel; je les connais et leur crie : laissez en repos » la maison de mon père. Je suis l'enfant de la montagne!

» Et quand, un jour, retentira le beffroi, que des feux ondoie- » ront sur les montagnes, je descendrai alors, je me mêlerai dans » les rangs et brandirai mon épée en chantant mon lied. Je suis » l'enfant de la montagne! »

Le jour de descendre dans la plaine est arrivé. Uhland convoque le ban et l'arrière-ban des ennemis de la France et contribue puissamment à propager et à accélérer le mouvement national qui souleva toute la jeune génération de l'Allemagne contre l'oc-

cupation française. En avant ! s'écrie-t-il, et toujours en avant ! Ce cri poussé par la Russie, il conjure toute l'Allemagne, l'Europe entière de l'écouter. Cependant au milieu de son enthousiasme belliqueux, la désolation et les horreurs de la guerre se présentent soudain à son esprit, il en est oppressé, il en pleure.

« J'avais un bon camarade, tu n'en trouveras pas de meilleur.
» Le tambour battit la charge, il s'avança au pas à mes côtés.
» Une balle vint en sifflant. Est-elle pour moi, est-elle pour
» lui ! — C'est lui qu'elle a enlevé ; le voilà étendu à mes pieds.
» Il me semble que c'est une partie de moi-même.
» Il veut encore me tendre la main au moment même où je
» charge. — Je ne puis te tendre la main ; mais puisses-tu pos-
» séder la vie éternelle, ô mon bon camarade ! »

Quel tableau de sublime dévouement à la patrie dans cette dernière strophe ! Le dialogue suivant entre un père et son fils mourant ensemble sur le champ de bataille est plus sublime et plus émouvant encore.

« Les épées des Germains pressent vivement devant eux l'ar-
» mée ennemie ; les chars s'ébranlent avec bruit dans le lointain ;
» l'acier reluit aux rayons de la lune. Dans la plaine jonchée de
» cadavres sont étendus mourant un vieillard et son fils, un
» noble héros.

LE FILS.

» Père ! voilà donc que le fer m'a moissonné dans la fleur de
» la jeunesse ! Désormais ma mère ne tressera plus les brillantes
» boucles de ma chevelure ; c'est en vain que, du haut de la
» tour, celle qui m'a nourri me cherchera du regard dans le
» lointain.

LE PÈRE.

» Elles pleureront ; pendant l'horreur des nuits, elles nous
» verront en songe. Cependant console-toi ! l'amertume de la
» douleur brisera bientôt leur cœur fidèle. Alors ta fiancée à la
» blonde chevelure te présentera la coupe, en souriant, à la table
» de Hermann.

LE FILS.

» J'avais commencé, en m'accompagnant de la lyre, un chant » solennel sur l'amour et les combats en l'honneur des rois et » des héros du temps passé, et maintenant ma lyre va rester sus- » pendue et le souffle du vent en tirera seul de tristes accords.

LE PÈRE.

» Là haut brille de tout son éclat, aux rayons de la lune, la » salle du Père de l'Univers (1). Au-dessous marchent les astres » et les tempêtes. C'est là haut qu'avec nos pères nous allons » tranquillement nous livrer aux joies du festin. Et alors tu » pourras reprendre ton lied et le terminer.

LE FILS.

» Père ! voilà donc que le fer m'a moissonné dans la fleur de » la jeunesse; l'image d'aucune action héroïque ne brille encore » sur mon bouclier ! Là haut siègent sur leurs trônes des juges » redoutables; ils ne me jugeront point digne du festin des héros !

LE PÈRE.

» Il est une chose qui vaut de nombreux exploits, — ils y font » attention, — c'est une mort héroïque pour la patrie ! Regarde ! » les ennemis sont en fuite; regarde ! le ciel est brillant, c'est là » que va notre chemin ! »

On comprend facilement, quand on connaît le caractère allemand, l'enthousiasme qu'un tableau aussi émouvant de la valeur et du dévouement des anciens héros germains dût exciter dans le cœur de la jeunesse des universités, pleine du souvenir des traditions et des légendes nationales. Des cris de guerre s'élèvent de toutes parts; de toutes parts on court aux armes pour cette autre guerre sainte que maintenant encore, de l'autre côté du Rhin, on qualifie de *guerre de la délivrance*.

---

(1) Odin : l'*All-fater* de la mythologie scandinave.

Mais quand les aigles de la France, comme fatiguées de leurs nombreux triomphes, eurent été forcées de repasser le Rhin; quand tout ébahis encore de leur victoire, les princes de l'Allemagne eurent repris le chemin de leurs trônes, ils ne se hâtèrent point de mettre à exécution les promesses de liberté qu'eux-mêmes et les poëtes, en leur nom, avaient faites aux peuples. C'est alors que commence, pour Uhland, une lutte non moins sublime, non moins courageuse que celle qu'avaient soutenue les poëtes guerriers de l'époque précédente. Cœur loyal et honnête s'il en fût jamais, il avait cru à la parole des rois; toutefois, il ne se désespéra point en les voyant parjure. Sa muse retrouva de nouveaux accents en faveur de la justice et du droit. Il sut, comme Béranger en France, rappeler franchement aux rois leurs promesses, *convier les peuples à la plainte et rappeler les princes à la raison,* pour nous servir de ses propres expressions. A la fée des légendes succède la *liberté;* aux chevaliers, le droit. Les rois firent la sourde oreille, et, dans leur aveuglement, refusèrent toute espèce de concession libérale. A partir de ce moment, le poëte n'a pas assez de malédictions contre eux.

« Il y avait jadis un magnifique et superbe château dont l'éclat » s'étendait au loin, par delà la contrée, jusqu'à l'océan d'azur; » et tout autour se développait une riche couronne de fleurs au » milieu de jardins embaumés, où de fraîches fontaines jaillis- » saient en formant de brillants arcs-en-ciel.

» C'était là que, dans son orgueil, un roi puissant était assis » sur son trône, le visage sombre et pâle, car la terreur est l'objet » de sa pensée; son regard exprime la fureur; ses ordres ne par- » lent que de fouet, ses décrets que de sang.

» Un jour, deux nobles chanteurs vinrent au château: l'un en » boucles dorées, l'autre en cheveux gris. Le vieillard, avec sa » harpe, était monté sur un brillant coursier; son compagnon, » dans la fleur de l'âge, chevauchait à côté de lui.

» Le vieillard dit au jeune homme: — Maintenant prépare-toi, » mon fils! Rappelle-toi nos *lieder* les plus émouvants; prélude » aux plus touchants accords; rassemble toutes tes forces, ce qui

» inspire la joie, comme ce qui inspire la douleur! Il s'agit au-
» jourd'hui pour nous d'émouvoir le cœur de bronze du roi. —
» Déjà les deux chanteurs sont dans la salle élevée, et sur le
» trône sont assis le roi et son épouse. Le roi était vêtu avec une
» magnificence terrible, comme une sanglante aurore boréale ;
» la reine avait une douceur charmante, comme l'éclat de la
» pleine lune.

» Le vieillard alors toucha les cordes de sa harpe d'une manière
» si merveilleuse que la puissance du son sur l'oreille allait sans
» cesse en augmentant; puis la voix du jeune homme, répondant
» au chant du vieillard, répandit un flot de célestes accents : on
» eût dit un écho lointain du chœur des anges.

» Ils chantent le printemps et l'amour, le bonheur de l'âge d'or,
» la liberté, la dignité de l'homme, la bonne foi et la sainteté.
» Ils célèbrent tous les tendres sentiments qui font battre le cœur
» de l'homme, toutes les idées généreuses qui l'élèvent.

» Les courtisans qui les environnent oublient la raillerie; les
» fiers guerriers du roi se prosternent devant Dieu; la reine,
» inondée de bonheur et de mélancolie, jette aux chanteurs la
» rose qui ornait son sein.

» Vous avez réduit mon peuple, allez-vous aussi séduire mon
» épouse? s'écrie le roi furieux et tremblant de tout son corps.
» Il brandit son épée qui s'en va, en étincelant, percer le cœur
» du jeune homme, d'où jaillissent des flots de sang au lieu de
» lieder d'or.

» Et tout l'essaim des spectateurs est dispersé comme par
» l'ouragan. Le jeune homme exhale le dernier soupir dans les
» bras de son maître qui l'enveloppe de son manteau, le met sur
» son coursier, l'y attache dans une position droite et abandonne
» le château avec lui.

» Cependant sur le seuil de la porte le vieux chanteur s'arrête,
» saisit sa harpe, la perle de toutes les harpes, qu'il avait sus-
» pendue à une colonne de marbre. Puis, quand il l'a brisée en
» morceaux, il s'écrie d'une voix à remplir d'effroi le château et
» le jardin :

» Malheur à vous, orgueilleux palais ! que jamais ni les doux » accords, ni les accents de la lyre ne fassent résonner vos salles, » non ! que les soupirs, les gémissements et les pas timides des » esclaves s'y fassent seuls entendre ! que l'esprit de la vengeance » réduise vos débris en poudre !

» Malheur à vous, jardins embaumés où règne le doux éclat » de la lumière de mai ! C'est à vous que je montre le visage dé- » figuré de ce mort, afin que vous vous desséchiez, que chacune » de vos sources se tarisse, et qu'à l'avenir la pierre vous en- » vahisse et vous change en désert !

» Malheur à toi, maudit meurtrier, objet de la malédiction des » chanteurs ! qu'ils soient vains tous tes efforts pour obtenir la » gloire d'une renommée souillée de sang ! que ton nom soit ou- » blié ! que, plongé dans une nuit éternelle, il se dissipe dans le » vide de l'air comme un dernier râlement !

— » La malédiction du vieillard, le ciel l'a exaucée ! Les mu- » railles sont tombées, les salles sont détruites ; une seule colonne » debout témoigne encore d'une magnificence disparue, et encore » celle-ci, déjà minée, pourra bien tomber une belle nuit !

» Et tout autour, à la place des jardins embaumés, s'étend une » lande couverte de bruyère. Nul arbre n'y projette son ombre, » nulle source n'y parcourt le sable : nul lied, nul livre des » héros (1) ne fait connaître le nom du roi ! Détruit et oublié ! » telle est la malédiction du barde. »

La voix du poëte ne trouva pas plus d'écho, en ce moment, dans le cœur des princes que celle du vieux barde dans celui du tyran. Toutefois Uhland ne se découragea pas. Il revint sans cesse à la charge avec cette foi qui soulève les montagnes. Confiant dans la bonté et la justice de la cause qu'il défendait, voici ce que, le 18 octobre 1816, trois ans après la trop fameuse bataille de Leipzig, il écrivit dans l'indignation de son attente trompée :

---

(1) Recueil d'anciens poëmes ou morceaux épiques différents du poëme des Nibelungen et de ceux qui s'y rapportent.

« Si aujourd'hui descendait ici-bas une âme qui fût en même » temps celle d'un poëte et d'un héros, tel que ceux qui sont » tombés pendant la guerre sainte au champ de la victoire, elle » pourrait bien, sur la terre allemande, chanter un lied pénétrant » comme le tranchant d'une épée, non pas tel que je vais le faire, » non ! mais avec une puissance céleste et l'éclat du tonnerre.

» On parlait jadis d'un chant de fête, d'un océan de feu, mais » est-il encore quelqu'un maintenant qui sache ce que signifie » cette grande fête ? Des esprits poussés par une sainte ardeur » sont obligés de descendre sur la terre pour vous montrer les » cicatrices de leurs blessures, afin que vous y mettiez les doigts.

» Princes ! c'est vous que j'interroge d'abord. Avez-vous oublié » ce jour de la bataille où vous étiez à genoux et rendiez hom- » mage à la Puissance suprême ? Puisque les peuples ont mis un » terme à votre honte ; puisqu'ils vous ont prouvé leur fidélité, » il est de votre devoir de ne point ajourner leurs espérances, » mais de leur accorder maintenant ce que vous leur avez promis.

» Peuples ! vous qui avez beaucoup souffert, oubliez-vous aussi » le jour de l'orage ? Ce bien, le plus magnifique de tous, ce bien » que vous aviez conquis, comment se fait-il qu'il ne puisse pros- » pérer ? Vous avez dispersé les hordes étrangères, et cependant » rien ne s'est amélioré à l'intérieur ? Et vous n'êtes pas devenus » des citoyens libres, puisque votre droit ne s'est point affermi !

» Et vous, sages ! vous qui cependant prétendez tout savoir, » faut-il vous dire comment ces hommes droits et simples ont » payé de leur sang un droit évident ! Pensez-vous que le temps, » qui ressemble au phénix, se renouvellera avec ses vives ardeurs, » rien que pour faire éclore les œufs que vous lui confiiez avec » tant d'empressement.

» Et vous, conseillers des princes, maréchaux de la Cour, vous » sur la poitrine de qui repose une étoile pâlie ; vous qui, depuis » la bataille des plaines de Leipzig, n'avez absolument rien appris » jusqu'ici, écoutez ! Aujourd'hui même, Dieu, le Seigneur, a tenu » de vastes assises ! Mais vous n'écoutez pas ce que je vous dis ; » vous ne croyez pas à la voix des esprits !

» Je vous ai annoncé ce que j'avais ordre de vous annoncer, et

» je remonte aux cieux. Ce que mon œil a vu, je vais le redire là
» haut, au chœur des Bienheureux. Je ne puis ni louer, ni con-
» damner. La désolation est partout ; cependant j'ai vu briller la
» flamme dans plus d'un regard, et entendu battre plus d'un
» cœur. »

Cette fois Uhland fut assez heureux pour voir bientôt ses vœux, sinon entièrement comblés, du moins grandement satisfaits. Le Wurtemberg fut doté, en 1817, d'un gouvernement constitutionnel. Et le peuple, pour récompenser le poëte d'avoir si puissamment contribué à cette glorieuse conquête politique, l'envoya siéger en 1819 à la Chambre des députés. Il apporta dans cette mission nouvelle tout le dévouement, tout l'enthousiasme et toute l'énergie dont il était capable. Il avait une si haute idée des devoirs de représentant du peuple, qu'en 1829 il donna sa démission de professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Tubingue, le jour où le gouvernement déclara les devoirs du professorat incompatibles avec ceux de membre d'une assemblée politique. Depuis cette époque jusqu'en 1839, Uhland n'a point distrait une seule minute de son temps à des devoirs qu'il regardait comme sacrés.

Un si noble sacrifice ne pouvait rester sans résultat. Uhland obtint, en effet, la plus douce des récompenses qu'un citoyen honnête et dévoué à son pays puisse désirer, celle de voir la plupart des réformes libérales proposées par lui, adoptées par l'assemblée et le gouvernement. Néanmoins, de nouvelles et terribles épreuves l'attendaient. Les partisans de l'ancien régime ne tardèrent point, en effet, à effrayer et à arrêter le gouvernement dans la voie libérale où il était entré, et Uhland eut une lutte laborieuse à soutenir. Si bien qu'en 1837, découragé et désespérant de l'avenir de la liberté en Allemagne, il renonça à la vie politique pour reprendre ses occupations littéraires, et continua ses études sur le moyen âge qu'il contribua à mettre en lumière par d'importantes publications. Quand éclata en Allemagne le mouvement de 1848 et 1849, Uhland s'y mêla aussi, mais en citoyen éclairé et intelligent. Tout en se gardant des exagérations et de la fougue de quelques-uns de ses amis politiques, il soutint, avec une fermeté

inflexible, ses anciennes convictions, sut défendre chaudement les intérêts populaires dans le fameux parlement de Francfort, où il subit tous les outrages plutôt que de trahir la cause de la liberté. Uhland avait mérité le repos et la gloire. Après avoir vu avorter le mouvement de 1848 par la faute même et les utopies de ceux qui l'avaient suscité, il se retira complétement de la vie politique pour consacrer ses dernières années à ses études favorites sur le moyen âge. L'admiration toujours croissante dont l'entourait l'Allemagne entière fut l'éclatante récompense de cette vie honnête, vouée tout entière au culte de la liberté et de l'art. En effet, du moment où Uhland crut de son devoir d'entrer dans la carrière politique autrement qu'en poëte, il n'a point failli un seul instant à sa mission d'homme d'Etat. Et nous pouvons dire que toujours, soit comme poëte, soit comme savant, soit comme député, il a donné l'exemple du patriotisme le plus accompli. Pour connaître entièrement sa belle âme, il nous reste à le considérer comme peintre de la nature et surtout de la nature humaine.

III.

Nous avons vu plus haut que la nature même de la contrée qui vit naître Uhland avait exercé une grande influence sur les dispositions poétiques de son âme. Nous avons aussi entendu le poëte réclamer pour l'art la liberté la plus complète. Il faut cependant bien se garder d'en conclure que ce n'est qu'un fantaisiste plus ou moins bizarre, quand il s'agit de chanter la nature. Ce qu'il réclame avant tout, c'est la liberté de secouer ce naturel de convention qui, malgré les efforts de quelques poëtes de l'âge précédent, régnait encore en Allemagne ; c'est, en un mot, la liberté de revenir à la nature simple et naïve, telle que la comprennent et la sentent les cœurs simples et naïfs, les poëtes de génie, comme Homère. Cette simplicité n'est ni la rudesse, ni la grossièreté ; c'est encore moins la convention, c'est je ne sais quoi qui fait que l'on s'écrie, en lisant un poëte : que cela est vrai ! que cela est

naturel ! Ce qui distingue surtout Uhland, c'est qu'il sait purifier et idéaliser la matière même en rattachant la nature à son auteur, en mêlant à ses poésies une pensée morale, une aspiration vers la Providence, un sentiment de reconnaissance et d'amour envers l'Auteur de l'Univers. Pour lui le printemps devient une *fête solennelle pendant laquelle il prie.*

« C'est aujourd'hui le jour du Seigneur ! Je suis seul au milieu » de la vaste plaine ; je n'ai encore entendu que le son matinal » d'une seule cloche, et maintenant le silence règne au loin au- » tour de moi.

» Je m'agenouille ici pour prier. O doux frissons ! ô souffle » mystérieux ! Il me semble qu'une foule d'êtres invisibles sont » agenouillés et prient avec moi. Le ciel, près de moi, comme » dans le lointain, est si pur et si imposant ! Il semble qu'il veuille » s'ouvrir tout entier. C'est le jour du Seigneur ! »

Ailleurs, la vue d'une chapelle lui procure l'occasion de rappeler nos pensées vers l'Eternité. Avec quel naturel s'allient alors la joie de l'insouciant berger et l'idée de la mort !

« Là haut s'élève la chapelle qui semble plonger dans la vallée » un regard silencieux ; au bas, dans la prairie et près de la » source, le jeune pâtre fait joyeusement retentir ses chants » sonores.

» La clochette répand dans la vallée son triste et lugubre glas » funèbre ! Les chants joyeux s'éteignent, et le berger élève vers » la chapelle des regards interrogateurs.

» On y porte à la tombe ceux qui s'étaient livrés à la joie dans » la vallée : berger, berger ! un jour aussi on chantera là haut » pour toi ! »

Mais quand le poëte ne recourt point à ce moyen d'agrandir son sujet, quelle discrétion dans la distribution des couleurs ! Avec quel art et quelle délicatesse surtout il sait nous intéresser à un vieux château, en lui donnant pour hôtes la grâce et le deuil !

« As-tu vu le château, le château élevé sur le rivage de la mer? » Des nuages rosés et dorés effleurent ses créneaux ?

» On dirait qu'il va s'affaisser dans les ondes transparentes ; » on dirait qu'il va s'élever dans les nuages du soir en feu ! —

» Oui, je l'ai vu, le château élevé sur le rivage de la mer, et la » lune planer au-dessus et d'immenses nuages l'environner. —

» Les vents et les ondes de la mer faisaient-ils entendre un son » perçant? Entendis-tu sortir des salles élevées les sons joyeux » de la lyre? —

» Les vents et les vagues étaient dans un profond silence. Ce » fut un chant plaintif accompagné de larmes que j'entendis sortir » des salles. —

» Vis-tu, vers les degrés du trône, s'avancer le roi et son » épouse? Vis-tu flotter leurs manteaux rouges et rayonner leurs » couronnes d'or?

» Ne conduisaient-ils pas aussi avec bonheur une belle jeune » fille aussi magnifique que le soleil, une jeune fille à la blonde » et brillante chevelure? —

» Je vis bien ses deux parents, mais sans l'éclat de leurs cou- » ronnes; ils étaient en habit de deuil. Quant à la jeune fille, je » ne la vis point! »

Une autre fois, c'est un bon pommier sous lequel il s'est endormi qui fournit à la brillante imagination d'Uhland un des tableaux les plus frais et les plus ravissants que nous connaissions.

« Ce fut chez un hôtelier d'une douceur admirable que je reçus » tout dernièrement l'hospitalité; une pomme d'or pendant à un » long rameau en était l'enseigne.

» Ce fut un bon pommier chez qui je descendis; il me régala » d'une agréable nourriture et d'un jus frais.

» Une douce inclination amena de nombreux hôtes sous cette » habitation de verdure; ils bondissaient librement en se livrant » à la joie du festin, et chantaient au mieux.

» Je trouvai pour lit un tendre et verdoyant gazon où je reposai » paisiblement; l'hôtelier me couvrit lui-même d'un frais om- » brage.

» Et, quand je lui demandai ce que je lui devais, pour réponse » il agita sa cime. Qu'il soit béni à jamais de la racine au som- » met! »

Quand il s'agit de la peinture du cœur humain, quelle pureté de sentiment et d'expression! On n'analyse points de pareils

chefs-d'œuvre de grâce, il faut les lire, mais il faudrait surtout les lire dans le texte. On peut alors s'écrier avec l'enfant mourant :

« Quels doux sons me tirent de mon léger sommeil? Mère, » vois ! qu'est-ce que cela peut être à une heure si tardive ! —

» Je n'entends rien, je ne vois rien ! Oh ! continue de som- » meiller doucement ! On ne peut maintenant te donner une » sérénade, ô mon pauvre enfant malade ! —

» Ce n'est pas une musique terrestre qui me rend si joyeux ; » ce sont les anges qui m'appellent par leurs chants ! Mère, » bonne nuit ! »

Quelle noblesse, quelle réserve, quelle pudeur, lorsque notre poëte chante l'amour ! On sent qu'il éprouve une vénération profonde, un saint respect pour l'Etre à qui Dieu a donné la beauté et la grâce en partage. Chez Uhland, la beauté, loin d'inspirer de coupables désirs, commande à l'amant le respect de lui-même et de sa bien-aimée. On dirait les vieux chants des *minnesænger* avec quelque chose de plus noble et de plus divin encore. En un mot, l'amour tel que le célèbre Uhland, c'est l'amour pur et idéal, l'amour terrestre rehaussé par un rayon des cieux.

« Jadis, par un beau jour de printemps, un brigand sort de la » forêt. Et voilà que soudain une jeune fille à la taille élancée » descend le sentier creux.

» Quand, au lieu de clochettes de mai, lui dit l'audacieux fils » de la forêt, tu porterais, dans ta corbeille, la parure du roi, tu » pourrais encore t'en aller librement d'ici ! —

» Longtemps il suit du regard cette voyageuse aimée qui tra- » verse les prairies pour se rendre aux paisibles hameaux. Il la » suit,

» Jusqu'à ce que les fleurs épaisses des jardins lui dérobent » sa forme gracieuse. Le brigand retourne ensuite dans la » sombre forêt de sapins. »

Peut-on saisir avec plus de charme qu'Uhland la nature même sur le fait? Ecoutez ce jeune homme qui s'en va le cœur gros d'émotion en voyant qu'on le laisse partir seul ! Quelle amère ironie dans le peu de paroles que la douleur lui permet de prononcer !

« Voilà donc que j'ai quitté la ville où j'ai vécu si longtemps ! » Je puis avec rapidité poursuivre ma route, personne ne me fait » la conduite.

» On ne m'a point déchiré les vêtements ; c'eût été dommage » du reste pour eux ! Et ce n'est pas l'excès de la douleur qui a » empêché qu'on déposât un baiser sur mes joues.

» Ce départ matinal n'a troublé le sommeil de personne ; c'était » leur droit d'agir selon leur bon plaisir ; de la part d'une *seule*, » cette conduite m'afflige ! »

Quel trait dans ce dernier vers. On peut maudire tous les hommes, mais *celle* que l'on aime sincèrement, fût-elle ingrate et sourde à notre amour, jamais ! Quoi de plus ravissant encore que la peinture de ce jeune amant qui n'ose aborder celle qu'il aime, qui n'a pas même le courage de lever les yeux jusqu'à elle ! C'est presque pour lui un coup d'audace que de se coucher sous un arbre près duquel elle doit passer, pour rêver d'elle et lui dire, les yeux fermés, qu'il ne peut vivre sans son amour. Mais en la voyant s'avancer, il oublie sa résolution et se cache dans le bocage, d'où il pourra du moins la voir passer. Y a-t-il rien de plus vrai que la strophe suivante ?

« Le zéphyr joue avec la rose sans lui demander : m'aimes-tu ? » La tendre rose se rafraîchit à la rosée, sans lui dire longtemps : » donne ! Je l'aime, elle m'aime, et aucun de nous deux ne dit : » Je t'aime ! »

Et cette autre :

« O douleur ! il s'en va le jeune homme que j'ai aimé en se- » cret ! Hélas ! je reste ici avec mon amour, avec mes roses et » mes giroflées ! Celui à qui je les aurais si volontiers données » toutes, il est loin maintenant ! »

Nous n'en finirions point si nous voulions analyser et traduire tous ces tableaux si pleins de fraîcheur et de vérité qu'Uhland a consacrés à l'amour, et il nous reste encore à montrer comment il a su ennoblir jusqu'à la chanson à boire, en y mêlant des pensées sérieuses et morales. Le vin n'est plus pour le poëte un stimulant aux désirs passionnés, mais un puissant auxiliaire des sentiments généreux. Il réveille en nous l'amour de la patrie, de

la gloire et des actions héroïques. Il ne chasse point les soucis, mais il nous porte à partager ceux d'autrui.

« Nous n'en sommes plus à notre premier verre, aussi aimons-
» nous à songer à tout ce qui est bruyant et tumultueux.

» C'est alors que nous pensons à la forêt sauvage où mugissent
» les tempêtes : nous entendons retentir le cor, hennir les cour-
» siers, aboyer les chiens, le cerf s'élancer à l'eau, les flots mugir
» et s'agiter, le chasseur appeler et courir, les balles tomber
» avec fracas.

» Nous n'en sommes plus, etc.

» C'est alors que nous pensons à la mer furieuse et que nous
» entendons les vagues murmurer, le tonnerre rouler au-dessus
» de nous, mugir le tourbillon. Oh ! comme l'esquif chancelle et
» s'agite ! Comme le mât et l'aviron volent en éclats ! Comme re-
» tentit sourdement le coup d'alarme ! Les pilotes blasphèment
» et tremblent !

» Nous n'en sommes plus, etc.

» C'est alors que nous pensons aux horreurs de la bataille où
» luttent des guerriers allemands. L'épée résonne, la lame craque,
» les généreux coursiers mêlent leurs hennissements au roule-
» ment du tambour, au son de la trompette ; l'arme s'avance au
» combat, et, sous les coups du canon, s'affaissent les murailles
» et les tours.

» Nous n'en sommes plus, etc.

» C'est alors que nous pensons au dernier jour et que nous
» entendons les trompettes retentir, les tombeaux s'ouvrir sous
» les coups du tonnerre, les étoiles tomber du ciel. Les gouffres
» de l'enfer, avec son terrible océan de feu, s'ouvrent en mugis-
» sant, et, en haut, dans l'éclat doré du ciel, les chœurs des
» bienheureux font entendre leurs chants joyeux.

» Nous n'en sommes plus, etc.

» Et après la forêt et la chasse sauvages ; après l'ouragan et le
» bruit des vagues ; après la bataille des guerriers allemands et
» le dernier jour, nous revenons à nous-mêmes, à nos chants
» tumultueux, à nos cris de joie, à nos toasts, au bruit de nos
» coupes.

» Nous n'en sommes plus à notre premier verre, aussi aimons-
» nous à penser à tout ce qui est bruyant et tumultueux. »

Telle est, esquissée d'une manière bien incomplète sans doute, mais suffisante pour en donner une idée, l'œuvre lyrique d'Uhland, ce grand poëte en qui l'Allemagne a perdu l'un de ses meilleurs citoyens, et le peuple wurtembergeois l'un des plus ardents défenseurs de ses libertés.

Uhland mourut le 13 novembre 1862. Poëte dans toute la force du mot, et surtout poëte allemand, il a compris la haute mission de la poésie qui doit éveiller au fond du cœur les plus nobles désirs. S'il n'a point cru devoir consacrer des chants particuliers à la religion, on peut affirmer qu'il n'a du moins rien célébré qu'elle put désapprouver. Au contraire, il a su glisser, même dans les sujets qui en paraissaient le plus éloignés, des pensées morales et religieuses qui en relèvent l'éclat et le mérite. Plût à Dieu que Béranger eût donné à ses chansons légères ce caractère d'élévation qu'on retrouve dans celles d'Uhland ! Cette pureté, nous pourrions dire cette chasteté dans les sentiments, n'a pas peu contribué à l'immense popularité du poëte souabe, dont toutes les productions peuvent être mises, sans danger, entre les mains les plus innocentes. Et c'est là l'un des plus beaux éloges que l'on puisse faire d'un poëte lyrique. Mais ce qui le rend cher surtout à ses compatriotes, c'est l'inspiration avec laquelle il a célébré toutes les gloires nationales, la Patrie, la Liberté et les droits de tous. Et ce qui doit le grandir encore à nos yeux, c'est que sa poésie n'est que l'expression des sentiments réels de son âme et non le résultat de l'imagination. Aussi qu'y a-t-il d'étonnant que ses ballades et ses chansons aient pénétré partout, et, partant, excité l'admiration et l'enthousiasme pour son talent et la noblesse de son caractère ? Ainsi s'explique pour nous cet empressement de la jeunesse Souabe et des Allemands du nord à voir le poëte, à toucher, pour ainsi dire, le bord de ses vêtements, et leur ivresse quand ils étaient assez heureux pour lui parler. Ainsi s'explique la hardiesse de cette jeune personne, lectrice enthousiaste du grand poëte, qui ne put résister au besoin de lui écrire pour lui témoigner sa vénération toute filiale. Ainsi s'explique ce con-

cours immense de citoyens de toutes les classes de la société et de toutes les contrées de l'Allemagne qui accompagnèrent, à leur dernière demeure, les restes mortels de leur poëte favori, proclamant hautement, de cette façon, qu'il est une royauté qui ne déchoit jamais, celle d'un vrai talent poétique tout entier consacré aux grands principes de la morale, à la patrie et à la liberté.

C. DIEZ.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

L'ESCURIAL — PHILIPPE II.

L'Escurial n'est distant que d'une quinzaine lieues de Madrid. C'est aujourd'hui une des stations du chemin de fer du Nord de l'Espagne.

La gare est à la porte de Madrid, dans la vallée du Manzanarès. On aperçoit de là le pont de Tolède, monument lourd et surchargé d'ornements, qui doit, je pense, tout son renom à la ballade de Victor Hugo. A gauche, dominant la vallée, se montre le Palais royal. Les lignes de cet édifice ne manquent pas de grandeur, et sa masse est imposante. Mais quand on y regarde de plus près, on trouve que cette architecture est maigre et de mauvaises proportions; les fenêtres sont les unes trop étroites, les autres trop basses; les pilastres sont étranglés. L'attique était autrefois surmonté de statues colossales; on les en a descendues, et on les a mises dans le petit jardin qui est derrière le Palais : en quoi on a eu grand tort, car là haut, du moins, on ne les voyait pas si bien.

A l'époque de l'année où nous sommes, la vallée du Manzanarès est fraîche et riante. Les bords du fleuve sont couverts d'arbres; les pentes des collines sont revêtues de quelque verdure. Mais dès le mois de juin, cette parure printanière disparaît; le fleuve, ou, pour mieux dire, le torrent est à sec; la vallée n'est plus qu'un ravin semé de pierres et couvert de poussière. Grâce aux pluies qui ne sont tombées que trop abondamment ce printemps, je puis me flatter du moins, ce que ne peuvent pas dire tous les voyageurs, d'avoir vu de l'eau dans le Manzanarès.

A peine est-on sorti de cette petite vallée, qu'on entre dans le désert. De grandes plaines, légèrement ondulées, sans arbres,

hérissées de roches, parmi lesquelles poussent quelques touffes d'arbustes sauvages, s'étendent à perte de vue. A peine de loin en loin se montre quelque village, entouré de maigres cultures.

L'Escurial est au bout de cette plaine, assis sur les premières pentes du Guadarrama. On se demande comment un souverain a eu l'étrange idée de bâtir, dans cette campagne désolée, son habitation de plaisance. Il est vrai que ce souverain était Philippe II, et que ce lieu de plaisance devait être un couvent.

On sait que Philippe II fit élever ce colossal monument en mémoire de la bataille de Saint-Quentin remportée par lui sur les Français, le 10 août 1557. Quand je dis par lui, je veux dire par son général, Philibert-Emmanuel, duc de Savoie; car Philippe II n'a jamais, de sa personne, gagné une bataille. Il était pourtant sur le continent à ce moment, et à quatre lieues seulement du lieu où se livrait le combat; mais il n'avait pas encore paru au camp On dit qu'il se trouva un peu humilié de n'avoir pas assisté à une bataille livrée si près de lui. Ce n'est pas le vieux Charles-Quint, tout criblé de goutte qu'il était alors, qui se fût tenu si prudemment à l'écart. Mais il semble que des rares qualités du père, la nature eut fait deux parts pour les distribuer à ses fils : Don Juan d'Autriche avait hérité de sa brillante valeur; Philippe, de son ambition et de son activité politiques, sinon de son génie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que celui-ci était un pauvre guerrier. Il n'aimait ni les chevaux, ni les armes. Charles-Quint eut beau lui faire apprendre, par ses seigneurs flamands, les exercices de la chevalerie, il n'en put faire un chevalier. Dans les joûtes, il était timide et maladroit. La seule fois qu'il parut, en Flandre, dans un tournoi, il reçut sur la tête un coup de lance qui le renversa : on l'emporta évanoui.

Le jour où fut gagnée la victoire de Saint-Quentin était le jour de la fête de S. Laurent. Philippe voulut que le monastère qu'il élevait, prit le nom de Saint-Laurent-de-l'Escurial; il voulut même, en l'honneur du saint et pour rappeler l'instrument de son martyre, que l'édifice eût la forme d'un gril. L'architecte Herrera, qui était un homme de talent, dut se conformer à cette bizarre fantaisie, peu propre assurément à inspirer le génie d'un artiste.

Il est parvenu cependant à exécuter ce qu'un voyageur a spirituellement appelé « un rébus d'architecture. » L'édifice a la forme d'un immense parallélogramme, de 200 mètres environ de côté. Une multitude de galeries transversales qui se croisent à angle droit, entre ces quatre galeries principales, représentent les barreaux du gril. Le manche est formé par l'habitation royale qui se rattache au milieu de l'une des façades. Les pieds sont figurés par quatre tours placées aux angles.

On a bien trop vanté, à mon avis, le palais de l'Escurial. Les Espagnols, exagérés en toutes leurs paroles, l'appellent tout simplement la huitième merveille du monde. Quoique la matière en soit belle (il est tout en granit), l'aspect général est gris, terne et lourd. N'était la coupole, on dirait d'une caserne ou d'une prison. Cela est vaste, sans être grand; énorme, sans être imposant; un prodigieux entassement de pierres, voilà tout. Au dehors, de hautes murailles toutes nues, percées de petites fenêtres; au dedans, des cours étroites, dallées, entourées de cloîtres bas et humides; des corridors sombres qui se croisent à l'infini et n'ont pas même l'effet des longues perspectives; des voûtes basses, en plein cintre, souvent même surbaissées. Nul ornement: pas une colonne, pas une sculpture, pas une ciselure qui rompe la monotonie de ces interminables murailles grises : le granit nu, partout le granit, rien que du granit. Il tombe de ces voûtes comme un manteau de glace qui vous fige jusqu'aux moëlles. L'âme même se sent refroidie et contristée; l'esprit est comme opprimé, écrasé sous ces pesantes masses. Le sentiment qu'on éprouve n'est ni celui du recueillement qui porte à la prière, ni celui du calme que les âmes fatiguées de la vie vont chercher dans le cloître : c'est le froid du sépulcre.

La chapelle elle-même a ce caractère triste. Elle a la forme d'une croix grecque. La coupole centrale s'appuie sur quatre énormes piliers carrés. Ici la sévérité des lignes donne à l'édifice un certain air de grandeur; mais la teinte grise du granit qui revêt toutes les parois, la nudité et la sécheresse du style, lui laissent malgré tout un aspect glacial.

Sous le grand autel, est la chapelle funéraire des rois, qu'on

appelle du nom passablement païen de Panthéon. Pour y descendre, chaque visiteur est muni d'une torche. On y arrive par un corridor pavé de marbre; les murailles, les voûtes sont revêtues de marbre. La chapelle, de forme octogone, est décorée avec plus de richesse encore : ce sont partout des incrustations de porphyre, de jaspe et d'agathe. Les restes mortels des souverains espagnols sont enfermés dans des sarcophages de marbre, ornés de ciselures d'or; ces sarcophages sont rangés dans des niches étagées dans toute la hauteur de la chapelle. Tout cela est d'un luxe inouï, éblouissant sous l'éclat des torches. Ce sépulcre, dont l'orgueilleuse magnificence rappelle les tombeaux des anciens rois d'Egypte, fut commencé par Philippe II et achevé par ses successeurs. Antérieurement, les rois d'Espagne avaient leurs tombes à Grenade. Philippe II voulut que l'Escurial devînt le lieu de sépulture de sa famille. En 1574, il y fit transférer le corps de son père, qui était resté, depuis sa mort arrivée en 1558, au monastère de Yuste. En même temps, il y fit apporter le cercueil de son aïeule Jeanne-la-Folle, de sa première femme Isabelle de Portugal, de ses enfants et de ses sœurs. Cinq ans plus tard, Don Juan d'Autriche venait y prendre place à côté de son glorieux père.

Les appartements royaux sont mesquins; c'est une suite de salles étroites et basses, de chambres fannées et délabrées. La riche collection de tableaux qui les ornait autrefois, a été transportée au musée de Madrid. Il n'y a de curieux dans cette partie du palais que le cabinet de travail et la chambre à coucher de Philippe II. Ce sont deux sombres cellules, larges de six pieds carrés, basses d'étage, dont les murailles sont toutes nues, et qui s'ouvrent comme des alcôves sur une salle longue. Derrière le cabinet est un oratoire exigu, qui donne par une petite fenêtre sur le chœur de l'église : par là, le roi, sans se déranger, assistait à l'office divin. C'est là que, le 13 septembre 1598, à l'âge de 70 ans, il mourut « usé par le plaisir et les affaires, accablé d'infirmités, tenaillé par la goutte, et depuis trois ans miné par une fièvre lente (1). »

(1) Mignet, *Antonio Perez*, p. 261-268.

Le couvent de Saint-Laurent-de-l'Escurial avait été donné par Philippe II aux Hiéronymites, un des Ordres religieux les plus riches et les plus considérables de la Péninsule. Cet ordre, placé sous l'invocation de saint Jérôme et la règle de saint Augustin, s'occupait de sciences et d'agriculture. Charles-Quint l'avait eu en grande estime : c'est dans une de ses maisons, à Yuste, dans l'Estramadure, qu'il avait voulu se retirer et mourir. Philippe II avait continué à ces religieux la faveur dont ils avaient joui près de son père. Aujourd'hui le monastère est désert ; le cloître est vide, l'église est abandonnée. Et, il faut le dire, ne fut-ce qu'au point de vue de la poésie et des souvenirs, le monument y perd. On aimerait à voir errer, sous ces arcades silencieuses, la robe blanche de quelque pieux cénobite. Tel qu'il est, c'est un corps sans âme, c'est une ruine triste et maussade. L'Espagne, comme on sait, a supprimé, depuis 1834, tous les monastères d'hommes ; on n'a laissé subsister que les couvents de femmes, et, par une exception de faveur, deux ou trois maisons de missionnaires jésuites. Il pouvait y avoir des raisons politiques de diminuer l'étendue des biens de main-morte ; mais la suppression des ordres religieux est tout autre chose : c'est en soi une atteinte à la liberté de conscience, c'est une violence révolutionnaire. Les Espagnols qui prétendent nous imiter, auraient pu chercher de meilleurs exemples dans notre histoire. Tel est le branle ordinaire des choses humaines. Philippe II a voulu gouverner l'Espagne comme un couvent : l'Espagne, trois siècles après Philippe II, brûle les couvents et chasse les moines.

Un seul souvenir, un seul nom remplit les salles désertes et les corridors sombres de ce gigantesque palais ; c'est le souvenir, c'est le nom de Philippe II. Le monument est fait à l'image de l'homme, il porte son empreinte, et reproduit son caractère écrit sur chacune des pierres ; de même que Versailles représente fidèlement Louis XIV, l'Escurial représente Philippe II. On a beau faire : en se promenant dans ces longues galeries, cette sinistre figure vous poursuit et vous obsède ; l'esprit ne peut s'en distraire.

On a voulu faire de Philippe II un grand roi, un grand politique ; on l'a représenté comme le type du caractère espagnol,

comme la plus haute personnification de la royauté espagnole. A mon avis, ce sont là autant de paradoxes. C'est aux résultats de leur politique qu'on juge les rois ; c'est l'événement qui donne la mesure de l'homme et dit la valeur du système. Or, quiconque voudra à ce point de vue apprécier Philippe II, ne se fera pas de lui une haute idée.

Quand Charles-Quint, après trente années d'une activité prodigieuse, rassasié de gloire et accablé d'infirmités, descendit volontairement du trône pour aller chercher le repos dans la solitude de Yuste, son immense domination se partagea en deux : l'Empire resta à la branche allemande de la maison d'Autriche ; la monarchie espagnole passa sur la tête de Philippe II. Mais toute réduite qu'était par là cette dernière puissance, toute fatiguée qu'elle était déjà par le despotique génie du grand empereur, c'était encore la plus vaste, la plus riche et la plus redoutable monarchie de l'Europe. Maîtresse des Pays-Bas, d'une partie de l'Italie, du Mexique et du Pérou, elle couvrait les mers de ses flottes, et ses vieilles bandes n'avaient pas de rivales sur les champs de bataille de l'Europe.

Quarante-quatre ans plus tard, quand Philippe II expire, où en est l'Espagne ? Elle a perdu la moitié des Pays-Bas. Sa marine est affaiblie, ses finances épuisées. Les colossales entreprises qu'a faites Philippe II, presque toutes chimériques, ont été presque toutes malheureuses. Il a pris Tunis et il en a été chassé l'année suivante. Ses attaques sur l'Irlande ont été repoussées ; l'*invincible Armada*, dispersée par la tempête, a été détruite par les vaisseaux anglais, qui sont venus impunément brûler et piller Cadix. Il a dépensé des sommes énormes pour soutenir en France la Ligue et faire asseoir sa fille sur le trône des Valois : la Ligue a été vaincue, et la France s'est donnée à Henri IV. La victoire de Lépante même est restée stérile ; et au commencement du XVIIe siècle, la prépondérance dans le système politique européen a passé de l'Espagne à la France.

Une autorité et un prestige immenses ; des armées jusque-là invincibles ; une flotte de mille vaisseaux ; des généraux comme le duc d'Albe, Don Juan d'Autriche, le duc de Parme, Spinola ;

les mines du Nouveau-Monde qui lui envoyaient chaque année onze millions de piastres (plus de 150 millions d'aujourd'hui) ; voilà ce qui avait été donné à Philippe II : et après quarante années du règne le plus absolu, Philippe II légue en mourant à son pays une décadence qui ne s'arrêtera plus. Est-ce là l'histoire d'un grand roi et d'un grand politique?

Si on le compare à ses prédécesseurs, on le trouve inférieur à tous. Il n'a ni l'habileté de Ferdinand, son aïeul, ni l'âme généreuse et chevaleresque d'Isabelle, ni le génie politique et les qualités brillantes de Charles-Quint. C'était un esprit étroit et lent, plus laborieux qu'étendu, plus appliqué que capable; à la fois hautain et timide, irrésolu et opiniâtre. Un contemporain a fait cette remarque que Charles-Quint se conduisait en toutes choses d'après son propre jugement, et que Philippe II ne se dirigeait que d'après l'opinion des autres. Aussi ses hésitations étaient-elles infinies, et ses décisions presque toujours tardives.

Il n'eut de grand que l'orgueil et l'ambition. La netteté des vues, la justesse du jugement, en un mot, le coup d'œil politique lui manque. Sa prudence n'est que de l'irrésolution, sa persévérance de l'entêtement, son stoïcisme de l'insensibilité. Enfermé dans son cabinet, invisible et mystérieux, comme l'araignée au centre de sa toile, il prétend gouverner le monde par écrit. Il juge mal les hommes, parce qu'il est défiant, et les événements, parce qu'il ne voit rien qu'à travers ses passions.

Toute supériorité lui portait ombrage; et le soupçon seul suffisait pour perdre ceux qui se croyaient le plus assurés de sa faveur. Mais rien n'avertissait de sa colère ou de sa vengeance. « Chez lui, dit énergiquement un historien du temps, le sourire » n'était pas loin du couteau (1). »

Il se regardait comme investi ici-bas d'une mission providentielle. Maintenir à tout prix, dans ses Etats, l'unité politique et l'unité religieuse, c'était le rôle auquel il croyait que Dieu l'avait appelé. Rien de plus dangereux que des convictions profondes

(1) « Unos le llamaban prudente, otros severo, porque su riso y cuchillo eran confines. » — Cabrera, cité par Prescott.

dans un esprit médiocre et opiniâtre. Tous les moyens lui furent bons pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Ne doutant pas que la vie de ses sujets lui appartînt, il en disposa froidement, sans hésitation, avec la plus absolue et la plus effrayante tranquillité de conscience ; employant indifféremment et sans scrupule, selon les circonstances, les tribunaux politiques ou le Saint-Office, les bûchers ou l'assassinat. Le mensonge et le parjure ne lui coûtent rien : il promet solennellement qu'il abolira l'Inquisition, et le même jour, pour dégager sa parole, il proteste secrètement devant notaire et écrit au Pape qu'il n'a fait qu'une vaine promesse.

« Je perdrais tous mes États, disait-il, et cent vies si je les avais, plutôt que de régner sur des hérétiques. » On admirerait cette force de conviction, cette énergie de volonté, si elles ne s'étaient traduites en d'effroyables immolations d'hommes. Mais l'énergie des convictions ne suffit point à absoudre les attentats contre l'humanité. C'était aussi des hommes convaincus qui, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, et aux applaudissements de Philippe II, égorgeaient les protestants. Calvin était convaincu, faisant brûler Servet dans un auto-da-fé plus odieux encore que ceux de Torquemada. C'étaient des hommes également convaincus, ces autres fanatiques qui, trois siècles plus tard, sous prétexte de sauver la patrie, couvrirent la France d'échafauds. Toutes les tyrannies invoquent la même excuse.

Voilà l'homme dont on a voulu faire le type du caractère espagnol. Non, en vérité, c'est calomnier une grande nation ! Du caractère espagnol, il a eu l'orgueil, la cruauté ; il n'en a eu ni le courage et la générosité, ni la noblesse et l'esprit chevaleresque. Il y a plus : nul homme au monde n'a plus contribué à fausser le sens moral chez le peuple espagnol et à développer les instincts violents de sa nature. C'est lui, on peut le dire, qui lui a inoculé le fanatisme, et, en dépit de ses premières résistances, l'a habitué aux auto-da-fé et à la vue du sang.

Il y a eu des tyrans plus violents, plus fougueux, plus sanguinaires peut-être ; il n'y en a pas eu de plus odieux, car il est froid dans ses cruautés, sans colère, sans passion, et, pour

atteindre son but, tous les moyens lui sont indifférents. Dans cette âme de fer, nul sentiment humain n'avait survécu. Haineux et défiant, n'aimant personne et trompant tout le monde, astucieux et poursuivant sa vengeance avec une obstination lente, implacable et comptant pour rien la vie des hommes; ce qu'il y a de plus effrayant chez ce tyran, c'est que l'opiniâtreté de ses convictions et sa confiance en sa propre infaillibilité, ont oblitéré en lui la conscience à ce point de le rendre inaccessible au remords. Il verse tranquillement le sang; comme l'a dit un écrivain moderne : « Tibère avait des remords, Philippe II n'en a pas (1). »

EUGÈNE POITOU.

---

(1) Ed. Laboulaye, *Etudes morales et politiques.*

AUTOBIOGRAPHIE.

BLORDIER-LANGLOIS.

Note sur ses études, sa vie littéraire et ses ouvrages, écrite à la demande de M. François GRILLE, bibliothécaire de la ville d'Angers (1).

Vous désirez, Monsieur, que je dépose dans nos archives (2) quelque chose de ma vie et de mes passe-temps littéraires. Je veux bien vous satisfaire ici en partie ; je vous dirai mon éducation et les fruits qu'elle a produits, la cause et l'effet de ma vie intellectuelle.

J'ai écrit mes souvenirs : mes enfants les trouveront après moi. Ils en feront l'usage qu'ils voudront. S'ils sont publiés, on n'y lira rien qui puisse nuire à personne ni à moi. Les accidents de ma vie ont été nombreux, et c'est à la Révolution que je le dois ; à la Révolution qui m'a ballotté bien plus qu'il n'eût été dans ma nature de l'être. J'ai vu beaucoup, j'ai médité, j'ai été mêlé à peu de choses. Ma timidité me plaçait en dehors des événements ; on dit que c'est la position qui convient pour les bien juger.

Je suis né de parents industriels et peu fortunés, car leur famille était nombreuse. Demeuré l'aîné de bonne heure par la mort de leurs deux premiers enfants, je fus chéri de mes parents, ou plutôt de ma mère, car je n'avais que huit ans quand je perdis mon père ; il mourut après une longue maladie : je ne puis donc que supposer que les soins touchants de ma mère à mon égard avaient son paternel et plein assentiment.

(1) Bibliothèque d'Angers, ms. 1076.

(2) M. Blordier-Langlois était alors second conservateur de la Bibliothèque.

Je dois à cette tendresse qui n'a jamais cessé, je dois à la liberté qu'on me laissait et dont je n'abusai jamais, une douceur de caractère, un penchant à obliger dont je n'ai jamais tenté de me défendre, quelque expérience des hommes que j'aie faite par la suite.

J'entrai en sixième au collége de l'Oratoire; je n'avais encore que dix ans. C'était le P. Héron qui occupait alors cette chaire. Selon l'usage alors que les professeurs montassent chaque année d'une classe, il arriva que je ne quittai ce bon et spirituel oratorien qu'en rhétorique, où je trouvai le P. Mévolhon.

Mes études furent laborieuses, mais ne furent pas sans fruit. Je pénétrais avec difficulté l'esprit des textes que l'on me donnait à traduire; comment un enfant, ignorant encore ce que sont les hommes, leurs passions, leurs ambitions, aurait-il aisément compris les phrases si profondes et si philosophiques d'Horace, de Tacite, de Salluste? J'étais consciencieux: pour tout, je n'aurais pas écrit ce que je n'aurais pas entendu: cette disposition d'esprit n'est favorable ni au collége ni dans le monde. Beaucoup de mes camarades plus dégourdis, j'allais dire plus étourdis que moi, brillaient bien davantage, et s'attiraient des éloges qui passaient par dessus moi sans m'atteindre. Je n'en murmurais pas, et n'en travaillais que plus. Je me souviens à ce sujet qu'enfoncé dans un passage de Virgile dont j'avais une peine infinie à comprendre le sens, je me surpris à dire: « Si le P. Héron me voyait! » peut-être aussi fortement ému qu'un certain chevalier Fleurange, quand, à l'assaut de je ne sais quelle place, on l'entendit s'écrier: « Ah! si ma dame me voyait! »

Cependant mon professeur me tenait compte de mon application; et, si je ne montais pas d'une classe à l'autre *inter optimos*, comme on disait alors, c'était *inter bonos*, et d'un pied plus assuré peut-être que ceux qui marchaient devant moi plus fièrement.

Revenons sur mes deux professeurs. J'ai gardé le plus doux souvenir de M. Héron: je l'ai cultivé quand je fus plus avancé en âge; nous parlions de notre jeune temps, car il n'était pas plus vieux que moi de bien des années: il était physicien, humaniste, littérateur, et tout cela à un degré fort remarquable. Sa conver-

sation était le plus souvent amusante et spirituelle ; quelquefois elle était riche de science, mais toujours sans prétention, bien différent de son confrère, le mathématicien Bénaben, homme d'esprit sans doute, mais d'un orgueil qui rendait son commerce difficile autant qu'était charmant celui du P. Héron.

Je passai en rhétorique sous Mévolhon : c'était un homme de tête, de connaissances et de talent ; d'un caractère impétueux, mais d'un cœur sensible : il était d'Aix, en Provence. Lorsque la Révolution vint, Héron la vit sans beaucoup d'émotion ; mais le P. rhétoricien lui tendit les bras de toute l'ardeur de son âme. Bénaben était patriote, mais c'était principalement pour discourir et mettre dans les journaux des articles épigrammatiques. Mévolhon prenait la chose au sérieux. Il se fit l'éditeur et l'auteur en grande partie d'un ouvrage intitulé : *Calendrier du peuple franc,* dans la préface duquel il déposa toute sa verve, toute sa passion pour la liberté, toute son horreur des tyrans. Cependant il vit avec peine ceux qui, avec lui, avaient salué la Révolution, prendre une route odieuse qu'il n'avait point mise dans son itinéraire : il s'éloigna d'eux, ainsi que plusieurs Angevins recommandables ; il se plaça parmi ceux qu'on appelait Girondins ou fédéralistes, et eût subi le sort de ses amis politiques, MM. de Dieusie, Brévet, Tessié du Closeau, etc., si, plus heureux, il n'eût pris la fuite, et n'eût cherché un asyle en quelque terre où il lui serait plus aisé d'échapper aux yeux trop surveillants des hommes qui nous venaient pour extirper la guerre civile ou pour l'alimenter, car alors « l'un et l'autre se disaient. »

J'ai beaucoup devancé les temps ; je reviens sur mes pas.

J'allais finir ma rhétorique, lorsqu'une colonie de bénédictins, extraits de St-Nicolas, se préparèrent à passer à Marmoutier pour en diriger les études. C'étaient le sous-prieur et les « maîtres ». Nous connaissions ces moines ; ils me voulaient du bien ; ils obtinrent, mais non sans résistance d'abord, que ma mère consentît à me laisser s'éloigner d'elle. Je partis avec eux pour cette riche abbaye, où j'allais achever mes études au moins aussi bien qu'à l'Oratoire, et où je demeurerais libre de prendre ensuite le parti qu'il me plairait.

Je glisse sur ce temps; j'ai bien des détails que je consigne ailleurs. Mes professeurs étaient aimables et gens de mérite; ils avaient pour moi toute l'indulgence qu'ils avaient promise à ma bonne mère; j'étais un peu leur enfant gâté, non sans que les vieux moines n'en murmurassent, et ne m'en promissent rancune.

Je trouvai des moines d'Angers à Marmoutier : je vais parler d'eux; peut-être n'est-ce qu'ici qu'il en sera jamais question.

Le matador, le ministre des finances, si non de l'instruction, était Dom Marie, grand, gros et bel homme, célérier de sa dignité, le dispensateur des grâces, l'homme à qui, par conséquent, l'on faisait sa cour, et qui jouissait de tout pouvoir sous un prieur, le moine le plus vénérable que j'aie connu, d'une taille élevée et droite, d'une magnifique figure, mais d'un âge très-avancé. C'était un homme de naissance, et dont la physionomie portait toute la noblesse que l'imagination aime à prêter, bien gratuitement quelquefois, aux gens d'une origine illustre : il se nommait Dom de Villevieille.

Revenons à Dom Marie. Il avait un frère à Angers, l'époux de Mademoiselle Chédevergne, et propriétaire du couvent des Carmes. Dom Marie, quand les cloîtres furent fermés, se réunit quelque temps à lui; mais, ne s'étant pas oublié dans le partage du trésor de Marmoutier, il passa en Angleterre, où je crois qu'il est mort.

Dom Chevalier était Angevin aussi. Il avait à Angers un frère, dont le fils épousa Mademoiselle de Mieulle. Ce Dom Chevalier était jovial et tout à fait homme du monde; il avait été pharmacien à Angers, et marié; puis, devenu veuf, il s'était rangé sous la bannière de St-Benoît.

Le troisième Angevin était Dom Gibert, saint homme, qui se consumait dans les austérités de la règle, lorsque ses confrères, moins durs à eux-mêmes que lui, prenaient le temps comme il leur venait, et mitigeaient de leur mieux la discipline monastique. Dom Gibert

Tous les jours le premier au *chœur* et le dernier,

mourut : il eut le bonheur de ne pas voir la destruction de son ordre chéri; nous le descendîmes dans le vaste caveau qui recé-

lait les cendres d'un si grand nombre de moines qui, comme lui, avaient cru leur ordre indestructible. Il mourut, priant Dieu, sans doute, d'écarter de bien des frères qu'il laissait après lui

.... Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute de *tout* funeste avant-coureur.

Dom Gibert avait à Angers un frère arquebusier (on appelait alors cela fourbisseur) ; il demeurait place Ste-Croix. Je me rappelle son enseigne : c'étaient deux braves qui croisaient l'épée. Les enfants de ce fourbisseur sont marchands de soieries aujourd'hui.

Enfin la Révolution éclata ; je retournai à Angers, assez embarrassé du parti que je prendrais, et regrettant cette paix du cloître si favorable aux études. Je retrouvai mon P. Héron professant la philosophie. Il en était à la physique (1). La classe était fort dissipée : les dispositions studieuses de la jeunesse changeaient à vue d'œil : le maître nous amusait principalement de physique expérimentale. La dernière expérience fut celle de l'Eolipyle, joli feu d'artifice que termine une explosion, et qui me fit dire, en forçant un peu la comparaison, comme il arrive toujours,

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Les événements se multipliaient ; le tourbillon m'emportait comme les autres ; je quittai Angers peu de temps après la création, par Choudieu et Richard, du Comité révolutionnaire et de la Commission militaire.

Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Un ami (1) de mes pas fut le seul compagnon.

..... Après cinq ans d'absence, je revins au lieu de ma naissance ; je me mariai, on me crut propre au commerce, et en peu

---

(1) Dans ce temps, un cours de philosophie se composait de logique, de morale, de physique et de métaphysique.

(2) Il se nommait Métivier, homme d'esprit et de talent qui est mort à Poitiers avocat et professeur de droit : nous étions amis d'enfance. Il est le père de M. Métivier, actuellement substitut, à Angers, du procureur général (*).

(*) M. Blordier-Langlois écrivait cette note en 1843. Le fils de son ami est aujourd'hui Premier président de la Cour d'Angers.

d'années je me fis voler par un essaim de fripons qui m'avaient jugé facile à tromper. Je perdis toute ma petite fortune, et j'avais une femme et deux enfants : ma position était accablante.

On m'indiqua la voie de l'instruction publique ; j'y entrai, et je me trouvai un peu mieux dans mon élément.

Le ciel était plus serein ; les partis se chamaillaient bien encore, mais plus de terreur. Les Français, rentrés dans leur caractère, se moquaient les uns des autres ; on se faisait une guerre de chansons ; d'un côté, c'était le *Réveil du peuple ;* de l'autre, la *Marseillaise.* Ce qui valait beaucoup mieux que tout cela, c'est que le Directoire avait rétabli les études, et que la jeunesse accourait en foule aux écoles secondaires et à l'école centrale.

Je fus reçu à bras ouverts dans une des premières, où je pris l'engagement d'enseigner la grammaire, la littérature, l'histoire, et au besoin la langue latine. Je n'avais jamais perdu de vue ces choses, et peut-être mon commerce ne s'en était-il pas mieux trouvé. Une pension de demoiselles commençait assez brillamment ; j'y donnai des leçons, elle devint florissante. On me demanda des leçons particulières, et j'eus une sorte de vogue. Ma vie était laborieuse ; mais j'étais heureux, puisque j'étais utile à ma famille. Il faut qu'une situation soit bien mauvaise pour n'avoir pas des douceurs après un naufrage ; et la mienne se trouvait entièrement dans mes goûts.

Dans ce temps de réaction, et après une horrible contrainte, les plaisirs de toute espèce, les spectacles, les bals, les concerts étaient portés jusqu'à l'excès : on s'en donnait pour le temps où l'on avait été bien malheureux : l'homme oublie si promptement ses misères ! Cette ardeur folâtre avait passé jusqu'aux pensions de demoiselles, et il n'y avait pas de distribution de prix qui ne fût accompagnée de comédies, de ballets, de chants. C'étaient Berquin et Madame de Genlis qui faisaient ordinairement les frais des représentations scéniques. On y trouvait quelques difficultés ; les personnages n'y sont pas tous des femmes, et nos demoiselles répugnaient à se travestir en garçons. On m'exposait cette difficulté, et l'on me consultait, dans l'espoir que j'imaginerais un expédient : je devinais leur pensée ; je promis de m'essayer à des compositions toutes nouvelles pour moi, et je fis des drames d'un,

de deux, de trois actes, avec ou sans musique. Je faisais mal les vers, mais je me rappelais le mot de Figaro : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Je fis des lignes rimées et de toutes mesures, et je m'efforçai d'inspirer par mes conseils un musicien qui finit par me composer de jolies mélodies. Il était assez harmoniste pour faire mouvoir un orchestre sans trop de dissonnance : il en savait plus que Jean-Jacques chez M. de Treytorens. Poitevin était l'élève de Voillemont, habile maître de chapelle ; il avait touché l'orgue de Chemillé ; il ne manquait pas de mémoire ; il nous glissait quelquefois du Dalayrac et du Grétry, et ce n'en allait pas plus mal. J'ai plusieurs de ses partitions dont j'ai fait un recueil qui se rattachera nécessairement à mes petits drames dont je pourrais faire deux volumes. J'ai intitulé mon manuscrit : *Nouveau Théâtre d'éducation.*

Mes pièces étaient un peu dans le genre romanesque : c'est le genre le plus facile; le nœud quelquefois compliqué, le dénouement le plus souvent heureux : c'était merveille. Je ne suais guère à dresser mes plans, et ils se trouvaient passables ; j'écrivais une scène après une scène, et cela marchait. Une année, je ne m'aperçus qu'au moment de la distribution des rôles, qu'un de mes personnages ne quittait pas un instant la scène, et je n'avais point eu l'idée de faire une pièce à tiroir.

Je rédigeais mes cours de littérature et d'histoire, et en m'occupant consciencieusement de cette dernière partie pour mes élèves, je songeais, pour la satisfaction de mon esprit inventif et rêveur, à mêler ailleurs des êtres réels aux êtres que créait mon imagination; à rendre ceux-ci, autant qu'il me fût possible, d'accord par leurs pensées, leurs lumières et leurs mœurs avec les siècles dont je les faisais contemporains. C'était le roman historique. J'y pris goût ; la difficulté ne fit qu'échauffer mon zèle. Pour cette œuvre, comme pour l'histoire véritable (autant que l'histoire puisse l'être), il est un art à observer, une grande attention à ne pas tomber dans de trop graves anachronismes ; il faut se faire une idée nette du synchronisme des événements ; il faut

Conserver à chacun son propre caractère ;

il faut se ressouvenir de cette recommandation du plus sensé de

nos poëtes, quoi qu'en disent les poëtes les moins sensés de nos jours :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air et l'esprit français à l'antique Italie;

il faut que ce qui n'est pas vrai soit vraisemblable. Je l'essayai. Si je ne réussis pas, ce fut par incapacité, mais non par mépris de ces règles.

Mon premier roman fut *Théodore;* vous vous en souvenez, Monsieur, je vous le fis passer à Paris, dans l'espoir que vous le placeriez; mais il n'était guère possible qu'on m'achetât mon manuscrit; les imprimeurs ne hasardent pas ainsi leurs presses aux compositions de province. Un auteur de province est souvent un père idolâtre : « Mes petits sont mignons, » est-il prompt à dire; mais l'imprimeur, qui n'a pas ses entrailles, pense plus solidement, et fait bien.

Voici ce qui me donna l'idée de *Théodore*. J'avais lu que l'abbé Barthélemy avait longtemps agité avec lui-même s'il ferait voyager un héros pseudonyme en Grèce, au siècle de Philippe de Macédoine, ou en Italie au temps des Médicis. Il se décida pour le premier parti, pensant, avec raison, qu'il y trouverait l'emploi de son instruction classique, et beaucoup plus de sympathie qu'avec les Clément VII, les Léon X, les Paul-Jove et les Michel-Ange. Et moi, téméraire apprenti dans l'art de penser et d'écrire, je ne tremblai pas de m'aventurer dans une carrière où peut-être avait craint de s'engager l'auteur du *Voyage d'Anacharsis!* Mon Théodore voyagea donc en Italie pour peindre tant bien que mal le siècle de François Ier et de Léon X.

Après ce roman, un autre; c'est le premier pas qui coûte. Je suivis le même système et je marchai avec une égale assurance. Cette autre production fut *Aimeric* ou les *Albigeois :* c'était un tableau du XIIIe siècle. Je n'ai su que depuis qu'il existait en Angleterre un roman qui porte ce titre, et je ne l'ai pas encore lu. Cet ouvrage bien revu, bien cartonné comme son frère, je passai à un autre.

Ce fut *Olivier du Lac;* la scène est en Bretagne, au temps des querelles sanglantes et longues des deux maisons de Montfort et

de Blois (XIVe siècle). Ces romans formeraient chacun deux volumes, ou même trois, comme on imprime ces ouvrages à Paris.

Comment se faisait-il qu'avec environ douze heures de leçons à donner tous les jours, n'ayant, pour la préparation de ces leçons, que les dimanches et une partie des jeudis, je pusse suffire à ces compositions? Je n'en sais vraiment rien. Je ne sais pas non plus comment je fournissais à la feuille d'annonces de M. Pavie (Louis) deux ou trois articles assez longs par semaine, sur la littérature, la critique, l'histoire, etc. Je les ai conservés tous; ils sont reliés; c'est une collection, que l'on a trouvée curieuse, de morceaux que, dans le temps, on lisait avec plaisir : ils étaient signés B. L. Je suis le seul probablement qui les ait conservés, car qui fait un recueil de la feuille d'annonces? Cela formerait quatre volumes. J'ai commencé en 1820 et n'ai cessé qu'en 1842. Je rêvais à mes sujets d'articles, en passant d'une maison dans une autre; j'y rêvais avant ou après mon sommeil. J'écrivais quelquefois la nuit une pensée que je croyais bien formulée; mais je l'écrivais si mal, qu'au réveil je ne pouvais lire mon griffonnage. J'allais souvent jusqu'à m'imposer de ne plus m'endormir pour ne pas perdre ma phrase.

René d'Anjou fut le sujet de plusieurs de ces articles; il m'occupait avant Bodin et M. Villeneuve de Bargemont; je sentais le mérite et l'amabilité de cet excellent prince, bien longtemps avant qu'on se prît pour lui de si belle passion. Enfin, j'imaginai un roman historique, où je fis entrer une partie de sa vie, mais en m'imposant une exactitude sévère en tout ce qui le concernait. Ce roman est dans mes manuscrits sous le titre d'*Athanase*, ou *le Solitaire de la Baumette*. La fable est simple, mais il est des incidents capables d'émouvoir. Mon héros n'arrive pas à revêtir la bure de St-François, sans avoir éprouvé de nombreuses traverses; et la rencontre qu'il fait à Angers du jeune Arthur donne un dénouement de quelque intérêt à ce petit ouvrage. Il formerait un volume in-8°. Il est relié avec une vue enluminée de la Baumette qu'a bien voulu me faire M. Salgues, un portrait au trait de René par Hawke, et le tombeau dessiné par M. Douas et litho-

graphié du tombeau de ce prince tel qu'il était dans le chœur de la cathédrale avant 1783, tel qu'il fut transféré soigneusement dans la nef après ce temps, et que le trouva la Révolution pour le détruire.

J'avais inséré dans la feuille d'annonces quelques articles sur Serrant. Madame la comtesse douairière lut ces articles avec indulgence, m'invita à la voir au château, et désira que ces morceaux rassemblés, auxquels elle me mettrait à même de joindre d'autres documents, formassent une brochure qui ne serait tirée qu'à très-peu d'exemplaires, et seulement pour la famille Walsh de Serrant. Ce fut exécuté chez M. L. Pavie. J'en envoyai un à Bodin, qui n'avait pas encore publié son Bas-Anjou.

La Restauration vint : adieu les représentations scéniques qui terminaient nos distributions de prix, et cette suppression était de bonne morale. Ce n'était pas sans indécence que de pures et charmantes demoiselles fussent exposées sur un théâtre aux regards curieux et souvent peu chastes d'une jeunesse ardente. Bien éloignées d'en voir le danger, elles y prenaient goût ; cela n'allait pas à la modestie qui fait le plus suave ornement des femmes ; il était déplorable qu'elles trouvassent un écueil pour leurs mœurs dans des asyles où toute l'application devait être à leur en assurer d'innocentes. J'avais, dès le commencement, objecté les dangers de ces solennités ; on ne m'avait pas écouté : on avait pour soi la mode et l'exemple des pensionnats de Paris.

En 1830, je fus nommé membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Depuis quelque temps, la Société existait ; mais elle n'était pas définitivement constituée par l'autorité supérieure : elle eut enfin son autorisation légale ; elle fut intitulée *Société royale* et investie de droits politiques. Alors elle résolut de publier ses actes, et me chargea de rédiger le discours préliminaire de ce recueil, dans lequel j'ai inséré plusieurs morceaux.

L'éditeur de la *Revue Anglo-Française*, M. de la Fontenelle, de Poitiers, me fit l'honneur de me mettre au nombre des coopérateurs de cette publication, et je lui ai souvent envoyé des articles qu'il y a déposés.

Quelques pensions commencèrent à faiblir ; les établisse-

ments religieux leur portèrent des coups funestes : je devins moins occupé, mais je continuai d'étudier pour mon propre compte. J'aime beaucoup la langue et la littérature anglaises ; je traduisis en prose un choix bien fait (car des Anglais, gens de goût et très-instruits, l'avaient fait pour moi), un choix, dis-je, des *Mélodies hébraïques* de lord Byron, et des *Mélodies irlandaises* de Thomas Moore.

Je fis imprimer une *Géographie*, à laquelle je laissai le nom de Lenglet Dufresnoi, quoique ce savant ne s'y fût pas reconnu le moins du monde, s'il eût pu la voir. Si ce n'était pas mieux, c'était au moins tout différent. M. Pavie l'imprima ; elle a eu beaucoup d'éditions.

M. Pavie (L.) m'imprima aussi un *Abrégé de mythologie*, avec des vers choisis de nos meilleurs, et des observations historiques et morales. Elle m'avait été demandée par des âmes pieuses, par des maîtresses de couvent, qui avaient eu le bon esprit de penser que toute païenne qu'était cette étude, elle n'en était pas moins indispensable pour l'intelligence de l'histoire et de la poésie antique ; je l'appelais ma Mythologie chrétienne. Elle est à sa seconde édition : M. Launay-Gagnot, au refus de M. Victor Pavie, s'en est chargé.

En 1837, M. Louis Pavie imprima mon ouvrage d'*Angers et le département de Maine et Loire, depuis l'Assemblée des Notables jusqu'à la Révolution de 1830*. Les souscripteurs se présentèrent en assez grand nombre pour couvrir les frais d'impression. Le conseil général souscrivit pour autant d'exemplaires que de chefs-lieux de canton.

Au refus de MM. Pavie, MM. Cornilleau et Maige, imprimeurs à Angers, ont consenti de traiter avec moi d'un manuscrit sur l'*Anjou depuis sa réunion à la couronne jusqu'à l'Assemblée des Notables*. Cet ouvrage est actuellement sous presse et à sa dixième livraison ; il est probable qu'il ira à 14 ou 15 : chaque livraison est de deux feuilles in-8°, papier jésus, toutes pages encadrées d'un double filet. Je crois que l'exécution typographique de cet ouvrage honorera leurs presses.

En 1837, M. le Maire me fit proposer une place de second bi-

bliothécaire que j'acceptai comme une retraite douce pour moi et toute conforme à mes goûts. Ce fut M. Guillory qui voulût bien se rendre chez moi, me prévenir de cette bonne disposition de M. le maire, et me prier de me rendre à l'hôtel de ville, où tous ces Messieurs étaient rassemblés et reçurent mon acceptation, ainsi que l'engagement que je pris de concourir avec vous, Monsieur, à la conservation de la Bibliothèque et à son service public.

Je suis depuis ce temps votre collègue, et je me félicite sincèrement des relations qui existent entre nous. Vous avez des qualités précieuses pour l'emploi dont vous vous êtes chargé; moins actif que vous, et vous en savez la cause, je n'ai pour moi que mon amour des livres en général et quelque expérience due à mes fonctions de professeur durant trente-cinq ans.

A la Bibliothèque d'Angers, 28 février 1843.

BLORDIER-LANGLOIS.

P. S.— Je désirai, sous l'Empire, faire imprimer mes leçons d'Histoire de France, où j'avais introduit plusieurs morceaux de poésie relatifs aux hommes et aux événements. J'envoyai à la Censure (c'était de rigueur), et je reçus mon ouvrage, par M. de Pomereul, directeur de la Librairie, avec les observations de M. Charles Lacretelle. Tout était bien jusqu'à la Révolution; mais c'était à partir de cette époque que m'attendait la police méticuleuse et puérile du chef du Gouvernement. M. Lacretelle loua en général l'*esprit* dans lequel j'avais rédigé cette partie scabreuse de mon travail; mais... mais... Il m'indiqua tant de changements d'un seul trait de son encre rouge, que je lui répondis : « Je ne » crois pas, Monsieur, que nous puissions complétement nous » entendre si éloignés l'un de l'autre. Je craindrais de prendre » le change sur vos pensées et sur vos désirs; ce serait toujours » à recommencer. Je vous remercie de vos obligeants palliatifs, » mais il n'est possible qu'à Paris et près de vous de traiter un » sujet semblable : je renonce donc à publier mon travail. »

J'ai recopié la partie annotée par le censeur, et tout cela forme un gros volume in-4°. Quant à ce que M. Lacretelle a marqué de son encre, je l'ai fait cartonner à part.

CAHIER

DU

TIERS ÉTAT DE LA SÉNÉCHAUSSÉE DE SAUMUR

aux États généraux de 1614.

Des lettres-patentes du 7 juin 1614, publiées bientôt par tous les présidiaux de France, annoncèrent l'intention royale de réunir en septembre les États généraux à Sens. La reine-mère s'acquittait ainsi, sans qu'elle en fût pressée, d'un engagement pris le 15 mai précédent au traité de Sainte-Menehould envers Messieurs les princes du sang et autres gens de Cour mécontents, qui s'y prétendaient fort intéressés « pour les chastiments des meschants et la récompense des bons, » mais qui dès lors, bien repus et pour quelques mois satisfaits de leur bourse pleine, — on sait au juste à quel prix, — eussent volontiers accordé répit et renvoyé au plus loin cette échéance importune. On crut pourtant prévenir tout prétexte aux réclamations futures en donnant à l'intrigue une satisfaction anticipée ; et la reine-mère et le jeune roi, qui se trouvaient à l'heure même des élections dans l'Anjou et à Angers, se rendant à l'armée de Bretagne, y furent accueillis partout par l'allégresse populaire, heureuse en tout temps de se prêter aux déceptions d'un nouveau règne.

Les incidents divers des réunions préparatoires tenues à Angers, comme les délibérations des États, sont connus (1) et faciles à étu-

(1) V. aux Archives départementales, le cahier du clergé de Saumur et le procès-verbal des élections du clergé d'Angers, aux archives de la Mairie le registre des conclusions BB61, — et les deux collections imprimées de Buisson (1789) et de Barrois (1788) sur ces grandes assemblées.

dier; mais j'ai tout récemment rencontré, dans le greffe du tribunal civil de Saumur, entre autres documents curieux, le cahier du Tiers état de cette sénéchaussée, qui, dans une sphère plus restreinte, indique à sa façon le mouvement de l'opinion.

Les élections se firent sans grand bruit. Sur la convocation du sénéchal, Jean Bonneau, sieur de Maisonneuve, adressée à toutes les paroisses du ressort, les habitants avaient dû se réunir les 3 et 10 août, au sortir de vêpres, et nommer des députés chargés d'élire, dans une délibération définitive, le représentant de l'ordre du Tiers aux États, et les délégués qui, sous sa présidence, allaient rédiger l'expression des vœux communs du pays. Cette dernière assemblée se tint le 18 août, au palais royal de Saumur; mais le petit nombre des assistants témoigne suffisamment de l'indifférence trop justifiée des paroisses. Dix-huit membres seulement s'y trouvaient présents. Les habitants même « du boisle du château, » des faubourgs de la Croix-Verte, de l'Ile-Neuve, des Ponts et de St-Lambert, les baronnies de Mirebeau, de Montreuil-Bellay, de Doué, de Blaison, de Ramefort, les châtellenies de Chemellier, de St-Maur, de Vouzailles, de Cunault, de Méron, de la Grézille, de Cernusson, de la Haye-Fougereuse, du Coudray-Macouard, de St-Généroux, de Brain-sur-Allonne, de Neuillé, de Boumois, de Martigné-Briant, le Puy-Notre-Dame, Giseux, les deux tiers de la sénéchaussée avaient fait défaut aux convocations. Ainsi réduite pourtant, l'assemblée s'acquitta de son mandat, en élisant pour député aux États de Sens, maître Jean Hubert, conseiller du roi à la prévôté, et pour le suppléer, en cas de maladie, l'avocat Charles Jaunay. La rédaction du cahier de l'ordre fut confiée à Me Adam Lebeuf, assesseur et lieutenant particulier, Guillaume Bourneau, procureur du Roi, Hilaire Reveillé, Nicolas Fournier l'aîné, Antoine Maliverné, sieur de Château-Rocquet, Guy Drugeon et Nicolas Guérin, procureur des marchands de Saumur. Le même jour, ces délégués se réunirent, et, dès le lendemain au matin, Jean Hubert recevait, pour l'accomplissement de sa mission, une copie authentique du cahier du Tiers, qu'il avait charge de présenter d'abord aux députés du reste de l'Anjou, à Angers, et, avec eux, aux États.

En termes humbles et soumis, le Tiers y demande la résidence obligée des bénéficiers ayant charge d'âmes, la régularité des visites diocésaines par l'évêque, la nomination aux cures de gradués de mœurs et d'âge décents, avec une dotation fixe au minimum de 600 livres sur le revenu des abbayes voisines, l'attribution des crimes ecclésiastiques aux justices ordinaires, — exigence entre toutes déplaisante et qui allait soulever une opposition intraitable, — l'honnête emploi des deniers des pauvres et des hôpitaux, trop souvent dilapidés en œuvres étrangères, le retour aux règlements des États de Blois sur le fait des nobles, la suppression de la vénalité des charges, — article d'autant plus remarquable qu'il est présenté par des magistrats, et que, repris avec empressement par la Noblesse, il devint un instrument de guerre et comme une revanche promise des concessions arrachées, — la gratuité de la justice par l'attribution d'un salaire royal aux membres des cours judiciaires et par la suppression des abus et de faveurs inavouées, l'unité des poids et mesures, sollicitée depuis deux siècles, la réduction des tailles et l'inscription aux rôles de tout trafiquant, nonobstant son titre ou toute exception fictive, l'abolition enfin des pensions et le rachat du Domaine, — c'est-à-dire la ruine de la noblesse de Cour et la reconstitution d'une administration régulière et indépendante suivant la tradition de Sully.

Toutes ces réformes que devait appliquer seulement en partie la main vigoureuse des Richelieu et des Colbert, ne s'élevaient pas à des prétentions bien vives ; et cent soixante-quinze ans plus tard, il faut entendre avec quel autre accent d'autorité souveraine et de dignité s'affirmera la voix de la conscience publique. Mais qu'attendre de plus de la France du XVIIe siècle, dévorée par une effroyable misère ? Alors que les paysans de la Guyenne et de l'Auvergne erraient par les champs, « paissant l'herbe à la manière des bêtes, » — le Mirabeau de ces temps-là, Savaron, sur ses biens et sa vie, en donna son serment au jeune roi, qui n'y voulait croire, — avant tout il fallait vivre. Convoqués à Sens, ouverts à Paris le 27 octobre, les États traînèrent quelques mois leurs délibérations confuses, traversées pourtant par de rudes et fières paroles qu'a

recueillies l'avenir. Quand les conseils du roi furent las de ces turbulences, un ordre vint et mit dehors l'assemblée incertaine qui se dispersa sans autre adieu ; mais les jours approchaient, sans qu'on les comptât, où la nation tout entière, inspirée d'une âme nouvelle, allait se lever debout dans sa force et dans son droit, et ses représentants, semer, coûte que coûte, à pleines mains, cette semence impérissable de vie et de liberté, — dont la moisson mûrit encore.

CÉLESTIN PORT.

Cahier du Tiers État de la sénéchaussée de Saumur aux États généraux de 1614.

AU ROY NOSTRE SOUVERAIN SEIGNEUR,

SIRE,

Le Tiers Estat de vostre séneschaussée de Saumur, peu assisté du Clergé, foullé de la Noblesse, altéré par les ministres de Justice, loue Dieu de ce qu'il vous plaist, de grâce spécialle, l'appeller et, s'il fault ainsy dire, conférer avecq luy des affaires plus importantes de vostre royaulme et recepvoir ses plainctes et justes doléances et remercye très humblement la Royne-régente du soing et de l'affection qu'elle a tousjours eu et continue d'avoyr à la conservation de cest estat et la supplie très humblement la voulloyr continuer et recepvoir bénignement leurs plainctes.

Pour le Clergé :

Plaise à Sa Majesté ordonner que les évesques, curez et aultres bénéfiziers, ayant charge d'âmes, résideront en personne en leurs diocèzes, cures et bénéfices, sans aulcunes excuses, sur peine de vacation de leursdictz bénéfices ;

Que les dictz évesques et prélatz feront leurs visitations par leurs

diocèzes à tout le moings une foys l'an, tant pour conférer les sacrez ordres et aministrer le sacrement de confirmation que pour faire autres choses dépendant de leurs charges ;

Qu'il sera pourveu par ellection auxdicts bénéfices et aultres, ayant charge d'âmes, de personnes d'âge, prud'homie, suffisance et autres qualitez requises par les sainctz décrects et constitutions canoniques ;

Que aux cures et bénéfices ayant charge d'âmes ne sera pourveu que de personnes graduées; lesquelles cures seront dotées jusques a six cens livres de revenu annuel sur le revenu des plus proches abbayes ou prieurez conventuelz ;

Que la punition de tous crimes capitaux commis par les éclésiasticques soit atribuée aux juges royaux et non aux éclésiasticques, au moien de l'impunitté desdictz crimes ;

Et en cas que ceste plaincte ne soict receue, qu'il plaise à Sa Majesté ordonner qu'en chacun siège royal et ressort les évesques mettront ung vicegérant pour travailler à l'instruction et jugement des procès criminelz et cas privillégiez desdictz éclésiastiques et, à faulte de ce faire, sans autre interpellation, les juges royaux procedderont à l'instruction et jugement desdictz procès ;

Que les comptes du revenu des hopitaux et maladeryes se rendent ès assemblées généralles des villes et sans frais, sans que le relicqua desdictz comptes soict converty ou employé à aultres charges que pour les pauvres desdictes villes et passans.

Pour la Noblesse :

Plaise à Sa Majesté ordonner que le reiglement faict pour la noblesse aux Estats de Blois sera exécutté et entretenu, selon sa forme et teneur ;

Que tous seigneurs, gentilzhommes et autres, qui ont usurpé et usurpent la quallité de noble et qui demeurent ès maisons fortes et aultres, esliront domicille ès maisons de leurs procureurs, qu'ilz nommeront en chacune ville et siège royal du ressort de leur demeure, pour y estre faicts et receuz tous exploictz de justice, tant en causes civilles que criminelles, qui vauront comme sy faictz estoient à leurs personnes ou domicilles ordinaires, dont l'asignation escherra huictaine ou quinzaine après, eu esgard à la distance des lieux ad ce qu'ils puissent en estre advertiz pour envoyer deffenses à leur dict procureur, ou, sy mestier est ou que par justice soit ordonné, compa-

royr en personnes, sinon qu'ilz eussent légitime et vallable empeschement, et, à faulte de ce faire, que les ajournements et inthimations, qui leur seront faictes à son de trompe et cry publicq au lieu et place ordinaire à faire criz et proclamations publicques, vaudront comme sy faictz estoient à leurs propres personnes ou domicilles ordinaires.

Pour la Justice :

Que les officiers de judicature et autres ministres de justice et de finance soient ellectifz et non vénaux et réduictz à l'anxien nombre du temps du Roy Loys douze par supression de mort ou remboursement;

Que la justice soit administrée sans aulcuns sallaires et qu'il plaise au Roy donner gaiges suffisans aux juges;

Régler les sallaires des advocatz, greffiers, notaires et sergens et abollir les greffes des affirmations, recepvoir des espèces, reigler les droictz des seaux et des presentations;

Qu'en chacune ville et siège royal il n'y aura qu'un degré de jurisdiction;

Qu'en toutte ville, où il y a siège royal et où il n'y a establissement actuel de juges consulz d'eaux et forestz, les juges ordinaires en congnoistront tout ainsy que font lesdictz consulz et juges des eaux et forestz ès lieux où ilz sont establiz; lesquelz juges royaux seront tenuz de juger, comme font lesdictz juges consulz;

Que les prérogatives et prévillèges, qui appartiennent à Sa Majesté par les coustumes de ce royaulme, tant de prévention et emption par appel que autres, seront inviollablement observez sans qu'il soict loisible à aulcun d'y contrevenir;

Qu'il ne sera plus besoing obtenir lettre en la petite Chancellerye pour la restitution en entier, pour le cas de droict commung, pour les lettres de bénéfice d'age et d'inventaire et pour les anticipations et estre relevé de l'*illico;*

Que touttes les coustumes, poidz et mesures seront réduictes en une;

Que pour obvier aux procez infiniz, qui naissent pour la demande de rentes foncières ou féodalles, les fresches ne pourront estre a l'advenir de plus haulte quantitté que de vingt boucesseaux et a ceste fin en sera faict division; et que l'on ne pourra demander que de cinq années d'aréraiges, à l'instar des rentes hypotecquaires, ne mesmes les myneurs, sauf leur recours contre leur curateur,

Que les previllèges de Messieurs des requestes du Pallays et des Universitez pour le transport des jurisdictions soient du tout abollis, et touttes lettres d'évocations et atributions de jurisdiction à aultres, qu'aux juges ordinaires, soient du tout deffendues.

Tailles :

Qu'il plaise au Roy rédimer les tailles et aultres subcides à pareille somme qu'ilz esteient du temps du Roy Loys douziesme ;

Que le nombre des exempts sera retranché ;

Que tous les habitants des villes et faubourgs de quelque qualité qu'ilz soient, nobles ou privillégiez, tenantz bouticques ou faisant traficq, contribueront au paiement des tailles ou subcides ;

Que tous officiers de judicature, qui doibvent résidence actuelle, ne se feront pourveoyr d'offices qui les puissent exempter de la contribution desdictes tailles ;

Que tous les habitans des villes, qui ne servent actuellement, paieront tailles, quelque atestation de service, qu'ilz puissent avoir.

Pour le sel :

Qu'il plaise à Sa Majesté, que les deniers, qui se lèvent desdictes gabelles et subcides, seront emploiez aux charges ordinaires du royaulme, sans être divertiz à aultres usages et que toutes pentions seront abollyes ;

Que tous subcides et péages imposez tant par eaue que par terre, establis depuis trente ans, seront ostez ; mesmes que le droict que prennent les habitants de Nantes sur le vin d'Anjou sera pareillement osté, sans qu'il puisse estre restably à l'advenir ;

Qu'il sera libre à ung chacun de faire de l'eau de vie et icelle faire transporter dedans ou dehors le royaulme et le privillege particullier revocqué ;

Qu'il soict faict deffences à tous marchans de faire aulcun monopolle et empescher que les marchans forains viennent dedans les provinces librement faire l'achapt des bledz et vins et aultres marchandises ;

Qu'il plaise à Sa Majesté suprimer dès à présent les mesurages par estimation, establis, tant audict Saumur que Angers et les mesurages actuelz tant d'Ingrandes que Nantes et tous les officiers desdictz

mesurages et grenier à sel avecq les gabelles et, ce faisant, permettre le traficq et commerce du sel partout, sans repréhension ne recherche, comme il estoit d'anxienneté, prenant au préalable par Sa Majesté, pour son droict et gabelle anxien sur les marays, la somme de quarante cinq livres par chacun muy de sel, à la mesure de Paris, suyvant les anxiennes ordonnances, considéré mesmes que lesdictz mesurages dudict Saumur et Angers par estime sont infructueux, comme aussy les autres d'Ingrandes et Nantes, à la grande foulle et charge du peuple et perte de Sadicte Majesté;

Sera très humblement suplié Sa Majesté de restablir le fonds de son domayne diverty, affin que les charges soient faictes et acquictées, mesmes par le paiement et continuation des rentes, gaiges et officiers dont les pauvres veufves et orfelins n'ont esté paiez depuis douze ans.

Les cahiers et articles cy-dessus ont esté faictz et dressez au pallays royal de Saumur en conséquence du procès verbal de Monsieur le seneschal dudict Saumur en la matinée de ce jour, par nous députez pour ce faire, soubsignez le dix huictiesme jour d'aoust 1614 :

Adam Lebeuf, Bourneau, Reveillé, Fournier, Malhiverné, G. Drugeon et A. Guérin. — Portin, pour greffier.

(Archives de Maine-et-Loire. Série B. *Sénéchaussée de Saumur*.)

CHRONIQUE.

Une bande de vingt centimètres de long sur dix de large, voilà, chers lecteurs, tout ce qui nous reste aujourd'hui de papier pour recueillir les dons du mois d'août. C'est une dérision, et j'en ai fait ma plainte à l'éditeur :

— Baste! m'a-t-il répondu, votre août n'est qu'un mois stérile, qui tarit tout de son haleine de feu, et vous aurez bien où battre, sur cette page blanche, les deux ou trois épis brûlés qu'il laisse à glaner.

— Impossible, ai-je répliqué; voyez la moisson : plusieurs de nos concitoyens sont devenus chevaliers de la Légion-d'Honneur, et d'autres ont été élevés en dignité dans ce grand ordre napoléonien; notre galerie David s'est enrichie du *Bernardin de Saint-Pierre;* les travaux à exécuter pour l'érection d'un nouveau théâtre viennent d'être adjugés; on a prononcé d'éloquentes paroles à la distribution des prix du Lycée; on a lu des vers très-harmonieux à celle du Petit-Séminaire Mongazon, et notre Cour impériale a tenu, il y a quelques jours, une audience qui est encore en ce moment le sujet de toutes les conversations. Pour apprécier tant de choses graves, sur une si étroite feuille, il faudrait le style elliptique de Joseph Joubert, de cet ingénieux penseur qui se disait tourmenté de l'ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot.

— Eh! bien, imitez le spirituel ami de M. de Châteaubriand; concentrer beaucoup de pensées justes sous un très-petit nombre de syllabes, voilà l'art des maîtres, et la méthode qui plaît aux esprits distingués.

Ces éditeurs n'ont-ils pas une grâce infinie dans le sarcasme? Nous ne tenterons pas, bien entendu, de suivre un si perfide conseil, et puisque l'espace nous est refusé, nous allons nous borner à mentionner ici la solennité judiciaire de mercredi dernier.

La réunion de la Cour avait pour objet l'installation de M. Chevalier, nommé procureur général en remplacement de M. Darnis, qui a l'honneur de présider aujourd'hui la Cour impériale de Metz. Trois discours ont été prononcés dans cette belle séance : l'un par M. Lafon, premier avocat général; l'autre par M. le Premier président Métivier, et le troisième par M. Chevalier.

M. Lafon avait à tracer le portrait du magistrat qui vient de quitter notre ville, et celui du nouveau chef appelé à diriger le parquet du ressort. C'est à grands traits de plume qu'il a dessiné les deux figures, mais d'une main qui sait aussi bien arrondir un contour que donner de l'ampleur aux plis d'une toge. Il fallait faire connaître ensuite à M. le procureur général les qualités qui distinguent la Cour

et le Barreau d'Angers, lui esquisser rapidement la physionomie de notre pays et lui signaler l'esprit de nos laborieuses populations. M. Lafon a terminé par cette vue d'ensemble, et personne assurément n'a trouvé qu'un faux prestige y tînt la place de la fidélité.

M. le Premier président s'était imposé une autre tâche. Après avoir exprimé, dans un langage très-accentué, quoique très-mesuré, la confiance que lui inspire, par son passé, le successeur de M. Darnis, il s'est livré à des considérations de la plus haute sagesse sur les devoirs de la magistrature, et s'est appliqué à démontrer que le meilleur moyen de faire respecter tout pouvoir, c'était de ne jamais oublier d'introduire la prudence et la modération dans les conseils de la justice et de la fermeté. Ces réflexions en ont amené d'autres, d'un ordre non moins élevé, sur la situation faite aux corps judiciaires par la loi des retraites. Tout en s'inclinant devant les volontés de la puissance législative, M. le Premier président s'attriste de voir réduites à l'inactivité beaucoup de fortes et vives intelligences dont le concours pourrait être si utile encore à la société, et d'un autre côté il s'alarme des ambitions trop impatientes qui se glissent chaque jour dans une région où ne devraient se rencontrer que des émulations contenues. M. Métivier est un magistrat éminent dont le talent et le caractère sont depuis longtemps justement appréciés dans cette ville; mais nous ne pensons pas que sa parole ait jamais été plus virile ni plus imposante. N'obéissant qu'aux impulsions de sa conscience, et se dégageant de toutes les questions de personnes pour se mouvoir plus à l'aise dans le domaine des principes, il s'est préoccupé surtout des intérêts de la justice et de la vérité; il a eu l'énergie sans la passion, et, par le style autant que par les idées, son discours est une œuvre supérieure qui mérite d'être comptée au nombre des plus éloquentes harangues de la magistrature française.

M. le procureur général a répondu à M. Lafon et à M. le Premier président en des termes qui expliquent l'excellente réputation attachée à son nom, et qui font bien présumer de son administration. Il reçoit les éloges avec modestie; son accent est ferme en même temps que bienveillant; il estime que les sentiments délicats et généreux n'ont rien d'incompatible avec l'exercice d'un ministère de répression, et il se déclare animé du désir d'appuyer tous les efforts suscités par l'amour du bien : nous serions fort surpris si M. Chevalier ne s'était avant peu concilié parmi nous toutes ces sympathies mêlées de respect, qui ne sont pas les auxiliaires les moins puissants de l'autorité.

ALBERT LEMARCHAND.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant*.

Angers, imp. E. Barassé.

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Quatrième livraison. — Octobre 1867.

SOMMAIRE :

Le Positivisme.	L'abbé Gillet.
Quinze jours en Normandie (suite).	V. Pavie.
Première lettre sur Fontevrault.	Planchenault.
Pillage de l'abbaye Saint-Florent, près Saumur, en 1562.	C. Port.
Chronique.	A. Lemarchand.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 82.

1867

NOMS DES COLLABORATEURS.

MM. ADVILLE, bibliothécaire en chef.
AFFICHARD, avocat.
ALLAIN-TARGÉ (Henri).
ANDRÉ (Jules), rédacteur de l'*Union de l'Ouest.*
BAZIN-MEAUZÉ.
BELLANGER (Philippe), avocat.
BEAUREPAIRE (de), substitut du procureur impérial du Mans.
BEULÉ, membre de l'Institut.
BIÉCHY, professeur de philosophie.
BODAIRE (l'abbé), aumônier du Lycée.
BOURCIER (Camille), président à la Cour impériale.
BROSSARD DE CORBIGNY, ingénieur des mines.
CHAMARD (Dom), bénédictin de Solesmes.
CUMONT (vicomte Arthur de).
CUNE, professeur de rhétorique.
DAILLIÈRE, bibliothécaire de l'Université.
DECHARME, professeur de sciences.
DESCHAMPS (l'abbé).
DIEZ, censeur du Lycée.
DURAND (Hippolyte), professeur au Lycée Bonaparte.
FALLOUX (comte de), de l'Académie française.
FARGE, docteur-médecin.
GIDEL, professeur au Lycée Bonaparte.
GODARD-FAULTRIER, directeur du Musée d'Antiquités.
GUILLORY aîné, président honoraire de la Société industrielle.
JOUBERT (André).
LAIR, procureur impérial à Baugé.
LEMARCHAND (Albert), bibliothécaire.
LIVET (Ch.)
MAZE, professeur d'histoire.
MARCHEGAY (Paul), ancien archiviste du département.
MOURIN (Ch.), ancien professeur d'histoire.
PAVIE (Théodore).
PAVIE (Victor).
PIOLIN (Dom Paul), bénédictin de Solesmes.
PLANCHENAULT, président honoraire.
PLETTEAU (l'abbé), curé de Marcé.
POITOU (Eugène), conseiller à la Cour impériale.
PORT (Célestin), archiviste du département.
RENOUARD, rédacteur en chef du *Bibliophile de l'Ouest.*
RICHARD (Max), président du Tribunal de commerce.
SOLAND (Aimé de), président de la Société linnéenne.
SOLAND (Th. de), conseiller à la Cour impériale.
SORIN (J.), inspecteur honoraire d'Académie.
SORIN (Elie).
THENAISIE (Charles).
VILLOUTREYS (comte Ernest de).
VINCELOT (l'abbé).

LE POSITIVISME.

L'année dernière, M. Littré dédiait à la veuve d'Auguste Comte une nouvelle apologie du positivisme. Espérait-il par là calmer l'amertume des regrets que la mort avait laissés derrière elle? Il est permis d'en douter. Une doctrine qui ne garde au-delà de la tombe que le souvenir et non l'espérance, doit être bien impuissante en face d'une grande douleur. On peut donc croire que le but principal de l'écrivain était de reprendre l'exposé d'un système philosophique qu'il voudrait faire prévaloir, et dont les progrès semblent, à son ardeur, si lents, qu'il s'en étonne et s'en plaint avec quelque amertume : « La philosophie positive, dit-il, » reste toujours la grande nouveauté du jour, ne récompensant » ceux qui la servent que par le sentiment de l'avoir servie. » Si M. Littré a pu gagner à la philosophie positive quelques partisans par ce nouvel écrit, je l'ignore. Mais il paraît que des besoins nouveaux se font sentir. Soit que des disciples plus nombreux demandent une nourriture plus abondante, soit que la science positive éprouve le besoin d'avoir recours à de nouveaux moyens de diffusion, M. Littré fonde une Revue nouvelle, et l'on pouvait lire dernièrement, sur l'une des feuilles de la *Revue des cours scientifiques*, l'annonce suivante :

Pour paraître le 1er juillet, la Philosophie positive, revue paraissant tous les deux mois par livraisons de 10 feuilles; dirigée par E. Littré et G. Wyrouboff.

Le but avoué de cette nouvelle publication, c'est de « déve- » lopper les idées fondamentales d'Aug. Comte.... et de réorga- » niser la philosophie sans théologie et sans métaphysique.... »

Le moment semble donc venu de réfuter encore une fois ces doctrines qui de nouveau veulent faire invasion; et c'est encore une actualité que de traiter un pareil sujet. Sans doute, le positi-

visme est déjà bien vieux pour ceux qui l'ont vu naissant. Mais il peut être neuf encore pour un grand nombre : c'est un des effets de la rapidité du temps de porter comme une espérance à la génération qui s'élève ce qui n'est plus qu'un souvenir pour la génération qui descend. Nous n'avons donc pas peur qu'on nous reproche de venir trop tard ; nous ne craignons pas davantage qu'on nous accuse de n'apporter à cette discussion que des arguments vieillis. Sans doute, nous n'inventerons rien ; sans doute, nous ne donnerons que les raisons qui ont été présentées déjà. Mais est-ce notre faute ? Si l'on ne nous oppose que de vieilles objections, pourquoi n'y répondrions-nous pas par des paroles qui suffisaient autrefois ? Et sommes-nous obligé de changer nos armes, quand elles sont bonnes, pour le simple plaisir de donner au combat un nouvel aspect ?

Nous n'avons donc pas d'autre but que de rappeler les raisons qui ont toujours été acceptées contre le positivisme, et de protester encore une fois contre des doctrines déplorables, qui, sous le spécieux prétexte de la science, trompent les regards distraits, ruinent la raison humaine et contribuent, si largement pour leur part, à cet abaissement général des âmes dont tout le monde se plaint, et qui bientôt peut-être deviendra pour l'Etat et pour l'Eglise, une source intarissable de malheurs et de larmes.

I.

Suivant M. Littré, l'esprit humain, à la recherche de la vérité, a traversé trois phases très-diverses, a passé par trois états très-différents. D'abord, il a cru à l'existence de certaines volontés cachées derrière le monde, pour le mouvoir et le diriger, pour le créer et le régler. Les peuples, dans leur enfance, privés du secours des sciences, et point encore habitués à la réflexion, ont admis spontanément l'existence de volontés, dont ils trouvaient « le modèle dans la volonté humaine. » L'homme s'est trompé tout d'abord ; il a transporté en dehors de lui ce qu'il trouvait en lui-même ; et en voyant ses volontés atteindre leur but, il a cru

que le monde, au sein duquel il ne trouvait pas de volonté, ne pouvait être que le but poursuivi et atteint par des volontés extérieures à lui-même. Il a écrit cette croyance dans « des livres » dits inspirés, d'où se forme le dogme variable suivant les reli- » gions. » Cette phase est pour M. Littré celle de la *philosophie théologique*.

Puis, plus tard, cet état change. Ces volontés créatrices et ordonnatrices disparaissent; l'esprit humain est poussé vers une autre voie. Le développement primitif de l'intelligence se modifie *nécessairement* dans un sens différent; c'est le règne de la *philosophie métaphysique*. Comment s'accomplit ce changement? D'où vient cette nouvelle direction de l'intelligence? Quel en est le résultat? Le cours naturel des choses amène l'intelligence, qui s'était d'abord prononcée spontanément, à réfléchir sur ses propres affirmations, à contrôler ses propres croyances. Elle s'aperçoit alors du peu de fondement de l'édifice qu'elle a élevé. Sans le renverser violemment, elle en refait la base, elle y place la raison au lieu de la volonté; elle suppose que c'est la raison et non la volonté qui est la cause du monde, et « elle pense que tout ce qui lui » paraît logiquement raison des choses doit être raison des » choses effectivement. » Mais une fois sortie de la sphère des créations chimériques de l'esprit religieux, l'intelligence humaine ne pouvait rester à moitié chemin, ni s'arrêter indéfiniment dans les formules idéalistes d'une métaphysique futile; il lui fallait arriver à un autre terme, je veux dire à la *philosophie positive*.

« La philosophie positive, dit M. Littré, est une nouvelle conception du monde, où règnent non des volontés, mais des lois, » d'où sont bannies les idées nécessaires de l'ancienne métaphysique, et où tout, émanant de l'expérience, retourne à l'expérience. Ce grand achèvement.... est l'œuvre de M. Comte. »

Résumons maintenant cet exposé par une citation :

« J'ai noté, dit encore M. Littré, que la philosophie théologique » est l'œuvre de la raison concevant des volontés dans les » choses; j'ai noté que la philosophie métaphysique est l'œuvre » de la raison mettant dans les choses les vues de l'esprit comme » nécessaires; je note maintenant que la philosophie positive est

» l'œuvre de la raison prenant dans les choses ce qui doit être
» mis dans l'esprit.... Ainsi toute la philosophie, telle que l'his-
» toire nous la présente, provient de trois sources : l'opinion que
» les choses sont gouvernées par des volontés, la raison abstraite
» et l'expérience. Ce dernier terme, c'est M. Comte qui l'a ajouté ;
» et avoir ajouté un terme à une telle série, quel effort et quel
» succès ! »

C'est peut-être ici le lieu de placer quelques réflexions qui naissent à la lecture des paroles qui viennent d'être citées. L'ordre établi par M. Littré n'est-il pas un peu arbitraire ? Est-il vrai que l'histoire nous montre le règne successif des trois philosophies dont il est question? Peut-on dire, rigoureusement parlant, que l'état métaphysique ait succédé à l'état théologique? Nous ne le croyons pas : car celui-ci, qui a existé le premier, au dire même du positivisme, n'est point détruit ; il demeure encore aussi florissant que jamais, plus répandu que la philosophie métaphysique et que la philosophie positive surtout. C'est donc parler inexactement que d'affirmer que l'état métaphysique a succédé à l'état théologique, de même que celui-là laisse aujourd'hui la place au positivisme.

Mais, en dehors de cette première réflexion, quel doute ne vient pas à l'esprit si l'on prend au sérieux une pareille succession des idées philosophiques ? Car enfin à quoi répondent ces trois états? Qu'ont-ils été pour l'humanité? Ils ont été le règne de l'intelligence succédant à celui de la volonté, et le règne de la matière succédant à celui de l'intelligence. Dans le premier état, on croyait à la souveraineté de la volonté ; dans le second, à la souveraineté de l'intelligence ; dans le troisième, à la souveraineté de la matière ? Est-ce un progrès ? Et poser ainsi la question, n'est-ce pas déjà y répondre d'une certaine manière ?

Mais revenons à l'exposé du positivisme. Pour lui, comme on l'a vu tout à l'heure, tout vient de l'expérience, et nous n'avons pas une connaissance qui ne découle de cette source. Par conséquent, nous n'avons pas d'autre mode de philosopher, pour parler le langage de M. Littré, que le mode expérimental ; et les positivistes, dans leurs études, ne suivent pas d'autre méthode que

celle qui est employée par ceux qui s'appliquent aux sciences naturelles. D'après ce procédé, toute étude est une expérience comparable à une expérience de chimie, l'esprit ne tire rien de lui-même, il prend tout dans les objets extérieurs, et s'il a des notions, elles sont toutes des notions *à posteriori*. Cette méthode conduit directement à la négation de la psychologie. La psychologie étudie l'homme subjectivement, le positivisme étudie le monde objectivement. « Tandis que M. Comte écartait la philoso-
» phie théologique en substituant des lois aux volontés, et la phi-
» losophie métaphysique en remplaçant les notions *à priori* par
» les notions *à posteriori*, il écartait la philosophie psychologique
» en substituant l'étude du monde à l'étude de l'homme. » Voilà ce que M. Littré appelle « le mode positif de philosopher. »

Avec cette méthode, il n'est point difficile du tout d'arriver à mutiler les connaissances humaines. Supprimer la psychologie, substituer l'étude du monde à l'étude de l'homme, et remplacer toutes les notions *à priori* par les notions *à posteriori*, c'est se condamner volontairement à ne connaître du monde que les phénomènes extérieurs et sensibles, phénomènes variables autant que multipliés. C'est là qu'est arrivé directement, en effet, le positivisme; et il avoue hautement que ce qui le distingue des philosophies qui l'ont devancé, c'est « la substitution du relatif à l'absolu. » Ainsi le point de départ choisi par la philosophie nouvelle, c'est l'élimination de l'absolu. Nous ne connaissons rien, nous ne pouvons rien connaître de l'absolu. Toutes nos idées abstraites, toutes ces notions de cause, d'absolu, d'idéal, de raison première des choses ne sont rien, ne nous apprennent rien, et doivent être à jamais reléguées dans l'oubli. Longtemps les imaginations se sont laissé tromper; longtemps la pensée humaine a pris pour réalité ce qui n'était que chimère. L'heure est venue de secouer ces rêves et d'embrasser la réalité.

Après s'être séparée de la théologie qui s'appuie sur des opinions sans base, et de la métaphysique qui n'a d'autres fondements que des raisons sans valeur; après avoir éliminé, dès le principe, non-seulement toute connaissance, mais encore toute recherche de l'absolu, la philosophie positive étudie enfin son unique objet, la matière. Elle croit, par l'étude et la connaissance

de la matière, rendre un compte suffisant de tout ce qui peut être connu dans le monde. « Tout le savoir humain, a écrit M. Littré, » consiste dans l'étude des forces qui appartiennent à la matière, » et des conditions ou lois qui régissent ces forces. Nous ne » *connaissons que la matière et ses forces* ou propriétés ; nous ne » connaissons ni matière sans propriétés ou forces, ni *forces* ou » *propriétés sans matière.* »

Comment ne pas voir dès maintenant combien cette philosophie enlève de force et d'étendue à l'intelligence humaine ? Elle circonscrit ses vues, elle borne son horizon, elle trace autour d'elle un cercle étroit et elle lui dit : Tu n'iras pas plus loin. Mais, enfin, prenons patience et avançons. Nous comprendrons mieux tout à l'heure, comment des esprits aussi studieux que Aug. Comte et M. Littré ont pu se laisser séduire par une doctrine au fond si peu soutenable. Ce qui a pu gagner des disciples à la philosophie positive, c'est la nouvelle classification des sciences qu'elle a donnée. Il importe de faire bien saisir la marche du positivisme, et pour cela nous allons laisser M. Littré parler lui-même. On nous pardonnera la longueur de cette citation en raison de l'importance que nous attachons à l'exposition claire, nette et complète du système philosophique que nous repoussons. Du reste, nous n'avons rien de plus à cœur que de présenter le positivisme dans son plus beau jour. Nous ne voulons point faire voir de préférence le plus mauvais côté, en jetant sur le meilleur d'obscurs voiles. Nous désirons en montrer la partie la plus acceptable, et ce n'est point là un procédé accidentel, mais bien une habitude d'esprit que nous cherchons à contracter. Cette méthode nous semble tout à la fois plus juste pour l'adversaire et plus favorable à l'écrivain. Mais laissons parler M. Littré.

« La philosophie positive, dit-il, provient de deux opérations : » la détermination des faits généraux de chaque science fondamentale, et le groupement ou coordination de ces faits. Déterminer les faits généraux d'une science particulière et les coordonner, c'est faire la philosophie d'une science. Ce travail, » toujours ardu, même quand il se borne à un seul domaine, » devient immense quand il s'étend au domaine entier de ce que » M. Comte appelle les six sciences fondamentales. Aucun philo-

» sophe n'a exécuté rien de pareil : si pour en venir à bout il fut » besoin d'un esprit encyclopédique, il fut besoin aussi d'une in- » struction encyclopédique, qui, je ne crains pas de le dire, n'ap- » partenait à personne qu'à M. Comte, quand il commença et » acheva son entreprise.... Quand M. Comte eut ainsi entre les » mains tous les faits généraux des sciences positives. il comprit » (mais qui l'avait compris avant lui !) qu'il tenait les éléments » d'une nouvelle philosophie, un *substratum* philosophique com- » plétement original et tout à fait différent de celui des philoso- » phies antécédentes. De cette façon, la première opération était » terminée, et la matière de la philosophie était trouvée.

» La seconde opération consistait à infuser, dans ce *substratum*, » le mouvement et la vie, c'est-à-dire, à lui appliquer une mé- » thode qui lui convînt. Comme la philosophie d'une science est » la coordination de ses faits généraux, il s'ensuit que la philo- » sophie totale est la coordination des groupes particuliers obte- » nus dans la première opération. L'écueil était de prendre pour » principe de coordination une vue quelconque de l'esprit et » d'introduire par une grave méprise le subjectif banni de tout » le reste. La coordination fut réglée par le degré de complica- » tion des phénomènes, suivant la hiérarchie qu'offre la nature » elle-même dans les faits physiques, chimiques et biologiques, » et elle s'appuie concurremment sur l'ordre historique qui est » conforme au degré de complication et sur l'ordre didactique » qui oblige l'esprit à passer par un degré pour atteindre l'autre.

» Ainsi fut faite la philosophie positive, avec un *substratum* » qu'aucune main n'avait encore rassemblé et avec un principe » de coordination naturel, historique et didactique qu'aucune » spéculation n'avait encore mis en usage.

» Ainsi, déterminer les faits supérieurs de tout le savoir hu- » main, les coordonner suivant une méthode naturelle, en tirer » une conception réelle du monde, constituer une notion assez » positive pour être en plein accord avec les éléments scientifi- » ques, et assez générale pour en assigner la place et la valeur » dans l'ensemble, telle est la philosophie positive, telle est » l'œuvre de M. Comte. »

Qu'a donné cette philosophie? Quels ont été ses résultats? A quoi se réduisent les faits supérieurs du genre humain? Comment ont-ils été coordonnés d'une manière naturelle? C'est ce qui reste à dire pour achever cet exposé succinct du positivisme.

En cherchant à déterminer les faits généraux de chaque science fondamentale, on a suivi, comme cela devait être, le degré de complication des phénomènes observables, pour fonder sur ce degré même la distinction des sciences fondamentales. La première science a été la moins compliquée, celle qui présente le moins de ces phénomènes, c'est-à-dire, la *science mathématique*. La seconde, celle qui vient après la *mathématique*, c'est l'*astronomie*. L'astronomie, en effet, est une science extrêmement simple, non pas sans doute dans ses éléments particuliers, mais dans ses lois qui sont toutes du même genre, étant, toutes, les lois d'un fait unique, à savoir, le mouvement des astres, en vertu de la loi de la gravitation. La *physique* ne pouvait venir qu'à la suite de l'astronomie, à cause des lois qui règlent les relations des corps entre eux, et leurs actions extérieures réciproques. Plus compliquée encore est la *chimie*, qui, aux lois des deux sciences précédentes qu'elle suppose, ajoute les lois que suivent les corps en se modifiant mutuellement, dans leur constitution intime, en vertu de leurs forces moléculaires. La chimie suivit ainsi la physique, et c'est merveille de voir combien est précieux l'échelon qu'elle forme entre la physique et la biologie. Il y a loin de l'acte simplement physique à l'acte vital, de l'attraction des corps entre eux, par exemple, au mouvement de l'animal qui rôde autour de la proie qu'il convoite. Mais la chimie affaiblit la distance. La vie semble naître quelquefois, se manifester du moins dans quelques combinaisons chimiques, et la pensée indécise ne sait le point où naît la vie végétale; la chimie, qui suit la physique, précède donc la *biologie* ou la science de la vie. La vie a plusieurs degrés et se divise en vie végétative et vie animale, dont l'étude partage conséquemment la biologie en deux fractions correspondantes.

Il semble que cette série épuise le nombre des sciences principales qui peuvent être étudiées par le procédé expérimental. Cependant si la classification des positivistes s'arrêtait ici, elle

n'embrasserait pas toute science et n'achèverait pas l'œuvre philosophique qu'on veut élever. La science positive n'ayant d'autre mode de philosopher que le mode objectif, il a bien fallu trouver le moyen de tout expliquer par la méthode *à posteriori*, depuis le fait du grain de sable jusqu'à celui de l'intelligence de l'homme, depuis la loi qui régit la plante jusqu'à celle que suit, dans son cours à travers le temps et l'espace, la société humaine. La vie de l'homme, en effet, n'est point isolée, et l'on n'aurait point d'elle et de ses lois une connaissance complète, si on ne l'étudiait dans ses rapports avec les autres vies. Ainsi l'histoire des peuples est devenue une sorte d'histoire naturelle, et l'on a étudié les lois qui président à l'organisation, au développement, aux progrès des peuples, comme celles qui dirigent les actions moléculaires des corps. On a obtenu pour résultat la *sociologie*. Par ce moyen, la science a été constituée; la philosophie, fondée sur ses véritables bases, élevée par son procédé légitime, est devenue ce bel édifice scientifique qu'on s'efforce de nous faire admirer.

On le voit, pour devenir un bon philosophe, il faut commencer par étudier les mathématiques et la physique. Cette étude donnera la connaissance des propriétés ou forces physiques, de l'*état statique*, si je puis emprunter cette expression à M. Littré; après avoir acquis cette connaissance, on abordera l'étude de la chimie qui révèlera l'*état dynamique* des corps, ou les lois qui régissent leurs actions moléculaires; puis on passera, par une gradation qui semble toute naturelle à M. Littré, à l'étude du groupe organique qui a pour but les plantes et les animaux; on expliquera la vie par la chimie, et tout sera dit, l'unité sera faite dans la science; la biologie dira tout ce qu'il faut de la vie individuelle, et la sociologie nous fera suffisamment connaître les lois de la vie des sociétés. « Etranges philosophes, » dit un écrivain dont le nom a paru déjà ici, et n'a point, par là même, besoin d'éloges, « étranges philosophes, en vérité, qui trouvent l'unité en détruisant tous les termes, sauf un seul, qui suppriment arbitrairement Dieu et l'âme pour avoir le plaisir de dire que la science est une.—Le positivisme supprime l'absolu, il supprime Dieu, il supprime l'âme; et puis il se vante d'avoir ramené la science

» à l'unité! La belle merveille? il n'y a pas de quoi triompher et » se décerner les honneurs du génie. »

Tel est l'ensemble des lignes générales du système auquel on est convenu de donner le nom de *philosophie positive*. Nous pensons que le lecteur en découvre suffisamment le plan, et a maintenant une connaissance assez complète du principe, de la méthode et des résultats du positivisme pour sentir toute la valeur des réflexions qui vont suivre.

II.

Soyons juste : considéré comme une classification nouvelle des sciences, comme un nouvel essai d'enchaînement entre les différentes branches du savoir humain, le positivisme a de la nouveauté et quelque mérite. Qu'il y ait dans le travail de M. Comte de grands efforts d'esprit, une classification originale et neuve, nous ne le nions pas; que toutes les sciences positives y soient ramenées par un enchaînement progressif à une unité assez remarquable, nous ne le contestons pas non plus. On pourrait peut-être contester quelques points de détail, le système n'en souffrirait aucunement. On pourrait peut-être élever des difficultés sur l'échelle scientifique elle-même, et se demander si les échelons sont bien à égale distance, ou si même, à tel endroit, les degrés ne sont point si écartés, qu'il devient impossible de passer de l'inférieur au supérieur : cela serait beaucoup plus grave; mais c'est affaire aux naturalistes et à ceux qui étudient avec leur procédé. Pour nous, nous avouons sans peine que cette relation, cette union des différentes sciences entre elles nous procure quelque satisfaction, et nous la croyons acceptable au point de vue des sciences positives; du moins, de ce point de vue, ne la trouvons-nous pas contraire aux saines doctrines philosophiques. Oui, la vraie philosophie ne refuse pas d'admettre qu'au point de vue physique, il se peut établir une classification des sciences positives fondée sur le degré de complication des phénomènes de chacune de ces sciences. Elle avouera même que la biologie et la sociologie ont leur côté phy-

sique par lequel elles peuvent rentrer dans la classification positiviste, et elle consentira volontiers à dire que M. Comte a su faire remarquer ce côté comme on ne l'avait pas fait avant lui. Mais la vraie philosophie bornera ici tout l'éloge qu'elle peut donner au positivisme ; et, après avoir accepté loyalement ce qui est acceptable, après avoir loué avec quelque générosité les qualités d'un système qui est son ennemi « le plus déterminé, le plus ef- » fectif et le plus radical, » au dire même de M. Littré, elle se hâte de lui adresser les reproches les plus graves, et, suivant nous, les mieux fondés.

Le premier reproche à faire au positivisme, c'est qu'il n'est pas une philosophie, et que, quand il s'appelle *philosophie positive*, il est dans le faux.

Nous en demandons pardon à M. Littré ; mais, ou il doit renoncer à appeler le positivisme une philosophie, ou il doit se résigner à attribuer à ce mot un sens qu'il n'a jamais eu dans aucune langue. C'est un des grands moyens employés aujourd'hui par la fausse science, de prendre les mots dans un sens jusqu'ici inconnu. Par là on détourne insensiblement les esprits de la véritable voie ; on substitue peu à peu une idée à une autre idée, une science à une autre science, et des mots à une doctrine. « Grands mots, dit M. Poitou, qui ne sont là que pour donner le » change. Prenez-y garde ! Tous ceux qui parlent de Dieu ne sont » pas déistes ; tous ceux qui parlent de l'esprit ne sont pas spi- » ritualistes, au moins au sens que ces mots ont toujours eu » dans le langage philosophique. Il y a là une hypocrisie de lan- » gage qu'il faut dénoncer. On a fait à moitié justice de certaines » doctrines quand on leur a arraché leur masque, et infligé leur » véritable nom. »

Donc, que le positivisme soit une classification des sciences naturelles, nous n'y contredisons pas. Mais qu'il soit une philosophie, nous ne saurions l'admettre sans user d'équivoque, sans faire injure au langage scientifique.

La philosophie, en effet, quelque définition qu'on en ait donnée d'ailleurs, a toujours été regardée comme la science des principes et des causes. Les uns diront que la philosophie est la connaissance des premiers principes ; les autres, qu'elle est la connaissance

des choses par les premiers principes ; ceux-ci la définiront la connaissance des axiomes présupposés à l'étude de chaque science particulière ; ceux-là, enfin, la science du fait de la pensée humaine, en tant que cette connaissance, en effet, suppose Dieu, l'homme, le monde et leurs rapports entre eux : définitions qui varient dans les termes, mais qui toutes, au fond, visent à exprimer la même pensée ; à savoir que la philosophie est la science des principes et des causes.

Or, rien n'est si éloigné d'une telle science que le positivisme, dont le point de départ est précisément la contradictoire de la doctrine exprimée dans la définition qu'on vient de lire, puisqu'il commence par éliminer les causes et les principes, par affirmer qu'il ne les connaît pas, qu'il ne peut pas les connaître, et qu'il n'en saurait rien dire, pas même s'ils sont ou s'ils ne sont pas.

Comment donc si vous ne connaissez pas de premiers principes, et si vous n'en pouvez rien dire, comment serez-vous une science des premiers principes ? Comment serez-vous une philosophie, si vous repoussez ce qui en est l'essence? Dites alors que vous êtes une science destinée à remplacer la philosophie. Dites que les anciennes idées théologiques et métaphysiques n'étant qu'un rêve, vous lui substituez une doctrine qui seule a de la réalité. Dites que ces spéculations d'autrefois ne contenaient rien, ne donnaient rien, n'étaient bonnes à rien, et qu'elles n'ont plus qu'à mourir. A la bonne heure ! vous pourrez vous tromper, vous pourrez être le jouet de l'illusion, mais du moins vous serez dans la logique, et, après avoir bien compris, bien admis qu'au point de vue scientifique, la philosophie n'était rien, tandis que le positivisme est tout, vous dédaignerez pour celui-ci le mot vieilli avec celle-là ; et, loin de vouloir appeler votre système une philosophie, vous tiendrez plutôt à ne pas porter un nom vide de sens et qui n'est propre qu'à leurrer les esprits superstitieux ou l'imagination des métaphysiciens et des poëtes.

On comprend encore qu'un certain athéisme s'intitule une philosophie, et le positivisme semble le reconnaître lui-même quand il dit que « l'athée est encore à sa manière un théologien. » L'athée, en effet, s'occupe des premiers principes. Il ne dit pas qu'il ignore s'ils existent ou s'ils n'existent pas ; il prétend les

connaître au contraire ; il les donne comme l'explication du monde, et c'est même parce qu'il suppose des principes premiers indépendants de Dieu, qu'il méconnaît l'existence de celui-ci. Mais vous qui déclarez ne rien savoir de semblable, et qui faites profession de ne rien pouvoir connaître sur ces questions, ne vous mettez donc point en contradiction avec vous-même, et ne recherchez point le nom de philosophie. Convenez plutôt avec franchise que vous aspirez moins à faire de la philosophie qu'à vous en passer. Elle vous gêne avec ses méthodes, avec son absolu, avec ses principes premiers dont vous ne voulez point. Vous la mettez de côté, vous ne voulez ni entendre sa voix, ni suivre la route qu'elle vous trace ; vous fermez les yeux et les oreilles et vous dites sans preuves : « On ne peut expliquer l'ori-
» gine du monde, ni par plusieurs dieux, ni par un seul. »

D'où vient donc que vous dites avec tant d'assurance la *philosophie positive ?* C'est qu'en gardant le nom de philosophie pour votre système, vous commencez à insinuer vos doctrines. Si vous rejetiez ce nom, le positivisme nous resterait comme une science spéciale, mais l'ancienne philosophie ne serait pas atteinte du coup ; les esprits avertis, par la suppression du mot, de la suppression de la philosophie, protesteraient, et vous n'obtiendriez pas votre but, fixé, comme nous le verrons bientôt, fort au delà de votre programme.

Il est donc manifeste que le positivisme n'a point le droit de porter le nom de *philosophie*. A chacun son nom, c'est une règle de justice. Mais l'usurpation qu'elle en a faite vînt-elle à se confirmer et tombât-elle, comme tant d'autres, hélas ! dans le domaine des faits accomplis, il est un reproche piquant à adresser à cette singulière philosophie, c'est qu'elle est complétement incapable de s'affirmer elle-même. Remarquons bien ce fait capital, cette affirmation fondamentale du positivisme que nous ne pouvons rien saisir d'absolu, que l'absolu nous échappe complétement. Je ne comprends pas qu'avec un tel principe, des hommes, de la valeur de M. Littré, osent essayer de fonder une doctrine. Ne voient-ils pas qu'ils se condamnent à l'impuissance absolue ? Ne comprennent-ils pas qu'ils s'enferment de leurs propres mains dans un cercle de fer, qu'ils ne pourront jamais briser. Car en fin,

voici un dilemme auquel il leur faut nécessairement répondre. De deux choses l'une, ou votre doctrine est absolument vraie ou elle n'est pas absolument vraie. Si elle est absolument vraie, vous ne pouvez la saisir, car ne vous ne saisissez rien d'absolu ; si elle n'est pas absolument vraie, vous pouvez peut-être la saisir, mais vous ne pouvez la soutenir, car elle n'est point absolument vraie. Que répondront-ils ? Ils répondront certainement, mais il est difficile de préciser d'avance leur réponse. Et qu'on ne dise pas qu'ils répondront que, comme toutes les doctrines, le positivisme a une part de vérité et une part d'erreur, et qu'ils le soutiennent pour ce qu'il a de vrai, car ce serait s'éloigner peut-être de la doctrine des positivistes, et, en tout cas, la difficulté ne serait que reculée, puisque l'on pourrait toujours établir le même raisonnement sur la partie du système déclarée acceptable, ce qui mènerait ainsi à l'infini, sans aucun avantage possible. Et c'est là, il est vrai, la pierre d'achoppement du système.

Effectivement, sans absolu ; il n'y a pas d'intelligence, pas de pensée possible. Essayez le moindre raisonnement en vous fondant uniquement sur le phénomène, sur le relatif; vous n'y arriverez jamais. Une pomme, détachée de l'arbre, tombe à terre devant Newton et fournit à son génie l'occasion de découvrir la loi de l'attraction universelle. Mais que fit Newton ? Si je ne me trompe, Newton fit le raisonnement suivant : les phénomènes se produisent dans la nature d'une manière régulière et suivant certaines lois ; or, voici une pomme qui est attirée vers la terre : donc, il y a une loi d'attraction. Chacun admettra la conclusion de cet argument si, étant admise la certitude des prémisses, il y a un rapport nécessaire entre les deux premières propositions et la troisième, et si l'homme perçoit ce rapport nécessaire. Sans cette double condition, l'esprit n'a aucune raison de se prononcer, et toute induction devient absolument impossible. Supposez un instant que Newton ait été positiviste. En examinant le raisonnement que je viens de lui prêter, il se fût dit : A la vérité, il me semble nécessaire de conclure à une loi d'attraction ; mais comme je ne perçois rien d'absolu, je ne puis affirmer cette loi. Et en poursuivant ses expériences, en voyant toutes les pommes détachées de leur arbre tomber vers la terre, il eût été arrêté comme

le premier jour, il eût compté, il eût ajouté des phénomènes aux phénomènes, mais il n'eût jamais conclu, et nous en serions encore à attendre la découverte de cette loi dont la connaissance a été si féconde pour la science.

Mais il faut aller plus loin : non-seulement tout raisonnement est impossible sans l'absolu, mais toute affirmation, quelle qu'elle soit, l'est au même degré. En effet, toute affirmation suppose la connaissance de l'idée absolue d'être. Quand on dit : cette pomme est excellente, que fait-on? On prononce que la qualité d'excellence *est* dans la pomme. Mais pour affirmer qu'une qualité *est*, il faut savoir ce que c'est que *être*. Sans doute, on peut connaître d'une certaine façon ce que c'est que l'excellence de la pomme, sans se rendre compte de la notion d'être. Un être sans raison, mais doué de la vie animale, peut, en dévorant un fruit, éprouver, par suite de l'excellence de ce fruit, une sensation agréable, et c'est une façon de connaître que ce fruit est excellent. Mais qui ne voit que cette connaissance n'a rien de commun avec la connaissance intellectuelle, avec la connaissance de la pensée? Elle réside dans le sens et non dans l'intelligence ; c'est, à proprement parler, une sensation, et non une idée.

Et remarquons encore que pour prononcer cette affirmation : cette pomme est excellente, il faut avoir deux idées, celle de pomme et celle d'excellence ; or, ces deux idées, que sont-elles? Elles ne sont ni la pomme, ni l'excellence. L'idée d'un arbre n'est pas un arbre, l'idée d'une vertu n'est pas une vertu. Ces idées sont même indépendantes de leurs objets. Je pourrais avoir ces idées quand même leurs objets n'existeraient point. Et quand j'ai ces idées, ce n'est pas moi qui les fais ; elles sont indépendantes de moi, et je ne les reçois que parce qu'elles s'imposent à moi. Comme toutes les idées, elles ont quelque chose d'absolu. L'idée de vertu a toujours été la même ; elle ne variera pas : autrement, la vertu cesserait d'être la vertu. Si donc nous ne percevons pas l'absolu, si nous ne connaissons rien de lui, comme le veut M. Littré, il nous est impossible d'affirmer quoi que ce soit ; et l'homme, frappé et mutilé dans la plus noble partie de lui-même, dans son intelligence, devient incapable de toute opération intellectuelle, et ne s'élève plus au-dessus de ces êtres sans raison,

qui vivent, mais sans savoir pourquoi ni comment, et qui n'ont sur la terre d'autre règle à suivre que leur instinct aveugle et leurs brutales passions.

Et il y a ici pour les hommes pratiques qui ont souci de la morale, une objection invincible contre le positivisme. La morale, en effet, pour un positiviste qui serait logique, la morale n'est qu'un mot, et non une chose, une manière de voir et d'agir et non une règle. Si l'esprit, en effet, ne saisit rien d'absolu, que seront pour lui les règles de la morale? Ou il faut dire que la morale n'a rien d'absolu, ou il faut avouer que nous ne connaissons pas la morale, puisque, toujours d'après le positivisme, nous ne pouvons connaître l'absolu. Si nous ne connaissons pas la morale, si nous ne pouvons la connaître, comment la pratiquerons-nous? Et si nous la connaissons, mais qu'elle ne contienne rien d'absolu, comment nous gouvernera-t-elle? Ne serons-nous pas obligés de déclarer que la morale varie suivant les temps, les lieux et les personnes? Ne pourrons-nous pas affirmer que ce qui était vice il y a deux siècles, est vertu maintenant? Que ce qui est bien à Paris est mal en province? Et que celui qui vole, à la tête d'une armée, ne ressemble en rien à celui qui vole au coin d'un bois? D'ailleurs, si nous ne saisissons que les faits, que les phénomènes, ne devons-nous pas nous laisser conduire par eux? Tout fait est un fait, il existe en lui-même et par conséquent il s'impose. Pourquoi le désapprouver? S'il a quelque rapport nécessaire avec une règle fixe, absolue, que nous connaissions, j'y consens; mais en lui-même, et dans le cas contraire, logiquement il se fait accepter, et il ne saurait jamais soulever de protestation contre lui. Ah! si les hommes ne valaient pas mieux que leurs doctrines, où en serions-nous avec des principes semblables! Heureusement que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » et que ces raisons du cœur l'emportent souvent, dans la pratique de la vie, sur les raisons de la raison! Mais qu'on ne s'y trompe pas, on ne formule pas de semblables affirmations sans faire une blessure cruelle à la morale, et c'est à de tels principes que M. Littré doit d'avoir écrit, au lendemain de Sadowa, cette phrase aussi cruelle qu'illogique : « Cette jonchée de corps allemands sur le » sol de la patrie allemande, excitant une juste horreur et ne

» s'en faisant pas moins, témoigne combien l'ancien ordre intel-
» lectuel, moral, social, qu'on attaque, est justement attaqué. »
Quoi ! quand la justice essuie l'un de ces désastres qui peuvent faire souffrir tout un siècle, quand le droit succombe sous les coups de la ruse et de la violence ; parce que le fait est un fait, il est légitimé, il fait taire ces sentiments d'*horreur* que votre cœur éprouvait, il étouffe une protestation prête à tomber de vos lèvres, et vous en tirez un argument en faveur de votre thèse. Ah ! pour nous, c'est une raison puissante de rejeter vos doctrines ; notre cœur se met ici d'accord avec notre intelligence, et non-seulement nous ne pensons pas comme vous, mais nous ne sentons pas non plus comme vous. Vous aimez les triomphes de l'astuce et de l'audace : nous, nous les détestons.

III.

Est-ce tout ? Ou devons-nous prolonger encore cette discussion ? Les raisons que nous venons d'apporter seront suffisantes, nous l'espérons du moins, pour montrer l'impuissance et la fausseté de la philosophie positive. Mais nous avons dit plus haut que le positivisme avait un but fixé fort au delà de son programme ; c'est ce qui nous reste à démontrer. Ici nous devons placer une réflexion préliminaire. Toutes les citations que nous allons mettre sous les yeux du lecteur ne sont pas tirées des ouvrages de M. Littré, mais elles sont toutes extraites des ouvrages des positivistes. Il serait injuste de vouloir en faire porter la responsabilité immédiate à M. Littré ; mais elles demeurent toutes à la charge du positivisme, et ont contre cette doctrine toute leur valeur.

Nous disons donc que le positivisme n'a pas seulement pour but d'établir une classification des sciences positives ; qu'il ne veut pas seulement, après avoir choisi son domaine, s'y établir, et s'y maintenir sans ambition comme sans injustice. Dans ce cas, il ne soulèverait que des objections de détail. Mais son ambition va bien au delà ; ses desseins sont bien plus vastes, ses prétentions bien plus grandes. Il entend supprimer toute autre philoso-

phie et éteindre dans les âmes toute croyance dont il n'est pas la source. Au lieu de se borner au domaine des phénomènes sensibles et extérieurs des êtres, le seul qu'il puisse connaître d'après lui-même, il commence par attaquer un ordre de choses sur lequel il prétend n'avoir aucune lumière. Ecoutons quelques instants le langage contradictoire qu'il tient, et voyons si la théorie positive des sciences qu'il a développée lui suffit ; nous verrons sans peine où il tend, et comment il a voulu autant, au moins, détruire que fonder.

Donc, le positivisme commence par déclarer qu'en dehors du relatif il ne sait rien, et par conséquent ne nie et n'affirme rien. « La philosophie positive *ne nie* et n'*affirme rien* sur les causes » premières et finales. Nous ne savons *rien* sur la *cause* de l'uni- » vers et des habitants qu'il renferme... La philosophie positive » ne s'occupe, ni des *commencements*, si l'univers a des commen- » cements, ni de ce qui arrive aux êtres vivants, plantes, ani- » maux, hommes, après leur mort, ou à la *consommation des* » *siècles*, s'il y a une consommation des siècles. Permis à chacun » de se figurer cela comme il voudra. Aucun obstacle n'empêche » celui qui s'y complaît de *rêver* sur ce passé et sur cet avenir. »

(Paroles de philos. posit.)

La philosophie positive « *renonce* à la *recherche de l'absolu*, » c'est-à-dire, des *causes premières* et des *causes finales* désor- » mais reconnues inaccessibles, et bonnes seulement pour oc- » cuper l'enfance de l'esprit humain. »

(Dict. de Nysten.)

« Essence des choses, causes dernières, questions théologiques » et métaphysiques, tout cela est en dehors de l'expérience. » L'esprit humain, de quelque manière qu'il s'ingénie, n'a » *aucun moyen d'y atteindre*. »

(Conservation.)

Nous voilà bien avertis, et d'avance sur nos gardes. Que conclure de ce langage? Une seule chose naturellement: c'est que la philosophie positive n'affirmera rien d'absolu, ne dira rien des causes premières et des causes finales, et qu'elle se tiendra prudemment sur le terrain du relatif sur lequel, seule, elle se trouve à l'abri de toute erreur. Détrompez-vous.

Il n'y a peut-être pas de questions que le positivisme ne résolve, affirmativement ou négativement, d'une manière plus tranchée. Il ne connaît, en pareille matière, ni le doute, ni l'hésitation ; il parle avec une franchise pleine d'audace ; je dirais facilement qu'il est sans pitié. Ecoutons son langage :

« Le fait est que l'univers nous apparaît comme ayant *ses causes* » en *lui-même, causes* que nous nommons des lois. Le long con- » flit entre l'immanence et la transcendance touche à son terme ; » la transcendance, c'est la théologie ou la métaphysique, expli- » quant l'univers par des *causes qui sont en dehors de lui ;* l'im- » manence, c'est la science expliquant l'univers par des *causes* » *qui sont en lui.* »

(Paroles de philos. posit.)

Et encore ailleurs : « L'immanence seule, directement infinie, » nous met, sans intermédiaire, en rapport avec *les éternels mo-* » *teurs d'un monde illimité*, et découvre à la pensée stupéfaite » et ravie, les mondes portés sur l'abîme de l'espace, et la vie » portée sur l'abîme du temps. »

(Ibid.)

Et encore pour en finir : « Eliminant définitivement toutes les » vertus surnaturelles connues sous le nom de dieux.... de pro- » vidence, la philosophie positive montre que tout obéit à des » lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, les propriétés im- » manentes des choses. »

(Conservation, préf.)

Et le positivisme ose encore affirmer qu'il ne sait rien des causes premières, qu'il ne connaît rien d'absolu, qu'il n'a pas l'idée de l'infini. Pourquoi nous explique-t-on donc l'univers par des *causes* qui sont *en lui ?* Qu'est-ce que c'est que ce monde illimité ? ces moteurs éternels ? cette immanence seule directement infinie ? Et ces mondes portés sur l'abîme de l'espace, et cette vie portée sur l'abîme du temps ? N'est-ce pas faire de la transcendance ? N'est-ce pas se plonger dans la métaphysique ? Vous ne voulez ni des théologiens, ni des métaphysiciens ; mais qui est-ce donc qui vous enseigne ? Ah ! j'entends : l'expérience, rien que l'expérience. Mais ne revenez pas en arrière, ne retirez pas d'une main ce que vous donnez de l'autre. Vous accordez que l'expérience ne donne que le relatif et non l'absolu, le fait et non la cause ;

elle fait apercevoir le mouvement et non l'immobilité, le contingent et non le nécessaire, le fini et non l'infini. Son témoignage est donc nul, et, en vertu de l'expérience, vous ne pouvez pas plus affirmer que nier. Quelle expérience, en effet, vous a montré un monde illimité? Quelle expérience a mis entre vos mains des moteurs éternels? Quelle expérience vous a découvert une immanence directement infinie? Toutes ces affirmations dépassent votre puissance, vous n'avez pas le droit d'aller si loin. Mais le positivisme veut aller jusque-là, parce qu'il veut aller jusqu'à supprimer Dieu. On voudrait pouvoir ne pas formuler cette accusation contre lui; mais cela n'est pas possible en présence des affirmations vingt fois répétées en des termes qui ne laissent aucune obscurité. « L'idée de Dieu, » lisons-nous quelque part (*Et. de philos. pos.*), « est devenue aussi anarchique que rétro-
» grade. » Et ailleurs, la philosophie positive dit que « bien que
» l'idée de Dieu fût bien ébranlée, il fallait *lui porter les derniers*
» *coups;* » que « l'humanité *se substituait* définitivement *à Dieu,*
» sans oublier jamais ses services provisoires; » que « *l'hypothèse*
» *de l'existence d'un Dieu,* négligée par Laplace, ne peut prendre
» place dans les résultats encyclopédiques dus au régime nou-
» veau; qu'elle *sera encore quelque temps* le partage et le refuge
» des gens timorés, rétrogrades ou ignorants; » que « si, par
» une *satisfaction purement individuelle,* on retenait l'idée d'un
» être théologique quelconque, multiple ou unique, il ne faudrait
» pas moins aussitôt le concevoir *réduit à la nullité* et à un of-
» fice nominal et surérogatoire; » que « le dogme nouveau éli-
» mine positivement toutes les *volontés surnaturelles* connues
» sous le *nom de Dieu*... et de Providence; » que « *l'humanité*
» devient *sa Providence* à elle-même, après avoir longuement
» souffert pour avoir trop longtemps compté sur *d'autres provi-*
» *dences imaginaires;* » que « les idées dites religieuses, sous
» quelque forme qu'elles se produisent, sont des *causes perma-*
» *nentes de division* dans la *famille* et de trouble dans l'*Etat;* »
» que « les sciences se montrent de plus en plus contradictoires
» et incompatibles aux conceptions du surnaturalisme; » que « les
» sciences ont défait toute théologie; » que « les êtres théolo-
» giques, tenus, il est vrai, pour réels, par le fait *n'ont d'exis-*

» *tencé* que *dans l'esprit ;* » que « les idéalisations théologiques » ne furent jamais que fictives, » etc.,.. etc... Voilà ce qu'a dit, voilà ce que répète sans cesse la philosophie positive.

Qu'elle vienne vous dire, après cela, qu'elle ne nie et n'affirme rien sur les causes premières et finales, et que nous ne savons rien sur la cause de l'univers, et qu'elle ne s'occupe ni des commencements, si l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive aux hommes après leur mort! C'est très-bien; mais qu'elle nous explique donc, de grâce, comment elle peut tout à la fois tenir ce langage et parler de Dieu comme elle le fait! Soutenir contre l'idée de la divinité des propositions comme celles que nous venons de citer n'est pas absolument nouveau dans le monde, quoique on ne l'ait peut-être jamais fait avec une aussi déplorable facilité. Mais soutenir ces propositions en affirmant que l'on ne s'occupe ni des commencements, ni de la cause de l'univers, ni des causes premières, ni des causes finales, cela ne peut s'expliquer que dans l'hypothèse où, sans vouloir être trop choquant, vous auriez l'intention de bien faire entendre qu'il ne faut pas s'occuper de Dieu; et si vous avez cette intention, c'est, sans doute, que vous êtes convaincu qu'il n'existe pas, attendu que, si vous n'êtes pas convaincu qu'il n'existe pas, vous commettez un crime en détournant les esprits de l'étude d'une question si importante et de la recherche d'une vérité si capitale.

Non, non, on n'explique point, sans supposer l'athéisme au fond du cœur de celui qui les prononce, des paroles comme celles-ci : « Il faut porter à l'idée de Dieu les derniers coups. » Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, vous avez là autre chose qu'une doctrine positiviste non athée; vous avez, pour cette vérité de l'existence de Dieu, autre chose que de l'indifférence, vous avez du mépris; vous faites plus que de l'oublier, vous la détestez; non-seulement vous la mettez à l'écart, mais encore vous la niez. Ah! il faut se contenir fortement pour citer sans trouble de telles paroles. Quand un esprit droit se résigne à écouter des affirmations qui font violence à la raison, il doit s'attendre à de grandes souffrances; quand un fils entend outrager son père, il serait trop dur de lui demander de contenir son indignation; mais quand un chrétien entend nier son Dieu qu'il

connaît comme son âme et qu'il aime plus que son père, comment n'élèverait-il pas la voix ? Comment ne laisserait-il pas tomber un cri de douleur de son âme déchirée ?

Heureusement que la négation n'est point toujours aussi puissante qu'on pourrait l'imaginer ; et quand on y réfléchit un peu, on ne tarde pas à comprendre la vanité des efforts que font les positivistes pour atteindre un but qui toujours fuit devant eux. Comme des enfants qui essaient vainement d'ébranler les colonnes du temple, et s'imaginent qu'elles vont céder parce qu'ils sentent leur poitrine trembler sous l'effort, ces philosophes se consument en travaux impuissants ; et après avoir longtemps espéré, déconcertés en retrouvant toujours la colonne ferme et le temple debout, ils laissent enfin la vérité sortir de leur âme, et s'écrient avec quelque amertume : « La philosophie positive reste toujours la » grande nouveauté du jour, ne récompensant ceux qui la servent » que par le sentiment de l'avoir servie. »

Vouloir supprimer Dieu et porter à son idée les derniers coups, c'est vouloir en même temps supprimer l'âme humaine. Si, comme on l'a dit avec tant de justesse, l'âme est un œil ouvert sur Dieu, anéantir Dieu, c'est du même coup anéantir l'œil ouvert sur lui. Eteignez le soleil, vous fermez tous les yeux. Aussi le positivisme ne s'en défend pas. Selon lui, « l'âme est un être immatériel » *supposé ;* — c'est l'ensemble des fonctions du cerveau et de la » moëlle épinière ; — c'est le nom qu'il faut réserver à l'ensemble » des facultés du système nerveux central, en sa totalité. » Voilà pour l'âme, voici maintenant pour la pensée : « La pensée est » inhérente à la substance cérébrale, tant que celle-ci se nourrit, » comme la contractilité au muscle, l'élasticité au cartilage et aux » ligaments jaunes. — On donne le nom d'idée, en physiologie, » au résultat, exprimé ou non, du mode d'activité propre à » chaque partie du cerveau qui préside aux instincts, à l'intel- » ligence et au caractère. Le mot *pensée*, pris comme sub- » stantif du verbe *penser*, désigne l'activité générale de toutes » les parties du cerveau, mises en jeu, lorsqu'on poursuit une » idée simple, c'est-à-dire, tel résultat que peut fournir » l'action d'un seul organe cérébral, ou composée, c'est-à-dire, » qui est le résultat commun de l'action d'un certain nombre

» d'organes. Pris dans un sens passif, il sert à désigner à part le
» mode d'innervation ou activité cérébrale propre à l'ensemble
» des parties du cerveau qui président aux instincts, à l'intelli-
» gence, au caractère. »

Je m'arrête ici, car il faut une borne à des citations pareilles, et il faut une borne qui ne soit pas trop éloignée. J'arrive à ce sentiment de l'âme qui en fait la perfection et la grandeur, et dont le nom est sacré, et je me demande s'il sera mieux compris par les positivistes que la pensée? Vainement. « L'amour, » est-il écrit, « est un ensemble complexe de phénomènes cérébraux. » — Le livre tombe des mains, et il n'y a plus rien à dire; la raison outragée proteste, et le cœur indigné se soulève, et rejette avec dégoût ces doctrines. Voilà donc ce que la philosophie positive fait de ce qu'il y a de plus noble dans l'univers! Voilà donc comment elle traite le génie! comment elle méconnaît le cœur de l'homme!

Il est devenu banal de le dire peut-être; mais enfin voilà donc le cas que l'on fait de ce que l'humanité a produit de plus élevé! Et ces grandes figures, l'honneur du genre humain, et ces grandes intelligences qui ont éternisé leur siècle, et ces grands cœurs qui ont sauvé leur patrie de la mort ou de la honte, enveloppés ensemble dans une commune et basse proscription, ne sont plus considérés par nos modernes philosophes que comme une vile matière, et comme des corps inhabités, distingués seulement entre eux par je ne sais quelle subtilité de matière ou quelle diversité de phénomènes cérébraux. Et Socrate, et Platon, et Aristote, l'éternel honneur de la philosophie antique, et le grand Démosthènes, dont la voix, après tant de siècles, roule encore sur nos têtes les tonnerres de son éloquence; et ces vigoureux prophètes de l'ancienne loi, et ces illustres orateurs des premiers siècles chrétiens, et le dernier Père de l'Eglise, la plus grande gloire de la France, Bossuet, découronnés de l'auréole du génie, ne sortent de la foule des mortels vulgaires que par une conformation différente de la substance cérébrale, et n'ont pas d'autre rayon d'intelligence qu'une moëlle épinière plus délicate, et pas d'autre titre à l'admiration des âges que d'être nés avec une cervelle plus pesante! C'est vraiment se jouer de l'humanité; mais

ce jeu est cruel. Et que deviendraient, avec de tels principes, ces nobles sentiments qui soulèvent toute âme généreuse, et auxquels la vôtre n'est certainement pas insensible? Que seraient le devoir, l'honneur, la vertu? Si la matière est tout, jouissez; c'est la seule conclusion logique. Vous n'allez pas jusque-là, sans doute; mais vos principes y mènent; et avec ces principes, croyez-le bien, à défaut de disciples de vos systèmes, vous ferez des victimes de vos erreurs.

Faut-il s'arrêter plus longtemps à la réfutation de ces doctrines? Nous ne le croyons pas. « On les a réfutées à demi, dit M. Poitou, » quand on a montré leur véritable caractère, et qu'on les a » poussées à leur dernière conséquence. » Nous croyons qu'alors elles sont même plus qu'à moitié réfutées.

Arrêtons-nous donc ici et résumons cette longue discussion.

Quand le positivisme, cherchant à établir l'ordre dans les différentes branches du savoir humain, trouve la classification que nous avons fait connaître, il est neuf et original, mais incomplet; quand il part de ce principe que l'esprit humain ne peut avoir aucune connaissance de l'absolu, il se fonde sur l'erreur et s'enferme dans un cercle qu'il ne peut franchir sans contradiction; quand, appuyé sur ce faux principe, il néglige l'étude de l'âme et de Dieu, il mutile la science; quand, passant outre, et malgré ses principes, il nie l'âme et Dieu, il ruine la morale; et quand enfin, cherchant, par tous les moyens possibles, à répandre dans le monde l'athéisme, il ébranle les convictions et abaisse les âmes, il fait une mauvaise action, il commet un crime. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres qu'il est impossible d'énumérer, nous rejetons, de toutes nos forces, le positivisme, et nous formons le vœu que le bon sens fasse enfin justice de ces théories, que la conscience proteste contre ces affirmations et ces négations, et que les chrétiens et les philosophes, avertis naguère par d'éloquentes voix, prennent la parole pour défendre ces vérités éternelles de nouveau attaquées, et pour proclamer l'immortalité des droits méconnus de l'âme humaine qui fait notre gloire, et de Dieu qui est notre salut.

L'abbé GILLET.

QUINZE JOURS EN NORMANDIE [1]

NOTES DE VOYAGE.

D'Etretat à Fécamp, mercredi 12 août.

« Le pêcheur d'Etretat sur son coude appuyé »

est une image qui hantait nos cerveaux depuis nombre d'années. Un omnibus partait le matin pour Etretat, nous y montâmes. Il gravit, au pas de ses chevaux haletants, cette rampe que nous avions descendue à fond de train la veille. La mer nous apparut, puis, replongés dans les abaissements de la vallée, nous la perdîmes de vue pour jusqu'à Etretat. Qu'il soit bien convenu, une fois pour toutes, que jamais, d'un point du littoral à l'autre, ni wagons, ni voitures ne broderont la côte. C'est bon pour les piétons, s'il en reste d'assez fidèles aux traditions de nos aïeux pour gagner leur plaisir à la sueur de leur front, muets et sourds à ce va et vient de locomotives.

A voyager, on apprend son pays. Chaque aspect, chaque usage des contrées que nous visitons détermine des rapports ou des contrastes avec le nôtre. Nos idées, avec l'âge, ont beau se généraliser et s'étendre, il est un point sur lequel, à l'insu de nous-mêmes, nous restons écoliers, plus ou moins : c'est le point *local*, c'est le lieu de notre naissance ; et pour nous dérober à cette illusion tenace que tout est comme chez nous, il nous faut en sortir et toucher du doigt cette diversité d'habitudes commandée par celle du sol et du climat. Ici nous ne voyons

(1) Voyez la *Revue de l'Anjou*, 2e livraison, page 69.

plus ces pièces carrément coupées de fossés épineux, de souches et de talus, qui constituent encore la physionomie de nos campagnes, et que l'étranger compare aux pièces de drap juxtaposées sur le *spécimen* des tailleurs. A tort ou à raison, cette physionomie nous est chère, et privés que nous sommes des horizons masqués par ce système de clôture, nous aspirons, en revanche, dans l'impénétrable mystère de ses fourrés drus et noueux, une sève et un arome de végétation indicible. Le sentiment dont je parle n'a pas été sans influence sur les soulèvements de la Galerne et du Bocage. Notre terre argileuse, plantureuse et profonde, alimente une forêt d'arbres à l'envahissement desquels la hache du spéculateur met bon ordre. Celle qui se déploie devant nous en onduleuses perspectives est plus sèche, plus chaude, et le calcaire qui la forme, si riche par les fleurs que le botaniste y récolte au printemps, n'offre plus, en été, quand la moisson est faite pour l'herbier comme pour le grenier, qu'une surface presque nue, relevée de rares bouquets d'arbres. Cela ne manque sans doute ni d'opulence, ni de grandeur, surtout quand des effets de soleil rehaussent de lumière et d'ombre les creux et les saillies du sol, surtout quand les derniers rayons du crépuscule enlèvent solennellement sur un fond de rase campagne les touffes de ces ormes qui semblent monter et s'accroître avec les approches de la nuit. Les géologues expliquent ces ondulations de la plaine, dont la lenteur et le calme nous impatientent quelquefois, par l'accumulation des sédiments calcaires postérieure au grand cataclysme du monde. Ni les fissures schisteuses de notre Anjou, ni les déchirements granitiques qui sèment la surprise, la terreur et l'admiration sur les pas du voyageur en Bretagne, ne se produisent ici. Quand des accidents, étrangers aux secousses primitives dont le globe a gardé l'empreinte, viennent à traverser l'harmonie de ces plateaux, l'impression plus rare n'en est que plus soudaine et plus vive; le trouble éclate en raison même du repos.

Voilà ce que nous nous disions à l'envi l'un de l'autre, quand, au fond d'une vallée creusée par un ruisseau dans l'épaisseur de la falaise, la mer, disparue depuis six lieues, réapparut. Le ruisseau ébaucha, mais la mer acheva cette abrupte et sauvage

échancrure ; les grands coups viennent d'elle : ses flots, en mordant le rocher, ont taillé dans ses flancs ces vertigineuses figures d'arches, d'aiguilles, de piliers, de cavernes et de cratères où le regard se trouble et se complaît. Le hameau de pêcheurs, plus étroitement soudé aux anfractuosités de cette anse que l'escargot à sa coquille, est Etretat. Le resserrement des rochers, toujours près de se rejoindre et de se refermer sur elle, n'en fait que mieux ressortir les gigantesques dimensions ; avec non moins de puissance ressort l'azur des vagues sur le blanc de céruse de leurs ressauts et de leurs redans.

Voici donc cette falaise poursuivie depuis si longtemps, telle que nous la souhaitions, haute, crayeuse, surplombante, dans son contraste le plus saillant avec les sombres rochers de Bretagne ! Les cordons de silex noir dont le merveilleux architecte a consolidé sa muraille, et si robustement, si périodiquement disposés qu'on les prendrait d'abord pour des assises gallo-romaines, en rehaussent les tons éclatants. Pour en jouir plus pleinement, nous l'attaquons à droite, et, debout sur la crête du plus excorié de ses plateaux, nous essayons de compter, au large, les barques de pêcheurs que l'enchevêtrement de leurs voiles dérobe à la rigueur de nos calculs, ou, l'œil sur les débris du sol érodé par la vague, nous mêlons au jeu de leurs formes les chimères de notre esprit. En face de ce grand spectacle, l'homme est si naturel qu'il s'oublie, ou plutôt se rappelle et se retrouve. Il se laisse distraire des plus vastes contemplations par les accidents les plus légers et les plus simples ; le vol d'une alouette sur sa tête l'occupe, ou, téméraire comme au jeune âge, il s'élance avec nous, sans souci des abîmes, sur l'humble et frêle tige d'une *anthyllis vulneraria*. — Vous n'y êtes pas, Messieurs et Dames de Trouville ! Vos sables sont bien fins ; mais je les changerais volontiers contre les galets de ces rivages, sans croire payer trop cher l'aspect radieux de cette corniche qui se profile de la Seine à la Somme, et du cap d'Andige au Tréport.

Redescendus à pic, et de plain-pied avec le flot, nous tombons en rêverie devant une barque renversée ; l'esquif s'est métamorphosé en maison ; il abrite sur terre les petits fils de ceux-là

qu'il portait jadis sur les eaux. Renversé davantage, enfoncé plus avant dans les sables, il servira un jour aux arrière-petits-fils.... de tombe. L'on scrute, à la mer basse, les ténèbres d'une grotte creusée par elle dans la falaise, et qu'un liseré de mousse raie de sa teinte de carmin. L'on surprend dans les flaques, sous les algues, dans les cailloux, toute une population effarée de crustacés et de mollusques, trahie par le reflux et que le flux délivrera. Des filets de pêcheur sèchent au soleil; au travers de leurs mailles se nuancent et se colorent des fonds de mer, de terre et de ciel. Du côté de la plage, une fourmilière de laveuses s'abat, jambes et bras nus, sur les galets. Chacune d'elles gratte le sol et fait remonter à sa surface le petit lavoir d'eau douce qu'avait empierré la marée. — Que lavent-elles? — Peignoirs et vareuses, tout le vestiaire des profanateurs d'Etretat. Quand viendra le printemps, nous y retournerons, mes amis, et déblayé de ses baraques, rendu à ses pêcheurs, le hameau nous apparaîtra dans sa virginité première.

Ici, pour la seconde fois, l'inépuisable mansuétude du plus sage d'entre nous s'inscrit en lettres d'or contre ce qu'il persiste à nommer le fanatisme de l'école.

« Le baigneur d'Etretat, *dans son peignoir drapé* »

lui semble un vers tout comme un autre. Qui l'empêcherait même de se prévaloir, s'il le fallait, d'une chronique décisive en faveur de sa thèse : celle d'Olive qui faillit être prise, en se baignant, par les Sarrazins? C'est à Olive qu'est due l'église romane d'Etretat, qui est à celle de Fécamp comme le bouton est à la rose. Voilà une origine dont les pêcheurs ne se soucient guère, et que les baigneurs pourraient fièrement invoquer. — A tout le moins il insiste sur la différence qui sépare Trouville d'Etretat, au point de vue de sa destination estivale. Trouville, en convolant au patronage de M. de Morny, a renié, convient-il, ces traditions bohêmes qui s'attachaient au nom d'Alexandre Dumas. Là, comme ailleurs, la gloire de Christophe Colomb s'est absorbée dans le bonheur d'Américi Vespuce. Etretat, plus fidèle, n'a point visiblement dérogé aux habitudes de son fondateur Alphonse Karr. L'on

y vit simplement avec plus de cordialité que de faste, avec moins de tapage que de plaisir. Ecrivains et artistes s'y retrouvent et y reconstituent chaque année un groupe trop décidé pour que l'aristocratie des salons se complaise dans son voisinage ; témoin M. Offenbach qui, sa femme sous le bras, sa jeune fille à la main, descend conjugalement la montagne dont son chalet forme le couronnement. Philippe Rousseau, peintre l'hiver, pêcheur l'été, a là bas *sa cabane où le chaume le couvre.* Cavelier, en extase devant ces formes sculpturales, rêve et amour de son ciseau, s'abrite du soleil sous quelque arche. — Et toi, fils de son maître, de ce fils de notre Anjou, le plus profond, le plus fier et le plus passionné de nos statuaires, que ne te savions-nous là ? Nous manquer de si près ! L'amitié n'a donc pas d'effluves ?

Partons d'ici. Pêcheurs ou baigneurs, l'attraction est telle que je ne répondrais pas d'en pouvoir déguerpir demain. — Le mot d'ordre est Fécamp, — et fouette cocher ! Nous sommes quatre. Un de ces hasards dont les voyages regorgent nous a donné pour compagnon un jeune homme qui nous va, qui s'accroche à nous, s'y cramponne, et dont les souvenirs, discrètement touchés, ne sont pas étrangers aux nôtres. Le voile qui le recouvre, et qui lentement s'écarte, ne tombera tout à fait qu'à Fécamp.

La sortie d'Etretat semble modelée sur celle du Hâvre, si l'on peut dire de Dieu qu'il se répète jamais. Nous remontons la hauteur que l'heureux Offenbach descendait tout à l'heure pour se baigner dans l'ombre et dans la fraîcheur du vallon, et de ce point culminant du plateau, nous saluons la mer à gauche, où le soleil s'incline avec la majesté d'un roi.

Le lecteur bienveillant, fidèle au souvenir de l'allée qui va des phares de la Hève à Graville, n'aura qu'à développer ce pittoresque motif, il en obtiendra les effets de vive et de jaillissante végétation dont notre route est égayée Elle se creuse tout à coup. Les chênes font place aux sapins ; de gauche à droite, un ruisseau anonyme, cause latente du vallon, va se jeter à la mer sous de plus noirs ombrages que nous n'en avons signalés jusqu'ici ; c'est la Normandie qui bretonne.

Un mot sur l'invariable physionomie des cottages. Assis pour la

plupart sur une mare ou sur un cours d'eau, au tournant du verger, à la lisière de la prairie, un bouquet d'ormes les abrite; il faut être dessus pour les voir. Le houblon serpente autour des portes et des fenêtres. Les murs, faits de moëllons étroitement juxtaposés, et liés par un ciment qui s'incorpore avec la pierre, prennent en quelques mois ces teintes mordorées qu'affectionnent les feuilles au déclin de la saison. Ni nos froids et humides tuffeaux du Saumurois que ronge la lune et que gerce la gelée, ni nos pierres schisteuses, sans adhésion entre elles, et dont les interstices se dissimulent au dehors sous un crépissage offusquant, ne peuvent atteindre à la svelte rusticité des cottages de Normandie. Le toit de chaume en mansarde, avivé de lucarnes pleines de relief et de gaîté, n'offre rien de l'aspect indigent que ce mot de chaume comporte. La joubarbe, le sedum, l'iris qui le surmontent et végètent grassement sur les couches de ses lichens, en complètent l'effet, et rendent tristes auprès de lui les ardoises de nos toitures. Le soleil, s'éteignant sur le faîtage d'une de ces fermes, l'embrasait de ses derniers reflets, quand Fécamp se démasqua des ombres de sa falaise, la plus haute de celles dont le littoral est fortifié. Notre cœur se serra. Ce n'est pas sans une vague tristesse que l'on débarque, au soir, dans une ville inconnue, dénuée de commerce, sans mouvement extérieur, surtout comme Fécamp, accroupi à mer basse sur la vase de son étier, et écrasé sous le poids de ses montagnes.

Trop pressés pour attendre le retour des pêcheurs de morue, source périodique de vie et d'animation pour ce petit port, nous mettons à profit la demi-heure qui nous reste, et procédons à l'inventaire de la ville. Elle se résume dans l'*église de l'Abbaye*. Un baron de Caux, Waringre, la fonda. Les Normands la brûlèrent. Guillaume *Longue-Epée* la rétablit. Richard Ier substitua à sa modeste enceinte un édifice grandiose que dévorèrent les flammes. Réédifiée au XIIe siècle par l'abbé de Sully, elle crut et se développa jusqu'aux fureurs de 93. L'abbaye disparut; reste l'église, immense, romane par l'ensemble, flamboyante par les détails de ses chapelles et de ses balustres. Rien ne s'emporte et ne se détache avec plus de prestige, de magie et de capricieuse

légèreté que la végétation de l'art du XVIe siècle sur le tronc austère et primitif de l'architecture romane. Telle est la dévotion avec laquelle sont traitées les figurines inscrites aux boiseries des contours que l'on en ferait honneur aux anges. Qui ne garderait mémoire du suave et mystique baiser déposé sur le front de Marie par les lèvres de sa cousine Elisabeth ?

Nous fîmes, ce soir là, — ô humiliation de notre nature ! ô misérables réactions du corps sur l'âme—le dîner le plus copieux et le plus long de notre voyage. L'ami dont nous avons esquissé plus haut la figure et qui nous poursuivait de son ombre affectueuse, était gourmet. Il insinuait ça et là, du ton le plus modeste et le plus discret, des propositions culinaires trop séduisantes pour ne pas être acceptées, si bien qu'au lever de table le besoin d'une revanche se fit sentir ; l'idéal refoulé reprit énergiquement ses droits, et nous nous dirigeâmes vers la jetée.

La nuit était complète. L'élévation progressive de la falaise sous le prestige de ses ombres, donnait à la vallée je ne sais quoi de solennel et de formidable ; on comptait les battements des vagues à l'entrée du port. Des matelots Noirmoutrins, surpris par les ténèbres dans la besogne sans fin de leur chargement, conjecturaient entre eux de la brise qui soufflerait demain dans les voiles de leur goëlette. Nous les interrogions sur la moisson de blés et d'algues de la presqu'île aux chênes verts, sur les goëmons et les langoustes de l'île intermittente. Pour un peu plus, nous allions sauter à leur bord, et revoler vers nos rivages de Vendée.

En rentrant à l'hôtel, nous sentions l'intimité croître entre nous et l'ami d'Etretat, à mesure de l'obscurité et du silence. Il fallut se dire adieu. L'heure des révélations était sonnée. L'échange de nos cartes intrigue et fait jaser : — un duel peut-être ? — jusqu'à ce que les sinistres pressentiments se dissipent sous l'effusion de nos adieux.

Brave jeune homme, et dont le nom rouvre en moi de lointaines sources. Il ne s'en doute pas. Quelle frayeur son grand-père, qu'il n'a jamais connu, nous causait jadis, quand nos rustiques escapades s'aventuraient dans la clôture de ses vergers !

Il montait lentement l'escalier de l'auberge, son bougeoir à la main ; nous suivions. Or voici que, par un de ces phénomènes d'atavisme que je ne me chargerai pas d'expliquer, l'une des silhouettes projetées par la lueur de nos chandelles s'ébranla ; les lignes se raidirent et se crispèrent, et je vis s'accuser sur le mur le profil sourcilleux qui avait terrifié mon enfance. La surprise fut telle que je reculai d'une marche, et faillis m'esquiver, comme si le sommeil que nous allions chercher m'eût assiégé déjà de ses chimères

De Fécamp à Rouen, jeudi 13 août.

— Six heures ! J'ai rêvé du bonhomme toute la nuit ; et vous autres ?

— Moi, de la légende merveilleuse à laquelle Fécamp (*fici campus*) doit son nom.

— Et moi que, sous la pression formidable de cette masse de baigneurs que nous ne soupçonnions pas hier soir, les deux falaises qui la compriment comme les mâchoires d'un étau avaient craqué.

C'est bien ! Levons-nous ! La vapeur siffle, et les wagons hennissent sur les rails.... Malavisés que nous sommes ! Au lieu de nous emprisonner dans cette caque où gémissent les victimes de la locomotion moderne, que ne filons-nous à pied jusqu'à Dieppe, au rez de la Corniche, en passant par Saint-Valery ? Epuisés de fatigue sous un ciel étouffant, aveuglés par les réverbérations du calcaire, eussions-nous trop chèrement payé les grands spectacles dont nous consignerions ici les souvenirs ? En guise de cela, il nous faudra courir à Barentin, traverser Rouen les yeux bandés et gagner Dieppe par un chemin triple du premier. — Il se faut résigner et se complaire, faute de mieux, au spectacle vivant des physionomies humaines ; les wagons de troisième classe ont la supériorité à cet égard. Rien n'est curieux à observer comme ces faces moitié naïves, moitié narquoises, où les calculs du gain, inséparables de notre époque, laissent encore tant de place à la

franchise de l'expression. Ils montent et descendent de station en station, à de courts intervalles mesurés sur l'échelle de leurs petites affaires, tantôt l'un après l'autre, tantôt par bouffées. Quelle que soit la nature de leur intérêt propre, il y a toujours entre eux un courant d'intérêt commun, où tous s'abreuvent. Là se perçoit à nu ce fonds d'ingénuité, de confiance et d'excessive mobilité qui constitue le peuple. A le voir et à l'entendre, on comprend quelle arme salutaire ou terrible se fait de lui tour à tour l'église au moyen âge, le socialisme de nos jours. J'ajoute que ce va et vient de figures incessamment renouvelées, sauve le voyageur de l'immobilité des vis-à-vis, supplice accoutumé des premières et des deuxièmes classes. Le sans-gêne est sans bornes; on se coudoie sans se plaindre, on s'affronte sans s'offenser. On peut même, sans façon, au cas d'un fâcheux voisinage, enjamber la cloison et passer d'un compartiment à l'autre.

Chemin faisant, nous herborisons sur les berges. Le laurier Saint-Antoine *(epilobium hirsutum)*, rare chez nous, ici abonde. La saison des orchidées est déjà loin; mais une des plus élégantes espèces du genre, l'*orchis conopsea*, semble fleurir encore dans cette flèche du xve siècle qui surmonte l'église de Bolbec. Il y a loin de là à la flèche de fonte que le malheureux Allavoine a plantée sur la cathédrale de Rouen. Elle est devant nos yeux. Ce fâcheux spécimen est tout ce que peut tirer de la capitale de Normandie celui qui la regarde à travers la portière d'un wagon. Le reste, église, palais, cathédrale même, est littéralement enseveli dans les profondeurs de son bassin.

On connaît la passion des rails pour les vallées, passion dont celles-ci ont généralement peu à se louer... Le voyageur égoïste, au lieu de s'attrister sur les ravages dont ces pauvres vallées sont victimes, prend le parti de se réjouir et de plonger résolument dans les entrailles du paysage. Rouen se relie à Dieppe par une ligne de fer tracée à travers les sinuosités de la Scie et de la Bresle. Rien d'intime ni de frais comme les ondulations de leurs rives coupées en mille points et se renouant toujours. A droite, à gauche se déroule une série de motifs rompus et morcelés, dont les sutures disparaissent dans la rapidité de notre vol. C'est un

troupeau à cornes que le pâtre abreuve en sifflant; sur une racine de saule, un martin pêcheur en vedette, — des enfants acccoudés sur la rampe d'une barrière, — un moulin qui vire, et des canards lissant leurs plumes sur les eaux de son déversoir. Plus d'une fois le passé pénètre dans le présent, et l'histoire descend, avec une mélancolique fierté, des hauteurs d'un château, vétéran des guerres de la Ligue.

Intereà.... « *Dieupp, Dieupp!* » criait un brave Anglais, réveillé de son somme à chaque temps d'arrêt de la locomotive, et qui, sans nous, se fût infailliblement précipité par la portière. Cette pétulance, doublée du flegme britannique, atteignait par moments aux plus réjouissants effets. Un coup de sifflet, plus aigu, plus strident que les autres, ne laissa plus douter que le terme du voyage ne fût atteint.

— Etes-vous content? lui dis-je, en lui montrant du doigt le port à travers les nuages de notre fumée, et sans attendre sa réponse, nous fendîmes la foule et courûmes droit à l'hôtel.

Dieppe, ville antique, ville glorieuse, ville charmante, nid de marins, de pêcheurs, d'armateurs et de conquérants, mais en revanche point de mire de Paris, dont le flux et le reflux sur ses quais luttent d'agitation avec le mouvement de ses marées. Paris prend tout; cette ville, ce port, cette mer est la sienne. Dans tout Dieppe, à cette heure, il y a de disponible une chambre, — encore si nue et si minable, que l'hôtelier qui nous la montre semble nous dissuader d'y entrer. Comme nous nous battions réciproquement nos habits sur le dos avec nos rotins de voyage, un gémissement sinistre, parti du pied de l'escalier, mit toute la maison en alarmes. Un voyageur, pris de syncope, s'était frappé le front sur le coupant d'une marche; le sang ruisselait de la veine ouverte : de là le tumulte et l'effroi. Il y eut moins de mal que de peur, grâce à l'application de ce papier gommé dont un gouvernement soucieux de la vie des citoyens les gratifie, sous le prétexte délicat de leur vendre des timbres-poste. Nous nous mîmes à table, où la vibration de ce cri navrant nous poursuivait. Le départ de Fécamp trouvait dans le déjeûner de Dieppe sa légitime expiation.

Le siége levé, quel air vivifiant sur les quais et la jetée ! C'est

ici que l'aîné des trois compagnons, avant la naissance des deux autres, avait débarqué, venant de Brigton. Par quel inexplicable renversement de ses souvenirs ne peut-il s'empêcher de placer à la droite du port le château de Charles VII, assis depuis cinq siècles à sa gauche? Assis nous-mêmes devant la plage, nous cherchons vainement des yeux l'Angleterre masquée par la convexité de l'Océan. Nous ne sommes que des curieux. Ce n'est pas à nous que Schiller adresse cette magnifique apostrophe :

« Courage, hardi navigateur... Plein de confiance dans le Dieu qui te guide, sillonne cette mer silencieuse. N'eût-il pas été créé, ce monde nouveau que tu cherches, il va sortir des flots ; il y a une secrète alliance entre la nature et le génie ! »

La mer, vue de la jetée, entre le profil sévère du château et l'escarpement de la falaise, se présente sous l'aspect le plus riche et le plus grandiose que nous ayons embrassé jusqu'ici. Un rien l'agite. Des batelées de curieux, recrutés à nos pieds de l'air le plus bourgeois du monde, sont en quelques minutes lancées au large, où elles prennent toute sorte de poétiques et aventureuses allures, et se dérobent sous les lames avant de s'abîmer dans la distance.

Un Monsieur décoré, ancien, et d'une surdité remarquable, pend au bras d'une jeune dame, qui paraît l'initier aux curiosités du port. Il l'interroge très-bas, elle lui répond à tue-tête, avec une patience qui ne saurait faire illusion. Ils ne se promènent pas ensemble, elle le promène. Elle se venge un peu de l'infirmité de son ouïe en lui parlant plus haut que de besoin. Son *à parte* se trahit dans l'impassibilité de son accent. Bien décidée, c'est elle à pousser la tâche jusqu'au bout, mais sans l'élever au-dessus des conditions d'une corvée. On n'en saurait douter en entendant retentir d'un bout de la jetée à l'autre ces paroles caractéristiques : « C'est tout ce qu'il y a à voir, mais regardez tout de même, je resterai tant que vous voudrez....! »

Ne riez pas, mes cadets! Si Dieu nous prête vie, moi dans dix ans, vous dans cinquante, nous arriverons là. Les vieillards sont pesants aux générations qui les poussent; l'ennui qu'elles en éprouvent perce toujours. Tout me fait croire qu'en voilant l'œil des uns, en obscurcissant l'ouïe des autres, la Providence se

montre miséricordieuse pour eux ; elle rend l'expression de cet ennui imperceptible à leur faiblesse.

Comment se replier sur l'intérieur d'une ville dont le dehors est si attrayant? Ce n'est pourtant pas un monument à dédaigner, en dépit des quelques discordances de son ensemble, que cette église Saint-Jacques, avec sa rosace flamboyante, sa tour à trois étages, et ses trois chapelles que voici : chapelle de la Vierge, dont l'ornementation mutilée par les boulets anglais a moins souffert encore du vandalisme de l'ennemi que des brutalités de la fabrique ; celle d'Ango, dont la tombe anéantie ne survit plus que dans quelques ciselures d'une incomparable finesse ; enfin celle du trésor, où des épisodes, empruntés aux mœurs des Indiens et des nègres, racontent les hardies expéditions des Dieppois.

Passer à Dieppe la soirée pour voir rentrer lentement, l'une après l'autre, les barques des pêcheurs au port, et, le lendemain, gravir, avant que le soleil sévisse, les hauteurs du château ; là du sommet de ses tours, plonger à l'ouest sur la vallée d'Arques, à l'est sur le mouvement de la cité, du port à la plage, au nord sur l'immensité de l'Océan, — tel était le programme à suivre, il n'y en avait pas deux ; à quelques variantes près, il se rédigeait implicitement dans nos têtes, tandis qu'allant et venant dans les rues du Pollet, nous cherchions les vestiges de leur pittoresque costume sous les haillons des habitants, — quand tout à coup une de ces impressions dont on ne saurait trop se garder lorsqu'on est responsable de la direction d'un voyage, traverse la pensée du voyageur en chef. Cette chambre de l'auberge, ce cri navrant, le sang de cette blessure lui revinrent à l'esprit avec une force d'obsession dont il ne se sentait plus le maître. Le tableau des départs était affiché sur le mur ; il tire sa montre, et quittant brusquement ses compagnons :

— Au revoir, dit-il, je vous rejoins tout à l'heure ; rendez-vous à l'église Saint-Remi.

Dix minutes après, il réapparaissait à la porte de l'église, avec la malle et le sac de nuit sur le dos d'un commissionnaire.

— Allons dîner à Rouen !

VICTOR PAVIE.

PREMIÈRE LETTRE

SUR

FONTEVRAULT

Le nom et les souvenirs de Fontevrault sont inséparables du nom et des souvenirs de Robert d'Arbrissel, ce prêtre breton, ou plutôt cet apôtre du onzième siècle, enseignant d'abord la théologie, puis cherchant la perfection et l'inspiration dans la vie érémitique, au milieu des forêts de l'Anjou et de la Bretagne, poursuivi dans ces retraites par de nombreux disciples, à la tête desquels il marche bientôt pour fonder ces ordres religieux qui devinrent les centres de la foi chrétienne et de la civilisation, en ces temps de barbarie.

La première année du siècle où s'encadre cette grande personnalité fut l'an mille, dont l'échéance fatidique avait si fortement préoccupé les populations chrétiennes de l'Occident. Les règnes de la terre devaient finir et l'éternité allait commencer. La date passa en laissant le monde poursuivre sa marche ; mais un grand ébranlement s'était fait dans les esprits, qui demeurèrent longtemps saisis des pensées et des terreurs de la pénitence. Le onzième siècle vit naître beaucoup d'ordres monastiques.

Dans ce même temps, les lieux saints tombés au pouvoir des mahométans, et les nombreux esclaves chrétiens menacés dans leur vie et dans leur foi, attiraient l'attention de leurs frères et des souverains de l'Occident. Urbain II annonçait la première croisade. D'un autre côté, les lettres et les études scientifiques, évoquées par Charlemagne pendant son glorieux règne, puis voilées par la barbarie durant quatre siècles, s'étaient réfugiées dans les monastères d'où elles sortaient pour jeter les rudiments des universités au milieu de ce onzième siècle. Pendant que l'autorité d'Urbain II ordonnait la croisade, l'âme passionnée d'Abai-

lard jetait dans le monde religieux les troubles qui l'agitaient et l'entraînaient hors des régions de la foi, et le portèrent vers celles de la controverse et du doute, jusqu'au moment où la voix la plus dévouée et la plus pure lui indiqua et lui ouvrit la porte du Paraclet.

Le onzième siècle est une grande date pour les lettres, la religion, la philosophie et l'histoire. Nos provinces, délivrées de l'envahissement et de l'occupation des Normands, respiraient enfin aux brises de la liberté. Mais la force brutale et les passions dominaient encore les peuples sans instruction. La foi chrétienne et la forme catholique y offraient cependant ces points d'amarre à l'aide desquels la civilisation maintenait son vaisseau au milieu des écueils. Les princes, sans souci des liens de famille, sans frein moral et en l'absence de tout droit public, se pillaient réciproquement, ravissaient les reines et les princesses même le jour de leurs noces, et se volaient leurs provinces, entraînant leurs vassaux dans des guerres sans cesse renaissantes. Le clergé, sans instruction et sans vertus chrétiennes, était aussi démoralisé que les barons et les comtes. Des institutions de Charlemagne, il ne restait plus que le domaine temporel avec ses querelles et sa corruption. C'est dans les cloîtres que Dieu faisait encore entendre sa voix et conservait son Evangile. Des hommes élus et fuyant ce siècle barbare se préparaient dans le silence et l'étude à un nouvel apostolat, aussi nécessaire alors que celui qui avait conquis le monde payen. Les lettres et la philosophie de Rome et d'Athènes avaient réuni leurs traditions dans ces sanctuaires.

On vit de saints personnages, dans l'isolement et l'étude, préparer la régénération de leur siècle. Plusieurs avaient fui l'épiscopat, réduit à un bénéfice séculier qu'il fallait défendre par l'épée. Bientôt ils furent récompensés de leurs veilles. C'est une admirable contemplation que celle des forces de l'âme qui, dans la retraite, exerce ses facultés, les fait croître rapidement et acquiert une force d'expansion supérieure à tous les obstacles des mœurs et des institutions vicieuses dont elle finit par triompher. C'est ainsi que, depuis le quatrième siècle, le christianisme a pénétré l'Occident et l'a transformé des Alpes jusqu'aux grottes

de Fingal. A la fin du onzième siècle, les lumières du cloître avaient pu se projeter au dehors. Les écoles épiscopales en furent éclairées et bientôt les esprits d'élite les suivirent à l'envi. Guillaume de Champeaux, à Paris, groupa autour de sa chaire un essaim de jeunes gens studieux, tandis qu'à Angers, Marbode, Suger, Hildebert, Robert, rivalisaient avec ce maître par leurs études et leur zèle. Abailard et Eloïse y répandent aussi l'éclat de leurs talents et de leurs amours, amnistiés par la pénitence.

C'est aussi dans ce siècle que la douce et sainte figure de Robert et l'Ordre de Fontevrault viennent s'encadrer. Nous verrons Robert suivre les entraînements de son siècle. Jeune, il se livre à l'étude des lettres avec toute l'ardeur de son âme. *Fugientes litteras per orbem persequi videbatur,* dit son panégyriste Baudry, évêque de Dol, ancien abbé de Bourgueil. Mais n'anticipons pas sur les dates; remontons au berceau de cet homme célèbre, avant de le suivre dans ses évolutions universitaires de prédicateur et de fondateur d'ordres monastiques.

Il naquit en 1047 (1), au village d'Arbrissel, en Bretagne, à 15 lieues de Rennes. Son père avait nom Damioque et sa mère Orghende, tous les deux peu favorisés de la fortune. Mais la piété était grande dans cette maison. Son père se fit prêtre, du consentement de sa femme, qui bientôt devint une pauvre veuve. Chez leur fils se produisirent dès l'enfance cette foi vive et cet amour de l'étude qui firent sa grandeur morale et l'élevèrent jusqu'à la sainteté.

En 1075, on le voit étudiant à Paris, *castus et studiosus,* dit son panégyriste. Là, il connut des hommes éminents et devint leur émule. Il acquit beaucoup de science et grandit en mérite. Sylvestre, évêque de Rennes, entendant parler de ses mérites, lui écrivit pour obtenir sa collaboration dans un diocèse très-

(1) Nous avons adopté cette date, déduite de Baldric *in vitâ Roberti*, et que Niquet, ainsi que Pavillon, ont aussi adoptée. Elle se vérifie d'ailleurs par ces rapprochements : Robert avait 25 ans lorsque Sylvestre l'appela à Rennes; il y resta quatre à cinq ans; il vint à Angers et y demeura cinq ans; il se retira dans la forêt de Craon et y pratiqua la règle de S. Augustin pendant dix ans. Il avait donc 45 ans lorsqu'il commença, en février 1096, son apostolat, qui amena à Fontevrault sa colonie en 1098 (*Chronique de Maillezais*)

désordonné. Sylvestre était un prélat plus guerroyant que savant et qui savait du moins ce qui lui manquait pour administrer son diocèse. Il le trouvait dans Robert, alors âgé de 25 ans. Il fut obligé de le presser de se rendre à cette mission et s'appuya surtout sur ce que Robert ne pouvait refuser d'apporter le tribut de ses œuvres au pays qui l'avait vu naître. Robert se rendit. Sylvestre lui conféra les titres d'archiprêtre, d'official et de grand vicaire. Il le chargea de nombreuses réformes dont les plus délicates étaient de corriger les mœurs du clergé, de faire cesser les mariages incestueux et de retirer des mains des laïques les bénéfices usurpés. Cette tâche courageusement entreprise lui attira de nombreux opposants, et, Sylvestre étant mort, Robert se retira dans la ville d'Angers. Chanoine régulier de Saint-Augustin, il professa la théologie dans l'école épiscopale qui préludait à la fondation de l'université. Il eut le titre et les fonctions d'écolastre ou maître-école.

Il y demeura cinq ans environ, groupant autour de lui, par le charme de sa parole et sa science, de nombreux élèves, comme à Paris on en voyait l'essaim autour de Guillaume de Champeaux et de son disciple rival. Abailard était né en 1079; il avait 22 ans quand Robert créa Fontevrault : ce rapprochement nous servira plus tard.

Mais Robert entendait une voix intérieure qui l'appelait vers la solitude et la méditation du désert pour y converser avec Dieu. Il se retira dans la forêt de Craon et s'y construisit une cabane où il vécut ermite; bientôt il y fut rejoint par de nombreux élèves et des imitateurs.

Arrêtons-nous avec intérêt à cette période de la vie cénobitique dont Robert d'Arbrissel a voulu faire précéder la mission apostolique que lui et ses discisples entreprirent, dix ans plus tard, à travers l'ignorance et l'immoralité de ces temps. Robert et ses disciples cherchèrent l'isolement et le silence des études dans les forêts les plus sauvages. Celle de Craon, en Anjou, obtint d'abord leur préférence. La bienveillance présumée du baron de Craon les encouragea sans doute à y braver les périls et les chances d'une vie aussi livrée à la merci de Dieu et des hommes. Ils n'y trouvèrent pas préparé un seul abri, si ce n'est celui de tous les

êtres de la nature, la feuillée de l'oiseau, la tannière des fauves. Ils se construisirent des logettes, se creusèrent des grottes. Les fruits sauvages, les racines, la culture des légumes et des céréales, l'aumône du couvent ou du Moustier leur fournirent longtemps les choses indispensables à la subsistance des corps, tandis que l'âme s'y dégageait des liens terrestres, en attendant le jour où elle n'aurait plus pour le monde que les pensées de Dieu et ses appels vers la vie éternelle du ciel.

Qui étaient donc ces pieux solitaires, déjà pleins de la science du siècle qu'ils venaient mettre au creuset de la foi, au milieu du désert? Vital de Mortain; Raoul de la Futaie; Pierre de Lestoile; Alleaume, venu des Pays-Bas; Bernard d'Abbeville, sorti de Cluny; suivis bientôt de : Robert de Loc Renan, qui fut évêque de Cornuailles; Salomon, abbé de Nidoyseau; Renaud; André; Angelgère; Giraud de Sales, fondateur de Vergennes, en Périgord.

Chacun de ces pieux personnages pourrait fournir et a fourni une longue et intéressante biographie. Voyons-les un instant dans la simplicité de la vie de la forêt de Craon, dont la sainte monotonie n'était variée que par la survenance d'un nouveau frère. les soins de lui choisir un gîte, quelques souvenirs apportés du dehors, et les effusions de ces cœurs chrétiens débordant de la charité qui les remplissait.

Ainsi Bernard d'Abbeville, plus tard abbé de Tyron, quitta clandestinement son couvent de Saint-Savin, où on voulait le faire abbé. Il vint vers ces solitudes de notre province, comme autrefois les solitaires vers celles de la Haute-Egypte. Il se révèle à Pierre de Lestoile, qui le présente sous le nom de Guillaume à Robert, à Vital et à Raoul de la Futaie, et, suivant l'image employée par Baudry, il devient le quatrième point d'angle sur lequel se formait la quadrature du vaste édifice qui allait s'élever.

Bernard, heureux de cette admission, cherche la cellule la plus modeste et ne la trouve même pas vide. Il est obligé d'y demander l'hospitalité à un pauvre moine qui s'occupait plus de prier et de faire des ouvrages de tourneur que du confort de son logement. Bernard s'associe à ses prières et à son travail.

Si grande fut la joie de recevoir Bernard, que le bon ermite

alla convier ses voisins à un frugal repas d'herbes et de fruits auquel il ne manquait que du pain et d'où on se quitta joyeux.

Ces solitudes, toutefois, ne furent pas toujours sans trouble. Les ermites, bien accueillis par le seigneur de Craon, furent persécutés par ses forestiers, qui les regardaient comme une gêne dans leurs chasses.

Baudry retrace, dans ses notes, une scène assez naïve des mœurs de cette forêt. Un pauvre ermite avait découvert, dans un arbre creux, une ruche d'abeilles riche de rayons de miel. C'était pour lui un don du ciel, perdu pour tout autre. Il se met à abattre ce tronc d'arbre pour emporter le trésor qu'il renferme; mais un forestier l'a vu dans ce travail; il s'y oppose et le fait est déféré au seigneur de Craon. Sans doute Robert plaida cette cause qu'il gagna, car le seigneur, haut justicier, défendit à ses forestiers de troubler les ermites dans leurs discrètes délibations des miels et dans le modeste butin de bois qu'ils faisaient à la forêt. Aussi bientôt on vit s'élever les murs de l'abbaye de la Roë, où Robert, abbé de Saint-Augustin, compta et forma de célèbres frères. Le baron de Craon leur avait donné la partie de la forêt où cette abbaye a existé. Bien d'autres donations leur étaient survenues.

Nous ne pouvons quitter cet épisode du séjour de Bernard dans cette retraite, pas plus que ses frères de Saint-Savin ne l'abandonnèrent. Après l'avoir cherché longtemps et ayant besoin de sa présence pour arranger une grande affaire d'intérêt de leur communauté, ils apprirent le lieu de sa retraite par la révélation de la confidence qu'il en avait faite à Pierre, devenu évêque de Poitiers. Ils y députèrent Renaud, abbé de Saint-Cyprien, que Bernard affectionnait beaucoup. Celui-ci, sans laisser voir le but de son voyage, arriva à la forêt de Craon. Après plusieurs conférences avec Bernard, il lui faisait ses adieux; mais, prétextant la difficulté de trouver sa route et la crainte des malfaiteurs, il l'entraîna hors de la retraite, et alors il lui déclara sa mission et lui enjoignit de le suivre. Bernard ne laissait pas un grand mobilier derrière lui; il suivit Renaud et fut rendu à Saint-Savin.

Mais que de regrets son départ fit naître parmi ses frères! Son

premier hôte, Aubert, en devint fou. Déjà, lors d'une première fuite de Bernard dans l'île de Chanzé, le pauvre frère avait subi la première atteinte de cette folie, qui ne le quitta plus.

Dix ans se sont écoulées depuis que Robert prépare son apostolat et celui de ses frères à Notre-Dame de la Roë.

Un grand événement dans la catholicité vint ouvrir une nouvelle carrière à sa piété et à ses talents.

Urbain II, appelé en France pour maintenir son autorité et annoncer la première Croisade, après avoir présidé plusieurs conciles, notamment celui de Clermont, était venu en Anjou, suivi de l'élite du clergé d'Italie et de France. Il accepta l'invitation d'assister à la dédicace de Saint-Nicolas, à Angers. Robert d'Arbrissel dut aussi s'y rendre, et les suffrages le désignèrent pour prononcer un discours digne d'une si grande solennité et d'un si noble auditoire, où se pressaient les plus beaux talents de l'époque. Il s'en acquitta avec tant de succès que le Pape s'écria : *C'est le Saint-Esprit qui parle par sa bouche,* et lui ordonna d'aller prêcher la pénitence et la Croisade.

A l'exemple de son divin modèle, Robert ne fit aucune distinction de sexe ou de qualité entre les âmes qu'il allait conquérir. Les plus malheureuses et les plus malades obtinrent ses plus vifs efforts et en quelque sorte sa préférence : il ne désespéra d'aucune, et voilà ce qui explique les singulières et amères critiques que ses ennemis, et même des émules envieux, déchaînèrent contre ses œuvres. Dans sa sainte mission, il s'attacha à la conversion des filles de mauvaise vie. Il n'hésita pas à pénétrer dans les lieux qu'elles habitaient. Nous lisons dans Pavillon le récit naïf d'une invasion qu'il fit à Rouen. Laissons à ce récit le voile de pudeur dont sa simplicité même le revêt. Quant au fait, il servira à éclairer la vie de Robert, à expliquer sa situation au milieu de l'ordre naissant de Fontevrault :

« Je ne puis ici, dit Pavillon, omettre une action sainte et » pleine de zèle que fit notre Robert passant par Rouen dans le » temps de sa mission. Un autheur (1) de ce siècle-là nous as-

(1) Goffrid., Gross, *in vita B. Bernard*, cap. 26.

» seure que ce saint ayant appris que, dans cette fameuse ville, » il y avait une académie de courtisanes qui menaient une vie » honteuse et qui corrompaient toute la jeunesse du pays, il en- » treprit ausssitôt de les aller voir pour les gaigner à Jésus- » Christ. Quand ces femmes virent le bon ermite dans leur » logis, elles sentirent une joie secrète de se voir (ainsi qu'elles » pensaient) pour adorateur et pour gallant un homme qui ne » prêchait, par sa mine et par ses habits, que la pénitence. Elles » le convient incontinent d'approcher du feu, dont il paraissait » avoir besoin, parce qu'il avait les pieds nuds; elles se mettent » tout autour de lui comme pour lui plaire à l'envi, et lorsqu'elles » s'attendaient qu'il allait faire quelques cajolleries, elles furent » bien surprises qu'il leur fit un discours de la justice et de la » miséricorde de Dieu, qui les fit bien changer de sentiment. » Lorsque cette exhortation fut achevée, la plus ancienne de ces » courtisanes, ou quoique ce soit celle qui présidait aux autres, » dit au saint : Il y a bien vingt ans que j'habite cette maison et » que j'y ai offensé Dieu la première fois; mais je vous avoue, » mon père, que vous êtes le premier à qui j'y aie entendu parler » de Dieu. Cependant il faut que je confesse que votre discours » m'a tellement touchée que, si je savais pouvoir obtenir pardon » de mes fautes, je renoncerais tout présentement à la vie que je » mène depuis tant d'années. — Confiez-vous en Dieu, ma fille, dit » Robert, et tenez pour certain que, si vous voulez changer de » vie, il vous fera sans doute miséricorde. Cette femme, comme » une seconde Magdeleine, se jette incontinent aux pieds du » saint, elle les arrose de ses pleurs et lui demande à faire péni- » tence. Les autres courtisanes suivirent à l'instant l'exemple de » leur maîtresse, si bien que le saint, les ayant toutes converties, » les fit sortir de la ville et les assembla avec les autres femmes » qu'il avait retirées du vice. »

Nous avons dit qu'en 1095, Urbain II, présidant le concile de Clermont, prêcha la première Croisade et l'ouvrit; qu'ayant entendu à Angers, à la dédicace de Saint-Nicolas, l'éloquente voix de Robert, il s'écria : c'est le Saint-Esprit lui-même qui ouvre la bouche, et qu'il donna à ce puissant orateur la mission spéciale

de prêcher la Croisade dans l'Occident, où bientôt tout céda à cet entraînement qui porta les peuples chrétiens vers Jérusalem, au secours de leurs frères et à la délivrance des lieux saints. Plus l'enthousiasme fut grand, plus aussi il dut être immodéré dans son essor; il entraîna de nombreux abus, d'immenses dangers et de déplorables désastres; mais la pensée en était plus haute que tous les malheurs : la Providence y mettait son doigt et notre siècle a eu cette justice d'y reconnaître le dégagement de la civilisation et le progrès de la famille humaine.

Ceux qui avaient la fortune, la jeunesse et la force, y portèrent ces tributs, abandonnant à la garde de Dieu la famille et leurs foyers. Les faibles, les femmes surtout, offrirent leurs prières, et l'on vit alors cette prodigieuse association chrétienne de toutes les âmes se consacrant au même but dans la mesure de leurs forces.

Robert, après avoir mis en départ tous les croisés de nos contrées, se trouva suivi et entouré de nombreux fidèles, les uns délaissés par les époux, les pères, les frères en état de porter les armes; les autres ne voulant plus se séparer de l'apôtre de la foi, dont la voix les charmait. Il s'arrêta, jetant à son tour un regard de pitié et d'affection sur cette foule. Il était alors sur la rive gauche de la Loire, près des lieux où saint Martin avait départi son manteau de légionnaire aux pauvres de Jésus-Christ. Il s'arrêta au bord de la fontaine d'Evrault; il y fit une cabane et quatre mille chrétiens l'imitèrent ou creusèrent des grottes dans le roc. Les habitants de Candes et de Montsoreau apportèrent les pains et les poissons que la foi multiplia. Marthe et Marie (Pétronille, de Chemillé, et dame Arsende, de Champagne) se pressent autour du maître. Leur rang dans le monde et surtout leur zèle et leurs vertus les signalent à la confiance et à l'obéissance de tous. Les frères sont réunis sous Robert, et après qu'on eut distrait les femmes que l'innocence protégeait, de celles qui pleuraient leurs fautes passées, il en fit deux quartiers séparés. Trois cents *psalmodistes* furent choisies, et les autres divisées par cent et par soixante. Les femmes repenties étaient au nombre de six vingt.

Une ladrerie, espèce de lazaret, précédait ces quartiers. C'est

d'après ces divisions que se développa cette immense congrégation qui, à Fontevrault et dans ses succursales, compta plus de 8000 frères et sœurs dans le même temps, en ce siècle agité.

Au début, on pria, on vécut du travail des mains, excluant l'oisiveté ; on observait le silence, on s'exerçait à répondre avec douceur (*blandè*, dit Baldric), on marchait le cou fléchi et les yeux vers la terre *(flexo collo, demisso vultu incedebant)*.

En 1101, les premières tranchées des quatre prieurés avec leurs chapelles furent commencées. C'était toute une ville sainte, couvrant le désert bientôt défriché et fécondé par les sueurs de la pénitence. Une simple haie vive, qui suivait la direction du vallon, sépara d'abord le quartier des hommes de celui des femmes, jusqu'à ce qu'on put le remplacer par un mur.

Foulques l'Ancien fournit les fonds pour la construction de la grande église abbatiale, si admirablement conservée jusqu'à nous. L'historiographe de l'Anjou, J.-F. Bodin, dans son précis publié en 1810, sur l'état de Fontevrault, avant l'appropriation actuelle, se complaît dans la contemplation de cet édifice imposant par la noble simplicité et la grandeur de son style que caractérise l'élévation de ses voûtes plein cintre, portant, sans nervure, sur des chapiteaux qui n'ont d'autres ornements que trois feuilles de palmier. Ces chapiteaux couronnent des colonnes légères, en pierre de taille, appuyées contre les parois des murs. La nef était séparée du chœur par la riche grille qu'on admire encore à Angers, à l'entrée de la Cour d'honneur de la Préfecture. Cette nef était réservée aux religieuses tandis que le public était admis dans le chœur où se trouvait l'autel. Au pied du gros pilier contre lequel s'appuyait le côté droit de la grille (relativement aux religieuses), étaient originairement les tombeaux des Plantagenets, sur la désignation desquels nous reviendrons. Les religieuses les firent rentrer, en 1620, sous leur nef, mais toujours aux pieds du même pilier. C'est là que ces tombeaux ont été profanés en 1793. Les ossements pourront peut-être être retrouvés dans une partie de la nef non fouillée.

Bodin rapporte qu'ayant voyagé en Italie, il a vu à la cathédrale de Pise, une partie identique de disposition et de style

à celle dont nous parlons. Cherchant à s'expliquer cette frappante ressemblance, il suppose volontiers que Foulques, en se rendant à la croisade par l'Italie en 1098, se sera mis en rapport avec l'architecte italien Bruschetto, et qu'il aurait traité des plans et même de la construction de cette abbatiale, qui aujourd'hui est un rare spécimen de l'architecture religieuse de cette date, et, par un miracle de conservation, peut être consacrée au culte. La longue perspective des siècles écoulés laisse toujours au lointain une époque légendaire. Fontevrault ne pouvait manquer d'avoir la sienne. Le premier souvenir qui s'y dresse et qui a précédé Robert, c'est celui qui s'attache encore de nos jours à la tour d'Evrault. Ce monument, presque encore entier et d'une construction aussi bizarre que solide, aurait été le refuge d'un illustre brigand, déchu d'une haute fortune et qui s'étant mis à la tête d'une bande de malfaiteurs pillait ses voisins et dévalisait les voyageurs attirés par les feux allumés la nuit au haut de cette tour. Robert conquit la tour et le redoutable châtelain qui s'interna volontairement dans le nouvel asile. Disons tout de suite que cette tour, par son architecture tout à la fois riche et savante autant que singulière, et par son état de conservation, se classe à une date ultérieure à la fondation du monastère. A-t-elle été le centre d'un cimetière, avant la date de l'usage d'inhumer dans les cloîtres les religieux et religieuses? A-t-elle été érigée pour faire une cuisine? Dans tous les cas, elle ne sert aujourd'hui ni à l'une ni à l'autre destination. Elle est là comme le sphinx de l'antiquité, proposant aux archéologues la question sans la résoudre, et les plus autorisés n'ont encore pu fixer la certitude sur l'origine et l'affectation de cette tour dont on peut voir l'image (avec restauration de cheminées) au Dictionnaire d'architecture, et dans l'ouvrage de J.-F. Bodin (sans les cheminées). L'auteur du Dictionnaire d'architecture est pour la destination culinaire, en s'appuyant sur la similitude de la cuisine du château de Montreuil-Bellay. Bodin affirme la destination sépulcrale et la déduit du monument tout spécial qu'on voit à côté, dans le cimetière même de la paroisse de Fontevrault, dont l'architecture et la forme paraissent contemporaines de la tour d'Evrault. Ceux qui adoptent cette opinion,

se fondent en outre sur ce que les parois intérieures de la tour d'Evrault, ni les chapelles du pourtour de la rotonde centrale, ni cette rotonde, ni les voûtes n'offrent la moindre trace ou teinte de fumée. Puis les cheminées, ajoutées par l'imagination aux trous ou évents des voûtes des chapelles, ont-elles existé comme cheminées? Questions sur questions dont les fouilles du sol fourniront peut-être la solution.

Comme pour aggraver l'incertitude, aucun plan ancien, aucune notice n'indique la date et la destination de cette tour. Ni Baudry, abbé de Bourgueil, qui avait vu se former Fontevrault, ni André, premier prieur de Fontevrault, contemporain de Baudry, ni Cosnier, ni Pavillon, ni Niquet ne parlent de la date de cette tour.

Baudry parlant du désert dit : *Locus incultus, ab hominum cohabitatione sequestratus;* il ne signale ni la tour ni le redoutable voleur qui l'aurait habitée.

Nous devons encore renvoyer à la légende la fontaine même de Fontevrault, surgissant miraculeusement à la voix de Robert d'Arbrissel. On peut croire seulement qu'elle fût un des faits naturels qui fixèrent son choix de colonisation. Cette source intarrissable fécondait ces lieux, et aujourd'hui encore, elle coule à pleins bords et fournit l'alimentation de la maison centrale et la force motrice de plusieurs industries.

Mais la tour d'Evrault, comme la fontaine, sont à la hauteur de la fiction légendaire, par leur merveilleuse opportunité. Les histoires de voleurs, de grands déprédateurs, étaient alors très-nombreuses. On peut lire à Candes, dans sa magnifique église, au-dessous d'un vieux tableau, représentant saint Martin, au-dessus de l'autel du bas-côté droit, le récit de l'usurpation d'un voleur que le démon avait fait passer pour un saint personnage et au tombeau duquel on faisait pèlerinage. Exorcisé par saint Martin, il est forcé de confesser sa félonie, chassé, et une nouvelle chapelle reçoit ailleurs les hommages pieux.

Enfin, pour ne plus revenir à l'âge des fictions, nous relaterons un récit à l'exactitude duquel les vertus naissantes des sœurs de Fontevrault pourraient donner de la vraisemblance, mais qui ne peut être absolument imposée à la croyance du lec-

teur. C'est le P. Niquet, l'historiographe le plus compendieux de Fontevrault, qui parle :

« Un prince (il n'est pas autrement qualifié), estant venu visiter Fontrevault, regarda avec trop de curiosité une religieuse, dont les yeux firent une puissante impression sur les siens. Il la fit saluer par un sien gentilhomme, pour l'assurer de l'estime qu'il faisait de sa beauté, mais qu'il n'y avait rien qui l'eut ravy comme ses yeux. La religieuse, à qui la grâce, par une glorieuse émulation, avait fait plus de faveurs que la nature et dont l'âme était plus embellie de vertus devant Dieu que le corps n'était accompli en beauté devant les hommes, eut sa repartie toute preste : attendez un peu, dit-elle à ce gentilhomme, je vais faire réponse à Monseigneur : elle se retire, que va-t-elle faire, poussée, comme il est à croire, de l'instinct du Saint-Esprit (à faute de quoi on ne saurait justifier l'action) ? prend un cousteau, se crève les yeux, les met entre deux petits plats, va trouver ce gentilhomme avec ce mot : tenez, Monsieur, voilà ce que votre maître a trouvé si beau en moi. Le messager fut tellement touché à la vue de ce généreux exploit de vertu, que, l'admiration possédant son esprit, elle eut bien de la peine à céder la place aux autres sentiments de tristesse, de compassion, de crainte de plus grand mal ; mais c'en était fait, on ne pouvait plus remettre ces deux petits astres du visage dans leur sphère. Le prince les ayant vus fut encore plus agité de divers sentiments, ne pouvait assez regretter son malheur ni assez condamner la témérité de son message, surtout l'aveuglement de sa passion lui crevait le cœur. »

Le jésuite Niquet, en racontant cette merveilleuse histoire, ne doute pas de son authenticité et la met en parallèle avec l'héroïsme de religieuses anglaises se mutilant le visage pour faire horreur à des soldats vainqueurs. Il ne tient pas compte de la différence de position de ces martyres volontaires, ne pouvant autrement échapper à la souillure des barbares, et une jeune sœur qui, en se confiant à l'abbesse Pétronille, échappait aux convoitises du prince Othon.

PLANCHENAULT.

PILLAGE

DE

L'ABBAYE SAINT-FLORENT près Saumur

EN 1562.

Ce furent de rudes mois à passer pour l'Anjou que les premiers mois de l'année 1562. Le transport des haines religieuses, longtemps contenu, éclatait tout à coup dans l'entraînement de la ferveur nouvelle, et, par un appel aux armes impuissant, jetait dans toutes les relations de la vie publique et privée le désarroi et la confusion. La surprise d'Angers (6 avril) par les huguenots, bientôt suivie de l'occupation du château et de la ville entière par les troupes catholiques, sous les ordres impitoyables de Puygaillard et de Montpensier, n'est qu'un épisode dont l'intérêt s'accroît par l'abondance des témoignages qui l'ont raconté. Mais à Beaufort, à Baugé, à Craon, à La Flèche, dans toutes les villes et dans tous les villages, les mêmes scènes de violence, aussitôt vengées, n'ont laissé dans les chroniqueurs contemporains qu'une trace incertaine et qu'il est difficile aujourd'hui de définir mieux. A Saumur même, qui allait devenir, avec Duplessis-Mornay, le centre et le boulevard de la Réforme française, on a peine à recueillir dans les documents quelques détails précis sur l'invasion première de la propagande bien antérieure à cette levée d'armes. C'est le 10 mai seulement, qu'une bande huguenote s'y présente, presque au lendemain de la reprise d'Angers par Puygaillard ; elle y est accueillie, fêtée, installée aux postes de garde, — l'histoire en est aussi certaine que singulière, — par les officiers mêmes et les magistrats des siéges royaux. C'est au nom du roi qu'elle parade et occupe la ville, et cinq jours plus tard, au nom du roi, qu'un détachement s'établit dans l'abbaye fortifiée de Saint-Florent, poste important de défense, où les garnisons se succèdent et se remplacent, tant qu'il reste à piller dans les greniers et dans l'église ; — au nom du roi encore que le lieutenant du roi, Bourneau, dresse inven-

taire en double et délivre quittance de ses rapines ; et par une étrangeté dernière, les images des saints brisées, les châsses fondues, les cérémonies du culte tournées en dérision publique, quand l'armée véritablement royale et catholique a repris pied en ville, les mêmes magistrats, chefs non désavoués des sectaires de la ville, restent maintenus dans l'honneur de leurs charges, et, il faut le dire, dans la familiarité aussi des abbés et des religieux, qui semblent tout craindre encore ou avoir tout oublié.

On trouve les détails les plus intimes sur ces scandales dans un volumineux document, bien inédit, que j'aurais voulu pouvoir donner tout au long, comme il mériterait d'être minutieusement étudié. C'est une *Information secrette faicte à Saumur* par sergents et notaires royaux, *à la requeste du procureur du Roi, de et sur certaines volleries, pilleries et saccaigemans* de l'abbaye Saint-Florent par le lieutenant général François Bourneau. Ouverte le 5 janvier 1563 (N. S.), close seulement le 8 février, elle contient les dires de 106 témoins, quelques-uns bénédictins de l'abbaye, d'autres, en plus grand nombre, simples gens de métier ou serviteurs ou ménagères curieuses, aimant à voir et à raconter. Malheureusement les dépositions se suivent au milieu de formules identiques et pour la plupart se ressemblent dans le récit des mêmes faits qu'anime seulement ça et là quelque détail nouveau, mais qu'il faut vouloir y chercher. J'en extrais comme la substance, en empruntant à l'*Histoire de l'abbaye Saint-Florent* par Dom Huynes, dont le manuscrit autographe est conservé aux Archives de Maine-et-Loire, les quelques pages également inédites, dans lequel l'auteur consciencieux a mis en œuvre les données de ce document original, resté inconnu aux autres historiens. J'ai seulement complété cet extrait, en commentant le récit de D. Huynes par une série de notes, puisées dans le texte même de l'enquête, chaque fois qu'il m'a paru y avoir bénéfice à rendre aux dépositions leur caractère de simplicité naïve, C'est, comme du même coup, signaler à quelqu'une de nos sociétés littéraires deux documents, précieux entre tant d'autres, dont la publication devrait tenter leur désir de bien faire et récompenserait en honneur leur bonne volonté.

CÉLESTIN PORT.

Pillage de l'abbaye Saint-Florent, près Saumur, en 1562.

... Et s'ils attaquèrent nostre seigneur, ce n'est de merveille s'ils attentèrent contre St-Florent. La femme (1) de l'advocat Maczon estoit à toute heure à persuader le lieutenant François Bourneau (2), luy disant : Monsieur le lieutenant, que voulez-vous faire? Que n'allez-vous quérir les relicques de S. Florent comme avez promis? Les voulez-vous laisser là? Cela vient mal à propos. Que n'accomplissez-vous vos promesses? » — Le lieutenant poussé par ces sifflements diaboliques,—oultre qu'estant desjà hérétique et huguenot en son cœur et en ses actions, poussé par ces désirs avares, qui ont mis en disette, par punition divine (3), comme j'ay entendu dire à plusieurs, tous ceux qui descendent de luy, et on voit la mendicité de ces gens à l'œil, n'estant besoin d'autre preuve;—y vint donc vers la my-may la mesme année 1562, accompagné de Jacob de Lavau, Guillaume de Lavau, son fils, Diogènes Guyolle et François Jounault (4), fermiers depuis deux ans du temporel de cette abbaye pour l'abbé commendataire, de Robert Lemaczon, advocat du Roy, Jean Lebeuf, juge de la prevosté, Jean Cherbonnier, receveur des traictes, Guy Lebeuf, lieutenant de la prévosté et de plusieurs autres (5) qui tenoient le party

---

(1) *Déposition de Vincende Foucault*, n° XLVII, dans l'*Information secrète* mss. petit in-folio de 216 feuillets. *Archives de Maine-et-Loire*. Série H. *Abbaye de St-Florent*.

(2) Plusieurs témoins attestent qu'il fréquentait la cène et avait fait baptiser son fils « à la huguenotte. » L'un d'eux déclare même avoir été souffleté par Mme la lieutenante et menacé de prison pour avoir dit qu'on le menait à perdition. Dix ans plus tard Bourneau fut la première victime, à Saumur, de la Saint-Barthélemy et périt égorgé de la main même du comte de Montsoreau.

(3) Le beau zèle de D. Huynes l'égare un peu. La famille Bourneau, qui ne s'est éteinte que de nos jours, n'avait cessé, au XVIIe siècle surtout, d'occuper d'honorables charges de magistrature et de tenir même, au moins par ses relations, un rang distingué dans les lettres. Ménage, Duchesne, Mingon, Ménard traitent comme un grand et savant personnage, de qui ils se tiennent obligés, Guillaume Bourneau, procureur du roi à Saumur, que D. Huynes eut dû payer de quelque reconnaissance. Celui là était catholique, ardent comme un néophyte et en liaison d'amitié avec Pierre de Bérulle. C'est à ses instances que la ville de Saumur dût l'établissement des Oratoriens (1617-1616), comme l'atteste sa correspondance conservée à l'hôpital. Les Archives du département possèdent aussi sur la famille Bourneau un volumineux dossier, où nous reviendrons peut-être puiser un autre jour.

(4) Tous les témoins le désignent comme le principal meneur, « se vantant qu'il estoyt abbé, grand vicaire et cellerier de ladicte abbaye. » *Déposit. de Loyse Lemonier*, n° LIII *et alias*.

(5) Les dépositions nomment Jacques et Guy les Godins, Brandelis Bourneau, le ministre de Spina, Gilles Lejeune, Alexandre Chevreau, élus, Marc Lebeuf, controleur du mesurage, Jean Lambert, greffier, Jacques Delalande, Guy Lebeuf, lieutenant de la Prévoté, François et René Maliverné, Mathieu Thorigné et Guillaume Ogier, avocats, Jean et Joseph Les Mareaulx, Jean Lizière, Jean Lebeuf, François de Bournes, Jean Pain, Guillaume de Boissy,

des huguenots et se fortifièrent dans Saumur, contre la volonté du Roy, bien qu'ils publiassent le contraire (1). Estans au port, ils commandèrent au batellier d'amener son batteau jusques aux arches, luy disants (2) qu'ils venoient boire du vin de l'abbaye, et qu'ils n'y feroient rien de mal. Estants arrivez dans l'église jusques au grand autel, Bourneau commanda qu'on abastit la chapse; sur quoy frère Pierre (3) Le Breton, secretain, aagé lors de vingt-huit ans, les priants qu'au moins ils luy baillassent les reliques, qui estoient en icelle—(en quoy est à remarquer l'imprudence de ce sacristain et des autres religieux lesquels ayants veu depuis plusieurs moys l'impiété de ces gens n'avaient mis ordre à leurs affaires, mais quoi? Quelques-uns d'entre eux estoient aussy impies), — ils luy respondirent : « Veux-tu encore idolastrer et faire idolastrer le pauvre monde, » et n'en pust rien avoir. Ils prirent donc cette chapse de S. Florent, son chef, le chef sainct Philippe, le chef sainct Martin de Vertou, deux bras (4), l'un de sainct Florent et l'autre de saint Serge, le pot de la Cène—(ce pot de la Cène estoit un petit vaisseau enrichy au dessus de bandes d'argent, selon qu'il est dit en un inventaire),—une petite croix d'argent, trois bastons couverts d'argent, une petite pierre de cristalin (5) ; — et ayant porté ces richesses jusques sur la grande porte et donné (6) des inventaires de tout ce qu'ils emportoient, di-

---

Baudoin et Jean Les Marteaux, sergents royaux, Jean Gaultier, René Jacob et Pierre Oudry, notaires royaulx, Benoist Drouet, Guillaume Aschard, Florent Jaunay, grenetier, Jean Guibert dit Pelletier, Jacques Admirault, sergent, Etienne Camus, Francis Augirard, Pierre Beaugirard, Florent de Lavau, François Vallier et René Guespin, apothicaires, Philippe Grouart, Lévesque, Ollivier Jacob, Guyot et Bertrand Gourdineau, René Prieur, enquêteur de Baugé, André Goujon, hôte de l'*Ange*, Joachim Drugeon, fils de l'hôtesse de *La Corne*, gendre de Goujon, Pierre Lévesque dit Fief Gourdon, les capitaines Thigné, Bournezeaux, Latour, Corneille et Minguetière, Etienne Girault, marchand, Jehan Milleran, « naguères prêtre, » et grand nombre d'autres.

(1) « ... Et disoient que ce qu'ils faisoient estoit pour le roy. » *Déposition de Pierre Gicquet, marchand poëlier*, n° IV, et toutes les dépositions.

(2) « Luy disant que ce n'étoit pour mal faire mais seulement pour boire du vin froid. » — *Déposit. d'Etienne Legangneux, nautonnier*, n° IX.

(3) V. sa déposition n° LXXXVI.

(4) « Sur ledict port du coing Ronsart le lieutenant Bourneau et capitaine Tigné tenoient propos et confabuloient ensemble, touchant les dictes reliques et qu'ils n'avaient sceu estre sy fins qu'on ne leur eut derrobbé ung bras dudict chef St Florent. » *Déposit. de René Patriau*. n° XLIV.

(5) « Et estoient lesdictes choses enclozes et enfermées en une chapelle appelée le Revestiére et feurent levés les serrures par Pierre Jounault à grant coups de marteau et ciseau par le commandement du lieutenant Bourneau. » *Déposit. de Pierre Lebreton, sacristain*, n° LXXXVI.

(6) *Déposition d'Adam Gourdon*, n° LXXVI; — *de Pierre Lebreton*, n° LXXXVI.

sants que c'estoient ponr les conserver au nom du Roy et de l'abbé et qu'ils les représenteroient en temps et lieu (1), ils beurent du vin de l'abbaye, s'entretenants en mille gausseries et paroles de bouffons. Après ils firent porter ce que dessus au batteau près l'arche des moulins, et de là par eau descendans la rivière du Thouet et remontans par la Loire, ils arrivèrent au coin Ronsart, chantans : « Nous tenons le galant (2) Florent ; nous luy batterons bien la teste ; — le badinaige est descouvert ; — voici Florent qui marche sur les eaues ; — mettez-vous à genoux devant luy et vous aurez de l'eau. » De là on porta la chapse (3) et le chef sainct Florent avec les autres reliques chez le lieutenant Bourneau (4), où ils firent fondre les reliquaires et mettre en lingots, disants que c'estoit pour faire de l'argent monnoyer au prince de Condé. Un nommé Guespin cependant estoit revestu d'une aulbe, ayant un bonnet carré sur sa teste et disoit, se raillant : « Priez tous sainct Florent et vous aurez de l'eau. » Un de ceux (5), qui virent rompre la chapse en la maison de Bourneau, dit qu'il vit qu'il y avoit dedans une petite chapse de plomb sur deux tréteaux, dedans laquelle y avoit un sac de cuir blanc fermé avec lassez de soye et de deux seaux de cire blanche ; que dans le sac il y avoit plusieurs ossements de sainct Florent et ne sceut ce qu'on en fit, y vit semblablement le chef de sainct Florent et deux autres chefs. Ung autre tesmoin qui y estoit dit qu'il vist des lettres (6) en la chapse scellée en ferblanc et entendit le lieutenant Bourneau dire qu'il les falloit brusler, comme aussy toutes les autres reliques, à quoy s'op-

---

(1) *Déposit. de Jean Delaroche, tiers-prieur*, n° LXXXVII ; — *de Jacques de Noyelles*, n° XCV.

(2) *Déposition de Louis Daberteau, couturier*, n° I ; — *de Pierre Legaigneulx, cordonnier*, n° III ; — *de Pierre Gicquel*, n° IV, etc.

(3) Quatre ou cinq hommes fut requis pour porter seulement le chef St Florent et la chasse fut mise « sur une traine » que tirait un attelage de bœufs. *Déposit. de Jeanne Brisard*, n° XLV, *et alias*. « Et portoyent au rebous en dérision, disant que jamays il n'avoit esté porté en si grand honneur. » *Déposit de François Foucault*, n° LIV.

(4) « Lesdicts Bourneau, Lebeuf, juge de la Prévosté, Lemaczon, advocat du Roy, et plusieurs autres estant dans ladicte maison faisoient dépesser à chacun de Denys Rochard, ung nommé Tyreau et ung nommé Ludo, orphèvres, la chasse de ladicte abbaye et tirer et oster l'argent qui estoit autour d'icelle... et que lors le vouloient contraindre de démancher ladicte chasse ce qu'il ne voulut faire ; et lors luy fut faict responce qu'ils la feroient brusler... » *Déposit de Pierre Auriau, maître menuisier*, n° XII.

« Le medecin nommé Morice avecques la femme dudict lieutenant arachoient des clous et autres choses d'argent de ladicte chasse et le faisoient fondre en la cuisine, luy-même. » — *Dép. de Jacquine Gilles*, n° XVII.

(5) *Déposition de Gabriel Pineau*, n° LXXXIII.

(6) « Des bulles ». *Déposit. de Guill. Pinteau*, n° CII.

posa le capitaine La Theigne, qui dist au lieutenant, que non, mais qu'il les falloit envoyer au duc de Montpensier pour la rançon de son fils ; quant à l'argent, que ce seroit pour M. le prince de Condé (1). Ce fait, ces endiablez continuèrent, de jour en jour, à ruisner cette abbaye, brisèrent les autels et images. Le bas du grand autel estoit garny et couvert d'une table d'argent doré en laquelle estoient les images de nostre Seigneur et de ses apostres faisant la cène et autres images, le tout couvert d'argent doré. Le dessous de l'autel estoit semblablement garny et couvert d'une table ou contretable couverte d'argent doré, en laquelle estoient neuf images relevées en bosse, l'une de Nostre Seigneur, et les autres de quelques apostres et martyrs, sur lesquelles images et chacune d'icelles estoit un chapiteau d'argent doré et azuré. Au dessus estoit (2) la chapse de St-Florent toute couverte d'argent doré. Aux costez du grand autel y avoit deux grandes pièces de broderie (3) de fil d'or et en soye, en l'une desquelles estoit figuré Octavian se voulant faire adorer et en l'autre ledit Octavian et une Sibylle luy démonstrant l'autel du ciel et autres grands personnages. Tout cela fut dérobé comme aussy (4) l'image

---

(1) *Déposition de Guill. Pinteau.* — « De sçavoir ce qu'ils en ont faict, ne sçait, fors que le lieutenant et Tigné disoient, qu'il en falloit faire de la monnoye et que le prince de Condé leur avoit mandé qu'ils luy en envoyassent; et disoient qu'ils en avoient aussi bien affaire que luy. » — *Déposit de François Bournet*, n° LXXX.

(2) « Une grande chasse couverte d'argent doré, où il y avoit plusieurs pilliers et ymaiges au tour. » *Déposit. de Gabriel Pineau*, n° LXXXIII.

(3) « Bientost après il depposant et le brodeur Ferron s'adressèrent à Mongriffon, soy disant cappitaine de la huguenotterye et luy baillèrent la somme de 30 livres que Messieurs les celleriers de Stillé, chantres et autres de ladicte abbaye luy avoient promis moyennant qui leur délivrast les tapisseries et broderies et châppes de l'église; print et receut lesdictes 30 livres, leur disant : « Revenez ce soir et vous bailleray ce que demandez, » et au soir ledict depposant et brodeur y allèrent avecques deux hommes de bras pour pensant apporter lesdictes choses, et y estant, le trouvèrent avec ses soldats, luy disant : « Mon cappitaine, baillez-nous ce que vous nous avez promis, » lequel Mongriffon leur fist responce qu'il n'en feroit rien et que ses soldats ne vouloient souffrir aulcunement que personne entrast ne sortist en ladicte abbaye que ceulx de leur religion .. et s'ils feussent demeurés là dedans, qui leurs eussent couppé la gorge... et voyant ce et qu'il n'y faisoit pas bon pour luy... le lendemain venu, s'en allast cheux ses parans. » *Déposit. de Pierre Lebreton, sacristain*, n° LXXXIII.— *Cf. la déposit. de Jean de Noyelles*, n° XCV.

(4) « Estant au Gué-aux-Asnes, luy feut mené en une charette à bœufz l'imaige de Moyse, pour icelle mener par eau à Saumur... et la mena jusques aux Chardonnets la nuict; et là Jehan Gillet, orfeuvre, estant venu audict bapteau, dist qu'il estoit trop haulte heure pour icelle charoyer en la ville et la fist charger sur une trayne pour l'amener près la maison de sa belle-mère près les Chardonnets et la fist enterrer en ung fossé où il dict qu'elle y feut bien huict jours; et dict que huict jours après, s'en revenant de la ville, vit le serviteur de Jo nault avec un charretier qui déterroient ladicte ymaige... etc. » *Déposit. de Collas Bigot, nautonnier*, n° LXI.

de Moyse, disans, ces impies, que le cuivre seroit bon à faire artillerie ; les orgues dont le buffet nous monstre encore aujourdhuy leur valeur et grandeur, deux coffres de bois pleins d'ornements, des chandeliers de cuivre, quatre anges de cuivre, deux pilliers d'airains. Un nommé Pierre Pinteau (1) abastit les images en l'église, arracha les cloux d'argent du grand autel ; les autres brusloient les images qui estoient de matière combustible, disants : « Voyez ; elles n'ont point de puissance ! Si elles en avoient, elles ne souffriroient qu'on les bruslast (2) ! » Il y avoit aussy lors en cette abbaye un baston de bois peinct en vert en quelques endroictz et de rouge en d'autres, qu'on appelloit le baston de sainct Florent. Le haut estoit couvert d'argent doré, où y avoit une longue pierre de cristail servant de potence audit baston. Plus y avoit un psaultier nommé le psaultier sainct Florent, lequel avoit esté couvert d'argent autrefois. Ces impies prirent tout cela. Jacques de Lavau s'habilla en prestre par dérision et, se moquant, faisoit partie des cérémonies d'un prestre disant la messe ; puis luy et les autres se revestants de chappes, firent les processions autour des cloistres, ayants des livres en leurs mains,

« Une ymaige de Moyse estant en une charrette et une chartée de tuaulx d'orgues, de chandelliers et autres meubles. » *Déposit. de Christophe Hubert*, n° XXIX.

« Abaptirent les pilliers et angelots de cuyvre, l'ymaige de Moyse, disant qu'elle seroit bonne à faire artillerie pour combattre contre les hennemys, disant que le chef S. Florent seroit bon à faire des testons à soudaier les soldacts de leur religion à donner secours au prince de Condé. » *Déposition de Léonard Gaspy, cuisinier des religieux*, n° LXVII.

Michel Girard, marchand fondeur, n° XXX, nomme ceux qui le contraignirent « par force et violence d'aller à St-Doucelin pour faire et fondre de l'artillerie. Et y estant y vit une ymaige de Moyse, deux pilliers d'errain, quatre anges de cuyvre ; lesquelles choses furent fondeues et mises en artillerie. »

(1) Jeanne Drugeon, femme de Claude Ferron, dépose (n° LX) qu'elle vit « Pierre Jounault assocyé d'un nommé La Fosse et ung autre qu'elle pance estre du Puy-Notre-Dame qui arrachoient et cassoient des ymaiges de l'église et crucifix. » V. aussi *la déposit. de Denise Rocher*, n° LXI. — « Dict oultre avoir veu Pierre Pinteau abattre les ymaiges et arracher les clouz d'argent du grand autel ; ensemble Pierre Jounault, Bouchereau, La Fosse, La Planche, Arthus, Jehan le Fourier faire brusler les ymaiges de ladicte église ; oultre les a veus descouvrir les tourelles du château pour avoir le plomz qui y estoit ; ensemble a veu ledict Jounault et Me Pierre, clerc du lieutenant faisant brusler les pappiers du thrésor de la dicte abbaye, disant que l'on abusoit les pauvres gens ; et non contens de ce, emportoient les coffres, pellises, couvertes, lictz, travers-lictz et robes appartenan auxdicts religieux ; ensemble eulx, accompagnés de Jehan Gillet, Gaulcher Marye, prendre et emporter les papiers, titres et enseignements qui estoient en la chambre du segretère, ensemble ceulx du cabinet et disoient entre eulx : « Voicy qui nous servira bien à nostre plaidoyrie. » *Déposit. de Vincende Foucault*, n° XLVII. — « Et emportèrent et ravirent tout ce qu'ils trouvoient, mêmes jusques à une bouteille de vinaigre qui estoit dans la chambre du sieur abbé. » *Déposit. de Julienne Villiers*, n° LV. — « Mesmes emenèrent une pippe de sel. » *Déposit. de Jean Gourdon, boulanger*, n° LXVIII.

(2) *Déposit de Joachim Perrault*, n° LXVI.

huans et braians comme des asnes (1); emportèrent les chappes et bruslèrent plusieurs lettres et papiers (2) servants d'enseignements pour le temporel de cette abbaye, mesme rompirent les plombs des bulles des papes — (c'est Maillard qui dist cela) — et en bruslèrent la pluspart. Un libraire (3) cassa plusieurs vitres en l'église. Ils prirent les aubes (4), disants qu'elles leur serviroient pour faire des chemises, rompirent les siéges du chœur, bref ne laissèrent que les pilliers et murailles en cette abbaye, deffendants aux religieux de continuer le service divin (5). Les fermiers de l'abbaye estans hérétiques et l'abbé commandataire, évesque de Saint-Pons estant peu affectionné au service divin, les religieux (6) se retirèrent presque tous de part et d'autre chez leurs parens pour estre sustentez, quelques-uns en la ville d'Angers. Ainsy toute l'abbaye demeura à l'abandon (7) jusques au temps que Monsieur de Montpensier grandement zélé pour la foy catholique, reprit la ville de Saumur. Les ennemys voulurent mettre en prison frère Jacques de Noyelle, disants qu'il avoit rompu deux ou

---

(1) « Dict avoir veu en icelluy chappes vestues à Pierre Jounault allant par les rues en ce mocquant; et dict oultre qu'ils avoient une petitte levrette, qu'ils appeloient la Messe; dict aussy que environ iceluy temps, du jour ne se recorde, vit Jacques de Lavau habillé en prestre en dérision et se moquant, faisoyt partye des cérémonies d'un prêtre qui dict la messe; puys après faisoient les processions avecques chappes autour des clouastres, ayant ung livre en la main, huchant et braillant comme asnes. » — *Déposit. de Julien Léger, n°* LII.

(2) « Pierre Jounault, un nommé Pierre Bouchereau, de Doué, La Fosse, Ferré, Arthus escripvain, Chusché rompirent et brisèrent deux huys de fer pour avoir le trésor, qui est les livres, lettres, tiltres et enseignements; lesquels ils firent porter en une des chambres du château appelée la Chambre du Roy et... brusler la plus grand part et le reste demeuroient en des poches. » *Déposit. d'Innocent Pelletier, n°* LXIII.

(3) « Ung libraire qu'il ne connoist, rompoit et brisoit les victres de l'église. » *Déposit. de François Delugeau, n°* LXII; *et d'Innocent Pelletier, n°* LXIII.

(4) « Perigois père et enfans apportèrent de l'abbaye une chesible et six aulbes, disant que c'estoit pour leur faire des chemises. » *Déposit. d'Innocent Pelletier, n°* XLIII.

(5) « Deffendirent aux religieux de ne dire plus leur service et le premier qu'ils trouverroient en ladicte église faisant le service, qu'ils le canonneroient à coup de arquebouse. » *Déposit. de Philippe Bineteau, religieux, n°* LXXXVIII.

(6) « Dict avoir veu ledict Jounault, cappitaine susdict, faire faire par force la santinelle auxdicts religieulx jour et nuict, ensamble aux circonvoysins dudict bourg, puys après mettre lesdicts religieulx hors ladicte abbaye, les menassant que s'ils revenoient, qu'ils leur coupperoient la gorge et les jecteroient par dessus les murs. » *Déposit. de Jean Deshayes, n°* LXXII.

(7) « Et ont tenu et occuppé par force ladicte abbaye et bourg de St-Florent par l'espace de trois moys ou plus. » *Déposit. d'Adan Gourdon, n°* LXXVI; — « fut contrainct pour éviter la furye desdicts huguenots et séditieux s'absenter et s'en aller voir ses parans et amys où il demeura jusqu'au temps que M. le duc de Montpancier ayt recours la ville de Saumur. » *Déposit. de Jean Delaroche, tiers-prieur, n°* LXXXVII; *Id. de Philippe Bineteau, n°* LXXXVIII.

trois toises de murailles pour faire entrer en cette abbaye Monsieur de Richelieu et sa compagnie; mais toutefois il se sauva (1).

Le tort faict lors en ce monastère fut estimé à 100 ou 120000 livres. Quelques richesses estants eschapées des mains de ces sacriléges tombèrent entre les mains de l'abbé commandataire et d'autres, lesquels sous prétexte de les conserver, en frustrèrent l'abbaye. Le 21e jour de novembre l'an 1512, frère Léonard de Monceaulx, chantre en cette abbaye, sçachant qu'on jettoit un monitoire pour connaistre ceux qui avoient volez l'abbaye, déposa par son serment qu'il avoit ouy dire que l'abbé Jacques de Castelnau avoit dégaigé une petite pièce de broderie qui estoit à Saumur; qu'iceluy abbé avoit aussy

(1) Voir sa déposition n° XCV. — Dans le manuscrit de D. Huynes on a intercalé la pièce originale dont la teneur suit : « *Mémoire touchant la conservation des sacrés ossements de St-Florent et autres reliques que nous possédons encor pour le présent en cette abbaye.* La divine providence par ses secrets jugements aiant permins aux hérétiques calvinistes, pour le chastiment de nos péchés et l'espreuve des bons catholiques, de piller la plus-part des églises et monastères de ce roiaume et en particulier celui-cy, ne voulut pas qu'il fust entièrement despouillé des reliques et sacrés ossemens de nostre glorieux patron et de quelques autres qui nous restent, inspirant par cet effect un cuisinier de ce monastère fort craignant Dieu, nommé Léopart Gapy, par une saincte et pieuse finesse, faisant le bon valet, en présence des susdits huguenots et autres mauvais catholiques, qui estoient venu piller le monastère, de rammasser une brassée des susdits sacrés ossemens et autres reliques, lorsque lesdits huguenots eurent ouvert la grande chasse d'argent, où ils estoient révérement conservés, et l'aiant fait choir, la voulant descendre, disant qu'il les emportoit en la cuisinne pour en faire bouillir la marmite, et ayant au préalable fait une fosse dans la vielle cuisinne où est à présent la boulengerie.. il les cacha dans icelle avec le bras d'argent, que nous avons encor à présent, où est enchâssée une partie du bras de sainte Agnès, et semblablement la grande croix d'argent, qui se porte ès processions, et quelques manuscrits, papiers, titres et escritures et tout ce qu'il avoit pu attraper de plus prétieux, et couvrit ladite fosse de terre le mieux qu'il luy fut possible. Ce qu'aiant heureusement exécuté et craignant que le fait ne fut découvert par lesdits huguenots qui s'amusoient à piller dans l'église et sacristie, il s'enfuit à Saumur, dont eux s'estant aperçu le poursuivirent; mais aiant desjà passé le fleuve du Touet, ils tirèrent plusieurs coups d'arquebuses sur luy, pas un desquels ne le peut atteindre et ce néammoins, le poursuivant toujours, il se cacha derrière une haye, contre laquelle passant ne le peurent voir, quoique luy les aperçeust fort bien; et ainsi il se retira en la ville d'Angers où les religieux de cette abbaie s'estoient réfugiés dans une maison dite *Saint-Florent*, dépendant d'icelle, où il continua de les servir jusqu'à ce que,.. les religieux estant de retour en ce monastère, il leur monstra le lieu où il avoit caché les saintes relicques; les quelles ayant retirées, ils les colloquèrent sur l'autel, où elles estoient auparavant, dans une petite chasse de bois peint, qu'ils firent faire pour cet effect..; d'où il appert que ceste tant belle et grande chasse d'argent, qui avoit esté donnée par le roi Louis XI, fut ouverte dès icy; ce qui cependant n'est spécifié dans le précédent procès verbal; quoy qu'il soit certain qu'il y avoit dans icelle encore d'autres petites quaisses de bois pleines de reliques qui ne furent ouvertes par ces impies qu'à Saumur chez le susdit Bourneau, lieutenant criminel. » — Ce mémoire est écrit de la main de Collinet, procureur de l'abbaye en 1692. La déposition de Leonard Gaspy, qui figure dans l'enquête secrète (n° LXVII), ne dit pas un mot de ces circonstances et autoriseroit suffisamment à les contester.

demandé aux religieux une pièce de broderie où estoit la forme de l'entrée du Roy Loys onziesme en la ville de Poictiers, qui luy fut baillée ; et depuis ces tapisseries ne parurent en l'abbaye. A ces demandes, l'abbé respondit qu'il les avoit mis dans la grand chambre du logis abbatial ; que la première avait esté vollée l'an 1562 et la seconde l'an 1569, luy estant en son évesché. De Monceaulx dist de plus que le bruit commun estoit que M. de Jarzé, gouverneur à Saumur, avoit faict emporter en sa maison de Jarzé une pièce de broderie où il y avoit un Octavian ; qu'il avoit veu en l'abbaye une crosse d'argent doré, qui fut baillée par les religieux à un gentilhomme nommé Destilly, demeurant lors à La Salle près Montreuil-Berlay et qu'il n'avoit souvenance l'avoir veu depuis. Icelluy de Monceaulx estoit auparavant enfermier, et le 19e jour de mars l'an 1563 l'abbé commandataire commanda à ses grands vicaires et fermiers de le recevoir pour intendant de la garde de cette abbaye ; à quoy tous obéirent, les religieux gardans les advenues du monastère chascun son jour et rendans les clefs des portes à de Monceaulx qui les ouvroit tous les matins. Depuis on commença à garder cette abbaye comme forteresse (1). — Et bien que l'abbé fit faire enqueste secrette (2) contre ceux qui avoient pillé cette abbaye, le lieutenant Bourneau et les autres n'en furent toutes fois en peine. Au contraire nous voyons par plusieurs missives qu'il y avoit grande amitié entre iceluy Bourneau, Maillard, grand vicaire et l'abbé commendataire. Il est à croire que Maillard et l'abbé commendataire faisoient cela par maxime d'estat, pour n'estre empeschez en la jouissance du revenu de l'abbaye par ces justiciers de Saumur, auxquels de plus ils faisoient souvent des présents.

(*Archives de Maine-et-Loire*, HISTOIRE DE L'ABBAYE S.-FLORENT, par D. Huynes, *mss. autographe*, *fol.* 374 *verso* — 377.)

---

(1) « De par le roy. Il est enjoinct aux religieux abbé et couvent de St-Florent de tenir leur abbaye, chasteau et forteresse dudict lieu en l'obéissance du Roy et la munir et deffendre, et pour la tuission d'icelle soulz l'obéissance dudict seigneur, prendre les armes et la fournir de munitions, sçavoir est, d'armes, vivres, pouldres et aultres choses nécessaires pour la seureté et deffence de ladicte abbaye et chasteau dudict St-Florent.— Faict à Saumur par René Quelier, conseiller du Roy, nostre dict seigneur, lieutenant particulier de M. le séneschal d'Anjou audict lieu, le 12e jour d'octobre mil Ve soixancte-sept. » *Archives de Maine-et-Loire.* — Un mandement, adressé le 6 novembre suivant aux habitants de Saint-Hilaire et de Saint-Barthélemy, les obligea « à faire guetz et centinelles en l'abbaye et » chasteau chascun en son tour et ordre et y porter armes pour les conserver en l'obéissance » du Roy. » *Ibid*

(2) C'est le document que nous avons cité.

CHRONIQUE.

L'Académie française a tenu, le 29 août dernier, sa séance publique annuelle, qui n'est autre chose, comme chacun sait, qu'une distribution de prix, mais de prix d'une très-haute valeur et tout à fait inaccessibles aux écoliers de taille ordinaire. Quand l'Institut parle, la France entière est attentive, parce qu'elle est bien sûre d'entendre toujours, sinon des appréciations dictées par une philosophie souveraine, du moins beaucoup de pensées sérieuses, exprimées dans un grave et honnête langage. Mais cette fois, la solennité a été particulièrement intéressante pour l'Anjou. D'abord les deux académiciens qui ont porté la parole, MM. Villemain et de Falloux, tiennent par des liens étroits à notre département. De plus, c'est une fruitière d'Angers, Agathe Mahais, qui a obtenu le premier prix Montyon (2,500 fr.), et c'est à une humble domestique de St-Florent-le-Vieil, Anastasie Gaudin, que le prix de 1,000 fr., fondé par M. Souriau, a été décerné. Ajoutons qu'une médaille de 500 francs a été accordée à une pauvre femme de St-Quentin-en-Mauges, Marie Gabory, et que le prix de 3,000 francs, fondé par M. Bordin pour l'encouragement de la haute littérature, a été donné à M. Caro, naguère professeur au lycée d'Angers, pour son savant ouvrage intitulé : *La Philosophie de Goëthe.*

M. Villemain, chargé du rapport sur les concours, s'est acquitté de sa tâche, comme par le passé, avec cette sûreté de goût qui est le privilége du génie studieux, et cette sévérité, tempérée de bienveillants conseils, qui distingue les vrais maîtres, amis des généreuses émulations. L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie ne procède nullement, dans sa critique, à la manière de nos publicistes en vogue. Ceux-ci, gens de piaffe et de caprice, ne connaissent aucune mesure. Ils poussent la louange

jusqu'à l'adulation, surtout envers les médiocrités, et le blâme jusqu'à l'outrage, surtout à l'égard des gloires les mieux établies. Les jugements de M. Villemain sont inspirés par le sentiment du devoir et par l'amour des lettres; il sait cacher la leçon sous l'éloge, et si les traits de sa fine ironie sont parfois un peu acérés, ils ne blessent jamais assez pour décourager l'ardeur d'un talent consciencieux : bien plutôt sont-ils lancés pour stimuler l'effort des ambitions trop timides.

M. de Falloux avait mission d'exposer les actes de dévouement ou d'abnégation que l'Académie a récompensés par ce qu'on appelle, dans le langage philanthropique, des prix de vertu. Son discours a été fort applaudi, et il méritait de l'être. Toutes les qualités qui distinguent notre éloquent concitoyen, vigueur de sentiment et aménité persuasive, élévation de pensée et fécondité d'esprit, admiration de tout ce qui est suscité par le goût du sacrifice, et art merveilleux d'évoluer parmi les questions les plus délicates ou les plus périlleuses, se révèlent dans cette œuvre d'une rare perfection de style. Après avoir indiqué, des hauteurs de la foi chrétienne, le véritable caractère des prix fondés par le baron de Montyon, M. de Falloux a raconté les nobles actions de chacune des modestes existences couronnées par l'Académie. Tous ses récits ont le grand mérite d'être simples, et ils n'en sont pour cela ni moins animés ni moins touchants. Partout il a trouvé le mot juste, la couleur vraie, l'image saisissante, et il n'est pas un portrait, nous en sommes bien sûr, qui ne reproduise exactement la physionomie du modèle. Il est une figure, entre autres, qui captive et émeut singulièrement : c'est celle d'Anastasie Gaudin, la fidèle servante de M. Lebrun, vieux soldat de l'armée vendéenne. M. de Falloux ne l'a pas seulement dessinée avec un soin tout spécial ; il l'a placée encore dans un paysage d'une solennelle beauté, et il l'a entourée d'un cadre dont la ciselure a toute la sévérité que commandait le tableau.

En retraçant l'histoire de la pieuse fille de Saint-Florent-le-Vieil, M. de Falloux a été amené à rappeler la mort de Bonchamps et le dernier cri, si sublime et si célèbre, de cet héroïque martyr des luttes de la Vendée. Il s'est fait, dans la presse, quelque bruit

à ce sujet. Deux journaux dont on connaît le pavillon, l'*Opinion Nationale* et le *Phare de la Loire,* ont prétendu que les cinq mille prisonniers mis en liberté à Saint-Florent, après la bataille de Cholet, n'avaient point été épargnés sur l'ordre de Bonchamps expirant ; que le pathétique épisode rapporté par les historiens royalistes n'était qu'une pure légende, et que l'erreur était née d'une généreuse fiction conçue par le républicain Haudaudine, pour sauver les jours de Madame de Bonchamps, captive du tribunal révolutionnaire, à Nantes. M. le comte Fernand de Bouillé, petit-fils du général vendéen, s'est hâté de protester contre cette assertion, qui ne se manifeste pas pour la première fois. L'*Opinion* a répliqué, par la plume de M. Jules Claretie ; M. de Bouillé a réclamé de nouveau, et le litige en est resté là. Le public soucieux de savoir la vérité a-t-il pu se former une conviction bien précise et bien ferme, à la suite de cette polémique ? Nous ne le pensons pas. Des deux côtés on a discuté avec beaucoup d'énergie et de vivacité ; mais l'argumentation n'a pas été poussée très-loin, et il n'a été produit aucune preuve décisive, ce qui tient peut-être à l'impatience du journalisme. La question est plus complexe qu'elle ne le semble au premier abord. Nous venons de l'étudier, en nous efforçant d'écarter de nos recherches tout esprit de partialité, et nous exposerons prochainement nos idées aux lecteurs de la *Revue,* avec textes à l'appui.

Deux témoins de ces tristes guerres civiles, qui soulèvent encore à chaque instant parmi nous tant de contestations trop ardentes, viennent de disparaître : la comtesse de la Bouère et le métayer Guinehut.

Mme la comtesse de la Bouère était la dernière de ces femmes intrépides qui accompagnèrent les troupes vendéennes dans toutes leurs marches et tous leurs campements. Son mari, ancien page du duc d'Orléans, était un des officiers de l'armée catholique, et elle n'avait pas voulu se séparer de lui. Comme Mesdames de Cam-

bourg et de la Pommelière, elle échappa plusieurs fois à l'ennemi en se cachant dans les hauts genêts dont la Vendée était alors couverte, et ce fût dans une brande qu'elle donna le jour à l'un de ses enfants. Un jour, arrêtée par les bleus, elle allait être emmenée à Angers, lorsque la fameuse Renée Bordereau vint, avec trois cavaliers, disperser les soldats républicains et la délivrer. M. le comte de la Bouère devint, sous le premier Empire, receveur général du département d'Eure-et-Loir. Lorsqu'il mourut, sa veuve se retira au château de la Bouère, près de Jallais; c'est là qu'elle vient de s'éteindre, à l'âge de 98 ans. Mme de la Bouère, qui avait un esprit très-actif, laisse, dit-on, des mémoires et des documents fort curieux sur les événements auxquels elle a été mêlée.

Le brave fermier Guinehut habitait le vieux logis de la Chaperonnière, situé aussi dans le canton de Jallais, et qui a été, en 1832, le théâtre d'une si lugubre scène. Rappelons brièvement les faits, tels qu'ils sont consignés dans les différentes histoires des guerres de l'Ouest. C'était au moment où Mme la duchesse de Berry parcourait la Vendée. Trois vendéens, que le gouvernement de juillet avait donné l'ordre d'arrêter — M. le marquis de Civrac, M. Morisset, ancien receveur des finances, et Cathelineau, fils du premier général de l'armée catholique — étaient réfugiés au château de la Chaperonnière. Leur asile fut découvert, et, le 27 mai, un détachement du 29e de ligne, conduit par M. Mazion, officier de gendarmerie, et par le lieutenant Regnier, vint cerner la demeure de Guinehut. La Chaperonnière se compose d'un logis rectangulaire, flanqué de deux pavillons carrés et d'une tour octogone. Dans la tour se trouve, au second étage, un grenier assez vaste et bien éclairé, qui communique avec une chambre sombre très-étroite. De cette chambre on peut passer au premier étage à l'aide d'une trappe; du premier, on descend, par le même moyen, au rez-de-chaussée, et de là, par une troisième trappe, dans un caveau. MM. Morisset, de Civrac et Cathelineau se retirèrent dans la petite chambre du second. Mazion, Regnier et un certain nombre de soldats, après avoir visité tous les appartements du manoir, arrivèrent au grenier, puis entrè-

rent dans la pièce contiguë. Les fugitifs, avertis par le bruit des pas, avaient gagné la chambre du premier. Irrités de ne pas réussir dans leurs recherches, les soldats saisirent le fermier; on lui appliqua le canon d'un fusil sur la poitrine, et il fut sommé de livrer ses hôtes. Guinehut resta muet. Mais Cathelineau et ses deux compagnons entendirent les menaces, et ne voulurent pas que le courageux vendéen mourut victime de son dévouement; la trappe s'ouvrit et Cathelineau se montra, en criant : « Ne tirez pas, nous sommes sans armes ! » Le lieutenant Regnier fut impitoyable, et une balle alla frappper au cœur le fils du *Saint de l'Anjou*. La fermière avait fait descendre à la hâte MM. Morisset et de Civrac dans le caveau situé au bas de la tour. On parvint à les trouver. Ils furent traînés en prison, et, plus de huit mois après, traduits, avec Guinehut, devant la Cour d'assises d'Orléans. M. Eugène Janvier (d'Angers) défendit les accusés avec tant d'éloquence qu'il obtint leur acquittement.

Nous apprenons que M. Maze, professeur d'histoire au Lycée et à l'École supérieure d'Angers, est nommé au Lycée de Versailles. M. Maze est un caractère affable et expansif; son enseignement témoigne d'un esprit aussi élevé que cultivé, et beaucoup de nos concitoyens regretteront vivement son départ ; mais de son côté, nous l'affirmons, quelque fortuné que soit le changement, M. Maze ne quitte pas sans tristesse une ville où il compte de nombreux amis.

ALBERT LEMARCHAND.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant*.

Angers, imp. E. Barassé.

INDEXED

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Cinquième livraison. — Novembre 1867.

SOMMAIRE :

Bonchamps et les prisonniers républicains de Saint-Florent-le-Vieil.	A. Lemarchand.
Un drame en Anjou au XIVe siècle : les seigneurs de la Bouchardière.	Chevalier de Glouvet.
Joseph Grangeard.	L'abbé Gardais.
La Bibliothèque de l'Université d'Angers.	C. Port.
Chronique et Bulletin bibliographique.	A. Lemarchand.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83.

1867

Les auteurs qui désirent un tirage à part de leurs travaux, s
priés de vouloir bien en donner avis à l'éditeur avant la publica
du numéro de la *Revue* contenant leurs écrits. Voici les condit

Pour 50 exemplaires d'une feuille de 16 pages, avec couvert
imprimée. 9

Pour 100 exemplaires d'une feuille de 16 pages, avec couvert
imprimée. 15

Chaque cent en plus. 8

Au-delà *de deux* feuilles, le brochage est payé à part.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES
ET DE LA FRANCE

COMMENCÉ

PAR LES BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAU

CONTINUÉ

PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES

NOUVELLE ÉDITION

Publiée sous la direction de M. Léopold DELISLE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

« Nous nous empressons de donner au monde savant et lettré une nouvelle qu'il accue
lera avec le plus vif intérêt et la meilleure sympathie. La grande collection des *Historie
de France*, commencée par les Bénédictins et continuée par l'Académie des inscriptions
belles-lettres, va être l'objet d'une réimpression magnifique, exécutée avec le *plus gra*
soin et dans des conditions de bon marché jusqu'ici inconnues.

» Sur les vingt-deux volumes de ce recueil qui ont paru à diverses époques, treiz
ceux de Dom Bouquet et de ses confrères, sont dans le domaine public; les neuf *autr*
appartiennent à l'Académie, et la suite est en préparation. M. Léopold Delisle, dont l
science et le talent n'ont pas besoin d'éloges, est chargé de la surveillance générale d
l'œuvre et des deux volumes complémentaires. »

23 vol. in-folio, à **50** fr. le vol.; 2 volumes inédits supplémentaires, à **100** fr. le vol.

Bétencourt (Dom). — Noms féodaux, ou noms de ceux qui ont tenu fiefs en France dans les provinces d'Anjou, Aunis, Auvergne, Beaujolais, Berry, Bourbonnais, Forez, Lyonnais, Maine, Saintonge, Marche, Nivernais, Touraine, partie de l'Angoumois et du Poitou, depuis le XIIe siècle jusque vers le XVIIIe, extraits des archives du royaume. 2e édition, **2** vol. in-8. 8 fr.

Gaborit. — Vie de M. François Mabileau, missionnaire apostolique et provicaire au Su-Tchuen oriental, mis à mort en haine de la religion catholique dans la ville de Yeou-Yang-Tcheou, le 29 août 1865. 1 vol. in-12.

Galbin. — In martyrium venerabilis Simeonis-Francisci Berneux, episcopi capsensis in Corea, Rythmus lyricus. Texte latin et grec avec traduction française. 1 vol. in-8.

L'abbé M. C. — Notions de chimie, avec applications aux usages de la vie. 1 vol. in-12.

Petit manuel de piété à l'usage des sœurs de la Charité de la congrégation de Notre-Dame d'Evron. In-32.

Planté. — Notice historique sur M. Durand, ancien curé de Saint-Julien-de-Concelles, mort curé de Saint-Jacques (ville de Nantes), le 10 avril 1862. 2e éd. revue et augmentée. In-18.

BONCHAMPS

ET LES

PRISONNIERS RÉPUBLICAINS

DE

SAINT-FLORENT-LE-VIEIL.

Notre siècle est très-fier de lui-même. Il est convaincu qu'il a opéré une réforme radicale dans les études ; qu'il est doué d'une raison supérieure, affranchie de tout préjugé ; que son intelligence se joue des questions les plus abstraites, comme des problèmes les plus compliqués ; qu'il possède la vraie notion de l'homme et de l'univers, et il regarde en dédain tous les âges qui l'ont précédé. Une de ses grandes prétentions, c'est d'avoir fondé la critique historique. Jusqu'ici, assure-t-il, l'histoire n'a été qu'un immense enchevêtrement d'affirmations puériles ou téméraires, et c'est à lui qu'a été réservé l'honneur de débrouiller l'écheveau. Nous voudrions l'en croire; mais toutes les fois qu'il nous arrive de consulter un des illustres historiens qui se sont succédé depuis Thucydide jusqu'à l'auteur de l'*Histoire des Variations,* le prestige des renommées du présent s'amoindrit à nos yeux. Est-ce à dire que la critique du dix-neuvième siècle nous semble tout à fait vaine ou inféconde? Non pas assurément. Nous avons seulement en extrême défiance le procédé de certaines écoles, qui n'est peut-être pas toujours celui d'une saine logique, et nous inclinons à penser que de nos jours on a beaucoup plus obscurci qu'élucidé, beaucoup plus méconnu de vérités que dissipé d'erreurs. Si le mouvement continuait, ce serait à ne plus distinguer aucune route

dans le passé, et à jeter dans les torpeurs du scepticisme tout ce qui reste parmi nous de jeunes enthousiasmes. Heureusement, il est de vigilants esprits qui ont pris l'alarme et se sont mis à l'œuvre pour écarter le péril. Nous nous bornons pour aujourd'hui à signaler les écrivains de la *Revue des questions historiques*. Cette publication date d'une année à peine ; mais que de terrain elle a déjà nettoyé, sans bruit ni violence ! Nous la recommandons à tous ceux qui auraient besoin d'éclaircissements sur la Pragmatique de saint Louis et sur le Droit de seigneur ; sur la mission de Jeanne d'Arc et sur la condamnation de Galilée ; sur la guerre des Albigeois et sur la Saint-Barthélemy. Ils y trouveront des articles de l'érudition la plus sûre, et sauront à quoi s'en tenir sur une foule de déclamations qui sont devenues très-monotones, sans cesser d'être dangereuses.

Une des écoles que nous aurions le plus de plaisir à voir méditer les sérieux travaux de la *Revue des questions historiques*, a entrepris de démontrer qu'on avait attribué très-gratuitement au célèbre héros vendéen Bonchamps, la délivrance de quatre ou cinq mille soldats républicains, captifs à Saint-Florent-le-Vieil, au moment où l'armée royaliste, vaincue à la bataille de Cholet, en octobre 1793, se préparait à franchir la Loire. Ni la réputation de Bonchamps ni celle de l'armée vendéenne ne sont engagées dans la question, puisqu'après tout les prisonniers ont été mis en liberté. Quel que soit donc le motif de l'insistance qu'on met à soutenir cette assertion, si de fortes preuves étaient produites à l'appui, nous ne ferions aucune difficulté d'abandonner l'opinion reçue. Mais nous venons d'étudier attentivement tout ce que nous avons pu recueillir de textes à ce sujet, et nous croyons qu'il y a là encore à maintenir un fait très-bien établi contre des négations très-faiblement étayées. Nous allons exposer les documents du débat, en les accompagnant de quelques réflexions, et le lecteur jugera.

Racontons d'abord les événements, d'après la version la plus accréditée, et remontons, pour plus de clarté, jusqu'aux combats de la Tremblaye et de Cholet.

Les Vendéens défendaient depuis sept mois, avec une fière opiniâtreté, leur croix et leur drapeau, lorsque la Convention, lasse du système des colonnes détachées, résolut de centraliser toutes ses forces et d'agir en masse contre les insurgés. Un ancien maître d'armes de Poitiers, L'Echelle, fut nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. C'était un fanfaron brutal et ignorant qui ne devait cette haute position qu'à ses attitudes de démagogue exalté; mais il avait sous ses ordres des hommes vaillants et habiles, tels que Haxo, Beaupuy, Marceau et surtout Kleber. Les troupes républicaines s'emparèrent rapidement de Chantonnay, de Bressuire, de Châtillon, de Mortagne, et, le 15 octobre 1793, L'Echelle partit de cette dernière ville pour aller attaquer Cholet. Il rencontra les Vendéens près du vieux château de la Tremblaye, en face de Saint-Christophe-du-Bois.

Kleber commandait la gauche de l'armée républicaine, Beaupuy le centre, et Marceau la droite. Lescure signala le premier, du haut d'un tertre où il s'était placé en observation, l'approche des ennemis. Il se jeta de suite au-devant d'eux, suivi de son intrépide bande. A peine l'action était-elle engagée, qu'une balle l'atteignit à la tête et qu'il tomba inanimé, couvert de sang, au milieu des siens. L'aile droite des Bleus n'en plia pas moins un instant sous l'élan des Vendéens. Mais les terribles baïonnettes de Mayence s'avançèrent tout à coup, menaçantes et rapides, serrées comme des épis, et les cadavres s'entassèrent sur les feuilles jaunies dont l'automne avait déjà jonché les avenues du château de la Tremblaye. On apprit au même instant que Lescure était mourant et qu'on l'emportait à Beaupréau. Cette nouvelle acheva de répandre l'alarme dans l'armée royaliste; elle fléchit et se retira vers Cholet. Les républicains purent alors mesurer le sang que leur coûtait la victoire. Il avait été versé abondamment. Les adjudants-généraux Tyran et Besson étaient au nombre des morts; Labruyère était couvert de blessures, et Villeneuve, qui commandait le bataillon *le Vengeur*, avait le corps sillonné de quatorze coups de sabre. Quant à L'Echelle, plus lâche encore qu'incapable, il était constamment demeuré à la queue de l'armée. Le combat terminé, il alla se faire servir à dîner dans une salle du château

de la Tremblaye, reprit avec impudence ses airs de matamore, et écrivit à Kleber :

« Canonnez Cholet; envoyez-lui des obus, et prenez-le cette nuit. »

Les Vendéens ne restèrent pas longtemps à Cholet. Ils laissèrent une partie de leur artillerie dans cette ville, et gagnèrent Beaupréau. Pendant qu'ils délibéraient en ce lieu sur les mesures à prendre pour réparer leur défaite, Kleber préparait, au château de la Treille, un projet de défense. Quand ses plans furent arrêtés, il les soumit à L'Echelle.

— C'est bien, lui dit celui-ci sans même les examiner ; majestueusement et en masse !

C'était l'emphatique refrain sous lequel il avait l'habitude de dissimuler son ignorance. Kleber sortit, et ordonna les troupes. L'avant-garde, composée de Mayençais, alla se placer dans la lande de la Papinière, sur la route du May. Haxo fut chargé de garder la route de Saint-Macaire, et le corps principal de l'armée de l'Ouest se déploya en arc de cercle entre les châteaux de la Treille et du Bois-Grolleau. Les troupes de Chalbos, qui étaient arrivées à Cholet dans la nuit du 15 au 16 octobre, formaient une réserve derrière la Moine. Le 17 octobre, à deux heures de l'après-midi, l'armée vendéenne, forte de quarante mille hommes environ, commandée par Bonchamps à gauche, par d'Elbée au centre, par Stofflet et Larochejaquelein à droite, attaqua l'avant-garde avec une formidable violence. Beaupuy, qui en était le chef, eut deux chevaux tués sous lui; et quand il tomba du second, un de ses éperons s'étant engagé dans la housse, il faillit être fait prisonnier. Il parvint cependant à se débarrasser de sa botte, se cacha un moment derrière un caisson, puis alla rejoindre le bataillon de l'Hérault. La division de Chalbos reçut l'ordre d'aller soutenir les Mayençais. Elle s'avança, mais lentement; et à peine était-elle en face des royalistes, qu'elle fut prise d'une terreur subite, jeta ses armes et repassa la Moine. Kleber se mit alors à la tête du 109e, fit jouer une marche guerrière à la musique de ce régiment, et ranima par sa mâle contenance les troupes de l'avant-garde et de l'aile gauche. Les royalistes, contraints de céder

de ce côté, se portèrent sur le centre où commandait Marceau. Ils furent accueillis par une épaisse mitraille qui ouvrit de larges brèches dans leurs rangs. La lutte devint alors désespérée. « C'était, dit Kleber, un combat de tigres et de lions. » Bonchamps fut atteint mortellement d'une balle dans la poitrine, et d'Elbée reçut plusieurs blessures. Quand vint la nuit, il fallut bien renoncer à la victoire. On était à bout de forces, sinon de courage, et les Vendéens, jetant un regard plein de larmes sur leurs campagnes désolées, s'enfuirent vers Saint-Florent-le-Vieil, emmenant avec eux plusieurs milliers de captifs.

On sait ce qui poussait les Vendéens au bord de la Loire. Passer ce fleuve, pour aller rejoindre les royalistes de Bretagne, c'était l'idée de Bonchamps; et pendant qu'on essayait d'arrêter l'armée républicaine au château de la Treille, le prince de Talmont, le chevalier de Turpin et M. d'Autichamp étaient allés s'emparer de Varades. Henri de Larochejaquelein, au contraire, résistait de toute son énergie à ce qu'il appelait une désertion, et Lescure voulait mourir comme lui sur le sol vendéen. Mais la direction était prise; toutes les populations du pays insurgé affluaient vers la Loire; les Bleus, enivrés de leur triomphe, étaient à leur poursuite, et l'avis de Bonchamps prévalut.

Restait à savoir ce qu'on ferait des prisonniers, enfermés au nombre de cinq mille environ dans l'abbaye de Saint-Florent. La foule, voulant laisser à l'armée républicaine un témoignage de menaçant adieu, demandait qu'ils fussent égorgés sans pitié, et presque tous les officiers vendéens paraissaient disposés à céder au vœu de ces fugitifs en délire. Lescure, étendu sur un matelas, dans la chambre même où s'agitait le sort des captifs, ne dissimula pas la répugnance que lui inspirait une telle mesure; mais sa protestation ne fut pas écoutée, et la multitude continua de pousser des cris de vengeance autour de l'abbaye. Bonchamps apprit ce qui se passait. Il n'avait plus qu'un souffle de vie; mais l'esprit du christianisme vint ranimer un instant ses forces épuisées. Il prononça quelques paroles de clémence, qui furent portées aux Vendéens exaspérés. Aussitôt s'éteignirent les clameurs de la colère; les prisonniers furent mis en liberté, et alors se

déroula, le 18 octobre 1793, par un temps sombre et froid, cette scène lamentable du passage de la Loire, qui a été si éloquemment retracée par Mme la marquise de Larochejaquelein. Transporté sur la rive droite du fleuve, Bonchamps fut déposé par ses compagnons d'armes dans une pauvre maison du hameau de la Meilleraye : il mourut là, quelques instants après, l'hostie sur les lèvres.

Voici les faits, tels qu'ils sont présentés par la plupart des historiens de la Vendée.

Voyons maintenant les objections.

Les contradicteurs ne s'entendent pas entre eux, et il y a deux modes d'argumentation.

Le premier consiste à soutenir que Bonchamps avait rendu le dernier soupir plus de vingt-quatre heures avant qu'on délibérât à Saint-Florent sur le parti à prendre à l'égard des prisonniers, et que son intervention en faveur de ceux-ci est tout simplement une fable, qui fut inventée par plusieurs chefs de l'armée en déroute, pour apaiser la fureur des soldats. C'est là, en particulier, le sentiment de M. Benjamin Fillon.

C'est une légende, dit-il, comme il y en a tant dans les annales de la révolte vendéenne, que ce prétendu dernier acte de la vie de Bonchamps; car il est parfaitement établi à l'heure qu'il est, par les documents et les témoignages les plus irrécusables, qu'il était mort depuis 24 heures au moins, lorsque les prisonniers républicains coururent risque de la vie. Seulement ceux des chefs insurgés qui s'opposèrent à l'horrible boucherie résolue par la plupart de leurs collègues, sachant combien son humanité était connue de toute l'armée catholique, prirent, dit-on, sur eux de se servir de ce nom respecté, pour arracher tant de victimes à la mort. Bouvier des Mortiers, l'historien de Charette, l'a victorieusement démontré dans une brochure à laquelle les partisans de la légende n'ont répondu que par des déclarations très-pauvrement agencées (1).

Le démenti est nettement articulé; mais nous trouvons dans la *Vie de Bonchamps,* publiée par M. Chauveau en 1817 (2), plu-

(1) Lettres écrites de la Vendée à M. Anatole de Montaiglon, par Benjamin Fillon. *Paris*, Tross, 1861. 1 vol. in-8°, page 100.

(2) *Paris*, Bleuet. 1 vol. in-8°.

sieurs certificats très-formels, quoique rédigés en termes moins durs, et sur lesquels nous voudrions bien avoir l'avis de l'auteur des *Lettres à M. de Montaiglon*. Ces documents nous paraissent d'une si grande importance dans la question, que nous les reproduisons ici littéralement :

I.

Nous soussignés, officiers et soldats de l'armée royale de la Vendée, sous les ordres de M. le marquis de Bonchamps, certifions qu'il est à notre connaissance qu'en 1793, après la bataille de Cholet, nous avions conduit avec nous cinq mille prisonniers républicains qui furent renfermés dans l'abbaye des Bénédictins de Saint-Florent. Irrités de la blessure mortelle de notre général, qui était sur le point de rendre le dernier soupir, les soldats voulaient faire périr les prisonniers renfermés dans l'abbaye. Déjà les canons étaient dirigés contre l'édifice, quand on alla demander à M. de Bonchamps ce qu'il voulait qu'on en fît. Il répondit qu'il n'avait qu'une grâce à demander à ses soldats avant d'expirer : c'était de rendre la liberté à ces prisonniers sans leur faire aucun mal. Tous les Vendéens s'empressèrent d'obéir à la voix de leur général, et la liberté fut aussitôt rendue aux prisonniers. Nous garantissons sur notre honneur la vérité de la présente déclaration. *Saint-Florent-le-Vieil, ce 4 juin 1817.*

Gruget, curé de Saint-Florent-le-Vieil — **Gazeau**, maire de Saint-Florent — **Lecocq**, commissaire pour le roi — **Guérif** — **Barré** — **Mélayer** — **Bretandeau** — **Lebrun** — **Porcher** — **Herché** — **Jean Chauneau** — **Dalainne** — **Oger**, chirurgien-major — **S. Courgeon**, curé de la Chapelle-Saint-Florent — **Plouzin**, chef de division, capitaine en 1793 — **Cocu**, chef de bataillon — **Forestier**, curé de La Pommeraye, frère du général Forestier — **Ragnea** — **Bondu** — **Rideau** — **Michelle**, lieutenant — **Chaperon**, capitaine et maire de La Chapelle — **Guichet**, capitaine — **Cussonneau** — **Chatignier** — François **Grimault** — **Pionneau**, curé de Chaudron — **Courtais**, capitaine d'artillerie — Jean **Delaunay**, lieutenant — **Sécher** — **Pionneau** — **Brunsard**, lieutenant — **Clément** — **Marné** — **Chiron** — **Guiet** — **Lucas** — **Veillet**, lieutenant.

II.

Nous soussignés, déclarons que les nommés : Pierre **Avril**, capitaine; **Avril** (Etienne), lieutenant; **Oger** (Joseph), capitaine; **Oger** (Michel); **Bourget** (Louis); **Rabjean** (Louis); **Sergent**; **Gabory**; Henri **Guillaume**; **Colomnier** jeune; **Lefou**; **Guerchais**; **Macé** (P.); **Macé** (Julien); **Gallard** (R.); **Poitevin** (J.); **Poitevin** (L.); **Gorman** père; **Gorman** (André); **Gorman** (P.); **Avrillault**; **Allard** (A.); **Raimbault** (F.); **Vincent** (L.); **Onillon** (L.); **Onillon** (R); **Cussonneau**; **Chauvin** (J.); **Papin** (S.) et

Moinet, ont parfaite connaissance que M. de Bonchamps sauva la vie à cinq à six mille prisonniers républicains, renfermés dans l'abbaye de Saint-Florent, le 18 octobre 1793, en donnant l'ordre à toute l'armée de ne point les fusiller.

Nous avons lu aux susdits dénommés le présent certificat; ils nous ont déclaré ne savoir signer. En foi de quoi nous avons signé :

Le maire de Saint-Florent, **Gazeau** — **Lebrun**.

III.

Je, soussigné, ancien maréchal-des-logis des gardes-du-corps du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, certifie à qui il appartiendra que le 18 octobre 1793, M. de Bonchamps, général en chef de l'armée dite d'Anjou, blessé mortellement à l'affaire de Cholet, et peu d'heures avant sa mort, donna pour dernier ordre de faire respecter par toute l'armée la vie de cinq mille prisonniers républicains renfermés dans l'abbaye de Saint-Florent, et que cet ordre fut exécuté malgré la fureur des soldats, qui voulaient venger leur général expirant; m'honorant de pouvoir rendre cet hommage à la mémoire de M. de Bonchamps, et à la gloire d'une vie illustrée déjà par tant de hauts faits d'armes, et couronnée par ce trait d'humanité digne de sa grande âme, de notoriété publique et que je puis attester comme témoin. En foi de quoi j'ai signé le présent. — *Ancenis, ce 10 juin 1817.*

Le chevalier DE FLEURIOT, maréchal de camp et commandant en second l'armée vendéenne d'Anjou.

IV.

Le 18 octobre 1793, le surlendemain de la bataille de Cholet, où M. le marquis de Bonchamps, général et commandant en chef de l'armée d'Anjou, fut blessé mortellement, les Vendéens, arrivés à Saint-Florent, y trouvèrent cinq mille prisonniers républicains, et demandèrent leur mort à grands cris, pour venger leur général expirant. Ces prisonniers ne durent la vie qu'à l'ordre que donna M. de Bonchamps de les respecter et de les mettre en liberté; cet ordre fut suivi par toutes les armées. Je, soussigné, alors commandant les chasseurs de Bonchamps, présentement colonel en retraite, chevalier de Saint-Louis, déclare sur mon honneur avoir pleine connaissance du fait ci-dessus rapporté. Je déclare en outre qu'en ma présence, au moment où l'ordre de M. de Bonchamps fut connu des prisonniers, ils crièrent spontanément: « Vive le roi ! » *A Saint-Florent-le-Vieil, le 5 juin 1817.*

MARTIN-BAUDINIÈRE DE LA POMMERAYE, colonel, chevalier de Saint-Louis.

V.

Le 18 octobre 1793, M. le marquis de Bonchamps, commandant en chef l'armée royale vendéenne d'Anjou, étant blessé et rendu à Saint-Florent-le-Vieil, dans la maison du Val, dans la chambre touchant la rue, reçut un officier d'une autre division qui lui dit qu'il y avait cinq à six mille prisonniers républicains, enfermés dans l'abbaye, qui seraient dans deux heures nos ennemis, qu'il fallait s'en délivrer et les fusiller. M. de Bonchamps répondit qu'il ne fallait pas égorger des ennemis devenus prisonniers. En même temps, il donna l'ordre positif de les respecter, et son ordre fut exécuté. Peu d'instants après il passa la Loire, et mourut le même jour au village de la Meilleraye, dans la commune de Varade, en Bretagne. Je, soussigné, alors intendant de l'armée de Bonchamps, présentement curé de Montrevault, en Anjou, déclare, sur ma conscience et sur mon honneur, avoir entendu les paroles de M. de Bonchamps, et avoir été témoin oculaire du fait ci-dessus rapporté. *A Saint-Florent, le 5 juin 1817.*

MARTIN, curé de Montrevault.

Quelles pièces oppose-t-on à de pareilles déclarations? Dira-t-on que les Vendéens dont les noms figurent au bas de ces certificats ont été dupes de la fiction conçue par les chefs pour empêcher une exécution aussi barbare qu'absurde? La réponse serait plus ingénieuse que convaincante. En tout cas, il resterait à expliquer l'attestation de M. le chevalier de Fleuriot, qui assure avoir été témoin, et celle de M. Martin, curé de Montrevault, lequel affirme, « sur sa conscience et son honneur, avoir entendu les paroles de M. de Bonchamps. » Si M. Benjamin Fillon ne se trompe pas, il sera bien clair que M. l'abbé Martin et M. le chevalier de Fleuriot ne sont que des imposteurs.

Nous avons d'autres témoignages à citer, et qui n'émanent pas de Vendéens. Dans le *Moniteur*, par exemple, on rencontre un rapport d'où nous détachons ce qui suit :

Les représentants du peuple près l'armée de l'Ouest, à leurs collègues composant le Comité de Salut public.

Angers, le 30e jour du 1er mois de l'an I (21 octobre 1793).

..... Sans perdre de temps et semblables à des chasseurs qui poursuivent un animal à la course, nous sommes allés chercher les rebelles à Saint-Florent, seul

et dernier repaire qui leur restait et où ils s'étaient réfugiés ; mais la terreur qui nous précédait était si grande qu'ils ne voulurent pas nous y attendre ; ils se précipitèrent dans des bateaux pour passer la Loire, et la confusion et le désordre qu'ils mirent dans leur fuite furent tels que des femmes, et des enfants même encore à la mamelle, ont été noyés au moment de leur embarquement. Bonchamps, un de leurs chefs, blessé à mort à l'attaque de Cholet, et qui s'était fait porter sur des brancards jusqu'à Saint-Florent, expira sur le bord de la rivière après l'avoir traversée. Delbée, leur général en chef, est aussi blessé mortellement. La perte de Bonchamp vaut une victoire pour nous, car il est de tous les chefs des brigands celui en qui ils avaient le plus de confiance, qu'ils aimaient le mieux, et qu'ils suivaient le plus volontiers.

Nous avons trouvé à Saint-Florent 40 caissons d'artillerie, beaucoup de pièces de canon qu'ils avaient jetées dans la Loire, n'ayant pu les emmener avec eux, et quantité de bleds et de farines. Parmi tant d'avantages, citoyens nos collègues, il en est un qui fait éprouver à nos cœurs une jouissance bien douce, et qui plaît bien à l'humanité. Indépendamment de tous les prisonniers délivrés à Mortagne, Châtillon, Cholet et Beaupréau, nous en avons arraché des bras de l'ennemi 5500 à Saint-Florent. Ces malheureuses victimes se sont jetées dans les bras de leurs libérateurs qu'ils baignaient des larmes de la joie, de la reconnaissance, et, d'une voix affaiblie par plus de cinq mois de supplices, les premières paroles qu'ils proféraient en nous voyant étaient les cris de *Vive la République!* Le nombre de tous ceux qui ont été rendus à la liberté depuis huit jours s'élève à plus de 8000.

Bourbotte — Turreau — Choudieu — Francastel (1).

Francastel et ses collègues ne font pas connaître à quelle intervention ils ont dû de revoir vivants les prisonniers dont ils se disent les libérateurs ; mais ils annoncent très-positivement au Comité de salut public que Bonchamps est mort sur la rive droite de la Loire, et non sur la route de Beaupréau à Saint-Florent. Erreur toujours, sans doute. Mais qu'on veuille bien encore une fois nous montrer les témoignages contraires à ceux que nous produisons.

L'historien Savary, qui, après avoir été président du district de Cholet, servait sous les ordres de Kleber, s'exprime ainsi, dans un ouvrage rempli de documents curieux, et l'un des plus utiles à consulter sur les guerres de l'Ouest :

Le 18 (octobre), vers les onze heures du matin, les avant-postes sur la route de Beaupréau à Saint-Florent, signalèrent un grand nombre d'individus qui se di-

(1) *Moniteur* de 1793, tome II, page 134.

rigeaient vers eux; Beaupuy s'y porta de suite. C'étaient les prisonniers républicains, au nombre de 4 à 5 mille, qui tous proclamèrent, pour leur libérateur, Bonchamp prêt à rendre le dernier soupir. Il faut avoir vu ce spectacle attendrissant et terrible; il faut avoir entendu le récit de leurs peines, de leurs espérances, enfin l'expression de leur reconnaissance, pour s'en faire une idée. Ils furent dirigés le même jour sur Cholet. Cependant l'armée s'était mise en marche de Cholet à 8 h. du matin, se dirigeant sur Beaupréau. « Les troupes de Chalbos, dit Kleber, » par une injustice bien marquée, prirent la tête. Nous rencontrâmes en route plus » de quatre mille prisonniers. Rien de plus attendrissant que de voir ces tristes » victimes, pâles et défigurées, nous crier de loin et d'une voix presque éteinte : » *Vive la République!....* Nous apprîmes qu'ils avaient échappé à la mort, à la » prière de Bonchamps, qui, expirant à la suite de ses blessures, avait demandé et » obtenu leur grâce; que l'armée rebelle, forte de près de cent mille individus, y » compris quantité de femmes, d'enfants et de prêtres, passait la Loire depuis deux » jours, et que beaucoup étaient encore dans les îles de cette rivière (1). »

L'auteur de *la Vendée en 1793*, M. François Grille, souvent invoqué par ceux qui ne veulent voir de héros que dans les rangs du parti républicain, cite, de son côté (sans dire, il est vrai, où se trouve l'original), le document suivant, sorte de répétition du passage de Savary :

Lettre de Bérard à Villiers.

Saint-Florent, le 19 octobre 1793.

.... Je t'écris de la chambre que vient de quitter Bonchamp.... A huit heures du matin, je quittais Beaupréau et j'étais en route, avec une partie de l'armée, pour Saint-Florent. A Montrevault, quelle a été notre surprise de voir arriver à nous une foule considérable, et plusieurs milliers de nos frères des bleus, déguenillés, défigurés, las, maigres, parlant à peine, et dans des émotions incroyables! De loin on les prenait pour une troupe de rebelles. Beaupuy se porta en avant, et quand il eut reconnu que c'étaient des prisonniers qui venaient d'être délivrés par Bonchamp expirant, il en fut attendri jusqu'aux larmes. Nous pleurions tous. Mon Dieu, quelle scène!... Il y a une âme dans ce Bonchamp, et je ne serai plus si implacable avec ces brigands, que pourtant je déteste. Les prisonniers ont été dirigés sur Cholet, etc.... (2).

---

(1) *Guerre des Vendéens et des Chouans*, tome II, pages 278 et suiv.

(2) *La Vendée en 1793*, par M. H. Grille, tome II, page 336.

M. Grille est d'ailleurs parfaitement d'accord avec les historiens vendéens, en ce qui concerne la mort de Bonchamps :

« Quatre hommes, dit-il, mirent Bonchamps dans un quarrelet de pêcheur, et (je le tiens de l'un des quatre) le déposèrent dans une cabane du hameau de la Meilleraye, où *il rendit son âme à Dieu!* Ces paroles coururent dans les masses échevelées, etc... (1).

M. Eugène Bonnemère, qui a publié aussi une *Vendée en 1793*, parle à peu près dans les mêmes termes :

On plaça Bonchamps, raconte-t-il, dans une sorte de hamac fait avec un filet de pêcheur, et l'on transporta le précieux fardeau dans une cabane du hameau de la Meilleraye, entre Varades et la Loire, où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir (2).

Jusqu'à preuves nouvelles, nous nous sentons dans l'impossibilité d'adopter l'explication donnée par M. Benjamin Fillon.

L'autre objection se formule ainsi :

Les Vendéens ont épargné les prisonniers républicains, parce qu'ils ont craint d'assumer sur le parti royaliste une responsabilité terrible, et la scène de Bonchamps arrêtant le massacre par un cri de clémence, jeté de son lit de douleur, n'est autre chose qu'une généreuse fiction, imaginée par l'un des captifs mis en liberté, le citoyen Haudaudine, pour sauver Mme de Bonchamps, traduite devant le tribunal révolutionnaire de Nantes.

Telle est l'assertion de M. de Barante fils, et celle de M. Eugène Bonnemère, qui a été reproduite par M. Jules Claretie, dans l'*Opinion nationale* du 31 août 1867.

Bonchamp, dit M. Barante, fut enseveli au bord de la Loire. On a rapporté que cinq mille prisonniers républicains amenés jusqu'à la Loire, au moment où on allait la traverser, avaient dû la vie aux instances de Bonchamp qui avait empêché de

(1) Grille, *la Vendée en 1793*, tome II, page 335.

(2) Bonnemère, *la Vendée en 1793*; Paris. Lacroix, Verboeckhoven, 1866; 1 vol. in-12, page 229.

les massacrer. Bonchamp expirait à ce moment, et c'est aux sentiments d'humanité de presque tous les autres généraux vendéens que ces prisonniers durent leur salut. Quelques mois après, plusieurs d'entre eux, pour délivrer Mme de Bonchamp, qui était prisonnière à Nantes, attestèrent qu'elle avait engagé son mari à user de son pouvoir pour sauver les prisonniers; cette circonstance a donné lieu au récit où un historien a attribué à Bonchamp cette action généreuse, dont il était, du reste, bien capable (1).

Voici maintenant la relation de M. Bonnemère :

Le mot de Bonchamps n'est rien qu'une de ces phrases à effet écrites après coup. Répété depuis, assez souvent pour acquérir avec le temps toutes les apparences d'une vérité, il a été inventé par un adversaire du général vendéen, par un des cinq mille républicains qui devaient périr sur la petite place de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil. La scène n'eut rien de cette solennité que lui prêtent les historiens royalistes. Ce fut l'œuvre de tous et de personne; les chefs catholiques reculèrent devant cette effroyable boucherie de 5000 mille ennemis désarmés; ils redoutèrent les justes représailles d'une armée victorieuse qui les poursuivait à quelques heures de marche; ils relâchèrent leurs captifs afin qu'ils allassent au camp des Bleus plaider la cause des prisonniers royalistes qu'ils avaient entre les mains, et dont l'échange n'avait pas été accepté, et, à la place du mot heureux prêté à Bonchamps, il y eût une action bien plus sublime dont il est temps de restituer la gloire à son auteur.

Berthre de Bourniseaux, le plus ancien historien de ces guerres (1802), ne parle pas de Bonchamps, et sa narration tendrait plutôt à attribuer à Lescure le salut des 5000 captifs. Mme de Larochejaquelin, témoin oculaire, n'en parle pas davantage, et tout naturellement place sur le premier plan son premier mari, Lescure, qu'elle accompagnait alors. Enfin, et ceci me paraît concluant, Mme de Bonchamps elle-même ne cite pas ce trait de son mari, et raconte la scène d'une façon toute différente. Voici en effet ce qui arriva, ce qui fit attribuer au général vendéen ce trait de générosité suprême.

Mme de Bonchamps, qui avait souvent poussé les paysans au combat, elle l'avoue, fut arrêtée, conduite à Nantes, jugée et condamnée à mort. On ne mit aucun empressement à faire exécuter son arrêt; elle obtint sa grâce — je dirai tout à l'heure à qui elle la dût — et comme on ne se hâtait pas davantage de lui ouvrir les portes de sa prison, elle envoya sa fille, jolie enfant de 6 à 7 ans, demander ses lettres de grâce à ce redoutable tribunal révolutionnaire de Nantes.

« — Citoyens, dit-elle en s'avançant toute tremblante, je viens vous demander la lettre de grâce de maman. »

---

(1) Biographie universelle de Michaud, tome V, page 94

Un des juges prend l'enfant sur ses genoux, l'embrasse, cause avec elle, et pour la rassurer tout à fait, l'invite à chanter une chanson. Elle ne se fait pas prier, et de sa plus belle voix entonne la *Marseillaise* des Vendéens :

Vive ! vive le roi !
A bas la République !

et tous ces terribles jacobins d'éclater de rire, d'embrasser encore la charmante petite fille et de lui remettre la lettre de grâce de sa mère (1).

Toujours prêt à tous les dévouements, Haudaudine, dès qu'il avait appris la condamnation de la veuve de Bonchamps, avait juré de la sauver, et l'on sait qu'il tenait ses serments :

« Il *imagina* — c'est elle qui parle — il imagina pour y parvenir, de faire » signer, par un grand nombre de prisonniers de Saint-Florent, une pétition adres- » sée à la Convention, dans laquelle il était dit que c'était surtout à mes solliciti- » tations que les prisonniers de Saint-Florent avaient dû la vie. M. Haudaudine » savait parfaitement que je n'avais aucune part à cette action, puisque je n'étais » pas même avec mon mari lorsqu'il mourut ; mais il crut pouvoir se permettre un » mensonge officieux pour me sauver. Afin de couvrir la pétition d'un plus grand » nombre de signatures, cet homme généreux alla donc dans différents ports de » mer, où il savait qu'il trouverait de ses compagnons d'infortune, qui n'hésite- » raient point à signer sa pétition. Toutes ses démarches bienfaisantes furent cou- » ronnées de succès ; ma grâce fut accordée, et je me plais à rendre justice à la » vérité, en disant que j'ai dû la vie à la reconnaissance d'un républicain (2). »

Il y a ici une très-grave méprise, et l'interprétation de M. Bonnemère ne résiste pas à l'examen. Ce qu'a *imaginé* M. Haudaudine, c'est de présenter une pétition où l'on déclarait que la délivrance des prisonniers était due aux instances de Mme de Bonchamps ; mais ce mensonge d'un très-noble cœur ne prouve absolument rien contre les attestations sur lesquelles repose l'histoire du dernier acte de Bonchamps. Loin de là, nous semble-t-il, il les fortifie ; car la réflexion qui se présente naturellement à l'esprit, c'est que Haudaudine a cédé à une inspiration reconnaissante, et qu'il a entendu arracher à la mort la femme de son libérateur.

Mme de Larochejaquelein, dans ses Mémoires, d'un accent si

(1) Mémoires de Mme de Bonchamps, pages 135-137.
(2) Bonnemère. *La Vendée en 1793*, pages 223 et suiv.

touchant et si vrai, dit aussi, après avoir parlé de l'élargissement des Bleus :

Depuis, quelques-uns ont trouvé moyen de témoigner leur reconnaissance en sauvant Mme de Bonchamps à Nantes. Ils ont signé un certificat qui attestait que M. de Bonchamps, d'après la sollicitation de sa femme, avait obtenu leur grâce de l'armée vendéenne. Mme de Bonchamps n'a pas pu revoir son mari; on lui cachait l'état où il était, etc... (1).

Et plus loin, quand elle en vient à la captivité de Mme de Bonchamps, elle donne ces détails :

Mme de Bonchamp, dit-elle, lors de notre séjour à Ancenis, s'était procuré un batelet et avait essayé de passer la Loire avec ses deux enfants; les barques canonnières avaient tiré sur elle; un boulet avait percé le batelet; cependant elle eut le temps de regagner la rive droite; des paysans l'avaient sauvée à la nage, et elle s'était alors cachée dans une métairie des environs, où le plus souvent elle habitait le creux d'un vieux arbre. La petite vérole l'avait attaquée, ainsi que ses enfants, pendant cet état de misère; son fils en était mort. Au bout de 3 mois, elle fut prise, conduite à Nantes et condamnée à mort. Elle était résignée à périr, lors qu'elle lut sur un billet qu'on lui faisait passer à travers la grille de son cachot « Dites-vous grosse. » Elle fit en effet cette déclaration, qui fit suspendre le supplice. Son mari était mort depuis longtemps; elle fut obligée de dire que ce prétendu enfant était d'un soldat républicain; elle resta enfermée, et chaque jour elle voyait sortir les malheureuses femmes qui allaient mourir sur l'échafaud, et qu'on déposait toujours la veille dans son cachot, après le jugement. Au bout de trois mois, on vit bien qu'elle n'était pas grosse, et on voulut l'exécuter; elle obtint encore deux mois et demi pour dernier terme. La mort de Robespierre arriva et la sauva; ensuite on essaya de lui faire obtenir sa liberté. Ce fut M. Haudaudine qui mit le plus d'ardeur à lui rendre ce service.

M. Haudaudine était un honnête négociant de Nantes, zélé républicain, mais vertueux et de bonne foi; il avait renouvelé le trait de Régulus. M. Charette l'avait fait prisonnier; il obtint de retourner chez les républicains, pour leur proposer de ne plus fusiller les prisonniers et de consentir à un cartel d'échange. M. Haudaudine fut fort mal reçu à Nantes; on s'emporta beaucoup contre la lâcheté de sa proposition, et on lui signifia qu'il était dégagé de la parole qu'il avait donnée aux brigands. Au risque d'être victime des deux partis, M. Haudaudine vint trouver M. Charette qui le fit remettre en prison. Lorsque M. Charette fut repoussé jusqu'à Tiffauges, M. Haudaudine fut mêlé avec nos prisonniers et épargné comme

(1) Mémoires de Mme la marquise de Larochejaquelein. 4e édition. Paris. Michaud. 1817, page 257.

eux à St-Florent. Cette générosité excita sa reconnaissance, et dès qu'il put rendre service aux Vendéens, il s'y employa avec zèle. Pour sauver Mme de Bonchamp, il fit certifier, par plusieurs prisonniers de Saint-Florent, qu'elle avait obtenu, de son mari mourant, la grâce de 5000 républicains.

Mme de Bonchamp s'excusa de fort bonne grâce d'avoir pris pour elle une gloire qui appartenait à toute l'armée, et me dit qui si j'avais été en prison avec elle, le certificat eut été pour toutes deux. Elle y avait acquis plus de droits qu'aucune autre, en repoussant M. d'Argognes et les soldats ameutés contre les républicains prisonniers (1).

Ces lignes confirment le témoignage de Mme de Bonchamps, et rien de plus.

Mme de Larochejaquelein (en ce temps marquise de Lescure), qui, pendant la halte de l'armée catholique à Saint-Florent, était toute entière aux soins que réclamait l'état de son mari, n'a rien su, il est vrai, de l'ordre donné par Bonchamps. Mais il n'y a encore aucune induction à tirer de ce silence; et ce qui le montre, c'est la note suivante, insérée par Mme de Larochejaquelein dans la cinquième édition de ses Mémoires :

On voit dans la *Vie de Bonchamp*, qui a paru depuis mes Mémoires, une quantité de certificats qui assurent que ce général, ayant appris sur son lit de mort que les prisonniers risquaient d'être massacrés par une émeute, avait fait crier grâce en son nom. Je l'avais ignoré; ce qui est simple, au milieu de l'affreux désordre de notre armée en ce moment (2).

Mme de Larochejacquelein se fût-elle décidée à cette rectification, si la pétition, signée à Nantes par les républicains, avait eu pour elle le sens qu'on veut y attacher? Cela est peu vraisemblable.

Pour pouvoir *imaginer*, dit M. Bonnemère, que Mme de Bonchamp absente avait obtenu de son mari mourant la grâce des 5000 républicains — ce qu'elle ne dit pas d'ailleurs; car il n'est nullement question dans tout cela de mot de Bonchamp, qui méritait cependant d'être rapporté par sa veuve, s'il eût été dit — il fallait bien que Haudaudine imaginât préalablement que c'était à Bonchamp que cette grâce était due.... Il paraît donc hors de doute que, non content de son action sublime, Haudaudine a *fait* par surcroît le mot célèbre qui a popularisé le nom du général

(1) Mémoires de Mme la marquise de Larochejaquelein, 4e édition, pages 410 et suiv.

(2) Mémoires de Mme la marquise de Larochejaquelein. 5e édition. *Paris*. Imprimerie royale, 1822, page 251.

vendéen. Haudaudine, en promenant en tous lieux son pieux mensonge pour recueillir des signatures, lui a donné la force d'une vérité ; la tradition s'en est emparée, et les historiens ont repoussé le témoignage de Mesdames de Bonchamp et de La Rochejacquelein pour accueillir la tradition populaire plus poétique, plus favorable à leur héros. Puis ils ont laissé dans l'ombre le Régulus nantais, comme s'ils eussent craint qu'en attirant sur lui l'attention, on n'arrivât trop facilement à la découverte de la vérité (1).

Singulière façon d'enchaîner les idées, et qui eût bien étonné les logiciens de nos vieilles universités ! Quelque respect que nous ayons pour le caractère et le talent de M. Bonnemère, nous ne saurions nous rendre à son argument. Oui, sans doute, si Haudaudine ne croyait pas avoir été sauvé par un ordre de Bonchamps (ce qui est à démontrer), il fallait bien qu'il inventât cet ordre, pour en attribuer le mérite à Mme de Bonchamps. Mais si Haudaudine, au contraire, était convaincu qu'il devait la vie et la liberté au général vendéen, il n'avait à « imaginer » que le rôle de Mme de Bonchamps. Or, telle était précisément sa situation, à en juger par le certificat suivant, daté de 1817, c'est-à-dire d'une époque où il n'existait plus aucun motif de composer des fictions en faveur des royalistes :

Nous, soussignés, habitants de Nantes, déclarons et attestons sur l'honneur qu'ayant fait partie des prisonniers républicains qui se trouvaient, le 18 octobre 1793, entassés au nombre de 5500 environ à Saint-Florent-le-Vieil, où notre délivrance eut lieu le lendemain par l'armée républicaine, nous ne dûmes notre salut à cette fatale époque, qu'au caractère noble et généreux de M. de Bonchamps, l'un des généraux de l'armée vendéenne, qui, peu d'instants avant sa mort, parvint par ses exhortations à contenir la fureur de ses troupes, et leur fit même la défense la plus rigoureuse d'attenter à la vie des prisonniers, dont le sacrifice paraissait résolu. — *Nantes, le 2 juillet 1817.*

Haudaudine. — Painparay. — J.-B. Maucomble. — F. Marrion (2).

Nous sera-t-il répondu, par des critiques difficiles à convaincre, que le citoyen Haudaudine a pu, lui aussi, être trompé par la fausse nouvelle répandue dans l'armée vendéenne ? Alors il n'a

(1) Bonnemère, *la Vendée en 1793*, pages 226 et 227.
(2) *Vie de Bonchamps*, par M. Chauveau. Pièces justificatives.

pas *fait* le mot de Bonchamps, comme l'affirme M. Bonnemère ; et puisque la prétendue combinaison des chefs vendéens ne s'établit que par voie de déduction, nous cheminons dans un de ces cercles obscurs dont on connaît le nom classique.

M. Bonnemère se plaint de ce qu'on n'ait jamais songé à élever un monument à la gloire de Haudaudine. Rien ne nous paraît plus légitime qu'un pareil regret. Mais hélas ! combien l'histoire n'atteste-t-elle pas d'oublis ou d'injustices de ce genre? Au reste, qu'il s'ouvre une souscription, et nous croyons pouvoir garantir que les admirateurs de la Vendée, qui n'envoient pas d'offrandes au *Siècle* pour la statue de Voltaire, seront jaloux de se faire inscrire pour celle de l'honnête républicain, qui a su tout à la fois se montrer fidèle à son serment et donner l'exemple d'une courageuse gratitude. Ils ne demanderont qu'une seule faveur en retour, c'est qu'on ne trouble pas, sans de graves et solides raisons, leur foi dans une parole sublime, dont le souvenir a été immortalisé par le ciseau d'un autre républicain reconnaissant.

ALBERT LEMARCHAND

UN DRAME EN ANJOU AU XIVe SIÈCLE

LES SEIGNEURS DE LA BOUCHARDIÈRE.

(EXTRAIT D'UN LIVRE A PARAITRE).

I.

Le 15 mai 1372, vers la sainte heure de midi, l'immense abbaye de Fontevrault s'agitait dans une joie inaccoutumée. Hélas ! Que la joie est ici-bas près des larmes ! Naguère c'était le deuil qui l'enveloppait. La noble Jehanne de Maugey, son abbesse durant quatorze années, était morte le deuxième jour dudit mois, après une longue vie aussi sainte que tourmentée ; et le chapitre, après l'avoir pleurée comme il convient, venait d'appeler à sa succession la haute et puissante dame Alix de Ventadour. Et croyez qu'une telle prise de crosse ne se pouvait célébrer sans pompe dans le glorieux monastère. Aussi les cloches de ses six églises sonnaient-elles à toute volée depuis l'aube, et les innombrables vassaux de la mouvance débordaient autour des ponts-levis abaissés, s'agenouillant au hasard sur les tapis de fleurs qu'on avait répandus au passage de la procession des quatre ordres. La messe avait été chantée par les trois cents religieuses de la grande collégiale ; et, l'office terminé, le saint cortége avait fait sa première station aux tombeaux des rois et reines, lesquels étaient surmontés de belles statues peintes, après que l'on avait ensuite achevé le tour des galeries et des préaux. En tête marchaient les jeunes lévites, avec les fleurs et l'en-

cens; les prêtres séculiers, puis Madame l'Abbesse sous son grand dais brodé d'or, suivie des principales dignitaires que conduisait Aliénor de Parthenay, grande prieure. Immédiatement après, les Elues du premier cloître dont j'ai parlé plus haut, les Repenties de la Magdeleine; puis les religieux de Saint-Jean-l'Habit, et enfin ceux des infirmes de Saint-Lazare qui pouvaient marcher. Seule la Léproserie avait gardé ses portes closes sur ses tristes hôtes. Et par derrière s'avançaient pieusement les dames nobles, précédant cinquante gentilshommes dont autant de pages portaient sans bruit l'épée et le casque.

De tout ce monde fourmillant, hommes et femmes, l'abbesse était souveraine; mais comme tout pouvoir vient du ciel, elle commençait son métier de reine en se faisant servante de Dieu.

Or, les processions et actions de grâces accomplies, la bonne Alix de Ventadour, après une modeste réfection, songea tout aussitôt à ses pauvres. La charité doit être de toutes les fêtes de la religion, et l'on avait annoncé et fait publier pour ce saint jour une grande distribution d'aumônes. Aussi les mendiants étaient-ils accourus de Loudun, de Chinon, de Saumur, de la forêt et de la plaine. On les avait rangés dans la seconde cour, au pied de la vieille tour d'Evrault. C'est là que Madame se rendit à l'heure où mon récit commence.

C'était une grande femme de cinquante ans environ, fort majestueuse de port et de démarche, drapant en vraie princesse sa longue robe d'étamine noire sur son habit de fine laine blanche. Elle s'avançait doucement appuyée sur l'épaule d'une jeune femme noble, fraîche et belle autant que la plus belle fleur d'avril, laquelle en souriant soutenait entre ses bras croisés un gros sac armorié regorgeant de monnaies diverses.

A la gauche de l'abbesse marchaient à pas comptés deux frères de l'aumônerie, enfouis dans leur vêtement noir à capuche, et portant aux deux faces de leur mantelet cette pièce carrée qui s'appelait « Robert, » en souvenir du saint fondateur de l'ordre, Robert d'Arbrissel. Et pensez que ceux-là non plus n'avaient pas les mains vides. Huit ou dix sœurs des plus marquantes veillaient ça et là aux distributions des hardes qu'on entassait dans un coin

de galerie, et aux apprêts du dîner des pauvres qu'elles devaient servir elles-mêmes et pour lequel on dressait les tables.

Pour lors les aumônes commencèrent. Chacun tour à tour eut son présent, son bon conseil, sa parole affectueuse, don du cœur, duquel on a faim aussi et qui vaut bien l'autre. Et ce n'était pas œuvre de petite vertu que toucher à toutes ces mains, affronter tous ces regards, parler d'amour divin à tous ces hommes, car nul n'imagine ce qu'alors la déroute de Poitiers, la Jacquerie et les grandes Compagnies avaient semé dans ce pauvre pays de vices, de plaies, de guenilles cyniques. Devant cette véritable armée de truands accroupis, un capitaine de francs-archers eut hésité peut-être : mais la femme du cloître les appelait en souriant « ses frères. »

Quand ce fut au milieu de la vaste cour, elle s'arrêta un instant à prendre du repos, se détournant à demi et touchant presque du bout de sa jupe, sans y prendre garde, un vieux mendiant à barbe blanche auquel deux béquilles posées en croix servaient d'appui pour soutenir une jambe disloquée qu'enveloppaient de hideux haillons serrés par une corde de jonc. Les yeux de l'infirme n'étaient à vrai dire guère en rapport avec la blancheur de sa barbe ni avec l'état atrophiant de sa personne. Vifs, éclatants, et d'une mobilité singulière, ils couraient avidement de la foule aux murs, des chapelles aux herses, de la trésorerie à l'abbesse, ainsi que clignotte un renard en tournée dans une basse-cour du Maine. Mais nul ne s'en apercevait, d'autant qu'un immense chapeau lui voilait la face, et d'ailleurs il n'y mettait peut-être pas malice. Il y avait là bien assez d'aveugles pour que les autres pussent jouer au large de leurs deux yeux.

— Eh ! bien, ma belle nièce très-chère, dit la noble abbesse à la jeune gentifemme qui lui prêtait toujours l'appui gracieux de sa blanche épaule : eh ! bien, que dites-vous de cette journée de fête ? Elle est si belle, voyez, que Dieu lui a donné son plus brillant soleil.

— Ah ! Madame ma tante, bien douce journée en effet ; mais plus encore elle le serait si j'y devais voir un lendemain...

— Enfant, demain n'est jamais à nous, souviens-t'en. Il ne

faut pas compter les joies de la vie, mais ses devoirs. Ce matin nous avons reçu toutes deux un présent du ciel : moi la garde d'un troupeau, toi l'amour d'un époux. Et ce soir ces ponts-levis s'abaisseront pour enfermer le pasteur et éloigner l'épouse. Tu pars en compagnie de celui que tu aimes, moi je reste avec le maître que j'ai choisi. Il faut se dire adieu sans révolte, puisque nous l'avons voulu, et que nos routes ne sont pas les mêmes.

— Chère et sainte tante, reprit la jeune mariée dont les beaux yeux s'emplissaient de larmes, est-ce donc mal de sentir son cœur déchiré entre deux nécessités douloureuses ? J'aime mon noble Olivier, mon seigneur et maître, et trouve ma chaîne bien douce à porter, si douce que la voir briser me ferait mourir. Mais puis-je cependant vous quitter sans peine, vous ma seconde mère, qui avez mis en mon âme toute pensée et toute lumière, et dont l'amitié est pour moi ce qu'est la rosée pour la fleur ?

L'abbesse l'interrompit brusquement, d'un geste empreint d'amertume.

— Isabeau de Champagne, vous avez vingt ans, vous aimez un homme : vous m'oublierez demain.

L'enfant ne comprit pas s'il y avait là une souffrance ou un reproche. Elle n'avait pas compris non plus à l'église le sens de ces parvis usés par des genoux de femmes. A vingt ans on croit que toutes les larmes s'épandent au dehors.

Isabeau voulait protester. Mais sa tante, avec le calme maternel qu'elle avait bien vite reconquis, changea aussitôt le cours de cette conversation pénible en l'interrogeant sur ses projets de voyage.

— Pour quelle heure, mon enfant, Messire de Champagne votre maître a-t-il commandé son départ ? S'il vous plaît de voyager à la nuit, je vous donnerai une escorte, et par les landes de Champigny vous aurez promptement gagné Saumur.

— Hé ! Madame, je le voudrais bien ; mais mon seigneur Olivier projette d'aller jusqu'à Loudun répondre aux invitations de son noble frère ; et c'est de là que nous prendrons route vers Saumur dans la soirée de demain.

— Comme il vous plaira. Seulement rappelez-vous que le

chemin de Brézé est, dit-on, infesté de brigands. Pourquoi donc affronter ce péril? Peu nombreux et chargés de butin comme vous êtes, choisissez une voie plus prudente.

— Monsieur de Champagne l'aîné tient à nous recevoir, et n'en démordra pas, d'autant que mon époux fait peu de cas d'un si mince péril.

— Allez donc à votre volonté, et que Dieu vous gouverne pendant la route.

— N'en parlons plus, bonne tante, jusqu'à l'heure du bouteselle; hélas! ce sera trop tôt encore.

— Vous avez raison. Soyons heureuses sans rien chercher outre; mais que notre amitié ne nous fasse pas négliger plus longtemps tous ces pauvres qui attendent.

Elles s'éloignèrent à ces mots et reprirent leur distribution d'aumônes. Au fur et à mesure que les mendiants avaient reçu leur part, ils se levaient par groupes, allaient au monceau de vêtements remplacer leurs guenilles, puis se rangeaient autour des tables. Il y avait bien aussi là un grand bassin pour les ablutions, mais la chronique ne dit pas qu'on s'en soit servi.

Dans cette foule grouillante de haillons, de besaces, de béquilles, de bourdons, de membres dépareillés, chacun jouait des coudes ou du bâton sans trop se soucier des voisins. A quoi bon crier « gare » à celui-ci? Il était peut-être sourd. Pourquoi redouter les reproches de celui-là? Il était sans doute muet. Quel besoin de feindre ou de craindre? Personne ne se connaissait, et tout le monde était content. Aussi le vieux boîteux à l'œil émerillonné dont j'ai parlé plus haut se livrait-il sans contrainte dans la cohue, non loin du magasin d'habits, à une pantomime des plus singulières. Immobile et courbé sur ses béquilles, dans l'attitude d'une pieuse rêverie, il jouait négligemment de sa main droite avec le gros chapelet pendu à son col, et sa main gauche s'agitait, hermétiquement fermée, hormis l'avant-dernier doigt qui pendait, allongé vers le sol. Or à chaque minute s'approchaient de nouveaux gueux, les mains comme lui placées; et c'était chaque fois un colloque à voix basse, sans que les interlocuteurs s'arrêtassent ni tournassent la tête l'un vers l'autre.

— Est-ce pour aujourd'hui ?

— Non.

— Nous sommes quarante.

— Ils sont mille.

— L'or des chapelles, sans tapage ?

— Non, tout est béni.

— La garnison de Montsoreau est presque toute là. Va-t-on faire l'attaque du château ?

— Point.

— Pille-t-on les bourgeois du bourg ? Leurs logis sont ouverts, et eux ici ?

— Non, j'ai mieux. Retournez.

Tels étaient en substance les lambeaux de conversations échangées au passage, et que la brise de mai seule eut pu recueillir. Du reste, pas un mouvement d'impatience ou de dépit dans le colloque, pas une dispute dans la foule, pas un juron à table. Et les cloches de l'abbaye qui sonnaient le premier coup de vêpres couvraient de leurs voix pieuses cette agitation humaine, parlant de Dieu aux chrétiens entre la prière et la charité.

Deux heures plus tard l'immense monastère, presque vide, avait repris son calme solennel. Les danses, momeries et tours de jongleurs attiraient sur la place du bourg les manants oisifs ; les maisons se repeuplaient joyeusement, les bosquets d'alentour s'animaient à la voix des couples riants, pendant que tous les sentiers de la contrée, coupés en zig-zags dans les collines, fourmillaient de cavaliers, de bourgeois à mules et de piétons, qui s'éloignaient par bandes de la grande abbaye, réveillant lièvres et courlis au murmure de leurs psaumes nasillés.

Un seul côté du bourg demeurait désert ou à peu près, c'était celui des immenses landes qui s'étendent de Fontevrault vers Brézé, coupées en tous sens de vastes solitudes forestières, sans une voie tracée, sans un habitant. Les communications n'existaient guère dans cette direction à cette époque de pillages et de discordes où chaque désert pouvait être un camp, où la nécessité seule poussait aux voyages d'un point central à un autre ; et d'ailleurs cette zone désolée, si sauvage encore aujourd'hui,

inspirait alors aux gens de la contrée une superstitieuse terreur qui en gardait mieux les approches que tout raisonnement sérieux. C'était en effet, suivant la tradition, le refuge ou plutôt la conquête des brigands de la Bouchardière. C'était aussi le domaine des Lutins. A l'un des points de jonction entre la lande et la forêt, se trouvait, près d'une large mare qu'on disait être sans fond, un rocher enveloppé de fougères, découpé et creusé en tous sens, avec une cîme béante comme l'orifice d'un puits, dont les cavités mystérieuses et les étranges dentelures se voilaient d'une végétation rabougrie, chevelure fantastique du monstre de granit dont la tête grimaçante s'enfonçait à sa base dans les ajoncs dorés de la lande et les roseaux verdâtres de l'étang. C'était la Pierre-Percée, asile redoutable d'esprits nocturnes qui — le plus souvent inoffensifs malgré leur effrayant aspect — s'étaient arrogés la mission de venger les serments trahis. Tout ami parjure, tout fils oublieux, tout chrétien rénégat, tout amant infidèle qui traversait cette solitude, était aussitôt par eux entouré, saisi, noyé dans l'étang. Est-ce donc pour cela qu'il y passait et qu'il y passe encore si peu de monde? Quoiqu'il en soit, la lande demeurait déserte, les sentiers ne s'y frayaient pas, et la réputation terrible du lieu n'avait fait que s'accroître depuis le temps funeste des guerres anglaises.

Ce jour-là donc rien n'en troublait le silence, et le voyageur unique, d'ailleurs fort attardé, qui s'avançait de Fontevrault sur le plateau tapissé de bruyère, était assuré de n'y pas rencontrer de compagnons. A sa barbe blanche, à son chapeau rabattu, à ses béquilles et sa jambe traînante, on reconnaissait le mendiant de l'abbaye. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait dans un sentier de chèvre qui lui semblait familier, et c'est de la sorte qu'il gagna l'abri d'un bois de bouleaux parsemé de chênes malingres et de hautes fougères. Parvenu à cet endroit, le gueux s'assit lestement au pied d'un gros arbre creux, et opéra instantanément sur sa personne le plus étonnant miracle. Du tronc auquel il s'appuyait il tira tout un costume nouveau dont il s'affubla après avoir enlevé sa coiffure, sa barbe, sa besace, son barillet, son chapelet, ses loques et ses bandages qu'il serra à leur tour dans

la même cachette; et cinq minutes plus tard, qui fut passé là eut vu, à la place du vieux ribaud impotent, un beau et vigoureux drôle de trente ans, chaussé de longues bottes fourrées, chapeau de feutre en tête, et le corps serré d'une large ceinture de cuir à laquelle pendait une courte dague. C'était le costume habituel des messagers, le plus propre aux courses rapides, et croyons que l'inconnu avait une bonne route à fournir, car il repartit sur le champ d'une vive allure, ses jambes protestant par leur agilité contre le rôle d'impotentes qu'elles avaient joué le matin à l'abbaye. Longtemps il marcha ainsi, s'enfonçant toujours davantage dans les mornes solitudes, allègre, fier et à l'aise ainsi qu'un gentilhomme dans sa garenne. Par la fin il atteignit la Pierre-Percée, où il s'arrêta. Il osa même s'y asseoir sans la moindre hésitation; y reprit haleine un bon instant sans se soucier des lutins, les mains croisées derrière sa tête, l'œil aux nuages et les pieds étalés sur les parois feuillues, dans l'attitude d'une calme méditation; à la suite de quoi, s'étant redressé et retourné de tous côtés pour s'assurer que la solitude était complète, il se plaça tout droit sur le rocher dans la posture des hérons de l'étang; et, la tête tournée vers les bois, il se prit à chanter d'une voix puissante :

Echo de la forêt profonde,
Que ta voix à ma voix réponde.
J'aime l'écho du ravin noir
Qui vibre aux clameurs de l'orage,
Au hurlement du loup sauvage,
Au cri de guerre du manoir ;
Et dont la bouche sait redire
Le choc des haches, ou le rire
Des damnés qui passent le soir.

Quand cette étrange mélodie, si bien appropriée à la mine du chanteur et à l'aspect de la roche qui le portait, se fut peu à peu perdue dans les profondeurs de la forêt, l'équivoque personnage demeura la tête penchée, le front plissé, comme quelqu'un qui écoute et qui de plus n'aime pas attendre. Mais presque aussitôt une voix fraîche et vibrante s'éleva d'un hallier éloigné; et lui

jeta pour réponse, en notes affaiblies par la distance, les vers suivants qui paraissaient appartenir à la même chanson :

Echo de la lande fleurie,
Réponds à la voix qui te prie.
J'aime ton murmure joyeux,
Qui redit aux roses bruyères
Le chant du ruisseau sur les pierres,
L'hymne que l'oiseau lance aux cieux;
La voix du zéphir dans les chênes,
Le doux bruit des cloches lointaines,
Et le soupir des amoureux.

L'inconnu sourit en homme satisfait. Il se plaça devant la bouche les deux mains arrondies en forme de conque marine, et poussa un hurlement prolongé, mais si parfait d'imitation, si formidable, que les profondeurs de la forêt en tressaillirent, et que plus d'un loup, en sursaut éveillé, dut croire à l'appel d'un frère. Cela fait, le coureur des bois s'allongea de nouveau sur la roche moussue, et tranquillement reprit la pose nonchalante d'un poète qui cherche sa rime dans les nuages.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'à la lisière du bois prochain apparut une petite cavalcade dont le bruit mystérieux fit tourner la tête au rêveur. Une jeune fille de quinze ans environ, à califourchon sur un petit cheval du pays, émergait de la futaie, une longue houssine à la main, conduisant devant elle un autre bidet courtaud qui, les jambes serrées dans une entrave de cordes, marchait par soubresauts disgracieux, sa grosse tête enfouie dans des flots de crinière inculte. La bizarre amazone dirigeait sa monture à l'aide d'un grossier licol dont elle brandissait la pointe du côté opposé à la direction qu'elle voulait imprimer; et la bête, docilement soumise à ce moyen primitif de dressage, s'en allait tête basse, et grignottant quelque touffe d'herbe, de cette allure désunie et cahoteuse qu'on appelle en Anjou le pas relevé.

Dès que le beau chanteur de la Pierre-Percée eut agité son chapeau en signe de bienvenue, la jeune fille d'un bond agile mit pied à terre, entrava prestement son bidet à l'aide du licol

même qui lui avait servi de bride, et rejoignit en courant le maître Loup qui souriait en la regardant venir.

Ce n'était pas une jeune fille ordinaire que cette hardie promeneuse. Elle était petite, nerveuse, prodigieusement souple, sans que ses formes accusassent encore la femme en elle. Mais l'énergie de ses traits, la vivacité de son œil perçant, la mobilité de ses narines et l'épaisseur de ses lèvres donnaient à son aspect quelque chose de sauvage et de sensuel. Recouverte des épaules aux genoux d'un vieux sarreau sans manches, elle exposait au soleil, avec la chasteté hardie de l'ignorance, sa peau brunie et ses membres grêles, animés d'une santé riche de promesses. Sa tête seule, où le développement paraissait accompli, portait la trace de quelques soins coquets. Elle avait séparé en deux parties égales son énorme chevelure qui s'épandait ça et là sur ses épaules; et, pour en maintenir les touffes rebelles, elle avait ceint son front d'une couronne de grandes pâquerettes solidement tressées, dont les tiges, les feuilles et les fleurs s'entremêlaient, avec une fantaisie supérieure à l'art, sur cette fière tête de jeune druidesse.

— Bonjour à toi, ma petite Pâquerette rusée, lui dit joyeusement l'inconnu devant lequel elle s'était arrêtée avec un mouvement charmant de plaisir et d'embarras, le sein agité par sa course, la tête légèrement inclinée de côté, et sa houssine fouettant les fleurs sauvages.

— Or ça, Pâquerette, reprit l'homme qui, toujours accoudé sur la roche, contemplait avec une instinctive curiosité cet être hybride, moitié femme, moitié enfant; moitié bouton, moitié fleur; eh! bien, as-tu été bon lieutenant?

— Je te l'avais promis, Jehan Coureux, répondit-elle avec un éclair dans le regard. Crois-tu que je voudrais te manquer de parole?

— Dis-moi donc alors ce que tu as fait depuis le lever du soleil.

— J'ai envoyé mon père mendier à Brézé pour tâcher de savoir si l'on s'y occupe encore de ta bande. Tu auras la réponse à ton arrivée.

— Bien.

— Je suis allée rôder autour de la Bouchardière. Pas un seul étranger n'y a paru, et les quatre sentinelles étaient à leur poste dans les plus hauts chênes.

— Merci Dieu, tu es bonne fille. Et n'as-tu fait que cela?

— Je t'ai aussi trouvé un trésor.

— Hé quoi, un trésor?

— Oui, vraiment. Comme je finissais ma ronde, deux voyageurs qui me parurent gens de négoce, se présentaient dans le sentier de la basse Combe. Sans doute ils avaient, par frayeur de ta bande, quitté la route frayée. Voyant leurs précautions infinies d'hommes peureux, je voulus m'égayer à leurs dépens, et me cachant dans les broussailles, j'imitai la voix de plusieurs hommes qui s'appellent. Ils s'arrêtèrent aussitôt, pris de terreur, et après s'être concertés à la hâte, les bonshommes enterrèrent leurs bougettes bien garnies dans un terrier de lapin, après quoi tirèrent au large vers les fourrés. Quand j'eus bien ri de leur alerte, j'allais sans bruit enlever le trésor de sa cachette et le plaçai pour toi dans le saule creux de la Combe.

— Ah! ah! mignonne, n'as-tu pas fait ta part en dénichant les oiseaux, interrompit Jehan Coureux dont l'accès de gaieté n'avait pas étouffé l'instinct défiant du bandit.

— Maître, dit l'enfant d'un ton moins irrité que triste, vous savez bien que peu me soucie des trésors. Et d'ailleurs, je ne volerais pas un denier pour moi, fussé-je en cas de mourir de faim.

L'aventurier se reprit à rire.

— Mais tu ne crois donc pas avoir volé en enlevant ces bougettes?

— Non, je n'ai pas volé, puisque mes mains sont vides comme avant. J'ai pris pour vous à qui j'aime obéir, voilà tout. Si vous n'en voulez pas, j'irai reporter l'argent à sa première place

— Eh! par ma barbe, garde-le donc, puisque Belzébuth nous l'octroie. Mais qu'as-tu fait encore ce matin, ma Pâquerette?

— Je suis allée quérir deux chevaux dans les pâtures, afin de vous épargner la longue marche du retour, et j'ai pris le deuxième pour pouvoir ramener le premier. Ce sont de bonnes et douces bêtes, et vous serez content de l'emprunt.

Maître Coureux, en dépit de son nom et de ses bonnes jambes, parut sensible à cette délicate attention. Il admira le gentil dévouement de cette fille singulière dont à ce moment l'œil s'était alangui, et l'attira vers lui, cherchant à l'asseoir à ses côtés sur la roche grise.

Pâquerette fit un bond violent en arrière, échappant comme une anguille à son étreinte,

— Bon Dieu ! dit-elle avec épouvante : m'asseoir sur la Pierre aux Lutins?... Vous, c'est bon, maître, mais moi, chrétienne, cela me porterait malheur.

— Tu vois pourtant que je m'en trouve pas si mal, pauvre innocente.

— Vous, Jehan, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un *charmeur*. Si vous n'étiez qu'un homme, Pâquerette ne vous obéirait pas.

Elle avait un regard à la fois si fier et si tendre en disant cela, qu'il voulut de nouveau l'attirer à lui ; mais par un mouvement rapide elle se rejeta hors d'atteinte.

— Jehan, cesse tes folies. N'as-tu donc rien de grave à me demander? Souviens-toi que les loups sont toujours prêts à mordre.

— Ah! s'écria le ribaud en tressaillant brusquement ; j'oubliais que tu ne m'as rien dit encore de mes hommes. Parle-moi d'eux, parle vite.

— Eh bien, j'ai guetté leur retour, tapie dans un trou sous la mousse. Ils sont revenus tous ensemble de Fontevrault, il y a deux heures, avec leurs défroques de gueux. Un seul manquait, Jacques Barbetorte.

— Oui, je le sais.

— Tous ces hommes causaient en cheminant, et s'arrêtaient même de temps à autre pour mieux discourir. Leur colère était à son comble, et ils t'accusaient tous, sans épargner les menaces. Ils parlaient de fortune manquée par ta faute, de pillages convenus dont tu les avais privés. Certains proposaient d'élire un autre chef, d'autres de te traiter en traître.

— Par la mortbleu, s'écriait avec rage Jehan le Coureux qui, debout près de la Pierre, était en proie à une agitation extraordi-

naire; à qui en veulent ces bandits que j'ai comblés de gloire et de butin? Ne suis-je pas un bon capitaine, moi dont le nom fait trembler le pays et qui ne dégaîne ma dague que pour tuer? Sans moi, les imbéciles, ils se faisaient ce matin écraser comme mouches, et ils m'accusent d'une prudence qui les a sauvés? J'aurais dû m'en douter. On est jaloux de moi là-dedans; c'est ma perte qu'ils veulent. Or donc, vils renards, le loup sortira de votre tannière, vous n'êtes pas dignes qu'il vous commande. Il vous abandonnera par mépris; et, lui parti, vous périrez sous le bâton des paysans.

Écoute, Paquerette. Mon fidèle Barbetorte est à m'attendre dans une masure secrète à Fontevrault. J'avais tout prévu, et d'ici deux soleils j'irai le rejoindre. Demain, voici ce que nous ferons : A partir du crépuscule, tu te placeras en vedette sur le chemin de Loudun. Un cortége de gens nobles doit le suivre. Dès qu'il sera en vue, tu couperas à travers bois et viendras aux ruines me donner le signal. Le pillage sera magnifique. Il me faut de l'or, un destrier, un beau harnais de bataille. J'y trouverai tout cela sans peine. J'y trouverai peut-être même encore mieux. Et alors vogue la galère; je retourne seul et libre, à Fontevrault, d'où je rejoins ensuite les grandes Compagnies qui se rassemblent au siége de Thouars. Tu entends, ma jolie Pâquerette, toi ma dernière amie au jour de la défection. Sois-moi fidèle encore demain, et le soleil des guerres me donnera le reste.

Pâquerette écoutait en silence l'aventurier. Agitée d'une violente émotion, elle était pour ainsi dire transfigurée. Le buste rejeté en arrière, la bouche béante, le visage d'une pâleur de marbre, elle demeurait immobile, les yeux étincelants, sa houssine gisant à ses pieds.

— Vous ne voulez plus vivre aux bois de la Bouchardière, mon Jehan?

— Il le faut.

— Vous allez partir?

— Oui dà.

— Et pour ne revenir jamais?

— Oh! jamais.

— Eh bien, et moi?

— Toi, ma gentille bachelette? Tu deviendras en paix une belle bûcheronne, et raconteras aux veillées que le grand Coureux fut ton ami.

La jeune fille, toute haletante, se jeta sur le bandit dont elle saisit fièvreusement le bras.

— Jehan, ne te souviens-tu donc plus du serment que tu m'as fait ici même à la Noël?

— Ah bah!

— Tu m'as juré, la main droite étendue sur cette pierre, là Pierre Percée! que tu me prenais pour amie et ne me quitterais jamais.

— Tais-toi, folle enfant qui veut rire.

— Regarde donc si je ris, reprit Pâquerette avec force. J'ai l'âge et le corps d'un enfant, sans doute; mais si tu crois que j'en ai l'âme, c'est toi le fou. Hé! quoi, je me suis faite l'ombre de ta personne, l'esclave de tes ordres, le jouet de ta fantaisie. Je suis depuis six mois — moi que ma mère a fait baptiser — la complice des brigands, et tu n'as pas deviné pourquoi? N'était-il donc pas visible que la petite fille possède un cœur hardi et jaloux, et qu'elle te croyait à elle, tout comme elle était à toi? Tu l'as promis, Jehan, par devant les Lutins qui tuent l'homme parjure. Tu ne partiras pas, ou bien il faudra que tu m'emmènes.

Coureux la repoussa d'un geste irrité.

— Et que veux-tu que je fasse de toi hors de la Lande, petit diable échevelé, fille maudite? Je te donnerai demain un collier d'or, et tu ne me verras plus.

— Pourquoi as-tu juré? Qui t'a contraint au serment? Non, je ne veux pas rester, toi parti. Je veux te voir, aller avec toi où tu iras. Tu ne partiras point.

— Allons, Pâquerette, soyez sage; ce sera demain.

— Tu m'emmèneras.

— Non.

— Alors, Jehan, nous mourrons. Je te ferai demain tomber dans l'embuscade; je dénoncerai ton projet aux compagnons, je te ferai tuer, et j'attendrai mon tour ensuite. On sera encore ensemble. J'aime mieux cela.

Son regard était effrayant. Il comprit bien que Pâquerette ferait ainsi. Aussi se demanda-t-il s'il n'aurait pas raison de lui donner sur l'heure un coup de dague afin d'en être débarrassé, mais elle lui était nécessaire pour l'accomplissement de son dernier coup de main. C'est pourquoi il ne la tua point. D'ailleurs elle le tenait embrassé au point de paralyser l'usage de ses bras.

— Jehan, je l'ai toujours pensé, tu es un charmeur. Tu m'as prise avec tes yeux, avec ta voix; tu me fais trembler d'un geste; j'ai peur de toi, mais dès que tu appelles, j'accours; et quand tu n'es pas là, je me couche comme morte dans la lande, et ne sais même plus si les bruyères sont fleuries. Avant de t'avoir vu, je priais le bon Dieu, j'étais sans pensée et sans malice, et dès que mon père avait fini de me battre, je me mettais à courir et chanter sans songer à rien. A présent je vis soucieuse, occupée de t'être utile ou de te plaire, je suis joyeuse de faire le mal qui te profite; je ne sens que toi devant mes yeux; et hormis Jehan, je n'aime que les loups, parce que lui m'appelle en hurlant comme eux. Si tu pars, les Lutins de la Pierre Percée tu tueront ainsi qu'ils le font de tous amis infidèles; et moi qu'est-ce que je deviendrai toute seule dans ces grands bois noirs? Oh! non, vois-tu, quand l'arbre s'incline, il entraîne son ombre; si la biche s'éloigne, elle emmène son faon. Tu ne peux t'en aller sans moi.

Coureux était interdit. La douleur, la passion de cette sauvage enfant lui faisaient peur et pitié. Il lui dit d'une voix contrainte, avec un sourire glacial, espérant la calmer et tout obtenir d'elle par d'apparentes concessions :

— Mais, ma petite Pâquerette, mon cher amour, je ne vais qu'à Thouars faire le siége; ce n'est pas loin, et je reviendrai te voir après, tout de suite après, dans peu de temps, va. Nous courrons encore la lande ensemble, aux appels de notre belle chanson.

— Non, non; ta bouche ment. Tes yeux disent le contraire pendant que tu parles ainsi. Si tu pars, jamais tu ne reviendras. Il faut m'emmener, ou c'est la mort que tu auras choisie.

Et de la menace elle passait ensuite à la prière. Elle pleurait, la pauvre petite; et puis après elle se mettait à genoux devant lui et elle lui prenait les mains bien doucement, ces grosses mains qu'en sa colère elle venait de meurtrir.

— Qu'est-ce que cela te fait de m'emmener avec toi, mon cher maître? Tu me déguiseras en page, et je te suivrai docilement à la guerre. Je conduirai ton coursier de rechange, je te verserai à boire pendant le combat, je bouclerai tes éperons, je recevrai les coups de hache qui voudraient t'atteindre. Et quand tu seras sorti de la mêlée, je te chanterai mon lai des landes pour t'endormir.

Le chef de brigands, chez lequel aucune indécision ne pouvait être de longue durée, parut bientôt avoir pris son parti.

—Eh! bien, oui, fillette, dit-il en caressant d'une main quelque peu distraite les jolis cheveux de l'enfant; demain, je t'emmènerai déguisée en page, et tu ne me quitteras pas.

Peindre la joie subite de Pâquerette serait chose impossible. Elle riait et pleurait à la fois, dansait en battant des mains; regardait d'un œil dévorant le beau routier, ainsi qu'une mère contemple l'enfant qu'on lui avait volé et qu'elle retrouve. Cette heure de révélation l'avait rendue femme; elle était presque belle; elle était plus que belle, elle était touchante.

Coureux, le brutal pillard, fut malgré lui subjugué par ce charme spontané, par cette poésie rayonnante. Il y eut un instinctif embarras, une subite gaucherie dans sa contenance, éternelle domination de la matière par l'idéal.

Pâquerette lui prit solennellement la main :

—Jehan, renouvelle ton serment. Jure-moi sur cette roche magique que tu ne me quitteras jamais, près ou loin, et que tu consens à la mort si tu m'abandonnes.

Jehan lança sur la pierre un rapide regard, comme pour voir si les lutins ne grimaçaient pas aux fissures; puis, d'une voix quelque peu tremblante, tout bandit qu'il était, prononça, la main étendue :

—J'engage ma foi à Pâquerette, pour demain, pour toujours.

La superstitieuse terreur qui s'attachait à ce lieu et à ces sortes

de serments l'étreignait à la gorge, et ses yeux fouillaient ardemment les replis de la roche, tels que ce matin ils l'avaient fait des recoins de la riche abbaye

Pâquerette jura à son tour. Pauvre fille, sa voix résonnait pure et forte en prononçant le serment fatal, et c'était plutôt au vrai Dieu qu'à des gnômes qu'elle eut pu à cet instant montrer le fond de son cœur.

Dès lors elle était confiante, elle était heureuse. Elle trouvait le ciel plus bleu et les fleurs plus gracieuses; elle trouvait l'air meilleur à respirer. Pourtant elle se sentit à ce moment même un mouvement de répulsion à l'aspect d'une vipère rouge qui rampait hideusement sur la mousse aux pieds même de Coureux.

— Vois, lui dit-elle, remarquant avec quelle insouciance il l'enjambait : tu es bien un charmeur.

Un instant après ils s'éloignaient d'un pas rapide, car le soleil allait disparaître. Ils enlevèrent aux chevaux leur entrave, et s'élançant sur les bêtes effarées avec l'agilité de deux écureuils, ils s'enfoncèrent à la suite l'un de l'autre sous le dôme assombri de la longue forêt.

II.

L'époque à laquelle nous rattachons ce récit fut sans contredit la plus lamentable de notre histoire. On ne peut même comprendre que la France ait survécu à cette agonie, et il a fallu deux hommes politiques de génie, apparus dans la même période, Charles V et Louis XI, pour panser tant de plaies saignantes et relever le colosse par tant de mains meurtri et déchiqueté. En 1356, le roi Jean II, soldat sans portée, avait renfermé à Maupertuis, près Poitiers, dans le cercle de plus de cinquante mille soldats d'élite, armée formidable pour le temps, le prince de Galles et Chandos, l'âme et le bras de l'invasion anglaise, avec huit mille hommes seulement autour d'eux. Ce n'était qu'une question de famine, qu'un répit de trois jours peut-être, et la campagne était finie sans coup férir. Le roi Jean, malgré tout, préféra le ferraillement d'une bataille insensée, et se rua sur ces braves réduits au déses-

poir, après leur avoir laissé le temps de fortifier leurs lignes de défense. Une charge de cavalerie imprévue jeta de prime abord la panique dans les rangs français, et il n'y eut pas de combat, mais un long massacre, à la fin duquel on captura le roi de France haletant sur le cadavre de la chevalerie française. On peut dire tout au moins que nous ne fûmes pas battus par des Anglais, car le prince de Galles n'en avait que trois mille au plus dans son armée; mais il faut reconnaître que les conséquences de cette accablante défaite furent désastreuses. Plus d'armée, plus de confiance, plus de direction, le drapeau tombé, le roi captif. Les Etats-Généraux, aussitôt convoqués, ne montrèrent ni amour du bien public ni patriotisme. On cherchait dans ces députés des amis et des médecins : on n'y trouve que des adversaires et des empiriques, et la réunion stérile ne laissa pour legs au dauphin que l'évêque de Laon et le prévôt des marchands, Lecoq et Marcel, traîtres et séditieux, qui, s'alliant à Charles de Navarre, mauvais génie de la maison de France, portèrent les derniers coups à l'Etat par la main des émeutes parisiennes, et versèrent jusque sur la robe du roi futur le sang français qu'avaient épargné nos guerres funestes.

Ainsi donc l'anarchie était à son comble, et ce que les Anglais ne pouvaient contenir en leur large gantelet tombait en ruines. La honteuse déroute de Poitiers avait jeté dans tous les châteaux une noblesse désarmée que méprisait désormais le paysan; et, sur tous les chemins, des débris de compagnies militaires qui pillaient... ce qui restait des anciens pillages. Les habitants des campagnes, dont les champs étaient sans moissons, les enfants sans pain, les femmes sans défense et les cabanes sans sûreté; qui n'avaient plus ni roi, ni lois, ni lendemain, arrivèrent par la force du désespoir à couper des bâtons dans les halliers où ils s'étaient réfugiés avec des loups moins affamés qu'eux, et à s'élancer tumultueusement là où il y avait des hommes, c'est-à-dire des ennemis; là où il y avait des châteaux, c'est-à-dire des asiles; là où il y avait une organisation sociale quelconque, c'est-à-dire du pain et de la vengeance. L'irruption spontanée et brutale de ces hommes fut horrible; les atrocités commises par

eux n'ont pas de nom. Mais c'est à tort que les déclamations de l'école moderne, souvent de mauvaise foi dans ses dénigrements systématiques, ont présenté ce soulèvement désordonné comme une réaction raisonnée du peuple contre la féodalité. Non, il n'y eut pas là l'expression ou plutôt l'application d'une idée préconçue : ce ne fut qu'un débordement fortuit particulier aux campagnes, qu'un accident local provoqué par les victoires anglaises, par la captivité du roi et les séditions de faux patriotes, enfin par le passage incessant des bandes de pillards ; mais non par la féodalité, régime essentiellement protecteur et très-logiquement approprié à l'époque et au milieu, aux mœurs et aux besoins dans lesquels il s'était fondu.

D'ailleurs faut-il noter que les Jacques furent singulièrement poussés et soutenus par les aventuriers de tous les partis, par les traînards de toutes les guerres, par ces mille routiers qui cherchaient leur plaisir et leur gagne-pain dans le pillage, et furent un des éléments les plus militants de la Jacquerie.

Dans cet âge de fer, tout se tranchait par le fer. Aussi la Jacquerie, qui ne s'était traduite que par la violence, fut-elle bientôt réprimée et anéantie par la violence. Les représailles furent cruelles alors que les hommes nobles, revenus de leur première stupeur panique, purent réunir les débris de leurs phalanges décimées. Et il faut encore signaler ici une erreur — peut-être involontaire — des historiens à la mode du jour. On dit que la chevalerie française, épouvantée et avilie, n'osa entrer en ligne toute seule contre les paysans révoltés, et qu'elle appela à son secours la noblesse étrangère. Cette version ne se soutient pas. Sans doute la noblesse qui avait fui à Poitiers était déconsidérée, mais c'est elle néanmoins qui conquit peu après la Guyenne et suivit en ses marches glorieuses le connétable du Guesclin. Le reproche de lâcheté ne lui est donc pas applicable. Quant à la génération suivante, elle était trop jeune encore pour combattre. Le continuateur de Nangis lui fait bien un crime de ses mœurs efféminées et de son habitude, entr'autres « de porter des habits trop courts, » reproche qui, par parenthèse, pourrait être utilement reproduit en 1867 ; mais ces hommes qui ne

vivaient que trop pour la gloire, n'avaient pas l'habitude de montrer leur dos, même mal affublé, à leurs adversaires. Non, la vérité est que la noblesse s'organisa pour la résistance, ce que n'avaient pas fait les Jacques pour l'attaque ; et que la chevalerie étrangère eut connaissance de ses armements. Or il n'était pas alors un chevalier en Europe qui ne guettât l'occasion de faire ses preuves. On se battait pour se battre, quel que fût le champ-clos, et voilà pourquoi chaque mêlée voyait toujours tomber côte à côte des guerriers de tout pays, de même qu'en temps de paix les chevaliers de nations diverses allaient porter leurs défis et rompre leur lance à trois cents lieues de distance, le tout « pour gloire acquerre, » ce qui était l'essence même de la chevalerie, issue du boute-selle cosmopolite des Croisades.

Ainsi donc ne faut-il pas s'étonner de voir spontanément accourir certains chevaliers aventureux de Flandres, de Brabant, de Hainaut et de Bohême, aux cris d'alarme et de ralliement de la noblesse française. Au temps présent, on retrouve quelques champions de la démagogie transportant leur mousquet de Rome à Messine, de Varsovie à Puebla, d'Ancone en Crète ; et je ne sache pas cependant qu'ils y soient appelés. Tout au moins les historiographes de ces aventuriers n'incriminent-ils pas ceux qui les accueillent.

Mais cette digression est déjà trop longue : revenons à la Jacquerie et rentrons vite en Anjou.

La guerre des Paysans y fit de très-grands ravages, mais cette dénomination est plus impropre ici que n'importe où ; car dans nos provinces, théâtre des plus sanglantes guerres, les excès de 1358 furent causés beaucoup plutôt par les routiers que par les indigènes. En effet, après la désastreuse journée de Maupertuis, une notable partie de l'armée se débanda et se répandit en désordre sur les terres voisines. Qu'étaient ces gens-là ? Non-seulement des soudards de toutes provinces, habitués aux estocades et aux pillages et incapables de concevoir un autre genre de vie, mais encore des étrangers de toutes nations que depuis le commencement de la guerre de Cent ans nos rois entretenaient à leur solde, et qui — au lendemain de ce licenciement violent — ne

pouvaient ni se rapatrier ni subsister. Ce funeste torrent creusa en tous sens le sol du royaume jusqu'au jour où du Guesclin eut la main assez forte pour lui tracer un lit vers l'Espagne, et entraîna ces hordes dévastatrices dans les domaines de dom Pèdre. Après 1356, époque de la prise de Jean II, les compagnies d'aventuriers se divisèrent, pour ainsi dire, en deux catégories : les plus nombreuses, qui ne pouvaient se ravitailler longtemps dans la même contrée, allaient de province en province, se rencontrant et s'agrégeant par masses. Elles devinrent à la longue de véritables corps d'armée, s'emparèrent de places fortes, occupèrent des villes, et virent se placer à leur tête de vrais hommes de guerre, capitaines dépaysés, énergies sans emploi, déclassés de tous les troubles, comme, par exemple, Arnaud de Cervolle, dit l'Archiprêtre, général vaincu de Poitiers, qui se fit comme bandit une assez nombreuse « bataille, » ainsi qu'on disait alors, pour aller rançonner Innocent VI dans Avignon.

Les autres bandes, débris épars, traînards insoumis, se fixèrent dans tel ou tel coin de province, et s'y firent brigands, faux-monnoyeurs ou mendiants. Les habitants de la campagne, trop faibles pour leur résister, restaient victimes résignés de leurs exactions. Les voyageurs, les commerçants leur payaient tribut, tantôt de la bourse, tantôt de la vie, le plus souvent des deux ensemble; et les châteaux du pays, donjons avidement convoités, n'étaient pas toujours à l'abri de leurs coups de main. A cette triste époque, on était obligé, dans chaque paroisse, d'avoir en haut du clocher une sentinelle qui sonnait le tocsin à l'approche des malandrins; et tout aussitôt chacun se mettait à l'abri où il pouvait, avec ce qu'il possédait de plus précieux, les uns dans les cavernes et les bois, les autres dans la maison de Dieu que les ribauds n'osaient presque jamais envahir; car il est de l'essence des choses divines de toujours dominer par quelqu'endroit l'horreur des tempêtes humaines. La noblesse territoriale, décimée et bloquée, n'avait pas de secours à offrir; à Paris, l'émeute gravissait les marches du Louvre, et le jeune duc de Normandie, régent du royaume, était coiffé à la fenêtre de son palais du chapeau de l'émeutier Marcel, affront ignoble que quatre siècles plus tard devait subir

le plus vertueux de ses descendants. C'est alors que les Paysans, poussés à bout, mêlèrent leurs désordres à ceux des Compagnies.

Or, le haut Anjou, placé en quelque sorte aux portes de Poitiers, eut à supporter toutes les horreurs de ses excès divers. A trois lieues au plus de Saumur, sur le chemin de Loudun, ville extrême du Poitou, se trouvaient deux fiefs nobles placés sur les confins de la plaine et de la forêt que nous avons traversée avec Pâquerette et qui s'étendait à l'infini dans la direction de Fontevrault et de la Touraine. C'étaient le château de Brézé et le manoir de la Bouchardière : l'un, puissante forteresse aux mains d'un puissant baron; l'autre, simple châtelainie de la même mouvance, qui ne contenait derrière ses douves sèches qu'une faible garnison commandée par un chevalier déjà vieux, ancien blessé de Crécy. Les Jacques se ruèrent plus d'une fois sur Brézé; mais leurs échelles chargées d'assiégeants se renversaient au choc des piques épaisses, et les créneaux bien garnis leur vomissaient les flèches, les pierres et l'eau bouillante à laisser sous les herses des jonchées de morts. Ils y renoncèrent donc. Mais le castel de la Bouchardière, assailli à l'improviste, céda au premier choc. Après l'avoir mis à sac, les révoltés l'incendièrent, mais non sans avoir au préalable attaché ses malheureux habitants aux anneaux des murs et accroché le seigneur et sa femme, souillés et lacérés, aux fourches patibulaires. Qu'avait fait ce seigneur-là ? Aucun de ses bourreaux n'eut pu sans doute le dire. Mais il fallait exterminer alors tous les nobles du royaume, et si celui-là n'était pas coupable, il était au moins suspect. Le raisonnement et le mot ont fait école.

Après s'être assouvie sur les êtres vivants, la fureur des insurgés s'acharna sur les choses. On démolit le château pierre à pierre, et il ne resta plus de la Bouchardière que des débris effondrés, qu'un amas de ruines. Puis le silence se fit autour de ce cadavre déchiré que le lierre et la ronce enveloppèrent pieusement de leur linceul vert; et l'orfraie ténébreuse pouvait à peine songer aux hommes en promenant son grand œil rond sur ces écroulements. Les Jacques étaient plus loin, et les bruits humains les avaient suivis.

Tant que se continua la guerre des paysans, il en fut ainsi de la Bouchardière. Mais peu à peu, à mesure que les lierres s'y faisaient arbres, que les ronces s'y faisaient rideau, que de grands abris sombres revêtaient les parois, la vie parut y revenir, non cette vie joyeuse et animée des anciens jours, mais une vie nocturne, mystérieuse, insaisissable, presque fantastique. Des hommes inconnus, aventuriers refoulés par les massacres, paraissaient çà et là dans la contrée, volant dans les fermes, mendiant dans les couvents, insultant et braconnant un peu partout. Puis le soir on les voyait s'enfoncer dans la forêt, du côté des ruines. Comme leurs déprédations étaient au demeurant assez peu graves, on n'y prit pas trop garde tout d'abord : à cette époque des brigands discrets étaient réputés bons voisins. Mais plus tard quelques coups d'éclat ayant jeté la terreur dans le pays, les habitants de deux ou trois paroisses se réunirent en armes et investirent le castel écroulé, séjour supposé des malfaiteurs. Or quelle ne fut pas leur surprise : les tronçons de tours et de murailles encore debout étaient percées à jour, incapables de dissimuler même un chevreuil ; les amoncellements de matériaux gisaient silencieux, couverts d'un tapis de mousse vierge de pas humains, pas une branche dérangée dans l'énorme fouillis de vignes folles, de lierre et de clématites qui obstruaient les passages · c'était bien pour tous les yeux une solitude inhabitée. Les paysans se retirèrent stupéfaits, convaincus que le refuge des bandits devait être plus haut, vers le pays inexploré des halliers.

Vers ce temps-là même les pillages cessèrent, et le pays se reprit à jouir d'un calme relatif. Mais alors quelques pâtres attardés purent entendre, au milieu des ruines du château, d'étranges bruits souterrains dont le vague et incompréhensible bourdonnement les remplit d'épouvante. A dater de ce jour, la Bouchardière passa pour un lieu hanté par des esprits de ténèbres, et les abords en furent soigneusement évités. La plus invincible des garnisons garda dès lors ce débris féodal : la superstition. Précisément, à cette époque de pénurie universelle, où le dauphin avait tenté de recourir, par nécessité, au triste expédient de la refonte et de l'altération des monnaies, une grande quantité de

faux-monnoyeurs s'était répandue dans les provinces, réussissant — grâce aux besoins et à l'ignorance — à faire accepter le produit de leurs grossières imitations. Pouvait-on trouver meilleur atelier que les caves de la Rouchardière pour opérer en paix cette œuvre de ténèbres? Ceci dura jusqu'en 1366 à peu près, moment où les ruines angevines changèrent encore de destination. Mais l'histoire de ces souterrains féconds en crimes serait interminable. Arrivons donc sur le champ à l'année 1372 dont nous parlions au début. La guerre était encore à cette heure aux portes de l'Anjou ; mais si de grands malheurs en résultaient encore pour le peuple, c'était du moins cette fois une guerre de revanches et de succès. En seize ans de sagesse, le dauphin, devenu Charles V, avait changé la fortune de face. Pris d'abord pour un niais, tant pour ses folles escapades avec le Navarrois que pour son apparente inertie au milieu des factions, il avait — pour le temps nécessaire — voilé sous ce masque d'emprunt ses immenses qualités de souverain et de politique. Monarque sans titres, général sans troupes; raillé par les princes étrangers, conspué par les représentants de son pays; voué par ceux-ci à l'insulte et au dénuement, il supporta tout, parut se résigner à tout avec un impassible stoïcisme; et tout seul, sans violence, sans soubresaut, il reconquit Paris, anéantit la sédition, s'attira l'affection et la confiance du peuple; détacha la noblesse de Guyenne du parti anglais, refit une armée, releva les places fortes, dota de lois utiles le pays régénéré; et quand l'éternel ennemi d'outre-mer reparut (en 1370) avec Robert Kanolle, il fit appliquer à du Geselin l'habile système de guerre qu'il avait conçu et qu'élargit plus tard l'incomparable génie de Napoléon Ier : attaquer les corps d'armée successivement et isolément, et les surprendre avec une rapidité qui empêchât toute jonction. Et pour arrêter l'envoi de tout renfort, il s'était assuré l'alliance de l'Écosse, véritable épée de Damoclès suspendue sur la tête de l'Angleterre. Assez profond pour avoir tout compris et tout prévu, il avait été assez habile, assez patient pour tout préparer. Quand l'heure sonna, il avait un royaume apaisé, un peuple, une armée; et il sut enfin choisir et prendre, en dépit des préjugés du temps,

le général qu'il lui fallait, en écartant tous les princes et les grands seigneurs de son hôtel Saint-Pol pour mettre l'épée de connétable aux mains d'un pauvre gentilhomme breton que son génie avait apprécié.

En deux années de campagne, l'armée partie de Caen faisait étape à la Rochelle, et il ne restait plus dans toute cette large zone que la petite ville de Thouars qui résistât encore, défendue par un parti de Poitevins restés fidèles à l'Angleterre. Cette place capitula au bout de peu de mois. C'est là qu'on vit, pour la première fois peut-être, l'artillerie jouer un rôle bien authentique et incontesté.

Mais cette guerre toute glorieuse qu'elle fût, était encore la guerre. Les blessés, les fuyards, les transfuges, formaient encore dans nos provinces un terrible contingent de brigands et de ravageurs qui se renforça, au cours de cette même année, des débris de la secte étrange et immorale de ces vagabonds cyniques que l'on nommait les *Turlupins*.

Les souterrains de la Bouchardière, connus, par tradition, de quelques vieux initiés, se repeuplèrent sur ces entrefaites, et la bande hardie qui vint l'occuper sous les ordres d'un jeune cranequinier Limousin appelé Jehan Coureux, surpassa tous les exploits des bandes précédentes. Depuis plus de six mois le nouveau capitaine et ses quarante acolytes tenaient la campagne presqu'ouvertement, s'essayant aux aventures les plus hardies. Ils avaient même osé risquer des coups de main sur quelques châteaux du pays, sur celui de Brézé entre autres. Mis en déroute, ils avaient été vivement poursuivis quelques jours ; mais il avait été impossible de les rejoindre, et l'on s'était contenté de pendre deux ou trois vauriens de la contrée qui passaient pour leurs espions. Mais au fond on n'en était pas plus avancé, car on ne savait pas encore d'une manière certaine le chemin de leur repaire.

M. Victor Hugo, dans son beau roman de Notre-Dame de Paris a dit : « Au moyen âge, quand un édifice était complet, il y en avait presqu'autant dans la terre que dehors... Ces puissantes bâtisses n'avaient pas simplement des fondations, mais pour ainsi

dire des racines qui s'allaient ramifiant dans le sol en chambres, en galeries, en escaliers, comme la construction d'en haut. Ainsi avaient-elles de la terre à mi-corps. Les caves d'un édifice étaient un autre édifice où l'on descendait au lieu de monter, et qui appliquait ses étages souterrains sous le monceau d'étages extérieurs du monument, comme ces forêts et ces montagnes qui se renversent dans l'eau miroitante d'un lac au-dessous des forêts et des montagnes du bord. » Voilà ce que j'avais à dire : pouvais-je être mieux inspiré que de le dire ainsi ? Or c'était ainsi dans chaque maison noble. A partir du sol, et en-dessous — comme dans les navires au-dessous de la ligne de flottaison — se trouvait toute une enfilade de caves, cachots, galeries, magasins et réduits superposés ; et ce château souterrain possédait d'habitude quelque voie impénétrable qui conduisait au dehors par de longs détours, route destinée aux sorties ou aux ravitaillements, aux embuscades ou aux retraites. C'est ainsi que les bandits de la Bouchardière possédaient un véritable château-fort, éclairé par des meurtrières et des lézardes rendues invisibles et surtout inaccessibles par l'écrasement du castel tout entier. On accédait à cette vaste demeure par quatre issues différentes, dont le diable seul eût démêlé l'entrée, et toutes quatre protégées par des défenses formidables. Les deux premières, dissimulées dans l'épaisseur des végétations rampantes, étaient masquées encore par de larges pierres moussues soudées intérieurement à des crampons de fer. Elles ne pouvaient s'ébranler du dehors, et personne d'ailleurs, en les examinant, n'eût pu croire à leur mobilité. S'entrebâillant comme une trappe au signal convenu d'un arrivant, elles donnaient accès sur un petit escalier en pente douce qu'il était facile de combler, en cas de trahison, par la chute d'énormes rocs à demi-détachés qui surplombaient. Chaque galerie pouvait ainsi être isolée et obstruée en peu de minutes. La troisième entrée était plus à l'écart, au carrefour des anciennes avenues marqué seulement alors par une petite croix commémorative, fort en odeur de sainteté dans la contrée. Cette croix avait pour bases trois pierres juxtaposées et reposait sur celle du milieu. Les deux autres servaient, en apparence, de prie-Dieu

aux fidèles, et, en réalité, de porte d'entrée aux bandits. Aucun homme d'armes, de Brézé ni d'ailleurs, n'eut osé les sonder de sa pique, et les ténébreux seigneurs de la Bouchardière avaient à juste titre pleine confiance en elles. Là aussi, quand le seuil était franchi, l'on suivait une route inclinée qu'un écroulement immédiat pouvait à tout jamais faire disparaître. La quatrième et dernière entrée des souterrains était l'orifice d'une cave abandonnée, située à plus d'une demi-lieue de là, dans un fourré d'ajonc. C'est par cette voie que pénétraient chevaux, charriots et grosses provisions. Extrêmement difficile à découvrir, cette entrée, toujours ouverte, n'était gardée que par une sentinelle. En cas d'invasion par un petit nombre d'hommes, ordre était de laisser passer en donnant le signal des cloches, et nul audacieux agresseur ne ressortait vivant des galeries. Si au contraire l'orifice du souterrain eût été envahi par une grosse troupe, tout était combiné pour opérer deux éboulements subits, l'un devant, l'autre derrière l'armée d'attaque, et deux terribles portes de fer eussent encore fait plus infranchissable ce tombeau vivant.

Ainsi gardés, les honnêtes détrousseurs étaient donc bien chez eux, libres et tranquilles; et ceux qui avaient été chargés de leur courir sus avaient toujours instinctivement pressenti que, s'ils découvraient le repaire, ils n'y pénétreraient pas sans mourir.

Mais, s'ils possédaient l'abondance et la sécurité dans leur caverne seigneuriale, ils n'en étaient, au moment de ce récit, ni plus calmes ni plus heureux. Six mois de réussite et d'impunité les avaient gâtés; ils brûlaient maintenant de se maintenir ou même de s'élever encore plus haut dans le domaine des grandes aventures. Le brigand est comme l'ambitieux, comme l'amoureux, comme tout ce qui aspire à un idéal quelconque, il ne jouit pas de ce qu'il a, il ne songe qu'à ce qu'il n'a pas. Les seigneurs de la Bouchardière, repus de brigandages vulgaires, soupiraient chaque jour après le pillage des manoirs et des monastères; il leur semblait mesquin désormais de continuer à barrer la route avec une corde armée de sonnettes dans laquelle s'empêtrait ça et là quelque bourgeois effaré, lequel, déjà mort à moitié, n'offrait ni un danger viril ni une rançon suffisante aux

guetteurs que cette maigre proie payait mal de leur noble sommeil interrompu. Aussi éprouvaient-ils une irritation sans cesse croissante contre leur chef Coureux qui les prémunissait prudemment contre leurs tentatives hasardeuses. En vain l'avaient-ils entraîné presque de force à Brézé : honteusement battus, c'est à lui qu'ils en gardaient rancune. Et voilà que ce matin encore ils s'étaient portés sur Fontevrault, avec les meilleures chances d'opérer un fructueux coup de main : Jehan les avait condamnés encore cette fois à revenir besaces vides. Leur ambition déçue se tournait en fureur; leur mécontentement prenait toutes les allures d'une révolte. Qu'était-ce donc que ce Coureux, après tout? Un vaincu anglais, plus jeune qu'eux, un détrousseur de vieux Lombards, plus friand de galanteries que de batailles, ne montrant plus s'il avait sous son manteau une épée ou une quenouille... De là à l'insurrection il n'y avait qu'un pas, et ils en étaient là pendant que le beau capitaine trottinait vers la Bouchardière en société de Pâquerette.

Celui-ci, plus fin et plus prévoyant qu'eux, devinait parfaitement et depuis longs jours leurs désirs comme leur colère. Il se sentait détrôné. Mais, comprenant à merveille la force et les moyens d'action de sa troupe, il n'entendait pas les sacrifier inutilement avec lui dans des luttes disproportionnées; et comme d'autre part il ne se souciait pas de périr par la main de ces brutes dans quelque coin d'oubliette, son projet de départ était fermement arrêté lorsqu'il cria le mot de passe au pied de la croix dont la base se souleva respectueusement pour lui livrer passage.

Chevalier DE GLOUVET.

(La suite au prochain numéro.)

JOSEPH GRANGEARD

Discours prononcé dans l'église d'Epiré, le jeudi 17 octobre 1867,
par **M. l'abbé GARDAIS**, *curé des Rosiers* (1).

Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum.
Je résolus donc de prendre la vertu pour la compagne de ma vie. SAG, VIII. 9.

MESSIEURS,

Il m'a semblé que cette parole de la Sagesse résumait assez exactement la vie chrétienne du cher défunt dont je viens vous entretenir, et qu'en même temps elle vous indiquait de suite le but pratique que je dois me proposer en montant dans cette chaire. Vous le pensez bien, lorsqu'on m'écrivait dimanche dernier, on ne demandait point une oraison funèbre proprement dite, mais seulement une expression familière, intime, vivante, de nos regrets si profonds, et de notre admiration si légitime. Du reste, nous ne sommes point en présence de hauts faits, d'actions d'éclat, d'une renommée bruyante, selon le monde et ainsi qu'il les entend et les aime! Cependant, disons-le, parce que c'est vrai, et parce que ma tâche n'en est pas plus facile, j'ai à parler devant vous d'un homme qui fut un chrétien éminent, et qui présente un intérêt particulier, celui d'une vie passée au milieu de tout le monde, mêlée au mouvement du commerce et

(1) Notre livraison de novembre était sous presse, lorsque nous avons reçu cet éloge funèbre. Il n'entre pas, on le sait, dans notre programme, de publier des travaux de cette nature, composés pour le sanctuaire, et qui se rattachent à l'exercice d'un ministère sacré. Mais le discours de M. l'abbé Gardais n'est pas un simple hommage rendu à la mémoire d'une pieuse existence, prématurément brisée. Il contient d'intéressants détails biographiques sur un homme d'un rare dévouement et de notre cité; les effusions de l'amitié la plus délicate s'y mêlent aux graves enseignements de la parole sacerdotale, et nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur donner une telle œuvre, en supplément et par exception. (*Note de l'éditeur*).

des affaires, et s'achevant pourtant sur les sommets les plus élevés de la vertu. Il s'agit d'un rare chrétien, tel que son temps paraît le préférer, dans la vocation commune, et tel aussi que la religion peut l'offrir, avec un juste orgueil, comme un modèle d'une singulière beauté; parce que tout à la fois il est resté sans tache, et à la portée du plus grand nombre.

Ah! s'il suffisait d'être plein de son sujet, s'il suffisait toujours de l'abondance du cœur, je ne m'inquiéterais point en ce moment. Mais, bien que depuis quinze ans j'aie connu et approché de très-près cet ami commun, bien que j'aie possédé sa confiance et sa tendresse à un degré qui me ravissait, je comprends trop, je sens trop en quelle estime vous l'avez tous pour ne pas craindre de rester au-dessous de vos exigences, et pour ne pas vous avouer qu'il ne faudra vous en prendre qu'à mon impuissance.

Pour sa vie extérieure, elle est bien facile à saisir et à tracer. Né à Beaufort, en 1817, M. Joseph Grangeard passa les années de l'enfance au foyer domestique, et de bonne heure fut occupé aux travaux de la famille; puis, en pleine jeunesse, il vint à Angers, dans cette importante maison de commerce, qu'il a habitée jusqu'à la fin, et dont il fut successivement l'employé, le patron, et enfin le propriétaire. Si on voulait faire les parts qu'il reçut à sa naissance et dans son éducation première, il faudrait remarquer et dire qu'il tînt surtout de son père la bonté et la douceur, et de sa mère l'énergie du caractère, la puissance de la volonté; que l'un et l'autre lui donnèrent une grande droiture et une foi ardente et spontanée. Ce patrimoine sacré, Joseph Grangeard le garda toujours, sans jamais le laisser entamer, sans jamais avoir besoin, à aucune époque de sa vie, de remonter à sa source, de retourner à son berceau pour reprendre ses croyances ou refaire sa vertu. L'unité, qui est la condition des vraies beautés, embrasse donc sa vie entière, et empêche d'y marquer la moindre dissonance, la plus légère éclipse; en sorte que, bien avant la maturité, placé dans toute l'activité du négoce, il a vécu là trente ans, constamment fidèle à son Dieu, à sa famille, à lui-même, et cela, simplement, sans bruit, sans ambition, travaillant avec intrépidité pour accomplir un devoir, plutôt que pour conquérir la

richesse, arrivant cependant à une fortune assez considérable, si on examine son point de départ, mais très-ordinaire quand on pense aux années qu'il mit à la réaliser. Et en même temps que Dieu le bénissait dans son labeur et lui donnait le surcroît, il obtenait aussi, de la même manière, l'estime universelle, lentement, sans s'en douter, et sans susciter autour de lui aucune jalousie, ni aucune hostilité.

Voilà le dehors, Messieurs, et vous le connaissiez comme moi. Mais c'est le dedans que je voudrais vous montrer; c'est son âme que je voudrais raconter, et je ne crois pas exagérer en commençant par vous affirmer que vous rencontrerez dans votre vie peu d'âmes aussi charmantes que celle-là, aussi respectables, aussi dignes d'être aimées.

Et pourquoi? parce que ce fut l'âme d'un vrai chrétien, taillé sur l'Evangile et parachevé sur Jésus-Christ, et parce qu'il fut un chrétien aimable, un ami fidèle; et c'est autour de ces deux idées que je vais essayer de grouper toutes mes pensées et tous mes sentiments, et, si je ne vous demande point une attention bienveillante, c'est que je suis sûr que vous me l'accordez à l'avance, à cause de lui.

I

Il faut absolument bien savoir, Messieurs, ce que l'on entend par un vrai chrétien. Et, pour le savoir, faut-il s'adresser au monde? Le monde prend aujourd'hui l'habitude de le placer tout au plus au niveau de l'honnête homme, lequel n'arrive qu'à ne pas faire le mal. Encore combien d'honnêtes gens, qui se bornent à ne pas commettre le crime atteint par la loi. Assurément, ce n'est pas là le bon chrétien. La probité, l'honnêteté, c'en est la condition première, la base indispensable, et tout chrétien qui n'est pas d'abord un parfait honnête homme est un grand malheur pour la religion. Mais cela ne suffit pas pour être le disciple de Jésus-Christ et mériter l'honneur de porter son nom. Que faut-il? Demandez-le au catéchisme, livre d'or, dont pas un mot ne devrait être oublié, et, dès sa première

page, il vous répondra que le vrai, le bon chrétien est celui qui croit tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigne, et fait tout ce qu'il a commandé. Et pour faire et croire ainsi, Messieurs, il faut lutter et combattre toute sa vie, du berceau à la tombe, il faut mettre un frein à son esprit, comme il en faut un à son cœur; il faut relever la nature déchue et la restaurer sur le divin exemplaire, en réprimant ses mauvais instincts, en foulant aux pieds ses passions; il faut placer son salut avant tout le reste, s'immoler impitoyablement à tous les devoirs de son état et de sa condition, et ainsi, avec le double concours de la grâce surnaturelle et de sa propre volonté, marcher résolûment sur les traces de Jésus-Christ, et grandir sans cesse, et, s'il est possible, jusqu'à la perfection du Père qui règne dans les cieux !

Voilà qui est clair et incontestable, et, maintenant revenant à notre cher défunt, voyons s'il fut ce chrétien, entendu de la sorte.

Quant à sa foi, Messieurs, elle était complète, sans mélange, et tout d'une pièce. Jamais le doute, ni une hésitation quelconque n'effleurèrent ses ardentes convictions. Il ne prenait pas de goût à les discuter; il les affirmait, et pourtant il réussissait fort bien à les faire partager, à faire tomber l'incertitude et l'irrésolution. L'abbé Ledieu rapporte que Bossuet fut un jour appelé au chevet d'un incrédule fameux. Quand ils furent seuls, l'impie se tournant vivement vers l'illustre évêque, lui dit : Monsieur, j'ai confiance en vous, et je vous prie de répondre franchement à ma question, et votre réponse, quelle qu'elle soit, sera ensevelie avec moi dans le tombeau. Eh! bien, la religion, qu'en pensez-vous, est-elle certaine? Bossuet, se redressant, répondit simplement : Je crois qu'elle est certaine et je n'en ai jamais douté. Ledieu ajoute que cette honnête parole fit son effet et que l'incrédule se convertit. Joseph Grangeard, vis-à-vis de ses égaux, eut été capable d'obtenir un pareil succès, tant il était solidement assis dans sa foi, tant il était inondé de lumière, tant sa grande honnêteté ajoutait aussi à l'autorité de sa foi.

Mais la foi, Messieurs, sous peine de mourir, ne va pas seule, pas plus qu'un bon arbre ne reste stérile, *fides, si non habeat*

opera, mortua est in semetipsa. Joseph Grangeard croyait fermement tout ce que l'Église ordonne de croire ; et, de plus, il faisait tout ce qu'elle commande de faire. Esprit sincère, il maintint sa vie en harmonie avec sa foi, le dehors avec le dedans. Le désaccord ici, très-fréquent aujourd'hui, est au fond une hypocrisie ou du moins une lâcheté et une inconséquence dont sa généreuse et loyale nature eut été incapable. Il fut un fidèle observateur de toutes les lois de l'Église, et que pourrais-je vous dire à ce sujet que vous ne sachiez déjà?

Il était matinal aussi lui. Souvent, avant l'aube, il était à la cathédrale, faisait ses prières, assistait à la messe qu'il entendait chaque jour de l'année; le soir, il récitait son chapelet et lisait une page ou deux de l'Évangile ou de l'Imitation; il se confessait et communiait à peu près tous les dimanches; il gardait le jeûne, l'abstinence, suivait les offices de sa paroisse, conformément au vœu de l'Église, et toute sa maison avait la même tenue chrétienne. Jamais l'ombre d'un blasphème, ou d'une parole blessante pour les mœurs ou la charité, ne souilla ses lèvres, et ses mains ne retinrent jamais non plus le bien d'autrui. Vraiment, lui aussi, placé en face de tous les commandements de Dieu et de l'Église, aurait pu répondre comme le jeune homme de l'Évangile : Mais j'ai observé toutes ces choses depuis mon enfance. Et je crois bien que, s'il m'entendait m'appesantir sur ces points, il me brusquerait un peu, en répétant une parole qui lui était familière : Grand mérite à faire ainsi, et que pensez-vous? C'est bien tout le moins qu'on puisse faire.

Effectivement, Messieurs, Joseph Grangeard faisait beaucoup plus, ce qui arrive presque toujours quand on en est là. Ces conditions premières de la vie chrétienne une fois posées, viennent ensuite, comme à merveille, la floraison et la fructification, *justus florebit... et bonos fructus affert.* Il appartint à toutes les œuvres et fut le principal soutien de plusieurs. Je dois me borner et aller vite : qu'il me suffise donc de signaler les deux plus importantes, qui tinrent une plus grande place dans sa vie, l'Adoration nocturne et la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Par la première, il s'unissait à Dieu dans la prière; par la seconde, au prochain, dans la charité; et, de la sorte, il accomplissait le

premier commandement qui est d'aimer Dieu, et le second commandement, qui est d'aimer le prochain, ce qui renferme toute la loi.

Le chrétien, Messieurs, doit être de son temps et l'aimer, malgré ses scandales et ses abaissements, parce que Dieu le veut et parce que le découragement et l'abstention ne rémédient à rien, et ne font souvent qu'accuser notre paresse et notre lâcheté. Après tout, quand on pense que notre siècle a vu naître la Propagation de la Foi et tant de florissantes missions, l'Adoration perpétuelle, la société de Saint-Vincent-de-Paul, les petites sœurs des pauvres et toutes ces innombrables congrégations, animées d'un souffle nouveau, vouées dans chaque diocèse à l'enseignement primaire, il faut convenir qu'il peut sans rougir regarder les siècles passés, et qu'on doit beaucoup espérer de lui encore pour ces trente ans qui lui restent à vivre. Est-ce qu'il n'y a pas dans la vie des nations, comme dans celle des individus, de ces réveils, de ces retours inespérés, qui réparent les plus grandes fautes et effacent les plus mauvais souvenirs? Sans aucun doute, l'Adoration nocturne est au premier rang de ces espérances et de ces consolations, parce qu'il est impossible de se proposer un but plus élevé, et parce qu'elle révèle, dans la foi des disciples actuels de Jésus-Christ, une délicatesse, une vivacité de dévouement peut-être inconnues jusqu'ici. Au moment de sauver le monde, ce royal maître demandait aux siens de veiller sans cesse avec lui, et voilà dix-huit siècles que son reproche n'était point écouté; et voilà qu'aujourd'hui des milliers de chrétiens, de tout âge, de toute condition, lui ont répondu; en sorte que Jésus-Christ ne veille plus seul, non, pas une seule heure du jour, ni de la nuit; et voilà l'Adoration perpétuelle et l'Adoration nocturne!

Joseph Grangeard était le membre le plus assidu et le plus dévoué de cette œuvre admirable. C'était lui qui, avant l'heure, recrutait les adorateurs, s'occupait de tout mettre en place, éclairait et fleurissait l'autel. Il était là, dans cette crypte de l'évêché, qui gardera longtemps son souvenir, comme un chambellan, un grand-maître des cérémonies, auprès du roi de l'Eucharistie; ou plutôt, disons qu'il remplissait d'abord les fonctions de Marthe,

et finissait par celles de Marie, en venant s'arrêter aux pieds de son maître; qu'il y priait et méditait de longues heures, et achevait ainsi en lui le parfait chrétien, que nous avons connu et que nous avons aimé.

Messieurs, l'ouvrier devient habile en se mettant en contact avec la matière; l'homme devient savant avec les livres, avec les hommes qui possèdent la science; de même, le chrétien devient un saint en s'unissant à la sainteté, c'est-à-dire en communiant, en visitant et en fréquentant Jésus-Christ présent parmi nous. C'est là, face à face avec lui, sous son regard et sous sa parole, en l'écoutant et en lui parlant, que Joseph Grangeard formait de plus en plus dans son âme la divine ressemblance; là qu'il devenait plus doux, plus humble, plus pénitent, plus fort, plus déterminé; parce que c'est dans la prière et dans l'union avec Dieu que les ombres de ce monde se dissipent, que les horizons de la vérité s'éclairent, que le devoir se montre sous son vrai jour, qu'on voit tout d'un coup ce qu'on ne voyait pas, qu'on comprend ce qu'on n'avait jamais compris. Aussi Joseph Grangeard sortait de là radieux, plein de zèle, tout parfumé par cette divine présence, et répandait aussi lui cette douce chaleur de Jésus-Christ, qui faisait dire, quand on l'avait rencontré et entretenu : Vraiment, comme avec lui le cœur est ardent !

La Société de Saint-Vincent-de-Paul a été, de nos jours, dans le monde laïque, le plus grand épanouissement de la charité fraternelle. Un des meilleurs chrétiens de la France catholique, Frédéric Ozanam, a jeté sur ses commencements le pur éclat de son nom et de sa gloire, et sa popularité n'a pas cessé de grandir dans l'Europe entière, jusqu'au jour, encore récent, où un décret malheureux l'a détruite dans sa généreuse et libérale constitution, et, en la détruisant, a porté un funeste coup aux pauvres, sans faire aucun bien à personne. A Angers, Joseph Grangeard en fut longtemps le membre le plus actif, le plus ferme soutien; et si, depuis, on a essayé à plusieurs reprises de la ressusciter, c'est à lui qu'on a dû songer tout d'abord.

Le but de cette Société, désormais fameuse, dont beaucoup d'entre vous, Messieurs, faisaient partie, était l'aumône. Or, pour faire efficacement l'aumône, il faut deux choses que tout le monde

ne possède pas. L'impie ne fait guère l'aumône, parce qu'il n'aime pas les pauvres, et il ne les aime pas, parce qu'ils lui rappellent trop la certitude d'une autre vie, où chacun sera mis à sa place, et parce qu'il sait bien qu'une des racines de la religion plonge dans les douleurs de cette vie et dans le zèle qu'elle apporte à les soulager. La philanthropie, souvent, en voulant remplacer partout le christianisme, n'aboutit souvent aussi qu'à un plagiat stérile, et son aumône officielle n'est plus qu'un impôt prélevé sur la propriété, et que le pauvre reçoit comme une dette. Le chrétien seul aime les pauvres, parce que d'abord il a le bonheur de les comprendre, et il ne faut point s'en étonner. Que cherche-t-il partout, sinon Jésus-Christ? Et, après l'Eucharistie, où le trouver plus sûrement que dans la pauvreté, au sein de laquelle il s'est anéanti et se cache encore, nous assure l'Evangile, voulant ainsi faire reposer sur lui-même le fondement de la fraternité des hommes? A cette intelligence du pauvre, le chrétien joint l'intelligence non moins nécessaire du riche. Il sait que la richesse n'est qu'un dépôt, que le riche n'est ici-bas que l'économe et le justicier de la Providence, qu'il doit donner, comme la fontaine donne ses eaux.

Personne, Messieurs, n'a possédé ces deux connaissances mieux que Joseph Grangeard, et n'y a mieux conformé sa conduite. Ses aumônes embrassaient tous les besoins et suffisaient à tout. Elles allaient à la maison de Dieu, dont il aimait singulièrement les pompes. Qui ne l'a pas vu dans ces circonstances payer de sa bourse, et aussi payer de sa personne, montant les échelles, attachant les guirlandes et ne trouvant jamais que ce fût trop beau? Elles allaient à la sainte Eglise, dont il était le fils soumis, et dont la cause chez lui absorbait toutes les autres causes. En fait de politique, il était surtout curieux de savoir les triomphes ou les périls de cette Eglise toujours menacée, jamais vaincue, pour se réjouir des uns et se désoler des autres. Elles allaient aux œuvres diocésaines, aux séminaires, à la Propagation de la Foi. Mais elles coulaient surtout de ses mains dans le sein des pauvres, sans intermittence, ainsi que d'une source intarissable. *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.*

Tout le monde le savait bien. Les dames de charité, les sœurs

quêteuses avisaient de loin sa porte et comptaient sur lui pour se remettre à flot et reprendre cœur. Aucune loterie ne le laissait dans l'oubli. Qui ne sait que ce sont toujours les mêmes qui donnent? Il était de ceux-là, et loin de s'en plaindre, il s'y attendait et se fût peut-être sérieusement offensé, s'il en eût été autrement.

Il donnait, et de plus portait lui-même son aumône, ce qui la double presque toujours. Il donnait, et de la bonne manière, avec affection. Son argent était glissé adroitement, abandonné sur un coin de la cheminée, et si la reconnaissance venait à éclater, il parlait d'autre chose, ou bien déjà il était disparu.

Les secours en nature lui plaisaient. Il gravissait les étages, chargé de pain, de vin, de légumes, de bois, de vêtements, et cela prestement, le matin, le soir, personne ne l'avait vu. Je me trompe, les Anges l'avaient aperçu, et ils écrivaient, écrivaient sans cesse. Une fois, c'était un meuble, quelque objet qui manquait; une autre fois, c'était une douceur à laquelle on ne s'attendait pas. Il savait rétablir l'ordre dans le pauvre ménage, donner des conseils, gronder même au besoin, et aussi ranimer une étincelle de joie dans les cœurs et sur les visages. Messieurs, nous nous en souvenons, et nous pourrions citer les noms, les numéros, les mansardes.

L'aumône spirituelle venait à la suite et en compagnie de l'aumône matérielle. Il récitait la prière, le chapelet avec les pauvres, conduisait le vieillard à la messe, *oculus cæco, et pes claudo*, préparait les confessions, allait droit au but, enlevait les objections, appelait les choses par leur nom, et, quand Jésus-Christ, suivant la voie ouverte par son précurseur, visitait de nouveau les infirmes et les malades, il dressait la table de communion, assistait le prêtre, et surabondait de joie.

Et c'est ainsi que notre cher défunt mettait sa foi en action, et qu'il accumulait sur sa tête toutes les bénédictions de la terre; ainsi qu'il grossissait son trésor dans le ciel, et gagnait sa place parmi les bienheureux de l'Evangile.

Messieurs, Jésus-Christ un jour a formulé ses béatitudes. Le monde a les siennes, toutes différentes. Le maître en a sept, et j'en trouve au moins quatre qui s'appliquent à son serviteur, et

je crois bien que Dieu, après avoir instruit et jugé sa cause, l'a, par conséquent, quatre fois béatifié. Voyez la première, *beati pauperes,* bienheureux les pauvres par l'esprit ! Il avait incontestablement l'esprit de pauvreté, qui consiste, d'après saint Paul, à posséder comme ne possédant pas. Il n'avait point collé son âme ni son cœur aux biens de ce monde ; il s'en dépouillait avec la plus grande facilité, et se promettait bien de finir par tout donner. La seconde, *beati mites,* bienheureux les doux, lui convenait également. Il était humble ; il n'eut aucune présidence, nulle part le premier rang ; il ne se mettait point en avant, mais plutôt en arrière ; il était le serviteur de tous, et on ne pouvait pas lui faire un plus grand plaisir que de lui fournir l'occasion d'obliger quelqu'un. Il avait donc la douceur, qui est le vêtement et la révélation de l'humilité, l'une n'allant guère sans l'autre, *mitis et humilis corde.* — *Beati pacifici,* bienheureux les pacifiques ; il peut être rangé encore parmi ceux-là. Il ne fit la guerre ni aux grands, auxquels il ne portait point envie et qu'il respectait selon leur mérite et dans une juste mesure de dignité et d'indépendance, ni aux petits, auprès desquels il fut toujours, par ses aumônes et sa charité, un véritable messager de la paix. Il n'eut jamais à se défendre, et on ne lui connut jamais aucun ennemi. Enfin, *beati mundo corde,* bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Arrêtons-nous à cette quatrième béatitude. Nous sommes au point le plus élevé de sa vertu, et nous touchons à la plus grande distinction de sa vie. Ame de prêtre dans une vie d'homme du monde, il en eut l'esprit, le zèle, les mœurs, les habitudes ; il en eut la virginité, toutes les grandeurs morales. Et la chasteté parfaite n'élève-t-elle pas sur les cîmes les plus hautes, jusque dans les rangs de ces privilégiés, qui, dans le ciel, nous dit saint Jean, forment le glorieux cortége de l'agneau immaculé ?

Vous savez, Messieurs, qu'il ne voulut jamais se marier. Eh ! bien, pouvons-nous pénétrer dans ses intentions les plus intimes et découvrir les causes de cette détermination, dont il ne revint pas, malgré toutes les sollicitations ? Assurément, et il est aussi facile de voir dans son âme que de voir clair au fond d'une eau limpide et pure. L'égoïsme évidemment n'eut ici aucune prise

sur lui, car s'il se refusa les joies de la famille, il en accepta les plus lourds fardeaux, en s'imposant une famille d'adoption, dont il eut tous les embarras et remplit tous les devoirs, au point de pouvoir servir de modèle à la paternité réelle. Il resta dans le célibat pour rester plus libre de se consacrer à la jeunesse.

Cet amour des jeunes gens, ce zèle qui le porta vers eux, c'est là en effet son cachet particulier, et ce qui perpétuera peut-être le plus son souvenir. Que pensait-il donc sur ce sujet d'un si grand intérêt pour la religion et pour la société, que voulait-il? Il croyait, Messieurs, que, parmi les œuvres de propagande et de préservation, il existe plus d'une lacune, du côté des hommes; que le besoin le plus urgent est pourtant d'aller à eux, mais directement comme ils le préfèrent. Il avait sous les yeux une œuvre, fondée par deux prêtres, qui s'adresse aux apprentis et aux jeunes ouvriers, et que Dieu a bénie, en lui donnant de plus en plus la prospérité, qu'elle s'efforce de mériter par de réels services Il pensait qu'au-dessus d'elle, et dans une autre classe de la société, il y avait place pour une œuvre, différente dans sa forme, mais identique quant au but. Est-ce que l'enseignement supérieur ne fournit pas chaque année un contingent nombreux de jeunes gens, qui envahissent le commerce ou se portent aux études du notariat et de la médecine? Et ne peut-on pas se demander quelle est l'action de la religion sur cette portion intéressante de la jeunesse, ce qu'elle fait en sa faveur? Joseph Grangeard comprenait les difficultés de l'entreprise, et, avant d'en être le zélateur dévoué et l'auxiliaire expérimenté, il voulait sa liberté entière, et, toute sa vie, au milieu du groupe dont il était toujours environné, il en avait par avance comme tracé un premier plan, et indiqué les premiers contours. Dieu, à la vérité, en l'appelant à lui par une mort prématurée, semble avoir voulu rendre ces généreuses idées plus difficiles à réaliser. Mais cependant, Messieurs, si dans l'avenir elles devaient un jour germer, et s'épanouir et porter parmi vous des fleurs et des fruits, permettez-moi, en ce moment, de les cueillir par anticipation, et de les déposer sur la tombe de celui que nous pouvons décorer du beau nom d'apôtre de la jeunesse.

Telle fut, au dedans et au dehors, cette vie chrétienne. Et il est impossible de ne pas remarquer avec quelle force elle confond ceux qui croient n'avoir jamais le temps de s'occuper de leur salut, qui reculent sans cesse jusqu'aux extrêmes limites, qui prennent l'Évangile à rebours, cherchant d'abord le surcroît, avant le royaume de Dieu! Mais nous ne pouvons pas nous attarder davantage, et Joseph Grangeard n'a pas été seulement un chrétien éminent et un chrétien de son temps, menant de front tous ses intérêts: il a été de plus un de ces chrétiens aimables, comme la religion en voudrait un plus grand nombre encore; et par cet autre côté de sa vie, il répond à une seconde objection que voici : Le monde s'imagine de bonne foi, ou veut faire croire que la religion et la piété sont inévitablement tristes, et surtout qu'elles tarissent et tuent l'affection. C'est le contraire, Messieurs, qui est vrai; ce sont la religion, la piété, la vertu, qui ouvrent au cœur de l'homme la source bénie des affections les plus généreuses et les plus nobles; et tout amour du cœur humain, d'où elles sont absentes, manque de racine et par conséquent de durée; et toute joie qui ne s'épanouit pas sur leur tige sacrée, sera toujours comme une fleur ouverte le matin, et le soir déjà fanée. Voilà la vérité, et la vie de Joseph Grangeard la met singulièrement en relief, parce qu'il fut bon, aimable, ami fidèle.

II.

L'amitié est un sentiment admirable, exquis. La Bible la compare à un trésor. Dieu étant le lieu des âmes, disent les philosophes, la bénit, parce qu'elle unit les âmes. Elle donne aux élus leur dernier nom, ou les appelle les amis de Dieu. Sur la terre, elle est un avant-goût du ciel, et si belle et bonne, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu la posséder. Il eut ses apôtres pour amis, *dicam vos amicos;* il en eut encore à Béthanie. Il faut noter, d'apres l'Évangile, que le Sauveur n'a pleuré que deux fois, non point sur le traître Judas, ni sur saint Pierre qui le renia, pas même sur sa mère au Calvaire, mais une première fois

sur l'ingrate Jérusalem, c'est-à-dire sur les âmes qui lui résistaient; et une seconde fois au tombeau d'un ami, *et lacrymatus est Jesus*. Saintes et précieuses larmes, qui permettaient et sanctifiaient celles que nous devions verser dans nos joies et dans nos amitiés!

Joseph Grangeard, Messieurs, cultiva l'amitié; il fut un véritable ami, et d'abord au milieu des siens.

On pourrait dire qu'il les aima jusqu'à l'excès, et, pour vous le montrer, je voudrais vous introduire dans cet intérieur de sa maison que j'ai bien connu. Chaque année, aux vacances, sa porte était assiégée par les familles qui lui amenaient leurs enfants; et elles avaient bien raison, car, avec ceux qui étaient admis, il était vraiment comme un père. C'était un dépôt que Dieu lui avait confié. Son foyer n'était que l'extension du foyer domestique. Il veillait à tous les soins qui occupent un père et une mère. Ils étaient en famille, les fils de la maison, et voyaient et connaissaient tout. Lui, il n'oubliait ni le corps ni l'âme, avertissait de l'approche des grandes solennités, allait à chacun et lui indiquait les heures où tel et tel prêtre étaient plus libres de recevoir. Eux, ils obéissaient par affection, l'aimaient, le fêtaient, l'embrassaient comme on fait à un père. Que de larmes furent versées quand Dieu lui en prit quelques-uns! D'abord, ce cher Auguste, le plus jeune de ses frères, victime d'un affreux accident, et qui fit une mort si héroïquement chrétienne; et le petit Auguste, son cousin; et ce Paul Sigogne, si beau, orgueil d'une mère, depuis toujours inconsolable, Paul Sigogne, qui rappelle Martigné et ses fêtes, et aussi ce cimetière, où il repose auprès de son frère, emporté à la fin de sa philosophie, tous deux couchés là, côte à côte, pour se lever ensemble un jour, et ne point se séparer dans le ciel, après avoir été si étroitement unis dans la vie et dans la mort! Pour les autres, il les gardait toujours; il les mariait, les associait, leur cédait la place, ainsi qu'un père fait à ses enfants. Sachant que le cœur des jeunes gens a besoin de se détendre dans de joyeux ébats, il était le premier à leur procurer le plaisir, à leur obtenir une permission de classe, à organiser ces courses sur tous les points du

diocèse, où régnait l'*angelica hilaritas;* nous les recevions dans nos paroisses avec bonheur, parce que leur gaieté, leur bonne tenue, leur assistance à tous les offices leur attiraient, en échange de leurs bons exemples, les sympathies universelles. C'était un frère au milieu de ses frères, un ami au milieu de ses amis; et lorsqu'on entrait dans leurs rangs, on eût dit qu'ils venaient d'achever ou qu'ils allaient entonner le *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, qu'il est bon et qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble !.. tant il était vrai qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, son cœur et son âme à lui !

Chers amis, vous viviez de sa vie et de son amitié ! Je ne veux point vous attendrir, mais plutôt relever vos courages et adoucir vos regrets ! Non, tout n'est pas fini par la mort ! Vous m'avez dit qu'il avait pris vos mains dans les siennes, pour les unir à jamais. Il n'est qu'absent, faites son intérim. Il reste votre associé, car nous croyons non-seulement à la communion générale des saints, mais à la communion plus particulière des parents et des amis. Renouez donc vos existences au fil tranché de la sienne, continuez-le ! Ah ! toujours sa maison gardera son glorieux renom et la trace de son passage, car, ainsi que le vase d'albâtre de Madeleine, celui de sa vie, en se brisant, a répandu le parfum qu'il contenait, et toute sa maison en est embaumée, *et tota domus impleta est ex odore unguenti;* et vous, en prenant partout sa place, sans prendre jamais celle qu'il avait dans nos cœurs et qui restera vide, vous en occuperez une, tout à côté, dans notre estime et dans nos affections !

Joseph Grangeard eut encore des amis nombreux en dehors des siens. Les uns dataient de son enfance, les autres de sa jeunesse; plusieurs lui vinrent plus tard, d'en haut, d'en bas, de tous les rangs. Une fois qu'on le connaissait, on voulait l'avoir pour ami; une fois qu'on avait pénétré dans sa maison, on voulait y revenir, tant il était bon, sûr, prêt à rendre tous les services. L'amitié, chez lui, n'était point un sentiment éphémère. Rien ne changeait son cœur, ni l'âge, ni l'éloignement. La fortune et le succès, qui mettent souvent chez les meilleurs le levain de

l'orgueil et y opèrent une transformation égoïste, le laissèrent tel qu'il était. C'est qu'aussi il avait un grand sens, un jugement droit, un noble cœur. Il suivait ses amis partout, dans la bonne et la mauvaise fortune; mariés, il les aimait dans leurs enfants, et plusieurs fois il accepta une part de leur paternité, en tenant ces enfants sur les fonts du baptême. Son plus grand délassement était de s'entourer de ses amis; il les invitait à la ville, il les invitait à la campagne. Qui donc n'a pas fait partie de ces catégories, aussi nombreuses que celles d'une cour? Et une fois qu'il vous avait en sa possession, il vous livrait tout ce qu'il avait, ne réservant pour lui que les embarras et les sollicitudes. Et quand on se hasardait à le remercier de tant de prévenances et de tant de bontés, il semblait toujours avoir sur les lèvres la réponse des élus au jugement dernier: Mais, Seigneur, quand est-ce que j'ai fait tout cela pour vous? Réunions charmantes, agapes chrétiennes, qui grandissaient à vue d'œil, d'année en année! Sa maison n'y suffisait plus; il avait le cœur plus grand qu'elle. Comme il aimait beaucoup les fleurs, il avait bâti pour elles une serre, vaste et superbe. Mais voilà qu'au lieu d'y mettre ses fleurs, il finit par y réunir ses amis et les enfants de ses amis, montrant bien évidemment qu'entre toutes ses fleurs, c'était encore celle de l'amitié qu'il préférait et qu'il voulait abriter et conserver avant tout.

C'était un ami, et un ami aussi des prêtres. Pourquoi ne le dirais-je pas? Tout le monde le savait bien, et, après l'évêché, je ne crois pas qu'il y eût à Angers une maison plus fréquentée par eux que la sienne. Quant à Epiré, on n'en avait jamais tant vus! Voulez-vous, Messieurs, savoir pourquoi? Parce qu'il en était aimé? Assurément, et à bon droit; mais il y a d'autres raisons. Il n'avait qu'un frère, et ce frère était prêtre, et en invitant ses confrères, c'était la famille de son frère qu'il invitait. Et puis, avons-nous bien une juste idée du prêtre catholique? Il doit vivre dans la prière et dans la retraite et dans l'étude, c'est vrai. Mais il faut aussi qu'il voie le monde. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était le sel et la lumière; il ne doit donc pas se préserver seul, et il doit éclairer. Or, sa présence et sa parole suf-

fisent souvent pour dissiper les plus funestes malentendus, les plus incroyables préjugés. Surtout, rien de meilleur pour un jeune homme que la rencontre d'un bon prêtre. Il ne l'oubliera jamais, pas plus que le Prodigue n'oublia la maison de son père. Il y reviendra un jour ou l'autre, pour se jeter à ses pieds et se relever dans ses bras, qui sont les bras du pardon et de la miséricorde divine. Joseph Grangeard savait tout cela. Et pour rendre encore sa maison plus sacerdotale, n'avait-il pas élevé une chapelle, à son image, humble comme lui à l'extérieur, belle et gracieuse au dedans comme son âme? Et ne craignez pas, Messieurs, que j'oublie d'attacher à ce pieux souvenir le nom du cher Constant Bonnin, l'inséparable, qu'on ne pourra plus voir sans penser à l'autre. Ensemble ils la bâtirent, ensemble ils l'ornèrent, avec quelle joie, et quelles bonnes journées, c'est impossible à dire!

Et ainsi donc était cette amitié, aimable et chrétienne, et telle que la veut la sainte Écriture, comme un remède pour l'âme et pour l'immortalité, *amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis*. Et en ce moment, Messieurs, si vous le voulez, nous allons, prêtres et laïques, nous adresser à M. le vicaire-général, qui préside cette cérémonie, et qui lui aussi est tant vénéré et aimé dans le diocèse, et le prier de vouloir bien offrir à Dieu l'auguste sacrifice en notre nom, pour payer notre dette sacrée à cette mémoire bénie.

Nous voilà maintenant en face de cette mort, si imprévue! Et je dois vous la raconter, parce qu'elle résume tout ce que je viens de vous dire, en le montrant à son dernier jour ce qu'il avait été toute sa vie, chrétien éminent et ami véritable.

Et d'abord le chrétien. Messieurs, il est manifeste que Joseph Grangeard ne s'attendait point à mourir si tôt. Il préparait activement sa retraite et sa liberté. Mais à la première apparition des symptômes graves, il reconnut la mort, et dans la mort la volonté de son Dieu. Aussitôt, sans se troubler, sans s'émouvoir un seul instant, il s'orienta vers le ciel et s'écria : Seigneur, me voici, car vous m'avez appelé. Il n'avait point attendu le dernier moment pour se préparer. Sa gerbe était assez abondante, pas un fleuron ne manquait à sa couronne : il était comme un fruit mûr de

l'automne qui n'attend plus que la main qui doit le cueillir. Monseigneur, qui l'aimait, vint lui donner la bénédiction apostolique et s'en alla tout désolé. L'alarme se répandit de toutes parts ; des prières commencèrent dans toutes les communautés ; la messe fut célébrée pour lui dans plusieurs sanctuaires consacrés à la Sainte-Vierge et à Saint-Joseph ; les médecins firent les derniers efforts. Mais Dieu ne voulut rien entendre. Pour lui, il ne demanda point à vivre, mais à faire uniquement la volonté divine ; il se résigna doucement, fut patient, édifiant, pria longtemps Jésus et Marie, invoqués tant de fois, reçut les derniers sacrements, et offrit son sacrifice, simplement, avec calme et sérénité, et sa fin ressembla au soir d'un beau jour !

Enfin l'ami ! Messieurs, cet axiome, *cor primum vivens, ultimum moriens,* se vérifia bien encore cette fois. Il est vrai qu'il était admirablement entouré. Il faut citer ces noms de Constant, de Lucien, d'Eugène, de Prosper, de Louis, de Victor, et je le fais à l'exemple de saint Bernard, qui estimait sans doute que les noms des amis étaient une partie de l'éloge de ses chers défunts. Victor surtout ne le quitta pas un instant, ni le jour, ni la nuit, et c'est de lui qu'il reçut les soins les plus tendres. Et son frère, le cher abbé Grangeard, auquel il faut pourtant restituer ces noms de frère et d'ami, que nous lui avons pris un peu souvent peut-être ; il était là aussi, souffrant, inquiet, au désespoir. Joseph ne savait comment le consoler ; il l'attirait à lui, et l'embrassait. Enfin il imagina de lui donner ce qui est le dernier mot de la tendresse et de l'amour, ici-bas et dans le ciel. Il lui dit tout à coup, en le priant de se mettre à genoux : Tiens, je vais te bénir ! et plaçant ses mains sur cette tête sacerdotale, avec la triple autorité que lui donnaient la mort, la sainteté et l'amour, il le bénit en effet. Son vieux père, qui pleurait déjà son fils comme Jacob pleurait le sien, sa mère, sa pauvre mère, tous deux se penchèrent également devant leur enfant qui leur montra l'image de Marie aux pieds de la croix, placée sous ses yeux. A leur suite vint le supérieur des capucins, qui s'inclina pour recevoir aussi ce dernier témoignage d'affection du bienfaiteur de sa maison d'Angers. Tous les amis accoururent et vou-

lurent passer sous ces mains, pleines de bonnes œuvres et pleines de bénédictions. Il leur fit de simples et touchants adieux, et quand, la poitrine complétement oppressée, sa parole expira, on vit remuer, quelque temps encore, ses lèvres accoutumées à la prière, qui cette fois s'acheva au tribunal de la bonté divine.

Vous savez, Messieurs, quel concert de regrets et de louanges s'éleva dans la ville entière au bruit de sa mort. C'était l'homme juste, le meilleur chrétien d'Angers ! quel malheur pour la paroisse ! quel perte pour les pauvres ! Son convoi, de sa demeure à la cathédrale, qui se remplit, et de la cathédrale à Epiré où il avait demandé son tombeau, ressemblait à une marche triomphale. Epiré ! c'était naguère la terre privilégiée, le lieu aimé du ciel, où, sous la houlette respectée d'un saint prêtre qui règne là sur les cœurs et dans la paix depuis quarante ans bientôt, tout paraissait prospère et heureux ; où tout un peuple entourait de reconnaissance deux habitations voisines, plus rapprochées encore par les bonnes œuvres; l'une plus récente, c'était la sienne, l'autre plus ancienne dans le pays et dans laquelle une noble existence se cache pour ne se révéler au monde que par des bienfaits ! Epiré, aujourd'hui traversé par de grands malheurs, et que ce dernier coup vient d'ensevelir dans un long deuil ! c'est donc là que nous l'avons conduit et que nous l'avons laissé ! Pour répondre à son désir et pour le recevoir, le nouveau cimetière avait été béni le matin même, et le pieux et regretté Joseph Grangeard, en l'inaugurant, fut pour lui, aux yeux de tous, comme une seconde bénédiction. Et c'est là qu'il a disparu, au milieu de nos prières et de nos larmes ; là qu'il repose dans le silence, loin de cette ville d'Angers qu'il avait tant édifiée, dans cette chère solitude qu'il aimait, dont il était le mouvement et la vie, sur ce coteau charmant qui incline à la Loire, et que tant de cœurs salueront longtemps en mémoire du chrétien éminent, qui fut leur meilleur ami !

Messieurs, que sa voix soit la dernière à se faire entendre, *defunctus adhuc loquitur :* ô vous tous, mes amis, je vous en conjure du fond de ma tombe, ou plutôt des hauteurs de l'éternité, retenez ces derniers accents, *ultima verba:* C'est que tous,

prêtres et laïques, nous ne sommes sur la terre que pour aimer Dieu et le prochain, et pour les servir l'un et l'autre. Aimez donc la sainte Eglise, qui a été fondée par Jésus-Christ, et aimez aussi la charité qui a été fondée également par lui! Soyez de vrais disciples de l'Evangile, forts et résolus, et soyez encore des disciples aimables. J'avais pris la vertu pour la compagne de ma vie, *proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum*, prenez-la à votre tour et restez-lui fidèles. Elle est le premier des biens devant Dieu et devant les hommes, et il faut par conséquent lui donner son choix et sa préférence. Il faut la garder avec soin, quand on la possède encore, et la reconquérir avec empressement, quand on l'a perdue. Il faut l'aimer d'un amour naturel et spontané, comme elle le mérite, et, s'il n'en est plus ainsi, il faut l'aimer encore par nécessité, car elle est l'unique nécessaire, le vêtement nuptial, sans lequel on n'entre pas. Il faut l'aimer dans sa plénitude, parce qu'elle ne peut pas être partagée, étant sans couture et comme la robe de Jésus-Christ. Il faut enfin l'aimer avec courage, car tout sur la terre est conjuré et armé contre elle; mais, si vous la sauvez, elle aussi un jour vous sauvera.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ANGERS.

Une *histoire* existe de l'*Université d'Angers*, complète au moins jusqu'au XIVe siècle, et puisée avec une conscience réelle et une critique intelligente dans des chartriers aujourd'hui à peu près détruits ou dispersés. C'est l'œuvre de Pierre Rangeard, dont le manuscrit, revu et corrigé par l'auteur, attend encore l'impression. Le mérite en reviendra pourtant à la *Revue d'Anjou*, si, comme on l'annonce—la nouvelle vaut qu'on se le dise—elle entreprend bientôt de se compléter par la publication de ce travail trop longtemps délaissé et qui honorera la vieille érudition angevine.

Les documents sur l'Université que possèdent les Archives départementales (Série D) sont de ceux qu'a consultés Rangeard, et les plus importants figureront sans doute à la suite du livre dans les Preuves, comme les y a réunis déjà le manuscrit de l'auteur. Une omission cependant nous a frappé, qui nous fournit l'occasion d'indiquer l'existence et l'organisation d'un des offices littéraires de nos grandes écoles, sans dépouiller par avance les enseignements, d'ordinaire si complets, de leurs historiens. Rangeard, en transcrivant les statuts intérieurs de l'Université, n'y a pas compris des statuts particuliers que leur date postérieure l'autorisait à réserver pour une époque qu'il n'eut pas le temps d'aborder; et Pocquet de Livonnière, qui a continué son travail, avec une science égale sans doute mais moins reposée, ne mentionne qu'une ou deux fois, en passant, la Bibliothèque de l'Université d'Angers.

Au témoignage de Mesnard, cité par Ménage dans les notes sur la vie de son aïeul Mathieu Ménage, la fondation première en serait due à Alain de la Rue, qui en 1376 quitta une régence

de l'Université d'Angers, pour aller s'asseoir dans la chaire épiscopale de Saint-Brieuc. Par testament il fit don de tous ses livres « à la jeunesse studieuse » qu'il avait autrefois enseignée. Pour obéir à ses intentions, Auger de Brie, procureur général de l'Université, reçut mandat d'organiser la bibliothèque dans une maison depuis longtemps réservée pour les besoins divers de l'enseignement. Elle y devint, dès les premiers jours de son installation, publique et libre aux docteurs et aux étudiants. — Les « statuts de la librairie commune » nous indiquent dans quelles conditions, en déterminant les devoirs et les obligations du « libraire général » ou gardien des livres (1).

Le garde-administrateur de la bibliothèque était délégué par l'élection du recteur et de toutes les facultés et toujours révocable à leur volonté. Il fournissait un cautionnement, en garantie de sa gestion, et prêtait serment en assemblée générale de faire bonne garde et de rendre compte à toute réquisition de son dépôt, d'obéir aux ordres de l'Université comme aux injonctions

---

(1) *Sequntur statuta librariam communem Universitatis studii Andegavensis et ipsius custodem concernentia, facta anno Domini millesimo quadringentesimo tricesimo primo* (1431).

Primo statuitur et ordinatur, quod ille qui ad custodiam et regimen hujusmodi librariæ a modo deputabitur, per rectorem et universitatem Andegavensis studii supereligetur, qui data priva sufficienti cautione burgensi præstitoque juramento infra scripto in congregatione Universitatis de ipsa libraria fideliter custodienda ac etiam de reddendo de libris, voluminibus et quaternis ejusdem fidele compotum et reliqua, quotiens opus fuerit, locabitur in certa portione inferioris aut alterius partis domus ejusdem librariæ sibi per rectorem et collegium dictæ universitatis assignanda et ibidem morabitur gratis, solvendo tantum quadraginta solidos turonenses pro tertia parte sex librarum turonensium redditus, qui debetur pro tota domo hujusmodi librariæ, quandiu ipse librarius dictum officium exercendo occupabit inferiorem partem dictæ domus, quæ est juxta vicum gallice *de la Chaussée St-Pierre*, donec et quo usque facta fuerit alia mansio pro eodem; quod quidem officium erit ad nutum et beneplacitum Universitatis revocabile. Juramentum vero prælibatum tenebitur ipse custos præstare sub his verbis :

De juramento a quolibet novo custode librariæ præstando.

Ego juro officium librarii generalis seu custodis librariæ communis Andegavensis a modo, quandiu eidem Universitati placebit, fideliter exercere ac ipsi Universitati obedire, rectori pariter et collegio doctorum et procuratorum pariter et reverentiam exhibere statutaque laudabilia tam antiqua quam nova dictæ Universitatis et librariæ hujusmodi diligenter observare nihilque per me vel alium directe vel

du recteur et du corps des docteurs, d'observer les règlements anciens et nouveaux, et de ne rien entreprendre à l'encontre sans l'autorisation supérieure.

Une fois ainsi installé, il recevait le logement gratuit dans la maison même de la Bibliothèque. Les collections occupaient au xve siècle l'étage supérieur d'un logis de la Chaussée Saint-Pierre, vis-à-vis la rue Godeline, aujourd'hui du Grand-Talon, et y furent maintenues même après la reconstruction du bâtiment des Grandes-Écoles, en 1477. Cet édifice, dont Bruneau de Tartifume nous donne un dessin, était ruineux déjà et condamné par la voirie municipale depuis longues années, en 1789. On est en train à cette heure même d'en déblayer de nouveau l'emplacement pour donner libre espace au futur théâtre. Le « garde-libraire, » logé au rez-de-chaussée, payait seulement pour toute redevance le tiers d'une rente de six livres due pour cette maison au seigneur du fief.

Tous les frais de gestion restaient d'ailleurs à sa charge, un

---

indirecte in contrarium facere aut ab eadem libraria alienare seu extrahere aut alienari seu extrahi vel deteriorari contra dicta statuta aut aliquid ipsorum malitiose permittere, nisi de licentia priva petita et obtenta a dominis rectore et collegio dictæ Universitatis. Sic me Deus adjuvet!

De generali regimine et custodia librariæ et librorum ejusdem per ipsius custodem gerendis.

Item quod ipse librarius generalis seu custos suis sumptibus geret et habebit custodiam et regimen hujusmodi domus atque librariæ communis ac omnium et singulorum voluminum, librorum, textuum, lecturarum, quaternorum, sisternorumve atque peciarum ejusdem librariæ, prout in inventorio super hoc pro eodem librario et universitate prædicta in duplo jam facto vel in posterum fiendo continuabuntur.

De privilegiis, quibus gaudebit custos librariæ.

Item et pendente tempore, quo idem librarius generalis seu custos hujusmodi librariæ exercebit officium, gaudebit pacifice et plenarie, sicut et cæteri dictæ universitatis officiarii gaudere consueverunt et utuntur, omnibus privilegiis, franchisiis et libertatibus eidem universitati et suppositis ipsius concessis et concedendis.

Quibus personis aperietur libraria et quibus non, et de visitatione et clausura ipsius quotidie per custodem fienda.

Item quod ipse librarius generalis seu custos rectori singulisque doctoribus, licentiatis, baccalariis scholaribus et suppositis ejusdem universitatis et nulli alii sibi incognito, sine licentia collegii vel medio et presentia alicujus nobilis dictæ Universitatis suppositi, in hujusmodi libraria intrare petentibus seu ab eadem exire cu-

inventaire en double répondant à ses risques et périls de la conservation des livres latins ou grecs, des textes sacrés, des recueils ou leçons de droit, des divers manuscrits petits ou gros qui lui étaient confiés. En revanche, et cette faveur seule donnait assez de prix à la fonction, il jouissait, tant qu'il était en charge, de tous les priviléges, franchises et libertés attachés au titre envié d'officier ou de suppôt d'une Université.

La bibliothèque s'ouvrait de droit aux docteurs, aux licenciés, aux bacheliers, aux écoliers, aux suppôts des facultés. Les étrangers y obtenaient leur entrée facile, pouvu seulement qu'ils fussent présentés par quelque gradué ou autorisés par le collége; et l'admission une fois justifiée, l'étude restait pour tous libre et sans réserve ni gêne tout le temps déterminé par le règlement. Chaque soir, le garde était tenu de passer la revue du local, de replacer avec soin les livres dans leurs pupîtres clos et de fermer les portes et les fenêtres, sauf en été où l'on laissait la salle se rafraîchir et s'aérer.

Défense absolue était faite d'ouvrir la salle la nuit, du coucher au lever du soleil, ni pendant l'heure des leçons ordinaires du matin ou de quelque leçon extraordinaire de docteur, sauf au

---

pientibus ostium per se vel alium aperire et confestim iterum claudere ipsosque et eorum singulos supra dictos in eadem studere, per tempus duntaxat ad hoc concessum et infra declarandum, sine impedimento seu dissimulatione permittere tenebitur, nec non eamdem librariam quolibet sero visitare et ostia ac fenestras omnes singulosque ipsius librariæ libros seu volumina aperta sollicite claudere similiter tenebitur idem custos, dempto tamen tempore æstivali, quo durante poterunt de nocte dictæ fenestræ, quæ sunt serratæ pro expellendo calorem et aerem attrahendo, sæpius aperiri.

Quibus horis dierum legibilium claudetur libraria et quibus non.

Item, et ne sub umbra hujusmodi studii aliqua forsan damna seu crimina vel maleficia in dicta libraria committantur seu ipsius occasione aliquid prejudicium dictæ universitati vel cuivis studentium prædictorum generetur quovis modo præfato, librario generali seu custodi hujusmodi librariæ per expressum prohibetur, ne ipse per se vel alium, a solis occasu usque ad ipsius ortum, duranteque lecturæ ordinaris actu de mane in dicta universitate legentium nec non etiam durante lectura extraordinaria eorumdem doctorum, in diebus legibilibus hujusmodi librariam alicui hominum aperire vel aliquem in eadem introducere seu remanere præsumat, demptis tamen rectore et doctoribus regentibus ac aliis notabilibus viris eidem librario cognitis, qui causa forsan repetitionis ant responsionis vel disputationis publicæ fiendæ seu alia rationabili et honesta causa tunc in eadem libraria studere vellent et gratiose peterent; quod discretioni et periculo dicti librarii relinquitur.

recteur, aux régents et autres personnages notables, qui, pour préparer leurs leçons, des examens ou quelque thèse publique, demanderaient cette faveur à titre de service et sans autre droit que la bonne volonté du conservateur.

Les jours de congé ou de fête et pendant les vacances, la bibliothèque devait ouvrir sa porte, du lever au coucher du soleil, à tout suppôt de l'Université qui y viendrait frapper. On n'accorde ces jours-là de temps libre au garde que les heures strictement comptées pour le déjeuner et le dîner; et il vaut la peine de remarquer la pensée élevée de cette pratique intelligente, et de quel prix était alors estimée la recherche de la science, pour qu'elle dominât ainsi, à sa libre volonté, les susceptibilités de la dévotion légale, si minutieusement réglementée. On n'estimait pas consacré à travail servile ou défendu, fêtes ni dimanches, le temps passé avec les livres; et les vacances qui fermaient les écoles, conviaient maîtres et élèves volontaires dans des refuges studieux, qui de nos jours encore, à ces heures-là, deviennent presque partout inaccessibles.

Quibus horis non legibilium et festivorum atque vacationum aperietur libraria et quibus non.

Item et diebus non legibilibus et festivis ac etiam per tempora vaccationum tenebitur idem custos, a solis ortu usque ad occasum ipsius, ostium hujusmodi librariæ singulis hujusmodi universitatis suppositis in eadem studere volentibus et pulsantibus aperire, dempta undecima diei hora pro hyemali tempore et decima pro æstate atque duodecima in jejuniis, ad prandendum omni tempore anni concessa, et alia hora, videlicet sexta post meridiem, ad cœnandum a festo Paschæ usque ad festum Assumptionis Beatæ Mariæ Virginis; quibus horis durantibus respective dictus librarius, clausa hujusmosdi libraria, suam, ut moris est, refectionem pacifice assumet et libere.

Quibus diebus festivis per anni circulum claudetur et non aperietur libraria.

Item etiam, salvis et reservatis duntaxat diebus Nativitatis Domini, Circoncisionis, Apparitionis, Carnisprivii, Cinerum, Parasceve Veneris Sancti, Resurrectionis, Ascensionis, Pentecostes, Trinitatis, Eucharistiæ, Nativitatis B. Joannis-Baptistæ, Passionis B. Petri et Pauli apostolorum. Omnium Sanctorum, beatissimi Martini hyemalis necnon quinque festivitatum B. Mariæ Virginis una cum festivitatibus singularum nationum dictæ Universitatis, ob quarum reverentiam et ne præmissorum occasione dictus librarius circa suæ salutis curam impediatur, volumus dictam librariam per dictos dies totaliter clausam teneri ac ejus aditum penitus interdici, nisi de beneplacito ipsius librarii vel de licentia dictorum rectoris et collegii seu pro aliquo doctore regente petente ipsam librariam dictis diebus aperiri; quod discretioni et periculo dicti librarii, ut dictum est, relinquitur.

On n'exceptait de ces mesures libérales que les fêtes de Noël et de la Circoncision, l'Épiphanie, le dimanche de la Septuagésime, le jour des Cendres, le Vendredi-Saint, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, la Saint-Jean, la Saint-Pierre, la Toussaint, la Saint-Martin d'hiver, les cinq fêtes de Notre-Dame et celles des patrons des cinq nations. Encore entendait-on bien surtout, — toute révérence gardée pour les Saints, — réserver ainsi au bibliothécaire la liberté nécessaire à l'accomplissement de ses devoirs religieux, et il restait d'ailleurs parfaitement autorisé à recevoir sous son bon plaisir, même ces jours-là, les travailleurs qui ne voulaient pas chômer.

Une partie au moins des manuscrits donnés en lecture étaient enchaînés à leur pupitre. On sait quelle valeur avait un beau livre, l'œuvre de quelque grand docteur, ou seulement combien rare était un bréviaire. Même dans les villes d'université, presque chaque église avait attaché à quelque pilier, le plus près possible de la place la plus sainte, pour écarter toute pensée de larcin, un de

---

De non tradendis librariæ voluminibus seu libris catenatis sine licentia literatorie obtenta a rectore et collegio.

Item quod idem librarius generalis seu custos nullum de voluminibus seu libris in dicta libraria positis et catenatis seu quamvis eorum librorum particulam, absque licentia doctorum, rectoris et collegii literatorie obtenta, quocumque colore exquisito, alicui tradat aut secum asportare permittat; quod si forsan aliquis invito vel ignorante dicto librario violenter, clam vel alias contrarium facere præsumpserit ipso factum ab eadem universitate, tanquam perjurus, ignominiose privetur cum infamiæ nota perpetua.

De visitanda singulis annis libraria in fine studii et ejus inventario reformando et reponendo cum clavibus pulpitarum in arca.

Item quod semel et quolibet anno, videlicet in fine studii, post missam defunctorum vel alia proxima die collegiali tunc advisanda, casu quo tunc fieri non posset, per rectorem et collegium prædictum visitabitur hujusmodi domus et libraria, et reformabitur inventarium librorum atque quaternorum et cisternorum dictæ librariæ; quod quidem inventarium pro parte ipsius universitatis factum una cum omnibus et singulis clavibus pulpitorum dictæ librariæ infirmabitur in arca dictæ universitatis et ibidem invenientur quoties opus fuerit.

De non faciendo murmur seu strepitum vel impetum in libraria et de hoc facientes excludendo.

Item quod nemini liceat murmur seu strepitum vel impetum in dicta libraria facere aut alte loqui, quo cæteri studentes in eadem aut ipsorum aliquis inde debeant seu debeat circa suum studium perturbari; contrarium vero facientes et silen-

ces précieux manuscrits mis ainsi à la portée du pauvre clerc ou de l'étudiant. Un bréviaire, don du chanoine Geslin, figurait dans la chapelle Saint-Jean de l'église Saint-Laud, attaché à chaînons de fer, et n'y fut pas moins volé en 1478. Un autre gros livre, enfermé d'une grille, se voyait encore en 1685 contre et dehors le chœur, dans une croisée de l'église de Saint-Aubin. C'était un *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, don de l'abbé Lucas, que le peuple s'était habitué petit à petit à regarder comme un grimoire de sorcier et les tailleurs à dépecer par bandes de parchemin pour prendre mesure à leur clientèle. Il a été recueilli pourtant et pourrait servir encore à l'instruction des étudiants dans la bibliothèque municipale (1). — Aussi les recommandations les plus rigoureuses sont-elles expressément renouvelées pour assurer la garde de ces trésors. Il n'est permis à personne, sous quelque prétexte que ce soit, de détacher ou d'emporter les livres, sans une licence par écrit des docteurs, du recteur et du conseil de l'Université. Tout artifice, toute fraude, toute violence ou sé-

(1) C'est le mss. 306. — V. le *Catalogue* de M. Lemarchand et *Roger*, p. 128.

---

tium pacifice præstare nolentes statim a dicta libraria foras mittantur; quod si ad simplicem ejusdem custodis monitionem dicto casu eis factam exire renuerint, ipsos et eorum singulos in hoc culpabiles ex nunc pro tunc a dicta libraria et ingressu in eadem per mensem integrum proxime inde sequentem excludi volumus pariter et privari.

De præferendo doctores regentes omnibus aliis et cedendo eis locum in libraria, quem petierint.

Item et quod doctores aut regentes in dicta Universitate volentes studere in aliquo de voluminibus aut libris ipsius librariæ cæteris omnibus quibuscumque præferantur et requisiti per eosdem doctores cedant sibi locum sine difficultate, cedere quacumque excusatione cessante.

De non introducendo seu tenendo mulieres, occasione peccati, in domo librariæ.

Item quod nullus in hujusmodi domo seu libraria, etiam in habitatione dicti librarii seu custodis ejusdem, aliquam mulierem diffamatam seu suspectam aut quamvis aliam occasione peccati tenere seu introducere præsumat. Quod si forte contrarium aliqui, quod absit, de facto attentare præsumpserint, ipsos et eorum singulos ex nunc pro tunc ab eadem libraria et ipsius ingressu per annum proximum inde sequentem ipso facto privatos decernimus, fructuque omni modo tam auditionis quam lecturæ per dicti anni circulum declaramus frustratos; verum si dictus librarius seu custos per se vel submissam personam tanti criminis particeps inveniatur, ipsum, tanquam perjurum et reatu perjurii innodatum, ab eadem libraria et ejus

duction, tentée au mépris de cette loi essentielle, entraîne d'elle-même l'exclusion du coupable. Il est chassé comme un parjure et frappé à toujours d'une marque ineffaçable d'infamie.—Chaque année, à la fin des études, le recteur et le conseil font la visite de la bibliothèque et le recolement de l'inventaire. Un double en reste enfermé dans le trésor de l'Université avec les clefs des pupitres où sont enchaînés les livres.

Le silence et le calme sont recommandés pendant les heures de travail. Le garde, après un avis non obéi, doit mettre à la porte les turbulents. Toute résistance est punie de l'exclusion pour un mois.

Les docteurs et les régents ont un droit privilégié pour la communication des livres, et le pupître occupé par quelque lecteur leur doit être cédé par déférence à leur première réquisition.

Interdiction absolue d'admettre dans la maison, même dans la partie habitée par le conservateur, aucune femme suspecte, ou non, de renommée, pour éviter des tentations trop vives de péché

---

custodia eo ipso privandum perpetuo, absque aliqua spe restitutionis, censemus, alium loco sui in dicto officio per rectorem et universitatem confestim instituendum declarantes.

De nihil furando de libraria et quibus concedatur corrigere libros ejusdem et quibus non.

Item quod nulli omnino hujusmodi, quos a modo in dicta libraria studere et intrare contigerit, liceat in seu de aliquo librorum aut voluminum ejusdem aliquid furari, nullosque scindere, radere, scribere corrigereve seu falsificare quoquo modo præsumat in eisdem, nisi sit doctor aut licentiatus notabilis vel alia tam solemnis et scientifica persona quod de ipsius scientia et peritia sit merito confidendum, contrarium vero facientes et de hoc inde convicti summarie in collegio ab ejusdem librariæ ingressu et studio in eadem ad arbitrium rectoris et collegii sæpedictorum priventur aut puniantur.

De lecturis scribendis taxandisque et ad usum ipsius librariæ perpetuo convertendis.

Item quod dictus librarius generalis seu custos tenebitur suis expensis scribere aut scribi facere per unum vel per duos aut plures scriptores lecturas sibi per dictos rectorem et collegium tradendas et injungendas; quæ quidem lecturæ sic per quaternos suis, ut præfertur, expensis scriptæ et cum originalibus fideliter et cum diligentia collationatæ, erunt ipsius librarii et suorum heredum et ejus causam habentium, tali tamen conditione, quod, in casu, quo ipse librarius decedet vel recedet quoquo modo ab eadem libraria, omnes hujusmodi lecturæ per dictos quaternos præmissis sumptibus scriptæ, medio justo pretio per rectorem et collegium,

aux jeunes étudiants ou même aux docteurs. En cas de scandale, les délinquants étaient interdits pour un an de l'entrée dans la maison et du bénéfice de leurs inscriptions aux cours ; mais le garde, convaincu de complicité directement ou par personne à son service, était mis hors d'emploi, et, pour lui ôter toute espérance de grâce, immédiatement remplacé.

Parmi les dangers qui menaçaient les collections, en dehors de cette manie de larcin qu'expliquaient assez, sans la justifier, la rareté et le haut prix des livres, il fallait les défendre encore de ce besoin inné de tout temps aux étudiants de tout âge de commenter par quelque autographe improvisé les méditations de l'auteur. De nos jours encore n'est-ce pas la plaie des bibliothèques et des collections publiques? et qui ne s'en souvient, sans en rire, n'eut-il fréquenté qu'en passant la bibliothèque Sainte-Geneviève, par exemple, si chère à la jeunesse du quartier latin? Ce n'est aujourd'hui, si l'on veut, pour chaque ouvrage qu'un exemplaire avili ou perdu; mais au moyen âge, si l'œuvre même n'était pas,

---

ut infra dicetur, arbitrando et ipsi librario vel ejus causam habenti per eosdem collegium et doctorem pro et nomine Universitatis atque librariæ hujusmodi studentium ac legentium in eadem semper remanebunt.

De libris et quaternis librariæ, priusquam communicentur, taxandis et manuali signo signandis.

Item et ne dicta Universitas seu librarius hujusmodi a nonnullis malæ fidei possessoribus defraudetur, statuimur et ordinamus, quod omnes et singuli ejusdem librariæ libri tam catenati, si qui sint, ac etiam non catenati, quam quaterni seu sesterni, qui de lecturis prædictis modo præmissis scripti fuerint, antequam communicentur seu aliquibus studentibus distribuantur, per præfatos rectorem et collegium doctorum et procuratorum justa æstimatione auri vel monetæ fortis appretientur et eorum pretium sub signo manuali scribæ seu notarii dictæ Universitatis in prima et ultima partibus cooperturæ cujuslibet ipsorum librorum quaternorumque et sesternorum ac etiam in inventario eorumdem scribatur et declaretur.

Quibus distribuantur libri non catenati et quaterni librariæ et quibus non et de modo hoc faciendi et salarium custodis exigendi.

Item et quod hujusmodi libri non catenati et quaterni atque sesterni, sicut dictum est, appreciati et signati, singulis licentiatis et baccalariis et, si sit opus, doctoribus regentibus ipsos petentibus et non aliis quam legentibus, nisi tanta sit eorum quaternorum copia quod aliis etiam studentibus non legentibus possint suffragari, per dictum librarium seu custodem distribuantur, pro quorum securitate et ut quilibet de ipsos reddendo sit magis sollicitus, præfatus custos a quolibet, qui aliquem dictorum librorum non catenatorum vel quaternorum seu sesternorum

comme le plus souvent, unique, chaque exemplaire du moins à lui seul formait une véritable édition, qui devait sa valeur propre à l'habileté de main, à la science, à la sagacité du copiste; et c'était vraiment alors faire tâche d'érudition et s'instruire que lire et relire des textes dont les variantes souvent essentielles renouvelaient l'intelligence, mais que des maladresses eussent discrédités. Aussi le lecteur inconnu était-il bien averti, sous de rudes peines, de n'avoir pas la présomption de faire ni rature ni addition ni correction ni surcharge au manuscrit prêté; comme, au contraire, bien venue et avec respect se recueillait l'observation de quelque docteur ou licencié de renom, ou de toute autre personne « scientifique et solennelle, » qui daignait gratifier l'ouvrage d'une part de son expérience et de son autorité incontestée.

En dehors de ce groupe précieux de livres, principal fonds de la bibliothèque universitaire, d'autres éléments de travail attiraient par des communications et des facilités bien autrement multipliées le public régulier des écoles; et la façon dont se recru-

---

recipiet, poterit exigere et recipere præ manibus, per modum pignoris, duplum supradicti pretii appreciati una cum quinque denariis, quos, pro quolibet libro quaternove seu sesterno per eum tradito, per quamlibet septimanam volumus eidem custodi super dicto pignore solvi pro satisfactione et salario ejus.

De emenda exigenda ab illis qui libros seu quaternos librariæ ultra XXX dies detinuerint.

Item et casu quo aliquis libros non catenatos seu quaternos aut sesternos hujusmodi vel ipsorum aliquem ultra unius mensis vel triginta dierum spatium contra dicti librarii vel alterius suppositi indigentis et habere requirentis voluntatem detinuerit, ipse librarius, lapso dictorum triginta dierum termino, statim de dicto pignore alium similem librum seu quaternum vel sesternum scribere aut scribi facere tenebitur; ita, quod si aliquid dicti pignoris supersit, hoc eidem librario pro emenda hujusmodi deffectus volumus remanere et in suos proprios usus eodem casu convertendum declaramus.

De facultate concessa custodi librariæ vendendi pro aliis et non pro se libros et de salario ejus.

Item dicto custodi seu librario generali concedimus quod dicto tempore durante, quo hujusmodi officium exercebit, ipse possit et valeat omnes et singulos cujuscumque licitæ facultatis libros venales sibi ad vendendum traditos vendere et pro pœna et salario ipsius exigere a quolibet emptore de viginti solidis duodecim denarios vel de viginti aureis unum aureum ejusdem vel similis formæ et ponderis; verum non denegare intendimus quin a singulis hujus modi libros venditioni exponentibus aliquid ad ipsorum arbitrium dicto librario libere et voluntarie gratioseque donetur; sed emendi

taient ces collections particulières, indique comment, dès la naissance de l'imprimerie, qui devait bouleverser toute cette organisation primitive, le garde des livres se trouva par privilége le libraire qui les imprimait.— Le recteur et le conseil de l'Université communiquaient le texte des leçons des régents au garde conservateur de la bibliothèque, qui devait à ses frais en faire prendre des copies collationnées en nombre par des scribes. Ces textes restaient sa propriété. En cas de départ ou de mort du conservateur, la bibliothèque les achetait après expertise.

Ces exemplaires, plus faciles à remplacer, étaient librement prêtés à tout gradué faisant un cours, même au besoin aux docteurs régents qui le demandaient. Mais les manuscrits étaient au préalable appréciés, et la rentrée en était garantie par le dépôt du double de leur valeur d'estimation. Le garde percevait de plus à son profit et pour sa peine, sur chaque livre prêté, et par semaine, cinq deniers. L'emprunteur pouvait garder le livre tout un mois; au bout de trente jours, si l'exemplaire, attendu par quelque autre travailleur, réclamé par qui de droit, n'était pas rendu, la somme en dépôt payait les frais de copie d'un nouvel exemplaire, et le reste du gage, considéré comme amende, était adjugé au bénéfice du bibliothécaire.

---

hujusmodi libros pro se et postea vendendi dicto librario facultatem omnimodam sub pœna perjurii et privatione ab eodem officio denegamus.

De infractionibus hujusmodi statutorum a custode librariæ in collegio revelandis.

Item si contingat aliquem vel aliquos dictæ Universitatis Andegavensis suppositos, cujuscumque dignitatis, præminentiæ, status, gradus, ordinis vel conditionis existentes, præmissa statuta vel ipsorum aliquod infringere seu in contrarium aliquid invito et ignorante dicto librario quovis modo attentare, ipsos et eorum singulos in hoc culpabiles, quotiescumque hoc fecerint, dignum ducimus pariter et jubemus per eumdem librarium sub pœna perjurii in proximo collegio inde sequenti revelandos cum facti expressione verissima et propter hoc secundum casus exigentiam et hujusmodi statutorum tenorem, per prædictos rectorem et collegium decernimus rigorose puniendos, salvo et reservato nobis et successoribus nostris jure super præmissis et quolibet ipsorum augendi, addendi, diminuandi, interpretandi, corrigendi, mutandi et reformandi in melius secundum casus seu casuum exigentiam temporumque et personarum varietatem. quoties opus fuerit et nobis placuerit, nonobstantibus quibuscumque juramentis per nos et per quemlibet nostrûm alias prestitis et in futurum præstandis.

(*Archives de Maine-et-Loire.* D 6. fol. 150 v° — 162).

Enfin le garde en charge était autorisé à prendre en vente, pour le compte des auteurs ou des copistes, tous les ouvrages rentrant dans le cadre de l'enseignement universitaire, en percevant de l'acheteur cinq pour cent sur le prix de vente, sans préjudice de l'indemnité qu'il pouvait obtenir gracieusement de ses commettants. Mais, sous peine expresse de destitution, il lui était interdit d'acheter et de vendre pour son compte.

Ces statuts étaient obligatoires pour tout suppôt de l'Université, quelque fût son nom et son grade, et le garde de la librairie, en cas d'infraction, devait, sous peine de parjure, signaler les coupables à l'assemblée la plus prochaine du conseil et les livrer à la justice exemplaire du recteur et des facultés.

Le premier garde général de la librairie angevine, Simon Pommier, du diocèse de Coutances, fut installé le 30 janvier 1432 (N. S.). Mais déjà s'essayait dans le mystère et à quelques années de là allait se répandre par le monde cet art inouï de Jean Gutenberg, qui devait à jamais dégager la science de tout privilége et de toute servitude, en la livrant d'abondance à toutes les mains séculières tendues vers elle.

Par ces nouvelles modes
Aura maint escolier
Décrets, bibles et codes
Sans grand argent bailler.

C'est tout d'abord là le bienfait nouveau dont le sentiment saisit les contemporains. Il permet de regretter moins la dispersion des scribes et l'abandon de ces collections antiques, recueillies avec tant de peine, si longtemps choyées et devenues tout d'un coup indifférentes. On voit encore, le 1 janvier 1457(1), Jean Lemercier, alors garde de la librairie, consacrer, par ordre de l'Université, la somme de 4 écus d'or à l'achat des livres de Geoffroy de Salignac, après leur collation par Jean Bohalle. Mais bientôt la propagande nouvelle qui transformait les livres aussi bien que l'enseignement, entraîna ailleurs les maîtres et les étudiants, et le dégoût, on peut le dire, vint aussi vite des belles histoires enlu-

(1) D'après Pocquet de Livon., 1454, suivant Ménage.

minées que du grimoire des écoles et de ce grand art gothique que Fénelon traitait de barbare et que nous ont réappris à admirer Victor Hugo et Montalembert. Ainsi devenue déserte et à peu près sans but, la bibliothèque de l'Université (1) se laissa détruire et piller de toutes mains, comme cette autre « librairie » fondée à Saint-Maurice par un fameux chanoine et docteur *in utroque jure*, Thomas Girou (2), mort le 1 août 1422, en léguant ses précieux volumes à ses confrères de la faculté de théologie. L'une et l'autre collection était à peu près dissipée au commencement du XVIIe siècle. Il n'existait plus alors à Angers que deux bibliothèques considérables, celle de Saint-Aubin, qui ayant suffisamment conservé son ancien trésor, l'avait accru encore, grâce aux libéralités de Galatoire de Marca, dirigées par le zèle intelligent et la science de Baluze, le secrétaire de Philippe de Marca, père de notre abbé; — et celle du Séminaire, qu'augmentaient d'année en année des achats suivis et l'heureuse pratique qui amenait au fonds commun, comme par une tradition établie, la bibliothèque particulière des directeurs. Un projet faillit aboutir qui aurait dès lors doté la ville d'Angers d'une bibliothèque publique, comme on pouvait au mieux l'entendre en ces temps-là. Nivard, un des trente académiciens, fit présent à la société, dans les premiers jours de l'année 1692, d'une collection considérable de manuscrits. « Plusieurs personnes de mérite » s'annonçaient disposées à donner de même leurs livres, et l'on avait « lieu d'espérer, disait le maire (3) en

(1) L'abbaye de Toussaint en possédait, croit-on, le Catalogue.

(2) Un *Pierre Comestor* en provient, dont une note rappelle cette libéralité et recommande le donateur aux prières de ses héritiers. C'est le mss. 25 de la Bibliothèque d'Angers. V. le *Catalogue*, par M. Lemarchand, p. 9. — Les comptes de la ville nous apprennent que ce personnage avait débuté moins riche et s'était élevé par la protection de la duchesse d'Anjou. « A messire Thomas Girou, docteur ès droictz canon et civil, pour don à lui fait par madite dame (la duchesse) de la somme de 100 l. t. à prendre pour une fois sur les deniers de la cloison pour luy aider à soy doctriner ès droitz dessus ditz et affère sa feste tel que en tel cas appert, ainsi qu'il appert par lettre de mad. dame données le 27e jour de juillet 1398. — 100 l. t. — *Et en marge :* Dicta Domina ordinavit in suo concilio, quod ista pars sic transiret et quod non recuperetur super dictum doctorem. » (*Arch. de la mairie d'Angers*, CC. 3 f. 49).

(3) *Arch. de la mairie*, BB.99. f. 72.

exposant le projet au conseil de ville (3 avril 1692), qu'il se formerait, par ce moyen, une bibliothèque publique, ce qui serait une très-grande décoration pour cette ville et d'une fort grande utilité. » Le conseil, s'y intéressant comme le maire, vota les fonds pour disposer, dans la salle de l'académie, aux deux côtés de la cheminée, des rayons pour les livres, et au-dessus les portraits des illustres de la province, « et particulièrement de ceux qui voudront bien faire part de leurs livres et de leurs études au public. » Il s'était agi même un instant de bâtir un local spécial à quelques mètres de la salle des séances académiques, dont les plans et devis, dressés par l'architecte Jean Lecomte, furent approuvés sur place par l'intendant de Nointel. Pétrineau des Noulis devait en avoir la direction, et l'abbé Ménage avait promis ses manuscrits. Mais la misère des temps rendit vains tous les efforts: les jésuites de Paris héritèrent de Ménage, et le local projeté devint une buanderie, dont la construction fut un scandale presque littéraire. L'évêque Michel Le Pelletier, un moment aussi, avait eu l'idée de consacrer son palais épiscopal à cette bonne œuvre, et s'en laissa distraire à son tour, — sans se douter, bien sûr, de quelle façon les événements devaient y installer en maîtres la première et véritable bibliothèque publique d'Angers, qui eut tant de peine à en sortir. Mais c'est bien là une autre histoire!

CÉLESTIN PORT.

CHRONIQUE.

Les nouvelles tristes sont celles qui reparaissent le plus souvent dans une chronique. Quel est le mois qui passe sans laisser après lui quelque souvenir funèbre ? Hommes et choses, tout se défait ou s'évanouit si vite dans notre mouvante atmosphère ! La perte à constater aujourd'hui est celle d'un pieux bénédictin de la Congrégation de France, le R. P. Dom François Le Bannier, qui vient de mourir à Marseille (le 22 septembre), dans le monastère de Sainte-Marie-Madeleine. Dom Le Bannier, né au bourg d'Avoise, près de Sablé, le 29 octobre 1817, s'était formé à la forte école de Solesmes, sous la direction du savant auteur des *Institutions liturgiques :* c'est dire qu'il avait à la fois le goût des graves études et celui des vertus difficiles. Il était simple, affectueux et d'un caractère ouvert. On pouvait contester avec lui, sans s'exposer à aucun trait d'amère raillerie; mais il savait fort bien, quand sa dignité ou les intérêts de la vérité l'exigeaient, décocher une fine épigramme à l'ignorance téméraire. On lui doit des hymnes latines, dont plusieurs ont été approuvées par la Sacrée Congrégation des Rites; un assez grand nombre de noëls ou de cantiques, et une traduction des *Méditations de saint Bonaventure sur la vie de N. S. Jésus-Christ*. Il s'était proposé de publier encore en français les *Vies des principaux Saints de l'ordre de S. Benoît*, par Dom Mabillon; les différentes biographies de S. François d'Assise, et le traité du cardinal Bona sur la *divine psalmodie*. La mort, si prompte à s'emparer du fervent religieux,

ne lui a pas permis de réaliser ces utiles projets ; mais il laisse, assure-t-on, des travaux assez avancés pour que l'entreprise ne soit pas abandonnée.

En parcourant la dernière livraison de l'*Artiste*, nous y avons trouvé deux sonnets signés VICTOR PAVIE, et il nous a semblé que c'était un larcin fait à notre *Revue*. Veut-on bien nous permettre de reproduire ici ces deux petits poëmes, d'une inspiration si pure ? Le rhythme n'en plaira pas peut-être aux amateurs opiniâtres du vieil orgue de Barbarie ; mais il charmera tout dilettante ami des lyres modernes.

I.

J'ai vu dans le hallier renaître l'aubépine ;
Ses pétales tremblaient, fleurs d'argent, fleurs de lait ;
De son limbe entr'ouvert, de sa rouge étamine,
Un chant mélodieux par les airs s'exhalait.

J'ai vu le nénuphar ; l'eau baignait sa racine ;
Sous la rosée en pleurs sa tige ruisselait ;
Un soupir agitait sa corolle argentine,
Comme un *Ave* bourdonne aux grains du chapelet.

Quand, d'un vol tout à coup plus vif que l'étincelle,
Le buisson tressaillit, cette voix, c'était celle
De la fauvette, hélas ! et non point de la fleur !

Quand un poids inconnu fit sombrer la nacelle
Du nénuphar trahi dans sa chaste pâleur,
Ce qui chantait sur l'eau, c'était la **renazelle**.

II.

Ainsi, poëte, ainsi l'un par l'autre abattu,
Comme au soir de l'an passe et va la feuille morte,
Tes pensers les plus chers, tes rêves, les vois-tu
Tournoyer au courant du flot qui les emporte ?

Pareil au talisman dont le charme s'est tu,
Il faut qu'humilié sous la raison plus forte,
Le monde gémissant abjure sa vertu;
De chaque chose éteinte il faut que l'esprit sorte.

Mais toujours en ton cœur la foi veille, et souvent
Palpite sous la cendre un germe survivant;
Et qui sait, quand l'hiver, attiseur de ta flamme,

En deux sur tes chenets viendra te reployer,
Si tu ne prendras pas son éclair pour une âme,
Et le chant du grillon pour le cri du foyer?

Si nous avons des poètes, nous avons aussi des astronomes et des météorologistes, gens distraits, comme les rimeurs, et sujets à se laisser cheoir, mais que nous devons écouter avec respect, puisqu'ils nous expliquent les choses de l'azur. Il y a plusieurs années, une habitante de Cholet, passionnée pour le télescope, s'est signalée dans le monde savant en examinant les variations d'*Algol,* cette jolie étoile remuante qui est la gaîté de Persée. Aujourd'hui, c'est un de nos concitoyens, M. Albert Cheux, qu'on cite dans les bulletins scientifiques, pour ses études sur les *halos* (1). M. Cheux a compté 33 de ces cercles lumineux, autour de la lune ou du soleil, entre le 30 août 1866 et le 30 août 1867. Ses observations ont été envoyées à Paris, et la haute science est en train de confirmer ce vieil adage de nos laboureurs :

Lune couronnée
Annonce l'ondée.

Le conseil général de Maine-et-Loire ne s'occupe pas exclusivement, comme certains se l'imaginent peut-être, d'hospices et

(1) Voir notamment un article de M. de Fonvielle, dans la *Liberté* du 16 octobre 1867.

de prisons, de haras et de chemins vicinaux. Sa sollicitude s'étend aux sciences, aux lettres et aux arts ; il excite le zèle de nos modestes académies par des allocations qui leur permettent d'ouvrir des concours, et il soutient de son bienveillant patronage toutes les publications qui peuvent contribuer au progrès des études historiques en Anjou. Dans la dernière session, les travaux de M. l'archiviste du département ont été, en particulier, l'objet des appréciations les plus encourageantes, et nul, assurément, n'en sera surpris, parmi ceux qui font estime d'une bibliothèque et d'un chartrier. M. Port ne se borne pas à tenir dans un ordre parfait le riche dépôt confié à ses soins ; il compulse encore avec zèle tous les parchemins de nos communes, et il sait tirer de la poussière une foule de renseignements utiles. Son *Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers* est un précieux recueil, qui a révélé beaucoup de faits intéressants, remis en mémoire beaucoup de noms oubliés, et qui sera toujours très-consulté, parce que les indications qu'il renferme, sûres et précises, épargnent de difficiles recherches, aux érudits comme aux simples curieux. Il faut en dire autant de son *Inventaire sommaire des archives du département de Maine-et-Loire antérieures à 1790,* bien que cet ouvrage, d'un cadre immense, soit encore loin d'être achevé. On s'explique donc très-facilement les éloges décernés à M. Port par le conseil général, et parce qu'il s'agit ici d'un de nos collaborateurs les plus assidus, on ne voudrait pas nous contester le droit de lui adresser à ce sujet nos cordiales félicitations.

ALBERT LEMARCHAND.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DICTIONNAIRE DE POMOLOGIE, contenant l'histoire, la description, la figure des fruits anciens et modernes les plus généralement connus et cultivés, par ANDRÉ LEROY, pépiniériste. Tome I. Poires (A-C), 389 variétés. — *Angers*. Imp. P. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau. 1867. 1 vol. gr. in-8°.

Bien que nous nous soyons fait inscrire audacieusement au rang des membres de la Société Linnéenne, nous nous reconnaissons tout à fait incompétent pour juger un livre de cette nature. Il nous en coûterait pourtant de ne pas dire aux lecteurs de la *Revue* ce que nous en pensons. Le *Dictionnaire de pomologie* de M. Andre Leroy nous paraît un de ces ouvrages rares qui tiennent beaucoup plus qu'ils ne promettent, dont la lecture profite à l'ignorant comme au savant, et qui peuvent vieillir impunément, sans craindre d'être jamais oubliés sur les rayons d'une bibliothèque. Un tel livre suppose une prodigieuse sagacité d'observation, d'immenses recherches et une longue expérience : c'est l'œuvre, non de quelques années, mais d'une vie entière. L'auteur ne s'est pas seulement imposé la tâche d'indiquer avec une scrupuleuse exactitude tous les caractères distinctifs des arbres et des fruits qu'il passe successivement en revue; il a joint d'intéressantes notices historiques à chacune de ses descriptions, en ayant soin de citer toujours les sources où il a puisé, et pourtant son style a la concision qui convient aux travaux scientifiques. Nous détachons, pour preuve, la page suivante, du volume livré à la publicité :

POIRE BON-CHRÉTIEN D'HIVER.

Synonymes. — *Poires :* 1. PANCHRESTA (Guillaume Budé, vers 1492, cité par Ménage dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, t. I, pp. 210-211). — 2. CRUSTEMÉNIE (Rabelais, *Pantagruel*, 1545, livre III, chap. XIII). — 3. A. TÉTINE (Daléchamp, *Historia generalis plantarum*, 1587, t. I,

p. 307). — 4. De Dos (Bauhin, *Historiæ fontis et balnei Bollensis admirabilis, liber quartus*, 1598, pp. 134-136). — 5. De Fesses (*Id. ibid.*). — 6. De Bon-Crustuménien (Gui Panciroli, *Rerum memorabilium*, 1599, livre I, chap. XVIII). — 7. De Chrétien [en Poitou] (la Quintinye, *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, 1690-1739, t. I, p. 225). — 8. Gratiole d'hiver? (Knoop, *Fructologie*, 1771, p. 126). — 9. D'Apothicaire (Diel, *Kernobstsorten*, 1802, p. 179) — 10. Bon-Chrétien de Tours (Thompson, *Catalogue of fruits of the horticultural Society of London*, 1842, p. 130.) — 11. Bon-Chrétien de Vernon (*Id. ibid.*) — 12. Bon-Chrétien (Decaisne, *le Jardin fruitier du Muséum*, 1859, t. II). — 13. Bon-Chrétien de Constantinople (*Id. Ibid.*). — 14. Bon-Chrétien d'Auch (l'abbé Dupuy, *Abeille pomologique*, 1862, pp. 57-61). — 15. De Saint-Martin (Congrès pomologique, *Pomologie de la France*, 1865, t. III, n° 132).

Description de l'arbre. — *Bois :* assez fort. — *Rameaux :* peu nombreux, étalés, gros, longs, des plus flexueux, duveteux et légèrement ridés, brun-fauve verdâtre ou grisâtre, ayant les lenticelles larges, abondantes, et les coussinets aplatis. — *Yeux :* de moyenne grosseur, coniques ou ovoïdes-arrondis, non appliqués contre l'écorce. — *Feuilles :* ovales-allongées, un peu cotonneuses, acuminées et souvent contournées, à bords irrégulièrement denticulés ou crénelés, portées sur un pétiole long, fort et pourvu de stipules bien développées.

Fertilité. — Médiocre.

Culture. — Greffé sur cognassier, cet arbre n'est jamais d'une vigueur satisfaisante; il croît mieux sur franc; mais il y fructifie difficilement. Dans la pépinière, ses pyramides sont ordinaires sous tous les rapports. L'espalier le rendra toujours plus fertile que toute autre forme, particulièrement à l'exposition du midi.

Description du fruit. — *Grosseur :* volumineuse et quelquefois énorme. — *Forme :* des plus variables, affectant ou celle d'une calebasse, ou celle d'un coing, mais généralement allongée, ventrue et fortement bosselée vers l'œil. — *Pédoncule :* de longueur moyenne ou très-long, assez mince, plus ou moins renflé à ses extrémités, légèrement recourbé, obliquement inséré dans une large et profonde cavité à bords inégaux. — *Œil :* moyen, ouvert ou mi-clos, parfois contourné, placé au centre d'un vaste bassin entouré de fortes gibbosités qui souvent donnent au fruit une apparence côtelée. — *Peau :* assez épaisse, jaune verdâtre clair ou jaune orangé, entièrement semée de points fauves et de quelques petites taches ou marbrure de même couleur, lavée de rouge-brique ou de rouge carminé sur la partie exposée au soleil, mais fréquemment aussi dépourvue de ce coloris. — *Chair :* blanchâtre, moirée, un peu grosse,

mi-fondante ou cassante, aqueuse, rarement très-pierreuse. — *Eau :* abondante, vineuse, sucrée, délicate, quoique faiblement aromatique.

MATURITÉ. — Du commencement de janvier jusqu'à la fin de mars, et pouvant même, exceptionnellement, atteindre le mois de mai.

QUALITÉ. Deuxième comme fruit à couteau, première comme fruit à compote.

Historique. — ..... Le Bon-Chrétien appartient à la pomone française, et de plus il tire sa dénomination de son excellence, de ses qualités, comme le remarque Jonston, et non pas, selon que beaucoup l'ont écrit, du nom de la poire d'ÉTÉ dite *Crustuminum* chez les Romains..... Du reste, on n'en doutera nullement quand on saura que Guillaume Budé, né à Paris en 1467, et justement surnommé le prince des savants, appela ces poires, alors que le terme Bon-Chrétien était encore à trouver, poires *Panchresta,* de deux mots grecs signifiant *toute bonne.* Et ceci nous est attesté en 1694 par Ménage, aux pages 210 et 211 du tome Ier de son *Dictionnaire étymologique de la langue française.* Ainsi ce fut de ce premier nom PANCHRESTA qu'à la fin du XVe siècle les populations, par une altération qui se conçoit et s'explique aisément, firent en moins de cinquante ans le nom BON-CHRESTIEN. Telle est notre opinion, et nous voyons en 1721 les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux* la partager : « Le mot Bon-Chrestien — disent-ils — est » venu, par corruption du latin ou plutôt du grec *panchresta,* qui signifie tout à » fait bon, tout à fait utile. » (Tome I, p. 1106).

Pour compléter cet historique, deux choses restent à déterminer : la date et le lieu d'obtention du Bon-Chrétien. Mais sur ces points nos recherches sont demeurées infructueuses, et le seul fait qu'il nous soit possible d'affirmer, c'est qu'en Anjou cette variété existait avant 1503, ainsi qu'il ressort de l'extrait ci-après d'une pièce authentique que nous devons à l'obligeance de M. Paul Marchegay, ancien élève de l'Ecole des Chartes et ancien archiviste du département de Maine-et-Loire :

« *A Monsr le recepveur de Vaulx* [commune de Miré, arrondt de Segré].
» Monsr le recepveur .... mondit seigneur [Jean Bourré] m'a chargé de vous » escripre que..... luy mandez..... combien vous aurez eu de vin a Vaulx; et sur » toutes choses que facez bien garder LES POYRES DE BON CHRESTIEN et autres » bons fruits qui sont audit Vaulx.....
» Au Plessis Bourré [commune d'Écuillé, arrondt d'Angers], ce semadi derre- » nier jour de septembre l'an mil Vc et troys.
» DE BORDIGNÉ. » [Petit-neveu de l'auteur des *Chroniques d'Anjou.*]
(Copié sur l'original, olographe. Bibliothèque Impériale. Mss. Supplément français, nº 1959, fº 103.)

Nous pouvons également affirmer qu'à cette même époque on cultivait aussi le Bon-Chrétien dans la Touraine, et qu'il y acquérait des qualités véritablement

exceptionnelles, car l'annaliste Masson, étudiant en 1570 la jurisprudence à Angers, nous a transmis sur ce poirier l'anedocte suivante :

« En Touraine, les poires de Bon-Chrétien ont une saveur tellement exquise, » que le Pape en ayant reçu d'un évêque de Tours nouvellement nommé, les » trouva si délicieuses qu'il ordonna qu'on délivrât gratuitement à ce prélat ses » lettres de provision. » (*Descriptio fluminum Galliæ.*)

Jusqu'en 1650 environ, cette province resta le marché privilégié de ce fruit, pour lors si prisé; puis, comme on s'appliqua de divers côtés à le bien cultiver, le revenu qu'elle en tirait diminua sensiblement. Aussi le curé Le Gendre disait-il en 1652 :

« L'experience nous fait connoistre que l'exposition de la muraille contribuë » bien fort à la bonté et à la beauté de ce fruit... Nous en voyons donc à present, » par cette invention, une abondance merveilleuse dans les lieux où l'on n'en » trouvoit point auparavant... Aussi nous ne sommes plus obligez d'aller en Tou- » raine pour avoir de ce Bon-Chrestien... Les environs de Paris en fournissent à » present en abondance. » (*La manière de cultiver les arbres fruitiers*, Préface, pp. 17-19)

Et par la suite ce poirier devint de plus en plus commun; mais cinquante ans auparavant on payait encore ses produits des prix excessifs; à ce point, qu'Arnaud d'Andilly, dans son *Jardinier royal*, parle « d'une belle poire de Bon-Chrestien » vendue UNE PISTOLE D'OR (11 livres) à la Halle de Paris, en 1618; » et que Pierre de l'Estoile a cru devoir relater ce fait de même nature :

« Decembre 1602. Cette année fut si sterile de fruits, principalement de poires et de pommes, que les poires de Bon-Chrestien se vendoient *un escu la pièce;* et en fut fait present au roi d'*un cent*, qui cousta CENT ESCUS. » (*Journal du règne d'Henri IV.*)

Au reste, en ces temps-là les papes et les rois ne furent pas les seuls à la recevoir en cadeau; parfois on l'offrit également aux gouverneurs de province, à leur entrée en fonctions. C'est ainsi que nous avons trouvé, dans les Archives municipales de la ville d'Angers, deux délibérations desquelles il résulte que le 3 décembre 1632 le maire acheta *deux cents poires de Bon-Chrétien*, à l'intention du cardinal de la Valette, nommé gouverneur de cette localité, dans laquelle il était attendu. Mais retenu à Paris, il ne vint pas, et les poires lui furent envoyées dans la capitale. Quant au prix qu'elles coûtèrent, il s'éleva, emballage ajouté, à 70 livres 18 sous. (Voir *Registre des délibérations*, n° BB 74, f°s 30 et 40.) Et pareille offrande en 1632, était encore assez onéreuse, puisque l'équivalent de ces 70 livres serait aujourd'hui d'environ 215 francs, selon les récents calculs de M. Chéruel. (Voir son *Dictionnaire historique des institutions et des mœurs de la France*, au mot LIVRE.)

Actuellement le Bon-Chrétien, quoiqu'il ait beaucoup perdu de sa vieille renommée, se paie néanmoins à Paris, du mois de mars au mois de juin, jusqu'à 2 ou 3 francs la poire, ce qui nous semble un encouragement suffisant pour n'en pas trop abandonner la culture, et pour se souvenir que Claude Mollet, directeur des jardins de Louis XIII, disait de ce poirier : « Il demande de voir souvent son maistre ; » l'haleine de l'homme lui est fort agréable. » D'où vint que nos pères l'entourèrent des plus grands soins et rapprochèrent ses espaliers le plus possible de leur demeure Et la sollicitude dont ils firent preuve pour ses produits, les porta même à les entourer tous, sur l'arbre, d'un filet afin que ceux qui viendraient à se détacher ne pussent tomber et se meurtrir.

Madame de Beauharnais de MIRAMION; sa vie et ses œuvres charitables, par M. ALFRED BONNEAU. — *Paris*, Poussielgue frères. 1867. 1 vol. in-8°.

Nous n'avons pu passer encore que quelques instants dans la compagnie de ce livre, qui nous arrive à l'heure même où notre éditeur, tout frémissant du zèle de l'exactitude, nous ôte la plume et l'encrier, pour lancer au vent sa livraison d'automne; mais, dans cette rapide entrevue, nous avons pris une si bonne opinion du nouveau-venu, que nous voulons dès aujourd'hui le présenter à nos lecteurs. Madame de Miramion est une des gloires chrétiennes du XVIIe siècle, c'est-à-dire d'une époque féconde en femmes célèbres, les unes par leur génie, les autres par leurs vertus, quelques-unes par leurs romanesques aventures. Sa vie, laborieuse et sainte, n'avait été jusqu'ici que très imparfaitement racontée par l'abbé de Choisy, et M. Alfred Bonneau a été heureusement inspiré en prenant la résolution de nous en faire mieux connaître les phases attachantes et instructives. Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage d'un auteur qui sait traiter les sujets les plus sérieux sans cesser jamais de parler la langue des esprits aimables et délicats.

A. L.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant*.

Angers. — Imp. E. Barassé.

INDEXED

REVUE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ANJOU

PREMIÈRE ANNÉE.

TOME PREMIER.

Sixième livraison. — Décembre 1867.

SOMMAIRE :

Musée de Madrid.	Eugène POITOU.
Madame de Miramion.	Albert LEMARCHAND.
Quinze jours en Normandie (suite).	Victor PAVIE.
Le graveur Joseph Dubois.	H. SAUVAGE.
Le Roi de la Bazoche d'Angers.	C. PORT.
Poésie et Chronique.	Albert LEMARCHAND.
Bulletin bibliographique.	Ch.-L. LIVET.

ANGERS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE E. BARASSÉ, RUE SAINT-LAUD, 83

1867

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Revue de l'Anjou. Prix : par an. . . . . **10 fr.**

Bulletin historique et monumental de l'Anjou. . **8 fr.**

Les deux publications réunies. **16 fr.**

Les auteurs qui désirent un tirage à part de leurs travaux, sont priés de vouloir bien en donner avis à l'éditeur avant la publication du numéro de la *Revue* contenant leurs écrits. Voici les conditions :

Pour 50 exemplaires d'une feuille de 16 pages, avec couverture imprimée. . . . . 9 fr.

Pour 100 exemplaires d'une feuille de 16 pages, avec couverture imprimée. . . . . 12 »

Chaque cent en plus. . . . . 8 »

Au-delà *de deux* feuilles, le brochage est payé à part.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES
ET DE LA FRANCE

COMMENCÉ

PAR LES BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

CONTINUÉ

PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES

NOUVELLE ÉDITION

Publiée sous la direction de M. Léopold DELISLE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

« Nous nous empressons de donner au monde savant et lettré une nouvelle qu'il accueillera avec le plus vif intérêt et la meilleure sympathie. La grande collection des *Historiens de France*, commencée par les Bénédictins et continuée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, va être l'objet d'une réimpression magnifique, exécutée avec le plus grand soin et dans des conditions de bon marché jusqu'ici inconnues.

» Sur les vingt-deux volumes de ce recueil qui ont paru à diverses époques, treize, ceux de Dom Bouquet et de ses confrères, sont dans le domaine public ; les neuf autres appartiennent à l'Académie, et la suite est en préparation. M. Léopold Delisle, dont la science et le talent n'ont pas besoin d'éloges, est chargé de la surveillance générale de l'œuvre et des deux volumes complémentaires. »

23 vol. in-folio, à **50** fr. le vol. ; 2 volumes inédits supplémentaires, à **100** fr. le vol.

Bétencourt (Dom). — Noms féodaux, ou noms de ceux qui ont tenu fiefs en France dans les provinces d'Anjou, Aunis, Auvergne, Beaujolais, Berry, Bourbonnais, Forez, Lyonnais, Maine, Saintonge, Marche, Nivernais, Touraine, partie de l'Angoumois et du Poitou, depuis le XIIe siècle jusque vers le XVIIIe, extraits des archives du royaume. 2e édition, 2 vol. in-8. 8 fr.

L'abbé M. C. — Notions de chimie avec applications aux usages de la vie. 1 vol. in-12.

Petit manuel de piété à l'usage des sœurs de la Charité de la congrégation de Notre-Dame d'Evron. In-32.

Planté. — Notice historique sur M. Durand, ancien curé de Saint-Julien-de-Concelles, mort curé de Saint-Jacques (ville de Nantes), le 10 avril 1862. 2e éd. revue et augmentée. In-18.

LE MUSÉE DE MADRID.

Je m'étais promis de repasser par Madrid, au retour d'Andalousie. En le traversant une première fois, je n'avais fait qu'entrevoir le Musée : il vaut la peine qu'on s'arrête pour l'étudier à loisir.

Madrid ne me plaît pas beaucoup plus à la seconde visite qu'à la première. Pourtant, la saison est plus avancée, les arbres ont des feuilles, et le Prado brille de tout son éclat. Je trouve que Madrid a tous les inconvénients et les ennuis d'une capitale : la foule bruyante et remuante, l'agitation stérile et l'encombrement, dans certaines rues, sur certaines places, où se rassemblent les oisifs ; ajoutez la cherté extrême de toutes choses ; il fait plus cher vivre ici qu'à Paris. Avec cela, Madrid n'a rien de ce qu'ont ordinairement les capitales comme compensation ; rien de grand, rien de monumental, ou seulement d'attrayant : de petites places, de petites fontaines, de petits jardins plantés de maigres arbres. En fait d'édifices publics, de lourdes bâtisses sans caractère et sans style. Sur la Puerta del Sol, par exemple, le ministère de l'Intérieur, *el Palacio de la Gobernacion*, a l'air d'une caserne. Dans une des grandes rues voisines, le Palais du Congrès n'est qu'une mesquine contrefaçon de notre Chambre des députés. Pas une des églises de Madrid ne mérite qu'on y jette un coup d'œil ; elles sont aussi dénuées de style et de goût à l'intérieur que de majesté au dehors. Tout cela est moderne, et d'une platitude achevée. Rien de plus médiocre que les statues monumentales qui décorent le Prado. Aujourd'hui, en descendant la rue d'Alcala, j'ai vu, dans une espèce de petit square, grand comme la main, entre trois touffes de verdure, une statue de bronze juchée sur un haut piédestal, si haut qu'on peut à peine la voir : l'ins-

cription m'apprend qu'elle représente Miguel de Cervantes Saavedra, et qu'elle a été érigée en 1835. L'inscription n'est pas de trop : personne dans ce bellâtre, habillé en courtisan du temps de Philippe II, ne reconnaîtrait le profond et ingénieux auteur de *Don Quichotte*. A lui faire attendre si longtemps une statue, à ce pauvre grand homme, on eût dû au moins la faire meilleure !

La reine vient de partir pour Aranjuez. Les esprits sont inquiets et agités, dans Madrid. La situation politique et financière du pays est de plus en plus menaçante. On me dit qu'on a craint, il y a quelques semaines, un mouvement insurrectionnel dans Madrid même. L'armée n'est pas sûre : on déplace sans cesse les régiments. Pour tout le monde, l'avenir est gros d'orages, le mal est immense, la corruption générale, les finances épuisées, le gouvernement méprisé, la dynastie même dépopularisée. Les choses ne peuvent aller longtemps ainsi : une révolution nouvelle est prochaine, inévitable ; et tout le monde s'accorde à croire qu'elle sera plus grave et plus profonde que les précédentes. Mais les révolutions détruisent, elles ne fondent pas. D'où viendra le remède à tant de maux ? Où trouver en Espagne un homme politique, un parti sérieux, des citoyens honnêtes, éclairés, animés d'un vrai patriotisme ?

Laissons les affaires de l'Etat, si vous m'en croyez ; laissons, sur la Puerta del Sol et dans la Carrera San Geronimo, leur rendez-vous ordinaire, les politiques de café discuter en groupes animés les actes de M. O'Donnel, ou les chances de M. Prim ; allons au Musée : là du moins nous sommes sûrs de voir de belles choses et d'entrer en commerce avec de grands et nobles génies. Rien ne repose l'esprit et ne le console du spectacle des choses humaines, comme de se réfugier dans ces hautes et sereines régions de l'art.

On a dit que le Musée de Madrid est le plus riche du monde ; et il n'y a là rien d'exagéré. Au point de vue des origines et de l'histoire de l'art, le Louvre est plus complet ; mais comme réunion de chefs-d'œuvre, je ne crois pas que, même en Italie, on puisse trouver rien de pareil. Je ne parle pas de l'école espagnole ; Velasquez et Murillo ne peuvent être appréciés

qu'ici. Mais les écoles italiennes, l'école flamande, l'école hollandaise sont représentées par un nombre extraordinaire de toiles, et de toiles de premier ordre. Raphael en a dix; Titien en a quarante. Rubens, Van-Dyck, Teniers brillent là de presque autant d'éclat qu'à Anvers et à Amsterdam. Cela s'explique quand on songe qu'au XVIe siècle la monarchie espagnole était maîtresse d'une partie de l'Italie, des Flandres et de la Hollande; que Charles-Quint, Philippe II, Philippe IV, les uns par amour des arts, les autres par vanité ou par tradition, se piquèrent d'acquérir de tous côtés les œuvres des grands peintres contemporains; enfin, que les trésors de l'Amérique leur fournirent, pendant longtemps, le moyen de satisfaire ce goût vraiment royal.

Donnons le pas aux Espagnols : la politesse l'exige, puisque nous sommes chez eux. Aussi bien, en entrant dans la galerie principale, nous serons tout de suite et de plain-pied au milieu de leurs grands artistes. Traversons rapidement le vestibule où s'étalent de mauvaises toiles contemporaines, plates imitations de notre David, et quelques violentes ébauches de Goya, le seul peintre qu'ait eu l'Espagne moderne, génie vigoureux mais incomplet. Nous voici parmi les gloires de l'école espagnole.

On va tout droit à Velasquez; car c'est le moins connu de tous : il n'est qu'à Madrid.

Il faut que je l'avoue; Velasquez au premier coup d'œil m'a laissé un peu froid. Il ne vous saisit pas comme Murillo. Il vous étonne d'abord plus qu'il ne vous charme. Sa couleur vous déroute; vous n'y trouvez rien de ce que vous avez vu ailleurs et de ce que vous pensiez voir : elle semble terne et sans éclat. Mais attendez un peu; regardez quelque temps cette peinture, et bientôt vous sentirez sa puissance secrète; vous comprendrez qu'il y a là un peintre de premier ordre et un génie original.

Velasquez, en effet, a une place à part parmi les grands peintres et même parmi les grands coloristes. Ce n'est point un amant de la ligne pure; le style ne le préoccupe guère, et il faut convenir qu'il manque complétement d'idéal. Ce n'est pas même un de ces coloristes à l'imagination brillante qui prodiguent les

riches tentures, les armures étincelantes, les architectures grandioses. Il n'est pas non plus un de ceux qui ont demandé aux contrastes violents, aux fortes oppositions des clartés et des ombres, la puissance de leurs effets et la magie de leurs tableaux. Non ; il semble que Velasquez ait dédaigné ces prestiges et ces procédés. Il n'ajoute rien à la nature : il la prend telle qu'elle est, et telle qu'elle est la reproduit sur la toile. La vérité, c'est son seul idéal et sa seule magie.

Ce n'est pourtant pas un réaliste, au sens qu'on donne de nos jours à ce mot. Velasquez est vrai, il n'est pas vulgaire. C'est par excellence le peintre de la réalité ; mais cette réalité, il sait lui donner le mouvement et la vie, il y met l'empreinte de son génie.

Voyez ses *Buveurs,* par exemple. Ce n'est, au fond, qu'un tableau flamand. Il représente des buveurs qui, dans une cérémonie grotesque, reçoivent un novice dans leur confrérie. Au milieu, sur un tonneau, figurant le Dieu du vin, est assis un jeune homme, nu jusqu'à la ceinture, couronné de pampre. Le récipiendaire, une sorte de soudard, en casaque jaune, la dague au dos, est à genoux : il baisse sa tête, sur laquelle le jeune Bacchus pose une couronne de vigne. Un buveur à la face joviale, au rire large et épanoui, présente au nouveau venu une écuelle pleine de vin. Quatre ou cinq autres, dans le fond, espèces de truands en guenilles et à la trogne rouge, applaudissent de la voix et du geste.

Il n'y avait pas là, ce semble, même pour un coloriste, matière à produire de grands effets. Et pourtant avec cette scène de cabaret, Velasquez a fait un chef-d'œuvre. Tous ces personnages ont un tel relief, le jeune homme assis sur le tonneau est d'une couleur si franche et si vraie, son voisin qui présente la coupe rit au spectateur d'un rire si ouvert et si communicatif ; toutes ces figures avinées sont si frappantes, si vivantes, que le sujet est oublié et l'admiration forcée. Ce qui est merveilleux surtout, c'est le jeune homme nu. La lumière tombe en plein sur les bras et le torse, et ce corps blanc se détache des tons neutres qui l'entourent avec un éclat et une puissance extraordinaires. Ce

n'est pas de la couleur, c'est de la chair. Personne n'a peint la chair comme cet homme-là. A côté de lui, les autres peintres, je dis les premiers parmi les coloristes, semblent avoir fait des chairs de convention. Tout près de cet étonnant tableau des *Buveurs,* il y a une très-belle toile de Rubens représentant *Andromède délivrée par Persée :* la figure nue d'Andromède est de la meilleure manière du peintre et d'une admirable couleur. Eh ! bien, quand on regarde alternativement les deux tableaux, cette Andromède, à côté du jeune homme de Velasquez, fait l'effet d'une belle académie peinte à côté d'un corps en chair et en os.

Il y a un autre tableau de Velasquez qui est peut-être encore supérieur à celui-là : c'est celui qu'on appelle le *Tableau des Lances* ou la *Reddition de Breda*. Ici encore le sujet n'est rien ; sujet officiel, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus froid, de plus dénué d'intérêt Au fond, un grand paysage, une plaine verdoyante, et, dans le lointain, la ville. Au premier plan, deux groupes d'hommes armés, à gauche les Flamands, à droite les Espagnols. Au milieu, dans l'espace qu'ils laissent libre, le gouverneur de Breda, présentant humblement les clefs de la ville au marquis de Spinola qui, par courtoisie, est descendu de cheval et a fait quelques pas au-devant de lui. L'expression du général espagnol est spirituelle et douce, le geste charmant, d'une politesse gracieuse et noble. Mais ce qu'on ne peut dire, ce qu'aucune parole ne peut rendre, c'est la largeur de la scène, c'est l'aisance avec laquelle quarante personnages secondaires sont groupés autour des deux personnages principaux ; c'est l'art prodigieux avec lequel toutes ces figures se pressent sans se confondre, s'échelonnent en quelque sorte sur des plans différents et reculent dans la toile. On sent qu'entre elles il y a de l'espace et que l'air circule.

On a dit de Velasquez qu'il a su peindre l'air ; et le mot est juste. Il n'y a ici nul effet violent de couleur : la croupe moirée du cheval de Spinola fait seule repoussoir au premier plan ; mais la gamme générale du tableau est dans les tons gris-clair. Tout est dans la clarté : une lumière diffuse et perlée enveloppe et

semble revêtir tous les objets. Comment l'artiste a-t-il pu maintenir toutes ces valeurs égales sans les neutraliser l'une par l'autre, et sans nuire à l'effet d'ensemble ? C'est son secret, et il l'a emporté avec lui. Il y a là un tour de force, un prodige de l'art à faire à jamais le désespoir de tous ceux qui manient un pinceau.

Seul, peut-être, Rembrandt, cet incomparable magicien, a atteint à une telle puissance de relief et d'illusion Dans sa *Leçon d'anatomie,* qu'on voit à La Haye, il est arrivé, sans l'emploi de ses procédés habituels de clair-obscur, à un effet analogue. Mais Rembrandt, pas plus que Velasquez, n'a eu de rivaux et d'imitateurs. Chacun d'eux est unique dans son genre. Velasquez avait visité deux fois l'Italie et beaucoup étudié les Vénitiens. Il avait aussi connu Rubens, puisqu'il n'avait que 30 ans quand Rubens vint à Madrid. Mais il n'a imité ni Rubens, ni les Vénitiens, ni personne. C'est une des originalités les plus extraordinaires qu'offre l'histoire de l'art.

Je ne puis parler de toutes ses grandes compositions. Les mêmes qualités se retrouvent à des degrés divers dans son tableau des *Infantes* et surtout dans celui des *Fileuses,* où les hommes du métier admirent une femme, vue de dos, en pleine lumière, qui est un prodige d'exécution. Mais de ces toiles, quelques-unes ne sont que des tableaux d'intérieur ; d'autres, comme son *Apollon,* ont, avec un grand mérite de peinture, un manque de style qui nous étonne et nous choque.

Où Velasquez a mis peut-être le plus de style, c'est dans ses portraits. Là encore sa peinture n'a rien qui séduise : l'aspect en est sévère et presque froid. Mais quelle vigueur ! quelle vérité ! quelle vie ! Considérez pendant un peu de temps ces têtes pâles et fières : elles vous regardent, elles vont se mouvoir, elles vont parler.

Il avait pourtant, bien souvent, de tristes modèles ! Si ce n'étaient des Velasquez, qui ne se lasserait de retrouver à chaque pas, reproduit à satiété, dans les galeries de Madrid, l'éternel portrait de ce Philippe IV, qui fut (disons-le du moins à son honneur) le protecteur et l'ami du peintre ? Face plate et morose, à l'œil éteint, aux grosses lèvres, à la lourde mâchoire autrichienne.

Mais quelle crânerie charmante dans ce jeune infant, en habit de chasse, la casquette sur l'oreille et le mousquet à la main ! Quel mouvement dans cet autre, lancé au galop de son poney ! Surtout quelle noblesse, quelle fierté, quelle largeur magistrale dans ce grand portrait équestre du duc d'Olivarès ! Et puis, tournez-vous ; regardez ces fonds de cour, ces comédiens, ces mendiants. Où trouver plus de comique et de verve, un trait plus fin, une touche plus spirituelle ?

On s'arrête devant un charmant paysage. C'est une allée du jardin d'Aranjuez. Dans le fond, le soleil se couche derrière une futaie de beaux arbres, qui dessinent leurs silhouettes élégantes sur un ciel légèrement orangé. Sur le devant, d'autres arbres minces et clair-semés, où s'enroulent des lierres et se balancent des guirlandes de lianes. Cela est doux, tranquille, harmonieux, léger de ton. On a, en regardant ces beaux ombrages, comme l'impression du calme et de la fraîcheur du soir. Le nom de Velasquez est écrit au-dessous de ce tableau. Cette toile et une ou deux autres prouvent qu'il eût porté, s'il l'eût voulu, le même génie dans l'interprétation de la nature que dans celle de la figure humaine.

Dans tous les genres où il s'est essayé, il a excellé ; un seul excepté, peut-être le genre religieux. Ses vierges, ses saints, peu nombreux d'ailleurs, sont médiocres. Cela devait être. Velasquez peint la nature, et rien autre. Il manque d'idéal et de sentiment. Il y a plus : ses qualités ici deviennent presque des défauts. Voyez le meilleur de ses tableaux de sainteté, son *Christ en croix*. Certes, c'est une puissante peinture ; mais ce Christ est trop vrai, trop réel ; il est si vrai et si réel qu'il en est effrayant. Le moment qu'a choisi le peintre, ce n'est pas celui de la mort même, celui où la vie, exhalée à peine, laisse encore sur la dépouille terrestre comme un pâle reflet et un dernier parfum. Non ; son Christ a rendu l'âme depuis quelque temps déjà : il n'y a plus là que la mort inerte et déjà froide. Ces chairs exsangues et d'une blancheur bleuâtre, cette raideur cadavérique, ces cheveux imbibés de sang qui se sont abattus et collés sur le front, et qui couvrent comme un voile sinistre la moitié de

la face ; tout cela, jusqu'au bois de la croix dont les nœuds et les veines peuvent se compter, tout cela est d'une vérité poignante, j'en conviens, mais rien de tout cela n'est religieux ni divin. Il y a là les affres de la mort, il n'y a pas le mystère de la Rédemption : je vois le cadavre d'un supplicié, je ne vois point le corps d'un Dieu.

De Velasquez à Murillo, il y a un monde. Il est difficile de trouver deux grands peintres, deux grands coloristes plus dissemblables. Ils furent pourtant contemporains, étant nés tous deux à Séville, Velasquez en 1599, Murillo en 1618. Velasquez était déjà dans tout l'éclat de sa gloire et dans toute sa faveur à la cour de Philippe IV, quand son compatriote, pauvre, inconnu, sans protecteur et sans guide, mais plein d'enthousiasme et de passion pour l'art, vint à Madrid. Velasquez l'accueillit, le patrona, lui ouvrit son atelier et les riches collections de l'Escurial. C'est sous cette direction que se forma Murillo, car il n'alla jamais en Italie. On peut s'étonner qu'il ait gardé si entière son originalité propre. Chacun selon ses goûts, ses théories ou sa tournure d'esprit, peut préférer Murillo à Velasquez, ou Velasquez à Murillo. Ce qui est impossible, c'est de vouloir établir entre eux un parallèle, et de prétendre donner à l'un ou à l'autre la supériorité. Leurs qualités sont tellement diverses qu'il n'y a pas entre eux de mesure commune (1).

Pour celui-là, il n'est pas besoin d'y regarder à deux fois pour le comprendre et pour le goûter. Rien de plus clair et de plus séduisant que sa peinture. Rien de plus doux à l'œil, de plus harmonieux, de plus velouté que son coloris. Il n'a pas toujours

(1) Voyez, dans un livre récent de notre savant compatriote M. Beulé (*Causeries sur l'art*), deux très remarquables études sur Velasquez et Murillo. Le génie et les œuvres des deux peintres y sont appréciés avec beaucoup de goût et une intelligence supérieure des choses de l'art. Je ne ferais (si je l'osais) qu'une réserve aux conclusions formulées par un juge aussi compétent que je le suis peu : je trouve que son admiration pour Velasquez le rend un peu injuste pour Murillo.

la force, mais il a le charme, il a la grâce souveraine, cette grâce un peu molle, mais pénétrante, que les Italiens appellent *morbidezza*. Il n'a pas toujours le style, et l'idéal lui fait défaut comme à tous les peintres espagnols ; mais il a, à sa façon, bien de la poésie et souvent bien du sentiment.

En France, nous ne connaissons guère Murillo que par ses *Conceptions* et son petit *Mendiant* du Louvre, et nous nous imaginons volontiers qu'il n'a fait que des *Conceptions* et des *Mendiants*. De *Mendiants*, je n'en ai pas vu un seul de lui en Espagne ; et je ne sais s'il en a fait d'autres que celui qui est à Paris. Quoiqu'il en soit, il faut venir à Madrid pour avoir une idée de la variété de sa manière. Ses petites toiles ne sont pas les moins remarquables. La première qui s'offre aux regards en entrant dans la grande galerie, est une *Rebecca à la fontaine*. N'y cherchez pas la couleur biblique ; mais c'est naïf de sentiment ; les attitudes sont gracieuses, le coloris riche, la touche vigoureuse. Tout à côté est le *Martyre de saint André*, petite toile, large composition. Le Saint, attaché à la croix, regarde le ciel qui s'entr'ouvre : du milieu des nuées radieuses un groupe d'anges lui présente la palme. Son visage transfiguré rayonne d'une joie céleste. Sur le premier plan, à droite et à gauche, sont des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, d'un mouvement, d'une vie, d'un naturel admirables. Ce tableau, qui n'a que quelques pieds carrés, est à mon avis un des chefs-d'œuvre du peintre. Je conseille à ceux qui lui refusent le sentiment religieux de l'aller voir.

On peut faire la même remarque à propos d'une *Conception*, placée un peu plus loin. Elle est beaucoup plus petite que celle de Paris, et selon moi bien préférable. Non pas que la tête de la Vierge soit d'un caractère plus élevé et plus idéal : Murillo, pour toutes ses Vierges, reproduit en général le même type, qui est le type andalou, un peu mou et manquant un peu de noblesse. Mais il a mis sur ce visage une expression vraiment touchante, un mélange confus et charmant de tremblement et de joie, d'humilité et d'adoration ; le front semble éclairé d'un rayon surnaturel ; les yeux se lèvent au ciel, pleins de reconnaissance et d'amour.

Quant à l'exécution, elle a cet éclat, ce moelleux, ce prestige qui n'appartiennent qu'à Murillo. Les anges sont ravissants Nul ne sait comme lui, autour des radieuses Madones dont les pieds posent sur le croissant d'argent, suspendre, dans la lumière blonde et nacrée, ces groupes de petits anges qui leur font comme une guirlande de fleurs. Il affectionne ce sujet, et il faut dire qu'il y excelle. Ce qu'il y met d'élégance, de variété, de fécondité, est merveilleux : ces têtes charmantes semblent éclore d'elles-mêmes sous son pinceau. Elles n'ont pas la beauté sévère et pensive des anges de Raphaël ; elles ont la grâce et la naïveté enfantine.

Murillo est le peintre des enfants. Le *Jésus au mouton* et les *Enfants à la coquille,* sont, dans ce genre, des œuvres hors ligne.

Dans le premier, quelle beauté grave et douce sur ce front pur, dans ces grands yeux vivants et parlants! Dans le second, quelle expression souriante et naïve chez l'Enfant divin qui se penche doucement vers le petit saint Jean, et approche de ses lèvres la coquille pleine d'eau ! La gravure a popularisé ces tableaux ; mais en perdant leur coloris, ils perdent une partie de leur charme. Rien ne peut donner une idée de cette couleur. Les Espagnols disent de Murillo que ses chairs sont peintes avec du lait et du sang mêlés ensemble, *con leche y sangre.* Ce sont des teintes veloutées, ce sont des transparences et des reflets, où les ombres ne sont en quelque sorte que des lumières adoucies, que des couleurs atténuées.

Le grand style, la beauté idéale manquent, je l'ai déjà dit, à Murillo dans la peinture religieuse. Ainsi ses *Bergers* adorant le berceau de Bethléem sont d'une superbe facture ; mais ce sont des bergers espagnols dans la chaumière d'une belle paysanne d'Andalousie. Sa *Sainte Famille au petit chien* est comme peinture d'une solidité et d'une vigueur qu'on ne lui soupçonnerait pas-mais ce n'est, à bien dire, qu'une scène d'intérieur chez d'honnêtes artisans. Admirables tableaux, mais qui n'ont de religieux que le titre. Il est vrai qu'on en peut dire autant de bien des tableaux célèbres de l'école flamande et même des écoles italiennes.

Quelquefois cependant, Murillo s'est élevé jusqu'au grand style. Sa *Vierge au Rosaire* n'a pas la pureté tout idéale des Vierges de

Raphaël, mais elle a de la grandeur, de la majesté. Ce n'est plus le type de l'Andalouse, c'est une beauté sévère, presque romaine. La couleur, forte et chaude, est en harmonie avec la fermeté de la ligne.

Voilà de grandes œuvres. Et pourtant, Murillo n'est pas là tout entier. Il y a, à Séville, son *saint Thomas*, d'une si belle ordonnance, d'un coloris si brillant et si ferme; son *saint Antoine de Padoue,* une merveille, où il a versé comme à flots cette lumière éthérée que les saints en extase voyaient s'épancher du ciel entr'ouvert, et que nul n'a su peindre comme lui. Il y a, à Madrid même, à l'Académie de peinture, sa *sainte Elisabeth de Hongrie,* que plusieurs estiment être son chef-d'œuvre, et où il a mis des qualités de style et de composition supérieures. Il a mérité d'être appelé le Corrège espagnol. Velasquez est puissant, mais il est un peu froid : il étonne, mais il ne charme guère, et n'émeut jamais. Murillo séduit, captive et émeut quelquefois. Il a moins de vérité peut-être, il a plus de poésie.

Ribera est le troisième nom de la grande trinité de l'art espagnol. Quand nous parlons de lui, en France, nous ne nous le figurons que comme le peintre des martyrs et des supplices hideux; nous le voyons toujours étalant sur la toile des membres saignants, des entrailles palpitantes, mettant, en un mot, son idéal dans l'horreur. Ce Ribera, le seul que nous connaissions, on le retrouve bien en Espagne. Il y a à Séville, dans le palais du duc de Montpensier, un *Caton d'Utique,* déchirant ses entrailles, qui est le sublime de ce genre sombre et violent. Au musée de Madrid, un *Prométhée,* déchiré par le vautour, appartient encore à cette manière, qui paraît avoir été sa première. Mais il y a un autre Ribera, qui, sans être d'un réalisme aussi outré, demeure un coloriste admirable et s'élève bien plus haut dans l'art; rude et puissant génie qui, malgré ses longs séjours en Italie, est resté profondément espagnol et supporte sans pâlir le voisinage de ses deux illustres émules.

Le *saint Pierre délivré par l'Ange* et le *Jacob endormi* offrent les plus grandes qualités du maître : sa fougue emportée et sauvage s'est tournée ici en force contenue, en vigueur et en éclat. Le *Jacob* manque de noblesse, il est vrai, mais comme il dort bien ! Et quelle lumière resplendit sur cette mâle figure qui se détache de l'ombre !

Dans le *Martyre de saint Barthélemy,* rien qui blesse les yeux, point de détails horribles. La figure du Saint est pleine de sérénité et de grandeur. On sent qu'ici le peintre est en pleine possession de lui-même : les effets de couleur ne sont plus pour lui que l'accessoire ; il cherche l'expression et il l'atteint. Le principal personnage, ce n'est plus le bourreau, c'est le saint. Au lieu d'effrayer les yeux, il parle à l'âme.

Je voudrais noter aussi une toute petite toile, représentant une *Madeleine.* Une vraie Madeleine, celle-là ; non pas une de ces belles filles du Corrège ou du Titien, fraîches et roses, voilant mal leurs formes voluptueuses sous les flots de leur chevelure dorée; ou comme celles du Guide, levant prétentieusement au ciel leurs yeux chargés de mélancolie et de douce langueur : pécheresses, je le veux bien, mais pécheresses qui ne se sont jamais repenties. La Madeleine de Ribera est tout autre : elle a été belle, elle l'est encore; mais sa beauté à demi-flétrie n'en atteste que mieux son repentir. Ses yeux sont rougis par les larmes, ses joues pâlies portent la trace de ses austérités.

J'ai parlé si longuement des chefs de l'école espagnole, que je n'ose plus m'arrêter à ses peintres de second ordre ; ni à Moralès, que ses compatriotes ont surnommé le *divin;* ni à Alonzo Cano, qu'ils ont un peu ambitieusement comparé à Michel-Ange. Je ne parlerai même pas de Zurbaran, quoique celui-là mérite une place à part et au premier rang : le musée de Madrid ne possède de lui que deux tableaux. C'est assez pour donner une idée de sa manière fine et sobre, ingénieuse et brillante ; ce n'est pas assez pour apprécier son œuvre. Je veux dire seulement un mot d'un

peintre peu connu, et qui mérite de l'être : c'est Joanès, qu'on pourrait appeler le Perugin de l'Espagne. Il avait voyagé en Italie et étudié dans l'école romaine. La ligne chez lui est un peu raide, la composition a cette simplicité naïve qui caractérise le premier essor de l'art; Joanès ouvre, en effet, en Espagne le cycle de la grande peinture. Mais pour l'expression et la couleur, c'est lui qui se rapproche le plus des maîtres italiens. Ses principaux ouvrages sont, outre un *Ecce Homo* et une *Cène* d'un beau caractère, une série de tableaux représentant la vie de saint Etienne. Toutes ses compositions sont empreintes d'un sentiment religieux très-profond et très-élevé. C'était, dit-on, un homme d'une foi vive, et on raconte qu'il communiait toujours avant de commencer un tableau important. De tous les peintres espagnols, Joanès est peut-être celui qui a porté dans l'art les tendances les plus spiritualistes, qui s'est le plus efforcé de le pousser vers les hauteurs de l'idéal.

Quand on se promène dans cette galerie espagnole, si riche d'ailleurs et d'une originalité si forte, on est frappé d'une chose : c'est son caractère austère et presque exclusivement religieux. Si on excepte Velasquez qui fut peintre de cour, et une partie de l'œuvre de Ribera que peut revendiquer l'Italie, tous les autres peintres espagnols n'ont guère traité que des sujets de sainteté. Dans cette vaste collection de Madrid, comme dans celle de Séville, à peine trouverez-vous un sujet profane, une composition empruntée ou à l'histoire ancienne ou à l'histoire moderne, encore moins à la mythologie grecque. Je ne crois pas que jamais peintre espagnol ait fait une Vénus. Aucune scène voluptueuse, ni même inspirée de la poésie antique. Point de nudités; pas même de celles que l'art sait revêtir de sa chasteté idéale.

L'histoire explique cette singularité. Pendant longtemps l'Eglise a été la meilleure et presque la seule patronne de la peinture en Espagne. La noblesse espagnole ne montra jamais ni goût ni générosité pour les arts ; en quoi elle fut très-inférieure à cette noblesse italienne si éclairée et si libérale. Murillo, par exemple, qui passa sa vie à Séville, n'a jamais travaillé que pour des églises et des couvents. On comprend dès lors comment l'esprit de la Renaissance, tout imprégné de la poésie antique et du paganisme grec, ne pénétra point en Espagne. Il était naturellement

peu en harmonie avec le génie espagnol : l'eût-il été davantage, l'autorité ecclésiastique, la dévotion étroite des moines l'auraient repoussé.

A Rome, on était plus tolérant : un Léon X et un Jules II ne s'effarouchaient pas d'une Vénus antique. En Espagne, et même en dehors des églises, les souverains étaient, en fait de peinture, d'un rigorisme extrême. Luca Giordano fut chargé, à l'Escurial, de couvrir de draperies décentes quelques Saintes trop peu vêtues, échappées au pinceau hardi du Titien. Trop renfermé en lui-même, l'art espagnol n'est pas seulement resté catholique, il est devenu monacal. Là même où il exprime le mieux le sentiment religieux, ce qu'il excelle à rendre, c'est plutôt l'ardeur de la dévotion que la grandeur de l'idée religieuse ; c'est plutôt la pieuse tendresse du chrétien pour la Vierge et pour Jésus que l'adoration mêlée de crainte des mystères sublimes de la Bible et de l'Evangile. C'est l'art d'un peuple plus passionné que réfléchi, plus sensuel que spiritualiste, et portant plutôt dans la religion des ardeurs mystiques que de hautes conceptions. — Aussi l'art espagnol n'a jamais pris le grand essor de l'art italien, il n'a jamais eu ce caractère large, élevé, vraiment sublime qui éclate dans la *Cène* de Léonard de Vinci, dans les fresques de Michel-Ange, dans la *Transfiguration* ou dans la *Communion de saint Jérôme*. Il lui a manqué, de même qu'à l'art flamand, l'étude de l'antique, et le sentiment de la beauté idéale que cette étude développe et féconde. La poésie antique, l'art antique, ce sont là les sources éternelles de la beauté : le sentiment chrétien peut y ajouter ses hautes et sublimes inspirations, mais il ne dispense personne, même les plus heureux génies, d'y puiser.

Je ne dirai que quelques mots des tableaux italiens et flamands qui sont au musée de Madrid. Ces écoles sont connues ; et puis, comment faire pour se retrouver au milieu de tant de richesses? Il faut choisir et se borner à montrer du doigt, en courant, quelques chefs-d'œuvre.

Raphaël règne ici en souverain, comme à Rome, comme à

Florence. Deux *Saintes Familles*, qui se disputent presque également l'admiration ; *la Perle* et *la Vierge au poisson ;* une *Visitation,* et le *Spasimo :* voilà ses principales toiles.

Ce *Spasimo,* dont la gravure est fort connue, est, à mon gré, une des plus grandes œuvres du maître. Malheureusement, le tableau, qui était sur bois, a beaucoup souffert : on l'a restauré, et la couleur semble avoir perdu de son harmonie première et pris un ton rougeâtre qui nuit tout d'abord à l'effet. Mais au second coup d'œil, la grandeur de la scène vous saisit. Jésus est tombé sur la voie douloureuse, baigné de sang et de sueur. Sa mère s'approche, et, le visage inondé de larmes, tendant les bras vers lui, tombe à demi-pâmée entre les bras des saintes femmes, tandis que l'auguste victime lève sur elle un regard plein d'une résignation sublime. Il est impossible de mettre sur un visage humain à la fois plus de majesté et de douleur, une expression plus noble et en même temps plus déchirante. Que Raphaël ait laissé des œuvres qui l'emportent encore sur celle-là au point de vue de l'art pur, cela se peut, et je n'en sais rien : ce que je crois pouvoir dire, c'est qu'il n'a rien fait de plus grand, de plus pathétique, ni qui soit empreint d'un sentiment religieux aussi pénétrant et aussi élevé.

La *Visitation* doit appartenir à la première manière du peintre. On reconnaît l'élève du Perugin dans le choix du sujet et la façon dont il est traité. La Vierge, timide, les yeux à demi-baissés, reçoit les félicitations de sainte Elisabeth. Il y a sur son doux visage, dans son geste d'une naïveté charmante, une grâce confuse et chaste, une candeur, un mélange de joie pieuse et de respectueuse adoration. Quelle délicatesse ! quelle finesse de nuance ! Quelle âme et quel génie de peintre !

Autour de ces œuvres maîtresses, se groupent par centaines des toiles que partout ailleurs on admirerait longuement. D'André del Sarto, outre une belle Vierge, il y a un magnifique portrait de sa femme : jolie tête, fine et dure, avec un demi-sourire de coquette sans cœur. C'est bien là la femme dont l'influence malfaisante perdit le pauvre artiste. Du Corrège, une *Madeleine,* éclatante de grâce et de beauté profane, avec des cheveux d'or et une robe de

brocard. De Giorgione, une *Sainte Famille*, superbe mais peu divine. De l'Albane, une *Toilette de Vénus* ravissante de finesse, de délicatesse, de fraîcheur. Et que sais-je? Des Luini, des Bassano, des Bellini, des Sébastien del Piombo.... De leurs noms seuls on remplirait des pages.

Mais voici les grands Vénitiens; et à moins d'aller à Venise même, vous ne serez jamais à pareille fête. C'est un éblouissement, et force vous est bien de vous arrêter.

Titien a ici quarante toiles, et quelques-uns des plus beaux portraits qu'il ait faits. Ami de Charles-Quint, qui le combla de faveurs et de témoignages d'estime, il l'a peint nombre de fois, à tous les âges, dans tous les costumes. La galerie de Madrid, outre un grand portrait équestre de l'Empereur, en possède un autre où il est représenté en pied. Je préfère de beaucoup celui-ci.

Charles-Quint est debout, en habit de cour, toque noire, manteau blanc, pourpoint de drap d'or. Sa main gauche s'appuie sur la tête d'un grand levrier d'Afrique, qui fut son favori. Il y a dans toute la personne de l'élégance et de la noblesse. La tête est fine et froide; l'œil spirituel, mais à demi-voilé. Sous la grâce un peu étudiée et le demi-sourire, on sent l'habileté rusée du politique. Il y a, sur le front rejeté en arrière, tout l'orgueil autrichien, et, dans cette mâchoire inférieure avancée, toute la ténacité flamande.

En face du père est le fils. Titien a peint Philippe II jeune, à dix-huit ou vingt ans. Le prince est aussi en habit de cour; il a la taille mince, élancée, avec quelque raideur. Ses cheveux sont blonds et ras, le teint pâle; les yeux saillants, froids et durs. Le trait marquant de cette physionomie, c'est la bouche qui est épaisse et sensuelle, impérieuse et dédaigneuse. Le front est beau; mais il n'y a rien de jeune dans cette figure: l'expression est triste et hautaine. C'est un masque de marbre.

On peut voir, à la galerie de Madrid, un autre portrait de Philippe II, non pas du Titien, mais de Pantoja, qui représente le roi à l'âge de quarante ans environ. Le portrait de Pantoja ne manque pas de finesse; mais le peintre semble avoir voulu adoucir son terrible modèle; il a mis sur ses lèvres une espèce de sourire, qui, malgré tout, n'a rien de rassurant. Mais c'est bien toujours,

sous les formes plus lourdes de l'âge, la même figure de marbre ou de cire, le même regard terne et froid. Il faut noter seulement quelques détails caractéristiques : Philippe II tient à la main un rosaire à gros grains ; il est coiffé d'un bonnet de velours noir. Devant cette figure blafarde, toute vêtue de noir, on se demande si c'est un roi, un moine ou un inquisiteur qu'on regarde.

Deux grandes toiles du Titien attirent de loin les regards. Ce sont deux de ces toiles qu'on est convenu d'appeler des Vénus, et qui représentent de belles femmes nues, couchées sur un lit de repos. Peintures dorées, lumineuses, où éclate le génie voluptueux et un peu païen de la Renaissance, et qui doivent être, je m'imagine, fort étonnées de se trouver égarées parmi les peintures austères ou ascétiques de l'école espagnole. De fait, il n'y a pas longtemps qu'elles sont à cette place. Achetées par Philippe IV, elles étaient restées, jusqu'à la fin du siècle dernier, enfermées sous triple clef, comme des objets obscènes. Il n'a fallu rien moins que deux ou trois révolutions pour faire reparaître au jour ces chefs-d'œuvre.

Laissez-moi noter encore une *Salomé*, portant la tête de saint Jean-Baptiste. Ce n'est qu'une étude, à mi-corps; mais c'est splendide. La tête est légèrement penchée en arrière ; les bras se soulèvent pour porter le sanglant trophée. Quelle élégance ! quelle fière tournure ! Quelle lumière sur ces bras, qu'on dirait faits d'un marbre doré par le soleil !

Tout à côté est une vaste composition allégorique qui fut peinte par Titien en mémoire de la victoire de Lépante. On sait que la victoire de Lépante fut gagnée en 1572. Or, Titien était né en 1477, il avait donc, quand il peignit ce tableau, quatre-vingt-quinze ans accomplis. A la vigueur de la touche, à l'éclat du coloris, on dirait l'œuvre d'un jeune homme. Quels hommes, que ces artistes de la Renaissance, les Titien, les Vinci, les Michel-Ange ! Génies de feu, dans des corps de fer !

J'en passe, et des meilleurs.... Je ne fais que mentionner, de Paul Véronèse, une *Suzanne*, et surtout un *Jésus enfant parmi les docteurs*, belle composition, dont les têtes ont de la noblesse, et où le peintre a déployé toutes les splendeurs de sa pallette ;

—de Tintoret, quelques portraits d'une incroyable énergie ; et un combat de mer, plein de furie, où se trouve une figure de femme que je crois voir encore, la tête renversée, les cheveux épars et entremêlés de perles, d'une beauté étrange, extraordinaire.

L'école flamande et l'école hollandaise ne sont pas moins bien représentées à Madrid que les écoles italiennes. Rembrandt n'a qu'un portrait, mais digne de lui : c'est tout dire. Van-Dyck, outre quelques petits tableaux d'église, a quatre ou cinq portraits qui sont certainement parmi ses plus beaux. De Rubens, il faut noter aussi quelques portraits magnifiques, et, parmi un nombre énorme de toiles de toute grandeur, des tableaux de chevalet qui valent ses plus grandes compositions. Ce sont des kermesses, des danses de village, d'une verve, d'une gaieté, d'un mouvement, d'une couleur admirables ; ce sont des nymphes et des satires ; c'est surtout son *Jardin d'amour,* représentant une réunion de jeunes hommes et de jeunes femmes, assis ou folâtrant sous de beaux ombrages. Rubens a mis là, avec sa couleur éblouissante, quelque chose de la grâce de l'Albane.

Et que dire des petits flamands ? Des Teniers, des Breughel, des Wouwermans, des Ruysdael ? Le premier seul compte, à Madrid, 76 tableaux, parmi lesquels plusieurs sont des plus importants et des plus charmants qu'il ait faits. J'ai remarqué trois *Tentations de saint Antoine,* sujet favori du peintre, où s'est déployée de la façon la plus bizarre son imagination bouffonne ; de grands tableaux d'intérieur d'un fini merveilleux ; des kermesses et des fêtes de villages ; enfin une série de scènes comiques, les *Singes sculpteurs*, les *Singes amateurs*, de l'expression la plus spirituelle et de la touche la plus fine. Un de nos contemporains, Decamps, semble s'être inspiré de ces petits chefs-d'œuvre dans une de ses toiles les plus populaires.

Je n'ai pas même nommé notre école française. Il serait impardonnable de l'oublier cependant ; car si sa place n'est pas large au Musée de Madrid, on peut dire qu'elle y est noblement remplie. Deux noms seuls la représentent, Poussin et Claude Lorrain. Le premier a ici quelques toiles excellentes *(la chasse de Méléagre,* entre autres, et *un jeune guerrier* couronné par la

victoire) ; excellentes, non de couleur sans doute, mais de composition, et du plus grand style. Le second a cinq ou six paysages qui sont incomparables ; deux, entre autres, dans le salon Isabelle, représentant un lever et un coucher de soleil. Le Louvre n'a rien de plus beau, et il n'y a pas de peinture au monde dont celle-là ne puisse affronter le voisinage. Claude Lorrain est le plus grand des paysagistes. D'autres ont saisi heureusement certains aspects de la nature : Ruysdael excelle à rendre la fraîcheur des forêts et des eaux ; Poussin, la solennité, la majesté des grands horizons. Claude, lui, a su exprimer toutes les harmonies de la nature et toutes ses magnificences. Comme on a dit que Velasquez a peint l'air, on pourrait dire qu'il a peint la lumière ; non une lumière de convention, mais la lumière vraie, limpide et pure ; et c'est par là qu'il a exprimé mieux que personne la poésie suprême de la nature.

EUGÈNE POITOU.

MADAME

DE MIRAMION.

Comment se fait-il que de nos jours on se soit pris d'un intérêt si vif pour les figures historiques ou littéraires du dix-septième siècle ? Entre la société française du règne de Louis XIV et la nôtre, il y a des dissemblances profondes. Au temps du grand roi, bien que tout ne fût pas édifiant ni digne d'admiration, on avait le sentiment de la grandeur et le goût de l'héroïsme religieux ou chevaleresque. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir les plus coupables égarements rachetés par les plus austères pénitences ; l'erreur et le vice ne prétendaient pas avoir au soleil la même place que la vérité et la vertu ; la médiocrité ne se posait pas avec impertinence en face du génie, et le respect des principes qui suscitent les courageux dévouements se décelait jusque dans les hardiesses ou les familiarités de la conversation. Assurément, ce ne sont pas là les mœurs de notre âge. Aujourd'hui, chez nous, tout est fractionné, mis en question. Ecoutez ce qui se dit dans un salon, dans un club ou dans une académie : il y a presque autant d'écoles qu'il y a d'interlocuteurs, et toutes les doctrines se heurtent comme des oiseaux effarouchés dans les ténèbres. La divergence des esprits se manifeste jusque dans la région des axiomes ; on ne s'entend ni sur l'idée de Dieu ni sur celle de cause, ni sur l'origine du monde ni sur la définition de l'homme. De là les plus étranges disparates dans le langage, où le mot libre se croise à chaque instant avec l'expression prétentieuse, et la trivialité de faubourg ou d'atelier avec la petite phrase « distinguée » du boudoir, ou les mornes locutions de l'idiome scientifique. De là aussi, à la place des fortes et dura-

bles amitiés, une foule de relations flottantes, au milieu desquelles ne circulent pas plus les chaudes effluves de l'enthousiasme que n'éclatent les accents de la franche et cordiale gaîté. Tout cela ne déplaît pas, nous le savons, à ceux qui se sont donné pour idéal une société *yankee*, et qui entrevoient dans les brouillards de l'avenir une civilisation merveilleuse, produite par le jeu confus des individualités affranchies de toute règle. A leur guise ! Toujours est-il qu'on ne s'explique pas très-facilement les curiosités et les sympathies de notre génération à l'endroit des héros et des grandes dames du dix-septième siècle.

Il faut peut-être attribuer en grande partie ce mouvement de l'opinion à l'influence d'un illustre philosophe. Fatigué d'interroger la raison humaine sur des problèmes de métaphysique dont elle ne fournit que des solutions très-insuffisantes, M. Cousin, qui était un esprit ingénieux et souple plus que profond, prit un jour le parti d'aller se délasser dans la compagnie de quelques femmes éminentes, un peu oubliées, telles que Mme de Longueville, la duchesse de Chevreuse et la marquise de Sablé. Il revint de là charmé, attendri (pour ne rien dire de plus), et il nous fit, dans un style ondoyant et fin qu'on ne lui connaissait pas, des récits aussi détaillés que piquants de tout ce qu'il avait vu et entendu. Les graves docteurs de la Sorbonne et du Collége de France eurent beau froncer le sourcil, les histoires de M. Cousin obtinrent un succès prodigieux parmi les gens du monde et les lettrés, si bien qu'à dater de cet instant tout ce qui se rattachait de près ou de loin à la cour de Louis XIV fut remis en extrême faveur. Les anecdotes de cloître, entrelacées dans les aventures de Fronde, ne furent même pas un motif de refroidissement, et l'on prêta très-volontiers l'oreille aux sévères entretiens d'un parloir de Carmélites, en considération des belles et nobles personnes qui se rencontraient chez les religieuses. O prestige souverain de la grâce littéraire et de la philosophie éclectique !

Mais M. Cousin n'a pas eu le temps de nous retracer toutes les physionomies attachantes de la société d'élite qui a si fortement captivé ses dernières années, et au premier rang des femmes

supérieures dont les portraits manquent à sa galerie, on peut citer Mme de Miramion, modèle achevé de pureté austère et de charité évangélique.

Un de nos concitoyens, M. Alfred Bonneau, vient de publier la vie de cette pieuse fondatrice des Filles de Sainte-Geneviève, sur laquelle nous n'avions encore qu'un livre très-imparfait, écrit par l'abbé de Choisy, et quelques pages d'un intérêt tout romanesque, dues à la plume de M. Hippolyte Lucas. M. Bonneau ne s'est point donné pour tâche de continuer l'œuvre de M. Cousin, et il nous saurait certainement très-mauvais gré de lui attribuer une pareille prétention. Soumis à une douloureuse épreuve, celle de voir se consumer dans les langueurs d'un mal tenace la jeunesse d'un fils doué des plus aimables qualités, il a demandé des consolations à l'étude, et il n'a voulu que de celles qui conviennent à un cœur chrétien. Mme de Miramion était une des gloires de sa famille ; il s'est mis à recueillir, avec une religieuse et patiente assiduité, tout ce que les bibliothèques publiques ou les archives particulières renfermaient de documents sur cette infatigable bienfaitrice des pauvres ; puis, les recherches ayant été très-fructueuses, il a commencé une biographie, sans trop mesurer ce qu'en pourraient être les dimensions ; l'œuvre est allée sans cesse s'élargissant et s'enrichissant sous le travail d'une main soigneuse qui ne précipitait rien, et il s'est trouvé qu'au bout de quelques années, M. Bonneau avait composé un livre excellent, que des amis fort bien inspirés l'ont pressé de produire au-delà du cercle des affections intimes, où une modestie excessive inclinait à le retenir.

Mme de Miramion, née à Paris en 1629, était fille de Jacques Bonneau, sieur de Rubelle et conseiller du roi. Elle n'avait pas neuf ans lorsqu'elle perdit sa mère, Marie d'Ivry ; mais cette mère, femme instruite et d'une haute vertu, dont elle avait reçu le doux nom avec l'eau du baptême, lui avait donné déjà le pli des bons enseignements, et le père remit l'enfant à l'une de ces rares gouvernantes auxquelles on peut confier avec une entière sécurité l'éducation d'un jeune cœur. A l'ombre de cette seconde tendresse, vigilante et grave, Marie de Rubelle grandit paisible-

ment. Elle n'avait rien de léger dans le caractère, et préférait de beaucoup un entretien sérieux à l'éclat d'une parure. Plus d'une fois pourtant on essaya de l'entraîner dans le courant des frivolités, dans le tourbillon des fêtes mondaines, où bruissent les faux rires et les éternels caquetages. Il y avait une tante surtout qui déployait un zèle extraordinaire pour l'attirer sous les lustres des bals et des spectacles. La gracieuse jeune fille, ne voulant point attrister une sœur de son père, qui était au demeurant très-bonne personne et savait tout aussi bien écouter un sermon qu'une comédie, se laissa docilement conduire dans les brillantes réunions de la société parisienne. Mais ses vraies aspirations n'étaient pas de ce côté. Les scènes passionnées du théâtre alarmaient son innocence, plus qu'elles ne séduisaient son imagination, et jusqu'au milieu des groupes éblouissants de la danse, le souvenir de sa mère couvrait son front d'un nuage de mélancolie.

Pendant l'été de 1643, Mlle de Rubelle accompagna sa tante aux eaux de Forges, en Normandie, où se réunissaient toutes les beautés aristocratiques plus ou moins fanées par les plaisirs de l'hiver. Elle eut l'heureuse fortune de rencontrer là cette charmante fille du comte du Lude, Charlotte de Daillon, qui devait épouser plus tard, un peu à l'aveugle, le plaisant duc de Roquelaure, et qui mourut à vingt et un ans, brisée par le regret de n'avoir pas été mariée à l'inconstant marquis de Vardes. Les deux adolescentes se prirent de suite l'une pour l'autre d'une tendre amitié ; mais au moment même où Marie de Rubelle s'abandonnait aux douceurs de cette liaison, sous un beau ciel, au milieu de fertiles campagnes, un nouveau chagrin vint assombrir tout à coup et mûrir sa jeunesse. Elle apprit la mort de son père, dont la santé était depuis quelques années chancelante. Ce second malheur la troubla profondément ; elle se hâta de revenir à Paris, et, dans son affliction, elle parla d'entrer au noviciat des Carmélites. Il fallut toutes les instances de la famille, particulièrement celles de plusieurs frères chéris, pour la décider à ne pas réaliser son dessein.

Deux années se passèrent, dans la retraite et dans le deuil, à

la suite desquelles on s'occupa de marier l'orpheline. Mlle de Rubelle avait seize ans : c'était une belle et grande jeune fille, à la chevelure blonde et bouclée, aux yeux bleus, à l'air tout à la fois fier et modeste, et de nombreux prétendants gravitaient autour d'elle. Le choix de la sage enfant — car ce fut elle qui choisit — s'arrêta sur un conseiller du Parlement de Paris, M. de Beauharnais, seigneur de Miramion, qui n'avait guère plus de vingt-sept ans, mais qui se distinguait par l'aménité de ses manières, et semblait un des caractères les moins flottants, un des esprits les plus cultivés de la jeune magistrature. Il y avait de réelles affinités entre les deux cœurs, qui se touchaient par mille endroits sans se ressembler absolument : Dieu leur accorda six mois de félicité. Au bout de ce temps, une fièvre violente vint emporter brusquement M. de Miramion, et l'épouse, terrassée par ce coup de foudre, eût succombé peut-être au désespoir, si les sourds tressaillements d'une maternité commençante ne l'eussent rattachée peu à peu à la vie. Quatre mois après ce lugubre événement, Mme de Miramion mit au monde une fille. La jeune mère avait ressenti de telles souffrances que l'enfant naquit avec une organisation bien frêle. Des soins infinis permirent cependant à cette plante délicate de se développer, et les sollicitudes mêmes qu'elle coûta soutinrent le courage de l'amour qui veillait sur elle. On devient si fort et si vaillant quand on a de faibles existences à protéger !

Il y avait trois ans à peine que Mme de Miramion était veuve, lorsqu'elle eût à traverser une épreuve d'un nouveau genre. Un matin du mois d'août 1648, comme elle se rendait en pèlerinage à la chapelle du mont Valérien, vingt cavaliers armés et masqués entourèrent son carrosse, et malgré ses cris, ses supplications, l'emmenèrent jusqu'à une vieille forteresse féodale située à deux ou trois lieues de Sens. Déposée là, plus morte que vive, elle vit arriver à elle l'audacieux comte de Bussy-Rabutin, qui voulut la contraindre à l'épouser. Le moyen n'était pas de nature à réussir avec une femme du caractère et de la vertu de Mme de Miramion. Elle répondit avec indignation à l'impudent ravisseur, et refusa de prendre aucun aliment jusqu'à ce qu'on l'eût remise en li-

berté. Pendant deux jours, Bussy s'efforça inutilement de vaincre ses résistances, employant tour à tour les menaces, la séduction, les prières et les protestations d'un respect mensonger. L'état de défaillance de Mme de Miramion finit par l'effrayer. Tout honteux, sinon contrit, il fut réduit à la faire reconduire à Sens, et de là, après quelques heures de halte dans une hôtellerie, où plusieurs membres de sa famille, partis pour aller assiéger le château de Bussy, vinrent la réconforter, elle put regagner Paris en litière.

Cette dramatique aventure acheva de donner à Mme de Miramion l'aversion du monde. Beaucoup d'amitiés téméraires s'acharnaient à lui conseiller un second mariage : elle écarta toutes ces obsessions avec une inébranlable fermeté, et se composa une existence sévère, toute de devoir et de dévouement, consacrée moitié à sa fille, moitié aux pauvres. Tantôt elle visitait les prisons, pour distribuer des secours et de pieuses exhortations aux captifs ; tantôt c'étaient de jeunes orphelines qu'elle recueillait et qu'elle instruisait, ou des malades, des blessés dont elle allait panser les plaies dans les hôpitaux. Aucune indigence n'échappait aux perspicacités de son zèle ; elle passait du lit des mourants au berceau des enfants délaissés, et quand Vincent de Paul organisa dans Paris ses compatissantes milices, elle se montra l'une des plus ardentes auxiliaires de l'entraînant apôtre.

Mme de Miramion n'arriva pas de suite cependant au degré supérieur de l'austérité chrétienne. Tout en se prodiguant au service des infortunés et des humbles, tout en suivant de nombreuses retraites spirituelles dans les couvents, et en se frappant la poitrine au pied des autels, elle gardait le goût du luxe et du bien-être ; elle prenait un soin extrême de la blancheur de ses mains ; elle portait des robes très-élégantes, et elle aimait les riches ameublements. Sa chambre particulièrement, tendue en velours couleur isabelle, avec lit sculpté et alcôve dorée, était fort somptueuse. Mais un jour le directeur de la noble et bienfaisante veuve, M. l'abbé de Festel, fut reçu dans cet appartement. C'était un de ces prêtres, toujours préoccupés de leur mission, qui ne craignent pas de compromettre leur influence en défendant une

vérité ou en redressant un travers. Il plissa le front et déclara sans détour combien il était surpris de trouver tant de recherche et d'éclat dans la maison d'une femme qui se piquait de rigidité, et dont on vantait partout le détachement. Mme de Miramion s'inclina sous le reproche, et dès le lendemain il n'y avait plus que du drap gris dans sa chambre, à la place du velours isabelle, qu'un lit de bois ordinaire dans son alcôve, à la place du magnifique lit à sculptures.

Ainsi occupée à perfectionner son âme et à secourir la misère pendant les heures que ne réclamait pas l'éducation de sa fille, Mme de Miramion atteignit l'année 1660. A cette époque, Mlle de Miramion, petite personne de quinze ans à peine, toujours pâle et de santé fragile, mais d'extérieur très-grave et même d'humeur un peu chagrine, épousa Messire Guillaume de Nesmond, chevalier, seigneur de Saint-Dizan, aussi conseiller du roi, par-dessus le heaume et les armoiries. La mère, si préparée qu'elle fût alors à tous les sacrifices, ne se sépara pas de l'enfant sans un secret déchirement de cœur; mais ce mariage laissait Mme de Miramion complétement libre de suivre les élans d'une ferveur sans cesse excitée par l'action mystérieuse des longs recueillements, et les œuvres de la pénitence, jointes à celles de l'aumône, eurent bientôt adouci les tristesses du cœur maternel. Ce fut alors que la veuve de M. de Beauharnais eut l'idée de fonder la communauté de la Sainte-Famille, réunie peu après à celle des Filles de Sainte-Geneviève. Instruire les jeunes filles pauvres et soigner les malades, tel était le but principal de l'institution. Elue supérieure perpétuelle par les religieuses, auxquelles le peuple, dans sa reconnaissance, donna le nom de Miramionnes, l'intrépide fondatrice s'acquitta si bien de ses fonctions qu'en moins de deux ou trois années, la maison de Sainte-Geneviève devint l'un des premiers établissements de charité de la ville de Paris.

Mme de Miramion n'était pas seulement une femme d'un inépuisable dévouement: elle avait un grand sens, un esprit observateur, le génie de l'ordre et de l'administration, et l'art d'en imposer, avec beaucoup de mansuétude et de condescendance. Aussi venait-on la consulter de toutes parts, et lui demander son inter-

vention, toutes les fois qu'il y avait une utile entreprise à créer, ou à relever des courages abattus. Un jour, c'est l'évêque d'Amiens qui l'appelle pour l'aider à établir dans son diocèse une communauté semblable à celle qu'elle avait instituée à Paris; un autre jour, c'est l'évêque d'Angers, Henri Arnauld, qui la prie de venir remettre la paix parmi les religieuses de l'hospice de La Flèche, qui se querellaient ou s'insurgeaient, sans souci de leur vœu d'obéissance. En 1673, une maladie contagieuse moissonne la population de Melun, et toutes les autorités perdent un peu la tête, au milieu des gémissements que fait éclater le fléau. La supérieure des Filles de Sainte-Geneviève se rend aussitôt dans cette ville, accompagnée de sœurs et de chirurgiens; elle organise des secours, ranime les zèles défaillants, et ne revient à Paris que lorsque l'épidémie a cessé de sévir.

Ce qu'il faut bien constater de plus, au grand honneur de l'admirable femme, c'est que, durant toute sa laborieuse carrière, elle eut la sagesse de ne se fourvoyer dans aucune des déplorables erreurs de son siècle. Ni le quiétisme ni le jansénisme, dont s'affolaient tant d'âmes, d'ailleurs très-pures et très-élevées, ne parvinrent à la séduire. Aussi éloignée des intempérances d'imagination d'une Madame Guyon que des opiniâtretés d'une Angélique Arnauld, elle garda intacte sa fidélité à l'Eglise romaine, et c'est un mérite qui rehausse singulièrement la valeur de ses bienfaits.

Mme de Miramion mourut à Paris, le 24 mars 1696, à la suite de pénibles veillées passées au chevet de la duchesse de Guise, fille de Gaston d'Orléans. Ayant beaucoup travaillé pour Dieu, c'est-à-dire beaucoup triomphé d'elle-même et consolé de cœurs souffrants ou égarés, elle devait finir dans la crainte et l'humilité; car il n'y a guère que les inutiles ou malfaisants égoïsmes à se draper fièrement dans la mort. Quand les religieuses de sa communauté, agenouillées autour de son lit, lui demandèrent sa bénédiction : — « Je ne suis pas digne de vous la donner, répondit-elle; Dieu vous bénira, si vous êtes fidèles à votre vocation. » Et Mme de Nesmond s'étant à son tour approchée, respectueuse et en larmes : — « Aimez Dieu de tout votre cœur, ma fille, lui dit

la mourante avec l'accent d'une ineffable tendresse ; il n'y a que cela de bon, et quand il nous appelle, on est bien aise d'avoir été toute à lui. »

Tels furent les derniers instants de cette douce et sainte femme. Mais, pour bien apprécier les belles vertus qu'elle possédait, pour se rendre un compte fidèle de toutes les œuvres fécondes qu'elle sût accomplir ou inspirer, il faut lire feuille à feuille le livre écrit à sa mémoire par M. Alfred Bonneau. Nous promettons, sans l'ombre d'une hésitation, à tous ceux qui voudront bien suivre notre conseil, un de ces plaisirs purs et élevés qui ne laissent après eux dans l'esprit que de bons aromes et de saines impressions. Il y a, dans la *Vie de Madame de Miramion*, des portraits finement dessinés et des traits touchants, d'intéressantes scènes de mœurs et de curieux renseignements sur un grand nombre d'institutions peu ou mal connues, des réflexions ingénieuses, des rapprochements bien saisis, et toutes les graves pensées que peut suggérer à une âme chrétienne le sublime spectacle de la sainteté aux prises avec les infinies complications de l'existence. L'auteur raconte avec l'accent des écrivains fortement imprégnés de leur sujet; il s'abstient de tous les détails oiseux, mais ne supprime rien de ce qui peut servir à l'explication des événements ou des caractères; il juge sans passion, mais il n'expose point avec cette indifférence qui se masque du nom d'impartialité, et soit qu'il blâme, soit qu'il admire, son sentiment côtoie les faits sans ralentir jamais la marche du récit. Le style de M. Bonneau est d'ailleurs exempt de toute affectation, et ne renferme aucune de ces piperies dont les maîtres recommandent si sagement de se défier. « C'est par les mots familiers, » dit Joubert, que le style mord et pénètre dans le lecteur. Ils » inspirent de la confiance pour celui qui s'en sert à rendre ses » pensées plus sensibles ; car on reconnaît à un tel emploi de la » langue comme un homme qui sait la vie et les choses, et qui » s'en tient rapproché. De plus, ces mots font le style franc. Ils » annoncent que l'auteur s'est depuis longtemps nourri de la » pensée ou du sentiment exprimé, qu'il se les est tellement ap- » propriés et rendus habituels, que les expressions les plus

» simples lui suffisent pour exprimer des idées devenues vulgaires » en lui par une longue conception. » Il semble que l'auteur de la *Vie de Madame de Miramion* ait eu constamment sous les yeux, en écrivant son ouvrage, ces lignes du sagace penseur, tant elles s'appliquent bien à sa méthode.

Nous voudrions pourtant terminer cet article par une réserve, afin qu'on ne suspecte pas la sincérité de l'éloge : ce que nous reprochons à M. Alfred Bonneau, c'est d'avoir, en trop d'endroits peut-être, cédé la plume à M. l'abbé de Choisy.

ALBERT LEMARCHAND.

QUINZE JOURS EN NORMANDIE [1]

NOTES DE VOYAGE.

Du Hâvre à Caen, lundi 17 août (2).

A bord du paquebot du Hâvre à Caen. Quel beau soleil ! C'est à qui, du ciel et de la mer, resplendira le plus, à qui des deux éclipsera l'autre. Mais non ! les deux ne font qu'un ; la mer n'est qu'un miroir où se reflète le ciel avec son azur et ses nuages. Compagnons, sur vos gardes ! que celui qui est myope se tourne à droite vers l'infini ; toi, le presbyte, l'œil sur terre, à gauche, vois la falaise monter à l'embouchure de la Seine, se raidir en montagne derrière cette large bande d'estran qui fait la plage de Trouville, pour s'effriter en dunes entre Toucques et la Dive, et se dérouler en nappes épaisses et moirées à l'entrée de la rivière de Caen. Discerne, si tu le peux, ces rochers du Hulgoat, où notre ami, le paysagiste Huet, a puisé le motif d'une de ses plus émouvantes scènes. Je tiendrai la balance, et vous accorderai de mon mieux. Dans ce bassin que nous sillonnons, viendront se déverser les affluents de deux fleuves et de deux rivières, et l'Océan, surpris dans le secret de sa puissance, va procéder à leur assimilation sous nos yeux.

Les matelots riaient sous cape, et avisaient en un point de l'ouest certain grain menaçant qui devait déjouer nos espérances. Le vent souffle, le flot s'enfle, le bercement du roulis se com-

(1) Voyez la *Revue de l'Anjou*, 2e livraison, page 69, et 4e livraison page 237.

(2) La série de ces notes présente une lacune, partie du voyage, *Rouen*, *Jumieges* et *Duclair*, ayant été précédemment insérée dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*.

plique des secousses du tangage ; la fumée rabattue fait pleuvoir sur le pont sa pluie nauséabonde, prélude de la pluie du ciel. Notre cadet blêmit, jaunit, verdit ; toutes les teintes de l'Océan se réfléchissent sur son visage. La tête lui pesait comme un boulet sur les épaules ; il s'affaissa le long du banc, et plia sur le bastingage dans une attitude décisive. Ceux que le mal épargnait marchaient en chancelant, saisis d'une seule pensée, absorbés dans l'unique effort de se mettre en équilibre par le déplacement successif du centre de gravité sur tous les points de leur personne.

Quand la pluie eut cessé, et que la brume, encore épaisse, eut laissé transparaître la lueur appauvrie du soleil, l'aspect du littoral était complétement renouvelé. Plus de rochers, plus de falaises. A gauche, les dunes de Cabourg, les essarts de Langrune à droite, devant nous les sables vaseux dont l'embouchure de l'Orne est obstruée. Il faudrait l'œil du mousse pour signaler à l'horizon le banc de Calvados, monstrueusement échoué comme un léviathan sur la grève ; mais pour constater sur son dos les vestiges de cette ville attestée par les traditions locales, ce ne serait pas assez de l'œil du lynx. Quelle est cette tour, là-bas, lourde, compacte et couronnée d'un appareil lenticulaire? — Ouistreham. On dirait que le vent d'ouest a sifflé ce nom. Les matelots, pour le prononcer, ont retrouvé leur physionomie saxonne.

L'Orne canalisé abaisse devant nous ses barrières, et s'épanouit entre deux files d'ormeaux où le paquebot s'engage et s'enfonce comme dans une avenue.

Avec la tour du château-fort au premier plan, l'abside et le clocher de Saint-Pierre pour point de vue, pour fond l'Hôtel-de-Ville, et l'Odon reliant le tout, Caen présentait naguère une perspective dont il s'est corrigé et que l'on ne retrouve plus désormais que sur les gravures arriérées. — L'Odon n'est plus là, on lui a fait son lit ailleurs ; le dernier pan de la tour est enclavé par des constructions récentes ; l'abside, à sec de la rivière où se mirait sa magique ornementation, s'en console comme elle peut à l'aide d'un petit square poncif installé devant le portail de son église. Cela fait, Caen se maintien et se main-

tiendra longtemps, pour quatre causes : la ville est nivelée par la grâce du sol, ses rues sont nées spacieuses, elle est plus agricole qu'industrielle, elle est savante. L'artiste s'y promène à l'abri des crispations et des pressentiments sinistres qui l'assiégent dans les cités montueuses et escarpées comme la nôtre, où le passé tremble, où les démolitions s'enchaînent et se commandent avec une implacable solidarité. Bonnington y retrouverait les façades historiées qu'il crayonnait il y a trente ans ; la maison de Malherbe n'y a rien à redouter des malheurs de celle de Corneille.

Toute ville a ses hauteurs, ainsi que nous l'avons remarqué ; celle-ci donc, si plane qu'elle soit, a les siennes qui, pour être imprévues, n'en surgissent que mieux. C'est du *Moulin le Roi* que les regards de l'étranger s'abattent le plus volontiers sur elle. Nous trouvons préférable d'opérer cette reconnaissance de la cime de son monument le plus cher. Les religieuses desservantes de l'Hôtel-Dieu chantaient Complies, quand nous frappâmes à la porte de l'*Abbaye aux Dames*. Nous entrons : sous chacun de nos pas résonne la crypte aux trente-quatre colonnes, qui a pour revêtement la pierre d'un tombeau, celui de la reine fondatrice. La grâce de la femme se trahit jusque dans les austérités de l'architecture à plein cintre, par la sveltesse du double péristyle dont le sanctuaire est décoré. La présence de ces nonnes, leur suave et chaste psalmodie ne messied point à l'impression générale des lieux. Nous effleurons du pied les dalles ; quelque chose nous enlève de terre, et nous sollicite à monter. A la droite du chœur s'ouvre la porte de la tour, assise carrément sur le transept ; nous contournons sa spirale usée par les siècles. Si haut que nous montions, le chant des psaumes nous suivait, s'atténuant d'étage en étage jusqu'au point extérieur où les dernières perceptions de l'ouïe firent place aux premières satisfactions des yeux. Cette vue à vol d'oiseau donne à la fois l'aspect et l'intelligence de la ville. On la prend sur le fait, calme, recueillie, étudiant dans la paix de ses académies ou à l'ombre de ses tilleuls, tandis que ses grands bœufs ruminent dans les herbes de ses pâturages. En comptant dans son sein tant d'églises

et si peu d'usines, on s'explique son amour pour les antiquités monumentales, et cette consciencieuse observation des styles et des âges d'où le mouvement archéologique est parti.

Le souvenir de Guillaume, inséparable de celui de Mathilde, fait de l'*Abbaye aux Hommes* notre point de mire naturel. La curiosité qu'éveillait l'attention allumant à son tour l'impatience, nous descendons l'escalier quatre à quatre, et, sans honorer d'un regard l'église romane de Saint-Gilles que nous coudoyons en sortant, nous courons au but dans la direction présumée.

L'église est tendue de noir ; on y célèbre les obsèques d'un personnage considérable de la ville. Sous le drap mortuaire qui recouvre ce mort inconnu de nous, semble tressaillir l'ombre du terrible Guillaume. La tombe est là, à nos pieds, redisant le sinistre épisode de cette fosse trop étroite pour le cadavre du conquérant. La cérémonie achevée, on dégage les colonnes dont les chapiteaux sortent de dessous la litre avec un redoublement de stupeur et d'étrangeté. L'église, d'une seule pièce, bien que de plusieurs dates, supplée par l'unité du caractère à celle du temps. Elle a, de la base au faîte, subi l'impulsion puissante de la main qui en jeta les assises. Quand ses deux tours s'élevèrent, il y avait deux siècles d'écoulés ; l'ogive venait de donner la mesure de ses ressources dans la merveilleuse flèche de Saint-Pierre, et cependant tel était le prestige de cet homme, que les tours, étrangères au mouvement qui se produisait, persistèrent dans le cintre, et, romanes jusqu'au bout, faillirent à leur époque plutôt qu'à sa mémoire.

Triple expiation, l'une dans la vie, et les deux autres dans la mort, d'une alliance blâmée par l'Église : sur l'injonction du pape Nicolas II, les époux repentants fondent chacun leur monastère. En 1502, tous deux sont troublés dans leurs cendres par l'impiété des Huguenots. Tous deux enfin souffrent, dans leurs ossements, des fureurs de 93. Quant à Guillaume, il avait de bonne heure et une première fois passé par la violation du sépulcre.

Instinctivement nos pensées prenaient la direction du convoi. Nous suivîmes. Le cimetière baigne de ses gazons une église

du XIIe siècle, échouée là, et devenue moitié fonderie, moitié grenier. Du tertre tumulaire sur lequel nous étions placés, nous dominions, à gauche, l'ensemble de la ville, ensemble saisissant à travers les idées de la mort; à droite, et dans une perspective accrue par le déclin du jour, l'église se montrait mystérieuse et muette, par les trois quarts de son abside qui n'est elle-même qu'un tombeau. Plus les ombres montaient, plus le silence parlait, plus intimement se fondaient sur nos têtes et s'harmonisaient sous nos pieds les éléments du paysage. Cela devint si beau, si religieux, si grandiose, que nous restâmes là, insouciants de l'heure et absorbés dans la contemplation de cette grande scène. Il ne fallut rien moins, pour nous tirer de rêverie, que le signal du fossoyeur.

De Caen à Bayeux, mardi 18 août.

Soit dit sans la moindre prétention à l'originalité, nous sommes les premiers peut-être qui ayons remis la visite de l'église Saint-Pierre au lendemain. Dans cette ville de Guillaume et de Mathilde, il nous semblait que, plus que nulle part ailleurs, le cintre avait le pas sur l'ogive. En dehors des grandes émotions causées par nos deux basiliques dans le rapport de leur architecture avec la physionomie des temps et l'importance des fondateurs, Saint-Pierre est, pour l'éclat de l'ornementation et le caprice des ciselures, la merveille de la cité. Dibdin, en comparant sa fine et luxuriante flèche avec celle de Salisbury, déclare avec tristesse l'Angleterre vaincue par la France. Les chapiteaux de la nef regorgent d'enseignements cachés sous la fantaisie de leurs légendes : Virgile dans un panier, Lancelot du Lac dans une charrette, Aristote à quatre pattes, Tristan le Léonnais traversant la mer sur la lame de son épée, prêchent de toute l'éloquence de leurs légendes populaires contre les surprises et les entraînements de l'amour. Quant aux retombées des voûtes du rond-point, fruit exubérant de la dernière période flamboyante, elles dépassent en féerie tout ce qu'on a jamais brodé à la pointe

du ciseau sur une pierre. Quand l'Odon n'eût passé dans les murs de l'église que pour réverbérer dans ses eaux le pourtour extérieur de cette abside, il fallait respecter son cours.

Aussi quelle pierre ! et quel ciseau n'eût été amoureux de cette pierre d'un ton si doux, d'un grain si ferme, également apte aux mâles simplicités des premiers temps, et à l'ornementation compliquée des époques ultérieures? Guillaume s'y connaissait; c'est avec la pierre de Caen qu'il a bâti sa tour de Londres. Wesminster et Saint-Pierre n'ont eu qu'une seule mère : ils sont sortis des mêmes flancs.

Comme nous nous retournions pour contempler une fois de plus le monument dans son ensemble, notre attention fut traversée par un personnage noir qui, un livre à la main, circulait sur les plombs, tour à tour visible et masqué, dans son excursion aérienne, par les crêtes des contreforts. C'était un vicaire de l'église qui n'avait pu trouver de promenoir plus clérical pour la lecture de son bréviaire.

Il y a bien encore la double nef de Saint-Sauveur; la halle au blé portée sur les piliers antiques de la première église de ce nom ; celle de Saint-Jean dont la tour penche comme celle de Pise ; le hangar aux clefs de voûte et aux nervures prismatiques qui fut jadis Saint-Nicolas. Mais nous leur préférons l'église romane de Saint-Gilles, écrasée par la basilique de Mathilde, d'abord négligée de nous, et à laquelle nous revenons. Que de contestations la date de sa nef n'a-t-elle pas soulevée dans le monde des archéologues !

— Ils ne se disputeront plus, grommela le sacristain qui nous suivait comme l'ombre, de piliers en piliers, ne cherchant que l'occasion de faire fructifier sa loquence. Ils ne se querelleront plus, car le conseil municipal va les mettre d'accord en jetant l'église par terre.

— Plaisantez-vous ?

— Moi ? nullement.

— Jeter par terre ? Et pourquoi cela ?

— Parce que l'abbaye, évacuée par ces dames, va devenir paroisse, et que le sacristain de Saint-Gilles sera sacristain de la Trinité, qui est, savez-vous, le vrai vocable de l'abbaye.

— O édilité! m'écriai-je.

Et laissant sur la porte le pauvre diable, interloqué par cette exclamation fulminante, nous tournâmes l'église et nous rabattîmes sur la ville à fond de train.

Le calme ne nous reprit qu'en face de la Bourse, autant que vous laissent calmes les mutilations infligées par le marteau de 93 au monument de 1538. Trois corps de logis, reste de quatre, et dont le principal forme presque à lui seul l'un des côtés de la place Saint-Pierre, rivalisent de chambranles à colonnes et de trumeaux, de fenêtres en lucarnes, de lanternes pyramidales, de toutes les magies et féeries en usage sous le règne du premier Valois. L'escalier en spirale, que protége un péristyle à double arcade, ouvre d'étranges perspectives et exerce sur l'œil d'irrésistibles attractions. C'est Chambord, mais réduit aux justes proportions d'une architecture amoindrie où l'affaissement des chairs et la maigreur des membres se dérobent sous une nuée de perles et de diamants. Qu'est devenue la statue équestre, si populaire sous le nom du *Grand Cheval,* et où le sire d'Ecouville avait fait représenter par Blaise le Prestre une des plus sombres visions de l'Apocalypse? Etrange époque et triplement hybride : de foi et de paganisme, de gothique et de classique, de terreur et de volupté! — Quant aux iconoclastes, ils n'auront vu dans le David et la Judith sculptés en regard, l'un son chef de Goliath, l'autre son chef d'Holopherne à la main, que deux coupeurs de tête, en considération de quoi ils les ont laissés dans leurs niches. — Lorsque Moisant de Brieux, l'acquéreur de cet hôtel sous Louis XIV, y causait linguistique avec l'évêque d'Avranches, l'œuvre de Blaise, intacte, resplendissait. L'on ne dit pas que nos deux littérateurs y aient jamais pris garde; un libraire était là dans un des corps de ce logis : ils n'avaient d'yeux que pour ses tablettes.

De ce pas, acheminons-nous, sous la conduite de leur souvenir, vers la bibliothèque de la ville. Oh! quel studieux aspect! L'attention des lecteurs est telle que, des deux bouts de la table, les bibliothécaires échangent leurs communications à haute voix sans les troubler le moins du monde. — Toutes les illustrations du Calvados, arts, sciences ou lettres, y président en une série

de portraits qui toujours se développent à mesure que les originaux disparaissent. L'auteur de *La Muette* n'y viendra prendre place que dans vingt ans d'ici, après vingt opéras encore. Nous autres Angevins, au lieu d'Homère, de Cicéron et de Virgile, grands hommes à coup sûr, mais qui sont à tout le monde, que n'avons-nous songé à installer dans notre salle les bustes de Du Bellay, de Ménage, de Bernier, de Lespine, de Trémollière, sculptés en marbre par David?

Au musée de Caen figurent deux Rubens, quatre Véronèse, un del Sarto, un paysage de Ruysdael, un *Ecce Homo* de Tiepolo, où l'émotion du sujet disparaît, il faut le dire, sous l'esprit de la touche et le scintillement de la lumière ; surtout un *Mariage de la Vierge* du Pérugin, même sujet que celui de Raphaël, à quelques variantes près qui changent une belle œuvre en l'œuvre accomplie et suprême. — Le pauvre gardien qui nous y conduisait souffrait horriblement d'un de ses doigts qu'il allait perdre. Le sentiment patriotique, exalté en lui par notre admiration pour les toiles de son musée, luttait visiblement avec celui de son mal. Quand nous nous exclamions, une exclamation de douleur le trahissait et se mêlait involontairement à la nôtre.

Le jardin de Botanique, avec son écrin d'orchidées, nous eut tenté ; mais le jour tirait à sa fin ; nous avions perdu près d'une heure à débrouiller Louis XIV sous la figure énigmatique qui décore la place de ce nom. Il fallait partir.

Ce n'est point en coureurs qu'il faut visiter Caen ; le meilleur d'elle, le plus rare côté de sa physionomie nous échappait. Il fallait s'y promener après l'apaisement de nos ardeurs et de nos curiosités de touristes, lentement, largement, avec une sérénité empruntée aux habitudes de ses murs ; il fallait, en quelques journées d'une résidence sérieuse comme elle, s'assimiler l'atmosphère morale de ses écoles, de ses sociétés et de ses académies.

Adieu, Caen, fleur de Normandie, ville studieuse et forte, aux grands arbres, aux hauts clochers, ville d'intérieur si près du retentissement des vagues, dont les vieux monuments racontent les vieux souvenirs. Il ne te manque qu'une chose : l'anneau que porte au doigt Bayeux, ta suzeraine épiscopale !

Ce n'est pas que de la vassale à la suzeraine le voyage soit bien long. On va d'un pont à l'autre en moins de temps que n'en mettait jadis l'évêque de Bayeux à se rendre, le jour de son sacre, du palais à la cathédrale sur sa haquenée. Nous entrons en gare avant le coucher du soleil. D'ici, la cathédrale, détachée de la ville par un jeu de perspective que je ne me charge pas d'expliquer, émergeant du bocage arrosé par les eaux de la Drôme et de l'Aure, prend un caractère solennel. A mesure qu'on approche, la vérité se rétablit. Bayeux reprend son église qui, secouant peu à peu sa ceinture d'ormes et de saules, s'en va reprendre sa place au cœur de la cité. Evolution superbe, qui se complique encore des mystères du crépuscule.

Cependant la nuit survient, et surviennent avec elle les premiers frissons avant-coureurs de l'hôtel. Voici que les tristesses de Fécamp renaissent en nous. Pas de cœur si vaillant qui ne se serre à l'idée d'aborder une ville de troisième ordre et inconnue, par un souper de table d'hôte, et une cellule n°... tant. Plus le jour a été long, plus la nuit à laquelle on finissait par ne plus croire est mal venue. A table, la joie des habitudes, leur entrain, les allusions tirées de leurs affaires ou de leurs plaisirs vous agacent, et vous n'appréciez la faveur de souffrir à trois qu'en voyant se refléter vos trois morosités en une sur la face du pauvre convive isolé qui vous envie, à qui le moindre mot de vous ferait tant de bien !

Passer de la table au lit est impossible. Il faut sortir. L'éclairage de Bayeux se compose du reverbère de l'hôtel, lequel fait angle sur deux rues. La première ne compte guère ; la seconde, où se résume toute l'importance de Bayeux, est aussi longue que l'épée d'où Guillaume Longue-Épée a pris son nom ; de plus elle est torse. Nous battons le pavé une bonne heure, et nous rentrons, pénétrés de son influence, et roulant dans nos têtes de sinistres résolutions pour le lendemain.

— Il faut convenir, Messieurs, que nous sommes durs à satisfaire. Les baigneurs nous déplaisent, nous avons horreur des badauds, le mouvement et le tapage sont réputés par nous inconciliables avec l'intimité des choses. Or, voici une ville soli-

taire entre toutes, vieille comme Saturne, sombre comme Pluton, silencieuse comme Harpocrate, et c'est un gril où nos pieds brûlent. De qui nous moquons-nous ? Et ne sommes-nous point de ceux-là que nous broyons si impitoyablement sous notre meule ?

— *Ejusdem farinæ !* Une semaine passée ici donnerait à nos axiomes la force et l'autorité de l'exemple. Nous en sortirions avec des impressions propres, bien supérieures à celles que nous rapporterons des parages exploités et des cités vulgarisées. Le banc du Calvados est à deux lieues. L'un de nous trois aurait pour mission d'y relever avec la loupe les vestiges d'une ville aussi incontestable que celle d'Is en Cornuailles. Un autre s'y vouerait à des révélations inédites sur cet enfant de Bayeux, Alain Chartier, qui se réveilla un jour aux environs d'ici, piqué aux lèvres par le chaste baiser d'une reine.

— Et le troisième ?

— Eh bien ! Il broderait sur la tapisserie de la reine Mathilde, en guise de canevas, une série de commentaires à rendre M. Jubinal jaloux. — Restons-nous ? — Partons-nous ? — Aux voix !

— Et Saint-Lô qui nous attend !

— Et Coutances qui nous réclame !

— Et ce pauvre Granville avec sa roche du haut de laquelle la *Fée aux miettes* nous tend les bras !

— Eh bien ! Vive tout le monde, et vive le vapeur qui fait tous les hommes communs. Demain, entre le carillon de l'*Angelus* et le sifflement de la locomotive, les plus extrêmes sons, les plus distants, les plus contraires que l'oreille de l'homme puisse percevoir, nous procéderons à l'inventaire de Bayeux en vrais touristes.

De Bayeux à Coutances, mercredi 19 août.

A quatre heures du matin, le soleil frappe à nos vitres.

— Nous sommes prêts, merci !

Au premier coup de l'*Ave Maria* répondent nos trois bâtons

résonnant du même coup sur le pavé de la grand'rue. La cathédrale se démasque. Le sacristain descendait du clocher comme nous poussions, d'une main intimidée par la majesté de l'édifice, la plus humble et la plus matinale de ses cinq portes. La rencontre de ce vivant, dans une ville morte ou endormie depuis hier soir, nous procure une joie indicible. L'enthousiasme officiel que rehausse chez lui l'enthousiasme patriotique, embrasse également et la nef à plein ceintre et l'abside ogivale de son église ; seulement il parle en chiffres, et nous ne comprenons pas très-bien.

— Qu'importe, mon ami, vos cent mètres de long sur vos vingt-cinq mètres de haut, abstraction faite des quelques décimètres que vous aurez le droit d'y ajouter, si l'architecte, plus soucieux de l'effet que de la mesure de son œuvre, a su réaliser en elle le sentiment de l'infini. L'on ne compte point avec Dieu, dont la mystérieuse unité ne se révèle pas moins dans cette crypte aux huit piliers que dans cette nef aux vingt chapelles.

Précieux guide, du reste, et qui vous ouvre des trésors confiés exclusivement à sa garde : ici la châsse de saint Regnobert, là un coffret dont les panneaux ivoire et or obéissaient aux doigts de Mathilde, là un poudreux bahut dont les serrures rebarbatives semblent défier les serres de Guillaume-le-Conquérant ; ailleurs ces petits carreaux émaillés de bêtes chimériques que foulaient nos aïeux et auxquels nous n'osons toucher du doigt ; ici et là, éparses, des stalles de chœur du seizième siècle.

Pendant ce temps-là les plus vieux, qui sont les plus matineux du chapitre, passaient devant nous d'un air plus traditionnel, plus local, plus intimement identifiés avec leur cathédrale que nos chanoines de Saint-Maurice. C'est qu'ici, à la différence de chez nous, ville et cathédrale, c'est tout un ; la première est contenue dans la seconde. Ici, ni cour d'appel, ni préfecture, ni faculté, ni université, — la cathédrale d'autant plus imposante que le chef-lieu voisin, si privilégié d'ailleurs, semble plus incomplet près d'elle ! Evêque, j'aimerais à siéger, de préférence, sur ce trône, le doyen de ceux de Normandie ; libre dans mon enceinte, sans étiquette à maintenir, sans préséance à débattre,

seigneur de fait, seigneur de droit, je serais à Bayeux ce que le Pape est à Rome.

Notre ami d'Etrétat, pour amortir le coup d'une impression trop douloureuse, nous avait délicatement initiés à la démolition de la tour de l'Horloge. Frustré de cette primeur, notre ami le sacristain y suppléait de son mieux en tournant et retournant le poignard dans la plaie. Il n'eut de cesse que nos yeux, fixés de guerre lasse vers la tour, ne mesurassent le désastre, ne comptassent les assises renversées; lui, le compteur, le mesureur, il s'en donnait, il se vengeait de la leçon qu'il avait reçue. La demi-heure de trajet d'ici à Saint-Patrice ne fut qu'une complainte sur la persécution infligée par les architectes à l'infortunée cathédrale; persécution commencée sous la Restauration par M. Romain, poursuivie sous Louis-Philippe par M. Veyrolles, et consommée sous l'empire par M. Rubrique.

Le sacristain de Saint-Patrice dormait. Tandis que son confrère parlementait à sa porte, nous nous repaissions de l'effet charmant de la flèche romane de cette église sur la campagne. Mais le soleil montait, l'horloge sonnait cinq heures, et le sacristain n'arrivait pas. Dans son impatience, le cadet frappe du pied la terre; —ce fut la pierre qui répondit. Nous abaissâmes les yeux et lûmes sur cette pierre : *Hic requiescit....* Nous foulions l'herbe du cimetière. Cette pensée nous émut. Le mort troublé semblait nous dire :

— Patience! Le temps viendra où tu compteras les siècles, toi qui comptes les minutes aujourd'hui. Nous attendons aussi, nous autres, mais l'œil levé plus haut, et travaillés par de plus hautes sollicitudes, *expectantes beatam spem!*

Ce mort raisonnait juste. L'enseignement qu'il nous donnait nous détourna tellement de nos curiosités passagères que ce fut à son tour le sacristain qui nous fit signe, en nous montrant la porte toute grande ouverte devant nous.

Nous rentrons en ville. La gardienne du Musée dormait. Mais l'enseignement de Saint-Patrice nous a rendus plus sages. Quand la porte de la cour a roulé sur ses gonds, celle du bâtiment s'ouvre au point de rencontre d'une bibliothèque, d'une galerie de

peinture et d'une collection archéologique s'exploitant l'une par l'autre, et vivant en famille sous un seul père. Il faut choisir ; dès l'abord, notre dévolu était jeté. La fameuse tapisserie est une bande de lin, brodée de laines de couleur au métier, et qui se dérobe dans toute sa longueur sous vitrine à hauteur d'appui. La dame du lieu, prôneuse, à juste titre, de ce chef-d'œuvre de son sexe, l'a métré maintes fois avec une sollicitude digne du sacristain de la cathédrale. Le chiffre nous échappe ; quant au caractère, nous en avons gardé le souvenir, c'est celui d'une Iliade. Importance du sujet, idéal des figures, simplicité des scènes, vérité de mœurs et de sentiment, — un poëme à l'aiguille. Il raconte et il retrace trop bien pour ne pas être un point de relation naturel et comme un pont jeté entre les tableaux et les livres. Plus on regarde, plus cela monte et s'élargit. On ne peut revenir de l'alliance d'une telle rudesse de mœurs avec tant de délicatesse dans le geste et dans l'expression. Et nous qui sommes si doux, si anodins, qui le devinerait, à la triviale dureté de nos peintures et de nos marbres ! On relève sur cette toile d'inexplicables anachronismes ; c'est ainsi que l'enterrement du roi d'Angleterre précède sa maladie et sa mort. De pareilles distractions ne sont point croyables ; il y a sous ce désordre apparent un ordre intime et idéal qui nous échappe, à nous, rien moins que naïfs et d'une succession terre à terre, dont le problème à son tour fera le désespoir de nos neveux.

Le concierge de l'hôtel de ville dormait. Loisible à nous d'admirer tout à l'aise le beau platane qui fait ombre entre l'hôtel de ville et Notre-Dame. Finalement introduits, il nous faut parcourir, montre en main, ce vestibule, cet escalier, cette galerie, cette chapelle, dont les édificateurs étaient loin de pressentir les destinations dernières. Les juges sur la tête desquels retombent ces pendentifs, et qui suivent au plancher les enchevêtrements de ces nervures pendant les plaidoiries des avocats, ne sont pas à plaindre. Un vieux panneau, criblé d'égratignures par les Anglais, représente la bataille de Formigny, blessure nationale qu'ils éternisent en la ravivant de leurs mains.

Revenons au platane. Planté là en 89 comme arbre de la li-

berté, on le prit sans doute pour un chêne. Erreur ou non, l'emblème démentait la pensée ; cet arbre est d'une patrie où la liberté ne germe pas. L'enfant d'une ère nouvelle fut confié, autre méprise, aux profondeurs d'un sol formé de la poussière des siècles. Il y crut, et s'y fortifia. La sève des générations chrétiennes, ensevelies à ses pieds, circula dans ses rameaux. L'église contre laquelle il devait prévaloir, l'abrita contre les brises du nord avec une sollicitude maternelle. Et les voilà si unis désormais, si identifiés l'un à l'autre, que le jour où l'arbre de 89 tombera, l'église du XIIe siècle aura perdu de son prestige.

Au sortir de Bayeux, la pluie nous prend ; tant mieux ; regrets de moins : nous prenions déjà goût à la ville. A l'embranchement de Lison, nous faisons demi-tour à gauche, et sacrifions toute la presqu'île pour tomber en ligne droite sur Saint-Lô. Avec le diocèse la scène change. L'architecture persiste, mais sur un fond nouveau, plus coupé, plus boisé, plus arrosé que l'autre. « On voudrait s'arrêter ; un poids invincible, une force irrésisiible nous entraîne. » Sur une simple question, deux abbés Cottentins, assis en face de nous, et dont le patriotisme s'allume, nous désolent de leurs renseignements superflus ; ils nous indiquent du doigt, à gauche, à droite, par les portières, les plus friands morceaux d'architecture ou de paysage, auxquels il nous est défendu de toucher.

La Vire ! Qu'y a-t-il donc au fond des noms que chacun de nous en tire, au gré de son esprit, une image propre, image que rien n'efface, et qu'il n'est pas au pouvoir de la réalité elle-même de changer. Celui-ci m'égaye. J'ai toujours à l'esprit un courant qui tourne et qui *vire ;* je vois toujours virer des moulins sur ses vives eaux entre des prés verts accidentés et plantés de saules. — La rivière est devant nous ; quoiqu'elle dise ou fasse, elle est ce que je l'ai vue, et mon rêve subsistera. Voici la ville qui s'y reflète. A son aspect, nos coudes se touchent et se heurtent ; nous nous regardons, saisis d'un vague souvenir. Il y a là je ne sais quoi de nos villes sur Maine ou sur Mayenne qui nous revient. Un filon du schiste natal, disparu depuis dix jours, forme la masse du coteau, et de là cet air de famille, réminiscence lointaine de Laval ou de Châteaugontier, par la pluie.

Quand il pleut, ce n'est pas la faute de la ville, et pourtant voyez comme la mauvaise humeur du ciel déteint sur elle ! C'est à elle qu'on s'en prend, elle en porte la peine, sans pouvoir invoquer, même vis-à-vis des plus sages, le bénéfice de l'abstraction. Mais tout fait croire que, par un ciel propice, avec les restes de son donjon qui tombe dans la Vire pierre à pierre, l'escarpement de ses rues et les deux flèches élancées de son église Notre-Dame, le vieux Saint-Lô serait à croquer.

Nous courons de ce pas demander abri à une église célèbre par son ancienneté et reculée à l'extrémité de la ville. Nous arrivons haletants et mouillés devant le portail de Sainte-Croix... trop tard, hélas ! —deux fois trop tard : le ciel s'est éclairci, et l'église est en pleine restauration. On refait ici, on gratte là. Les ouvriers, interrogés sur ce qui est ancien, sur ce qui est moderne, finissent par s'y perdre, et nous renseignent en tâtonnant. Cette illusion, dont se réjouissent deux de nos voyageurs, afflige le troisième. Une pareille aptitude, selon lui, révèle dans un siècle le manque de physionomie propre. Jamais le ciseau grec ne se fût prêté à reproduire les monstrueuses fantaisies des chapiteaux romans ; de leur côté, les artistes des premiers siècles de notre foi débordaient d'une sève d'enthousiasme et de vie chrétienne, qui leur faisait repousser l'antiquité comme une mort. Il ne se fut rien pu ni rien voulu, de part et d'autre, de ce que nous voulons et pensons. L'art créateur vit de ces antipathies, et n'affirme qu'en reniant. L'on n'aime pas sans haïr ; la haine à Satan, sous quelque forme lointaine et indirecte qu'elle se présente, est le complément de l'amour de Dieu. Nous simulons le gothique avec une perfection puisée aux sources de l'art grec ; ceci nous juge : nous ne sentons ni Erwin de Steinbach ni Phidias, et nos pastiches ne sont que des piéges menteurs que nous nous tendons à nous-mêmes. La belle satisfaction pour des raisonneurs comme nous, que de nous rendre naïfs et candides à plaisir ! Le passé est le passé ; respect à lui ! Ne l'insultons ni par des simulacres de résurrection, ni par des additions gratuites. Notre honneur, c'est le sien. Employons immédiatement à sauver ce qui peut raisonnablement en survivre, l'or et le temps qu'il faudra pour le dénaturer demain. Surtout, pas de refonte ; et s'il vous semble

convenable d'assortir largement vos consolidations avec le reste de l'édifice, soyez franchement humbles, n'infirmez pas son caractère pour atténuer votre pâleur ; ne dissimulez pas la distance qui vous sépare des aïeux sous le masque d'une homogénéité impossible.

A la reprise de la pluie, nous nous mettons en route pour l'ancienne cathédrale. Les cathédrales ici pullullent. N'est-ce pas la sixième que nous allons saluer ce soir en vue des flèches de Coutances ?

Quand surgit Notre-Dame, Sainte-Croix, sa vénérable aînée, ne comptait pas moins de quatre siècles. Sa cadette, devenue respectable à son tour, coupe en deux l'intervalle qui s'étend de Guillaume à nous. Toutefois comment vieillir sous la fraîche légèreté de ces broderies et de ces dentelles? Ses rosaces flamboient comme des soleils par ce temps sombre, et l'eau qui passe par la gueule de ses tarrasques les fait bondir et écumer. L'on remarque à gauche du portail une chaire extérieure, comme à Guérande. Aux grandes affluences, la cathédrale se retournait, et, par cette voie du dehors elle prêchait le peuple que ses voûtes ne pouvaient contenir.

Sur la place, nous traitons d'un voiturin pour Coutances, et, prenant les devants, nous l'allons *espérer* à la gare, où notre malle nous précédait. Pourvu que le *vitturino* soit abrité ! stipulation dont nous avait distrait l'étude de la cathédrale. L'aspect d'une jeune dame, associée à nos destinées, nous rassure. Le voiturier arrive avec deux parapluies pour quatre, sur une charrette en plein vent. Emouvante péripétie ! Notre homme allègue la bonne foi des traités, vante son cheval, prône ses parapluies, et, signalant des lueurs chimériques à l'horizon, nous répond du ciel pour le reste de la soirée. — Observation. — Réplique. — Récrimination. – Résistance. En pareilles conjonctures, les femmes sont précieuses : sur un champ de bataille nous sommes d'airain, mais nous reculons en ces sortes de rencontre où leur faiblesse les arme d'une merveilleuse ténacité. Le voiturier, rouge de colère, remonte sur son siége, sangle sa bête d'un coup de fouet

plus terrible que ce coup de fouet du diable qui fit au rocher de Saint-Quentin, en Calvados, une entaille de trente mètres, et disparut au grand galop sur le pont.

« *Ab irâ Normandorum, libera nos, Domine,* » dit en se signant la jeune dame, plus versée que nous dans la vieille liturgie neustrienne.

Que faire? Attendre. Une heure d'angoisse s'écoula à voir courir dans le ciel les noirs escadrons des nuées, quand le fouet dont nos oreilles tintaient encore retentit du côté de la ville. C'était lui, le terrible saxon, mais radouci, rasséréné, et trônant sur le siége d'une américaine qui nous devait conduire à Coutances.

Partis ! La gare de Saint-Lô, avec sa file de wagons immobiles et stratégiquement alignés, disparaît peu à peu sur nos derrières, O liberté ! Ni fumée sur la tête, ni branle-bas sous nos pieds, ni grincements, ni cris d'alerte ! Et pourtant, nous allons, tantôt lièvres, tantôt tortues, dans une identification parfaite avec les mouvements et les contours du chemin. Ce n'est plus une machine qui hennit, mais une vraie bête, une créature du bon Dieu, comme nous ; cette vapeur qui monte sort de ses flancs et de ses naseaux. C'est un homme qui siffle, il se souvient d'un air de pays ou d'enfance, et s'épanouit en sifflant. De la terre au char, du char à la bête et de la bête à l'homme, tout s'enchaîne et s'adapte dans un ordre intelligent, mais sans brutalité ni tristesse, où le doigt d'en haut se reconnaît. A la force latente qui nous emportait ce matin a succédé l'impulsion visible et vivante. L'attelage monte au pas les collines, trotte sur les plateaux, galoppe aux descentes, par une succession de rhythmes et de mesures à confondre l'ouïe subtile d'un musicien. La pluie s'est résolue en brume, et la sève d'août ravivée fait bondir chèvrefeuilles et églantiers sur les talus. Le paysage se transforme ; les plaines ont disparu, et les accidents du terrain, avec les écoulements qu'ils comportent, nous rendent ces fossés hérissés de haie vive que nous ne revoyons point sans un pressentiment de retour. Que ne pouvons-nous suivre dans leur travail souterrain ces transitions du sol qui ne s'attestent qu'à la surface, et reconnaître par quelle

progression insensible le granit injecté de veines schisteuses et calcaires prélude à la domination du sol? La nature est patiente comme l'éternité dont elle est fille, et qu'elle proclame.

Au faubourg de la ville, la voiture fait halte, et notre compagne se précipite aux bras des siens. Nous, étrangers, dont le cœur n'a point à battre ici, nous allons d'un œil sec tomber, à quelques pas plus loin, dans les bras d'une maîtresse d'auberge.

Auberge est bien le mot. Les wagons mènent à l'hôtel, et les voiturins à l'auberge Cour banale où picorent les poules, où les dindons apoplectiques embarrassent leurs roues dans les roues des charriots ; entrée par la cuisine, où le plus humble voyageur fait infailliblement sensation. Le corridor est sombre, l'escalier périlleux mène à des chambres décarrelées dont les serrures revêches grincent et se cabrent sous la clef. Avez-vous lu le *Vingt-quatre Février* de Werner? Souvenez-vous de ce volet que fait battre le vent avec une si terrible et si lugubre monotonie. Il est ici, mais où? D'où vient le bruit? Impossible d'obtenir l'ombre d'une satisfaction à cet égard, et d'associer à nos tressaillements les nerfs robustes de nos hôtes.

D'ailleurs nous sommes l'objet d'une sollicitude maternelle; le personnel supplée à l'impuissance du logis. Dans ce corps difforme et disloqué, il y a une âme, généralement absente de ces hôtels machines où les plats cuisent d'eux-mêmes, où les lits se font tout seuls, où le maître inabordable, invisible, ne se révèle qu'au passage d'un général. Et voyez le plaisir : avec des portes moins disjointes et des fenêtres mieux scellées, l'idée nous fut-elle jamais venue d'allumer dans notre cheminée, après dîner, le bon feu de brandes qui nous vaut une veillée d'hiver en plein été?

VICTOR PAVIE.

LE GRAVEUR JOSEPH DUBOIS

Nous demandons asile dans la *Revue de l'Anjou,* pour la biographie d'un graveur qui fut l'ami de David, l'illustre enfant d'Angers. Chacun d'eux a su se faire un nom, l'un avec son burin, l'autre avec son ciseau. D'ailleurs, quand le magnifique musée artistique de la ville accueille les œuvres de ces maîtres, la *Revue* ne doit-elle pas inscrire leurs noms dans ses colonnes? C'est à ce titre que nous lui offrons cet hommage, adressé à un homme, devenu vieillard avant l'âge, que nous avons connu dans ses dernières années, et dont il nous a été permis d'admirer quelques-unes des remarquables compositions qu'il avait conservées autour de lui.

Joseph-Eugène Dubois, graveur en médailles, était né à Paris en novembre 1795. Orphelin dès l'âge de deux ans, il fut recueilli alors par une vieille tante, qui voua son existence à développer les sentiments de ce cœur que la providence lui avait confié, et elle le fit avec un amour, avec un entraînement, dont les heureuses qualités de l'élève la recompensèrent généreusement; car, l'homme mûr conserva toujours pour le souvenir de sa bienfaitrice un vif témoignage d'affection et de reconnaissance.

Sous cette direction, le jeune Dubois qui, au début de la vie, avait eu à lutter contre les difficultés d'une position, fit de fortes études, et s'inspira du goût des chosesgraves et sévères. Ainsi, étant devenu infirme, ses plus chers loisirs se passèrent dans la lecture des œuvres immortelles de Cuvier, de Buffon et de Humboldt, et il lut cent fois l'Imitation de Jésus-Christ. Atteint d'une cécité complète, vers l'âge de 51 ans, il les transcrivit lui-même dans l'alphabet des sourds et muets. Il passa un long temps à cet immense travail; sa bibliothèque que nous avons visitée était

nombreuse, et cela suffit pour faire juger combien son esprit était cultivé, combien de trésors cachait la modestie de cette belle âme.

Dubois s'était fait graveur en médailles : il fut l'élève de Bridan et du célèbre Droz. Attaché à la Monnaie Royale, sous de tels maîtres et sous la direction de Puymaurin, il se livra avec toute l'ardeur de la jeunesse, et avec toute la passion de son art, à l'étude de cette science peu connue, qui ne supporte pas la médiocrité.

Nous avons vu un certain nombre d'œuvres de lui, et nous pouvons assurer que véritablement son burin avait une rectitude de lignes, une souplesse que donnent seulement une grande expérience et qui dénotent un vrai talent. Du reste, ce talent fut universellement reconnu, et quelques médailles réussies avec un certain bonheur lui méritèrent le titre de graveur particulier de Madame la duchesse de Berry.

L'éloge d'un graveur, comme celui d'un peintre, comme celui d'un sculpteur, est surtout dans la liste de ses travaux. Nous ne pouvons donc mieux faire que d'en indiquer une grande partie. Cette nomenclature est incomplète, mais elle sera suffisante pour prouver que cette vie a été fort occupée et remplie d'œuvres magistrales. Il est auteur entre autres des médailles suivantes :

1° Médaille que la ville de Montpellier a décernée à Fabre, peintre, fondateur de son musée.

2° Médaille de Droz.

3° Celle du port de Calais, commandée par le Ministre des travaux publics.

4° Celle du baron de Puymaurin, directeur de la Monnaie Royale, de 1816 à 1824.

5° Celle de la cathédrale de Paris, avec le plan de ce monument au revers.

6° De l'abbé Godinot, commandée par la ville de Rheims.

7° De Parmentier.

8° D'Hippocrate.

9°, 10° et 11° De la duchesse de Berry, du duc de Bordeaux et de Mademoiselle.

12° Du roi Joseph-Napoléon.

Il grava encore un grand nombre de jetons, dont les principaux sont :

13° La médaille et le jeton du chemin de fer de Marseille, à Avignon.

14° Le jeton des Messageries royales, représentant une diligence.

15° Celui de la Compagnie Bordelaise, représentant un vaisseau.

Ces deux jetons, qui sont de véritables médailles, sont extrêmement remarquables ; on peut aller jusqu'à dire que ce sont des chefs-d'œuvre.

16° Le jeton des avoués du tribunal de première instance de Rouen.

17° Celui de la banque de Marseille.

18° Celui de la Société d'agriculture de Dunkerque.

19° Celui des négociants-assureurs de Marseille.

20° La dernière médaille de Dubois a été celle de Buffon.

Il perdit la vue en 1846, à la suite de ses travaux incessants. Le gouvernement lui accorda alors une modique pension sur l'hospice des Quinze-Vingts.

Depuis cette époque, un repos absolu lui devint nécessaire. Il était venu dans ces dernières années le goûter au milieu des calmes solitudes du Maine, à l'ombre des charmilles touffues et bienfaisantes d'une petite villa, bien close d'une enceinte de verdure, en compagnie d'une pieuse fille qui fut son bon génie, et qui lui voua tous ses soins.

Son plus grand regret avait été d'abandonner sa carrière, au moment où il sentait en lui un feu sacré, qui allait lui inspirer des œuvres dignes de la postérité. Du moins, laissait-il des travaux que ne désavoueraient pas les maîtres en gravure. Nous savons de bonne source que le célèbre sculpteur David d'Angers, qui l'honorait d'une amitié particulière, avait beaucoup insisté auprès de Dubois, pour le porter à lui céder de très-beaux dessins qu'il avait gravés sur le bronze, d'après Benvenuto Cellini, et particulièrement un, représentant les Trois Grâces.

Joseph Dubois est mort, le 16 octobre 1863, à la terre de la Provotière, en la commune de Lignières-la-Doucelle, canton de Couptrain (Mayenne).

Il laisse un fils, premier grand prix de Rome dans nos derniers concours (1855), M. Alphée Dubois, dont la modestie égale celle de son père, et dont le talent qui grandit toujours promet de ne pas laisser s'éteindre un nom distingué.

HIPPOLYTE SAUVAGE.

LE ROI DE LA BASOCHE D'ANGERS.

Le roi de la Basoche est un de ces monarques aussi turbulents que fragiles — politique à part, — dont s'égayait avec force cérémonies le bon vieux temps, « que Dieu absoille ! » comme on disait alors, dans les chartes, des gens bien défunts. Élu par ses pairs, « bastiers » attendant leurs grades ou « clercs de velours » tout frais émoulus de leur licence, il s'agissait avant tout pour notre prince de mener en bon train de joyeuse vie toute sa jeune clientèle de fils de famille, à ces premières heures où les familles émancipent leurs fils. La couronne si fort enviée n'était pas pour coiffer le premier venu. Bon air de visage, cœur dispos et langue vaillante, main prompte à l'épée et jambe à la danse, c'est là le patrimoine commun en tout temps à la jeunesse des écoles et qui n'eût guère suffi à tirer bien haut un candidat improvisé pour cette passagère mais triomphante royauté. Au nouvel an, aux Masques, au Sacre, en toute occasion propice et avisée du plus loin, il fallait trouver de quoi tenter et contenter amis et amies, magistrats ou grands seigneurs, grandes dames et demoiselles ou simples jolies filles, dont on s'en allait fêter publiquement la bienvenue de beauté avec fleurs et aubades glorieuses. Aussi bien tout est bénéfice pour des cœurs de vingt ans qui se paient d'un sourire ou de toute aventure ; et le jeune Lasnier eut même cette fortune, en 1620, conduisant le Sacre, d'échanger son bouquet avec celui d'une vraie reine, Marie de Médicis. Le soir venu d'ailleurs, dans les réunions de famille ou dans les « redoutes », d'autres aubaines moins solennelles n'étaient pas les moins chères sans doute à ces héros de la fête. — Mais tôt après se présentait le compte à régler des violons, trompettes, hautbois, fifres et tambours ; — et c'est la question qui d'abord avait dû s'imposer à toute ambition aventureuse, — cette terrible question financière, dangereuse à tant de monarchies. On cite des

années, où il y eut interrègne, et où le trône demeura vide sans qu'aucun sujet basochien se sentît le cœur d'en essayer la majesté et d'y épuiser sa bourse. Dans ces temps néfastes, le corps entier s'abstenait des grandes fêtes ou ne venait qu'y chercher querelle à ces rustauds de boutique, « les clercs des marchands, » qui, plus modestes ou plus unis peut-être, s'en allaient sonnant leurs symphonies. C'étaient alors des luttes et comme une sédition, d'où les éclopés sortaient mécontents. Un de ces jours-là, maître Seureau, notaire royal, qui voulut y mettre son nez, l'y laissa, coupé net et sur le carreau.

Les deux documents que l'occasion nous fait réunir, offrent cet intérêt commun d'être en quelque sorte une justification de chapitres divers du budget de notre confrérie. L'un, — chapitre des contributions et recettes, — sur parchemin avec grand renfort de paraphes et d'éloquence rhétoricienne, donne acte à Mathurin Langloys, nouveau venu dans la pratique, de sa comparution avec serment devant le Conseil « ès-halles » et l'admet à vassalité. Le monarque, sans autre fierté, a reçu « avec benignolance » l'hommage financier de ce sujet « d'estrange région, » et qui sans doute n'y vint pas avec autant d'empressement qu'on le veut bien dire. Il faut croire au moins que notre plumitif eut part au festin comme à l'écot, encore bien qu'en tout temps le sujet, qui paie, se contente de voir danser. — L'autre pièce, — chapitre des dépenses, — nous montre d'autres préoccupations royales et par quelles sollicitudes étaient préparés de longue main les plaisirs d'un peuple soumis et reconnaissant. « *Les meilleurs sauteurs en Poitou* », dit le proverbe; et qui donne vaillance, entrain et belle humeur aux danseurs, si ce n'est le ménétrier? C'est en Poitou que le conseil de ville recrutait ses musiciens pour la réception des gouverneurs et des rois. C'est là que Gaspard Varice enrôle sa bande de hautbois et de violons qu'il conduira la veille, la nuit et tout le jour du Sacre donner l'aubade sous les balcons enrubannés. La coutume certes en était bonne, et le sens commun, qui de nos jours court les rues, doit avouer qu'elles gagneraient parfois à s'illuminer d'un peu de gaîté.

Autre temps d'ailleurs, autres fêtes! Ces compagnons de

joyeuses amusettes se trouvèrent prêts, l'heure venue, pour les luttes héroïques; et la voix de la basoche angevine est une des premières qui répondit à l'appel de la jeunesse Bretonne, faisant tête à la noblesse et inaugurant résolument la fédération patriotique du Tiers.

CÉLESTIN PORT.

I.

Reception d'hommage de Mathurin Langlois, praticien.

(24 mai 1498.)

A tous ceulx qui ces présentes lectres verront Jehan Peluon, par la haulte et divine clémence Roy triumphant de la Basoche d'Angiers, salut.

Savoir faisons, comme dès piecza par meure délibéracion des gens de nostre conseil eust été ordonné tous ceulx, qui de la plume font mestier, estre convocquez en nostredict conseil pour nous faire hommage une foiz en leur vie et payer le tréheux qui nous est deu pour l'entretenement de nostre dict royaulme et de noz hommes et subjectz, et il soit ainsi que nouvellement se soit esparé au dedans de nostre dict Royaulme Mathurin Langloys, qui aucunement s'est entremis du fait de la praticque et fait plusieurs exploictz basochiaulx soubz l'auditoire de maistre Jehan Belin, licencié, [nostre] lieutenant à Angiers et ou ressort de Monsieur le sennechal d'Anjou; pour laquelle cause nostre huyssier, par lectres émanant de nous, l'eust convenu à comparoir personnellement oudict conseil sur les peines par nous induictes pour répondre à nostre procureur général à tout ce qu'il luy vouldroit demander et contre luy proposer; pour obvier ausquelles peines, ledict Mathurin Langloys s'est comparu et présenté en nostre grant Conseil, lors tenant ès halles, offrant à nous faire foy et hommaige et paiyer nos tréhuz et redevences, nous requérant très-humblement que luy voulsissons permectre et souffrir usez du fait de plume et le recevoir à homme et subject; savoir faisons que Nous, séant pour lors audict conseil, désirant acroistre et

multiplier nostredict royaulme de gens d'estranges régions et aussi en obtempérant à la requeste dudict Langloys volontairement à payé son profficial et joyeux advenement; lequel Langloys avons receu de nostre bénigvolance à homme et vassal et luy avons permis pour l'advenir joyr par tout nostredict royaulme des droitz, honneurs, proufitz, franchises et libertez basoziaulx; duquel Mathurin Langloys nous avons receu le serment de fidélité en tel cas requis et acoustumé; si mandons à tous nos hommes justiciers, vassaulx, subjectz et officiers présens et futurs que de nostre présent don et permission ils souffrent et laissent joyr et user ledict Langloys sans luy donnez aucun trouble ne empeschement et luy donnant confort, conseil et ayde, si mestier est.

Donné à Angiers en nostredict pallays et consistoire triumphal le XXVIIIe jour de may l'an de grace mil CCCC quatre vingts dix huyt.

PELUON.

ALLAIN, receveur.

(Archives départementales de Maine-et-Loire. E. 3007.)

II.

Traité passé pour le Sacre avec des Ménétriers de Poitou.

(8 mai 1602.)

Le mercredi huitiesme jour de may l'an mil six cens deux après midy,

Par devant nous Pierre Rogier, notaire royal à Angers, furent présens en leurs personnes Françoys Renard, demeurant à Lodun, Nicollas Pignon, demeurant à Thouars, et Martin Jamin, demeurant à Saint-Pierre de Mortin, tant pour eulx que soy faisant fortz, soubmectants eulx et chacun d'eulx, seul et pour le tout, sans division de personnes ne de biens, eulx et leur hoyrs et mesmes leurs corps, à tenir prison fermée, ont promis eulx trouver, la vigille de la feste Dieu prochaine venant, en ceste ville, maison de noble homme Philippes Varice, sieur de Travaillé, heure de dix heures de la matynée et amener avecq eulx ung homme capable et suffisant pour jouer de la taille des haultz boys de Poictou avecq lesdits establyz, qui aporteront leurs instrumens, le tout par sorte que les dictz quatre hommes concordent suffisamment et acomplissent les quatre partyes pour jouer à ladicte feste du Sacre prochaine et procession depuis sainct Maurice jusques

à sainct Laurens, Angers, et pour jouer aussy ladicte vigille du Sacre, la nuict suyvante et tout le jour dudict Sacre, selon la vollonté, intention et conduitte de noble homme Gaspard Varice, sieur de Cantenay, à présent prince de la basoche, à ce présent; lequel a promis, pour faire par les dessus dictz les charges comme cy-dessus est dict, pour tous lesdictz quatre hommes, ès temps susdictz, la somme de douze escus sol, sans qu'il soyt tenu leur bailler autre chose pour estre venuz du présent voyage ne pour leur en retourner ne venyr et retourner le prochain voyage à ladicte feste, que ladicte somme de douze escuz; et seront nourryz lesdictz quatre hommes par ledict ieur prince ledict jour de mercredy et jeudy, estans arrivez en ceste dicte ville; et sur laquelle somme de douze escuz ledict sieur prince a présentement baillé ausdictz establyz la somme d'un escu sol dont etc. — lesquelz establys promectent acertainer et mander de leurs nouvelles huict jours devant ladicte feste et de leur disposition avec asseurance dudict quatriesme homme, tout ce que dessus stippullé et accepté par les dictes partyes, à quoy tenir, etc.

Faict et passé audict Angers ès-présences de Me René Roger l'aisné et René Roger le jeune.

VARICE. Francoys RENARD.

N. PIGNON.

M. JAMYN. ROGIER.

ROGIER.

(Archives de Maine-et-Loire, série E. Minutes de Rogier, n° 74.)

POÉSIE.

PENSÉE D'HIVER.

A UNE MÈRE.

Vous avez dit : « Le soir d'un premier jour d'année,
» Quand la voix des enfants turbulents et joyeux
» Cesse de retentir à l'oreille étonnée;
» Quand, autour du foyer, n'éclatent plus leurs jeux,

» Un noir pressentiment, dans notre âme inquiète,
» Se lève et fait vibrer l'écho de nos douleurs;
» Nous sommes pris soudain d'une angoisse secrète
» Et nos yeux lentement s'obscurcissent de pleurs.

» Alors, pour apaiser notre vague souffrance,
» Pour ranimer en nous un fugitif espoir,
» Près des frêles berceaux où sommeille l'enfance,
» Il faut qu'un ami vienne à nos côtés s'asseoir. »

J'ai recueilli, pensif, cette grave parole,
Et, plein de votre accent si profond et rêveur,
Je vous apporte, hélas! non le mot qui console,
Mais celui qui répond au cri de votre cœur.

Oui, l'heure est solennelle et trouble la pensée!
De l'horizon d'hier à celui de demain,
De la plante entr'ouverte à la tige affaissée,
Le regard attristé se promène incertain.

Sous la mousse et la ronce, ici, c'est une tombe
Qui d'un être adoré recouvre les débris;
C'est, dans la solitude, un martyr qui succombe;
Ce sont les froids hivers ou des printemps flétris!

Là, c'est un bel enfant, souriant à la vie,
Mais qu'un souffle orageux peut briser dans sa fleur;
C'est un destin caché qu'on craint et qu'on envie;
C'est, dans l'aube confuse, une errante lueur.

Et pourtant nous sentons, dans notre plainte amère,
L'aile d'un Dieu planer sur nos fragilités;
Nous savons qu'au delà du nuage éphémère,
Il est un ciel d'azur et d'éternels étés.

Oh! ne nous laissons pas énerver par le doute!
Ne restons pas pliés sur nos genoux meurtris!
Il est de frais vallons encor sur notre route,
Et dans nos bois obscurs bien des sentiers fleuris.

Demain s'envoleront les présages livides,
Et, le cœur reposé, dans l'oubli des douleurs,
Nous ferons des autels de nos sépulcres vides,
Où nous irons prier sans les baigner de pleurs!

SOUVENIR DE PRINTEMPS.

L'ANÉMONE POURPRÉE.

Partout l'aube a semé ses perles lumineuses;
La brume des vallons, en vapeurs floconneuses,
Rampe sur les coteaux;
L'abeille autour du thym bourdonne; les feuillées
Frémissent, et les fleurs de l'iris, éveillées,
Se mirent dans les eaux.

Où va donc cette belle et brune jeune fille
Qui, les cheveux serrés dans sa rouge résille,
Se glisse si matin,
Seule et grave, à travers les lavandes humides,
En faisant crépiter sous ses talons rapides
Le sable du jardin?

Dans l'odorant massif où fleurissent les roses,
Va-t-elle détacher les plus fraîches écloses
Pour embaumer son nid?
Ou va-t-elle écouter, enfant déjà rêveuse,
Ce que conte là-bas la fauvette joyeuse
Au buisson rajeuni?

Non; les roses en vain, d'où le parfum s'exhale,
Au souffle jeune et pur de la brise vernale,
Se penchent vers sa main;
En vain sous les rameaux l'oiseau chante et soupire :
Ni l'oreille n'entend, ni le regard n'admire...
Elle suit son chemin.

Voici qu'elle s'arrête enfin, un peu tremblante;
Elle plonge ses pieds dans l'herbe étincelante;
Son beau front soucieux
S'incline, et l'on dirait qu'une larme, irisée
Par les feux du matin, oscille, autre rosée,
Aux franges de ses yeux.

Qu'est-ce donc qui l'émeut et que regarde-t-elle?
Ce n'est ni ce gramen aux verts épis, ni l'aile
De ce papillon d'or :
C'est une fleur des bois, l'anémone pourprée
Qu'une aveugle tourmente hier a déchirée
Et qui s'entr'ouvre encor.

L'enfant, d'un doigt léger, relève puis caresse
Les pétales meurtris ; même, dans sa tendresse,
Triste et douce à la fois,
Elle parle longtemps à la sombre corolle,
Et la plante — est-ce un jeu de quelque brise folle?
Tressaille à cette voix.

Nul ne sait le secret du vent, et les orages
N'épargnent ni gazons ni fragiles feuillages...
Dès que se lève, en pleurs,
L'aurore rougissante, ô jeunes vierges saintes,
Soyez toujours debout, pour recueillir les plaintes
Des âmes ou des fleurs!

ALBERT LEMARCHAND.

CHRONIQUE.

En novembre, les arbres se dépouillent des feuilles rougies ou dorées par le souffle d'octobre, le ciel s'assombrit, les brumes s'épaississent, et les froides bises commencent à siffler dans l'air, avant-coureurs de la neige et du givre ; mais aussi les villes se repeuplent, les conversations se raniment, les études renaissent, et l'aimable jeunesse reprend, sans trop d'humeur, le chemin des écoles. N'est-ce pas assez pour que chacun se résigne aux tristesses menaçantes de l'hiver.

C'est de la magistrature — nous devons le dire à son honneur — que part le premier signal de ce retour aux travaux intellectuels, et dès qu'elle a donné l'impulsion, le mouvement se propage avec une singulière rapidité. Il faudrait beaucoup de temps et d'espace pour rappeler toutes les paroles éloquentes qui ont été entendues, dans les premiers jours du mois, aux audiences de rentrée des Cours impériales, et personne n'attend de nous l'accomplissement d'une tâche si difficile ; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire au moins quelques mots à nos lecteurs du discours prononcé à Angers par M. l'avocat-général Merveilleux-Duvignaux.

Il n'est pas extrêmement facile aujourd'hui de trouver la matière d'un discours de rentrée. Tant de sujets ont été traités, par les esprits les plus éminents, et l'opinion publique a des exigences si diverses, que tout magistrat soumis à l'épreuve doit

avoir à passer par des sollicitudes assez vives, avant d'arrêter son choix. M. Merveilleux-Duvignaux s'était proposé de signaler l'influence exercée par les Tribunaux sur le progrès de la Législation. Le développement d'un pareil thème ne réclame pas seulement une connaissance approfondie de l'histoire politique et de l'histoire du droit ; il demande encore une critique très-sûre et l'habitude des méditations philosophiques. M. l'avocat-général a prouvé, à tous ceux qui l'ont suivi d'une attention soutenue, qu'aucune de ces rares qualités ne lui faisait défaut. Peut-être a-t-il touché trop précipitamment à certaines questions sur lesquelles on eût souhaité l'insistance de sa belle et ferme parole. Il nous a semblé, par exemple, qu'il avait bien peu appuyé à l'endroit des directions, si mal concordantes, imprimées à la législation par les doctrines de l'Eglise et par la philosophie du XVIIIe siècle, par les institutions carlovingiennes et par la Révolution de 89. Mais s'exprimer en termes trop concis est une légère imperfection, et qui ne se rencontre pas chez les intelligences vulgaires. Le tort, ce serait de passer à côté d'événements décisifs, de transformations capitales, sans les voir ou les indiquer, et M. Merveilleux n'a commis aucun oubli de ce genre, dans son rapide exposé des vicissitudes du Droit français. Il n'était pas d'ailleurs dans son plan, croyons-nous, de présenter simplement un tableau historique, avec légende explicative des figures. Son but a été surtout d'établir quelles graves responsabilités incombent à la magistrature, et de quel secours puissant sont les hommes préposés à la garde du dépôt sacré de la justice, pour entretenir dans une nation le culte des grandes vérités morales et religieuses, source unique de la vraie civilisation. Voilà la pensée dominante du discours, celle qui, affirmée dès le début, reparaît à chaque instant dans la trame des faits résumés, et là-dessus M. l'avocat-général a eu des considérations saisissantes de force et de justesse. Préoccupé, non sans raison, de l'audace avec laquelle se formulent de nos jours certaines théories, dont le triomphe ne serait pas autre chose que la ruine de l'ordre social, M. Merveilleux-Duvignaux s'est attaché à retracer tout ce que l'autorité judiciaire — exclusion faite de quelques

défaillances — a rendu d'éclatants services dans le passé, tout ce qu'elle a détourné de périls, exercé d'actions réparatrices, et solennellement il a cru devoir lui rendre cet hommage qu'elle ne cessait pas de se montrer fidèle, dans les conjonctures présentes, à ses vieilles traditions. Ajoutons que le savant magistrat s'est énoncé dans un langage d'une exquise pureté, ce qui ne nuit jamais aux causes élevées, et qu'à chaque phrase de sa vigoureuse harangue, il a témoigné d'un goût littéraire au moins égal à son érudition.

Huit jours après la rentrée de la Cour d'Angers, se rouvraient les portes de notre Ecole d'enseignement supérieur. Dans la modeste salle des conférences, il n'y avait rien de l'imposant appareil qui se déploie aux palais de la Justice ; mais l'orateur était M. le docteur Farge, professeur d'histoire naturelle, et la leçon avait pour objet « l'Oiseau. » Qui se serait avisé d'avoir des doutes sur le charme et l'intérêt de la séance ? M. Farge n'a voulu aborder, dans cette première réunion, que le séduisant mais difficile problème du Vol : le sujet lui a suffi pour captiver pendant plus d'une heure l'attention de son auditoire. Par quels moyens l'oiseau décrit-il dans l'air toutes ces évolutions multiples qui plaisent tant à nos yeux et à notre imagination ? Comment sont attachées ses ailes mobiles, et de quelle manière fonctionnent-elles ? Sont-ce des rames ou des voiles ? Où puise-t-il la force nécessaire pour s'élever si haut et s'enfuir si loin ? Quel merveilleux organe le dirige sous les épais feuillages, à travers les branches entrecroisées des forêts, et lui permet de saisir avec tant de sûreté l'insecte qu'il poursuit ? Telles sont les questions que s'est posées successivement le docte professeur, et il nous a semblé qu'aucune n'était restée sans solution convaincante. M. Farge, faisant jouer devant nous plusieurs ailes légères, nous a parlé d'abord des courants propulseurs que créent dans leurs divers mouvements, autour du corps de l'oiseau, ces chefs-d'œuvre de grâce et de souplesse. Puis sont venues des explications non moins intéres-

santes et tout à fait neuves sur le rôle de la queue, élégant éventail dont les hôtes voltigeants de nos buissons et de nos jardins ne se servent pas seulement, paraît-il, pour gouverner leurs ascensions, mais qu'ils utilisent encore, à l'occasion, en façon de parachutes. Les opérations de l'aile et de la queue bien déterminées, M. Farge a passé à l'étude de la puissance de locomotion, puissance due à la quantité de calorique considérable que l'oiseau recèle sous ses plumes; car mouvement et chaleur, s'il faut en croire les affirmations de la physique moderne, ne sont que de pures équipollences. M. Farge, sur ce point, ne s'est pas borné à exposer et à définir; il a présenté quelques calculs, et comme il se meut parmi les chiffres tout aussi aisément que dans les descriptions, chacun a pu suivre sans effort ses équations et ses formules. La leçon s'est terminée par quelques détails sur l'œil des oiseaux, qui ont sur nous cet autre avantage, après le privilége des courses aériennes, de pouvoir embrasser du regard des horizons immenses (de quarante à cinquante lieues de rayon, dit Toussenel) et de discerner à des distances fabuleuses le plus microscopique des moucherons. Voilà le résumé très-succinct de l'instructive séance à laquelle nous avons assisté; mais ce que nous ne saurions reproduire, ce sont toutes les idées ingénieuses ou délicates, toutes les pensées élevées et les graves considérations que l'éloquent professeur a su mêler, avec un art infini, à des vérités scientifiques développées avec autant de méthode que de clarté. M. le docteur Farge nous reprochera-t-il d'analyser si mal et si incomplétement sa parole? Non, il n'osera pas se plaindre; car nous l'avons prié d'écrire pour la *Revue* ce qu'il a si bien dit à l'Ecole d'enseignement supérieur, et il n'a pas écouté le vœu de notre amitié.

Tous les journaux ont appris à nos lecteurs la mort du jeune comte Bernard de Quatrebarbes, et ce triste événement se rattache à des questions politiques que nous n'avons pas — à notre extrême regret — le droit d'aborder ici. Mais nous ne

saurions nous décider à clore cette livraison, sans y laisser une ligne d'hommage à la mémoire de l'intrépide enfant qui, jaloux du sacrifice de son cousin Georges d'Héliant, est allé verser son sang vermeil, aux portes de Rome, pour la plus grande des causes et la plus auguste des majestés. La pieuse et chevaleresque famille à laquelle appartient cette jeune gloire doit éprouver, au milieu de sa douleur, une joie austère, et tressaillir d'une sainte fierté. Ce sont ces héroïques dévouements qui désarment la Justice divine, qui intimident les tyrannies, apaisent les rébellions et dispersent les haines. Les états ne se soutiennent et les nations ne prospèrent qu'en proportion des vies qui se donnent ou des victimes qui tombent pour l'éternelle vérité, et nous serions bien surpris si la mort de Bernard de Quatrebarbes, loin de ralentir le généreux élan de la jeunesse chrétienne, ne suscitait dans ses rangs, pour la défense de l'Église, toute une nouvelle légion de volontaires.

ALBERT LEMARCHAND.

M. Godard-Faultrier nous communique la note suivante, qu'il vient d'adresser à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Par suite de fouilles faites sur l'emplacement de l'un des plus anciens cimetières de la ville d'Angers (place du Ralliement, vers l'est), l'on a tout récemment trouvé, à un mètre environ de profondeur, une pierre d'ardoise longue de 1 mètre 95 cent., large au sommet de 60 et de 40 à la base, sur laquelle on lit, en belles majuscules romaines, une épitaphe métrique qui pourrait, je crois, avantageusement figurer dans l'ouvrage que poursuit M. Edmond Leblant : *Inscriptions chrétiennes de la Gaule.*

A part la pierre sur laquelle est gravée l'épitaphe, tout le reste du tombeau a disparu depuis longtemps, ce qui prouve qu'il avait été fouillé autrefois, à l'époque peut-être où fût, pendant la Révolution, démolie l'église de Saint-Mainbœuf.

Quoique cette dalle d'ardoise soit brisée en deux morceaux et que plusieurs lettres aient été les unes enlevées et les autres altérées, il n'a pas été difficile d'en lire l'inscription.

Cette épitaphe se compose de deux parties gravées dans le sens de la longueur de la pierre.

La première partie comprend huit lignes métriques qui mentionnent le nom et les vertus du défunt ATO. La seconde, qui se trouve enfermée à droite dans un petit carré, contient la date du décès, et le nom du souverain qui régnait alors.

Cette précieuse dalle vient d'être déposée au Musée des antiquités d'Angers.

Epitaphe de l'époque Carlovingienne.

MAVSOLEO FELIX RECVBAT ATO ABBA IN ISTO
ORTVS NOBILIVM SAT DE RADICE PARENTVM
SED DNO CORAM MERITIS NOBILIOR ALMIS
NAM FVIT A PVERO SEMPER PIVS ATQ. MODESTVS
MORIBVS EGREGIVS XPI MANDATA SECVTVS
OMNIBVS AFFABILIS CVNCTIS IOCVNDVS AMICIS
IVIT AD AETHEREAM LAETUS FELICITER AVLAM
PRO QVO QVI LEGITIS FVNDITE POSCO PCES.
CARVIT PRAE
SENTEM VITA
VI ID. SEPTEBR.
ANN. INCARNA
TION. DNI ↄCCC (1)
XXXV SVB HLVDOVI
CO IMPR ANN. XXII.

Il s'agit bien ici du nom de Louis le Débonnaire, l'année 835 répondant parfaitement à la vingt-deuxième année de son règne. Pour ce qui est de l'abbé ATO, il ne peut être celui qui fut abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, puis évêque de Saintes; car assurément on n'eût pas manqué de placer ce dernier titre sur sa tombe; toutefois il est certain que ce nom de ATO était très-répandu au IXe siècle. L'abbé dont il est ici question mourut le six des ides (ou huitième jour) de septembre 835, la vingt-deuxième année du règne de l'empereur Louis le Débonnaire.

(1) Le *d* cursif est ici pour le D romain signifiant 500.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Un libraire intelligent, de ceux qui savent éclairer les auteurs sur la tendance des esprits et les variations du goût public, et parfois aussi les diriger par de sages conseils, avouait l'autre jour que « tout se vend »; de là cette conséquence que le nombre des gens qui lisent est devenu bien considérable, puisque, comme il y a des écrits pour tous les goûts, il y a des lecteurs pour tous les ouvrages.

Tout se vend, donc tout s'achète; si mauvais que soit un livre, il trouve donc un public à qui il suffit. Mais, en revanche, il n'est pas de sujet si élevé qui ne rencontre des lecteurs à sa taille; si grand que soit le talent de certains auteurs, il est des esprits non moins éminents qui le comprennent, qui goûtent les œuvres sérieuses, qu savent s'en assimiler la substance et en faire leur profit.

Nous pensons que si tout se vend, s'achète et se lit, il y a là un danger qu'il peut être utile de signaler. Bien des livres sont peu dignes d'occuper un temps qui est précieux, puisqu'il est consacré à un travail ou à un délassement de l'esprit; si d'avance on savait que leur titre est un appât menteur inventé par la spéculation, et que, suivant l'expression vulgaire, le contenu du sac ne répond pas à l'étiquette; si l'insuffisance présomptueuse de l'auteur était d'avance révélée, si d'avance l'immoralité de certaines œuvres était flétrie, ces livres sans valeur ne seraient certainement pas lus.

Le *Bulletin Bibliographique* que nous consacrerons ici chaque mois à l'examen de quelques ouvrages récents, aura pour but de prévenir le lecteur, par un avis impartial et sincère, de ce qu'il doit s'attendre à y trouver, et d'en signaler aussi exactement que possible, sans faveur et sans dénigrement, la valeur vraie, la portée, les tendances.

Si la *Revue* paraissait chaque semaine, nous pourrions consacrer à chacune des œuvres dont nous parlerons, — dont nous tâcherons d'être des premiers à parler, — un article raisonné d'analyse et d'appréciation; mais ce recueil n'étant publié qu'une fois par mois, nous croyons mieux répondre au désir de ses lecteurs en leur donnant,

sur plusieurs ouvrages dans chaque livraison, des indications, des jugements sommaires qui pourront les guider dans le choix à faire parmi les innombrables publications de chaque jour. Notre opinion, toujours nettement exprimée, ne sera pas toujours, faute d'espace, appuyée sur des citations ou des preuves; mais l'exemple et les conseils d'un maître illustre, M. Sainte-Beuve, nous ont appris à être modéré dans nos jugements, mesuré dans nos paroles; notre opinion, fût-elle fausse, ne saurait donc s'écarter beaucoup de la vérité qui, comme la vertu, se tient à égale distance de tout excès, et prendrait volontiers, comme elle, cette devise que lui prête Horace : *In medio stat.*

Sans autre préambule, nous entrons en matière.

I. Molière et la Comédie Italienne, par Louis Moland. *Ouvrage illustré de vingt vignettes, représentant les principaux types du théâtre Italien.* — 1 vol. in-8, Paris, librairie Didier.

Nous pouvons, une fois pour toutes, recommander les travaux d'érudition de M. Moland; il est à la fois savant et homme d'esprit; il sait présenter des faits anciens sous un jour nouveau; il dirige ses recherches vers des sujets intéressants; sans jamais recourir à des hypothèses qui compromettraient son autorité et nuiraient à la confiance qu'il veut inspirer, il tire de toute chose des aperçus ingénieux qu'il exprime dans un style aisé, clair, agréable.

Le dernier ouvrage de M. Moland, *Molière et la Comédie Italienne,* s'attache à faire connaître les types de convention, les sujets de pièce, les sujets de scène, les jeux de théâtre empruntés au théâtre Italien par l'auteur du *Misanthrope.* Comme l'a justement fait remarquer M. Moland, Molière qui prenait son bien où il le trouvait, n'a pas négligé non plus les sources que lui offrait l'Espagne; mais « l'influence du théâtre Espagnol sur notre grand poète comique n'est pas comparable à celle exercée par le théâtre Italien. Les principales créations de l'Espagne qu'il s'est appropriées, *el Burlador de Sevilla* et *D. Garcia de Navarra,* lui sont venues par un détour, en passant par l'Italie (1). Il n'a pas surtout la même parenté d'esprit

(1) Nous avons sous les yeux la légende de D. Juan Tenorio, telle que les publications populaires de Llorens, à Barcelone, la répandent dans les villages espagnols ; nous pensons

avec les auteurs comiques d'au delà des Pyrénées qu'avec ceux d'au delà des Alpes; lors même qu'il use des incidents et des ressorts que ceux-là peuvent lui procurer, sa comédie n'a jamais, ou bien rarement, l'allure ni le ton de la comédie Espagnole. Là est la différence importante, la grande inégalité qui existe dans le tribut que les deux littératures lui ont apporté. »

Cette idée est fort juste; M. Moland la reprend dans une autre partie de son livre, et la complète ainsi : « Deux littératures modernes qui, à une certaine époque, avaient devancé la France, donnèrent l'impulsion à notre théâtre. Elles exercèrent chacune une influence spéciale sur les deux grands génies qui fondèrent chez nous l'un et l'autre genre dramatique : Pierre Corneille, le père de la tragédie, fut soutenu dans sa puissante initiative par la littérature espagnole; Molière, le comique, s'inspira davantage de l'art de l'Italie.

L'influence de l'Italie sur le théâtre de Molière étant ainsi reconnue, M. Moland étudie successivement en Italie, puis en France, la *Commedia dell'arte,* dont les paroles étaient improvisées d'après un canevas arrêté d'avance, et la *Commedia sostenuta,* qui était toujours écrite; il nous fait connaître les principaux personnages de convention qui formaient la troupe des *Gelosi* et celle des *Fedeli;* des vignettes nous mettent sous les yeux les costumes du *Capitan,* du *Docteur,* du *Pantalon,* du *Zanni,* de *Franca-Trippa,* du capitaine *Cerimonia; Arlequin* les accompagne; voici venir ensuite *Lavinia, Fracischina, Riciulina;* enfin, entre *Scapin, Scaramouche, Arlequin* et *Pierrot,* paraît « Le vray portraict de M. de Molière en habit de Sganarelle. » — Autant de noms, autant de notices sur les personnages.

M. Moland pénètre plus avant dans son étude, en recherchant dans les pièces de Molière les situations, les incidents, les principaux traits de dialogue empruntés aux Italiens; en indiquant les ressemblances et les différences qui existent entre le *Don Juan* et *il Convitato di pietra,* entre le *Tartuffe* et l'*Ipocrito.* Son intéressant travail sur la Comédie Italienne ne s'arrête pas où commence Mo-

---

que c'est dans cette légende, plutôt que dans le *Burlador de Sevilla* de Frà Gabriel Tellez ou dans *il Convitato di pietra* d'Onofrio Giliberti de Solofra, que Molière a pris le sujet de sa pièce; ce que vient d'avancer M. Moland est donc contestable, mais ce qui suit est excellent.

lière; elle nous dit encore ce que fût, de son temps et après lui, la *Commedia dell'arte*, et comment finit en France le théâtre comique Italien.

Des documents qu'on trouverait difficilement ailleurs, et qui ont leur importance au point de vue particulier où s'est placé M. Moland, terminent son volume qui, tout en trahissant les emprunts de Molière, affirme hautement son génie et ne saurait rien enlever à sa gloire. On peut dire en effet de notre grand comique, comme de Despréaux :

Il sut en imitant rester original.

II. Sermons du R. P. Antoine Vieyra, Jésuite Portugais, traduits par l'abbé Alf. Poiret. — 2 *vol. in*-12, *Paris, librairie Martin Beaupré, frères.*

Le R. P. Antoine Vieyra appartient à l'époque la plus curieuse de l'histoire du Portugal. Né en 1608 sous la domination espagnole, il avait souffert du malheur de sa patrie, assisté au réveil de la nation en 1640, sous D. Joâo IV de Bragance, traversé la régence de la noble reine Louise de Guzman; il vécut sous le règne du triste D. Alfonso VI, paralysé du corps, paralysé de l'esprit; il assista à son mariage avec Marie-Françoise-Isabelle de Savoie-Nemours, docile instrument de Louis XIV; fut témoin de sa déposition et de son divorce, et vit son frère, D. Pedro II, lui enlever à la fois son trône et sa femme.

Dans la préface dont il a fait précéder sa traduction, M. l'abbé Poiret aurait donné à son travail un éclaircissement nécessaire, s'il avait présenté, en un tableau même très-réduit, l'état de la Cour et la situation du Portugal, au moment où le P. Vieyra faisait entendre, dans les chaires de Lisbonne, ses leçons éloquentes; il aurait montré la faveur donnant tous les emplois, et les gentilshommes briguant toutes les places; il aurait dit les exactions pratiquées sur les Juifs convertis ou chrétiens nouveaux, à l'aide de l'Inquisition et avec la complicité de D. Verissimo de Lancastre; il aurait rappelé les intrigues du comte de Castello Melhor, pour conserver, en dépit de l'Infant D. Pedro, le pouvoir délégué par D. Alfonso VI à son ministre d'Etat, ou *escrivâo da puridade;* il nous aurait fait assister à

ces luttes de partis, non moins compromettantes pour l'État que l'étaient les guerres avec l'Espagne, malgré le concours donné aux Marialva et aux Villaflor par Schomberg, l'agent secret de Louis XIV; surtout il aurait parlé avec quelque étendue de la naïve croyance, alors si populaire, des *Sebastianistes* avec lesquels le P. Vieyra, sous l'influence des prophéties du cordonnier-poète Bandarra, croyait au retour du roi D. Sébastien, tué à la bataille d'Alcacer el kébir; il aurait donné quelque idée des écrits du P. Vieyra sur le *cinquième Empire,* sur les missions du Maranhâo et contre l'Inquisition. Quels intéressants extraits des œuvres du bon Père il aurait pu nous fournir sur ces malheureux qui, traînés devant l'Inquisition, n'en sortaient jamais que condamnés, ceux-ci comme *negativos, variantes* ou *revogantes,* ceux-là comme *fictos* ou *falsos!*

Ainsi éclairés, les sermons du P. Vieyra auraient joint un intérêt historique à l'intérêt religieux; plusieurs traits peu intelligibles auraient été facilement compris; la pieuse hardiesse de l'éloquent orateur en eût reçu un nouveau lustre. M. l'abbé Poiret s'est borné à quelques pages d'une préface banale, et n'a pas même pris le soin de vérifier certaines dates qu'il eût mieux valu taire que de donner fausses, comme quand il fait prêcher en 1610 le P. Vieyra né en 1608 (p. 257, t. I). Il n'est pas plus heureux d'ailleurs dans d'autres indications historiques; il fait du restaurateur de la monarchie Portugaise en 1640 D. Joâo III au lieu de D. Joâo IV; d'Affonso VI, son fils et successeur, il fait D. Affonso IV, etc.

La part de M. l'abbé Poiret comme auteur d'une préface et de quelques notes est donc peu considérable, et son travail mérite peu de confiance. Mais l'œuvre du P. Vieyra se soutient par son intérêt propre; on y trouve des idées ingénieuses, justes, quelquefois grandes, sublimes mêmes, une conviction entraînante, une modération bien rare en ce temps, et une charité ardente. Il a quelquefois du mauvais goût, comme quand il parle de la noblesse qui est à la fois sang, mélancolie, bile et flegme; qui a les dix *prédicaments* de substances, quantité, qualité, relation, *habitus, situs, tempus,* etc. (p. 196, t. I); il est souvent hardi, comme quand il dit (t. I, p. 197-198) que les élections, c'est-à-dire le choix des fonctionnaires, doivent se fonder non sur l'hérédité mais sur les actions; il est sévère même pour les missionnaires, ses frères, lorsque ceux-ci sont des ecclésiastiques illettrés peu aptes à prêcher, à recevoir la confession, à interpréter les lois « dont dépendent la liberté des uns, la conscience des autres,

et le salut de tous (p. 379, 380); » il donne de très-intéressants préceptes sur la prédication dans son *sermon sur la parole de Dieu*, et il serait curieux de comparer ce discours aux dialogues de Fénelon sur l'éloquence de la chaire; plus sage en théorie qu'il n'est habile dans la pratique, il tombe parfois dans des fautes qu'il condamne, et paraît chercher plutôt quelquefois à renvoyer ses auditeurs contents de lui que mécontents d'eux-mêmes (1); il devance Victor Hugo en faisant de la pieuvre une description saisisante et l'introduisant, pour ainsi parler, dans la littérature (t. II, p. 102); il condamne d'une manière ingénieuse l'ambition en montrant au prix de quels efforts la flèche s'élève, la barque remonte les courants, l'homme gravit les montagnes; il a des comparaisons ingénieuses quand, par exemple, il compare à l'homme l'arbre de la forêt qui, malgré ses racines, s'élève toujours vers le ciel (t. II, p. 318)... etc.

Nous ne pouvons prolonger davantage cet examen; mais tout sommaire qu'il est, il suffira cependant pour appeler l'attention sur des sermons qui se recommandent par de nombreux mérites et présentant, à plus d'un titre, un véritable intérêt.

III. Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne, recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut. — 6e *édition*. 1 *vol. in*-8, *Paris, librairie Didier*.

Ecrivain très-estimé, membre de l'Institut, M. le vicomte de la Villemarqué doit beaucoup à la Bretagne, qui lui doit beaucoup aussi; il en a fait sa *province*, dans le sens latin du mot. Ses travaux sur *les bardes Bretons*, sur *les romans de la table ronde et les contes des anciens Bretons*, sur *l'enchanteur Merlin*, sur *la légende Celtique*, enfin sa publication du *grand mystère de Jésus*, drame breton du moyen âge, lui ont acquis cette incontestable autorité, qui est la récompense des hommes de science et de conscience. Il vient de donner des *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis, traduits et annotés par ses soins, une édition qui est la sixième de l'ouvrage :

(1) On prétend que cette même pensée fut exprimée par Louis XIV en parlant de Bourdaloue; il s'est rencontré avec le P. Vieyra.

on ne saurait désirer un succès plus flatteur pour un livre qui ne s'adresse pas, il faut le reconnaître, à toutes les classes de lecteurs.

Le volume s'ouvre par une longue introduction, où l'auteur étudie la poésie des anciens bardes de l'île de Bretagne et de l'Armorique avant et pendant le VIe siècle; il suit l'exercice, je dirais presque le fonctionnement de la poésie populaire dans les diverses classes de la société, passant du chiffonnier ambulant à l'ecclésiastique, du prêtre au meunier; cette poésie elle-même, il en détermine les éléments constitutifs, il l'analyse quant au fond où le merveilleux domine; et quant à la forme il examine la langue des poètes populaires au point de vue de la grammaire et du lexique; il indique les principales altérations auxquelles sont exposées leurs œuvres.

Le recueil de chants qui suit cette savante introduction se divise en trois parties : les chants mythologiques, héroïques et historiques, précèdent les chants de fêtes et les chants d'amour, qui sont eux-mêmes suivis des légendes et des chants religieux. Un appendice renferme une longue et touchante complainte en l'honneur d'une noble femme, chérie des pauvres et chère à Dieu, qui fut la mère de l'auteur : ce pieux hommage termine dignement cette longue série de chants recueillis par M. de la Villemarqué, avec un sentiment plus filial encore que patriotique.

Si l'on veut se rendre compte d'une manière plus précise de la pensée qui se dégage de tous les chants contenus dans le recueil que nous présentons à nos lecteurs, consultons M. de la Villemarqué lui-même. Il dit : « .... Si les chants qu'on vient de lire offrent quelque intérêt poétique ou historique, ils ne sont ni moins précieux, ni moins instructifs au point de vue philosophique et moral. Ils retracent, en effet, le tableau fidèle des mœurs, des idées, des croyances, des opinions, des goûts, des plaisirs et des peines du peuple breton aux différentes époques de sa vie. Il s'y peint d'après nature, avec ses vertus et ses vices, sans s'inquiéter de certaines difformités qu'il n'aperçoit pas, et que l'art apprend à dissimuler par la manière de les éclairer. Le portrait n'est qu'ébauché sans doute, mais il est frappant de vérité.

» L'homme y paraît sous trois aspects qui correspondent aux trois catégories du romancero de la Bretagne, savoir : aux poésies mythologiques, héroïques, historiques et aux ballades; aux chansons de fêtes et d'amour; aux légendes et aux chants religieux.

» Les premières nous l'ont montré enfant, puis adolescent, puis

parvenant à l'âge mûr; les autres nous ont initié à sa vie domestique, les dernières à sa vie religieuse. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Chacun des chants recueillis par M. de la Villemarqué est précédé d'un sommaire qui en explique l'origine et suivi de notes qui éclairent les passages obscurs. Une traduction qui, selon nous, ne serre pas le texte d'assez près, en donne le sens général; enfin le volume se termine par un cahier qui contient la notation musicale de tous les airs propres aux chants dn Recueil.

IV. BLANCANDIN ET L'ORGUEILLEUSE D'AMOUR, *roman d'aventures*, publié pour la première fois par H. Michelant. — 1 vol. petit in-8, Paris, Edwin Tross. 1867.

Nos anciens romans, on le sait, ont été divisés en cycle de Charlemagne, cycle du roi Artus ou cycle breton, et cycle d'Alexandre ou cycle grec. En dehors de ces trois cycles paraît le roman d'aventures, ainsi nommé dès le XIIIe siècle, qui se distingue par son allure indépendante, embrassant tous les temps et tous les lieux; à la rigueur, on peut le rattacher au cycle carlovingien et au cycle de la table ronde : à l'un, il emprunte son vers de huit pieds, à rime alternante; à l'autre, le fond de ses récits en les brodant. « Sous l'influence des croisades, les voyages lointains dans d'étranges contrées, les combats avec les musulmans et les conversions de princesses sarrasines devinrent les matériaux habituellement mis en œuvre par les poètes, ou, pour mieux dire, par les versificateurs, jusqu'au moment où la monotonie de leurs fables, amenant l'indifférence et le dégoût, les força d'ouvrir à leur imagination de nouvelles voies. Le point de départ se trouve dans *Blancandin,* plus nettement accusé peut-être que dans d'autres, et, sous ce rapport, l'examen de ce roman offre un intérêt particulier. »

Le texte donné par M. Michelant reproduit non pas le manuscrit le plus ancien, qui est du XIIIe siècle, mais une seconde version, plus complète et qui ne compte pas moins de 6,136 vers. Cette publication, faite par un savant pour des savants, offre un fécond sujet d'études au point de vue de la composition littéraire, du langage et de l'histoire des mœurs.

CH.-L. LIVET.

E. BARASSÉ, *éditeur-gérant.*

439

TABLE

DES

MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

JUILLET — DÉCEMBRE 1867.

JUILLET.

Fragments d'un voyage en Espagne : Burgos, le Cid, par M. E. Poitou. . 5
Du sentiment des arts chez les Chinois et les Hindoux, par M. Th. Pavie . 19
Souvenirs de l'expédition du Mexique, par un Officier du 51e 36
De la littérature allemande : l'Ecole Souabe, par M. C. Diez 53
Notes et Notices angevines : les deux Bourdigné, par M. C. Port . . . 62

AOUT.

Quinze jours en Normandie, par M. Victor Pavie. 69
Souvenirs de l'expédition du Mexique (suite), par un Officier du 51e . . 84
Lettre d'un prêtre déporté en Espagne, par M. Godard-Faultrier . . . 98
Jacques le Ménétrier, par M. André Joubert. 111
Notice sur M. Baranger, curé de Baugé, par M. l'abbé Pletteau . . . 129
Le *Te Deum* des notaires d'Angers, par M. C. Port 137
Chronique. 140
Bulletin bibliographique.. 147

SEPTEMBRE.

Du sentiment des arts chez les Chinois et les Hindoux (2e partie), par M. Th. Pavie. 149
De la littérature allemande : l'Ecole Souabe (fin), par M. C. Diez. . . . 165
Fragments d'un voyage en Espagne : l'Escurial, Philippe II, par M. E. Poitou. 182

Blordier-Langlois (autobiographie) 191
Cahier du Tiers-Etat de la sénéchaussée de Saumur aux Etats-Généraux de 1614, par **M. C. Port**. 203
Chronique. 211

OCTOBRE.

Le Positivisme, par **M. l'abbé Gillet**. 213
Quinze jours en Normandie (suite), par **M. Victor Pavie**. 237
Première lettre sur Fontevrault, par **M. Planchenault**. 249
Pillage de l'abbaye St-Florent, près Saumur, en 1562, par **M. C Port**. . 262
Chronique. 272

NOVEMBRE.

Bonchamps et les prisonniers républicains de Saint-Florent-le-Vieil, par **M. A. Lemarchand**. 277
Un drame en Anjou au XIVe siècle : Les seigneurs de la Bouchardière, par **M. le chevalier de Glouvet**. 295
Joseph Grangeard, par **M. l'abbé Gardais**. 323
La bibliothèque de l'Université d'Angers, par **M. C Port**. 342
Chronique. 356
Bulletin bibliographique 360

DÉCEMBRE.

Le Musée de Madrid, par **M. E. Poitou**. 365
Madame de Miramion, par **M. A. Lemarchand** 384
Quinze jours en Normandie (suite), par **M. Victor Pavie**. 394
Le graveur Joseph Dubois, par **M. H. Sauvage** 412
Le Roi de la Bazoche d'Angers, par **M. C. Port**. 416
Poésie, par **M. A. Lemarchand** 421
Chronique. 425
Bulletin bibliographique, par **M. Ch.-L. Livet**. 431

Angers. — Imp. E. Barassé.